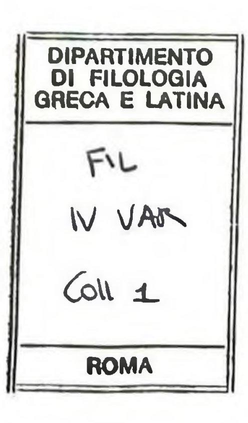


VARRON
GRAMMAIRIEN LATIN



PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Fascicule 121

JEAN COLLART

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG

VARRON
GRAMMAIRIEN LATIN



SOCIÉTÉ D'ÉDITION : *LES BELLES LETTR*
95, BOULEVARD RAS



A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

AVANT-PROPOS

Depuis une vingtaine d'années d'importants travaux ont été publiés sur Varron grammairien : d'abord la magistrale édition du De Lingua Latina *due à M. Roland G. Kent* (1), *puis l'importante étude où M. Hellfried Dahlmann s'efforce avec une méthode ingénieuse de retrouver les sources grecques de Varron :* Varro und die hellenistische Sprachtheorie (2). *A M. Dahlmann on doit aussi une édition du Livre VIII* De Lingua Latina (3), *accompagnée d'une traduction minutieuse et surtout d'un commentaire abondant et précis où le problème des sources est encore placé au premier plan. Une très utile histoire des doctrines grammaticales, de la critique textuelle et de la critique littéraire des origines à Varron a été publiée par M. Francesco Della Corte sous le titre* La Filologia latina dalle origini a Varrone (4).

Ces contributions de premier ordre jointes à d'intéressants travaux de détail comme le De litterarum Romanarum nominibus *de M. Strzelecki* (5) *ou l'article de M. Heurgon sur le style des* Res Rusticae (6), *apportent un important appoint à nos connaissances sur Varron. Dans ce renouveau des études varroniennes et à la lumière de ces guides précieux, il a paru intéressant et opportun d'envisager une étude systématique de la doctrine grammaticale chez Varron.*

On a cherché dans ce travail d'ensemble à ordonner les indications dispersées et souvent un peu flottantes que Varron nous donne dans le De Lingua Latina *et à en tirer des conclusions sur la pensée de leur auteur. Grâce au recueil de M. Funaioli* (7), *on a pu utiliser les nom-*

(1) Roland G. Kent, *Varro, On the Latin language,* Cambridge, Massachussets, Harvard University Press et London, Heinemann, 2 vols, 1938, Loeb Classical Library, N[os] 333 et 334.

(2) Berlin, Weidmann, 1932 (*Problemata,* Heft 5).

(3) Berlin, Weidmann, 1940 (*Hermes, Einzelschriften,* Heft 7).

(4) (R. Universita di Torino. Fondo di studi Parini Chirio) Turin, Casanova, 1937.

(5) (Travaux de la Société des Sciences et Lettres de Wroclaw, S.A.N. 19), Wratislawiae, 1948.

(6) J. Heurgon, *L'effort de style de Varron dans les Res Rusticae,* in *Revue de Philologie,* 1950, fasc. 1, p. 57-71.

(7) G. Funaioli, *Grammaticae Romanae fragmenta,* Leipzig, Teubner, 1907.

breux fragments varroniens qui, par leur variété et par les statistiques auxquelles ils se prêtent, orientent souvent les recherches de façon intéressante ou curieuse. Avec le regret de ne pouvoir suivre le plan jadis adopté par Varron dans le De Lingua Latina *et aujourd'hui inacceptable, on a groupé ces recherches sous des rubriques modernes : étude des sons, étude des formes, histoire de la langue, étymologie et vocabulaire. On a délibérément laissé de côté les quelques fragments de Varron intéressant la métrique* (1).

Qu'il nous soit permis, pour finir cet avant-propos, de témoigner notre reconnaissance à ceux de nos maîtres qui ont bien voulu s'intéresser à ce travail comme à notre édition du Livre V De Lingua Latina. *Notre respectueuse gratitude va tout particulièrement à M. Ernout qui, avec sa bienveillante autorité, nous a orienté vers les études varroniennes, à M. Jean Bayet qui, avec un dévouement inlassable nous a prodigué remarques, conseils et encouragements, à M. Perret qui, sur l'ensemble de cette étude comme sur le détail, nous a présenté, avec une amabilité scrupuleuse et attentive des observations dont on voudrait avoir su tirer plus de profit* (2).

(1) Il a paru que ces menues observations sur une science annexe de la grammaire, et qui n'ont d'ailleurs pas en elles-mêmes une très grande valeur, trouveraient plus utilement leur place dans une étude spécialisée sur la métrique varronienne établie d'après les fragments des *Menippeae*.

(2) Le présent ouvrage serait resté à l'état de thèse dactylographiée sans la généreuse subvention qui m'a été accordée en vue de son impression par le Ministère de l'Education Nationale. Je dois exprimer aussi ma vive gratitude à la Commission des Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, qui, non seulement, a bien voulu accueillir mon travail dans ses collections, mais qui a très libéralement complété la subvention du Ministère. C'est à ces deux hauts patronages que ma thèse, très avancée dès 1939, puis perdue par suite de la guerre et remise en chantier depuis 1945, doit enfin de paraître.

Cette édition imprimée a bénéficié des précieuses remarques et des observations verbales ou écrites qui m'ont été si obligeamment faites par M. Courcelle, Professeur au Collège de France, MM. Heurgon et Perret, Professeurs à la Sorbonne. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de ma vive et très respectueuse reconnaissance.

INTRODUCTION

Avant d'étudier la doctrine varronienne, un coup d'œil très général sur l'histoire de la grammaire avant Varron paraît nécessaire. Ainsi, le moment venu, sera-t-on moins sévère pour ses défauts et appréciera-t-on mieux ses qualités originales. Malheureusement, une esquisse historique de la grammaire pré-varronienne, même très cursive, se heurte à de sérieux obstacles. La plupart des ouvrages philologiques antérieurs à Varron ou écrits de son temps ont disparu. On n'en connaît que quelques titres ou des citations très courtes, souvent peu utilisables. La Τέχνη de Denys le Thrace constitue, à cet égard, une exception vraiment unique. Bien mieux, sur certains points, on ne connaît les précurseurs de Varron que grâce à Varron lui-même. Et le problème devient un peu comparable à celui qui se pose pour Plaute et ses pièces imitées des comédies grecques. Il faut reconstituer les modèles à travers l'imitation : délicate entreprise (1).

La grammaire science tard venue et domaine ouvert à tous les chercheurs.

Le mot « grammaire » éveille en nous l'idée d'une science précise et indépendante : c'est l'étude de la langue parlée et de la langue écrite, l'analyse des sons, des formes, des phrases, l'histoire des mots et des procédés d'expression : Le grammairien connaît ses limites. Si le phonéticien s'appuie parfois sur l'acoustique, il ne s'improvise jamais physicien. Si le linguiste cherche à remonter le cours d'une langue ou d'un groupe de langues pour en déceler l'origine, il ne prétend pas empiéter sur le domaine du philosophe : il lui laisse à traiter le problème des origines du langage. Si le spécialiste de stylistique classe les procédés d'expression et leurs possibilités, il ne se pique point d'être lui-même un orateur et ne propose pas les règles magistrales de l'éloquence.

Ce goût de la spécialisation qui nous paraît aujourd'hui la seule attitude possible et la seule fructueuse (2), n'était pas en général celui des anciens. Cela tient à ce que la grammaire ne s'est dégagée que très lentement des disciplines qui l'ont fait éclore : philosophie, critique et

(1) Cf. *infra*, p. 137, 143, 267, 305.
(2) Cf. Vendryes, *Langage*, p. 1 et suiv.

rhétorique. Le grammairien de l'antiquité sort souvent de sa sphère grammaticale ; mais inversement, le philosophe, le rhéteur, le critique, le poète font de la grammaire. La grammaire, science tard venue dans l'histoire des sciences (1), science demeurée longtemps en tutelle, n'acquiert qu'à la longue son autonomie et ses méthodes. Jusqu'à Varron elle est un peu le domaine de tout le monde, un terrain d'exercice ouvert à tous comme un gymnase et où chacun peut se livrer selon ses goûts aux spéculations philologiques.

Des esprits si différents abordaient naturellement la grammaire avec des intentions différentes : ils lui faisaient subir leurs propres déformations professionnelles. La grammaire a des limites très floues, sa définition même et sa portée sont objets de controverses (2). Aussi, dans la courte esquisse qui va suivre, ne s'est-on pas efforcé de donner une une liste chronologique des grammairiens, ou des auteurs qualifiés de grammairiens, avec un aperçu de leurs doctines et de leurs travaux. On a plutôt cherché à présenter, en une revue très générale et très succincte, les différents mouvements intellectuels grâce auxquels la grammaire a pris naissance et où elle s'est trouvée intégrée, les tendances diverses qui l'ont affectée ou orientée tour à tour.

Les premières spéculations philologiques des anciens, dans la mesure où nous pouvons atteindre les textes, se présentaient, semble-t-il, à nous sous deux aspects différents. 1°) Chez les uns, la grammaire n'est traitée qu'incidemment, par bribes, à titres de branche accessoire d'une autre discipline : philosophie, critique ou rhétorique. Elle reste elle-même au second plan et les auteurs ne se préoccupent pas d'en présenter un ensemble harmonieux. Ils y puisent seulement des arguments valables pour leur spécialité propre et en faveur de leurs thèses. Ils la considèrent comme un arsenal commode pour leurs discussions. C'est là, semble-t-il, l'attitude la plus ancienne. Puis les controverses d'écoles amènent les penseurs à présenter une argumentation plus fouillée sur tel point précis de l'arsenal grammatical. Alors 2°) chez certains écrivains plus tardifs, à l'époque hellénistique, des questions philologiques sont traitées pour elles-mêmes, le plus souvent sous forme de monographies (*Sur les termes ambigus* (3), *Sur l'Anomalie* (4), *Sur le son* (5), *Sur le style* (6), *Glossaire homérique* (7), par exemple), Ici les rôles sont renversés : la grammaire est souvent au premier plan ; mais les préoccupations étrangères demeurent. Il y a là une philologie orientée, et les savants ne son- -ent guère encore, sauf exception (8), à présenter une synthèse cohé- la grammaire.

² p. 236.

La grammaire science auxiliaire de la philosophie.

Le problème des origines du langage est un problème philosophique, mais l'étymologie est à même de fournir au philosophe tout un répertoire d'exemples pour appuyer son argumentation. Or les philosophes de l'antiquité ont examiné avec une sorte de passion ce problème des origines du langage. A son sujet est née entre les écoles une querelle qui, pendant des siècles, devait alourdir la grammaire : les mots sont-ils d'origine naturelle ou conventionnelle, telle était la question posée. C'est la querelle φύσις ἢ θέσις, polémique ardente et durable où la science étymologique à ses débuts s'égare souvent loin de l'examen des faits. Platon, dans le *Cratyle*, nous présente déjà cette polémique comme une querelle rebattue (1). Mais elle s'éternise encore après Platon. Nous y voyons intervenir en effet les Pythagoriciens, les Sophistes, les Académiciens, Démocrite et l'Ecole du Portique (2). Au temps de Varron, les échos de cette querelle se retrouvent encore chez Lucrèce (3).

C'est que, loin de s'apaiser, à l'époque hellénistique le différend rebondit encore. Sur cette querelle étymologique s'en greffe une deuxième, la querelle Ἀναλογία ἢ Ἀνωμαλία (4). Les premiers balbutiements de la morphologie sont encore en effet l'œuvre des philosophes. Et cette science, aujourd'hui de pure observation philologique, est orientée au départ vers une sorte de logique formelle du langage : l'étude du raisonnement amène les chercheurs à étudier la proposition. Tour à tour les Sophistes, Platon, Aristote commencent à s'intéresser aux catégories grammaticales : nom et verbe, bref à la structure des formes parlées et écrites (5). Mais la scission entre les deux camps opposés par la querelle φύσις ἢ θέσις est telle qu'à l'époque alexandrine ils vont se retrouver opposés au sujet de la morphologie, quand cette discipline, grâce aux travaux des philosophes stoïciens et des érudits alexandrins, se sera encore développée. Pour les érudits alexandrins, déclinaisons et conjugaisons répondent à des modèles-types conventionnels (θέσις) ; pour les philosophes stoïciens les phénomènes grammaticaux d'« exception » sont trop nombreux pour qu'on puisse vraiment affirmer l'existence de principes généraux, et il n'y a que cas d'espèce dans le langage comme dans la nature (6) (φυσις).

Enfin la phonétique à ses débuts s'intègre, elle aussi, aux discussions philosophiques. Le son, élément fondamental du mot, et par conséquent de la proposition, paraît en effet mériter une étude spéciale : Platon et Aristote cherchent à définir le son articulé et nous donnent les premiers rudiments de phonétique appliquée (7). Mais ici encore une

(1) Cf. *infra*, p. 265.
(2) Cf. *infra*, p. 258 et suiv.
(3) Cf. *infra*, p. 268.
(4) Cf. *infra*, p. 135 et suiv.
(5) Cf. *infra*, p. 139 et suiv.
(6) Cf. *infra*, p. 139 et suiv.
(7) Cf. *infra*, p. 64-65, 74.

querelle surgit parmi les philosophes et la phonétique devient, en partie, l'objet d'un différend entre écoles : il s'agit de savoir si le son est matériel ou immatériel (1) : Académiciens, Stoïciens, Epicuriens prennent part au débat qui se retrouvera jusque chez Senèque (2).

Bref la grammaire à ses débuts, qu'il s'agisse de l'étymologie, de la morphologie ou de la phonétique, doit beaucoup à la philosophie ; mais, en même temps, elle est tenue souvent en tutelle par les philosophes, et son essor est comme bridé par des considérations extra-grammaticales qui viennent fausser l'examen des faits.

La grammaire science auxiliaire de la critique.

De bonne heure les Grecs, pour la publication de leurs poètes, et en particulier d'Homère, s'adonnent à la critique des textes. Dans l'infinie variété des éditions ἀπὸ τῶν πόλεων ou κατ' ἄνδρα ils veulent faire un tri et établir un texte sérieux de leurs écrivains. Par exemple, selon Platon (3), Protagoras commente des vers de Simonide et, selon Aristote (4), il critique certaines expressions d'Homère. Le même Aristote rédige des *Problèmes homériques* dont les sholiastes nous présentent une cinquantaine de menus fragments (5) ; et ses considérations sur la tragédie amènent l'auteur de la *Poétique* à comparer entre eux les grands tragiques grecs, parfois jusque dans le détail du texte (6). Toutefois, la critique textuelle ne se développe vraiment qu'à l'époque hellénistique où la κρίσις ποιημάτων devient la partie la plus noble de ce qu'on appelle alors la grammaire (7). Les travaux se multiplient ; en particulier, le texte homérique bénéficie de nombreuses éditions dont celles de Zénodote, d'Aristophane et d'Aristarque ne sont que les plus célèbres.

La nécessité pour le critique d'interpréter un texte d'une autre époque que la sienne, l'obligation où il se trouve alors de le couper par tronçons syntaxiques, enfin la discussion même que peuvent provoquer ces coupures souvent délicates, amènent les philologues alexandrins à concevoir un système de signes graphiques pour représenter les pauses et les arrêts. Ainsi naît la ponctuation (8).

(1) Cf. *infra*, p. 58-62.
(2) Cf. *infra*, p. 61.
(3) Plat., *Protag.* 338 *e* - 339 *d* ; cf. Egger, *Critique*, p. 68.
(4) *Poet.* 1456 *b*. Cf. Classen, *Gramm. prim.*, p. 29-30 et p. 61.
(5) Fragments des Ἀπορήματα Ὁμηρικά par Valentin Rose dans *Aristotelis opera*, éd. de l'Académie royale de Berlin, Berlin, Reimer 1831-1870, Tome 5, p. 1501-1507 (N° 137 à 175). Cf. Egger, *Critique*, p. 400 et suiv. ; Croiset, *Litt. grecque* 3, IV, p. 720.
(6) Aristt., *Poet.* 1455 *b* - 1456 *a*.
(7) Cf. *infra*, p. 54-55 ; Egger, *Critique*, p. 233-254.
(8) Quel est ou quels sont les inventeurs de la ponctuation, la question demeure controversée et obscure. La tradition voit généralement en Aristophane de Byzance le créateur de la ponctuation, mais l'opinion a été contestée (cf. Sandys, *History* I, p. 126). Quoi qu'il en soit, Denys le Thrace nous indique trois signes graphiques (στιγμαί) connus de son temps : τελεία στιγμή (le point), μέση στιγμή (le point en haut), ὑποστιγμή (la virgule), p. 7, éd. Uhlig.

D'autre part l'établissement critique et l'exégèse des textes amènent aussi les philologues à étudier le vocabulaire. Les uns relèvent les mots rares ou les mots techniques, les autres les mots propres à un genre, à un auteur, à une époque, à une province. Les recueils intitulés Λέξεις ou Γλῶσσαι sont extrêmement nombreux à l'époque hellénistique (1). Ainsi naissent la lexicologie et la dialectologie.

Enfin la transcription rigoureuse des textes pose la question de l'orthographe. Cette question paraît avoir préoccupé particulièrement Aristarque à propos de ses éditions d'Homère (2). Une scholie de Denys le Thrace nous le montre, par exemple, discutant de l'orthographe des mots composés (3). Mais une graphie fautive peut être une infraction grave à la grammaire. Alors se pose aussi le problème du correct et de l'incorrect. Aristote déjà, au livre III de la *Rhétorique*, emploie le verbe σολοικίζειν : il met en garde l'usager de la langue contre les solécismes, définis comme un manque d'accord entre éléments solidaires (4). Quant aux Stoïciens, attentifs à la coutume et à l'usage qui, pour eux, président à la formation d'une langue, ils se préoccupent tout naturellement des infractions, des « anomalies » individuelles qui peuvent se présenter dans son emploi. Le maître de Cratès de Mallos, Diogène de Babylonie, donne entre autres des définitions du solécisme (σολοικισμός), du barbarisme (βαρβαρισμός) et de la correction (ἑλληνισμός) (5). D'ailleurs, avant lui déjà, Chrysippe avait écrit un Περὶ σολοικισμῶν (6) : en bon anomaliste pour qui la faute d'aujourd'hui sera peut-être règle demain, il admettait certains solécismes (7). Zénon lui-même, qui avait beaucoup écrit sur Homère, s'était intéressé à la question des solécismes (8).

D'une façon générale, à l'époque hellénistique, la grammaire a donc bénéficié des critiques textuelle et littéraire. On voit alors surgir certains problèmes jusque là mal exploités ; en particulier, les érudits commencent à constituer des répertoires et à s'intéresser à l'histoire des mots et des formes. Mais, ici encore, la grammaire apparaît comme une servante, une science auxiliaire ; elle n'acquiert pas nettement son indépendance.

La grammaire science auxiliaire de la rhétorique.

La rhétorique est l'art du bien dire (9), du parler correct (10) et persuasif (11). Le choix judicieux des mots et des tours y entre pour une bonne part, et, de ce

(1) Cf. *infra*, p. 206 et p. 303.
(2) Cf. Ribbach, *Aristar. gramm.*, p. 6.
(3) Schol. Dion. Thrac., ap. Bekker, *Anec. Graec.* II, p. 675.
(4) Aristt., *Rhet.* III, 1407 *b*.
(5) Von Arnim, *Stoic. fragm.* III, p. 214, fr. 24 (= Diog. Laert. VII, 59).
(6) Id., *ibid.*, p. 6 (= Diog. Laert. VII, 189).
(7) Id., *ibid.*, II, p. 96, fr. 298 (= Plut., *De Stoic. repugn.* 28, 1407 *b*). Malheureusement aucun exemple n'est donné.
(8) Id., *ibid.*, I, p. 23, fr. 82. Cf. Egger, *Critique*, p. 233-234.
(9) Εὐέπεια (Prodicos), Plat., *Phaedr.* 267 *c*.
(10) Ὀρθοέπεια (Protagoras), Id., *ibid.*, 267 *c*.
(11) Ψυχαγωγία (Socrate), Id., *ibid.*, 271 *c*.

des figures.

D'une part, en effet, le choix du mot propre, gage de clarté, intéresse les rhéteurs et les conduit à s'occuper des synonymes, des homonymes, du sens rigoureux des termes. Les sophistes Prodicos et Protagoras se font une spécialité de ce genre d'étude (1), et Aristote le recommande dans sa *Rhétorique* (2). Les Stoïciens, eux, particulièrement Chrysippe, s'intéressent au problème des amphibologies (3).

Pour capter la bienveillance du public, il n'y a pas que la clarté du style, son esthétique aussi est un gage de succès. C'est dans cet esprit que Gorgias codifie les procédés oratoires. Ces procédés préconisés par Gorgias relèvent surtout de la rhétorique proprement dite : antithèse, parallélisme de son ou de construction, allitération, rime, nombre oratoire (4). Mais certains artifices pratiques touchent cependant de plus près à la grammaire comme l'emploi de l'abstrait pour le concret, l'usage abondant du participe ou de l'adjectif substantivés, l'emploi judicieux et fréquent de l'épithète (5). De même Aristote au livre III de sa *Rhétorique*, outre des principes de rhétorique pure, donne quelques conseils pratiques de style qui intéressent assez directement la grammaire proprement dite. Il étudie, par exemple, les effets produits par l'emploi du pluriel de majesté pour le singulier, par la répétition de l'article placé à la fois devant le nom et devant l'adjectif, par l'emploi des épithètes négatives, des épithètes rares ou étrangères, par les euphémismes, les emphatiques et les péjoratifs, par l'usage des diminutifs, des mots longs ou composés, par l'emploi des particules (σύνδεσμοι), gages de clarté, et, inversement, de l'asyndète, gage de rapidité et d'inattendu (6). Parmi les figures, Aristote mentionne surtout la métaphore (μεταφορά), ou emploi du sens figuré, qui doit être à la fois heureuse et cohérente (7). Enfin, d'une façon générale, et pour conclure, Aristote distingue le style simple et coupé (λέξις εἰρομένη) et le style périodique (κατεστραμμένη) (8).

L'enseignement d'Aristote est repris et complété par Théophraste, auteur d'un *Traité du style* (9), qui paraît avoir eu une grosse influence (10),

(1) Cf. *infra*, p. 308.
(2) Aristt., *Rhet.* III, 1405 *a*.
(3) Von Arnim, *Stoic. fragm.* II, p. 6, fr. 14 (= Diog. Laert. VII, 193).
(4) Aristt., *Rhet.* III, 1409 *a* - 1410 *a* ; Diod. Sic. XII, 53.
(5) Aristt., *Rhet.* III, 1405 *b* ; Croiset, *Litt. grecque*[3], IV, p. 59-60.
(6) Aristt., *Rhet.* III, 1405 *a* - 1407 *b*.
(7) Aristt., *Rhet.* III, 1405 *b*, 1406 *a*, 1410 *b* - 1412 *a*.
(8) Aristt., *Rhet.* III, 1409 *a*.
(9) Diog. Laert. V, 47.
(10) Au premier chef sur les traités de Rhétorique de Cicéron, le *De Oratore* et l'*Orator* en particulier, et sur l'œuvre de Quintilien (livres VIII et IX) ; cf. Mayer, *Theophr. fragm.*, p. XI et XIX.

et par le Περὶ ῥητορικῆς de Démétrios de Phalère, ouvrage qui nous est connu surtout grâce à Cicéron (1). D'une façon générale, Démétrios devait s'être attaché à l'étude des diverses figures de rhétorique ou de grammaire, en avoir classé et étiqueté différents types, signalés ou non par Aristote, comme la métaphore, la catachrèse, la métonymie, l'allégorie, l'hypallage (2). Dans le domaine de la rhétorique, les Stoïciens sont, eux aussi, les continuateurs d'Aristote. Quintilien nous l'affirme (3) et Cicéron nous apprend que Cléanthe et Chrysippe ont écrit chacun un *Traité de rhétorique* (4). C'est plus particulièrement, semble-t-il, l'étude des figures qui prend avec les Stoïciens une extraordinaire ampleur. Soucieux d'établir les principes rigoureux de leur dialectique, science du vrai, ils attachent une importance particulière à l'énoncé des jugements, donc à la phrase. Ils s'ingénient à établir un répertoire exhaustif et scrupuleux des différentes manières dont peut se faire cet énoncé, selon le schéma de la proposition, selon la valeur propre ou figurée des termes et selon leur portée. A l'arrière-plan, c'est la logique formelle qui est intéressée, mais la stylistique y gagne cette liste longue et ingénieuse des figures ou tropes (τρόποι) aux noms savants qui est venue traditionnellement jusqu'à nous. Un très grand nombre de traités Περὶ τρόπων ont été rédigés par les Stoïciens ; Diogène Laërce nous apprend que Chrysippe, à lui seul, avait écrit une vingtaine de livres sur ce sujet (5).

La rapide esquisse qui précède nous a conduits jusqu'au second siècle avant J.-C. Nous avons vu tour à tour la philosophie, la critique, la rhétorique favoriser le développement de la grammaire, « une des dernières conquêtes de la science grecque » (6). Les différents domaines de la grammaire sont déjà plus ou moins reconnus, sinon exploités, au moment où les Romains vont se révéler à leur tour.

Les débuts et le développement de la science grammaticale à Rome.

Pour la grammaire, comme pour beaucoup d'autres domaines, Rome s'est mise à l'école des Grecs. Les premiers auteurs latins, qualifiés de *semigraeci* par Suétone (7), traduisent ou adaptent des œuvres grecques. Ils sont tout naturellement amenés dans ces exercices de transposition à réfléchir sur les ressources de leur propre langue. Et on dirait que, pionniers de la grammaire latine, ils ont voulu faire un inventaire préalable de leurs ressources, une étude sur les possibilités de leur écriture et de leur vocabulaire. La documentation à leur sujet est malheureusement très lacunaire ; et, à lire les fragments présentés dans le recueil de

(1) *Or.*, 94.
(2) Cf. Mayer, *Theophr. fragm.*, p. XXIV et XXX.
(3) Quint. II, 17,2 et III, 1, 15.
(4) Que Cicéron juge très sévèrement, *De Fin.* IV, 7.
(5) Diog. Laert. VII, 194-195.
(6) Marrou, *Education* ², p. 236.
(7) Suet., *De Gramm.* 1.

M. Funaioli, on a l'impression qu'ils procédaient par remarques dispersées dans des travaux non spécialisés. Néanmoins, nous y constatons qu'Appius Claudius Caecus, consul en 307, que Cincius Alimentus l'annaliste, préteur en 211, s'intéressaient à l'alphabet et à son histoire (1) ; nous y apprenons qu'Ennius, le premier, proposa la gémination des consonnes dans l'écriture (2), que Cornélius Scipion Emilien, fils de Paul-Emile, se préoccupait du désaccord entre l'orthographe et la prononciation (3). Poètes et annalistes, à l'occasion, sachant le goût du public pour l'origine des mots, présentaient çà et là des étymologies dans leurs œuvres, et, en particulier, des étymologies de noms propres. Varron nous rapporte quelques trouvailles plus ou moins fantaisistes d'Ennius et de Naevius dans ce domaine (4) ; et Caton dans ses traités joint aux recherches étymologiques l'étude des nuances qui différencient les synonymes (5).

Toutefois, au dire de Suétone (6), les débuts de la grammaire à Rome sont lents et obscurs. L'ambassade de Cratès de Mallos, envoyé du roi de Pergame, les conférences qu'une immobilité forcée lui permit de faire à un large auditoire romain, constituent, d'après lui, le véritable commencement de la science grammaticale chez ses compatriotes (7). En fait, le succès de Cratès s'explique sans doute par son talent personnel, mais il est vraisemblable aussi qu'il ne l'obtint que parce que le terrain était préparé et le climat favorable. A partir de la seconde moitié du second siècle, la science grammaticale se mit à progresser rapidement et le succès de Cratès ne fut peut-être que l'épisode le plus spectaculaire de ces progrès. Favorisées par la prodigieuse extension de l'état romain vers l'orient, d'autres causes intervinrent où se manifesta l'influence hellénique : des contacts, plus fréquents avec les savants grecs, l'ouverture d'écoles et de bibliothèques, la publication d'éditions critiques et de commentaires.

1°) Contacts avec les savants grecs. — En 167, après la victoire de Pydna, Paul-Emile amène à Rome, avec les enfants du roi Persée, une

(1) Cf. *infra*, p. 93, 113, 114.
(2) Cf. *infra*, p. 100.
(3) Cf. Fest., p. 334 Lindsay ; Cic., *Or.*, 159 ; Quint. I, 7,25 ; *infra*, p. 87.
(4) Varr., *L.L.* V, 43, 53, 55 ; VII, 82.
(5) *G. R. F.*, p. 12-13, fr. 10 à 14 ; cf. *infra*, p. 308.
(6) Suet., *De Gramm.*, 1.
(7) Suet., *ibid.* 2. La date exacte de cette ambassade est incertaine. Suétone nous affirme que les ambassadeurs arrivèrent dans la ville *sub ipsam Enni mortem* ; or Ennius mourut en 169. Mais par ailleurs le même Suétone déclare que cette ambassade fut envoyée par le roi « Attale ». Or Attale Ier était mort en 197, Attale II monta sur le trône en 159 : dès lors le champ est ouvert à la discussion. Sandys (*History* I, p. 159) propose la date de 168 acceptée par M. Gwynn (*Roman education,* p. 36) ; M. Della Corte (*Filologia,* p. 18), celle de 172 ou, au plus tard de 171 ; M. Piganiol (*Conquête* ³, p. 300) celle de 159, mais avec hésitation, date pour laquelle, après Jullien (*Professeurs de littérature,* p. 369-371), opte aussi M. Marrou (*Éducation* ², p. 540, note 13).

troupe de magisters et de pédagogues (1). En 160, Isocrate le Syrien, grammairien de profession, vient à Rome comme prisonnier (2). En 155 y arrivent, comme ambassadeurs d'Athènes, trois philosophes (3) : Carnéade, qui se réclame de l'Académie, Critolaos le Péripatéticien et Diogène le Stoïcien. Tous trois donnent des conférences et des lectures, Carnéade surtout, avec le plus vif succès (4). Le précepteur de Tibérius Gracchus, Diophane de Mytilène, est un érudit grec mandé par Cornélie (5). Caton le Censeur lui-même prend à ses côtés un esclave grec, grammatiste compétent, appelé Chilon (6). Le Stoïcien Panétios de Rhodes, venu à Rome en 144, membre influent, avec Polybe, du Cercle des Scipions et intime du fils de Paul-Emile, est un élève de Cratès de Mallos (7). Au cours de l'année 100, accompagnant Métellus en exil, Aelius Stilo, le futur maître de Cicéron et de Varron, rencontre à Rhodes Denys le Thrace (8). Posidonius d'Apamée, l'un des maîtres de Cicéron, philosophe stoïcien, grammairien aussi à l'occasion, est envoyé en ambassade à Rome par les Rhodiens tout au début de l'année 86, juste à temps pour assister aux derniers jours de Marius (9). Un élève de Denys le Thrace, Tyrannion l'aîné, auteur d'un livre sur les parties du discours et d'un traité sur les rapports du latin et du grec, est amené à Rome par Lucullus en 67 (10) et se fait le conseiller technique d'Atticus. Par là il entre en relation aussi avec Cicéron et Varron (11). Alexandre Polyhistor, historien et philologue de l'école stoïcienne, amené à Rome par Sylla, devient précepteur chez Lentulus et maître d'Hygin (12). Athénodore de Tarse, le Stoïcien, bibliothécaire à Pergame, est l'intime de Caton le jeune et séjourne à Rome où il finit par mourir chez son hôte (13). Démétrios Magnès, philologue, historien et compilateur, l'une des sources essentielles de Diogène Laërce, devient l'ami très écouté de Cicéron et d'Atticus (14). César enfin choisit, comme précepteur du jeune Octavien, le rhéteur Appolodore de Pergame (15).

2°) Les écoles de grammaire. — Tour à tour ou simultanément toutes

(1) Polybe XXXII, 10.
(2) Polybe XXXI, 33,5 ; *G.R.F.*, p. 11. — Le décret d'expulsion lancé par le Sénat en 161, à l'instigation de Caton le Censeur sans doute, contre les philosophes et les rhéteurs grecs était resté sans lendemain (cf. Gwynn, *Roman education*, p. 37-38).
(3) Plut., *Cat. Maj.*, I, 22 ; cf. Piganiol, *Conquête* 3, p. 236.
(4) Polybe, XXXIII, 2 ; Gell., *N.A.* VI, 14 ; Plut., *Cat. maj.* 22.
(5) Cic., *Brut.* 104.
(6) Plut., *Cat. maj.* 20 ; Gwynn, *Roman education*, p. 32.
(7) Cf. Rivaud, *Courants*, p. 192.
(8) Suet., *De Gramm.* 3.
(9) Cf. Rivaud, *Courants*, p. 194 ; Piganiol, *Conquête* 3, p. 333.
(10) *G.R.F.*, p. XVI ; Sergius, *Explan. in Donat.*, *G.L.K.*, IV, p. 529.
(11) Cf. Boissier, *Cicéron et ses amis*, p. 149.
(12) Suet., *De Gramm.* 20.
(13) Plut., *Cat. min.* 10, 16.
(14) Cic., *Att.*, VIII, 11, 7.
(15) Suet., *Aug.* 89.

les tendances philosophiques se manifestent donc à Rome et, partant, toutes les tendances philologiques. En même temps la science grammaticale se développe aussi grâce à l'ouverture de nombreux cours et écoles où la grammaire tient une place importante dans l'enseignement (1).

L'inventeur de la lettre G, un affranchi du consul Spurius Carvilius Ruga (2), est le premier, d'après Plutarque, à ouvrir une école de grammaire et à faire payer ses services (3). L'auditoire bénévole et passionné de Cratès s'enflamme pour les questions philologiques (4), et, grâce à lui, l'importune querelle de l'Analogie et de l'Anomalie pénètre dans l'opinion (5) et s'implante à Rome pour longtemps. Aelius Stilo professe dans des conditions mal connues, mais nous savons du moins qu'il forme deux brillants élèves : Varron et Cicéron (6). Après lui de nombreux maîtres ouvrent des cours ; une vingtaine d'écoles célèbres se créent à Rome. Leur fréquentation coûtait fort cher, au dire de Suétone (7). Les grammairiens esclaves atteignent sur le marché des prix fabuleux : Pline l'Ancien signale que Laevius Melissus acheta à Quintus Catulus, consul en 102, un grammairien, nommé Lutatius Daphnis, pour 700.000 sesterces ; c'est le plus haut prix atteint par un esclave dont Pline ait entendu parler (8).

A Rome, Marcus Seius Nicanor, affranchi du chevalier Marcus Seius, édile en 74, enseigne la grammaire vers la fin du deuxième siècle (9).

(1) Cet enseignement est donné par des *grammatici*, appelés d'abord *litterati* par le public (Suet., *De Gramm.* 4). De même la grammaire, objet de leur enseignement, est appelée souvent, même par Varron, *litteratura*, transposition de γραμματική (Varr., Fragm. 107 Goetz-Schoell, p. 227 : « *ars grammatica quae a nobis litteratura dicitur* ») ; mais elle est désignée aussi et assez vite, avec un simple calque du grec, soit par la forme *grammatica, -orum* (Cic., *De Or.* I, 187 ; avec énumération des différentes parties de la grammaire selon Cicéron : *poetarum pertractatio, historiarum cognitio, uerborum interpretatio, pronuntiandi quidam sonus*) soit par *grammatica ars* (voir ci-dessus), soit par *grammatica* avec ellipse de *ars* (Cic. *Fin.* III, 5), soit enfin, comme chez Quintilien, par *grammatice, -es,* avec déclinaison grecque (Quint. I, 4, 4, etc...). Beaucoup plus rare est le mot *criticus,* calque du grec κριτικός, au sens de « critique », il apparaît dans Cicéron (*Fam.* IX, 10, 1) ; *philologus,* « érudit, humaniste », rare aussi, apparaît également dans Cicéron (*Att.* XIII, 12, 3) ; il sert de deuxième surnom à Lucius Ateius Praetextatus *Philologus,* grammairien d'origine athénienne, contemporain de Varron, et Suétone qui le cite éprouve le besoin de gloser cet *agnomen* (*De Gramm.* 10).

(2) Cf. *infra,* p. 119.

(3) Plut., *Quaest. Rom.* 59.

(4) Cf. Gwynn, *Roman education,* p. 36-37.

(5) Cf. *infra,* p. 139, 155-157.

(6) Cic., *Brut.* 205 ; Gell., *N.A.* XVI, 8, 2.

(7) Suet., *De Gramm.,* 3, 3.

(8) Plin., *N.H.,* VII, 128. Suétone rapporte (*De Gramm.,* 3, 3) que Laevius Melissus affranchit son esclave peu de temps après l'achat. Qui était ce Laevius Melissus, la question est très controversée. Vraisemblablement selon Bücheler, un auteur d'*Erotopaegnia* dont le *florebat* se place vers 100 ou 90. Cf. sur ce point, Suet., *De Gramm.,* éd. Robinson, p. 6-7, note 11.

(9) Suet., *De Gramm.* 5, Cf. *infra,* p. 19-20.

Varron cite avec éloge Aurélius Opillus, grammairien érudit, qui enseigne tout au début du premier siècle puis, par amitié, dissout son école et accompagne en exil l'ancien consul Rutilius Rufus (1). Cicéron lui-même ne dédaignait pas, après le labeur du forum, de suivre les cours du grammairien et rhéteur Antonius Gnipho (2), ancien précepteur de César, qui professe gratuitement dans la maison de César d'abord, puis dans sa propre demeure (3). Incapable de lutter contre la concurrence et la vogue d'Antonius Gnipho, le Syrien d'origine Marcus Pompilius Andronicus quitte Rome et va enseigner la grammaire à Cumes, sous Sylla (4).

Lucius Orbilius Pupillus, le *plagosus Orbilius* d'Horace (5), est un maître de grammaire tellement désintéressé qu'il vit dans la gêne, malgré son école très florissante sous le consulat de Cicéron (6). Son enseignement est continué par son fils, Orbilius le Jeune, et par son disciple favori, Scribonius Aphrodisius, qui, beaucoup plus tard, entre en une violente querelle philologique avec Verrius Flaccus (7). Cornélius Epicadus, affranchi de Sylla, et peut-être professeur de son fils, est désigné aussi par Suétone (8) comme un maître illustre (9). Le Thrace Stabérius Eros, contemporain de Varron, est le maître de Brutus et de Cassius ; il est mentionné non seulement par Suétone (10), mais par Pline l'Ancien (11) et par Priscien (12). Suétone cite également, parmi les professeurs célèbres, Curtius Nicias (13), encore qu'il ne soit pas autrement connu comme enseignant, mais son activité philologique nous est confirmée par Cicéron dont il était l'ami (14). Enfin Pompeius Lenaeus, affranchi de Pompée, ouvre une école après la mort de son maître (15), en 48, et se fait connaître rapidement par une brouille retentissante avec Salluste qui, selon lui, avait médit de Pompée sans ses *Histoires* (16).

3°) Editions critiques et commentaires. — La mode grandissante de l'hellénisme, le contact permanent avec les maîtres grecs provoquent des imitations de la littérature hellénistique non seulement dans le domaine des œuvres d'imagination, mais dans celui de l'érudition, « une

(1) Suet., *De Gramm.* 6.
(2) Macr., *Saturn.* III, 12, 8.
(3) Suet., *De Gramm.* 7.
(4) Id., *ibid.*, 8.
(5) Hor., *Ep.* II, 1, 70. Mentionné aussi pour son mauvais caractère par Macr., *Saturn.* II, 6, 4.
(6) Suet., *De Gramm.* 9.
(7) Id., *ibid.*, 19.
(8) Id., *ibid.* 12.
(9) Cf. *G.R.F.*, p. xiv et p. 103.
(10) Suet., *De Gramm.* 13.
(11) Plin., *N.H.* XXXV, 199.
(12) *G.L.K.*, II, p. 385, 1.
(13) Suet., *De Gramm.* 14.
(14) Cic., *Ad Att.* XIII, 29, 1.
(15) Suet., *De Gramm.* 15.
(16) Cf. *G.R.F.*, p. 404.

aubaine pour les tard venus de la littérature latine » (1). La critique et l'interprétation des poètes, à la manière alexandrine ou stoïcienne, attirent les chercheurs romains. La grammaire y trouve son compte ; aussi bien critique et interprétation constituent-elles, selon Denys le Thrace, une part importante de la science grammaticale (2). Cette façon de voir est adoptée fidèlement par les Romains et Cicéron nous définit les *grammatici* au premier chef comme des *interpretes poetarum* (3). Dans le *De Oratore,* il nous présente la *poetarum pertractatio* comme la première province de la grammaire (4). C'est là une idée courante à Rome et qu'on retrouvera encore chez Quintilien (5).

Du milieu du second siècle à la publication du *De Lingua Latina,* on voit déjà les philologues romains appliquer aux vieux auteurs de leur propre littérature les principes de la critique alexandrine ou de l'exégèse stoïcienne.

Dès le second siècle, à l'époque des Gracques, ou peut-être un peu auparavant (6), Octavius Lampadio publie une édition du *Bellum Punicum* de Naevius qu'il divise en sept livres, division qui est restée classique (7). D'autre part, il semble avoir au moins préparé une édition critique des *Annales* d'Ennius, puisqu'un contemporain d'Aulu-Gelle, le rhéteur Antonius Julianus, s'était procuré un vieil exemplaire des *Annales* corrigé de la main de Lampadio (8). C'est d'Ennius encore qu'un certain Quintus Vargunteius, ami du poète, donnait des lectures commentées devant un auditoire fort nombreux, pour favoriser le culte du souvenir (9). Quintus Laelius Archelaus, que Charisius classe parmi les grammairiens de premier ordre (10), et Vettius Philocomus, le maître du grammairien et

(1) L'expression est de M. Marouzeau (*Le latin*², p. 118).
(2) Cf. *infra*, p. 54-55.
(3) Cic., *De Diu.* I, 34.
(4) Cf. citation, p. 10, note 1, *supra.*
(5) Quint. I, 4,2 : « *Haec igitur professio grammatici cum breuissime in duas partes diuidatur, recte loquendi scientiam et poetarum enarrationem* ».
(6) Cf. *G.R.F.*, p. 21.
(7) Suet., *De Gramm.* 2. Comme l'a montré F. Bücheler dans un article intitulé *Nävius Bellum Punicum bei den Grammatikern* (*Rhein. Mus.* 40 [1885], p. 148-150), cette division du poème en sept livres est devenue classique à partir de l'époque de César. Le grammairien Santra fait état de cette nouvelle présentation et l'oppose à l'ancienne : « *Quod uolumen unum nos lectitauimus et postea inuenimus septemfariam diuisum* » (*G. R. F.* p. 385, fragm. 5), et, d'après nos *reliquiae* de Naevius, c'est avec cette nouvelle division que le texte fut désormais transmis (cf. *F.P.L.* Morel, p. 17 et suiv.).
(8) Gell., N.A., XVIII, 5, 11 : « librum quem fere constabat Lampadionis manu emendatum ».
(9) Suet., *De Gramm.* 2 ; *G.R.F.*, p. 5. Ce Quintus Vargunteius n'est pas autrement connu. Ces séances de lectures, données à l'imitation de Cratès de Mallos, dit Suétone, doivent sans doute se placer dans les années qui suivent la mort du poète survenue en 169 ; mais Suétone dans son étude, place ces manifestations après la publication des ouvrages de Lampadio. Il est vrai qu'il est peu soucieux d'ordre chronologique.
(10) Char., p. 178, 18 Barwick.

poète Publius Valérius Caton, organisent des lectures commentées de Lucilius.

Lucius Aelius Stilo, le maître de Varron (1), outre ses livres purement philologiques, publie des travaux de critique sans doute assez nombreux. Il était, au dire de Cicéron, *scriptorum ueterum litterate peritus* (2). A la manière d'Aristarque, il utilise tout un jeu de signes conventionnels dans ses commentaires (3). La tradition a conservé la trace de son explication du *Carmen Saliorum,* dont il reste quatre menus fragments (4), de son *Index* critique des comédies de Plaute, dont il fixe le nombre à vingt-cinq (5) et dont il vante le langage quasi divin (6), et enfin, très probablement, d'une interprétation des *XII Tables* (7). Marcus Anto-Gnipho (8) publie des commentaires d'Ennius (9), et son rival malheureux, Pompilius Andronicus (10), qui avait, lui aussi, préparé un travail sur les *Annales* d'Ennius, est obligé de vendre son manuscrit pour seize mille *nummi,* pressé par l'indigence. C'est finalement le *plagosus* Orbilius qui, au dire de Suétone, recueille cette étude et la publie (11). Un certain Cornélius et un certain Vergilius, tous deux nommés par le seul Varron (12), et qui ne sont pas autrement connus, publient chacun pour leur compte des commentaires de Naevius (13). Enfin les *incertorum grammaticorum fragmenta* recueillis par M. Funaioli révèlent en outre des *Interpretationes* sur les *Lois des XII Tables* (14).

Les tendances romaines. Dans la grande majorité des cas, les renseignements que nous avons sur les doctrines grammaticales professées à Rome entre 150 et 50 av. J.-C. sont extrêmement pauvres. C'est peu de dire que les textes sont mutilés, ils sont quasi inexistants, réduits à quelques fragments très menus ; et souvent ils émanent d'auteurs qui, n'étant pas grammairiens de profession, n'ont traité qu'incidemment de problèmes grammaticaux. On ne saurait donc, dans ce domaine, que déceler des tendances. A Rome, comme dans le monde grec, la grammaire paraît subordonnée aux disciplines dont elle est issue : philosophie, critique et rhétorique.

1°) La tradition philosophique. — Nigidius Figulus, le néo-pythagori-

(1) Cf. *supra,* p. 10.
(2) Cic., *Brut.* 205.
(3) Cf. *G.L.K.* VII, p. 533-536 ; *G.R.F.*, p. 54-56.
(4) Varr., *L.L.* VII, 2 ; *G.R.F.*, p. 57-58.
(5) Cf. *G.R.F.*, p. 58-59.
(6) Quint., X, 1, 99.
(7) Cf. *G.R.F.*, p. 66, fr. 36 ; p. 71, fr. 57 ; p. 74, fr. 68.
(8) Cf. *supra,* p. 11.
(9) Suet., *De Gramm.* 7 ; *G.R.F.*, p. 99.
(10) Cf. *supra,* p. 11.
(11) Suet., *De Gramm.* 8 ; Vahlen[2], *Praef.*, p. XXIX. On ne sait pas au juste ce qu'était ce travail de Pompilius Andronicus, qualifié d'*opusculum* par Suétone.
(12) Varr., *L.L.* VII, 39.
(13) *G.R.F.*, p. 105-106.
(14) Id., p. 113-114.

cien, grammairien à ses heures, auteur de *Commentarii grammatici,* soutient que le langage est d'origine transcendante et répond à un plan harmonieux (1). Lucrèce soutient au contraire que le besoin seul a fait naître parmi les hommes les noms des choses et que le langage est sorti du cri émotionnel (2). Aelius Stilo, lui, représente l'école stoïcienne (3). Mais lorsqu'il accompagne Métellus en exil à Rhodes, il rencontre Denys le Thrace (4), mi-stoïcien, mi-alexandrin, disciple indocile d'Aristarque, et il apprend sans doute auprès de lui un certain éclectisme grammatical. Le fait a son importance puisque Aelius est le maître de Varron. C'est sans doute aussi un éclectisme nuancé et délicat qui devait apparaître dans le traité *De Analogia* de César, plus orienté sans doute vers l'observation des faits que vers la discussion abstraite (5).

2°) La tradition grammaticale des critiques alexandrins suscite à Rome non seulement des éditions et des commentaires (6), mais aussi des travaux de lexicologie inspirés des Γλῶσσαι. Dès la fin du second siècle, Aurélius Opillus s'intéresse à l'étude des mots rares et des termes techniques (7). Au premier siècle, Lucius Ateius Praetextatus publie un *Glossematorum liber* (8). Le Grec Hypsicratès enseigne à Rome et attire l'attention des Romains sur les dettes du vocabulaire latin au vocabulaire grec (9) ; et Aelius Stilo semble avoir soulevé le problème des éléments dialectaux du lexique latin (10). Sous Sylla, Cornélius Epicadus se lance dans l'anthroponymie (11). La question du correct et de l'incorrect préoccupe les critiques latins comme elle avait préoccupé leurs devanciers grecs (12). Aurélius Opillus relève déjà parmi les termes vieillis un mot *stribligo* « par lequel », dit-il, « nos compatriotes désignèrent le solécisme » (13). Trois grammairiens tardifs, Servius, Pompeius et Isidore de Séville font allusion à un long passage grammatical de Lucilius : dans ce morceau, qui ne nous est pas parvenu, Lucilius, paraît-il, distinguait « cent espèces de solécismes » et, qui plus est, il les énumérait (14). D'une façon générale, pour autant qu'on puisse l'inférer des quelques fragments pré-varonniens qui ont survécu, les réflexions sur le correct et l'incorrect se manifestent surtout par ce qu'on pourrait appeler « l'obsession des mots douteux (15) » : tel mot se présente sous plusieurs

(1) Cf. *infra,* p. 266.
(2) Lucr. V, 1028-1090 ; cf. *infra,* p. 268.
(3) Cf. *infra,* p. 267.
(4) Suet., *De Gramm.* 2.
(5) Cf. *infra,* p. 146-149.
(6) Cf. *supra,* p. 11 et suiv.
(7) Cf. *infra,* p. 305.
(8) Cf. *infra,* p. 306.
(9) Cf. *infra,* p. 207-208.
(10) Cf. *infra,* p. 209.
(11) Cf. *infra,* p. 295.
(12) Cf. *supra,* p. 5.
(13) *G.R.F.,* p. 91, fr. 17 ; cf. Gell., *N.A.* V, 20, 1.
(14) *G.R.F.,* p. 46.
(15) Cf. *infra,* p. 145-146.

formes, légèrement différentes selon les auteurs, ou bien il est instable dans son genre ou dans sa déclinaison ; quelle est alors la forme recommandable ? Faut-il dire *plura* ou *pluria* ? Voilà, par exemple, la question qui se pose pour le grammairien comme pour l'homme du monde (1).

3°) Les rhéteurs romains, comme les rhéteurs grecs et à leur exemple, s'intéressent à des problèmes grammaticaux dont la solution peut apporter quelque appui à l'art oratoire. D'ailleurs le *Traité sur le Style* de Théophraste nous est surtout connu à travers l'*Orator*, et Cicéron avait particulièrement étudié aussi le traité de Démétrios de Phalère (2). Les questions qui intéressent le choix judicieux des mots, leur climat et leur portée véritable, l'archaïsme et le néologisme, les quasi-synonymes apparaissent non seulement chez Cicéron (3), mais déjà chez Caton, chez Nigidius Figulus, chez Aelius Stilo (4).

La grammaire science à la mode. Le résultat de toutes ces influences combinées est que la grammaire devient science à la mode. Les grands personnages de l'Etat s'y intéressent ; ils prennent part aux discussions philologiques, parfois même ils rédigent des traités ou, à tout le moins, ouvrent dans leurs écrits des parenthèses grammaticales (5). L. Calpurnius Pison, consul en 133, par exemple, émaille ses *Annales* de notes étymologiques que Varron ne dédaignera point (6) ; il recueillera aussi celles que Q. Lutatius Catulus, consul en 102, parsème dans ses *Histoires* (7). Même dans ses ouvrages de droit, M. Junius Gracchanus, ami de Caius Gracchus (8), se laisse aller volontiers aux digressions grammaticales (9). Il en est de même pour Q. Mucius Scaevola, dit Scévola le Grand Pontife, consul en 95 avec Crassus, dans ses dix-huit livres de *Droit Civil* (10). C'est pendant la guerre des Gaules, *inter tela volantia, inter classica et tubas* (11), que César, malgré les circonstances, compose ses deux livres *De Analogia*. Il les dédie à Cicéron, sachant bien que Cicéron, lui aussi, s'intéresse aux questions grammaticales (12). Appius Claudius Pulcher, consul en 54, semble, dans ses livres sur la science augurale, donner

(1) Cf. *infra*, p. 145.
(2) Cf. *supra*, p. 7.
(3) *De Oratore* III, 150-151.
(4) Cf. *infra*, p. 308-310.
(5) Cf. Suet., *De Gramm.* 3, 3 : « Posthac [*i.e.* post Aelium Stilonem] magis ac magis et gratia et cura artis increuit, ut ne clarissimi quidem uiri abstinuerint quo minus et ipsi aliquid de ea scriberent ».
(6) Varr., *L.L.*, V, 148 ; V, 165 ; *R.R.*, II, 1, 9.
(7) Varr., *L.L.*, V, 148 ; VI, 6.
(8) D'où son nom ; Plin., *N.H.* XXXIII, 36 ; Bremer, *I.A.*, I, p. 37-40.
(9) *G.R.F.*, p. 120-121.
(10) Cic., *Top.* 29 et 37 ; Varr., *L.L.* V, 83 ; VII, 105 ; Gell., *N.A.*, IV, 1, 17 ; XVII, 7, 3. Fragments dans Bremer, *I.A.*, I, p. 48-104.
(11) Fronto, in *G.R.F.*, p. 145.
(12) Cic., *Or.* ; Quint, I, 4, 11 ; Gell. *N.A.* XV, 3, 1,

systématiquement l'origine des termes techniques qu'il emploie (1). Ainsi partout, dans les travaux les plus variés, aux moments les plus inattendus, la grammaire arrive à se faire une place.

Les allusions grammaticales deviennent dans les œuvres littéraires un gage de succès. Accius et Lucilius entament une querelle sur la représentation graphique des voyelles longues (2). A l'exemple d'Ennius et de Naevius (3), le même Accius et Afranius intègrent à leurs pièces des discussions sur le vocabulaire (4). On trouve des préoccupations grammaticales jusque dans les épigrammes de Catulle (5).

Au moment où Varron entre en scène à son tour, le climat intellectuel de Rome est particulièrement favorable aux travaux philologiques. Les Romains, comme d'ardents néophytes, semblent se passionner pour ce genre de recherches. Mais il manque à tous ces efforts un esprit de coordination ; on attend l'ouvrage d'ensemble, la grande doctrine de synthèse.

(1) *G.R.F.*, p. 426-427.
(2) Cf. *infra*, p. 120-123.
(3) Cf. *infra*, p. 255.
(4) Cf. *infra*, p. 309.
(5) Cat., 84 ; épigramme sur l'aspiration abusive de la lettre H initiale chez un parvenu ; cf. *infra*, p. 96.

PREMIÈRE PARTIE

LES ÉCRITS GRAMMATICAUX DE VARRON

La formation philologique de Varron.

Varron (1), avec son esprit ouvert à toutes les sciences humaines, avec son goût de la recherche minutieuse, son aptitude à la polémique et à la discussion (2), ne pouvait manquer de s'intéresser à la grammaire qui attirait à son époque tant de chercheurs et tant de curieux. Sa formation intellectuelle, ses relations et ses amitiés le prédisposaient aussi à ce genre de travaux. Il est l'élève d'Aelius Stilo (3), le lecteur attentif d'Accius (4) et probablement aussi son ami et son admirateur, puisqu'il lui dédie son *De Antiquitate litterarum* (5) ; mais il lit également Lucilius (6). Il est en relation avec Nigidius Figulus, il connaît et utilise ses écrits (7). Il est le protégé de César qui lui confie l'administration des bibliothèques publiques (8), et l'ami de Cicéron (9) à qui il dédie son traité essentiel de philologie, son *opus magnum*, le *De Lingua Latina* (10). Il est également l'ami d'Atticus, grammairien amateur (11), qu'il n'oublie pas non plus dans ses dédicaces, puisqu'il lui fait hommage du *De Vita populi Romani* (12). Il se lie avec Tyrannion, élève de Denys le Thrace, amené à Rome par Lucullus en 67 (13), et lui emprunte tel ou tel point de doctrine (14). Même certaines de ses

(1) On a, en tête d'un autre travail (*De Lingua Latina, Livre V, texte, traduction et notes*), donné une biographie sommaire de Varron et l'on a jugé inutile de la reprendre ici.

(2) Que l'on songe aux *Menippeae* et au rôle que joue Varron dans les *Académiques* de Cicéron.

(3) Cf. Gell., *N.A.* XVI, 8,2.

(4) Il y a 22 citations d'Accius dans le *De Lingua Latina* et dans les fragments.

(5) Cf. Funaioli, *G.R.F.*, p. 183.

(6) On trouve 16 citations de Lucilius éparses dans le *De Lingua Latina* et dans les fragments.

(7) Cf. Apul., *Apol.* XLII, 6-7 ; Legrand, *Figulus*, p. 83.

(8) Suet., *Caes.* XLIV, 2.

(9) Cf. par ex. *Ad. Fam.* IX, 6.

(10) Cf. par ex. *Ad Att.* XIII, 12.

(11) Cic. *Ad. Att.* I, 14 ; VII, 3 (*quoniam grammaticus es*) ; XII, 6 ; XV, 14.

(12) Cf. Funaioli, *G.R.F.*, p. 251.

(13) Plut., *Sylla* 26.

(14) Varr., in *G. R. F.*, p. 301, fragm. 282 ; cf. *infra*, p. 28, 70-71, 208.

nimitiés sont révélatrices : trois pièces des *Menippeae,* aux titres carac-éristiques, *Bimarcus, Marcipor, Marcopolis* (1), constituent des attaques ontre Marcus Seius Nicanor, poète et grammairien (2). Enfin les royances pythagoriciennes de Varron (3) l'incitent également à s'inté-esser, au moins sous un certain angle, aux problèmes grammaticaux : elui des recherches étymologiques (4).

Ce goût de la philologie, fortifié par ses amitiés et ses occupations, ne lemeure pas chez Varron qu'une curiosité de dilettante. Il se documente ux sources grecques. Non seulement il travaille avec éclectisme « à la umière de Cléanthe et à celle d'Aristophane » (5), guidé à la fois par es Stoïciens et par les Alexandrins (6), non seulement il remonte aux ouvrages plus ou moins grammaticaux d'Aristote (7), mais son zèle va jusqu'à dépouiller des philologues aujourd'hui tout à fait obscurs et qu'il est seul à nommer. Un passage du *De Lingua Latina* paraît très net à cet égard (*L.L.* X, 75) : Varron y énumère trois grammairiens « analogistes » : Aristéas, Aristodème et Aristoclès. Et l'on surprend ici, semble-t-il, un aspect de sa méthode : il travaille sur fiches et classe sa documentation dans un répertoire alphabétique ; le jour où l'occasion se présente à lui de définir un point particulier de la doctrine analogique, et plus particulièrement de la pensée d'Aristarque (8), il en appelle au témoignage des trois grammairiens qui se présentent à lui immédiatement après Aristarque dans le répertoire, et il ajoute *item alii,* jugeant fastidieux de poursuivre une énumération probante.

Le travail philologique de Varron n'est pas l'effet d'un caprice passager, d'un attachement aveugle à quelque école ou de petites recherches superficielles, c'est un travail éclairé et de longue haleine, une vaste enquête de spécialiste. Par là on peut dire déjà à priori qu'il diffère de la majorité de ses devanciers, dans la mesure où nous pouvons les atteindre.

(1) Cf. *Petronii Saturae,* éd. Bücheler-Heraeus [6], Berlin, Weidmann, 1922, p. 196, 211, 213.

(2) Cf. Della Corte, *Marco Seio Nicanore grammatico e poeta,* in *Riv. di Fil.*, 1935, p. 240-243 et *ibid.*, 1936, p. 406 ; Della Corte, *La Poesia di Varrone,* p. 29, 59 et 81. M. Della Corte montre que Marcus Seuius Nicanor grammairien, cité par Suétone (*De Gramm.* 5), et le poète bucolique Sueius (*F. P. L.* Morel, p. 53-54) ne sont qu'un seul et même personnage, affranchi du chevalier Marcus Seius, édile en 74, propriétaire d'une riche exploitation agricole près d'Ostie et ami de Varron (Varr., *R.R.*, III, 2, 14). Cf. aussi J. Collart, *Une victime de Varron, passim.*

(3) Plin., *N.H.* XXXV, 160 (les obsèques de Varron se font selon le rite pythagoricien).

(4) Cf. Carcopino, *Basilique,* p. 199 ; *supra,* p. 13-14 ; *infra,* p. 418 ; Varr. *LL.* V, 8.

(5) Varr., *L.L.* V, 9.

(6) Zénon de Citium, Cléanthe, Chrysippe, Cratès de Mallos, par exemple, sont assez souvent cités ou exploités par Varron, de même Callimaque, Aristophane de Byzance, Aristarque, Denys le Thrace.

(7) Varr., *L.L.* VII, 70 ; VIII, 11.

(8) Varr., *L.L.*, éd. Kent, II, p. 590, note *a*.

Importance de la grammaire dans l'œuvre de Varron.

Les livres V à X du *De Lingua Latina* et environ 450 fragments de traités divers, telle est aujourd'hui la documentation dont on dispose pour juger Varron grammairien. Elle a déjà son importance, surtout si on la compare avec celle qui intéresse ses devanciers. Mais en fait l'œuvre philologique de Varron était beaucoup plus vaste, elle tenait une place très importante dans l'ensemble de ses travaux.

Saint Jérôme, dans son répertoire des livres varroniens (1), signale 46 livres grammaticaux répartis en 6 traités. Ce sont, dans l'ordre où il les énumère : *De Lingua Latina* (25 livres), *Disciplinarum libri IX,* dont le livre I est exclusivement consacré à la grammaire (2), *De Sermone Latino ad Marcellum* (5 livres), *De Origine linguae Latinae* (3 livres), *De Similitudine uerborum* (3 livres), Ἐπιτομὴ *de lingua Latina ex libris XXV* (9 livres). Jérôme déclare lui-même son catalogue incomplet. De fait le témoignage des compilateurs permet d'y ajouter au moins dix livres, répartis en trois traités : le *De Antiquitate litterarum* dédié à Accius (3), le *De Vtilitate sermonis* (4), le Περὶ χαρακτήρων (5). L'on arrive ainsi à un total de neuf traités représentant cinquante-six livres au moins, et probablement davantage.

Mais pour mesurer l'ampleur du travail grammatical de Varron, il serait vain de se borner aux seuls ouvrages dont le titre est spécifiquement d'ordre grammatical. Varron est aussi un critique : comme tel, il est amené à s'intéresser à certains aspects de la grammaire (6). Il étudie beaucoup les questions propres au théâtre (7) et, plus particulièrement encore, les comédies de Plaute (8) dont la langue prête beaucoup au commentaire philologique : précisément, le traité intitulé *Quaestiones Plautinae* était avant tout grammatical, semble-t-il (9).

(1) Dans une lettre à Paula, Jérôme énumérait les œuvres de Varron pour établir un parallèle avec celles d'Origène. Cette lettre est aujourd'hui perdue, mais l'inventaire des œuvres varroniennes a été retrouvé en tête de la traduction par Rufin des *Homélies* d'Origène. Il a été publié par Ritschl (*Die Schriftstellerei des Varro* in *Rhein. Mus.* VI (1848), p. 481-560 ; *ibid.*, XII (1857), p. 150-151 ; *Op. Phil.* III, p. 419-507) et reproduit par Funaioli, *G.R.F.*, p. 182. Cette liste comprend au total 486 livres, répartis en 39 traités.

(2) Cf. Funaioli, *G.R.F.*, p. 205.

(3) Ce traité comprenait au moins deux livres, puisque Priscien cite le livre II, cf. *G.R.F.*, p. 183.

(4) L'ouvrage comportait quatre livres au moins, puisque Charisius cite le livre IV, cf. p. 157,3 Barwick.

(5) Le travail comprenait au moins trois livres, puisque Charisius cite le livre III, cf. p. 246, 4, Barwick.

(6) Cf. *supra*, p. 11 et suiv.

(7) *De Scaenicis originibus* (3 livres), in *G.R.F.*, p. 215-217 ; *De Actionibus scaenicis* (3 livres), in *G.R.F.*, p. 218-219 ; *De Actis scaenicis* (3 livres), pas de fragment : le titre ne figure que dans le répertoire de Jérôme.

(8) *Quaestionum Plautinarum libri V,* in *G.R.F.*, p. 207-208 ; *De Comoediis Plautinis, ibid.*, p. 220.

(9) Cf. Funaioli, *G. R. F.*, p. 207. Cf. cependant *infra*, p. 27, note 7.

Surtout Varron, quel que soit son ouvrage en chantier, historique, philosophique, satirique, littéraire, ne perd pas une occasion de glisser vers la digression ou au moins vers la « parenthèse » grammaticale. Les fragments grammaticaux extraits des œuvres non grammaticales ou des *libri incerti* occupent 163 pages dans le recueil de M. Funaioli et comprennent 415 articles sur un total de 468 articles et 188 pages. Encore ne trouve-t-on pas dans ce recueil, bien entendu, les quelques 140 « parenthèses » grammaticales dispersées dans les *Res Rusticae*. L'esprit philologique chez Varron était devenu, en quelque sorte, une manière d'être et presque une déformation : il avait tendance à envahir tous ses ouvrages. Dans les *Disciplinarum libri IX* où Varron établit une sorte de revue générale du savoir humain, à la grammaire est consacré le livre premier (1).

La chronologie et le contenu des traités grammaticaux.

La chronologie et le contenu des traités grammaticaux de Varron posent des problèmes qui, faute de documents suffisants, sont extrêmement complexes et, à dire vrai, parfois insolubles, sauf en ce qui concerne le *De Lingua Latina*. La question, on doit le reconnaître, n'a pas beaucoup attiré les philologues. Quelques érudits de l'école allemande du siècle dernier, Wilmanns, Ritschl, Usener s'y sont intéressés ; puis elle a été à peu près abandonnée jusqu'au récents travaux de M. Della Corte (2). Les éditeurs qui entre temps ont présenté le texte du *De Lingua Latina*, A. Spengel, Goetz et Schoell et, plus récemment, M. Kent, n'ont pas abordé le problème dans leurs importantes introductions. Il faut bien

(1) Cf. Ritschl, *De Varr. Disc.*, p. 358 et p. 371.

(2) Dans une pénétrante et subtile étude ajoutée en appendice à *La Filologia Latina dalle origini a Varrone* (p. 149-160), M. Della Corte a apporté tous les éléments qu'une critique et une conjecture judicieuses peuvent rassembler sur ces obscures questions. Selon M. Della Corte, l'ordre, à première vue capricieux, des œuvres varroniennes dans le répertoire de St Jérôme, constitue en gros un ordre chronologique. Cet ordre répond à une évolution intellectuelle de Varron lui-même : il est d'abord influencé par Accius (*De Antiquitate litterarum*), puis par Aelius Stilo, et, comme tel, il devient amateur d'étymologies (*La Filologia*, p. 110) ; Aelius en effet est cité avec éloges dans les *Antiquitates* et dans le *De Lingua Latina*. Enfin pendant la rédaction même du *De Lingua Latina*, entre 47 et 45, une nouvelle conversion se produit : Varron devient partisan des principes alexandrins ; comme tel, et en sa qualité de directeur des bibliothèques publiques, il publie ses traités de critique intéressant Plaute et le théâtre latin. — Chose curieuse, K. O. Mueller dans la *Praefatio* de son édition du *De Lingua Latina* (p. VI) parle d'une conversion de Varron à la grammaire stoïcienne pendant la rédaction du traité, sans doute à cause de quelques aspects nettement stoïciens de l'ouvrage. — L'évolution de la pensée de Varron, incomplètement connue à travers des fragments réduits et mal datés, est difficile à établir. Peut-être d'ailleurs n'était-il pas systématiquement stoïcien ou alexandrin à tel ou tel moment, et peut-être faut-il tenir compte aussi et de son caractère individuel et de ses croyances pythagoriciennes (cf. *infra*, p. 37 et suiv.).

avouer qu'il est assez décevant. Dans les quelques pages qui vont suivre, on s'est efforcé de grouper à son sujet un certain nombre d'indications en suivant, faute de mieux, l'ordre alphabétique des traités.

Le *De Antiquitate litterarum*, qui ne figure pas à l'inventaire de Jérôme, paraît bien être le premier traité grammatical de Varron puisqu'il est dédié à Accius. Or, Accius meurt en 86 ou 84 (1). Il ne subsiste de ce traité que deux courts fragments à référence sûre (2), et l'on ignore de combien de livres il se composait (3). Attiré par les problèmes que posait l'orthographe, intéressé par la récente querelle d'Accius et de Lucilius, Varron esquissait probablement dans cet ouvrage une étude historique d'ensemble sur l'alphabet : appellation, nombre, origine des lettres.

Ritschl a fort ingénieusement montré comment on pouvait dater les *Disciplinarum libri* de façon approximative (4). Ils ont dû être composés entre 35 et 32 environ. C'est donc un ouvrage de la vieillesse de Varron. Il devait y présenter un tableau d'ensemble des connaissances grammaticales, dans le livre I. Un seul fragment à référence sûre nous a été transmis par Cassiodore (5) : il traite de certaines graphies. La généralité de l'ouvrage rend bien aventureuse l'imputation au même traité des *incertae sedis fragmenta* qui ressemblent plus ou moins à ce fragment privilégié. C'est pourquoi M. Funaioli n'a pas cru pouvoir suivre

(1) Cf. par ex., F. Marx dans P. W. *Real-Encycl.* I, s.v. *Accius* ; Schanz-Hosius I, p. 132.

(2) *G.R.F.*, p. 183-184, fragm. 1 et 2. Ritschl a montré précisément que ces deux fragments, l'un emprunté par Priscien au « *De Antiquitate litterarum* », l'autre par le grammairien Pompeius aux « *Libri ad Accium* », étaient tirés du même ouvrage et que, par conséquent le *De Antiquitate litterarum* était bien dédié à Accius (cf. Ritschl, *Die Schriftstellerei des Varro, Op. Phil.*, III, p. 469-470 ; arguments repris par Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 117-119). Goetz et Schoell (éd. du *De Lingua Latina*, p. 199-200) ont cru pouvoir ajouter à ces deux fragments de référence certaine trois autres fragments prélevés par eux sur les *incertae sedis fragmenta*.

(3) Wilmanns (*De Varr. lib. gramm.*, p. 117) suppose, après Ritschl (*Die Schriftstellerei des Varro*, in *Op. Phil.* III, p. 470), que l'ouvrage comportait trois livres. C'est là une hypothèse toute gratuite, qui ne semble pouvoir s'appuyer que sur la prédilection généralement manifestée par Varron pour le nombre *trois*, cf. *infra*, p. 36.

(4) Cf. Ritschl, *De Varr. Disc.*, p. 400-401 ; id., *Ueber Varro's Imaginum* in *Op. Phil.* III, p. 551. Un passage de Pline l'Ancien (*N.H.* XXIX, 65) nous rapporte des observations faites par Varron, « alors qu'il avait 83 ans », sur le traitement à apporter aux morsures faites par des serpents venimeux. Ces observations, selon Ritschl, ne pouvaient guère être consignées que dans les *Disciplinarum libri* et singulièrement dans le livre qui traitait de la Médecine. Par d'ingénieux recoupements (*De Varr. Disc.*, p. 366) Ritschl établit qu'il s'agit là du livre VIII. Ce livre VIII aurait donc été composé en 33 ou 32. — Le livre I qui traite de la grammaire (cf. *supra*, p. 22, note 1) aurait donc pu être composé un ou deux ans auparavant.

(5) *G.R.F.*, p. 206, fragm. 49.

Wilmanns qui, dans son propre recueil, avait groupé douze fragments sous la rubrique *Disciplinarum liber I De grammatica* (1).

La date de composition du *De Lingua Latina* est connue. Le traité a été rédigé de 47 à 45. Nous avons à ce sujet des indications précises grâce aux politesses échangées alors entre Varron et Cicéron, et connues par la correspondance de ce dernier (2) : selon une sorte de contrat, Cicéron dédie à Varron la refonte des *Académiques* et Varron lui dédie son traité *Sur la langue latine*. Quant à la date de publication, elle doit vraisemblablement se placer vers la fin de 45 ou le début de 44 (3). Le *De Lingua Latina*, dont six livres nous sont parvenus, est évidemment le texte fondamental pour l'étude de Varron grammairien.

Nous ne possédons aucun fragment de référence certaine emprunté à l'*Epitome de Lingua Latina*. Son titre même ne nous est indiqué que dans le catalogue de Jérôme. Mais il est évident que ce manuel en neuf livres a été écrit après 44 et qu'il traite des mêmes sujets que l'ouvrage dont il est le résumé. Ritschl suppose que chacun des livres de l'*Epitome* représente trois livres du traité complet, le premier livre de chacun des deux ouvrages restant hors de compte (4). C'est là une pure hypothèse, mais elle s'accorde assez bien avec la composition volontairement et continuellement tripartite adoptée par Varron dans le *De Lingua Latina* (5).

L'existence même du *De Origine Linguae Latinae*, attestée à la fois par l'inventaire de Jérôme et par une référence précise de Priscien (6), ne saurait être mise en doute. Son contenu non plus, vu la précision du titre, ne prête pas à équivoque. Mais les avis des critiques sont très partagés sur la date de sa publication. Une ancienne théorie qu'on trouve chez Ritschl (7), et plus explicitement chez Wilmanns (8), place la publication de l'ouvrage en tout cas avant 49, et sans doute beaucoup plus tôt. L'argumentation repose sur l'imputation au traité d'un ou même

(1) Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 208-218, fragm. 91 à 102. Goetz et Schoell, malgré l'édition de Funaioli, ont cru pouvoir reprendre la position aventureuse de Wilmanns. Ils ont groupé dix fragments sous le titre *Disciplinarum liber I* (éd. du *De Lingua Latina*, p. 227-230, fragm. 107 à 116) ; ces fragments d'ailleurs ne correspondent que partiellement à ceux de Wilmanns, et ils sont accompagnés, il est vrai, pour la plupart, des deux astéristiques qui marquent l'hésitation.

(2) Cf. *Ad Att.*, IV, 16 ; XIII, 12 ; *Ad Fam.* IX, 8 ; *Acad. Post.* I, 1, 2.

(3) Sur la composition du *De Lingua Latina* et sur les controverses qui se sont élevées concernant sa publication, on a dans l'*Introduction* d'un autre travail (Varron, *De Lingua Latina, Livre V* ; *texte, traduction, notes*) donné un certain nombre d'indications sur lesquelles on n'a pas cru bon de revenir ici.

(4) Ritschl, *Die Schriftstellerei des Varro*, in *Rhein. Mus.* VI (1848), p. 527 ; Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 46.

(5) Cf. *infra*, p. 34 et suiv.

(6) Prisc., *G.L.K.* II, p. 30 : « Ostendit Varro in primo de origine linguae Latinae... ».

(7) Ritschl, *Die Schriftstellerei des Varro*, in *Op. Phil.* III, p. 470 suiv.

(8) Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 126 et suiv.

de deux témoignages conservés par Jean le Lydien (1). L'un nous affirme que la question des rapports du latin avec l'éolien était traité par Caton dans ses *Origines* et par Varron « ἐν προοιμίοις τῶν πρὸς Πομπήιον αὐτῷ γεγραμμένων ». L'autre nous rapporte à propos des mots gaulois καρταμέρα et καρτάλαμος, que « ἐν βιβλίῳ πέμπτῳ περὶ Ῥωμαϊκῆς διαλέκτου », Varron a noté quelques emprunts du latin *à l'éolien,* au gaulois et même à l'étrusque. De ces deux témoignages le premiers nous donne donc un renseignement chronologique : un traité dédié à Pompée ne saurait être postérieur à 49 ; le second nous donne un titre et un court extrait ; c'est l'extrait d'une étude générale sur le latin et où sont traitées, au moins à l'occasion, des questions intéressant les origines de la langue. Il est évidemment séduisant d'imaginer un recoupement de ces deux textes avec celui de Priscien et de conclure qu'ils dérivent tous trois d'une source unique le *De Origine linguae Latinae,* ouvrage dédié à Pompée dont Varron fut si longtemps le partisan. Aussi Wilmanns n'hésite-t-il pas à grouper, sous le titre *De Origine linguae Latinae ad Cn. Pompeium Magnum Libri III,* les trois fragments en question (2). Goetz et Schoell font de même (3).

Mais pareilles identifications ne vont pas sans difficultés. D'abord l'expression ἐν βιβλίῳ πέμπτῳ est en désaccord avec les *Libri III* signalés à l'inventaire de Jérôme (4). Surtout l'expression περὶ Ῥωμαϊκῆς διαλέκτου semble bien plutôt traduire le titre du *De Lingua Latina* (5). Aussi M. Funaioli, se tenant sur la réserve, rejette-t-il les deux témoignages de Jean le Lydien dans les *incertae sedis fragmenta.* Par une argumentation qui entraîne l'adhésion, M. Della Corte suppose que le premier de ces deux témoignages se réfère à un mémoire offert par Varron à Pompée lors de son premier consulat en 70, sous le nom d'Εἰσαγωγικόν (6). L'ouvrage n'est pas signalé au catalogue de Jérôme, mais

(1) Lyd., *De Mag.* I, 5 et II, 13 ; cf. *G.R.F.*, p. 311-312, fragm. 295-296.

(2) Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 220-22, fragm. 106-108.

(3) Varr., *De L.L.*, éd. Goetz-Schoell, p. 200-201.

(4) Cf. *supra*, p. 21. Wilmanns passe outre. Goetz et Schoell placent un point d'interrogation à côté de tout ce qui est chiffré dans ces témoignages ; M. Funaioli note d'une *crux* le mot πέμπτῳ. Evidemment, puisqu'il s'agit de chiffres, on peut toujours supposer une erreur de mémoire ou de transcription de la part des auteurs ou de la part des copistes.

(5) Plus probablement que celui du *De Sermone Latino,* comme le suggère aussi, « en seconde ligne », M. Della Corte (*La Filologia,* p. 156). — Si Ῥωμαϊκὴ διάλεκτος représente *lingua Latina,* le chiffre V (cf. note précédente) redevient acceptable. On sait en effet que le Livre V *De Lingua Latina* comporte au moins une lacune importante (V, 162) et que Jean le Lydien a puisé dans ce livre des éléments de documentation, particulièrement en V, 80-82 (les magistrats). Les mots καρταμέρα et καρτάλαμος dont, sur la foi de Varron, il nous parle dans le passage considéré (cf. ci-dessus) pourraient prendre place dans cette lacune. Dans ce livre V enfin, Varron nous parle de mots d'origine gauloise (par ex. V, 167) éolienne (par ex. V, 25) et étrusque (par ex. V, 161).

(6) Della Corte, *La Filologia,* p. 155.

son existence est bien attestée par Aulu-Gelle (1). L'hypothèse est d'autant plus séduisante que Varron mêlait volontiers les considérations philologiques à tous ses travaux (2). Reste donc au compte du *De Origine linguae Latinae* le seul fragment transmis par Priscien. Ce fragment pose la question de l'orthographe des mots du type *angulus, anceps,* écrits *aggulus, agceps* par Accius (3). Comme Varron y fait certaines réserves à l'égard de cette graphie hellénisante, M. Della Corte en conclut que le traité varronien est de beaucoup postérieur au *De Antiquitate litterarum* et à l'influence d'Accius sur Varron. Et ceci confirme l'ingénieuse hypothèse du savant italien selon laquelle le catalogue de Jérôme reproduit en gros l'ordre chronologique des traités varroniens (4). Le *De Origine linguae Latinae* serait donc postérieur au *De lingua Latina* (5). Il faudrait alors se le représenter comme le développement systématique et ordonné de quelques idées laissées éparses dans le traité *Sur la langue latine* (6). Dans un domaine où, comme le fait remarquer M. Della Corte lui-même, tout n'est que conjecture, peut-être peut-on risquer les remarques suivantes : 1°) à considérer l'inventaire de Jérôme comme un tableau chronologique, on risque de rejeter tous les écrits grammaticaux de Varron dans le dernier quart ou même dans le dernier cinquième de sa vie. 2°) Varron avait-il assez de docilité pour ne pas élever un doute de détail sur l'œuvre d'Accius, tant qu'il fut sous son influence ? On en doute, car Cicéron nous dépeint son ami comme un personnage quinteux et même injuste (7). D'autre part, Varron considérait souvent ses devanciers, il l'avoue lui-même, comme des théoriciens mineurs (8). 3°) Ne peut-on considérer, au contraire, puisque la théorie d'Accius y est justement mentionnée, puisque ce fragment transmis par Priscien n'est pas sans parenté avec la donnée générale du *De Antiquitate litterarum,* que le traité *De Origine linguae Latinae* a été en partie inspiré par Accius ? 4° La question des origines devait plus particulièrement intéresser Varron lorsqu'il préparait les quarante et un livres des *Antiquitates.* A côté des « antiquités divines et humaines », le problème des antiquités du langage se posait à lui et il devait le résoudre conformément à ses doctrines historiques (9). Ne peut-on alors supposer les *Rerum humanarum* et les *Rerum*

(1) Gell., *N.A.* XIV, 7,2 : « Pompeius M. Varronem familiarem suum rogauit uti commentarium faceret εἰσαγωγικόν (sic enim Varro ipse appellat) ex quo disceret quid facere dicereque deberet... ».

(2) Cf. *supra*, p. 21-22.

(3) Cf. *infra*, p. 128.

(4) Cf. *supra*, p. 22, note 2.

(5) Della Corte, *La Filologia*, p. 156.

(6) Cf. *supra*, p. 24, et *infra*, p. 206, 226.

(7) Cic., *Ad Att.* XIII, 25 : « Volo Varronem...sed est, ut scis, δεινὸς ἀνήρ· τάχα κεν καὶ ἀναίτιον αἰτιόῳτο [Hom., *Il.* XI, 654] », il s'ensuit que Varron est « un homme terrible, capable même d'accuser un innocent ».

(8) Cf. Varr., *L. L.* X, 9 et cf. *infra*, p. 47.

(9) Le recueil de M. Funaioli présente 75 fragments grammaticaux tirés des *Antiquitates* ; ces fragments sont presque tous « étymologiques », ils jouaient sans doute le rôle d'arguments à l'appui d'une théorie historique. Inversement

diuinarum libri complétés par une étude sur les *Origines du latin?* Une fois sa thèse sur les origines de la langue établie, Varron aurait été mieux à même de procéder ultérieurement par allusion, comme il fait dans le *De Lingua Latina* par exemple (1).

Le traité Περὶ χαρακτήρων ne figure pas à l'inventaire de Jérôme, il est attesté par une référence unique de Charisius (2) : « Varro sic ait in III περὶ χαρακτήρων : *propius proxime.* » La suite du passage, sans qu'on sache si Charisius parle pour lui-même ou s'il continue à citer Varron de plus ou moins près, mentionne des formes de superlatifs tirées de Plaute : *plenissime, paenissime, pectori penitissimo, oculissime homo.* C'est alors le sens même de περὶ χαρακτήρων qui fait difficulté. Le mot désigne-t-il les différents genres de styles ou genres oratoires connus (3), ainsi que le propose Ritschl (4), ou signifie-t-il « caractéristiques désisentielles », comme le propose Usener en s'autorisant de nombreuses références aux grammairiens grecs (5) ? C'est ce deuxième sens qui paraît le plus probable. Le traité Περὶ χαρακτήρων toucherait donc encore, de près ou de loin, au problème de l'Analogie.

Le titre des *Quaestiones Plautinae* est attesté par le catalogue de Jérôme et par deux citations, l'une de Nonius, l'autre de Diomède (6). L'ouvrage, sans qu'on puisse absolument l'affirmer sur deux témoignages réduits, paraît avoir traité plus spécialement du vocabulaire plautinien. Il semble qu'il fasse partie de la série des ouvrages critiques composés sans doute par Varron bibliothécaire *De Comoediis Plautinis, De Actibus scaenicis, De Scaenicis actionibus, De Personis* (7).

Le *De Sermone Latino ad Marcellum* pose des problèmes plus délicats. Le titre du traité et le nombre de livres (cinq) semblent bien établis, malgré quelques menues hésitations dans la tradition (8). Mais si l'homme

dans la composition d'un traité d'histoire de la langue, les arguments historiques pouvaient intervenir à leur tour. Cf. *infra,* p. 205 et suiv., et en particulier p. 206, n. 3.

(1) Cf. *supra,* p. 24 et *infra,* p. 213. On considère généralement que ce traité des *Antiquités,* dédié à César grand pontife, fut composé entre 55 et 47 environ, à coup sûr avant le *De Lingua Latina* (cf. Della Corte, *La Filologia,* p. 151). Le traité *De Origine linguae Latinae* serait alors de la même période.

(2) Char., p. 246 Barwick.

(3) Comme par ex., dans Cic., *Or.* 36 ; Gell., *N. A.* VI, 14 (inspiré de Varron).

(4) *Die Schriftstellerei des Varro,* in *Op. Phil.* III, p. 459-460.

(5) Usener, *Antwort,* p. 163-164.

(6) *G.R.F.*, p. 207, fragm. 51 et 52.

(7) Cf. Ritschl, *Die Schriftstellerei des Varro,* in *Op. Phil.* III, p. 455-456 ; Della Corte, *Filologia,* p. 156. Toutefois, dit M. Lindsay, selon le *Liber Glossarum,* Varron traitait de la vie de Plaute et non de sa langue dans les *Questionum Plautinarum libri V* (Lindsay, *Class. Rev.*, 1921, p. 67).

(8) Pour le titre on trouve une fois chez Aulu-Gelle (*N.A.*, XVIII, 12,8) et une fois chez le grammairien Rufin d'Antioche (*G.L.K.*, VI, p. 556,14) une référence à un traité *De Lingua Latina ad Marcellum.* Simple inadvertance sans doute soit des auteurs eux-mêmes, soit des copistes, et qui tend seulement à prouver que le véritable traité *De Lingua Latina* avait une célébrité quasi exclu-

à qui l'ouvrage est dédié est spécifié dans la majorité des références faites par les compilateurs (1), il n'en reste pas moins mystérieux ; on ne sait pas qui est ce Marcellus (2). La date du traité a été approximativement fixée par une hypothèse de Wilmanns. Dans une lettre à Atticus (3), datée de mai 46, Cicéron demande à son ami de lui procurer le plus tôt possible un certain traité, récemment paru, de Tyrannion sur les accents. Or Varron, pour sa théorie sur les accents *(prosodiae)*, a utilisé la doctrine de Tyrannion (4). Dans ce cas, il a dû particulièrement l'exploiter pour le *De Sermone Latino*, ainsi que peut le suggérer un passage d'Aulu-Gelle (5). Le traité *ad Marcellum* serait donc postérieur à 46, et sans doute à 44, selon Wilmanns ; les années 46 à 44 étant employées à la mise au point du *De Lingua Latina* (6). L'argumentation n'est peut-être pas absolument décisive, mais elle est très plausible (7).

Si l'on peut en juger par les quinze fragments de référence certaine, le contenu de l'ouvrage paraît assez divers : il y est question du choix des mots à morphologie ou à sens douteux, de la prononciation, de la métrique et du rythme oratoire. Le livre IV paraît avoir plus spécialement traité ces dernières questions (8). L'ouvrage n'était sans doute pas une monographie spécialisée, mais il paraît avoir été plus spécialement orienté vers les questions d'élocution. Et si l'on admet qu'il est à peu près contemporain du *De Lingua Latina*, on doit apparemment supposer qu'ils ne se répétaient point, mais se complétaient au contraire l'un l'autre,

sive des autres ouvrages. Pour le nombre des livres, on trouve chez le même Rufin (*G.L.K.*, VI, 556,7) une référence au livre VII, transcription fautive d'un copiste, semble-t-il, qui aura pris IIII pour VII (cf. Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 47).

(1) On a du traité quinze citations avec référence précise, cf. *G.R.F.*, p. 200-205, fragm. 33 à 48.

(2) Cf. Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 97.

(3) Cic., *Ad Att.*, XII, 6,2.

(4) Pseudo-Sergius, *Explan. in Donat.*, *G.L.K.*, IV, p. 529 : « Tyrannio uero Amisenus, quem Lucullus Mithridatico bello captum Lucio Murenae concessit, a quo ille libertate simul et ciuitate donatus est, quattuor scribit esse prosodias, ...in eadem opinione et Varro fuit ; quin leges suas redigit ad ductum scientiae et doctrinae eius. » Cf. *infra*, p. 70.

(5) Gell., *N.A.*, XVIII, 12,8 : « Varro in libris quos ad Marcellum de lingua Latina fecit : « in priore uerbo graues *prosodiae*, quae fuerunt, manent ; reliquae mutant. »

(6) Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 49 et 97. Cette hypothèse est approuvée et confirmée par Usener, *Altes Lehrgebäude der Phil.*, p. 304-305.

(7) Ce qui l'est moins, dans l'édition Wilmanns, c'est le classement systématique, livre par livre, de 50 fragments grammaticaux sous la rubrique *De Sermone Latino ad Marcellum*, alors que quinze d'entre eux seulement sont accompagnés d'une référence sûre, cf. ci-dessus, note 1.

(8) *G.R.F.*, p. 202, fragm. 38 et 39. Peut-être est-il un peu aventureux comme le fait ingénieusement Wilmanns, de chercher à rebâtir complètement l'ouvrage ; *lib. I*, questions de prononciation et de graphie ; *lib. II*, orthographe et étymologie ; *lib. III*, prosodie ; *lib. IV*, métrique ; *lib. V*, prose oratoire (cf. *De Varr. lib. gramm.*, p. 49-73).

l'un traitant de la langue elle-même *(lingua)*, traité purement grammatical, l'autre du style *(sermo)*, traité à tendances plus littéraires (1). Au reste la question du rythme oratoire était à la mode à ce moment-là. Lorsque Cicéron priait justement Atticus de lui envoyer l'ouvrage de Tyrannion, il était en train de composer l'*Orator* où se trouve, vers la fin, la théorie des clausules (2).

Les *De Similitudine uerborum libri III* sont mentionnés dans l'inventaire de Jérôme et attestés par une référence précise de Priscien. Quoiqu'un seul fragment nous soit donc parvenu, les critiques sont d'accord pour voir dans cet ouvrage un traité sur l'Analogie (3). Seul Boissier imagine qu'il y a là un traité sur les synonymes (4). Pourtant le mot *similitudo* ne semble pas prêter à équivoque, c'est le terme technique qui désigne bien l'analogie dans le *De Lingua Latina* (5). D'où l'idée lancée par Ritschl (6) que le *De Similitudine uerborum* forme couple avec le *De Vtilitate sermonis* qui, lui, aurait traité de l'Anomalie. Ce deuxième ouvrage n'est pas mentionné par Jérôme, mais il est bien attesté par une référence précise de Charisius au livre IV (7). *Vtilitas* est le mot dont se sert Varron par opposition avec *similitudo* lorsqu'il se demande si, le langage ayant pour fin l'utilité, sa formation doit obéir à l'analogie, c'est-à-dire à des règles grammaticales fixes et stables, ou à *l'utilitas*, c'est-à-dire aux fluctuations de l'usage (8). De surcroît, l'unique fragment du *De Vtilitate sermonis* cité par Charisius paraît porter sur la force de l'usage (9). Il semble assez logique de conclure, avec M. Funaioli (10), que ces deux traités constituent des travaux préparatoires à la grande discussion sur l'analogie et l'anomalie telle qu'elle est présentée dans le *De Lingua Latina* (11).

Tout compte fait, on aboutit pour la chronologie des traités au tableau très hypothétique et très approximatif que voici (12) :

(1) Cf. Riese, *Phil.* 27, p. 300.
(2) Cic., *Or.*, 212-219.
(3) Cf. par ex. Ritschl, *Die Schriftstellerei des Varro*, in *Op. Phil.*, III, p. 468 ; Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 134 ; Funaioli, *G.R.F.*, p. 185.
(4) Boissier, *Varron*, p. 130.
(5) Varr., *L.L. passim* et particulièrement VIII, 23 ; X, 3.
(6) *Die Schriftstellerei des Varro*, in *Op. Phil.*, III, p. 468.
(7) Char., p. 157, 3, Barwick.
(8) Varr., *L. L.* IX, 48 ; cf. *infra*, p. 132 et suiv.
(9) *G.R.F.*, p. 186, fragm. 5 : « *Aenigmatis* Varro de utilitate sermonis IIII. Ait enim Plinius, quamquam ab hoc *poemate* his *poematibus* facere debeat, tamen consuetudini et suauitati aurium censet summam esse tribuendam... et quia Graeca nomina non debent Latinis <regulis> alligari ».
(10) Funaioli, *G.R.F.*, p. 185.
(11) Livres VIII-X.
(12) On remarquera dans ce tableau le vaste intervalle de 30 ans qui sépare le premier traité grammatical du deuxième. C'est la période de la vie publique de Varron, vie très laborieuse et même très agitée (tribun, proquesteur, édile curule, lieutenant de Pompée dans la guerre contre les pirates, vigintivir à Capoue) ; c'est aussi la période où il écrit les 150 livres de *Saturae Menippeae* et où il rassemble sans doute les matériaux pour ses 41 livres d'*Antiquitates*.

Titre	Nombre de livres	Date
De Antiquitate litterarum ad Accium	au moins 2	avant 86-84
De Origine linguæ Latinæ	3	entre 56 et 47
De Similitudine uerborum	3	id.
De Vtilitate sermonis	au moins 4	id.
Περὶ Χαρακτήρων	au moins 3	id.
De Sermone Latino ad Marcellum	5	vers 46
De Lingua Latina ad Ciceronem	25	fin 45 ou début 44
Quæstiones Plautinæ	5	après 45
Epitome de lingua Latina	9	après 44
Disciplinarum liber I de Grammatica	1	entre 35 et 32

Les fragments grammaticaux.

Dans l'ordre philologique les fragments constituent une partie notable de l'œuvre varronienne. Les fragments grammaticaux extraits des œuvres non grammaticales (histoire, philosophie, satire, critique) sont, on l'a déjà vu (1), fort nombreux. Le recueil de M. Funaioli en présente 182, contre 52 seulement extraits de traités purement philologiques. Dans ces conditions, il devient très aventureux de vouloir affecter à tout prix les *fragmenta incertae sedis* à tel ou tel traité grammatical. C'est pourtant ce qu'a voulu faire Wilmanns dans son édition très personnelle des fragments, publiée en 1864, la première édition scientifique des *fragmenta* (2). Seulement il n'avait pas songé à recueillir les données éparses dans les travaux en principe étrangers à la grammaire, ce qui l'aurait rendu prudent en lui fournissant des points de comparaison. Dans son recueil, sur 112 fragments, deux témoignages seulement, l'un de Diomède, l'autre de Servius, n'ont pas trouvé place sous une rubrique précise et sont rejetés à la fin du livre (3). Cette édition

(1) Cf. *supra*, p. 22.

(2) Auguste Wilmanns, *De M. Terenti Varronis libris grammaticis*, Berlin, Weidmann, 1864. Le recueil comprend 112 fragments, p. 140-223. Auparavant on trouvait déjà des *fragments* nombreux, mais en ordre assez dispersé, dans certaines éditions anciennes ; il y a 242 pages de fragments divers, par exemple, dans *M. Terenti Varronis opera omnia quae extant cum notis Josephi Scaligeri, Adriani Turnebi, Petri Victorii et Antonii Augustini*, Durdrechti, ex Officina Ioannis Berewout, 1619.

(3) On les trouve sous le titre *Incertae sedis*, p. 233. Il s'agit de Diomède (*G.L.K.*, I, p. 302,4) et de Servius, *Ad Georg.* I, 186. On se demande d'ailleurs pourquoi ces deux témoignages ont, plutôt que d'autres, le privilège de l'isolement.

extrêmement systématique, appuyée sur des recoupements hâtifs, sur des reconstitutions hardies concernant l'économie des traités, est intéressante néanmoins, car elle a pour mérite de grouper les éléments qui touchent à la même discipline grammaticale. Goetz et Schoell, négligeant aussi les éléments empruntés aux œuvres non philologiques, ont tenté de leur côté des remembrements partiels, mais beaucoup plus prudents que ceux de Wilmanns, et présentés sous toutes réserves. Ils aboutissent à un recueil de 130 fragments dont 14 sont déclarés nettement *incertae sedis* (1). A appliquer semblables principes, même avec circonspection, on peut aller fort loin. Si les *Res Rusticae* ne nous étaient parvenues que sous forme de fragments, avec pareille méthode, les quelque 140 « parenthèses » grammaticales qu'on y trouve, à les supposer transmises sous forme de citations sans référence, auraient, en majorité, trouvé leur place dans tel ou tel traité de philologie. C'est peut-être pourquoi M. Funaioli, outre que son enquête sur les *incerta* est plus exhaustive que les précédentes, a laissé le problème dans sa complexité et n'a groupé sous le titre de chaque traité que les fragments à référence sûre : de surcroît, il a intégré à son travail (2) les fragments issus d'ouvrages non grammaticaux à l'exclusion des *Res Rusticae*. Il s'ensuit que son recueil est évidemment beaucoup plus étoffé que les deux autres. Il peut être intéressant d'établir, d'après son relevé, certaines proportions qui, vu le grand nombre de témoignages, permettent, si l'on veut, de déceler certaines tendances chez Varron grammairien. On aboutit au tableau suivant (3) :

(1) Varr., *De L.L.*, éd. Goetz et Schoell, Leipzig, Teubner, 1910, p. 199-241. Mais, dans la pensée des auteurs, ces 14 fragments appartiennent à des traités grammaticaux, puisque le recueil s'intitule : *Reliquorum de grammatica librorum fragmenta*, p. 199.

(2) G. Funaioli, *Grammaticae Romanae fragmenta*, volumen prius, Leipzig, Teubner, 1907.

(3) Dans une dernière colonne, on a ajouté, en annexe [illegible]

TABLEAU RÉCAPITULATIF DES 468 FRAGMENTS GRAMMATICAUX DE L'ÉDITION FUNAIOLI

Objet des fragments	234 fragments à référence certaine portant théoriquement sur 332 livres						234 *fragmenta incertae sedis*	TOTAUX GÉNÉRAUX	RERVM RVSTICARVM LIBRI III
	Traités grammaticaux (60 livres)	Traités d'histoire (66 livres)	Traités de philosophie (91 livres)	Ouvrages satiriques (150 livres)	Traités de critique (25 livres)	Totaux partiels	Totaux partiels		Indications grammaticales
Etymologie et emprunts.	6	92	10	6	2	116	136	252	57
Graphie et phonétique.	4	1	0	0	0	5	24	29	5
Morphologie (Analogie, Anomalie, « mots douteux »).	29	1	3	1	18	52	15	67	5
Sémantique, Lexicologie, Phraséologie.	5	11	6	2	3	27	10	37	73
Syntaxe, Stylistique, Rhétorique. . .	3	0	0	0	2	5	5	10	0
Réflexions générales sur la grammaire et sur l'histoire de la langue.	0	0	0	0	2	2	9	11	0
Métrique, rythme oratoire. . . .	4	0	1	1	0	6	11	17	0
Divers : Archéologie, Institutions, Critique littéraire.	1	5	2	1	12	21	24	45	
Totaux.	52	110	22	11	39	234	234	468	140

Il est toujours très délicat, dès qu'il s'agit de fragments d'établir des conclusions. Dans ce domaine plus qu'ailleurs il convient d'être prudent en faisant parler les statistiques. On peut être tenté de faire un sort à des éléments qui par définition sont incomplets. Cependant il semble qu'on ne se leurre point en donnant du relief à quelques chiffres révélateurs dans leur sécheresse arithmétique. On remarque : 1°) l'extrême abondance des fragments « étymologiques » dans les traités d'histoire (92) et, d'une façon générale, l'abondance de la documentation grammaticale dans les ouvrages historiques (110 fragments) ; 2°) le chiffre insignifiant des fragments qui ont trait à la syntaxe et à la stylistique (10). Ces indications nettes méritent d'être retenues, elles peuvent servir pour l'interprétation du *De Lingua Latina.*

Le « De Lingua Latina » : 1°) son état actuel.

Malgré les renseignements précieux à plus d'un titre que peuvent procurer les fragments, le traité *De Lingua Latina* est le seul où l'on puisse apprécier vraiment la pensée grammaticale de Varron, quitte à interpréter ensuite les fragments à la lumière du traité ou inversement. Mais par un hasard malencontreux, le traité nous est parvenu très incomplet. Non seulement nous ne possédons que six livres sur vingt-cinq, un quart de l'œuvre, mais les livres mêmes dont nous disposons aujourd'hui, les livres V à X, sont partiellement mutilés. Les manuscrits actuellement connus reposent tous en effet sur une source unique et lacunaire, le *Laurentianus* LI, 10, manuscrit du XIe siècle, représenté par le sigle *F.* Etant donné le caractère incomplet de ce manuscrit, on peut même considérer comme tout à fait négligeables, pour une évaluation globale de nos pertes, les menues lacunes que les éditeurs, selon leurs intuitions, arrivent à déceler un peu partout dans ces livres V à X. Seules comptent les lacunes importantes, lacunes communes à tous les manuscrits et sur lesquelles tous les critiques sont d'accord : elles sont au nombre de six (1). Leonhard Spengel a même pu par des recoupements ingénieux en mesurer l'ampleur (2) : elles correspondent à la perte de quatorze feuillets du modèle (3) suivi par *F.* Chacun de ces feuillets représentait environ cinquante lignes : la perte totale pour l'ensemble des lacunes est donc de sept cents lignes environ. Comme le modèle de *F,* d'après les calculs de Spengel, comprenait seize cahiers à huit feuillets chacun, soit six mille quatre cents lignes à peu près, les lacunes dues aux pertes des feuillets nous privent donc d'un neuvième du texte pour ce qui est des livres conservés. Il convient enfin d'ajouter que cette source unique sur laquelle repose la tradition manuscrite, le *Laurentianus F,* est, par malheur, une source très corrompue (4).

(1) Savoir : 1°) après V, 162 ; 2°) début du livre VII ; 3°) après VII, 23 ; 4°) fin du livre VIII, début du livre IX ; 5°) après X, 23 ; 6°) après X, 34.

(2) L. Spengel, *Ueber die Kritik,* p. 5-12.

(3) Ce modèle ne comportait déjà que les livres V à X.

(4) Pour le détail des questions concernant les lacunes, l'état du ms. *F* et, d'une façon générale, les problèmes que soulèvent la tradition et l'édition, on se permet de renvoyer au travail qu'on a donné d'autre part : *Varron, De Lingua Latina V, texte, traduction, notes.*

2°) Le plan du « De Lingua Latina. »

Comme nous ne possédons du traité que les livres V à X, on aurait pu craindre que la question du plan ne demeurât fort obscure. Elle l'est en fait, mais moins qu'on ne pouvait s'y attendre. Varron explique toujours son plan de la façon la plus nette et voici comment il procède : le livre I mis à part, chaque livre répond à un développement partiel déterminé ; puis les livres sont groupés par trois, chacune de ces triades répondant à un développement plus général ; enfin les triades sont associées par deux pour former des hexades qui répondent à une étude d'ensemble. Telle est la leçon très nette que l'on tire immédiatement du livre V, par simple lecture du premier paragraphe. C'est dire qu'avec les livres V à X, nous disposons de deux triades représentant deux demi-hexades (1). De surcroît Varron, pour exposer son plan, fait le point à chaque étape et procède de deux manières : 1°) à la fin de chaque livre, de chaque triade, de chaque hexade, il rappelle son contenu et sa place dans le développement partiel ou général ; 2°) au début de chaque livre, de chaque triade, de chaque hexade, il annonce son contenu et rappelle le contenu de l'élément correspondant qui le précède (2). Ainsi, en dépit des lacunes qui affectent parfois le début ou la fin d'un livre (3), nous pouvons raisonner sur le plan global du traité pour les trois quarts de son étendue, sur l'économie générale de la deuxième hexade (livres VIII à XIII, et enfin, sur le plan particulier de la première (livres II à VII) et de la section I de la deuxième (livres VIII à X).

Pour avoir des renseignements sur l'ensemble du traité, il convient donc en principe de les chercher à la fin du livre VII et au début du livre VIII. On y trouve en effet ce qui suit : « *Quocirca quoniam omnis operis de Lingua Latina tris feci partis, primo quemadmodum uocabula essent imposita rebus, secundo quemadmodum ea in casus declinarentur, tertio quemadmodum coniungerentur, prima parte perpetrata, ut secundam ordiri possim, huic libro faciam finem* » (VII, 110) et « *Cum oratio natura tripertita esset, ut superioribus libris ostendi, cuius prima pars, quemadmodum uocabula rebus essent imposita, secunda, quo pacto de his declinata in discrimina ierint, tertia, ut ea inter se ratione coniuncta sententiam efferant, prima parte exposita, de secunda incipiam hinc* » (VIII, 1). Ces deux textes doivent être complétés par le suivant : « *De quibus utriusque generis declinationibus libros faciam bis ternos, prioris*

(1) Pour les livres V-X, le plan sommaire est le suivant :

V	étymologie des mots exprimant l'idée de lieu	vocabulaire de la prose.
VI	étymologie des mots exprimant l'idée de temps	
VII	étymologie des termes poétiques exprimant 1°) le lieu, 2°) le temps.	
VIII	réquisitoire contre l'Analogie.	morphologie.
IX	plaidoyer pour l'Analogie.	
X	où faut-il chercher la véritable Analogie ?	

(2) Cf. *L. L.* VII, 110 et VIII, 1, textes cités sur la présente page.

(3) Début du livre VII, fin du livre VIII, début du livre IX, fin du livre X.

tris de earum declinationum disciplina, posteriores de eius disciplinae propaginibus » (VIII, 24). Il s'ensuit que Varron envisage trois parties dans son travail : 1°) la partie « étymologique », qui va effectivement du livre II au livre VII ; 2°) la partie « morphologique », qui allait du livre VIII au livre XIII ; 3°) la partie que, faute de mieux, on peut appeler « syntaxique ». On aurait d'abord été tenté de la limiter aux livres XIV à XIX, mais Varron a l'air de n'avoir distingué que trois parties au total dans son traité, la troisième étant à elle seule aussi longue que les deux autres réunies. Il a toujours pu, il est vrai, après le livre XIX rattacher, le moment venu, une quatrième partie à son ouvrage (1), comme dans les *Antiquités divines* il avait rattaché une cinquième section à son traité (2).

Tels sont les éléments qui se dégagent du texte varronien. Laissant encore de côté le problème du contenu des livres (3), on est dès maintenant tenté de s'appuyer sur une « règle de trois » et de compléter « à vide » en triades et en hexades la charpente arithmétique de l'ouvrage. La tentation est singulièrement renforcée par une comparaison du *De Lingua Latina* avec les *Antiquités humaines.* Ce traité historique ne nous est point parvenu, mais nous en connaissons le plan par saint Augustin (4) : il comporte quatre « hexades » où Varron « considère tour à tour les auteurs des faits, *le lieu, le temps, la nature* de ces faits... Quatre fois six cela fait vingt-quatre. Mais il a placé en tête un livre à part, qui est une introduction générale à l'ensemble » (5). On est tout naturellement amené à penser que ce plan, étrangement systématique, avait été fort apprécié de son auteur, pour une raison ou pour une autre, et que Varron, épreuve faite, l'utilise à nouveau pour le *De Lingua Latina.* On peut dès lors se représenter les faits ainsi : Varron publie à part et d'abord la première « triade » du traité *Sur la langue latine,* il la dédie à Septimius, puis il publie les vingt-et-un livres suivants en les offrant à l'auteur des *Académiques,* d'où la dédicace à Cicéron

(1) Les fragments des livres XIV à XXV sont bien menus ou bien vagues, on n'en tire qu'avec difficulté des conclusions hasardeuses concernant l'économie du traité dans sa deuxième partie (*G. R. F.*, p. 193-196, fragm. 19 à 23) ; cf. *infra,* p. 40 et suiv.

(2) Cf. *infra,* p. 36.

(3) Pour le plan détaillé des premiers livres, on se permet de renvoyer à l'ouvrage signalé *supra,* p. 33, n. 4 (en particulier à l'*Introduction,* III et au *Sommaire du Livre V*) ; cf. aussi Varr. *L. L.* V, 1 ; VIII, 24.

(4) Aug., *C. D.*, VI, 3 : « Quadraginta et unum libros scripsit antiquitatum ; hos in res humanas diuinasque diuisit, rebus humanis uiginti quinque, diuinis sedecim tribuit, istam secutus in ea partitione rationem, ut rerum humanarum libros senos quattuor partibus daret. Intendit enim qui agant, ubi agant, quando agant, quid agant. In sex itaque primis de hominibus scripsit, in secundis sex de locis, sex tertios de temporibus, sex quartos eosdem postremos de rebus absoluit. Quattuor autem seni uiginti et quattuor fiunt. Sed unum singularem, qui communiter prius de omnibus loqueretur, in capite posuit ».

(5) Traduction J. Perret, p. 17 (*Saint Augustin, La Cité de Dieu, texte et traduction* par P. de Labriolle et J. Perret, Paris, Garnier, 2 vol. s. d. [1946].

en tête du livre V ; enfin, l'ensemble, dédié sans doute aussi à Cicéron (1), est couronné par une introduction générale, le livre I.

Aussi bien les *Antiquités Divines*, présentées en seize livres, comportaient-elles aussi un livre-préface, placé en dehors de la combinaison arithmétique du plan (2). Et ce plan est également révélateur : il comportait quatre plus une sections de trois livres chacune, portant respectivement sur les prêtres, les temples, les dates des fêtes, les cérémonies et enfin sur les dieux eux-mêmes. Pourquoi ? Parce que Varron répartit son sujet « conformément à la subtile distinction qu'il établit *ici encore* entre les personnes qui rendent le culte, *le lieu* et le *temps* où il est rendu et *la manière* dont on le rend (3) ». Une fois de plus le rapprochement avec certains aspects extérieurs du *De Lingua Latina* est frappant.

Enfin d'une façon plus générale, si l'on envisage l'ensemble des traités varroniens sous l'angle « arithmétique », on est amené aux constatations suivantes : d'après l'inventaire de Jérôme, sur trente-huit traités catalogués, dix-neuf sont écrits en trois livres et trois en neuf livres (3 × 3) ; on vient de constater au surplus que pour trois autres traités, quoique le nombre total des livres ne soit pas un multiple de trois, une combinaison subtile rétablit la tripartition. Cette division par trois se retrouve souvent dans le détail de l'œuvre varronienne (4) ; c'est un parti pris. Aussi n'est-on pas étonné de voir certains érudits soit proposer la reconstitution systématique du *De Lingua Latina*, section par section (5), soit imaginer le nombre de livres ou l'économie d'un traité perdu (6). Et l'on est tenté de leur donner raison, tant que, du moins, leur argumentation ne vise qu'à rétablir le plan arithmétique des ouvrages.

Le goût de la tripartition. Besoin de logique ou mystique des nombres ?

Varron affectionne donc la tripartition. D'autre part sur cette tripartition s'adaptent souvent chez lui deux plans-types : 1°) *lieu, temps, autres idées ;* ou 2°) *arguments « contre », arguments « pour », juste examen des faits* (7).

(1) Cf., par ex., Gell, *N. A.* II, 25 (*...liber ad Ciceronem de lingua Latina octauus...*) ; XVI, 8 (*... in libro de lingua Latina ad Ciceronem quarto et uicesimo...*). Sur la publication du traité, cf. *supra*, p. 24, note 3.

(2) Cf. Riese, in *Phil.* 27, p. 298, note 9.

(3) Trad. J. Perret, in *op. cit. supra.*

(4) Cf. E. de Saint-Denis, *Une source de Virgile dans les Géorgiques, R. E. L.* XVI, 2 (1938), p. 303, note 1.

(5) Cf. par ex., Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 30 et suiv. ; Goetz et Schoell, éd. du *De L. L.*, *Prolegomena*, p. XXXIII.

(6) Cf., par ex., *supra*, p. 23, note 3 et p. 25, note 4.

(7) Cf. *L. L.*, V, 10 : « In hoc libro dicam de uocabulis locorum et quae in his sunt, in secundo de temporum et quae in his fiunt, in tertio de utraque re a poetis comprehensa ; (de même : V, 184 ; VI, 1 ; VI, 97 ; VII, 5). *L. L.*, X, 1 : « Primo libro quae dicerentur cur dissimilitudinem ducem haberi oporteret dixi, secundo contra quae dicerentur, cur potius similitudinem conueniret praeponi : quarum rerum quod nec fundamenta, ut debuit, posita ab ullo neque ordo ac natura, ut res postulat, explicita, ipse eius rei formam exponam » ; (de même : VIII, 24).

Ces procédés de prédilection ne sont pas sans cause, mais ici plusieurs explications sont possibles :

1o) On peut d'abord invoquer une sorte de déformation professionnelle, la nécessité où est l'auteur d'un traité de découper son sujet selon une articulation nette pour en favoriser l'assimilation par le public ; et, la routine aidant aussi, le besoin qu'il éprouve d'utiliser toujours le même plan pour ne pas dépayser les lecteurs ou disciples. Pour certains passages où le procédé est vraiment irritant et côtoie le grotesque, on peut même invoquer avec M. de Saint-Denis (1) « la minutie du pédant qui, soucieux d'obtenir une symétrie parfaite, découpe à l'intérieur de chaque partie un même nombre de sous-parties, que la matière s'y prête ou non ».

2o) On peut faire appel à l'influence des rhéteurs. Pour eux, en effet, l'articulation en thèse-antithèse-synthèse ou bien en *confirmatio-confutatio-conclusio* était un cadre commode, obligatoire et valable pour tous les cas (2). Sans doute Varron n'était-il pas un orateur professionnel, mais il était passé chez le maître de rhétorique comme tous les jeunes Romains.

3o) L'intégration à des domaines où il ne s'impose pas du *distinguo* entre l'idée d'espace et l'idée de temps, ne repose-t-elle pas sur une sorte d'obsession philosophique ? D'où vient cette hantise chez Varron ? Notons d'abord que la distinction de l'espace et du temps est banale et n'appartient pas en propre à une école.

Toutefois, dans le *De Lingua Latina* au moment où il expose son plan des livres V et VI, Varron tente précisément de le justifier avec une certaine complaisance philosophique (3). Il se met nettement dans le sillage de Pythagore, nommément désigné, à l'exclusion de tout autre penseur. Reprenant en effet une théorie pythagoricienne exposée par Aristote dans sa *Métaphysique (4)*, Varron déclare que tous les principes premiers vont par couples dans la nature : ainsi l'immobilité et le mouvement, qui, à leur tour, supposent pour se définir durée et espace. D'autre part M. Dahlmann, s'appuyant sur la correspondance de tel ou tel point de doctrine philosophique mentionné dans ce livre V avec la théorie stoïcienne du κόσμος, conclut que le plan des livres V et VI repose sur un compromis entre les principes enseignés par Pythagore et ceux qu'enseigne le Portique (5). On peut donc déceler chez Varron, dans le choix de ses cadres grammaticaux, une influence philosophique probable, mais double.

4o) Pythagore vient d'être nommé. Ne peut-on songer aussi pour justifier chez Varron le goût de la trilogie à une mystique des nombres (6) ?

(1) E. de Saint-Denis, *Une source de Virgile dans les Géorgiques, R. E. L.* XVI, 2 (1938), p. 303. Dans la note 1 de la même page, M. de Saint-Denis donne un exemple de « découpage monstrueux » tiré des *Res Rusticae* (I, 17).

(2) *Rhet. Her.* I, 4 ; I, 18-19.

(3) Varr., *L. L.* V, 10-13.

(4) Aristt., *Metaph.*, I, 986 *a* et *b*.

(5) Dahlmann, *Sprachtheorie*, p. 37. Cf. *infra*, p. 275 et suiv.

(6) Cf. Bayet, *Littérature*, p. 284.

Evidemment la mystique des nombres n'appartient pas non plus exclusivement aux disciples de Pythagore. Mais Varron, lui, semble à certains égards pythagoricien. Il est en relation, on l'a vu, avec Nigidius Figulus, un des chefs de la secte (1). Dans ses *Nuits attiques*, Aulu-Gelle a comme une tendance naturelle à associer les deux penseurs, à grouper leurs communes conclusions, à les confondre dans leurs travaux et dans son admiration (2). Saint Augustin, en nous exposant la théologie varronienne d'après les *Antiquités divines*, nous rapporte qu'entre autres problèmes, Varron examinait si l'essence des dieux est dans les nombres comme le veut Pythagore (3). Varron lui-même, dans le *De Lingua Latina*, par la simple énumération de ses lectures, manifeste ses tendances pythagoriciennes ; non seulement d'une façon directe il en appelle par deux fois à l'autorité de Pythagore (4), mais, en citant Ennius qui est, avec Plaute, son auteur préféré et de beaucoup (5), il laisse voir une prédilection particulière pour les passages où le poète « pythagorise » soit dans les *Annales* (6), soit surtout dans *l'Epicharme* (7). Varron manifestement se complait aux explications naturalistes des mythes et aux histoires d'avatars et d'incarnations. Par ailleurs, il s'intéresse à la théorie des cercles planétaires et à la cosmographie de Pythagore au point de les exposer lui-même, en les prenant à son compte (8). Enfin, ne l'oublions pas, les obsèques de Varron furent célébrées selon le rite pythagoricien (9).

La sympathie de Varron pour la secte pythagoricienne ne paraît donc pas douteuse. Dès lors son goût de la tripartition ne relève-t-il pas de ses croyances ? L'hypothèse est d'autant plus tentante que les découpages varroniens ne reposent pas uniquement sur ce nombre *trois*. D'abord, on l'a constaté, les « triades » sont souvent groupées en

(1) Cf. *supra*, p. 19.

(2) Gell., *N. A.*, III, 10 (à propos de la vertu du nombre *sept*) ; IV, 9 (les dérivés en *-osus*) ; IV, 16 (le génitif en *-uis* de quatrième déclinaison) ; V, 21 (emploi de *pluria, compluria*) ; XIX, 14 (éloge des deux penseurs).

(3) Aug. *C. D.* VI, 5.

(4) Varr., *L. L.*, V, 11 ; VII, 17.

(5) Il y a 68 citations d'Ennius dans le *De L. L.* et 64 citations de Plaute, contre 17 d'Accius qui est, après eux, l'auteur le plus cité.

(6) Varr., *L. L.* V, 59 = Enn., *Ann.* I, 10-12 Vahlen [2], p. 3 (allusion à la métempsycose) ; *L. L.*, V, 60 et 111 = *Ann.* I, 13-14 Vahl. [2], p. 3 (théorie de l'univers).

(7) Varr., *L. L.* V, 59, deux citations = Enn., *Epich.* 52 et 53 Vahl. [2], p. 222 (allusion à l'origine astrale des âmes) ; *L. L.* V, 60 = *Epich.* 46 Vahl. [2], p. 222 (harmonie des principes contraires) ; *L. L.* V, 64, trois citations = *Epich.* 48, 49-50 Vahl. [2], p. 221 (explication naturaliste des mythes) ; *L. L.* V, 65 = *Epich.* 54-58 Vahl. [2], p. 222 (thème des avatars et des métamorphoses) ; *L. L.* V, 68 = *Epich.* 59 Valh. [2], p. 222 et cf. Nig. Fig. in *G. R. F.*, p. 177, fragm. 42 (explication naturaliste des mythes).

(8) Gell., *N. A.*, III, 10.

(9) Plin., *N. H.*, XXXV, 160. Sur Varron pythagoricien, cf. Nock, *Varro and Orpheus*, p. 60-61 ; Henry, *Varro*, p. 89-90 ; Dam, *Analogia*, p. 52.

« hexades » (3×2) ou en « ennéades » (3×3). Mais la quadripartition est fréquente, elle aussi, chez Varron, non seulement dans les plans généraux, mais dans le détail des exposés, comme le remarquait déjà K. O. Mueller dans son édition du *De Lingua Latina* (1). Quant au nombre *sept*, il n'est évidemment pas très à l'honneur dans les œuvres grammaticales de Varron qui nous sont parvenues (2), mais nous connaissons Varron aussi comme l'auteur des *Hebdomades*. Nous savons, par un long passage d'Aulu-Gelle, que l'introduction de ce recueil historique était une ample étude sur les vertus du nombre *sept*, providentiellement présent dans le monde astral, dans les lois physiques, dans les lois physiologiques (3). *Trois, quatre, sept* et *neuf*, nombres privilégiés des répartitions varroniennes, ne sont-ils pas par excellence les nombres pythagoriciens (4) ?

Telles sont les différentes raisons que l'on peut alléguer pour essayer d'expliquer chez Varron l'amour immodéré de la « triade ». Notons d'abord qu'elles ne sont pas absolument incompatibles. La tendance mystique pourrait fort bien chez lui se trouver fortifiée par le besoin professionnel de découpage ou par ses propres souvenirs d'élève. Il est très difficile d'opter définitivement, si toutefois il y a à opter. L'examen de la doctrine varronienne nous conduira peut-être à nous prononcer de façon plus nette (5).

Le contenu des livres perdus.

Quel était le contenu des livres XI à XXV du *De Lingua Latina* ? Le problème se pose. Il faut avouer qu'il est décevant. Les éléments utilisables sont bien peu nombreux pour offrir un terrain ferme au raisonnement.

La question se présente d'abord pour les livres XI à XIII, qui formaient une « triade » destinée à compléter par des considérations pratiques l' « hexade » morphologique du traité (6). On peut, à leur sujet, appliquer le raisonnement par analogie (7). en vertu d'une sorte de « vitesse acquise », et imaginer l'économie suivante, comme le fait L. Spengel (8) et comme le font, après lui, Goetz et Schoell (9) : *Livre XI* : morphologie des termes désignant ce qui se tient dans l'espace ou ce qui le qualifie ; entendons par là : les catégories nominale et pro-

(1) Ed. K. O. Muelluer, p. 5. Cf. Varr., *L. L.*, V, 6, 7, 12, etc...
(2) Encore que Varron mette une certaine complaisance à s'intéresser aux faits, aux objets, aux qualificatifs rappelant le nombre *sept* : *septem chordae citharae* (X, 46), *septem montes* (VI, 24), *septem stellae triones* (VII, 74), *Septembres Kalendae* (VI, 20), *septemtrio* (VII, 7), *Septimontium* (V, 41), *septumus dies morbi* (X, 46), *septimatrus* (VI, 14).
(3) Gell., *N. A.* III, 10.
(4) Cf. Robin, *Pensée grecque*, p. 70-75 ; Rivaud, *Courants*, p. 37.
(5) Cf. *infra*, p. 275 et suiv.
(6) Cf. *supra*, p. 35.
(7) Cf. *L. L.* V, 10, texte cité *supra*, p. 36, note 7.
(8) Varr., *De L. L.*, éd. L. et A. Spengel, *Praef.*, p. xxxv.
(9) Varr., *De L. L.*, éd. Goetz et Schoell, *Proleg.*, p. xxxviii.

ominale. *Livre XII* : morphologie des termes désignant le temps ; traisons : la catégorie verbale. *Livre XIII* : morphologie spéciale à la oésie. Les quatre menus fragments du livre XI et les deux fragments u livre XIII qui nous ont été transmis (1), confirment, ou plutôt 'infirment pas cette hypothèse. Les quatre premiers nous présentent espectivement l'ablatif *rure*, le génitif *poematorum*, le mot *git* (« nielle les champs »), dont Varron affirme qu'il doit avoir une déclinaison complète, et le diminutif *catinuli* ? Les deux suivants citent deux termes poétiques : *palpetra*, forme accessoire de *palpebra*, et *oxus* (ὄξος), qui signifie, apparemment, « vinaigre ».

Wilmanns, à peu de chose près (2), approuve les idées générales de L. Spengel sur cette « triade ». Il échafaude même la reconstitution détaillée du livre XI : il y voit une étude du genre, du nombre, du cas, avec un développement particulier sur les formes « douteuses » de certains ablatifs et de certains génitifs, développement, dit-il, dont se souviendra Pline dans le *De Dubio sermone* (3). Pour illustrer sa thèse, Wilmanns, dans son édition des *fragmenta*, groupe, sous la rubrique des livres XI-XIII, vingt-quatre fragments (4). Dans le même esprit Goetz et Schoell en groupent dix-neuf (5) et M. Kent, vingt-deux (6).

Les renseignements généraux fournis par Varron lui-même et l'accord des critiques dans leurs essais de reconstitution nous permettent d'approuver en gros le raisonnement par analogie en ce qui concerne les livres XI à XIII.

Le cas des livres XIV à XXV est tout différent. Du point de vue « arithmétique » d'abord, on a constaté que ces douze livres pouvaient soit traiter le sujet général unique annoncé par Varron au livre VIII, soit présenter deux « hexades » distinctes, la deuxième comportant un développement surajouté (7). Quel était ce sujet ou quels étaient ces sujets ? Varron nous indique par deux fois son intention : « ...*tertio quemadmodum* [uacabula] *coniungerentur* » et « ...*tertia* [parte], *ut ea inter se ratione coniuncta sententiam efferant* » (8). Les termes restent vagues, car ils ne sont soutenus par aucun exemple. Comment entendre *coniungere* et *sententia* ? Le vocabulaire technique au temps de Varron n'est pas encore très net (9). 1°) On peut imaginer d'abord, avec Leonhard et Andr. Spengel, que Varron entend étudier comment les mots unis convenablement forment une phrase (10). 2°) On peut imaginer aussi que

(1) *G. R. F.*, p. 192-193, fragm. 13 à 18.

(2) Wilmanns, d'habitude moins prudent, manifeste quelque incertitude sur le contenu du livre XII (*De Varr. lib. gramm.*, p. 35), il y rattache néanmoins deux fragments concernant la conjugaison (*ibid.*, p. 159-160).

(3) Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 30-36. Cf. *infra*, p. 344.

(4) Id., *Ibid.*, p. 151-161, fragm. 8 à 31.

(5) Varr., *De L. L.*, éd. Goetz et Schoell, p. 192-195, fragm. 7 à 25.

(6) Varr., *De L. L.*, éd. Kent, II, p. 602-616, fragm. 6 à 24.

(7) Cf. *supra*, p. 35-36.

(8) Varr. *L. L.*, VII, 110 et VIII, 1.

(9) Cf. *infra*, p. 329.

(10) Varr., *De L. L.*, éd. L. et A. Spengel, *Praef.*, p. xxxv.

Varron entend examiner comment les mots convenablement soudés offrent un sens, selon la signification que Cicéron donne à *coniungere* employé avec *uerba* dans le *De Oratore* (1). Les deux interprétations offrent matière à objections sérieuses.

D'abord la discipline que nous appelons « syntaxe » n'était pas encore élaborée avant Varron (2). On voit mal, dans ces conditions, comment Varron, même s'il en avait eu la première idée, aurait pu étoffer douze livres, ou simplement six, avec des développements de première inspiration. Tout porte à croire au contraire que Varron, pas plus que ses devanciers, n'a eu l'idée d'une « syntaxe » organique au sens moderne du mot ; la statistique des fragments paraît le prouver (3). C'est pourquoi, sans doute, K. O. Mueller imagine que Varron dans sa troisième partie traitait un peu de la syntaxe, mais traitait surtout des ornements du style (4). D'ailleurs, selon lui, le problème est oiseux, car l'érudit allemand estime que le *De Lingua Latina* est une œuvre que Varron laissa inachevée (5). L. Spengel, de son côté, rejette cette théorie de K. O. Mueller (6) ; il va jusqu'à proposer le plan de la « triade » XIV-XVI, savoir : *Livre XIV* : réquisitoire contre « la syntaxe » ; *Livre XV* : plaidoyer pour la « syntaxe » ; *Livre XVI* : véritable objet de la « syntaxe » (7). Mais ensuite, sans définir autrement la « syntaxe » que Varron étudiait, L. Spengel avoue qu'il aboutit à une impasse pour la répartition des livres suivants (8).

D'autre part il est assez aventureux de donner ici à *coniuncta uerba* le sens de « mots dérivés » ou « composés ». Sans doute l'unique fragment à référence sûre intéressant l' « hexade » XIV-XIX présente-t-il un néologisme varronien, *indiscriminatim*, traduit par *promisce*. Sans doute la question du néologisme devait-elle intéresser particulièrement l'auteur des *Menippeae* (9). Mais on imagine mal douze livres, ou même six livres, écrits sur le sujet. Aussi bien la lecture d'un fragment de la quatrième « hexade » (XX-XXV) oriente-t-elle les recherches dans une autre direction.

Aulu-Gelle en effet nous a conservé, au moins en substance, un assez long fragment du livre XXIV (10). Varron, après Aelius Stilo sans

(1) *De Or.* III, 154 : il s'agit de la formation des composés tels que *expectorare, uersutiloquus.*

(2) Cf. *infra*, p. 332 et suiv.

(3) Cf. *supra*, p. 33.

(4) Varr., *De L. L.*, éd. K. O. Mueller, *Praef.*, p. L. Cette idée est reprise et approuvée par Ritschl (*Die Schriftstellerei des Varro*, in *Op. Phil.*, III, p. 465).

(5) Ed. K. O. Mueller, *Praef.*, p. III-VII, et pour cette question, cf. *supra*, p. 33, note 4.

(6) L. Spengel, *Ueber die Kritik*, p. 16-18.

(7) Varr., *De L. L.*, éd. L. et A. Spengel, *Praefatio*, p. XXXV.

(8) Id., *ibid.*, *Praefatio*, p. XXXVI.

(9) Cf. *infra*, p. 325 et suiv.

(10) Gell., *N. A.*, XVI, 8, 1-14.

doute (1), y donne la définition de l'ἀξίωμα (proposition), terme grec de la dialectique stoïcienne (2), qu'il traduit par *proloquium* : *proloquium est sententia in qua nihil desideratur*. Après quoi nous voyons défiler à titre d'exemples, comme dans les fragments de Chrysippe (3), le συνημμένον ἀξίωμα (proposition hypothétique), exemple : *si Plato ambulat, Plato mouetur*; le διεζευγμένον ἀξίωμα (proposition disjonctive), exemple : *aut malum est uoluptas aut bonum, aut neque bonum neque malum est*; le συμπεπλημμένον ἀξίωμα (proposition copulative), exemple : *P. Scipio Pauli filius et bis consul fuit et triumphauit.*

Il semble difficile de ne pas rapprocher de ce morceau un autre fragment, un long passage attribué à saint Augustin que tous les critiques ont reconnu comme étant un démarquage de Varron (4) ; l'extrait n'est accompagné d'aucune référence. Wilmanns paraît en faire grand cas puisque, dans son édition, il intègre ce *fragmentum incertae sedis* au *De Lingua Latina* et l'impute à la « triade » XIV-XVI (5). Son exemple, il faut l'avouer, n'est suivi par aucun autre éditeur. Ni Goetz et Schoell, pourtant favorables aux reconstitutions de Wilmanns, ni M. Funaioli, ni M. Kent n'ont reprit l'hypothèse à leur compte. Elle mérite pourtant semble-t-il d'être signalé et peut-être complétée.

Insérée dans le traité *De Dialectica* attribué à saint Augustin et tout au début du traité, cet extrait de Varron traite de la dialectique en général. Les expressions *uerba simplicia* et *uerba coniuncta, sententiae simplices* et *sententiae coniunctae* y apparaissent fréquemment (6). 1°) Les

(1) Le maître de Varron avait écrit précisément un traité de *De Proloquiis* (Gell., *N. A.*, XVI, 8, 2).

(2) Cf. Chrys., in Von Arnim, *Stoic. fragm.* II, p. 68, fragm. 207.

(3) Cf. id., *ibid.* (= Diog. Laert. VII, 71-72).

(4) Aug., *De Dial.*, 1-7 ; cf. Funaioli, *G. R. F.*, p. 278-286, fragm. 265 et les notes. — Le traité *De Dialectica*, connu aussi, et peut-être plus couramment, sous le nom de *Principia Dialecticae* (éd. Migne, I, col. 1409-1420), n'est attribué à Augustin que par une partie seulement des manuscrits. Son authenticité n'est pas certaine, mais elle est « aujourd'hui généralement admise » (cf. Marrou, *St Augustin*[2], p. 195, n. 5 et p. 576-578). — Pour l'inspiration varronienne de ce texte, cf. *infra*, p. 253, n. 7 et p. 280, n. 4.

(5) Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 161, fragm. 32.

(6) « Verba aut simplicia sunt aut coniuncta. Simplicia sunt quae unum quiddam significant, ut cum dicinus « homo, equus »... hoc includitur hac definitione, qua non includitur cum dicinus « loquor » ; quamuis enim unum uerbum sit, non habet tamen simplicem significationem, si quidem significat etiam personam quae loquitur. Ideo iam obnoxium est ueritati aut falsitati, nam et negari et affirmari potest... Coniuncta uerba sunt quae sibi conexa res plures significant, ut cum dicimus « homo ambulat » aut « homo festinans in montem ambulat » et si quid tale. Sed coniunctorum uerborum alia sunt quae sententiam comprehendunt, ut ea quae dicta sunt, <alia quae> exspectant aliquid <ad completionem sententiae>, ut eadem ipsa quae nunc diximus, si subtrahas uerbum quod positum est « ambulat » ; quamuis enim uerba coniuncta sint « homo festinans in montem », tamen adhuc pendet oratio... Simplices [sententiae] sunt quae sine ulla copulatione sententiae alterius enuntiantur, ut est illud quod dicimus « omnis homo ambulat » ; coniunctae sunt de quarum copulatione indicatur, ut est « si ambulat mouetur »... Si hoc modo uelit dicere

uerba simplicia (mots « simples »), nous dit Varron, désignent une notion quelconque isolée, comme quand nous disons *equus, homo.* Mais le mot *loquor,* par exemple, quoique simple en sa forme est complexe dans sa signification, car il exprime et l'idée verbale et la personne agissante. Il constitue donc une *sententia* (un jugement) qui peut être affirmée ou niée. 2°) Les *coniuncta uerba* (mots « associés ») sont ceux qui, de par leur enchaînement même, désignent plusieurs notions distinctes, comme *homo festinans in montem ambulat.* Mais il faut distinguer dans cet ensemble les mots qui déterminent le jugement (*quae sententiam comprehendunt*), comme *ambulat,* et ceux qui, tout en étant « associés », ne font que laisser présager quelque chose *(exspectant aliquid)* pour la plénitude du sens, tels *homo festinaus in montem.* 3°) Le *sententiae simplices* (jugements « simples ») sont celles qui s'énoncent sans aucune copule les rattachant à une autre propositon, comme *homo ambulat.* 4°) Les *sententiae coniunctae* (jugements « associés ») sont celles qui comportent pareille copule, comme *si ambulat mouetur.* 5°) Enfin intervient la notion de *summa.* Si on dit *homo iste ambulat,* c'est un jugement simple ; si on ajoute *quisquis ambulat mouetur,* c'est un autre jugement, et ces deux prémisses une fois « associées » laissent présager *une conclusion (summa) : homo iste igitur mouetur.*

Ces quelques éléments de logique formelle empruntés à Varron nous aident d'abord à comprendre l'annonce de plan faite au livre VIII *De Lingua Latina* (1). Nous y trouvions la formule « *ut ea* [uerba] *inter se ratione coniuncta sententiam efferant* » ; elle s'interprète maintenant, semble-t-il, « [j'étudierai dans ma troisième partie] comment les mots convenablement associés entre eux aboutissent à un jugement ». Mais là ne se borne pas l'utilité du fragment conservé par saint Augustin. On y trouve aussi l'annonce d'un plan détaillé, où l'élément essentiel demeure cette même expression *coniungere uerba,* employée à titre d'annonce globale au livre VIII. « *His breuiter constitutis singulas partes consideremus* », dit Varron (2). Et il distingue en effet deux parties importantes : 1°) les notions « simples », qui constituent la matière première de la dialectique ; cette première partie s'appelle *de loquendo* (de l'énoncé).

« homo iste ambulat », simplex sententia est, quam si concessero, et adiunxerit aliam « quisquis autem ambulat mouetur », et hanc etiam concessero, ex hac coniunctione sententiarum quamuis singillatim enuntiatarum et concessarum illa summa sequitur, quae iam necessario concedatur, id est « homo iste igitur mouetur ». — Pour l'attribution du *De Dialectica* à Augustin, cf. *supra,* p. 42, n. 4.

(1) Varr., *L. L.* VIII, 1 ; cf. *supra,* p. 34.

(2) Et voici la suite : « Nam sunt primae duae, una de his quae simpliciter dicuntur, ubi est quasi materia dialecticae, altera de his quae coniuncta dicuntur, ubi iam quasi opus apparet. Quae de simplicibus est, uocatur de loquendo. Illa uero quae de coniunctis est, in tres partes diuiditur. Separata enim coniunctione uerborum quae non implet sententiam, illa quae sic implet sententiam, ut nondum faciat quaestionem uel disputatorem requirat, uocatur de eloquendo ; illa quae sic implet sententiam, ut de sententiis simplicibus iudicetur, uocatur de proloquendo ; illa quae sic comprehendit sententiam, ut de ipsa etiam copulatione iudicetur, donec perueniatur ad summam, uocatur de proloquiorum summa ».

2°) Les notions « associées » ; et ici Varron prévoit une trilogie : a) les vérités générales, propositions simples, ne donnant pas lieu à discussion ; cette étude s'appelle *de eloquendo* (de la formule) ; b) les propositions complexes *(de proloquendo)* ; c) les propositions enchaînées aboutissant à une *summa (de proloquiorum summa).*

Il est évidemment très tentant de voir dans ce texte recueilli par saint Augustin non seulement un fragment du *De Lingua Latina,* mais encore, avec plus de précision, un extrait pris au début du livre XIV. Sans vouloir trancher définitivement le débat, car un doute subsiste évidemment, il faut reconnaître que les éléments favorables à l'hypothèse ne sont pas négligeables : la concordance pour les idées générales du fragment conservé par Augustin avec le fragment conservé par Aulu-Gelle ; la concordance des termes techniques *coniungere uerba* avec l'annonce générale du plan faite au livre VIII et avec le plan détaillé du *fragmentum incertae sedis* (1) ; l'annonce dans ce même fragment de deux parties restant à traiter ; le procédé de la tripartition. Notons enfin que selon ce plan détaillé, le fragment conservé du livre XXIV vient s'insérer à sa place normale, vers la fin de l'ouvrage, dans le développement sur les *proloquia.*

Mais ce qui favorise aussi l'adhésion à cette hypothèse, c'est qu'elle abandonne complètement l'idée d'un Varron exposant plus ou moins la vraie « syntaxe ». Dans les rares fragments où nous croyons la trouver, c'est nous peut-être qui l'y introduisons, déformés par la grammaire moderne, ou bien il s'agit d'un libellé spécieux, bref et vague, d'une question qui pouvait être aussi bien traitée du point de vue lexicologique ou morphologique (2). La « syntaxe » de Varron n'était sans doute qu'une logique formelle du langage, une pseudo-syntaxe à la manière des Stoïciens. Quoi qu'il en soit, même si l'on adopte l'hypothèse vers laquelle oriente le recueil de Wilmanns, il demeure toujours très aventureux de reconstituer un plan livre par livre pour la deuxième moitié du *De Lingua Latina* (3).

(1) Sans compter que l'on trouve, à la fois dans le texte conservé par Aulu-Gelle et dans le texte conservé par saint Augustin, le vieil exemple traditionnel « *si ambulat mouetur* », hérité des Stoïciens. Cf. « εἰ περιπατεῖ Δίων, κινεῖται ἄρα Δίων » (Diog. Laert., VII, 78).

(2) Par ex. : *G. R. F.*, p. 205, fr. 47 : Varron a employé le tour *praesente legatis* ; p. 261, fr. 226 : sens de *quo loco* et de *quo loci* ; p. 269, fr. 224 : Varron distinguait quatre parties du discours ; p. 270, fr. 245 : définition sommaire du genre grammatical ; p. 273, fr. 251 : Varron appelle parfois l'ablatif *Latinus casus* ; p. 276, fr. 260 : définition sommaire du pronom ; p. 286, fr. 267 : sens des prépositions ou préverbes *ad, apud, in, ex* ; condamnation de certains abus ; p. 358, fr. 241 : sens précis de *coram* et de *palam.*

(3) Peut-on même envisager que la troisimèe « hexade » (XIV-XIX) ne traitait que des *uerba simplicia* ? Oui peut-être, si l'on imagine que Varron y étudiait les parties du discours, les temps, les modes et les voix à la manière stoïcienne (cf. *infra,* p. 158 et suiv., et *supra,* p. 40-41).

La question des sources de Varron.

Quelles sont les sources de Varron ? Peut-on les déceler ? Comme celui du contenu des traités perdus, le problème se pose. Et, il faut l'avouer, les sources de Varron le plus souvent échappent à l'analyse tout comme l'économie des livres disparus. Tout concourt à rendre la recherche décevante. D'abord, nous n'avons qu'une très faible part de l'œuvre varronienne. De ses prédécesseurs nous n'avons que bien peu de chose : aucune œuvre complète, sauf le Traité de Denys le Thrace. Il est plus efficace d'interroger Varron sur ses devanciers que d'interroger les devanciers sur les emprunts faits par Varron. Autrement dit, il faut bien souvent se fier aux reconnaissances de dette signées par Varron lui-même. Or Varron, comme tous les anciens, cite capricieusement. Tantôt il nomme l'auteur qu'il reproduit, mais le plus souvent, dans ce cas, il n'indique même pas la référence ; tantôt il dissimule l'auteur derrière une appellation vague : *Annales* (1), *Annales ueteres nostri* (2), *antiqui scriptores Graeci* (3), *comicus* (4), *in comoediis* (5), *mimus* (6), *Stoici* (7), *leges* (8), *qui glossas scripserunt* (9), ou même très vague : *ueteres poetae* (10), *poetae* (11), *sunt qui dixerunt* (12). Tantôt l'emprunt est nettement délimité : vers ou fragment de vers, mot isolé ; tantôt on ne voit pas très bien son ampleur et pourtant on la devine importante (13). Enfin il est regrettable que nous n'ayons pas le livre I du *De Lingua Latina* ou le livre XXV. On y chercherait non les traces d'un plan qu'on peut à la rigueur trouver ailleurs, mais l'intention ou la conclusion générale de Varron, sa façon de concevoir et d'orienter un sujet, sa façon de le clore et de l'exploiter. Là peut-être, dans ces passages privilégiés, se marqueraient ou se devineraient les influences dominantes ou les croisements d'influences.

Faute de documents suffisants, la solution apportée au problème des sources varroniennes risque de devenir subjective. On peut être tenté de la proposer moins en vertu des aveux épars faits par Varron lui-même, ou de recoupements avec d'autres doctrines, qu'en raison d'opinions préétablies. Reitzenstein, par exemple, a tendance à ne voir dans Varron qu'un compilateur infatigable, mais sans originalité. Selon lui, dans les livres V à VII *De Lingua Latina,* Varron, le plus souvent, n'a fait que

(1) Varr., *L. L.*, V, 74.
(2) Id., *ibid.*, V, 101.
(3) Id., *ibid.*, V, 123.
(4) Id., *ibid.*, V, 62.
(5) Id., *ibid.*, VI, 71.
(6) Id., *ibid.*, VI, 61.
(7) *G. R. F.*, p. 268, fragm. 238 ; p. 281, fragm. 265.
(8) Varr., *L. L.*, VI, 60.
(9) Id., *ibid.*, VII, 10 ; VII, 34 ; VII, 107.
(10) Id., *ibid.*, VII, 52.
(11) Id., *ibid.*, V, 88 ; VI, 11.
(12) Id., *ibid.*, V, 85.
(13) Par ex. *L. L.*, V, 9 (Aristophane et Cléanthe) ; V, 11 (Pythagore) ; VI, 21 (Aelius Stilo).

transcrire Aelius Stilo (1). Or nous n'avons d'Aelius Stilo que des fragments. Sans doute possédons-nous, à son sujet, nombre de jugements laudatifs (2), nous savons qu'il était stoïcien, qu'il fut le maître de Varron et que Varron le cite huit fois (3) dans les livres V à VII. Mais sont-ce là des motifs suffisants pour lui imputer la paternité de la triade varronienne (4) ? Une aussi étrange attitude, comme le fait ingénieusement remarquer M. Della Corte (5), est due sans doute au fait que l'on cherche souvent à reconstituer les devanciers de Varron à travers Varron lui-même : l'on risque alors de faire un sort à des détails minimes et de dénier finalement toute personnalité à l'auteur que l'on présente toujours comme un écho.

Avec beaucoup de nuances, et malgré l'aridité de la tâche, M. Dahlmann a cherché pas à pas, dans la mesure des possibilités, les sources de détail chez Varron. Dans *Varro und die Hellenistische Sprachtheorie* (6), nous voyons s'établir sous nos yeux des recoupements habiles. Nous constatons, en quelque soixante-dix pages, que Varron a fait bien des emprunts, ou que, lecteur assidu, il a eu bien des réminiscences. Mais nous constatons aussi qu'il n'était pas l'homme d'une seule source, qu'il choisissait entre Aristote, Chrysippe, Aristarque, Denys le Thrace, Cratès, Posidonius, d'autres encore. Nous voyons s'éliminer la théorie, un peu simpliste, de Reitzenstein, au profit d'une hypothèse plus souple : les livres V-VII *De Lingua Latina* reposent, selon M. Dahlmann, sur la fusion d'un *Etymologicon* grec, d'inspiration stoïcienne, traduit ou adapté par Aelius Stilo, avec des données proprement latines issues des compilateurs (7). Et ces savantes recherches ont trouvé leur épanouissement dans l'édition commentée, chapitre par chapitre, que M. Dahlmann a donnée du livre VIII *De Lingua Latina* (8).

(1) Reitzenstein, *Varro und Johannes Mauropus*, p. 31-43.

(2) Par ex. Cic., *Brut.*, 205 ; *De Or.*, I, 193 ; *Acad. Post.*, I, 8 ; *Pro Scaur.*, 23 ; Varr., *L. L.*, VII, 2 ; Suet., *De Gramm.* 2 ; Gell., *N. A.*, I, 8, 18 ; III, 3, 12 ; X, 21, 2 ; XVI, 8, 2.

(3) Varr., *L. L.*, V, 18 ; V, 21 ; V, 25 ; V, 66 ; V, 101 ; VI, 7 ; VI, 59 ; VII, 2.

(4) Le raisonnement de Reitzenstein prend son point de départ dans le curieux ouvrage étymologique de Joannes Mauropus, évêque d'Euchaita (XI[e] siècle). Cet Ἐτυμολογικόν, écrit en vers iambiques grecs (texte dans Reitzenstein, *op. cit.*, p. 4-18), présente un plan naturaliste comparable au plan des livres V et VI de Varron (Le ciel, la terre, etc...). Ce plan, Joannes Mauropus, selon Reitzenstein, l'a emprunté aux penseurs stoïciens, et Varron a fait de même, en passant par l'intermédiaire d'Aelius Stilo, son maître, qui est justement cité aux grands tournants du plan (*Caelum, ut scribit Aelius...*, V, 18 ; *Terra, ut Aelius scribit...*, V, 21). Le raisonnement de Reitzenstein est repris, mais avec beaucoup plus de souplesse par F. Müller, *Stud. etym.*, p. 124-143.

(5) Della Corte, *La Filologia*, p. 119, note 2.

(6) Hellfried Dahlmann, *Varro und die Hellenistische Sprachtheorie*, (*Problemata, Forschungen zur klassischen Philologie*, Heft 5), Berlin, Weidmann, 1932 (p. 14-87).

(7) Id., *ibid.*, p. 48-51.

(8) Hellfried Dahlmann, *Varro, De Lingua Latina Buch VIII*, in *Hermes Einzelschriften*, Heft 7, Berlin, Weidmann, 1940.

Varron a beaucoup emprunté, c'est certain. Bien des points particuliers de la matière qu'il traite ne lui appartiennent point. De surcroît, la rareté des documents condamne la recherche à des résultats lacunaires. La majorité de ses emprunts nous échappe certainement encore et risque de nous échapper toujours. Mais on a bien l'impression que l'œuvre de Varron n'est pas seulement une anthologie, qu'elle repose sur une pensée personnelle (1). Varron d'ailleurs reconnaît ses dettes dans l'ensemble, avec plus de bonne grâce et de fréquence que beaucoup d'écrivains de l'antiquité. Mais il déclare aussi qu'il a innové. Il le déclare même non sans vanité, avec ce mauvais caractère, ce ton agressif dont Cicéron a été victime (2) : « *Quem locum* [l'étude des formes], *quod est difficilis, qui de his rebus scripserunt, aut uitauerunt, aut inceperunt neque adsequi potuerunt... Quarum similitudinum si esset origo recte capta et inde orsa oratio, minus erraretur in declinationibus uerborum. Quarum ego principia prima duum generum sola arbitror esse* (3)... ». La fatuité est nette, et l'entreprise ambitieuse. On est donc amené maintenant à examiner la doctrine de Varron en cherchant non plus à y déceler les sources pas à pas, mais à y entrevoir les tendances générales de l'auteur et les influences qu'il a pu subir.

(1) Cf. Della Corte, *Filologia*, p. 119, note 2.

(2) Cf. *supra*, p. 26, note 7. On peut encore citer, comme caractéristique, la froideur dédaigneuse que Varron manifesta au moment de l'exil de Cicéron (cf. Boissier, *Varron*, p. 19 et suiv.).

(3) Varr., *L. L.*, X, 9-11.

DEUXIÈME PARTIE

LA DOCTRINE DE VARRON

II

LA DOCTRINE DE VARRON

GENERALITES

Une étude, même très générale, de la doctrine varronienne se heurte à des difficultés majeures dont il faut prendre son parti : 1°) étant donné le caractère incomplet de notre documentation, nous connaissons mal le plan des études grammaticales que concevait Varron. Pour la commodité de l'exposé, on lui substitue, dans les pages qui vont suivre, un autre plan dont le découpage correspond en gros, si l'on veut, à des titres de traités ou à des parties importantes du *De Lingua Latina* (1). Mais cette correspondance est sans doute illusoire, cet autre plan ne peut pas ne pas être influencé par des idées modernes ; et, en tout cas, les proportions relatives des différents chapitres ne correspondent probablement pas aux conceptions varroniennes. 2°) La questions des sources est souvent insoluble, comme celle du remembrement des *fragmenta* (2). On risque alors d'attribuer à Varron ce qui n'est pas de lui, on risque aussi de fausser le sens des fragments. Dans l'étude qui va suivre, bien des phrases devraient, en toute sincérité, commencer par les mots « on a l'impression que... » ou « tout se passe comme si... ».

LA DEFINITION DE LA GRAMMAIRE

Varron a le souci pédagogique des définitions. Dans le *De Lingua Latina*, il définit l'étymologie (3), l'étude des formes (4), l'*analogia* (5), la *consuetudo* (6), et ces définitions, il lui arrive de les donner plusieurs fois. Il avait, à coup sûr, défini la grammaire en général. Malheureu-

(1) La graphie (*De Antiquitate litterarum*), les origines de la langue (*De Origine linguae Latinae*), l'étymologie (Livres II-VII *De Lingua Latina*), l'étude des formes (Livres VIII-XIII *De Lingua Latina*), la pseudo-syntaxe (*De Sermone Latino*).

(2) Cf. *supra*, p. 30 et suiv., p. 45 et suiv.

(3) Varr., *L. L.*, V, 1-13.

(4) Id., *ibid.*, VIII, 6.

(5) Id., *ibid.*, VIII, 7 ; IX, 49 ; X, 9-16.

(6) Id., *ibid.*, IX, 76 ; X, 60.

sement les hasards de la tradition nous ont privés des passages ou des traités où cette définition trouvait sa place logique. Les fragments, toutefois, nous apportent quelque lumière sur ce point, mais, bien entendu, ils présentent tous les dangers d'une citation : ils sont par définition incomplets, et le compilateur pouvait soit citer imprudemment par cœur, soit citer de seconde main, soit restreindre, volontairement ou non, l'ampleur et la portée du texte original. On trouve ainsi quatre définitions de la grammaire dans nos fragments, qui, sur ce point, ont l'air de se recouper et de se compléter assez bien. Deux de ces définitions sont de caractère plus ou moins philosophique et historique, deux autres de caractère plus technique.

Les deux premières envisagent, si l'on peut dire, la genèse et la portée de la grammaire. Dans l'une, conservée par Augustin (1), et reprise par Martianus Capella (2) et par Isidore de Séville (3), Varron nous explique que les hommes, une fois pourvus des mots, ont eu le désir de diffuser leur pensée dans le temps et dans l'espace ; à cet effet, ils ont représenté les sons articulés de la parole au moyen de signes visibles en nombre limité : c'est la période de la « littération » *(litteratio)* ou « enfance de la grammaire » (4). Dans l'autre fragment, conservé par Diomède, Varron revient sur cette « enfance » et examine plus en détail les buts de la grammaire : « La grammaire, dit-il, prend sa source dans l'alphabet ; l'alphabet se représente sous forme de lettres ; les lettres s'assemblent en syllabes ; une réunion de syllabes donne un groupe sonore interprétable ; les groupes sonores interprétables s'assemblent en parties du discours ; par leur somme les parties du discours forment le discours ; c'est dans le discours que s'épanouit le bien parler ; on s'entraîne au bien parler pour éviter les fautes » (5).

Ces définitions n'ont rien de particulièrement original, semble-t-il. La première nous rappelle ce qui, chez les Grecs, justifie l'appellation de la τέχνη γραμματική : c'est la science qui a pour base la connaissance des lettres (γράμματα) et de ce qu'elles représentent. De là le mot *litteratio,* transposition latine imaginée par Varron et qui s'appuie d'ailleurs

(1) *De Ord.* II, 12, 35 in *G. R. F.*, p. 265, fragm. 235.
(2) Mart. Cap. III, 229, p. 84-85 éd. Dick.
(3) Isid., *Orig.* I, 3, 1.
(4) Aug., *De Ord.* II, 12, 35 : « Audiri absentium uerba non poterant. Ergo illa ratio peperit litteras notatis omnibus oris ac linguae sonis atque discretis. Nihil autem horum facere poterat, si multitudo rerum sine quodam defixo termino infinite patere uideretur. Ergo utilitas numerandi magna necessitate animaduersa est. Quibus duobus repertis nota est illa librariorum et calculonum professio, uelut quaedam grammaticae infantia, quam Varro litterationem uocat ».
(5) Diom., *G. L. K. I.*, p. 426, in *G. R. F.*, p. 267, fragm. 237 : « Grammaticae initia ab elementis surgunt, elementa figurantur in litteras, litterae in syllabas coguntur, syllabis comprehenditur dictio, dictiones coguntur in partes orationis, partibus orationis consummatur oratio, oratione uirtus ornatur, uirtus ad euitanda uitia exercetur ». — Pour la traduction de *dictio,* cf. *infra,* p. 53 ; n. 4 : Varron distingue *dictio* (le mot en tant que groupe de sons éveillant une interprétation dans l'esprit) et *dicibile* (le résultat de cette interprétation).

sur *litteratura* au sens de « grammaire », employé couramment à son époque (1). Cette première définition, en mettant l'accent sur la « littération », nous rappelle aussi l'importance accordée à l'étude spéciale des lettres et des sons correspondants (γράμματα, στοιχεῖα) par les premiers chercheurs grecs et romains (2). La deuxième définition, elle, semble tracer le programme du grammairien : depuis l'alphabet jusqu'à la rhétorique. Et remarquons, une fois de plus, que l'on passe directement des « parties du discours » au « discours » lui-même ; de « syntaxe », au sens où nous l'entendons aujourd'hui, il n'est point question. D'autre part le terme *dictio* (groupe sonore interprétable) appartient au vocabulaire de la dialectique varronienne. Il se retrouve dans un long passage attribué à saint Augustin et déjà signalé plus haut (3) : l'auteur, après avoir, à travers Varron, délimité les différentes parties de la dialectique, définit les éléments de base du jugement. L'opposition *res* (la chose), *uerbum* (le signe), y est complétée par deux notions : *dicibile* (le concept) et *dictio* (le groupe sonore interprétable) (4). A ces considérations s'enchaîne la théorie sur les rapports obligatoires du signe *(uerbum)* à la chose signifiée *(res)* (5). Toute cette logique formelle du langage nous place en pleine doctrine stoïcienne, les *Stoici* sont d'ailleurs nommés par Augustin (6). La deuxième définition de la grammaire, définition philosophique donnée par Varron, est donc d'inspiration stoïcienne.

Quant à la formule finale qui présente la grammaire comme base de toute science, comme guide de clarté et de vérité, elle vient encore des mêmes Stoïciens pour qui la dialectique est science du vrai (7). *Verbum,* le mot ou le signe, élément premier de la grammaire ou du raisonnement, vient de *uerum boare* « clamer la vérité », dit Varron (8). Ce n'est

(1) Cf. *supra,* p. 10, note 1.
(2) Cf. *supra,* p. 7-8 ; *infra,* p. 112 et suiv.
(3) Aug., *De Dial.* 1, 7, cf. *supra,* p. 42 et suiv.
(4) « Verbum est uniuscuiusque rei signum quod ab audiente possit intellegi a loquente prolatum... Quod dixi uerbum, et uerbum est et uerbum significat. Quod dixi dicibile, uerbum est nec tamen uerbum sed quod in uerbo intellegitur et animo continetur significat. Quod dixi dictionem, uerbum est sed quod iam illa duo simul, id est et ipsum uerbum et quod fit in animo per uerbum significat » (*G. R. F.,* p. 281). « Le mot, c'est le signe représentatif de telle ou telle chose, signe qui, émis par un sujet parlant, peut être saisi par un auditeur... Le terme *uerbum* que j'ai employé est non seulement un mot, mais il désigne « le mot ». Le terme *dicibile* que j'ai employé, c'est un mot, mais il ne désigne pas « le mot », il désigne la notion que l'on saisit dans le mot et qui est retenue par l'esprit. Le terme *dictio* que j'ai employé, c'est un mot, mais il désigne à la fois les deux éléments précédents, c'est-à-dire et le mot lui-même [en tant que signe sonore] et la notion qui se fait jour dans l'esprit grâce au mot ».
(5) Cf. *G. R. F.,* p. 281-282, l. 115-147.
(6) Cf. *G. R. F.,* p. 281, l. 125.
(7) Cf. *infra,* p. 136.
(8) *G. R. F.,* p. 281, l. 124.

pas par hasard qu'il a recueilli cette étymologie populaire : elle confirme cette position stoïcienne, en reproduisant gauchement l'interprétation du mot ἐτυμολογία (1). N'oublions pas que la grammaire, base de toute connaissance, est hiérarchiquement placée, par Varron, en tête des *Nouem Disciplinae* (2).

Un fragment conservé par Marius Victorinus (3) et un fragment conservé par Diomède (4), nous présentent deux autres définitions varroniennes conçues dans un esprit plus technique. Elles cherchent à déterminer non plus exactement ou exclusivement ce qu'est la grammaire en soi, mais quels sont les différents domaines du grammairien. « *Vt Varroni placet,* dit Marius Victorinus, *ars grammatica, quae a nobis litteratura dicitur, scientia est* [eorum] *quae a poetis, historicis, oratoribusque dicuntur ex parte maiore* ». Et Diomède nous dit : « *Grammaticae officia, ut adserit Varro, constant in partibus quattuor : lectione, enarratione, emendatione, iudicio* ». Sans en restituer la propriété à Varron, Dosithée (5), Martianus Capella (6), Maximus Victorinus (7), tiennent à peu près les mêmes propos. Encore qu'on les lui emprunte ou qu'on les lui impute, ces formules ne sont pas de Varron. Elles viennent de Denys le Thrace et de l'école alexandrine. La première phrase de la Τέχνη de Denys est en effet celle-ci : « Γραμματική ἐστιν ἐμπειρία τῶν παρὰ ποιηταῖς τε καὶ συγγραφεῦσιν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ λεγομένων » (8). On ne saurait guère traduire plus docilement que ne l'a fait Varron. En revanche, à première vue, les *officia quattuor* ne cadrent pas très bien avec les six parties de la grammaire distinguées ensuite par Denys sous sa définition générale (9) (lecture expressive, explication des tours poétiques, lexicologie, recherche des étymologies, « considération de l'analogie », commentaire des poètes). Mais nous apprenons dans une scholie que Denys a sciemment repris et amélioré une ancienne quadripartition de l'école alexandrine : « Τὸ πάλαι μέρη τῆς γραμματικῆς ἦν τέσσαρα, καὶ

(1) Cf. *infra*, p. 252.

(2) Ritschl, *De Varr. Disc.*, p. 358 et 371 (*Grammatica, Dialectica, Rhetorica, Geometria, Arithmetica, Astrologia, Musica, Medicina, Architectura*) ; cf. *supra*, p. 23.

(3) *G. R. F.*, p. 265, fragm. 234.

(4) *G. R. F.*, p. 266, fragm. 236.

(5) *G. L. K.* VII, p. 376.

(6) Mart. Cap., III, 230, p. 85 éd. Dick.

(7) *G. L. K.* VI, p. 188.

(8) Dion. Thrac., éd. Uhlig, p. 5. La formule est reprise aussi par Diomède, *G. L. K.* I, p. 426. « La grammaire est la connaissance des tours employés couramment par les poètes et par les prosateurs ».

(9) « Μέρη δὲ αὐτῆς [γραμματικῆς] ἐστιν ἕξ. Πρῶτον ἀνάγνωσις ἐντριβὴς κατὰ προσῳδίαν, δεύτερον ἐξήγησις κατὰ τους ἐνυπάρχοντας ποιητικοὺς τρόπους, τρίτον γλωσσῶν τε καὶ ἱστοριῶν πρόχειρος ἀπόδοσις, τέταρτον ἐτυμολογίας εὕρεσις, πέμπτον ἀναλογίας ἐκλογισμός, ἕκτον κρίσις ποιημάτων, ὃ δὴ κάλλιστόν ἐστι πάντων τῶν ἐν τῇ τέχνῃ ».

εἰσὶ ταῦτα, διορθωτικόν, ἀναγνωστικόν, ἐξηγητικόν, κριτικόν » (1). C'est cette quadripartition que Varron reproduit : *lectio,* c'est ἀναγνωστικὸν μέρος, la lecture expressive ; *enarratio* correspond à ἐξηγητικὸν μέρος, l'explication littérale des tours obscurs ; *emendatio* équivaut à διορθωτικὸν μέρος, c'est la critique textuelle ; *iudicium* recouvre κριτικὸν μέρος, c'est le commentaire littéraire. La division de la grammaire en quatre parties devait d'ailleurs être classique au temps de Varron, puisque Cicéron l'adopte, lui aussi, dans le *De Oratore ;* mais sa quadripartition est un peu différente de celle qu'adopte Varron (2). Toutefois, de Cicéron à Quintilien (3), le grammairien sera toujours à la fois l'homme qui parle et écrit correctement en même temps que l'exégète des poètes (4).

Par ailleurs, la définition de Denys et la quadripartition alexandrine ne se recouvrent pas exactement, quoi qu'en dise le scholiaste (5) ; le découpage de la grammaire en six parties envisage à la fois et la subdivision de la matière grammaticale et le champ d'action du grammairien ; la quadripartition n'envisage que ce champ d'action. Mais, aussi bien, si l'on ne trouve pas chez Varron trace du découpage propre à Denys, on constate par le plan même du *De Lingua Latina,* que la matière grammaticale comprenait bien pour lui, entre autres, et la recherche des étymologies et la « considération de l'analogie ».

(1) Le scholiaste ajoute que c'est le διορθωτικὸν μέρος que l'auteur de la Τέχνη a scindé pour en faire ses 3e, 4e et 5e parties. Cf. Bekker, *Anecd. Graec.* II, p. 736-737.

(2) Cic., *De Or.* I, 187 : « Poetarum pertractatio, historiarum cognitio, uerborum interpretatio, pronuntiandi quidam sonus ». Cette coïncidence de la division de la grammaire en quatre parties à la fois chez Cicéron et chez Varron a amené Usener (*Kleine Schriften,* II, p. 305 et suiv.) et Sandys (*History,* I, p. 140) à supposer que Cicéron et Varron empruntaient tous deux leur théorie à Tyrannion d'Amisos, élève de Denys le Thrace, amené à Rome en 67 par Lucullus. Tyrannion devient le conseiller technique d'Atticus. Varron lui emprunte sa théorie des accents (cf. *infra,* p. 70), Cicéron fait grand état de lui (*Ad Q. fr.*, III, 4, 5 ; *Ad Att.*, II, 6, 1), il demande même à Atticus par une lettre de mai 46 (*Ad Att.*, XII, 6, 2) de lui procurer, sans doute en vue de son *Orator,* un récent travail de Tyrannion (cf. *supra,* p. 28). L'hypothèse d'Usener et de Sandys est donc plausible et ingénieuse, mais Tyrannion n'est pas l'inventeur de la quadripartition ; il semble y avoir là une doctrine alexandrine antérieure à lui. Notons d'ailleurs que les rubriques de Cicéron et de Varron ne coïncident pas exactement.

(3) Quint., I, 4, 2.

(4) On sait que l'exégèse des poètes était pratiquée aussi bien par l'école stoïcienne que par l'école alexandrine (cf. *infra,* p. 303 et suiv.), et Varron s'y adonnait puisqu'il a commenté Plaute.

(5) Dans son découpage en six parties, Denys paraît avoir négligé, dans une certaine mesure, la critique textuelle qui était plutôt le propre de l'école alexandrine, il la remplace par l'étude du vocabulaire que pratiquaient à la fois Stoïciens et Alexandrins (cf. *infra,* p. 304), il introduit l'étymologie, très en vogue dans les deux écoles, mais surtout chez les Stoïciens, et la considération de l'Analogie, probablement à cause de l'ampleur prise par la querelle des Analogistes et des Anomalistes. Sa définition reflète peut-être une double influence ; cf. *supra,* p. 14.

Quoi qu'il en soit, les définitions varroniennes transmises par Marius Victorinus et par Diomède sont d'inspiration alexandrine. Elles tendent à présenter la grammaire sous un aspect pratique, comme une τέχνη, non comme une ἐπιστήμη.

Ainsi dès l'abord, sur le point précis des définitions, grâce au fait que plusieurs fragments se groupent et s'opposent, il semble qu'on trouve chez Varron une sorte de dualisme d'inspiration. La grammaire est pour lui, tout à la fois, une science et un art. Elle est à la fois stoïcienne et alexandrine, sans être absolument l'un ou l'autre. On remarque déjà chez lui, dès ce premier contact, un mélange de spéculations et d'idées pratiques, un besoin de s'élever au-dessus des écoles (1), un goût de la synthèse (2), une tendance à allier les contraires (3) qui s'affirmeront encore mieux dans le détail de la doctrine (4).

(1) Cf. d'ailleurs *supra,* p. 46.
(2) Cf. *supra,* p. 20 ; *infra,* p. 341.
(3) Cf. *supra,* p. 37 ; *infra,* p. 276.
(4) Les lignes qui précèdent (p. 51 à p. 56) gravitent dans le cadre étroit des définitions présentées par Varron. Elles ne prétendent pas établir une histoire générale des définitions de l'*ars grammatica.* Une large enquête, ingénieusement conçue dans cet esprit, a été entreprise par M. K. Barwick, qui a étudié, en détail, les vicissitudes de ces formules depuis Platon jusqu'aux scholiastes grecs et jusqu'aux grammairiens latins du Bas-Empire (K. Barwick, *Palaemon,* p. 215-268). Dans cette étude, on retrouve (en particulier p. 224 et 232) la définition de Varron conservée par Diomède (*G. L. K.* I, p. 426 ; cf. *supra,* p. 52, n. 5). A travers les exemples allégués par M. Barwick, nous constatons, entre autres, que les mots *uirtus* (ἀρετή chez les grammairiens stoïciens) et *uitia* (κακίαι), encore chargés sans doute d'une certaine valeur philosophique à l'origine, deviennent très rapidement, avec les techniciens de la grammaire, des termes purement grammaticaux, sans valeur esthétique ou morale. Les *uitia* [*orationis*] sont simplement les incorrections grammaticales, les *uirtutes* [*orationis*] sont les ornements (ou même les « trucs ») du style. *Virtutes* et *uitia* sont par les grammairiens subdivisés en catégories dont le nombre s'accroît sans cesse avec le temps (cf. *Palaemon,* p. 40, p. 95 et suiv.).

1. — Éléments de phonétique générale.

La définition du son. Pour la plupart des Stoïciens une étude sérieuse de la dialectique doit commencer par une définition du son (1). Le son est en effet l'élément premier du mot qui est lui-même l'élément premier du discours et partant du raisonnement : la phonétique est donc une science de base. Chrysippe, selon Diogène Laërce, traitait de la phonation dans le livre II de sa *Physique*, Diogène de Babylonie, Archédème et Antipater de Tarse avaient écrit chacun un *Traité du son* (2).

Nous ne sommes donc pas surpris de rencontrer parmi les fragments varroniens une définitions de la *uox* : « *Vox est, ut Stoicis uidetur, spiritus tenuis auditu sensibilis, quantum in ipso est. Fit autem uel exilis aurae pulsu, uel uerberati aeris ictu. Omnis uox aut articulata est aut confusa. Articulata est rationalis hominum loquellis explanata. Eadem et litteralis uel scriptilis appellatur, quia litteris comprehendi potest. Confusa est inrationalis uel inscriptilis, simplici uocis sono animalium effecta, quae scribi non potest, ut est equi hinnitus, tauri mugitus* » (3). Wilmanns dans son recueil des *fragmenta* place cette définition en tête du

(1) Diog. Laert. VII, 55 (*Zeno*) : « Τῆς δε διαλεκτικῆς θεωρίας συμφώνως δοκεῖ τοῖς πλείστοις ἀπὸ τοῦ περὶ φωνῆς ἐνάρχεσθαι τόπου ».

(2) Id., *ibid.* « ... ὡς φησι Διογένης ὁ Βαβυλώνιος ἐν τῇ περὶ φωνῆς τέχνῃ... καὶ σῶμα δ'ἐστὶν ἡ φωνὴ κατὰ τοὺς Στωικούς, ὥς φησιν Ἀρχέδημός τ'εν τῇ περὶ φωνῆς καὶ Διογένης καὶ Ἀντίπατρος καὶ Χρύσιππος ἐν τῇ δευτέρᾳ τῶν φυσικῶν ».

(3) « Le son de la voix est, selon les Stoïciens, un courant subtil, perceptible à l'oreille, conformément à ses qualités spécifiques. Il est dû soit à l'émission d'un souffle léger, soit, si l'on veut, à la percussion de l'air frappé. Tout son est « articulé » ou « confus ». Le son « articulé » relève de l'intelligence, c'est celui qui est émis par la parole humaine, on l'appelle aussi « littéral » ou « graphique », parce qu'il peut être traduit par des lettres. Le son « confus » ne relève pas de l'intelligence, il n'est pas « graphique », c'est celui que réalise le cri naturel des animaux, on ne saurait le traduire par l'écriture : c'est, par exemple le hennissement du cheval, le mugissement du taureau » (conservé par Diomède, in *G. L. K.* I, p. 420, in *G. R. F.*, p. 268).

Livre I *De Sermone Latino* (1). Que ce passage ait été placé par Varron au début d'un ouvrage, ce n'est pas douteux. La lecture des traités grammaticaux du Bas-Empire, souvent inspirés de Varron d'une façon si littérale, commencent unanimement par une définition de la *uox* (2). Il y a là évidemment un plan classique depuis les travaux des Stoïciens. Quant à rattacher le fragment au *De Sermone Latino,* c'est de la part de Wilmanns une supposition toute gratuite. Le même reproche pourrait être adressé à Goetz et Schoell qui eux, dans leur recueil (3), proposent d'insérer le passage dans le *Disciplinarum Liber I, De Grammatica,* preuve évidente que l'attribution à un traité déterminé demeure une affaire d'hypothèse personnelle et aventureuse.

L'énoncé de cette définition, que reproduiront de façon généralement confuse et gauche les traités grammaticaux ultérieurs (4), devait déjà être stéréotypé en grande partie au temps de Varron. On en trouve avant lui la substance dans la définition donnée par Diogène de Babylonie, le stoïcien, et transmise par Diogène Laërce : « Ἔστι δὲ φωνὴ ἀὴρ πεπληγμένος ἢ τὸ ἴδιον αἰσθητὸν ἀκοῆς, ὥς φησι Διογένης ὁ Βαβυλώνιος ἐν τῇ περὶ φωνῆς τέχνῃ . Ζῴου μέν ἐστι φωνὴ ἀὴρ ὑπὸ ὁρμῆς πεπληγμένος, ἀνθρώπου δ' ἐστιν ἔναρθρος καὶ ἀπὸ διανοίας ἐκπεμπομένη, ὡς ὁ Διογένης φήσιν » (5). Marius Victorinus semble même nous indiquer que le tour

(1) Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.,* p. 172.

(2) Cf. note 4 de la présente page.

(3) *De L. L.*, éd. Goetz-Schoell, p. 228, fragm. 111.

(4) Cf. par ex. Probus, *Inst.* (*G. L. K.* IV, P. 47 : « Vox siue sonus est aer ictus, id est percussus, sensibilis auditu, quantum in ipso est, hoc est quam diu resonat. Nunc omnis uox, siue sonus, aut articulata est aut confusa ; articulata est qua hominis locuntur et litteris comprehendi potest... confusa uero aut animalium aut inanimalium est quae litteris comprehendi non potest ». — Charisius, *Ars gramm.* I, *De Voce* (p. 4 Barwick) : « Vox est aer ictus sensibilis auditu, quantum in ipso est. Ommis uox aut articulata est aut confusa ; articulata est quae litteris comprehendi potest ; confusa est quae scribi non potest ». — Dosithée, *Ars. gramm.* (*G. L. K.* VII, p. 381) : « Vox est aer ictus sensibilis auditu, quantum in ipso est ». — Donat, *Ars gramm.* I, 1 (*G. L. K.* IV, p. 367) : « Vox est aer ictus, sensibilis auditu, quantum in ipso est. Omnis uox aut articulata est aut confusa. Articulata est quae litteris comprehendi potest, confusa quae scribi non potest ». — Ps. Sergius, *Explan. in Art. Don. I* (*G. L. K.* IV, p. 487) : « Vox est aer ictus sensibilis auditu uerbis emissa et exacta sensus prolatio. Vox enim aut articulata est aut inarticulata ». — Maximus Victorinus, *Ars gramm.* (*G. L. K.* VI, p. 189) : « Vox quid est ? Aer ictus sensibilis auditu quantum in ipso est... Species quot sunt ? Duae. Quae sunt ? Articulata et confusa ». — Audax ; *De Scauri et Palladii libris excerpta* (*G. L. K.* VII, p. 323) : « Vox quid est ? Aer ictus, auditu sensibilis ». — Priscien, *Inst.* I, 1 (*G. L. K.* II, p. 5) : « Philosophi definiunt uocem esse aerem tenuissimum ictum uel suum sensibile aurium, id est quod proprie auribus accidit. Et est prior definitio a substantia sumpta, altera uero a notione quam Graeci ἔννοιαν dicunt, hoc est ab accidentibus. Accidit enim uoci auditus, quantum in ipsa est. Vocis autem differentiae sunt quattuor articulata, inarticulata, litterata, illiterata ». Cf. *infra,* p. 62, n. 2.

(5) « Le son de la voix est de l'air frappé, ou bien c'est la sensation spécifique en quoi consiste l'audition, comme dit Diogène de Babylonie dans son

quantum in ipso est, d'apparence si anodine, est calqué sur la formule stoïcienne ὅσον ἐφ' ἑαυτῷ ἐστιν (1). De fait, ce membre de phrase banal, glosé par Probus « *id est quam diu resonat* » (2), se retrouve, fidèlement reproduit dans tous les manuels latins (3).

Ainsi Varron transcrit avec une certaine littéralité un traité d'inspiration stoïcienne, il le dit lui-même. Mais le fragment de Varron (comme d'ailleurs celui de Diogène de Babylonie) est-il d'inspiration stoïcienne totalement et exclusivement ? On en peut douter, car on y trouve une alternative très nette « *uox...fit autem uel exilis aurae pulsu, uel uerberati aeris ictu* ». Dans le premier cas le son, corps matériel, est un courant subtil *(spiritus tenuis)* et spécifique, dû à l'émission par les organes vocaux d'un certain souffle *sui generis.* Dans le second cas, semble-t-il, le son, pure impression, est dû à la percussion exercée sur les organes auditeurs par l'air qui a été lui-même frappé par les organes phonateurs. Varron veut-il dire, par l'emploi de *uel...uel...* (et Diogène par l'emploi de ἤ), que les deux phénomènes sont également possibles ? Ou bien veut-il avouer qu'il hésite entre deux doctrines également viables et qu'il laisse finalement le choix à son lecteur. De toute façon, il y a de sa part procédé par allusion, comme il arrive fréquemment dans une définition générale, et peut-être Varron s'expliquait-il plus clairement dans la suite du morceau. La clef de ce petit problème se trouve, semble-t-il, dans un passage des *Nuits attiques.* Aulu-Gelle, grand admirateur de Varron (4), nous y rapporte les échos d'une vieille querelle qui divisait les philosophes sur la nature du son. Il oppose d'une part les Stoïciens, pour qui le son est de l'air frappé (ἀὴρ πεπληγμένος) et d'autre part Platon, pour qui le son n'est pas de l'air frappé *(aer percussus),* mais est provoqué par le choc même *(plaga ipsa)* qui se propage dans l'air et par la percussion *(atque percussio)* qui s'ensuit à l'arrivée (5). D'ailleurs Aulu-Gelle s'empresse d'ajouter que ces distinctions sont des subtilités ingénieuses pour esprits désœuvrés.

Traité de la Voix. La voix de l'animal est de l'air frappé sous l'effet d'un élan instinctif, celle de l'homme est articulée et émise sous la conduite de la raison, comme dit Diogène » (Diog. Laert. VII, 55).

(1) Mar. Victor., *Ars gramm.* I, 1 (*G. L. K.* VI, p. 4) : « Vox est aer ictus auditu percipibilis, quantum in ipso est. Graeci qualiter ? Ἀὴρ πεπληγμένος αἰσθητὸς ἀκοῇ ὅσον ἐφ' ἑαυτῷ ἐστιν ».

(2) Cf. *supra,* p. 58, n. 4. Preuve que la formule stoïcienne, transposée telle quelle, paraissait obscure au grammairien et, à son avis avait besoin d'une interprétation. Son interprétation est d'ailleurs douteuse, cf. *infra,* p. 62, n. 2.

(3) Cf. *supra, ibid., passim.*

(4) Cf. *supra,* p. 38. Sans parler du philosophe, Varron est le grammairien le plus souvent cité, et de beaucoup, par Aulu-Gelle, cf. *infra,* p. 343.

(5) Gell., *N. A.* V, 15 : « Sed uocem Stoici corpus esse contendunt eamque esse dicunt ictum aera. Plato autem non esse uocem corpus putat. Non enim percussus, inquit, aer, sed plaga ipsa atque percussio id uox est. Democritus ac deinde Epicurus ex indiuiduis corporibus uocem constare dicunt eamque, ut ipsis eorum uerbis utar, ῥεῦμα ἀτόμων appellant. Hos aliosque tales argutae delectabilisque desidiae aculeos cum audiremus uel lectitaremus... ».

Platon enseigne en effet dans le *Timée* que « le son est un choc transmis à travers les oreilles par l'intermédiaire de l'air, du cerveau et du sang jusqu'à l'âme » (1). « Par l'intermédiaire de l'air » (ὑπ' ἀέρος) : c'est la doctrine de l'air, simple milieu où se propage un ébranlement, le *verberati aeris ictus* de Varron ; il y a d'abord percussion de l'air par les organes phonateurs, puis cette percussion chemine dans l'espace comme une onde, mais ce n'est pas une matière spécifique, c'est un simple choc qui se transmet et qui ne devient son qu'à l'arrivée au contact des organes récepteurs : l'interprétation se fait au niveau du foie. La doctrine est reprise et développée par Aristote dans son Περὶ Ἀκουστῶν, véritable petit traité de la phonation. Il y explique que le son est un souffle (πνεῦμα) qui transmet une percussion (2). Mieux encore, dès les premières phrases du traité, il oppose nettement sa théorie à une autre doctrine, il s'en prend aux penseurs pour qui (καθάπερ οἴονταί τινες) le son n'est que l'air lui-même « mis en forme », en quelque sorte métamorphosé (3) et devenu matière spécifique, *corpus* selon le mot d'Aulu-Gelle (4). A quelles théories la formule καθάπερ οἴονταί τινες peut-elle faire allusion ? Evidemment aux théories atomistiques et stoïciennes. Cette « mise en forme » de l'air, métamorphosé en flux spécifique, rappelle le ῥεῦμα ἀτόμων, le « flux d'atomes », expression par laquelle Démocrite définissait le son (5). On se rappelle aussi la définition que, postérieurement à Aristote, Epicure nous donne de l'audition : c'est un courant (ῥεῦμα) transmis depuis l'objet sonore et divisé « en solides qui retiennent la configuration du tout » (6). Lucrèce insiste,

(1) *Plat., Tim.* 67 *b* ; trad. Rivaud (Platon, Tome X, Paris, Belles Lettres, 1925) : « Ὅλως μὲν οὖν φωνὴν ... περὶ τὴν τοῦ ἥπατος ἕδραν, ἀκοήν ».

(2) *Aristt., De anima* II, 8, 2 : « Γίνεται δ' ὁ κατ' ἐνέργειαν ψόφος ἀεί τινος πρός τι, καὶ ἔν τινι · πληγὴ γάρ ἐστιν ἡ ποιοῦσα » (un bruit effectif est toujours le fait de quelque chose contre quelque chose et dans quelque chose ; la percussion est ce qui cause le son). Id. *De audib.* 800 *a* : τοῦτο γάρ ἐστι τὸ ποιοῦν τὴν τοῦ πνεύματος πληγὴν εὔρωστον ὅταν ὁ πνεύμων ἐκ πολλοῦ διαστήματος συνάγων αὐτὸν ἐκθλίβῃ τόν ἀέρα βιαίως » (la percussion en effet se révèle particulièrement vigoureuse quand le poumon se gonflant à longs intervalles expulse l'air violemment).

(3) Aristt., *De audib.* 800 *a* : « τὰς δὲ φωνάς ἁπάσας συμβαίνει γίνεσθαι καὶ τοὺς ψόφους ἢ τῶν σωμάτων ἢ τοῦ ἀέρος πρὸς τὰ σώματα προσπίπτοντος, οὐ τῷ τὸν ἀέρα σχηματίζεσθαι, καθάπερ οἴονταί τινες, ἀλλὰ τῷ κινεῖσθαι παραπλησίως αὐτὸν συστελλόμενον καὶ ἐκτεινόμενον... » (Tous les sons et tous les bruits viennent soit du choc des corps [entre eux], soit du choc de l'air contre les corps et ils sont dus non pas au fait que l'air est mis en forme, comme le pensent certains, mais au fait qu'il se propage pour ainsi dire en se contractant et se dilatant...).

(4) Cf. *supra*, p. 59, n. 5.

(5) Gell. *N. A.* V, 15 ; cf. *supra*, p. 59, n. 5.

(6) Epic., *Ep. ad Herod.* 52 ; trad., note 1, p. 24, Lucrèce, éd. Ernout, T. 2, Paris, Belles-Lettres, 1942. « Ἀλλὰ μὴν καὶ τὸ ἀκούειν... διασπείρεται ». « L'audition à son tour est produite par un certain courant transmis à nous depuis l'objet qui émet la voix, ou qui fait écho, enfin depuis ce qui d'une manière quelconque produit l'affection auditive. Ce courant se divise en solides qui retiennent la configuration du tout »).

lui aussi, sur ce caractère matériel du son qui est un courant d'atomes violemment précipité par un passage étroit (1). Mais la théorie de l'air « mis en forme » se retrouve, en tout cas, chez les Stoïciens. Un texte clair à cet égard paraît être celui de Sénèque dans les *Questions naturelles*. Sans doute Sénèque rejette-t-il la théorie proprement atomistique du son, courant fait de corpuscules solides, mais, pour lui aussi, le son est matière spécifique : c'est une tension de l'air qui, percuté par la langue, est « mis en forme » sensible à l'audition (2). Le son est donc un courant d'air léger, *sui generis,* qui a reçu une impulsion spéciale, et nous retrouvons l'*exilis aurae pulsus.*

En résumé, les précurseurs de Varron se partagent en deux écoles concernant la nature du son et construisent *grosso modo* deux théories : 1°) la théorie ondulatoire (s'il est permis d'employer ce terme moderne), celle de Platon et d'Aristote : le son est provoqué par un ébranlement de l'air transmis à des organes récepteurs et interprété par eux en sensation spécifique ; 2°) la théorie de l'émission : le son est, par lui-même, une matière spécifique. Cette doctrine, à son tour, se présente sous deux formes : a) doctrine de Démocrite et d'Epicure, tout à fait nette et conséquente : le son est un flux d'atomes ; b) doctrine stoïcienne, beaucoup plus floue : le son n'est qu'un courant d'air, sans doute, mais un courant d'air « mis en forme » et devenu de ce fait un corps nouveau, une matière *en soi* audible (3).

Varron, dans sa définition du son, semble donc se faire l'écho de deux théories, l'une stoïcienne *(...uel exilis aurae pulsu),* l'autre platonicienne *(uel uerberati aeris ictu).* Apparemment il les admet toutes deux sans vouloir en exposer ou en creuser la subtile différence. Avec Diogène de Babylonie (4), il paraît être le seul grammairien à présenter cette

(1) Lucr. IV, 524-534 ; cf. Ernout-Robin, *Commentaire,* T. 2, Paris, Belles-Lettres, 1926, p. 234.

(2) Sen., *Quaest. nat.* II, 6, 2 : « Quid enim est uox nisi intentio aeris ut audiatur, linguae formata percussu » ; cf. Lucr. IV, 549-552.

(3) Non seulement M. Jacques Perret a bien voulu me suggérer de nombreuses retouches dans ces pages qui concernent les définitions du son chez les anciens (et je regrette de n'avoir pas su tirer de ses conseils tout le profit désirable), mais il a bien voulu m'esquisser le destin, parfois curieux, de ces définitions. Tel chapitre de Rabelais (IV, 55), par exemple, s'explique fort bien par la théorie stoïcienne. Les paroles humaines, qui ne sont que de l'air « mis en forme » et devenu matière en soi audible, peuvent, comme toute matière fluide, être saisies par le froid, se congeler et perdre ainsi leur vertu propre ; elles peuvent également, par suite de circonstances favorables se dégeler et recouvrer de ce fait leur audibilité. Ce sont de telles « paroles dégelées » qu'un jour sur la mer entendent Pantagruel et ses compagnons.

(4) Cf. *supra,* p. 58 : « Ἔστι δὲ φωνή ... ἀκοῆς ». Ἀήρ πεπληγμένος, c'est la théorie stoïcienne du son élément spécifique ; τὸ ἴδιον αἰσθητὸν ἀκοῆς, c'est la théorie platonicienne selon laquelle le son est provoqué par un choc qui se propage, mais n'est formé qu'au niveau des organes récepteurs : le son est la sensation propre qui est l'audition. Dans le premier cas, c'est l'élément qui est spécifique ; dans le second cas, c'est la sensation.

définition complexe du son : attitude qui explique peut-être celle d'Aulu-Gelle pour qui Varron est l'autorité majeure et presque unique en matière de grammaire. Ce serait pour avoir lu Varron que l'auteur des *Nuits Attiques* exposerait les théories opposées sur la nature du son ; ce serait pour avoir lu Varron qu'il se refuserait à opter entre les deux doctrines. Et peut-être sa sévérité lui vient elle aussi de Varron, souvent un peu âpre lorsqu'il fait allusion à ses devanciers (1).

Il est vraisemblable d'ailleurs qu'après Varron, et peut-être sous son influence, cette querelle sur la nature du son s'estompa d'elle-même chez les grammairiens. Curieux d'histoire anecdotique, Aulu-Gelle en fait encore état à titre documentaire, mais les manuels du Bas-Empire n'en tiennent plus compte. Seule demeure généralement une formule hybride et confuse. La théorie stoïcienne en forme la base, mais des éléments issus du platonisme viennent la surcharger sans que les rédacteurs aient conscience de cette hybridation. Et personne, auteurs ou lecteurs, ne devait plus en creuser les termes avec beaucoup de subtilité (2).

(1) Cf. *supra*, p. 47. Cette sévérité se serait manifestée dans un passage voisin de notre fragment.

(2) La confusion qui chez les épigones s'établit entre ces doctrines vient de ce que les Stoïciens pour expliquer leur « mise en forme » (qui fait de l'air un corps nouveau et *de soi* audible, cf. *supra*, p. 61) font appel à une activité de la langue qui est de l'ordre de l'impulsion (*pulsus*), on dira bientôt du « choc » (πληγή, *ictus*, mot équivoque qu'avait soigneusement évité Varron), empruntant là un terme qui est le terme fondamental de la conception platonicienne. Si bien que *uerberati aeris ictu* est platonicien, mais que *aer ictus* est hybride. Les influences stoïciennes se reconnaissent çà et là à des déterminations qualitatives attribuées à *aer* et qui témoignent qu'on a pensé à des substances différentes : *spiritus, aura,* à des épithètes comme *tenuis* et *exilis* (cf. *supra*, p. 57) et, bien entendu, à la formule *quantum in ipso est*.

En somme les grammairiens de basse époque, dans la mesure où ils ont utilisé Varron, et sans doute un Varron déjà déformé, n'ont plus compris que, dans la formule varronienne, il y avait successivement allusion à deux doctrines distinctes et partant allusion à une controverse. Ils n'ont gardé qu'un énoncé vague et composite. Fort curieusement aussi, ils ont gardé le tour *quantum in ipso est* (cf. *supra*, p. 59), mais au lieu de lui donner son vrai sens (« conformément à ses qualités spécifiques »), ils lui ont donné une valeur banale, « en fonction de sa durée » : ici encore ils n'ont pas compris que ce tour ne prenait son sens que par opposition à une doctrine adverse, qu'il soulignait l'antagonisme de la théorie stoïcienne (théorie de l'émission spécifique) et de la théorie platonicienne (théorie du choc). Il faut dire d'ailleurs que Varron lui-même ne pèche pas par excès de précision.

Mieux encore, certains textes donnent à penser que les grammairiens tardifs n'avaient même plus l'idée qu'une telle querelle avait pu exister sur la nature de la voix. C'est ainsi que le seul Priscien, d'habitude assez bien documenté, présente les trois formules suivantes : 1° « Philosophi definiunt uocem aerem tenuissimum ictum » (*Inst.* I, 1 in *G. L. K.* II, p. 5) ; 2° « Vox est aeris tenuissimi ad linguam percussio » (*Anec. Helv. Prisciania*, p. CLXXXI) ; 3° «... quippe cum ex aere percusso ictu linguae constat, unde uox formatur » (*De accentibus*, in *G. L. K.* III, p. 519). La première formule rappelle la

La suite de la définition varronienne est moins curieuse. La distinction entre le son articulé *(uox articulata)* et le son inarticulé *(uox confusa)*, entre la parole humaine raisonnable *(rationalis)* traduisible par l'écriture *(scriptilis)* et le cri instinctif *(inrationalis)* des animaux, intraduisible par signes *(inscriptilis)*, est une distinction banale. Sans doute, elle devait être mise en formules consacrées dans les traités stoïciens de phonétique (1). Toutefois c'est là non pas une doctrine, mais plutôt un fait d'observation courante et qui n'appartient pas en propre à une école. Aussi trouve-t-on déjà l'esprit, sinon la lettre (2), des remarques présentées ici par Varron à la fois chez Aristote (3), par exemple, et chez Diogène de Babylonie (4).

Les propriétés du son. Un fragment recueilli par le Pseudo-Sergius nous a conservé la théorie de Varron sur les propriétés du son : « *Scire oportet uocem, sicut omne corpus, tris habere distantias, <longitudinem>, altitudinem, crassitudinem. Longitudinem tempore ac syllabis metimur ; nam et quantum morae enuntiandis uerbis teratur et quanto numero modoque syllabarum unum quodque sit uerbum, plurimum refert. Altitudinem discernit accentus, cum pars uerbi aut in graue deprimitur aut sublimatur in acutum. Crassitudo autem in spiritu est, unde etiam Graeci aspirationem appellant ; nam uoces omnes aut aspirando facimus pinguiores, aut sine aspiratu pronuntiando tenuiores* » (5). D'après Varron le son articulé de la voix

formule stoïcienne ; la deuxième, rappellerait celle de Platon si l'épithète *tenuissimum* (qui semble supposer une « émission ») ne rappelait également la formule stoïcienne ; la troisième semble bien être hybride, elle aussi, avec le mot *formatur* qui rappelle la « mise en forme » de Sénèque, et *ictu linguae* qui rappelle Platon et Aristote.

Je dois à l'obligeante amabilité de M. Jacques Perret la majeure partie des indications données dans la présente note.

(1) C'est ce qui apparaît dans les définitions données par les grammairiens du Bas-Empire, que Varron leur ait servi ou non d'intermédiaire avec les manuels stoïciens (cf. *supra*, p. 58, n. 4). En revanche, si l'on en juge par le traité de Denys le Thrace, qui ne contient aucune définition de la voix, les généralités sur la phonétique (hormis la discrimination entre voyelles et consonnes) ne devaient pas intéresser les érudits alexandrins, moins philosophes que philologues.

(2) Le « hennissement du cheval » paraît être justement l'un de ces exemples traditionnels, valable pour tous. On le trouve chez Aristote (*De audib.* 800 *a*), chez Lucrèce (V, 1073), aussi bien que chez Varron ; et Probus le transmettra encore fidèlement (*Inst.* I, in *G. L. K.* IV, p. 47).

(3) Aristt., *Poet.* 1456 *b* 22 ; *De audib.* 800 *a*.

(4) Diog. Bab. ; ap. Diog. Laert. VII, 55, cf. *supra*, p. 58.

(5) Ps. Sergius, *Expl. in Don.*, *G. R. F.*, p. 296, frag. 278 (*G. L. K.* IV, p. 525-526) : « Il faut savoir que le son, comme tout corps matériel, a trois dimensions : la longueur, la hauteur, l'épaisseur. C'est à l'aide du temps et des syllabes qu'on évalue la longueur, car le délai consacré à l'émission des mots, le nombre et la valeur des syllabes importent énormément. C'est l'accent qui décèle la hauteur, selon que telle partie du mot tombe dans le grave ou s'élève à l'aigu. L'épaisseur est fonction du souffle (*spiritus*), d'ou vient même

humaine comporte donc trois éléments : 1°) la « longueur » *(longitudo)* qui s'évalue « au moyen du temps et des syllabes » et qui se mesure pour chaque mot par le nombre de ces syllabes et par la valeur de celles-ci ; 2°) la « hauteur » *(altitudo)*, révélée par l' « accent » *(accentus)* grave ou aigu ; 3°) l' « épaisseur » *(crassitudo)* qui est fonction du souffle *(spiritus)*. C'est l'épaisseur qui rend les sons *pinguiores* ou *tenuiores*.

Ces définitions sont très générales et partant incomplètes ; elles offrent donc à certains égards matière à discussion. On peut évidemment supposer que Varron soit ici, à la suite de ses définitions, soit ailleurs dans ses ouvrages, reprenait son propos, point par point, avec des explications plus circonstanciées et avec des exemples. Toutefois, dans l'état présent de notre documentation, nous n'avons sur la *longitudo* et sur la *crassitudo* rien d'autre que ce fragment unique ; par contre, nous disposons de deux autres passages sur *l'accentus*, générateur de *l'altitudo* (1).

Dans ces conditions les trois propriétés du son énumérées par notre fragment représentent-elles les trois propriétés du son que l'on distingue encore aujourd'hui : durée, hauteur, intensité ? *Crassitudo*, en particulier, est-il l'équivalent d'« intensité ». Voilà des questions qui viennent naturellement à l'esprit. Remarquons d'abord que les mots « longueur », « hauteur », « épaisseur » ne sont pas seulement des termes imagés ; ils font, si l'on peut dire, partie intégrante de la doctrine. Nous retrouvons ici la théorie stoïcienne de la voix - objet matériel (2). Or, pour les Stoïciens, tout ce qui est corps se définit par trois dimensions (3). Le son, simple « mise en forme » (4) de l'air qui est un corps, doit donc présenter trois dimensions mesurables ou appréciables : *oportet uocem*, dit Varron, ou le Pseudo-Sergius qui nous rapporte la théorie varronienne, *sicut omne corpus, tres habere distantias*.

Pourtant, dans cette position stoïcienne, rigoureuse comme un syllogisme, il y a quelque chose de spécieux. Les Stoïciens y accaparent à des fins personnelles une doctrine antérieure. Les trois propriétés du son ne sont pas leur découverte ; on trouve déjà des indications analogues chez Aristote, et peut-être la théorie est-elle encore antérieure à lui. Dans la *Poétique* (5), Aristote, en effet, nous parle des στοι-

que les Grecs appellent l'aspiration [c'est-à-dire ici « le volume d'air expiré »] *crassitudo* (δασύτης), car ou bien en chassant l'air nous rendons tous les sons plus massifs, ou bien nous les rendons plus grêles en les prononçant sans le chasser ».

(1) *G. R. F.*, p. 300, fragm. 281 et 282, cf. *infra*, p. 70.

(2) Archédémos, Diogène de Babylonie, Chrysippe, ap. Diog. Laert. VII, 55 (*Zeno*) : texte cité *supra*, p. 57, n. 2.

(3) Appollodôros, ap. Diog. Laert. VII, 135 (*Zeno*) : « Σῶμα δ'ἐστίν ὥς φησιν Ἀπολλόδωρος ἐν τῇ φυσικῇ, τὸ τριχῇ διαστατόν, εἰς μῆκος, εἰς πλάτος, εἰς βάθος · τοῦτο δὲ καὶ στερεὸν σῶμα καλεῖται ».

(4) Cf. *supra*, p. 60-61.

(5) Aristt., *Poet.* 1456 *b* 30 : « ταῦτα [τὰ στοιχεῖα] δὲ διαφέρει... ...καὶ τῷ μέσῳ » (« Ces lettres diffèrent suivant la forme que prend la bouche et suivant l'endroit où elles se produisent, suivant qu'elles sont rudes ou ténues,

χεῖα (1) et de leurs propriétés diverses. Cette diversité porte sur trois facteurs : δασύτητι καὶ ψιλότητι, καὶ μήκει καὶ βραχύτητι, ἔτι δὲ ὀξύτητι καὶ βαρύτητι καὶ τῷ μέσῳ. Dans les deux derniers groupes de mots on décèle aisément la notion de durée et la notion de timbre. Pour le sens de δασύτης et de ψιλότης, Aristote lui-même nous renseigne dans le Περὶ Ἀκουστῶν (2). Les δασεῖαι φωναί représentent les sons « pour lesquels nous expirons du souffle en même temps que du bruit ; les ψιλαὶ φωναί sont ceux qui naissent sans émission de souffle ». On pourrait être tenté de traduire respectivement δασεῖαι et ψιλαί par « aspirées » et « non aspirées », mais ce serait sans doute employer en l'espèce des termes trop modernes. Car ce passage du Περὶ Ἀκουστῶν est inclus dans une ample étude qui nous présente, pour la désignation des φωναί tout un catalogue d'épithètes (4) généralement jumelées : ἀραιαὶ ἢ πυκναί (les grêles ou les denses), μαλακαὶ ἢ σκληραί (les moelleuses et les dures), λεπταὶ ἢ παχεῖαι (les fines et les épaisses), λιγυραὶ ἢ σαθραί (les mélodieuses et les fêlées). Dans cette énumération Aristote est évidemment guidé par des considérations d'esthétique, il songe à l'expressivité des sons (5). Dès lors, δασεῖαι et ψιλαί — et partant δασύτης et ψιλότης — semblent avoir chez lui des significations plus pittoresques que précises. La traduction par « rudes » et « ténues » (6), un peu vague peut-être, a du moins l'avantage d'être imagée (7).

Faut-il interpréter dans le même esprit les qualificatifs correspondants, *pinguiores et tenuiores,* employés par Varron ? Sa formule remonte évidemment à l'enseignement d'Aristote ; mais cet enseignement avait été entre temps repris et transformé par les grammairiens professionnels de

longues ou brèves, aiguës, graves ou intermédiaires ») ; texte et traduction Hardy, Paris, Belles-Lettres, 1932, p. 59. — Les deux premiers points de vue établis par Aristote se réfèrent à la classification des sons, selon leur point d'articulation ; les trois autres envisagent les propriétés du son en général. Cf. Bywater, *Poetry,* p. 266.

(1) Le mot στοιχεῖα, depuis Platon, désigne à la fois les lettres et les sons qu'elles représentent, tandis que la lettre, en tant que signe purement graphique, se dit γράμμα (cf. Bywater, *Poetry,* p. 262).

(2) Aristt., *De audib.* 804 *b* : « Δασεῖαι δ᾽εἰσὶ τῶν φωνῶν ὅσαις ἔσωθεν τὸ πνεῦμα εὐθέως συνεκβάλλομεν μετὰ τῶν φθόγγων · ψιλαὶ δ᾽εἰσὶ τοὐναντίον ὅσαι γίνονται χωρὶς τῆς τοῦ πνεύματος ἐκβολῆς ».

(3) Comme le fait Bywater (« aspirated, not aspirated »). *Poetry,* p. 57.

(4) Arist., *De audib.* 804 *a.*

(5) Déjà Platon dans le *Cratyle,* après avoir reconnu le rôle des dents, de la langue et des lèvres dans l'émission des στοιχεῖα, mêlant l'esthétique à la physiologie du son, aboutissait à un classement qualificatif et affectif des φωναί (*Crat.* 426 *c* - 427 *d* ; cf. Méridier, éd. du *Cratyle, Notice,* p. 24-25). Ici, dans la *Poétique,* Aristote mêle aux propriétés physiques du son (durée et timbre) les propriétés affectives. Ceci prouve sans doute simplement qu'au temps de Platon et d'Aristote, la phonétique cherchait à se bâtir et n'était pas encore une discipline nettement compartimentée et cohérente.

(6) Traduction Hardy, citée *supra,* p. 64, n. 5.

(7) Sans compromettre d'avance la future valeur technique de ces deux termes, cf. *infra,* p. 66.

l'époque hellénistique. Chez Denys le Thrace, qui est influencé à la fois par l'érudition alexandrine et par l'érudition stoïcienne (1), les mots δασύτης et ψιλότης ont un sens très précis et très technique. Parmi les ἄφωνα (consonnes muettes), τὰ δασέα désigne les « aspirées » (θ, φ, χ) par opposition à τὰ ψιλά, les « sourdes » (τ, π, κ) et à τὰ μέσα, les « sonores » (δ, β, γ) (2).

Dans notre fragment de Varron, on pourrait être tenté, comme l'a été Bywater (3), de donner à *pinguis* et *tenuis* le rôle que jouent δασύς et ψιλός chez Denys le Thrace. Le verbe *aspirare* qui y est employé, semblerait même nous y inviter, car Varron connaît et emploie fort bien sa valeur technique (4). Mais, avec cette interprétation, c'est tout l'esprit du morceau qui est faussé, semble-t-il. Varron prétend non pas y dresser une classification des sons particuliers, mais y établir les propriétés du son en général (*omnes uoces*). Dès lors *aspirare* signifie simplement pour lui, en l'espèce, « chasser l'air ». Aussi bien Varron lui-même, dans la dernière phrase du fragment, paraît marquer la valeur qu'il donne au mot *crassitudo* : c'est le fait de prononcer *aspirando*, en chassant l'air, ou *sine aspiratu*, sans le chasser ; autrement dit ce mot a ici une valeur assez vague comme δασύτης chez Aristote. Par là même Varron nous invite à rejeter pour *crassitudo* le sens que les grammairiens hellénistiques donnent au même mot δασύτης (= *aspiratio*, « aspiration » avec la valeur que donne à ce terme la phonétique moderne). Dès lors aussi *pinguis* et *tenuis* ont une simple valeur imagée (5), comme δασύς et ψιλός dans le Περὶ Ἀκουστῶν d'Aristote. Il y a néanmoins une différence importante. Aristote donne, semble-t-il, à ses deux épithètes

(1) Cf. Susemihl, *Gesch. der Griech. Litt. in d. Alex.* II, p. 157 ; Sandys, *History*, I, p. 138, note 4 ; Della Corte, *La Filologia*, p. 67, notes 1 et 2, et p. 68.

(2) D. Thr., p. 12-13 éd. Uhlig : « τούτων [τῶν ἀφώνων] ψιλὰ μὲν τρία, κ π τ, δασέα δὲ τρία, θ φ χ, μέσα δὲ τούτων τρία, β γ δ, μέσα δὲ εἴρηται ὅτι τῶν μὲν ψιλῶν ἐστι] δασύτερα, τῶν δὲ δασέων ψιλότερα ». D'où chez Bywater l'idée que dans le passage d'Aristote cité plus haut (*Poet.* 1456 *b* 30), δασύτης signifie l'« aspiration » et que l'expression finale, ἐν τῷ μέσῳ, est mise en facteur commun pour les trois groupes de substantifs jumelés. Avec δασύτης et ψιλότης en particulier, elle aurait la même signification que chez Denys le Thrace et désignerait les « sonores » ; cf. Bywater, *Poetry*, p. 266. C'est peut-être prêter à Aristote une technicité grammaticale qui était hors de ses intentions ou de ses moyens, cf. *supra*, p. 65, n. 5.

(3) Bywater, *Poetry*, p. 267, note 1 où le passage du Pseudo-Sergius est cité.

(4) Cf. par ex. Varr. ap. Char., p. 103 Barwick : « *Graecus* et *ortus* sine adspiratione dici debere Varro ait » ; *ibid.*, p. 93 : « *Pulchrum* Varro adspirari debere negat, ne duabus consonantibus media intercedat adspiratio » ; ap. Ter. Scaur., in *G. R. F.*, p. 299, fragm. 280 *c* : « Peccant qui *prehensus* cum aspiratione scribunt ».

(5) Comme par ex. dans Quint. XII, 10, 35 : « Quare qui a Latinis exiget illam gratiam sermonis Attici, det mihi in eloquendo eamdem iucunditatem et parem copiam. Quod si negatum est, sententias aptabimus iis uocibus, quas habemus, nec rerum nimiam tenuitatem, ut non dicam pinguioribus, fortioribus certe uerbis miscebimus, ne uirtus utraque pereat ipsa confusione ».

une valeur qualitative : pour lui, tout son articulé se caractérise donc par sa durée, son timbre et sa valeur expressive. Dans cette liste des propriétés du son, il mêle la physique et l'esthétique (1). D'une façon plus cohérente au contraire, Varron, avec sa théorie stoïcienne et matérialiste des trois dimensions, donne à *pinguis* et à *tenuis* une valeur quantitative ; il songe, en quelque sorte, au volume d'air déplacé dans l'émission du son. Pour lui chaque son articulé se caractérise donc par sa durée, sa hauteur et sa force ; *pinguis* et *tenuis* peuvent se traduire respectivement par « massif » et « grêle ».

Aussi bien les grammairiens postérieurs qui reprennent après Varron la théorie des trois propriétés du son articulé, emploient-ils les termes *longitudo, altitudo* et *largitudo*. Priscien même emploie l'expression *crassitudo uel largitudo* (2), donnant ainsi la traduction officielle d'un mot qui pouvait paraître ambigu. Il explique comme Varron, et d'après lui sans doute, que le son de la voix est de nature matérielle, qu'il a trois dimensions et que sa « largeur » dépend de la quantité de souffle émise par le sujet parlant. Encore que le mot « intensité » ne soit pas la traduction de *crassitudo,* nous pouvons conclure, semble-t-il, que Varron entendait, ou à peu près, par *crassitudo* ce que nous entendons par « intensité ». Toutefois le propos de Varron ne paraît pas vouloir dire autre chose que ceci : un même son peut être prononcé plus ou moins fort. Comme le principe ne comporte pas d'exemples, comme aucun autre fragment ne nous renseigne avec plus de détails, nous ignorons si Varron avait une théorie de l'intensité ; en particulier, nous ignorons s'il distinguait plusieurs catégories ou s'il envisageait simplement l'intensité « oratoire ».

Les deux autres termes employés par Varron pour désigner les propriétés ou éléments du son, *longitudo* et *altitudo,* sont plus immédiatement saisissables. La *longitudo,* dit Varron, s'évalue « au moyen du temps (*tempus*) et des syllabes *(syllabae),* car le délai consacré à l'émission des mots, le nombre et la valeur des syllabes importent énormément ». La *longitudo* est bien ce que nous appelons la « *durée* ».

La distinction des voyelles brèves et des voyelles longues par nature lui était naturellement connue. Non seulement il en pouvait lire la théorie chez les grammairiens grecs et, par exemple, chez Denys le Thrace (3), mais ce problème particulier avait à certains égards, intéressé ses devanciers à Rome. Son maître Accius, par exemple, pour

(1) Cf. *supra,* p. 65, n. 5.

(2) Prisc., *Inst.* I, 1, in *G. L. K.* II, p. 6 (après avoir expliqué que le son se répartit dans les trois dimensions de l'espace, il explique que les différents sons articulés ont eux-mêmes trois dimensions : « Nam si aer corpus est, et uox, quae ex aere icto constat, corpus esse ostenditur, quippe cum et tangit aurem et tripartito diuiditur, quod est suum corporis, hoc est in altitudinem, latitudinem, longitudinem, unde ex omni parte quoque posset audiri. Praeterea tamen singulae syllabae altitudinem quidem habent in tenore, crassitudinem uero uel latitudinem in spiritu, longitudinem in tempore »).

(3) Dion. Thr., p. 9, éd. Uhlig.

distinguer longues et brèves dans l'écriture, avait imaginé la gémination graphique des longues. Lucilius tout en rejetant le subterfuge d'Accius, avait réfléchi à la même question et Varron lui-même s'y intéressait (1). Mais, à dire le vrai, ses idées sur la longueur ou la brièveté des voyelles nous paraissent aujourd'hui assez floues, disons même contradictoires. On peut, sur ce sujet précis, trouver dans son œuvre deux séries de textes : dans la première série, il présente une doctrine qu'on pourrait qualifier d'« orthodoxe » ; dans la deuxième série il paraît délibérément négliger la notion de quantité. Prenons quelques exemples, que d'ailleurs nous retrouverons dans la suite de cette étude, soit à propos de phonétique, soit à propos de morphologie ou d'étymologie.

Première série. — Parlant des mots « bâtards » (2), mi-grecs, mi-latins, Varron signale qu'il existe à côté du vieux nominatif pluriel normal *Bacchidēs, Chrysidēs,* un nominatif grec à la mode *Bacchidĕs, Chrysidĕs* (3). Il signale, après Q. Valérius Soranus (4), que, dans son œuvre, Accius préfère *Hectŏra* à *Hectōrem* (5). Varron nous donne ainsi la preuve qu'il distinguait fort bien la quantité des voyelles dans les mêmes mots d'emprunt selon qu'on leur donnait une forme hellénisante *(Bacchidĕs, Hectŏra)* ou une forme latine *(Bacchidēs, Hectōrem ;* types : *ciuēs, praetōrem).* Ailleurs il propose le nom de « syllabe étalée » *(procera syllaba)* à la syllabe qui a une voyelle longue *(uocalis longa)* comme dernier ou avant-dernier élément : par exemple, dans le mot *facilitās* (6). Il mentionne, plus ou moins nettement, le type de parfait à alternance de quantité et allègue comme exemple : *plŭit* (présent) et *plūit* (parfait) (7). Dans le même texte (8), il cite l'expression juridique *rūta caesa* (9) dont les deux termes sont en asyndète et désignent les objets extraits du sol ou coupés sur le sol que le vendeur se réserve dans la cession d'un terrain. Enfin pour la représentation graphique de la voyelle *-ī-* *(i* long), Varron préconise la graphie en *-ei* pour pour les pluriels, en *-i* pour les singuliers (10).

Deuxième série. — En face de ces textes qui montrent un Varron intéressé par la notion de quantité, il en existe beaucoup d'autres où la même notion paraît absolument négligée. Pas une fois dans les textes ou fragments varroniens intéressant la phonétique, pas même dans les passages intéressant l'*additio,* la *demptio* ou la *commutatio* de voyelles,

(1) Accius, in *G. L. K.* VI, p. 8 ; Lucilius, in *G. R. F.*, p. 36-38, fr. 10-10 *d* ; Varr. in *G. R. F.*, p. 292, fr. 272 ; cf. *infra,* p. 74 et 120.
(2) Cf. *infra,* p. 257.
(3) *L. L.* X, 71. Cf. une réflexion analogue concernant des mots purement grecs, *infra,* p. 147, note 4.
(4) Contemporain d'Accius, *F. P. L.* Morel, p. 41.
(5) *L. L.* X, 70.
(6) Cf. *infra,* p. 74.
(7) Cf. *infra,* p. 185.
(8) *L. L.* IX, 104.
(9) « *Ruta caesa* ita dicimus, ut V producamus ».
(10) Cf. *infra,* p. 120 et suiv.

il n'est question de la quantité (1). En Morphologie Varron parle de la quantité en tout deux fois, c'est dans les deux courts passages mentionnés plus haut, à propos des mots « bâtards » et à propos du parfait à alternance. Mais c'est là une attitude tout à fait exceptionnelle. Et, par exemple, Varron assimile l'ablatif singulier de troisième déclinaison (type *lanx lance)* à l'ablatif de cinquième déclinaison (type *diēs diē*) : la notion de quantité des voyelles à l'ablatif n'est même pas effleurée (2). Il déclare qu'il faut faire attention aux deux génitifs du mot *uas : uasis* et *uadis*. Or il s'agit là non seulement de deux mots différents par le sens, le genre et la flexion (3), mais différents par la quantité : *uăs uădis* et *uās uāsis*. Enfin dans le domaine du rapprochement étymologique l'indifférence de Varron à la quantité des voyelles est totale. Il rapproche *Sŏlum* (sol) de *sōlus* (seul), *pŭteus* (puits) de *pūtor* (pestilence), *uĕhere* (transporter) de *uēlātūra* (transit), *Carīnae* (les « Carèmes ») de *caerĭmonia* (cérémonie), *Pălātium* de *bālāre* (bêler), *Iūnō de iuuō* (4) (venir en aide).

Que peut-on penser de ces attitudes contradictoires ? On peut dire évidemment que les rapprochements faits par Varron sont des étymologies populaires, qu'ils reposent sur une ressemblance visuelle des mots, sur une historiette ou sur un calembour et que la phonétique n'a pas de commune mesure avec ces fantaisies. Mais, par ailleurs, la majorité des exemples allégués dans la première série concernent des formes poétiques *(Hectŏra, Bacchidēs)* ou se réfèrent à l'expressivité des sons (syllabe « étalée »). Aussi bien Varron dans ces textes prétend-il raisonner plutôt sur la « syllabe » que sur la « voyelle » (5). Reste l'exemple de *plŭit plūit* et de *rūta caesa.* Mais en alléguant la forme *plūit,* Varron nous laisse simplement entendre que le *-u-* au parfait était prononcé comme long, car dans les formes de parfaits semblables à l'époque classique on ne trouve que des brèves (par exemple : *fuit*). Il faut donc voir dans la forme *plūit* un exemple de prononciation expressive (6) et non un cas de phonétique scientifiquement raisonné. Quant au participe *rūtus* dans *rūta caesa,* c'est une forme aberrante en face de *dīrŭtus, ērŭtus,* peut-être une forme populaire (7), de toute façon un cas d'espèce ne répondant pas à une règle.

On est dès lors conduit, dans l'ensemble, à la constatation suivante : là où Varron s'intéresse à la quantité des voyelles et des syllabe[illegible]

(1) Cf. *infra,* p. 80-89, les mén[illegible]
(2) Cf. *infra,* p. 1[illegible]
(3) C[illegible]

lorsqu'il parle en poète, en métricien ou en helléniste, ou bien lorsqu'il s'intéresse à l'harmonie des sons ; lorsqu'il parle en philologue, il paraît négliger cette notion. Son attitude est-elle explicable ? Peut-être Varron ne voulait-il pas considérer l'existence d'une voyelle longue ou brève *in abstracto*, la quantité première d'une voyelle étant souvent affectée par les éléments qui la suivent ou même par d'autres raisons plus obscures. Il constatait, par exemple, qu'au génitif *praetōris* répond un nominatif *praetŏr* ; à l'infinitif *amāre*, une forme *amăt* ; à l'infinitif *fierī*, un présent *fīō* ; que la scansion des vers présente tantôt *illīus*, tantôt *illius*, que Plaute offre ici *fūit* et là *fŭit*. De là lui serait venue cette idée que la quantité est une propriété très réelle du son, mais qu'on ne peut la considérer que dans le cadre de la syllabe ou même du mot concret et du passage précis où il est employé. Il aurait en somme introduit ici un point de vue pratique au milieu d'une définition théorique (1). Son élémentaire et syllabe s'expriment par une seule émission de voix, et ce trait commun suffit pour justifier pratiquement le propos de Varron.

Il est possible aussi que son attitude soit due à un autre motif. Les oppositions de quantité dont la poésie classique nous donne, dans l'ensemble, un tableau si net, n'étaient peut-être pas également sensibles à toutes les oreilles. Peut-être dans la langue parlée n'avaient-elles plus, au temps de Varron, la même netteté que dans l'hexamètre dactylique ou dans la prose oratoire soignée. Dès lors Varron, très au courant par ailleurs des précisions de la métrique, n'aurait plus songé spontanément à considérer les oppositions des brèves et des longues lorsqu'il parlait en grammairien.

L'*altitudo* enfin, la hauteur, troisième propriété du son, est révélée par l'*accentus*. C'est encore un passage du Pseudo-Sergius qui nous présente la doctrine de Varron à ce sujet (2). Varron, nous dit-il, emprunte ses idées à Tyrannion d'Amisos, le philologue, élève de Denys le Thrace, amené comme prisonnier à Rome par Lucullus en 67. Mais alors que Denys, élève d'Aristarque, distinguait, selon la doctrine alexandrine devenue classique, trois accents (τόνοι) : l'aigu (ὀξύς), le grave (βαρύς) et le circonflexe (περισπώμενος) (3), Tyrannion et, après lui, Varron ajoutent à cette liste l' « intermédiaire » (μέση *prosodia*) (4). Pour justi-

(1) Cf. sa définition *supra*, p. 63. Mais, naturellement, Varron sait fort bien le cas échéant, quelle est la différence entre son élémentaire et syllabe, cf. *infra*, p. 77.

(2) Ps. Serg. in *G. L. K.* IV, p. 528-532 ; *G. R. F.*, p. 301-303, fragm. 282 : « Tyrannio uero Amisenus, quem Lucullus Mithridatico bello captum Lucio Murenae concessit... quattuor scribit esse prosodias, βαρεῖαν, ὀξεῖαν, μέσην et περισπωμένην ...in eadem opinione et Varro fuit » (*G. L. K.*, p. 529).

(3) D. Thr. p. 6-7 éd. Uhlig.

(4) Le Pseudo-Sergius prend bien soin de nous dire qu'il emploie les deux mots *accentus* ou *prosodia* l'un pour l'autre : le premier est latin, le second est grec : « Accentus, quem Graeci προσῳδίαν appellauerunt » (*G. L. K.* IV, p. 524). En fait chez Aristote le mot προσῳδία avait une valeur plus extensive et désignait l'ensemble des propriétés du son, donc en particulier la « hauteur » (ὀξύτης καὶ βαρύτης), désignée par τόνος chez Denys le Thrace ; cf. Bywater,

fier ses quatre accents (1), Varron fait appel en particulier à la doctrine matérialiste du son (2) et l'on reconnaît une fois de plus chez lui l'inspiration stoïcienne (3). Comme tout objet à trois dimensions, le son, avec sa « hauteur », comporte un « haut » et un « bas », et les notions de « haut » et de « bas » ne s'entendent que s'il y a, entre les deux positions extrêmes, une position de référence ou zone moyenne *(media)* (4). A côté du timbre grave et du timbre aigu, il y a un timbre intermédiaire ou neutre, ni grave, ni aigu, distinct du timbre modulé ou circonflexe *(flexa prosodia)*, qui, lui, est à la fois aigu et grave, puisqu'il passe de l'un à l'autre registre. Ainsi se trouve étayée par des arguments quasi géométriques la théorie des quatre accents.

Au reste, selon le Pseudo-Sergius, de cet accent « intermédiaire », Varron ne pouvait revendiquer la trouvaille pour lui-même, pas plus que pour Tyrannion. Car on trouve déjà l' « intermédiaire » nommément désigné chez Glaucos de Samos et chez Hermocratès d'Iasos (5), on le trouve aussi chez Théophraste le péripatéticien. Le passage de Théophraste, auquel le Pseudo-Sergius fait allusion, est perdu; on peut néanmoins supposer que l'enseignement reçu par Varron à travers Tyrannion, les Stoïciens et Théophraste, remontait à Aristote lui-même. Dans un passage de la *Poétique* déjà rencontré plus haut (6), Aristote établit que la troisième propriété du son, la hauteur, est déterminée par ὀξύτητι καὶ βαρύτητι καὶ τῷ μέσῳ. Par le même mot que Varron, Aristote posait déjà cette notion d' « intermédiaire ». Mais par « intermédiaire » n'entendait-il pas tout simplement l'accent « circonflexe » ? C'est peu probable. Nulle part dans son œuvre le « circonflexe » ne paraît désigné ; là où Aristote parle de l'accent, il ne nomme que le « grave » et

Poetry, p. 336. Ce sens large de προσῳδία était d'ailleurs devenu classique ; on le retrouve par exemple dans les scholies de Denys le Thrace (*Bekker, Anec. Graec.* II, p. 674) : « προσῳδίαι εἰσὶ δέκα ὀξεῖα, βαρεῖα, περισπωμένη, μακρά, βραχεῖα, δασεῖα, ψιλή, ἀπόστροφος, ὑφὲν καὶ ὑποδιαστολή ».

(1) *Acuta, grauis, media, flexa prosodia,* Ps. Serg., *loc. cit. passim.*

(2) Cf. *supra*, p. 60 et suiv.

(3) Cf. *supra*, p. 64, notes 2 et 3.

(4) Ps. Serg., *loc. cit.* : « In eadem opinione et Varro fuit (cf. *supra*, p. 70, n. 2) ; quin leges suas redigit ad ductum scientiae et doctrinae eius... Nullum esse corpus ubi non sit medium, et omnem uocem corpus esse ; omnem igitur uocem medium habere. Quod enim fuit deorsum, prius in medium succedere quam euolet sursum, et quod sursum est, ante eodem uenire quam deorsum, quare utriusque compitum medium esse ».

(5) Ces deux philologues ou philosophes ne sont plus pour nous que des noms. Ps. Serg. in *G. L. K.* IV, p. 530 : « Scire enim oportet... omnium qui ante Varronem et Tyrannionem de prosodia aliquid reliquerunt plurimos et clarissimos quosque mediae huius [prosodiae] fecisse mentionem, quos omnes sibi fuisse auctores Varro commemorat, grammaticos Glaucum Samium et Hermocratem Iasium, item philosophum Theophrastum, peripateticum, cui diuina facundia nomen adsciuit... »

(6) Cf. *supra*, p. 64-65.

l' « aigu » (1). Il n'ignorait pas évidemment la notion de « circonflexe », mais il ne jugeait sans doute pas utile d'établir sur ce point une catégorie ou de la désigner par un mot, puisque le « circonflexe » n'est que l'addition de l' « aigu » et du « grave » (2). Supposition d'autant plus plausible qu'avant d'exposer la doctrine de Varron sur l'accent, le Pseudo-Sergius nous parle d'Athénodore qui ne distinguait que deux accents fondamentaux, le grave et l'aigu (3). Or le philologue Athénodore était un péripatéticien, et il se faisait sans doute l'écho d'un enseignement reçu d'Aristote (4). Ainsi fait aussi Varron, mais cette notion d'accent « intermédiaire » a-t-elle exactement la même valeur chez lui que chez Aristote ? Notons que pour étayer sa doctrine, Varron, d'après le Pseudo-Sergius, utilise deux arguments. Le premier est de caractère moral et affectif : il y a toujours un juste milieu entre deux qualités extrêmes ; par exemple, entre le chaud et le froid, il y a le tiède ou neutre. De même en musique, entre l'aigu et le grave, il y a le *mezzo ;* mais ce *mezzo* est difficile à saisir pour l'oreille parce qu'il est justement très délicat de déterminer avec précision le son moyen entre le grave et l'aigu au milieu d'une audition (5). C'est là un argument

(1) Par ex. Aristt., Περὶ σοφιστῶν ἐλέγχων,. 179 *a* 14 : « Πάλιν εἰ παρὰ προσῳδίαν ὀξεῖαν [ἔστιν ὁ λόγος], ἡ βαρεῖα προσῳδία λύσις, εἰ δὲ παρα βαρεῖαν, ἡ ὀξεῖα ». Cf. aussi Plat., *Crat.* 399 *a-b.*

(2) C'est seulement après Aristote qu'on a dû songer à donner un nom à l'accent « circonflexe », et le Pseudo-Sergius nous fait part des tâtonnements de la terminologie à cet égard : « Quartae illas [prosodias] coniungenti, quia ceteris perplexior est, plura sunt uocabula. Ammonius Alexandrius, qui Aristarchi scholae successit, ὀξύβαρυν uocat, Ephorus autem Cymaeus περίσπασιν, Dionysius Olympius δίτονον, Hermocrates Iasius σύμπλεκτον, Epicharmus Syracusius κεκλασμένην ; uerum ea nunc ab omnibus περισπωμένη graece uocatur, apud nos *flexa,* quoniam primo erecta rursus in grauem flectitur », *G. L. K.* IV, p. 531. Le nom de περισπωμένη qui figure chez Denys le Thrace doit être une invention alexandrine, sinon l'invention de Denys lui-même. Si Aristote avait fixé le nom du circonflexe, on n'aurait pas assisté à toutes ces hésitations.

(3) Ps. Serg., *loc. cit.* (*G. L. K.* IV, p. 529) : « Athenodorus duas esse prosodias putauit, unam inferiorem, alteram superiorem ; flexam autem (nam ita nostra lingua περισπωμένην uocauimus) nihil aliud esse quam has duas in una syllaba ».

(4) Id., *ibid.* (*G. L. K.* IV, p. 530 ; texte qui fait immédiatement suite à celui qui est cité p. 71, n. 5) : «... nec non eiusdem sectae [peripateticae] Athenodorum summi acuminis uirum, qui quamdam prosodiam μονοτονον appellat, quae uidetur alia non esse quam *media,* licet diuerso uocabulo ». Cf. Bywater, *Poetry,* p. 268.

(5) Varr. ap. Ps. Serg. in Wilmanns, p. 187 : «... omnibus a se propositis euidentissimas affert Varro probationes, ut id quoque pro media prosodia facit dicendo ipsam naturam nihil facere totum, ubi non sit medium ; ut inter rudem et eruditum, inter calidum et frigidum, amarum et dulcem, longum et breuem est quiddam medium, quod neutrum est, sic inter imam summamque uocem esse mediam, ibique quam quaerimus prosodiam. Neminem musicum esse, qui mediam uocem in cantu ignorauerit, nec quemquam potuisse dicere in sono chordarum aut uoce tibiarum assaue uoce cantantium μέσ ν esse, si non in omni uocis natura esset medium ; minimeque mirum ut in hanc multorum sensus

que Varron emprunte, semble-t-il, à Aristote (1). Le second argument, matérialiste et scientifique, il l'emprunte aux Stoïciens ; c'est celui qu'on a vu plus haut (2) : la voix, qui est un corps matériel, a dans sa dimension en « hauteur » une partie haute, une partie basse et une partie médiane équidistante des deux extrêmes. Une fois de plus nous voyons donc Varron associer avec éclectisme des arguments empruntés à des doctrines différentes.

Les trois propriétés du son signalées par Varron sont bien celles que nous distinguons encore aujourd'hui : durée, intensité, hauteur. L'absence de tout exemple concret dans les rares fragments où il traite cette question, nous a conduits à essayer de préciser sa pensée par des recoupements. Ce procédé, un peu long, nous a du moins permis de mesurer l'étendue de sa documentation et la variété des influences qu'il a dû subir.

L'expressivité des sons. Varron, contrairement à Aristote, ne semble donc pas avoir catalogué, parmi les propriétés des sons, leur valeur expressive. Mais cette prise de position, d'ailleurs très logique (3), ne l'a pas conduit, tant s'en faut, à méconnaître ce que nous appelons l'« expressivité ». A cet égard, un fragment conservé par Diomède est tout à fait révélateur (4) : « Parmi

non animaduertat, cum illum, qui in cithara aut tibia aliquando uberior est, saepe totum non sentiat meatum. » (A l'appui de tous ses principes, Varron apporte des preuves qui sont d'une évidence éclatante, c'est ainsi qu'il le fait également en faveur de l'accent intermédiaire lorsqu'il dit que la nature même ne présente aucun ensemble où il n'y ait un milieu. De même qu'entre l'ignare et l'érudit, entre le chaud et le froid, entre l'amer et le doux, entre le long et le court, il y a quelque chose d'intermédiaire qui est le neutre, de même dans la voix, entre le haut et le bas il y a le *mezzo*, et là se trouve l'accent que nous cherchons. Point de musicien, selon lui, pour ignorer l'existence du *mezzo* dans le chant, et personne n'aurait pu affirmer que dans les sonorités des cordes ou dans la voix des flûtes ou encore dans la voix des chanteurs sans accompagnement, il y a une μέση [un ton intermédiaire] si la nature même de la voix ne comportait *un mezzo* ; et il est tout a fait naturel que beaucoup d'individus n'en aient point leur sensation affectée étant donné que, dans le jeu de la cithare ou de la flûte, où il est parfois assez abondant, c'est souvent tout cet intermédiaire qui échappe à leur sensation).

(1) Aristt., De audib. 804 *a* : « τὸ δ'αὐτὸ συμβαίνει τοῦτο καὶ περὶ τὰς συμφωνίας · διὰ γὰρ τὸ περισυγκαταλαμβάνεσθαι τοὺς ἑτέρους ἤχους ὑπὸ τῶν ἑτέρων, καὶ γίνεσθαι τὰς καταπαύσεις αὐτῶν ἅμα, λανθανουσιν ἡμᾶς αἱ μεταξὺ γινόμεναι φωναί » (Le même phénomène [l'impossibilité dans un ensemble de saisir l'élément moyen] se produit aussi pour les accords musicaux. Du fait que les notes se compénètrent les unes les autres et qu'elles cessent en même temps, nous ne nous rendons pas compte qu'il existe des intermédiaires [entre le grave et l'aigu]).

(2) Cf. *supra*, p. 71, n. 4.

(3) Cf. *supra*, p. 67.

(4) Diom., in *G. L. K.* I, p. 428, in *G. R. F.*, p. 269, fragm. 243 ; « syllabae ut ait Varro, aliae sunt asperae aliae leues, aliae procerae aliae retorridae, aliae barbarae aliae graeculae, aliae durae aliae molles. Asperae sunt ut trux crux trans ; leues ut lana luna ; procerae sunt quae uocalem longam extremam habent aut paenultimam, ut facilitas ; retorridae sunt quae mutam habent extremam,

les syllabes, comme dit Varron, les unes sont *rugueuses*, les autres *lisses*, les unes *étalées*, les autres *rabougries* ; les unes *barbares*, les autres *à la grecque*, les unes *dures*, les autres *moëlleuses*. Syllabes *rugueuses*, par exemple : *trux, crux, trans* ; *lisses*, par exemple : *lana, luna* ; les syllabes *étalées* sont celles qui ont une voyelle longue comme dernier ou avant-dernier élément, par exemple : *facilitas* ; les *rabougries* sont celles qui se terminent par une muette, comme *hic, hoc* ; syllabes *barbares*, par exemple : *gaza* (1) ; syllabes *à la grecque*, par exemple *hymnos, Zenon* (2) ; syllabes *dures*, par exemple : *ignotus* ; syllabes *moëlleuses*, par exemple : *aedes*. » On croit relire tel passage du Περὶ Ἀκουστῶν où Aristote classe les syllabes selon leur valeur expressive au moyen d'épithètes jumelées et antithétiques, comme μαλακαὶ ἢ σκληραί (3). Directement ou indirectement ce morceau de Varron en est inspiré.

Du reste la théorie de l'expressivité des sons est déjà établi nettement chez Platon dans le *Cratyle* où Socrate déclare, par exemple, que R et L (nos « liquides ») expriment le « mouvement », que D et T (nos « dentales ») expriment l'« arrêt » (4). Et Platon lui-même n'est pas l'inventeur de cette théorie : à travers Cratyle, son maître, elle remonte au maître de Cratyle, Héraclite (5). On voit aisément quelle est la portée de la doctrine : il s'agit de l'idée de base qui justifie la théorie du mot-image sonore, de l'idée qui justifie en somme une bonne partie de l'étymologie populaire. Varron étymologiste ne pouvait manquer de s'en faire l'écho, et nous la retrouverons à propos de ses recherches sur l'origine des mots. Mais notons en passant qu'ici encore, comme pour la *longitudo* (6), Varron s'intéresse non au son isolé, mais à la syllabe et surtout aux mots dont elle est partie intégrante. Notons aussi la pertinence amusante de certains exemples, une fois adopté le point de vue varronien. *Luna* et *lana*, où figure à l'initiale la liquide L, représentent en effet, le premier un corps qui « glisse », le second un corps qu'on fait « glisser » (7). Notons enfin que, tout en reproduisant, ou à peu près, les

ut hic hoc ; barbarae sunt ut gaza ; graeculae ut hymnos Zenon ; durae ut ignotus ; molles ut aedes ».

(1) « Syllabes barbares », parce que *gāza*, emprunté au grec γάζα, est un mot iranien qui désigne le « trésor du roi de Perse (Ernout-Meillet [3], I, p. 477, s. v. *gāza*) : il avait pour les Grecs eux-mêmes un son étranger, « barbare », un air d'importation, à plus forte raison pour les Romains. Le mot commence à apparaître en latin précisément au temps de Varron, où il devait être « à la mode ».

(2) Syllabes *à la grecque*, à cause de l'*-y-* et du *-z-* ignorés en principe du latin, sauf dans les mots d'emprunt : cf. *infra*, p. 106, 115, 125.

(3) Cf. *supra*, p. 65.

(4) Plat., *Crat.* 426 *d* - 427 *c*. De même Varron reconnaît à la liquide R un caractère « poli » et coulant : *lēuitas*, *L. L.* V, 133. *Lēuitas* doit s'entendre ici en effet par opposition implicite avec *asperitas*, comme dans le passage cité p. 73, n. 4, *lēues* est opposé à *asperae*.

(5) Cf. Méridier, éd. du *Cratyle*, *Notice*, p. 24-25, p. 40 ; cf. *infra*, p. 261.

(6) Cf. *supra*, p. 67 et suiv.

(7) Dans le *De Lingua Latina*, Varron complète ce qu'il nous dit ici par

termes mêmes d'Aristote, Varron se montre aussi l'élève docile des Stoïciens pour qui le mot, dans sa sonorité même, est révélateur de réalités naturelles ordonnées avec sagesse (1).

La classification des sons. Le hasard fait qu'aucun passage de Varron actuellement connu ne nous donne sa classification des sons de manière précise. Pour connaître ses idées sur ce point, on ne peut que réunir quelques renseignements épars.

L'emploi des termes *uocales, consonantes, semiuocales, mutae* (2) nous révèle du moins que Varron utilisait des rubriques générales connues depuis Platon (3) et sans cesse utilisées après lui par toutes les écoles, aussi bien par les Péripatéticiens que par les Stoïciens ou les grammairiens de l'école alexandrine (4). Il est inutile d'insister sur l'opposition voyelle-consonne. Parmi les consonnes, Varron distingue les *semiuocales* et les *mutae*. Les *semiuocales* sont ce que nous appellerions aujourd'hui les « continues ». Diomède, qui suit si souvent Varron pour ses généralités de phonétique, nous présente probablement la liste des *semiuocales*

des indications d'ordre étymologique. Il déclare que *lana* est un mot grec (*L. L.* V, 113) et que *luna* est un mot sabin (*L. L.* V, 74) ou qu'il vient de *lucere* (*L. L.* V, 68). C'est peut-être ce qui a incité Wilmanns, sans raison scientifique valable, à intégrer ce fragment, conservé par Diomède, au *De Sermone Latino ad Marcellum,* traité quasi contemporain du *De Lingua Latina* (cf. *supra,* p. 27-29 et Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 83 et 178).

(1) Cf. Aug., *Princ. Dial.* 6 et *infra,* p. 253-254, p. 280 et suiv.

(2) Par ex. Varr. in *G. R. F.*, p. 269, fragm. 241 (cité *infra,* p. 76, note 3) et 243 ; p. 286, fragm. 267.

(3) Et peut-être sont-elles antérieures à lui. Platon distingue 1°) les φωνήεντα [στοιχεῖα] (voyelles) ; 2°) les φωνήεντα μὲν οὔ, οὐ μέντοι γε ἄφθογγα appelés aussi μέσα : ce sont les semi-voyelles ou « intermédiaires » ; 3°) enfin les consonnes muettes, ἄφωνα καὶ ἄφθογγα, Il ne donne pas d'exemples concrets. Cf. *Crat.* 424 *c* ; *Phil.* 18 *b-c* ; *Theaet.* 203 *b.*

(4) Par ex. Aristt., *Poet.* 1456 *b* 24 : « ταύτης δὲ μέρη... οἷον τὸ Γ καὶ τὸ Δ ». (« La lettre comprend la voyelle, la demi-voyelle et la muette. Est voyelle la lettre qui a un son audible sans qu'il y ait rapprochement de la langue ou des lèvres ; est demi-voyelle la lettre qui a un son audible avec ce rapprochement, par exemple le Σ et le P ; est muette la lettre qui, comportant ce rapprochement, n'a par elle-même aucun son, mais devient audible accompagné des lettres qui ont un son, par exemple le Γ et le Δ » (traduction Hardy). D. Thr., p. 9-14 éd. Uhlig : Denys distingue les φωνήεντα (*uocales*), les ἡμίφωνα (*semiuocales*), et les ἄφωνα (*mutae*). Parmi les φωνήεντα, 2 « longues » (μακρά) : η et ω, 2 « brèves » (βραχέα) : ε et ο, 3 « indifférentes » (δίχρονα) : α ι et υ, plus 6 δίφθογγοι : αι, αυ, ει, ευ, οι, ου ; parmi les ἡμίφωνα, 3 « doubles » (διπλᾶ) : ζ ξ ψ, 4 « liquides » (ὑγρά) : λ μ ν ρ, et le sigma ; parmi les ἄφωνα, 3 « aspirées » (δασέα) : θ φ χ, 3 « douces » (ψιλά), nous dirions « sourdes » : κ π τ, 3 « intermédiaires » (μέσα) nous dirions « sonores » : β γ δ. Diogène de Babylonie, le maître de Cratès de Mallos (ap. Diog. Laert. VII, 56 in Von Arnim, *Stoïc. fragm.* III, p. 213, fragm. 20) distingue 7 φωνήεντα et 6 ἄφωνα (β γ δ κ π τ); les autres phonèmes ne sont pas inventoriés, peut-être ne s'agit-il que d'un oubli de Diogène Laërce.

telle que l'établissait Varron : ce sont *f l m n r s x* et le *z* des Grecs (1). Quant aux *mutae* qui sont, d'une façon générale, nos « occlusives » ou « instantanées », ce sont d'après Diomède : *b c d g h* (l'« aspiration ») *k p q t* (2). Varron, en tout cas, comme l'a montré M. Strzelecki, propose un moyen pratique de faire la discrimination entre les deux séries par la prononciation même du nom de la lettre (3) : les *semiuocales* auront un E préposé (EF, EL, etc...), les *mutae* un E postposé (BE, CE, etc...). Auparavant, semble-t-il, les noms de toutes les consonnes indistinctement comportaient un E postposé (4). La réforme varronienne a subsisté jusqu'à nos jours.

Varron descendait-il à plus de détails ? Comme Denys le Thrace, distinguait-il parmi les *uocales* les voyelles proprement dites et les diphtongues ? Parmi les *semiuocales,* distinguait-il les « liquides » *l m n r* et la « sifflante » *s* ? Distinguait-il parmi les *mutae* les « sourdes », les « sonores » et les « aspirées » ? Poussant encore plus loin la précision, établissait-il, comme son quasi contemporain Denys d'Halicarnasse, une classification des muettes selon leur point d'articulation : labiales, dentales, gutturales (5) ? C'est possible. Ce n'est pas certain (6). Comment des grammairiens comme Charisius ou Diomède, par exemple, ne se seraient-ils pas fait l'écho de ces distinctions ? Notons toutefois qu'à

(1) Diom., *Art. gramm.* II, in *G. L. K.* I, p. 422. C'est-à-dire que cette liste correspond *mutatis mutandis* à la liste des ἡμίφωνα établie par Denys le Thrace.

(2) Id., *ibid.*, p. 423. Ces rubriques et ce classement se trouvent déjà chez Probus (*G. L. K.* IV, *Inst. art.*, p. 49-50) et se retrouvent chez la plupart des grammairiens de basse époque, par ex. : Dosithée, *G. L. K.* VII, p. 381 ; Marius Victorinus, *G. L. K.* VI, p. 5 ; Maximus Victorinus, *G. L. K.* VI, p. 194; Donat, *G. L. K.* IV, p. 367 ; Priscien *G. L. K.* II, p. 6 ; Ps. Serg., *G. L. K.* IV, p. 520 ; Charisius, p. 4-5, éd. Barwick.

(3) Ps. Serg., in *G. L. K.* IV, p. 520 : « Varro dicit consonantes ab *e* debere incipere, quae semiuocales sunt, et in *e* debere desinere, quae mutae sunt ».

(4) Cf. la subtile étude de M. Strzelecki, *Litt. nom.*, p. 5 et p. 29.

(5) D. H. Περὶ συνθέσεως ὀνομάτων XIV, 83-85, p. 55-57 *Opusc.*, T. 2, éd. Usener-Radermacher. La classification établie par Denys d'Halicarnasse (1° semi-voyelles : liquides, nasales, sifflante, consonnes doubles ; 2° muettes : sourdes, sonores, aspirées et, dans chacune des catégories, labiales, dentales, gutturales) est tout à fait comparable à celle des manuels modernes. D'ailleurs cette classification, conforme à la physiologie du son, remonte, au moins partiellement, à Platon (cf. *supra*, p. 65, n. 5) ; et, avant lui déjà, la physiologie de la phonation, si l'on croit Alexandre d'Aphrodisias, intéressait Archinos de Coelè qui introduisit à Athènes l'alphabet ionien à la fin du v° siècle. Plus ou moins explicitement, Archinos devait classer les sons d'après leur « point d'articulation » : "Ελεγε γὰρ ὁ 'Αρχῖνος ἢ ἔξω τι παρὰ τὴν μύσιν τῶν χειλῶν ἐκφωνεῖσθαι ὥσπερ τὸ Π καὶ διά τοῦτο τὸ Ψ πρὸς τῷ ἄκρῳ γεννᾶσθαι τῆς γλώττης ὡς ἐκ τοῦ ΠΣ συγκείμενον, ἢ τῷ πλάτει τῆς γλώττης παρὰ τοὺς ὀδόντας ὥσπερ τὸ Δ καὶ διὰ τοῦτο τὸ Ζ κατὰ ταύτην γεννᾶσθαι τὴν χώραν, ἢ τῷ κυρτῷ καὶ πιεζομένῳ ἐκ τοῦ ἐσχάτου ὥσπερ τὸ Κ, ὅθεν τὸ Ξ προϊέναι » (Alex. Aphrod., *In Aristt. Metaph.* 1093 *a* 20, éd. Hayduck, p. 834).

(6) Ce qu'il y a de sûr c'est qu'il faisait état de ces points d'articulation, cf. *infra*, p. 90-91.

propos de l'expressivité des sons, Varron fait un sort particulier à R et L (1). Cette *lēuitas*, ce caractère « lisse » ou « coulant » qu'il leur prête n'a peut-être pas à ses yeux simple valeur esthétique. Peut-être *lēuis* est-il aussi une épithète de classification. Charisius et Diomède, si modestes dans le nombre de leurs rubriques, distinguent du moins les *liquidae l m n r* (2). Pourquoi cette catégorie plutôt qu'une autre ? Peut-être pour reproduire la catégorie privilégiée que distinguait Varron (3).

Dans les textes de Varron qui nous sont parvenus, nous ne disposons pas non plus d'une définition pertinente et complète de la syllabe. Toutefois, dans un fragment conservé par Diomède (4), Varron nous dit que les *litterae* se groupent en *syllabae (litterae in syllabas coguntur* (5)). Par là, nous constatons qu'il ne confondait pas, théoriquement du moins, syllabe et phonème indivisible (6). Nous constatons aussi, d'après ce même fragment, que le mot *littera* désignait pour lui la lettre en tant que signe graphique et la lettre en tant que son, alors que les Grecs disposaient respectivement, pour ces deux notions, de γράμμα et de στοιχεῖον. Malgré cette distinction théorique très nette du son élémentaire et de la syllabe, Varron dans la pratique confond, on l'a vu (7), les deux notions. Aussi, quand il nous parle d'allongement ou d'abrègement, d'adjonction ou de soustraction de syllabes, surtout sans donner d'exemples, n'est-on jamais sûr de ce qu'il entend par là (8) ; et lorsqu'il donne des exemples, la confusion est nette (9).

(1) Cf. *supra*, p. 73, n. 4 ; p. 74, n. 4.

(2) Char. p. 5 éd. Barwick, Diom., *Art. gramm.* II, in *G. L. K.* I, p. 422.

(3) En tout cas, à supposer, ce qui n'est pas sûr, que Varron, dans ses écrits, n'ait pas distingué, en plus de ses deux catégories générales, d'autres catégories spéciales que celle des *lēues*, il est certain qu'il avait connaissance de classifications plus détaillées. Les grammairiens romains contemporains, sans parler des Grecs, en faisaient état. Cicéron, curieux de grammaire, s'intéressait à la classification des *litterae* par point d'articulation (*figuratione oris*) et à la liste des labiales *b, p, f,* il ajoutait le *u* consonne. Cf. Cic. in *G. R. F.*, p. 419, fragm. 2, conservé par Marius Victorinus (*G. L. K.* VI, p. 18) : « Proprie [consonantes] sunt cognatae quae simili figuratione oris dicuntur, ut est b f m p, quibus Cicero adicit V, non eam quae accipitur pro uocali, sed eam quae consonantis obtinet uicem et anteposita uocali fit ut aliae quoque consonantes ».

(4) Diom., in *G. L. K.*, I, p. 426, fragment cité *supra*, p. 52, n. 5.

(5) On trouve déjà chez Aristote une définition nette de la syllabe. Aristt., *Poet.* 1456 *b* 34 : « Συλλαβὴ δ'ἐστὶ φωνὴ ἄσημος, συνθετὴ ἐξ ἀφώνου καὶ φωνὴν ἔχοντος · καὶ γὰρ τὸ ΓΡ ἄνευ τοῦ Α συλλαβή, καὶ μετὰ τοῦ Α, οἷον τὸ ΓΡΑ ». Cf. aussi Denys le Thrace : « Συλλαβή ἐστι κυρίως σύλληψις συμφώνων μετὰ φωνήεντος ἢ φωνηέντων, οἷον καρ, βοῦς · καταχρηστικῶς δὲ καὶ ἐξ ἑνὸς φωνήεντος οἷον α η » ; et Denys distingue en outre les syllabes longues (μακραί, par nature ou par position), brèves (βραχεῖαι) et indifférentes (κοιναί). Ed. Uhlig, p. 17-19.

(6) Diom., in *G. L. K.*, I, p. 426, fragment cité *supra*, p. 52, n. 5.

(7) Cf. supra, p. 70 ; Varr. *L. L.* VIII, 72 : «... debemus secundis syllabis longis Hectorem, Nestorem :... ».

(8) Par ex., *L. L.* V, 6.

(9) Par ex. *L. L.* V, 172. Varron déclare dans ce passage que certains noms

2. — Eléments de phonétique appliquée.

Varron a-t-il écrit un traité de phonétique ?

Il n'est pas déraisonnable de supposer que Varron avait, dans un traité ou dans un autre, indiqué d'une façon cohérente et continue ses principes de phonétique générale. Les grammairiens postérieurs qui lui sont si redevables présentent tous en effet, pour cette partie de leurs manuels, un canevas qui peut venir de Varron. On voit chez eux, par exemple, les rubriques *De uoce, De litteris, De syllabis, De prosodia.* Aussi bien Varron, à cet égard, n'avait-il lui-même qu'à imiter dans ses propres écrits l'économie d'un traité comme celui de Denys le Thrace, en lui combinant des éléments d'origine stoïcienne. Mais est-il raisonnable d'imaginer que Varron avait composé de même un traité de phonétique appliquée ? Telle est la question qui se pose.

D'abord, dans l'état actuel de notre documentation sur la grammaire ancienne, il n'existe pas à proprement parler de traité de phonétique appliquée antérieur à Varron. Si Varron en avait rédigé un, sa tentative aurait été originale et remarquée. On devrait trouver, conservé chez les grammairiens de la décadence, le souvenir d'un tel traité. Or, ce qu'on trouve chez la plupart d'entre eux, c'est, à propos de l'étude des *litterae* présentée selon l'ordre alphabétique, quelques remarques brèves concernant, par exemple, l'abrègement des voyelles ou l'accommodation *(mutatio)* des consonnes dans les groupes complexes (1). En somme un catalogue très incomplet et non un traité de phonétique logiquement construit. Wilmanns, qui dans son édition des *fragmenta,* reconstitue artificiellement l'économie des traités perdus (2), groupe sous le titre du *De Sermone Latino ad Marcellum* (I-III) à peu près tous les fragments qui intéressent la phonétique appliquée (3). On est assez frappé en les lisant de constater qu'ils ressemblent, pour la méthode de présentation, à ces remarques « alphabétiques » des grammairiens postérieurs : grâce au double sens du mot *littera* (signe et son), Varron y offre brièvement, en quatre ou cinq lignes, pour telle ou telle « lettre », tantôt des indications d'ordre graphique ou historique, tantôt des indications cursives d'ordre phonétique, tantôt les deux à la fois. Enfin et surtout, les citations de Varron faites par les grammairiens se trouvent précisément insérées

de monnaie sont dus à une sorte d'abrègement qui ne conserve des mots primitifs que les « syllabes » finales (*ut extremas syllabas habeant*) : ainsi *dextans* vient, selon Varron, de *de(mptus) (se)xtans* et *des* de *de(mptus) (trien)s.* On voit que l'expression *extremae syllabae* convient très inégalement aux exemples cités.

(1) Il y aurait lieu ici de reprendre les références déjà données p. 76, note 2.

(2) Cf. *supra,* p. 30-31.

(3) Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.,* p. 173-185.

dans cette sorte d'inventaire présenté par eux selon l'ordre de l'alphabet, et appelé *explanatio litterae* par le Pseudo-Sergius (1).

On en vient à se demander si Varron n'avait pas en effet dans un traité comme le *De antiquitate litterarum*, ou peut-être dans plusieurs ouvrages, présenté selon l'ordre alphabétique des observations de phonétique appliquée. Il aurait donc écrit, si l'on veut, un manuel, ou plutôt un répertoire étriqué, fait de quelques indications sans grand lien entre elles, et sans grande portée, en tout cas un travail très différent de nos traités modernes (2).

Mais si l'existence d'un ouvrage ainsi conçu paraît probable, il est certain que toutes les remarques de Varron intéressant la phonétique n'y étaient pas incluses : on n'y trouvait, au contraire, que quelques remarques mineures. Une foule d'autres observations ont été insérées dans des traités non spécialisés et ce sont de beaucoup les plus intéressantes et les plus originales (3) : on en trouve ainsi dans les livres « étymologiques » ou « morphologiques » du *De Lingua Latina*. Vu l'interdépendance de la phonétique et de la morphologie, Varron, au hasard de ses recherches sur la forme et sur l'origine des mots, rencontre sur sa route des éléments de phonétique. Ils apparaissent en ordre dispersé, capricieux, lacunaire : menues enquêtes, notes traditionnelles, observations faites en passant, théories incomplètes ; leur ensemble ne forme pas un corps de doctrine,

(1) Pour la présentation même des éléments, il y a des mots ou des réflexions-types. Exemples : Varr., in Wilmanns, 57, p. 182 (*G. R. F.* 280 *a*, p. 298)) : « R littera si primo loco ponatur... » et Char., p. 6, 24 Barwick : « B littera tam praeponitur... » ; Varr. in Wilmanns 56, p. 181 (*G. R. F.* 279, p. 297) : « H sicut in quaestione est littera sit necne... » et Char., p. 7, 13 Barwick : « H littera recepta uulgo in numerum mutarum ». — Pour le mélange rapide des considérations graphiques, historiques et phonétiques, cf. par ex. pour le digamma, Varr. ap. Cassiod., in Wilmanns 46, p. 176 (*G. R. F.* 270, p. 291) et (pour ainsi dire dans les mêmes termes) Prisc., in *G. L. K.* II, p. 11 ; dans le même esprit, à propos de Y et Z, Char., p. 8 Barwick. — Pour les citations de Varron qui apparaissent dans le répertoire alphabétique des grammairiens, cf. Varr. (Wilmanns 106, *G. R. F.* 240) dans Prisc., *Inst.* I, 16 (*G. L. K.* I, p. 13) ; Varr. (Wilmanns 94, *G. R. F.* 242) dans Probus, *Inst. art.* (*G. L. K.* IV, p. 49) ; Varr. (*G. R. F.* 241) dans Ps. Serg. *Expl. Don.* (*G. L. K.* IV, p. 520) ; Varr. (Wilmanns 52, *G. R. F.* 277 dans Papirianus ap. Cassiod. (*G. L. K.* VII, p. 159) ; Varr. (Wilmanns 56, *G. R. F.* 279) dans Annaeus Cornutus ap. Cassiod. (*G. L. K.* VII, p. 152) ; Varr. (Wilmanns 57, *G. R. F.* 280 *a*) dans le même (*G. L. K.*, p. 154) etc...

(2) Et pour ce travail Varron aurait-il eu sinon un modèle, du moins un précédent ? C'est vraisemblable puisque, pour la grammaire grecque du moins, on trouve chez son quasi contemporain Denys d'Halicarnasse un exposé du même genre. Après sa classification des sons (cf. *supra*, p. 76, note 5), Denys présente, en un ordre plus ou moins alphabétique, quelques observations succinctes sur la rencontre et l'influence réciproque des phonèmes (Περὶ συνθέσεως ὀνομάτων XV, 85 sqq., p. 57-60 *Opusc.*, T. 2, éd. Usener-Radermacher). Dans le domaine latin, Varron avait probablement trouvé des indications chez Accius (cf. *infra*, p. 120).

(3) Cf. *infra*, p. 80 et suiv.

parce que Varron n'imagine pas qu'il y ait là une science autonome. Mais ces remarques n'en sont pas moins fort précieuses. Varron y offrait en somme à ses lecteurs quelques rudiments d'une discipline qui n'avait pas encore conscience d'elle-même.

Dans l'exposé qui va suivre, on a, pour la commodité, regroupé sous des rubriques modernes ces éléments épars ou sans lien dans l'œuvre de Varron. De ce fait, l'esprit du travail varronien se trouve faussé par une cohésion spécieuse. D'autre part, si Varron semble avoir eu d'heureuses intuitions, il n'est que rarement allé jusqu'au bout de ses trouvailles ; un fait est signalé, mais la règle correspondante n'est pas énoncée, sauf exception. Peut-être même n'est-elle pas clairement conçue, peut-être avons-nous tendance aujourd'hui à « forcer » l'intention de l'auteur et à lui prêter une divination excessive.

Vocalisme : 1° apophonie, alternance, syncope, hésitation de timbre, traits dialectaux.

Pour les voyelles, Varron semble avoir eu quelque idée des phénomènes que nous appelons apophonie, alternance radicale, syncope et hésitation de timbre, sans d'ailleurs faire une discrimination bien nette entre ces différents accidents phonétiques. Notons tout de suite aussi qu'à leur propos Varron ne fait jamais intervenir la notion de quantité (1).

Au livre V *De Lingua Latina*, il nous parle en effet de certains phénomènes qui peuvent se produire à l'intérieur des mots : suppression *(demptio)*, addition *(additio)*, transformation *(commutatio)* ou transposition *(traiectio)* de telle ou telle lettre (2). Et il revient sur ces indications à plusieurs reprises, en particulier sur les « transformations » de lettres (3).

Plus nettement et avec des exemples, Varron nous parle ailleurs des

(1) Il ne parle nettement de la quantité, d'un point de vue pratique, qu'en de rares passages cités plus haut (cf. p. 67 et suiv.) et qui n'intéressent pas la phonétique.

(2) *L. L.* V, 6 : « Quorum uerborum nouorum ac ueterum discordia omnis in consuetudine communi, quot modis commutatio sit facta qui animaduerterit, facilius scrutari origines patietur uerborum : reperiet enim esse commutata, ut in superioribus libris ostendi, maxime propter bis quaternas causas. Litterarum enim fit demptione aut additione et propter earum traiectionem et commutationem, item syllabarum productione <aut correptione, et adiectione aut detractione>... ».

(3) *L. L.* VI, 2 (Cf. *infra*, p. 158, note 2) ; X, 26 : « Vbicumque commouentur litterae, non solum eae sunt animaduertendae, sed etiam quae proxumae sunt neque mouentur : haec enim uicinitas aliquantum potest in uerborum declinationibus ». Pas plus pour ce passage que pour V, 6 et VI, 2 Varron ne donne d'exemples. Remarquons qu'ici les « changements » qui affectent les lettres sont désignés par les verbes *commouentur* et *mouentur*, de sens vague et sans doute assez large, englobant les quatre types d'accidents phonétiques signalés en V, 6. La même valeur extensive en V, 6 avait été donnée à *commutatio* et *commutare*, malgré le sens précis attribué plus bas à *commutatio* dans le même passage. La terminologie varronienne n'est pas nette, nouvelle preuve que la phonétique appliquée est bien alors une science en formation.

« transformations » de voyelles. Mettant en rapport, à juste titre, *inlicium* (invitation) avec *pellexit* (il attira), il reconnaît une certaine affinité entre I et E : *I cum E magnam habet communitatem* (1) (mais il ne parle pas de *lacio* par rapport auquel les deux mots présentent le phénomène d'apophonie). Fort heureusement aussi il rapproche *insicia* (hachis) de *insecta* (hachée) (2). Et c'est sans doute dans le même ordre d'idées que Varron apparente, très justement d'ailleurs, *cerno* à *discrimen* et à *cretio* (3). Mais il se croit obligé de passer par l'intermédiaire d'un prétendu *cerco*, forme accessoire de *creo* obtenue sans doute, par ce que Varron appelle une *additio litterae* (4). C'est ainsi que le rapport de *cre-o* à *cri-men* révèle, pour Varron, le passage de *-e-* à *-i-*. Le raisonnement est faux, bien entendu, mais l'erreur de Varron est suggestive : elle nous apprend qu'il pressentait plus ou moins vaguement le phénomène des « degrés de la racine », en ce sens qu'il ne voyait pas dans la racine un bloc morphologique intangible (5). En supposant de même, probablement, une *traiectio* combinée de *commutatio*, Varron, dans le même esprit, rapproche aussi *terere* de *triuolum* (herse à battre), de *tritura* (battage du blé) et de *triones* (attelage de bœufs) (6).

Ailleurs Varron nous parle du passage fréquent de A à E *(E ex A commutato, ut multa)* (7) : l'exemple qu'il allègue est le rapprochement, très aventureux de *clam* (en secret) avec *clepere* (8) (subtiliser). Cet

(1) *L. L.* VI, 94-95. Bien entendu les rapprochements ne sont pas exempts de certaines bévues dues à l'étymologie populaire ; d'*inlicium* et de *pellexit* Varron rapproche, dans le même passage, l'adjectif *illex* (sans loi), rapprochement saugrenu, excusable pourtant : Varron songe sans doute à un mot comme *aquilex* (le sourcier) pour lequel un génitif *aquilicis* est attesté qui l'apparente à *laciō*. Vraisemblablement il existait deux mots *aquilex* : 1°) *aquilex, -licis* (sourcier) ; 2°) *aquilex, -legis* (ingénieur hydraulicien) ; cf. E. M.[3], I, p. 617-618 s. v. *lax*.

(2) *L. L.* V, 110.

(3) *Crētiō*, mot rare et technique : « crétion » ou action d'accepter un héritage.

(4) *L. L.* VI, 81 : « Dictum *cerno* a *cereo,* id est a creando ; dictum ab eo quod cum quid creatum est, tunc denique uidetur. Hinc... discrimen ; et quod in testamento cernito, id est facito uideant esse heredem : itaque in cretione adhibere iubent testes ». Bien entendu *cernere* n'a aucun rapport avec *creāre*.

(5) Evidemment la notion de racine n'est pas clairement posée par Varron, mais il oppose implicitement la partie permanente du mot aux suffixes et désinences qui constituent proprement sa *declinatio* ; cf. *infra*, p. 132-135, p. 158, note 2, p. 190-191.

(6) Respectivement *L. L.* V, 21 et VII, 74. Le rapprochement de *terere* avec *triōnēs* n'est donné que comme possible par le dictionnaire Ernout-Meillet (E. M.[3], II, p. 1242, s. v. *triō*).

(7) *L. L.* VII, 94.

(8) Ce rapprochement est signalé comme possible par le dictionnaire de Walde (*Etym. Wört.*[1], s. v. *clepō*, p. 126) ; le dictionnaire Ernout-Meillet[3] n'en fait pas état. D'ailleurs, même à supposer ce rapprochement juste, le raisonnement de Varron est faux. *Clam* présente le « degré zéro » d'une racine

exemple du moins nous révèle une fois de plus que Varron ne voyait pas dans la racine un élément immuable. C'est dans le même esprit qu'il rapproche *gragulus* (le geai) de *gregatim* (en groupe) (1). Il est mieux inspiré, touchant ce passage de A à E, lorsqu'il apparente *amnis* (le cours d'eau) avec le nom d'*Antemnae* (2), rapport où nous voyons aujourd'hui une banale apophonie (*-a-*> *-e-*) en syllabe intérieure fermée ; mieux inspiré aussi en rapprochant *liticen, tibicen, bucinator* de *canere* (3).

Varron nous parle enfin d'un passage de E à V (*«... E in V abiit »*) ; l'exemple allégué, et qu'on retrouve chez le contemporain de Varron, Curiatius (4), est une fantaisie : c'est la mise en rapport étymologique de *turma* avec *ter* (trois fois) par l'intermédiaire d'un prétendu *terima* (5). Mais la formule *« -e- in -u- abiit »* nous fait songer à des faits certains comme le rapport de *pellere* à *pulsus* ou de *percellere* à *perculsus*.

Sans les désigner expressément par une formule, Varron devait envisager d'autres « transformations », en particulier celle de E en O, où nous voyons souvent aujourd'hui une alternance de degré à la racine. Fort judicieusement Varron utilise ici l'exemple *tego toga* (6), demeuré traditionnel de nos jours (7). En revanche, il fait preuve d'une haute fantaisie en rapprochant *sermo* de *sortes*, *metuere* de *motus*, *forum* de *fero* (8). Une autre *commutatio* lui permet de mettre en rapport, de façon tout aussi illusoire, *dicere* et *ducere* (9). Enfin, c'est apparemment une *traiectio* qui l'autorise, aux fins d'étymologie, à établir une parenté entre *frequens* et *ferre*, *fretum* et *feruere*, *prata* et *parata* (10).

On trouve dans le *De Lingua Latina* quelques curieux exemples de ce que Varron appelle, ou devait appeler, la *« demptio litterae »*. Tantôt il s'agit de ce que nous appelons vraiment une « syncope ». Varron

dont *celāre* présente le « degré plein ». *Clep-ere* ne pourrait présenter qu'une sorte d' « élargissement » de ladite racine (cf. Walde, id., *ibid.*).

(1) « Parce que les geais volent en bande », *L. L.* V, 76. Rapprochement fantaisiste ; *gragulus* est un terme expressif (cf. Quint. I, 6, 38).

(2) *L. L.* V, 28.

(3) Respectivement *L. L.* V, 91 et VI, 75. Phénomène d'alternance : **cen* est un nom-racine, à degré plein, sans suffixe ni désinence, avec dérivés en *-cinium, -cinor* ; *canere* présente le « degré zéro ». Cf. Ernout, *Composés latins en -cen, -cinium et -cino(r)*, in *Mél. Vendryes*, p. 142 et 150 ; E. M.[3], I, p. 166, s. v. *canō*.

(4) *G. R. F.*, p. 389, fragm. 3. Preuve que Varron n'était pas le seul à s'intéresser aux « transformations » des voyelles.

(5) *L. L.* V, 91 : « Turma terima (E in V abiit), quod ter deni equites ex tribus tribubus Titiensium, Ramnium, Lucerum fiebant ».

(6) *L. L.* V, 44.

(7) Cf. par exemple, Niedermann, *Phon.*[2], p. 108.

(8) Respectivement *L. L.* VI, 65 ; VI, 48 ; VI 45.

(9) *L. L.* VI, 62.

(10) Respectivement *L. L.* VII, 99 ; VII, 22 ; V, 40 et *R. R.* I, 7. Le rapprochement de *fretum* avec *feruēre* a d'ailleurs été considéré comme possible par certains philologues modernes ; cf. Walde, *Etym. Wört.*[1], p. 244-245. Le dictionnaire Ernout-Meillet indique pour ce mot que, tout compte fait, aucune étymologie n'est claire (E. M.[3], I, s. v. *fretum*, p. 450).

remarque même judicieusement à ce sujet que la voyelle *i* est particulièrement sujette à ces effacements («... *i littera extrita* » (1). Certains de ses exemples sont corrects, tel *bruma* mis en rapport avec *breuissima,* qui sert encore d'exemple-type dans nos manuels d'aujourd'hui (2). Mais outre que Varron ne dit nulle part que cette disparition n'atteint que les brèves, fort de son principe, il voit des syncopes là où il n'y en a pas. Le procédé lui est bon pour forger, à des fins étymologiques, des rapprochements que nous trouvons aujourd'hui cocasses. On a cité plus haut *turma* issu de *ter(i)ma* (3), on peut ajouter *armentum* issu d'un prétendu *ar(i)mentum* et mis en rapport avec *arare* (4), *peregrimus* rapproché de *pergere, urna* de *urinare* (malgré les voyelles longues *ū-* et *-ī-* dans *ūrīnāre), scutum* de *secutum* (5).

Tantôt la *demptio litterae* recouvre plutôt ce que nous considérerions, si les exemples étaient pertinents, comme une alternance à la racine entre le degré zéro et un autre degré. C'est le cas de *aprilis* rapproché de *aperire,* rapprochement qui fut longtemps en honneur (6), de *gradus* rapproché de *gerere,* de *fero* mis en rapport avec *fruor,* de *plaustrum* mis en rapport avec *palam* (7), de *granum* rattaché à *gerere* (8).

Tantôt la *demptio litterae* correspond peut-être au phénomène de la contraction qui n'est pas inconnu de Varron. C'est apparemment par contraction que *parata,* devenu par *traiectio pra-ata,* passe finalement à *prata* (9) Varron est mieux inspiré quand il rattache *copiosus* et l'adjectif défectif *copis* à *ops.* Malheureusement, l'absence de tout commentaire nous empêche de savoir s'il suppose un intermédiaire *co-opis* (10), ou s'il imagine une sorte de préfixe *c-* dont il paraît supposer l'existence dans *caper, curuus* et *Cocles* (11). Tantôt, enfin, la *demptio litterae* doit correspondre au phénomène d'apocope ou d'élision. Varron sait bien que *nihil* vient de *nihilum* (12).

(1) *L. L.* V, 96 : « Armenta, quod boues ideo maxime parabant, ut inde eligerent ad arandum ; inde arimenta dicta, postea I tertia littera extrita ».

(2) *Brūma* issu par syncope de *breu(i)ma* ou *breu(u)ma [dies]* correspond au superlatif classique *breuissima* ; cf. Niedermann, *Phon.* [2], p. 50. Varr., *L. L.* VI, 8.

(3) Cf. *supra,* p. 82, note 5.

(4) Cf. ci-dessus, note 1.

(5) Respectivement *L. L.* V, 35 ; V, 126 ; V, 115. Pour *turma* et *urna,* cf. Ernout, *Eléments étrusques,* p. 96 et 119.

(6) Encore signalé dans Walde, *Etym. Wört.* [1], p. 38. Cf. *L. L.* VI, 33 ; *G. R. F.*, p. 354, fragm. 408.

(7) Respectivement, *L. L.* ; V, 104 ; V, 140.

(8) *R. R.* I, 48, 2.

(9) *L. L.* V, 40 ; cf. *supra,* p. 82.

(10) *Co-opis* > *cōpis* (cf. Niedermann, *Phon.* [2], p. 102), mais naturellement pas plus ici (*L. L.* V, 92) que pour les autres exemples, il n'est chez Varron question de quantité.

(11) Respectivement, *L. L.* V, 101 ; V, 135 ; VII, 71. Cf. *infra,* p. 94.

(12) *L. L.* V, 111.

Quant à ce que Varron appelle l'*additio litterae,* si ce n'est pas parfois simplement le contraire de la *demptio,* c'est-à-dire le passage inverse de *scutum* à *secutum,* par exemple, le mot peut désigner soit la gémination (1), soit plus simplement encore le phénomène de la flexion ou celui de la dérivation ; le terme alors aurait trait exclusivement à la morphologie (2).

Enfin Varron a été attentif à ce que nous appellerions aujourd'hui l'hésitation du timbre de la voyelle brève devant labiale. Dans un fragment conservé par Annaeus Cornutus et reproduit par Cassiodore (3), il reconnaît chez ses contemporains la coexistence des formes *lacrimae* et *lacrumae, maxumus* et *maximus.* Il ne caractérise pas autrement la position particulière de la brève dans ce cas et ne parle pas de doublets comme *aurufex aurifex, intibum intubum, mancupis mancipis* où la voyelle est placée devant d'autres labiales que *-m-*. En tout cas, à ces graphies incertaines correspondait une prononciation équivoque qui, d'après Quintilien, de son temps encore, n'était ni franchement *-u-*, ni franchement *-i-* (4). Varron souhaite une normalisation de la prononciation *(enuntiare)* et de l'écriture *(scribere)* (5). Il déclare, le fait est à retenir (6), que le différend s'est trouvé tranché par l'autorité de César qui généralisait, dans des cas semblables, la prononciation en *-i-*. Or, précisément, le témoignage de Quintilien, le fait aussi que l'empereur Auguste donnait sa préférence à la prononciation en *-u-* (7), prouvent que César n'avait aucunement créé de *consuetudo.* Comment Varron prononçait-il dans la vie courante ? Question oiseuse, semble-t-il ; mais il a reconnu que sur ce point un problème de phonétique se posait, et dans quelles conditions il se posait.

Un autre fragment, conservé par Vélius Longus, présente une hésitation d'un tout autre ordre. Varron y fait appel à une prononciation *Mircurius* pour *Mercurius,* et trouve ainsi une explication saugrenue du nom de Mercure qui serait issu de *mirus, quod mirandarum rerum esset inuentor* (8). Il s'agit là non pas d'une hésitation romaine dans la prononciation, mais d'un « rusticisme » de Varron. *Mirqurios* est dialectal en face de *Mercurius,* comme *stircus* en face de *stercus ;* un « rusticisme » du même ordre permet à Varron de rapprocher de la même

(1) Cf. *infra,* p. 100.

(2) Cf. *supra,* p. 80, note 2, et *infra,* p. 189 ; cf. *infra,* p. 202, une étrange théorie sur *l'additio* de *-i-* dans les nominatifs du type *ouis.*

(3) *G. R. F.,* p. 291, fragm. 269 (*G. L. K.* VII, p. 150) : « Lacrumae an lacrimae, maxumus an maximus, et si qua similia sunt, quomodo scribi debeant, quaesitum est. Terentius Varro tradidit Caesarem per I eius modi uerba solitum esse enuntiare et scribere ; inde propter auctoritatem tanti uiri consuetudinem factam ».

(4) Quint. I, 4, 8.

(5) Pour l'écriture, cf. *infra,* p. 125.

(6) Cf. *infra,* p. 185, 301, 303, 306.

(7) D'après Vélius Longus (*G. L. K.* VII, p. 67).

(8) *G. R. F.,* p. 292, fragm. 271.

manière *irpex* (rateau à herser) de *serpere* (ramper) (1). Nous aurons l'occasion de retrouver à plusieurs reprises ce caractère paysan chez Varron grammairien et ces préoccupations de dialectologie (2).

Même sans sortir du domaine des voyelles simples, on trouve encore dans sa phonétique un autre trait dialectal qui va nous conduire à l'étude des diphtongues. Dans le *De Lingua Latina* (3), Varron, par étymologie populaire, rapproche *spica* (l'épi) de *spes* (l'espoir), et dans les *Res Rusticae,* revenant sur cette étymologie fantaisiste, il croit la justifier en alléguant la forme « rustique » *speca* (4)). De même dans le traité *Sur la langue latine* (5), il rattache *uilla* à *uehere,* rapprochement qu'il reprend dans les *Res Rusticae* en citant à l'appui une forme campagnarde *uella* (6). Il y a là un phénomène justement senti par Varron comme dialectal, mais mal compris et allégué à tort en faveur de rapprochements illusoires. À une ancienne diphtongue *-ei-,* et généralement en syllabe non finale, correspondent un *-ī-* latin et un *-ē-* dialectal ; par exemple à latin *uīcus* (apparenté à grec Ϝοῖκος) correspond marse *uēcos* (7). Or *uīlla* s'apparente à *uīcus* (8), et la forme paysanne *uella* apparaît comme normale, de même la forme *spēca* en face de *spīca.* Mais c'est, une fois de plus, au mépris de la quantité que Varron rattache *uīlla* à *uehō.* Dans le même esprit sans doute, et par une extension abusive du principe, Varron explique *Diuiana* (qui est pour lui la forme ancienne de *Diana* (9))

(1) *L. L.* V, 136. Cf. Ernout-Meillet[3], I, p. 527 s. v. *hirpus* ; II, p. 712, s. v. *merx* ; p. 1141, s. v. *stercus* ; Ernout, *Eléments,* p. 138 ; *infra,* p. 234. Inversement d'ailleurs (*G. R. F.*, p. 295, fragm. 275), Varron rejette une forme dialectale *dēlērus* que certains grammairiens de son temps (et, longtemps encore après eux, Flavius Caper, in *G. L. K.* VII, p. 109) adoptaient (au lieu de la forme romaine *dēlīrus* « fou ») pour justifier une étymologie populaire par faux rapprochement avec ληρεῖν (radoter). Varron rattache normalement *dēlīrus* à *līra* (« billon » terme rustique ; par opposition à *porca* « partie haute du sillon »), le *dēlīrus* étant en somme « celui qui sort du sillon ». Cf. Varr. *L. L.* V, 39 ; *R. R.* I, 29 ; Marouzeau, *Le Latin langue de paysans,* p. 257 ; Ernout, *Eléments,* p. 150 ; Ernout-Meillet[3], I, p. 645, s. v. *līra* ; II, p. 925, s. v. *porca.* Pour *-ī-* latin = *-ē-* dialectal, cf. pages suivantes.

(2) Cf. en particulier *infra,* p. 229 et suiv.

(3) *L. L.* V, 37.

(4) *R. R.* I, 48, 2 : « Spica autem, quam rustici, ut acceperunt antiquitus, uocant specam, a spe uidetur nominata ». Cf. A. Müller, *De formis,* p. 4.

(5) *L. L.* V, 35 : « Vt qua agebant actus, sic qua uehebant uiae dictae ».

(6) *R. R.* I, 2, 14 : « A quo rustici etiam nunc quoque uiam ueham appellant propter uecturas, et uellam non uillam, quo uehunt et unde uehunt ».

(7) *C. I. L.* 1[2], 1806 et cf. Ernout, *Éléments,* p. 242. Servius signale que justement chez les compatriotes de Varron, chez les Sabins, à la forme latine *Līberum* correspond *Lēbasium,* écrit par lui *Loebasium* par rapprochement avec [illegible] (Serv., ad *Georg.* I, 7 et cf. Varron lui-même, *L. L.* VI, 2, cité *infra,* [illegible]*basium* est à *Līberum* ce que le prénestin *Numasius* est à [illegible] *Éléments,* p. 56-57, p. 242 et *Recueil*[3], p. 3-4.

[illegible] v. *uīcus.*

[illegible]dem Apollinem, quidam Dianam uocant : [illegible] et hinc quod Luna in altitudinem [illegible] p. 90.

comme un aspect accessoire d'une forme *Deuiana* imputée aux *antiqui agrestes* et que, par étymologie populaire, il rattache à *uia* (1). Du moins ici *Dēuiana* et *Dīuiana* ont-ils des voyelles longues. Par hasard, puisque nous voyons ailleurs Varron rattacher *uia* à *uehere* par l'intermédiaire d'une forme *ueha*, attribuée aux *rustici* (2). Ce dernier rapprochement est étymologiquement possible, mais cette fois il ne saurait être question d'une ancienne diphtongue (3).

Quoi qu'il en soit, Varron, malgré ses méprises et ses abus, a décélé ici, dans ces différentes indications, un trait authentique de phonétique dialectale, et il l'a attribué nettement aux campagnards.

Vocalisme : 2°) les diphtongues : traitement, alternance, apophonie, prononciation, traits dialectaux.

Notons d'abord que ni le mot grec δίφθογγος, ni son calque latin *diphtongus*, sans doute tardif d'ailleurs, ne sont employés par Varron, du moins dans les textes dont nous disposons. Mais s'il n'utilise pas le mot, il connaît fort bien la chose.

Le jeu des *commutationes* intervient pour les diphtogues comme pour les voyelles. Il intéresse non seulement l'alternance radicale et l'apophonie, mais il intéresse aussi ce que nous appelons le traitement ou la réduction des diphtongues. Bien entendu, il n'est dit nulle part que les diphtongues sont réduites, ni que la réduction, là où elle s'opère, se fait sous forme de voyelles longues ; mais tel ou tel rapprochement de mots, avec ou sans appel au grec, montre que Varron saisit des rapports phonétiques, sinon des évolutions.

Pour le traitement des diphtongues il a conscience, par exemple, de la *commutatio* de *-eu-* en *-ū-* (4) puisqu'il met en rapport *bruma* avec *breuissima* (5), puisqu'il signale la transcription grecque Λευκιηνόν pour *Lucienum* (6). Il se rend compte également du passage de *-oi-* à *-oe-* puis à *-ū-*, ou, tout au moins, de leur correspondance. Il rapproche par exemple, et à juste titre, *mutuum* (prêt sur intérêt) de la forme sicilienne μοῖτος (même sens) (7) ; il emploie une forme restituée *poenire*, à côté de *poena*, pour justifier un rapport, d'ailleurs absurde, avec l'expression *post delictum* (8). Enfin il établit correctement sa famille de mots en associant *moenia, munire* et l'ancienne forme *moerus* (devenue

(1) *G. R. F.*, p. 226, fr. 103. Cf. *infra*, p. 90, note 3.

(2) *R. R.* 1, 2, 14 cité *supra*, p. 85, note 6 ; cf. aussi *L. L.* V, 22.

(3) Enfin, c'est peut-être dans le même esprit que Varron, s'il faut en croire le manuscrit *F*, écrit *Cespius* au lieu de *Cispius* (*L. L.* V, 50), et *uellus, -i* (touffe de poils) au lieu de *uillus* (*L. L.* V, 130 ; cf. éd. Kent, I, p. 123, note *b* ; Ernout, *Éléments*, p. 67). Pour *dēlīrus-dēlērus*, cf. *supra*, p. 85 ; note 1.

(4) Bien entendu, pas plus à propos des diphtongues qu'à propos de voyelles simples, il ne parle de la quantité.

(5) Cf. *supra*, p. 83. *Breu(i)ma* donne *brūma* comme **deucō* aboutit *dūcō* ; ** adceusō* à *accusō*, cf. Niedermann, *Phon.* [2], p. 85.

(6) *L. L.* VI, 2.

(7) *L. L.* V, 179.

(8) *L. L.* V, 177.

mūrus), encore sensible dans *pomoerium* (1), Le passage de *-ai-* à *-ae-* (2) est implicitement déterminé par la citation de textes archaïques où se rencontrent, entre autres, des génitifs en *-āī* (3), par les « emprunts » *muraena, uraeon, leaena* que Varron déclare calqués respectivement sur les mots grecs μύραινα, οὐραῖον et λέαινα (4), par la mise en rapport fort judicieuse de αἰών avec *aeuum*, de *scaeua* avec σκαιά (5) et par le rapprochement cocasse du nom de *Caere* avec χαῖρε (6). Enfin, le passage de *-ei-* à *-ī-* est virtuellement prouvé par une graphie volontairement archaïsante comme *ieis* au datif pluriel de *is* (7) et par les idées de Varron concernant la représentation écrite de *-ī-* tantôt par *-i-* tantôt par *-ei-* (8).

Faisant appel à l'autorité d'Ennius pour l'emploi du mot *fidus* au sens de « traité » (9), Varron, à juste titre, identifie cette forme avec *foedus* et la rapproche de *fides*, selon une *commutatio* que nous appelons aujourd'hui alternance de degré (10). Par le rapprochement correct de *succidia* (petit salé) avec *caedere*, Varron a conscience du passage de *-ae-* à *-ī-* par apophonie en syllabe intérieure ouverte (11). Cette apophonie particulière était d'ailleurs connue depuis longtemps, mais pratiquement elle n'était pas toujours réalisée, le mot simple réagissant parfois sur le composé. Une querelle, qui dura jusqu'au temps de Varron au moins, opposait les partisans de la forme *pertīsum*, comme Scipion Emilien, et les partisans de *pertaesum* qui, comme Lucilius, trouvaient *pertīsum* affecté (12). Varron ne nous indique pas sa position dans le différend, Mais Cicéron nous révèle dans l'*Orator* que, de son temps, certaines gens employaient les formes *concaesum, inaequum* et que, poussant plus loin leur principe, ils disaient même *insapientem, tricapitem,* formes absolu-

(1) Respectivement *L. L.* V, 14 et 143. Le rapprochement de *pomoerium* et de *mūrus* est présenté ainsi dans le dictionnaire Ernout-Meillet : « On rattache généralement à *mūrus pomoerium* » E. M.[3], II, p. 752, s. v. *mūrus*). Cf. *infra*, p. 103.

(2) Déjà nettement relevé par Lucilius (*G. R. F.*, p. 38, fragm. 11).

(3) *L. L.* VII, 42.

(4) Respectivement *L. L.* V, 77 et V, 100.

(5) Respectivement *L. L.* VI, 11 et VII, 96.

(6) *G. R. F.*, p. 347, fragm. 383. *Caere,* ville étrusque, que les conquérants Pélasges assoiffés auraient saluée aux cris de χαῖρε Cf. Ernout, *Eléments étrusques*, p. 116.

(7) *L. L.* VIII, 51.

(8) *G. R. F.*, p. 292, fragm. 272. Cf. *infra*, p. 120 ; cf. cependant *supra*, p. 85.

(9) *L. L.* V, 86. Il s'agit, bien entendu, de *fīdus* substantif.

(10) Il s'agit d'une racine dont le grec πείθομαι nous présente le degré plein, **foidus* > *foedus*, le degré intermédiaire (cf. *foideratei* dans le S. C. des Bacchanales, Ernout, *Textes*[3], p. 59-61) et *fidēs*, le degré zéro.

(11) Comme dans *quaero inquīrō, laedō illīdo, aequus inīquus.*

(12) Fest., p. 334 Lindsay ; *G. R. F.*, p. 4. C'est, sous un certain aspect, l'opposition de la règle et de l'usage, de l' « analogie » et de l' « anomalie », cf. *infra*, p. 153.

ment contraires à l'usage (1). La querelle semble donc, au temps de Varron, ne pas s'être bornée à un mot, mais avoir opposé, sur des positions exclusives, les tenants et les adversaires de la *commutatio* par apophonie. On imagine en tout cas assez mal que Varron, par ailleurs si éclectique, si apte à saisir et à faire sentir les hésitations du langage (2), ait pu prendre partie d'une façon aussi catégorique. Il devait dire comme la majorité, comme Cicéron, *pertaesum ;* de même qu'il disait par ailleurs *succidia.*

Un aspect assez intéressant des problèmes que pose chez Varron l'étude des diphtongues est celui de la prononciation. Par exemple, à côté de *aulla* (« marmite », plus souvent *aula),* se rencontre une forme rustique et populaire *olla,* avec réduction de la diphtongue (3). C'est sur cette forme populaire que Varron s'appuie pour établir, selon une étymologie fantaisiste, que le nom du « légume » *(olus)* est issu du nom de la « marmite » (4). Le fait n'est pas isolé ; pour valider une autre étymologie cocasse, celle de *puluinar,* nous lui voyons alléguer la forme populaire *polluli* (5). Dans les deux cas, il remplaçait *-au-* par *-ō-*. Etait-ce pour les besoins passagers de la cause étymologique, ou était-ce là sa vraie prononciation personnelle ? On serait tenté de pencher pour cette deuxième solution. Car ce Sabin (qui donne d'autre part au mot *olus* sa forme paysanne sans aspiration (6)) agit comme un autre paysan, Caton, qui, lui, utilise la forme *cōlis* pour *caulis* (7). Ce « rusticisme » de Varron que nous avons déjà rencontrée par ailleurs (8), se manifeste plus nettement encore à propos de la diphtongue *-ae-*.

On sait que cette diphtongue *-ae-* cesse de bonne heure d'être une diphtongue dans la banlieue rurale de Rome et qu'elle est prononcée comme un *-ē-* ouvert. Varron lui-même nous le dit à deux reprises dans le *De Lingua Latina, «... in Latio rure edus, qui in urbe, ut in multis, A additio aedus » ; « Rustici Pappum Mesium [dicunt], non Maesium* » (9). Cette prononciation, condamnée par le bon usage, est considérée comme un signe de rusticité tant que dure la république. Lucilius se moque de ce provincialisme par sa formule célèbre : « *Cecilius pretor ne rusticus fiat* » (10). Varron essaie bien de nous persuader qu'à la ville même on a certaines hésitations sur ce point, que les uns « écrivent » *scaena, scaep-*

(1) Cic., *Or.* 159.

(2) Cf. *supra,* p. 84 ; *infra,* p. 194 et suiv.

(3) Cf. Niedermann, *Phon.* 2, p. 87-88 ; E. M. 3, I, p. 104, s. v. *aulla.*

(4) *L. L.* V, 108.

(5) *L. L.* V ; 167 ; parce que c'est le plus grand nombre (*a pluribus*) ou les petites dimensions (*a pollulis*) des coussins et garnitures qui justifient le nom du *puluinar.*

(6) Et ceci n'est pas non plus un cas isolé. Sur l'aspiration chez Varron cf. *infra,* p. 95.

(7) Cat., *Agric.* 35, 2. La forme est d'ailleurs utilisée par Varron lui-même, cf. *infra,* p. 202.

(8) Cf. *supra,* p. 84.

(9) *L. L.* V, 97 (pour *aedus,* cf. ci-dessus note 6, *olus*) ; VII, 96.

(10) *G. R. F.*, p. 44, fragm. 34.

trum, d'autres *scena, sceptrum* (1). Mais justement, ces exemples sont mal choisis, car ce sont des cas d'espèce concernant des mots empruntés au grec (2). Quelle était la prononciation de Varron ? De par son origine, et peut-être aussi par esprit de particularisme provincial, il devait prononcer à la manière paysanne. En tout cas, du point de vue grammatical, il ne tenait aucun compte de la différence originelle des vocalismes pour ses étymologies : il rattache *celare* à *caelum* (3) et *faenus* (écrit avec *-ae-*) à *fetus* et à *fetura* (4).

Les semi-voyelles. On a vu que Varron employait le terme *semiuocales* pour désigner les consonnes « continues » par oppositions aux « instantanées » ou « muettes » (5). Mais il fait état également, dans ses recherches sur les sons, de ce que nous appelons aujourd'hui « semi-voyelles » ou, en d'autres termes, *-i-* et *-u-* consonnes (6).

Dans un passage conservé par Annaeus Cornutus, l'existence de *-u-* consonne est clairement reconnue par Varron. Il l'identifie au *digamma* « éolique » et l'appelle *uau* (7). Ce n'est pas lui, naturellement, qui a inventé ce nom, mais il le trouve expressif « *ab ipsius uoce profectum* » (8).

Sans les énoncer clairement sous forme de règles, il a conscience de quelques traitements phonétiques intéressant le *uau.* D'abord de sa vocalisation par diphtongaison avec une autre voyelle, puisqu'il reconnaît qu'après syncope **breu-ma* est devenu *bruma* (9). Dans le même ordre d'idées, sans doute, il décèle un rapport entre *nuntius* et *nouus* (10), tou-

(1) *L. L.* VII, 96.
(2) Cf. *infra,* p. 106.
(3) *L. L.* V, 18.
(4) *G. R. F.*, p. 201, fragm. 36.
(5) Cf. *supra,* p. 75.
(6) Un débat avait dû s'élever à leur sujet : certains grammairiens devaient les classer parmi les voyelles puisque nous voyons Nigidius Figulus s'élever contre cette opinion : « A et O semper principes sunt, I et V semper subditae, E et subit et praeit ; praeit in *Euripo* subit in *Aemilio.* Si quis putat praeire V in his uerbis *Valerius, Vennonius, Volusius,* aut I in his *iampridem, iecur, iocus, iucundum,* errabit, quod hae litterae, cum praeeunt, ne uocales quidem sunt » (Nig. Fig., ap. Gell., *N. A.* XIX, 14).
(7) Varr. in Ann. Corn. ap. Cassiod. (*G. L. K.* VII, p. 148 ; *G. R. F.* p. 291, fragm. 270) : « Est quaedam littera in F litterae speciem figurata, quae *digamma* nominatur, quia duos apices ex *gamma* littera habere uideatur. Ad huius similitudinem soni nostri coniunctas uocales *digammon* appellare uoluerunt, ut est *uotum, uirgo.* Itaque in prima syllaba *digamma* et uocalem oportuit poni, *Fotum, Firgo,* quod et Aeolii fecerunt et antiqui nostri, sicut scriptura in quibusdam libellis declarat. Hanc litteram Terentius Varro dum uult demonstrare, ita perscribit, *uau* ».
(8) Varr. ap. Prisc., *G. L. K.* II, p. 15.
(9) *L. L.* VI, 8 ; cf. *supra,* p. 83.
(10) *L. L.* VI, 58 : « Nuntius enim est a nouis rebus nominatus ».

jours admis aujourd'hui (1), et un rapport fantaisiste entre *nouus* et *nomen* (2). Ensuite Varron a, semble-t-il, conscience de la chute de *-u-* entre voyelles semblables puisqu'il signale que *Diana* est issu de *Diuiana* « du fait que la lune se déplace à la fois en profondeur et en largeur » (3).

Nous n'avons aucun passage ou fragment précis de Varron concernant le *yod*, mais il est évident qu'il se rendait clairement compte de son existence et peut-être de certains traitements provoqués par sa présence. Ses contemporains César et Cicéron attestent, par exemple, qu'entre deux voyelles, *-i-* tenait lieu de consonne, qu'il se prononçait comme *-ii-* et qu'il conviendrait d'y songer dans l'écriture (4). Sans expliquer, bien entendu, l'économie des faits, Varron sait fort bien, en tout cas, que *peior* et *pessimus* relèvent de la même racine (5), et, devinant à la fois les traitements qui intéressent *-i-* et *-u-* consonnes, il reconnaît fort judicieusement que *deus, dies, dialis, diuus, diouis* et *Iou-* (premier élément du composé *Iuppiter*) ont une origine commune (6). Enfin, son intuition des traitements phonétiques concernant les semi-voyelles apparaît peut-être mieux encore dans les rapports qu'il établit sur ce point entre le latin et le grec, comme nous le verrons plus loin (7).

Consonnes : point d'articulation, position.

Pour les consonnes comme pour les voyelles se produisent les phénomènes que Varron appelle *additio, demptio, commutatio* et *traiectio litterarum* (8).

(1) Mais « qu'on ne peut préciser », dit le dictionnaire Ernout-Meillet, E.M.[3], II, p. 802 (s. v. *nuntius*). Une explication longtemps traditionnelle, et encore parfois admise (cf. *L. L.*, éd. Kent ; I, p. 225, note *d*), voit dans *nuntius* une forme issue de **noui-uentios*, réduit à **nouentios* puis à **nou(e)ntios* > *nuntius* comme **iouestos* > *iustus* (cf. Walde, *Etym. Wört.*[1], p. 423, s. v. *nuntius*). C'est une explication de ce genre que Varron envisagerait plus ou moins nettement.

(2) *L. L.* VI, 60.

(3) *L. L.* V, 68. C'est donc à *uia* (cf. l'épithète *triuia*) non à *dīus* que se rattache *Diāna* selon Varron. Cf. aussi *G. R. F.*, p. 226, fragm. 255 où Varron explique que *Dīuiāna* lui-même est issu de *dēuiāna* (mot créé sans doute sur *dēuius* pour les besoins de la cause). Cf. *supra*, p. 85-86.

(4) Caes., ap. Prisc., *G. L. K.* II, p. 14 : « Pompeiii quoque genetiuum per tria *-i-* scribebant, quorum duo superiora loco consonantium accipiebant, ut si dicas *Pompelli* ; nam tribus *-i-* iunctis qualis possit syllaba pronuntiari ? Quod Caesari doctissimo artis grammaticae placitum a Victore quoque in arte grammatica de syllabis comprobatur ». Cic. ; ap. Quint. I, 4, 11 : « Sciat etiam [grammaticus] Ciceroni placuisse *aiio Maiiamque* geminata *-i-* scribere ; quod si est, etiam iungetur ut consonans » ; Id., ap. Vel. Long. *G. L. K.* VII, p. 54.

(5) *L. L.* VIII, 76.

(6) *L. L.* V, 66 et V, 84 Cf. aussi *iuglans*, « la noix » (gland de Jupiter), V, 102.

(7) Cf. *infra*, p. 107-108.

(8) Sans d'ailleurs s'obliger lorsqu'il énonce un principe (ce qui est rare) à utiliser exclusivement les termes ci-dessus ou les verbes correspondants. C'est

Dans l'œuvre de Varron telle qu'elle nous est parvenue, on a vu qu'il n'établissait point la discrimination entre gutturales, labiales et dentales (1). Mais certaines *commutationes* sont révélatrices ; elles nous montrent que s'il n'établissait pas parmi eux de *distinguo* théorique, il faisait état des différents points d'articulation. Beaucoup de ses rapprochements étymologiques, fantaisistes ou non, s'appuient sur la substitution d'une lettre à une autre. Or il s'agit, en général, du passage de la sourde à la sonore (ou inversement) dans une même catégorie, exceptionnellement du passage d'une catégorie à une autre. C'est ainsi que, pour les labiales, il tire *Palatium,* comme faisait déjà Naevius, d'un hypothétique *balatium* (l'endroit où bêlent les moutons) (2). Il imagine *brassica* (le chou) issu d'un fantaisiste *praesica,* apparenté lui-même à *praeseco* (rogner) (3). Dans l'ordre des dentales, l'étymologie populaire lui fait rattacher *indusium* (blouse) à l'adverbe *intus,* sous prétexte que la blouse est un vêtement d'intérieur (4). Pour les gutturales enfin, nous lui voyons mettre en rapport, et cette fois judicieusement, *actus* (passage) avec *ago* (pousser le bétail) (5), *cinctus* (pagne) avec *cingere* (6).

Il est beoucoup plus rare que la *commutatio* atteigne des sons d'articulation dissemblable. Cependant on trouve dans le *De Lingua Latina* la formule « *L et S inter se saepe locum commutant* » (7). L'exemple allégué est celui de *pilum* (pilon) rattaché à *piso* (piler) et à *pistrinum* (moulin). Le fait est juste (8) ; l'explication est fausse, puisque le L a toujours existé dans **peis-lo-m* devenu *pīlum.* Songeons toutefois, pour excuser Varron, à un cas comme celui de *uelle* issu de **uel-se* où, par assimilation, L s'est en effet substitué à S, après passage intermédiaire par la sonore Z (9). Ailleurs Varron nous déclare que *Parca* (la Parque) vient de *partus* (enfantement) (10) ; cette fois la *commutatio* est du domaine de la pure fantaisie (11).

ainsi qu'il emploie, par exemple, les expressions « R exclusum » (*L. L.* VII, 22), « *Parca* inmutata una littera a *partu* » (*G. R. F.*, p. 235, fragm. 132), de même qu'à propos des voyelles, il disait : « I littera extrita », en parlant de la syncope (*L. L.* V, 96).

(1) Cf. *supra,* p. 76.

(2) *L. L.* V, 53, en dépit de la quantité de l' -*a*- en syllabe initiale (*Pălatium, bālāre*) ; cf. *supra,* p. 67-69 et p. 80.

(3) *L. L.* V, 104.

(4) *L. L.* V, 131.

(5) *L. L.* V, 34-35.

(6) *L. L.* V, 114.

(7) *L. L.* V, 138.

(8) Il s'agit d'une racine **peis-*, signifiant « pilonner », à laquelle se rattachent *pī(n)sō, pīlum* et son diminutif *pistillum, pistor* (boulanger), *pistrīna* (boulangerie), etc...

(9) Cf. Niedermann, *Phon.*^{2}, p. 200.

(10) *G. R.F.*, p. 235, fragm. 132, conservé par Aulu-Gelle, N. A. III, 16, 9.

(11) Encore que Varron ait pu théoriquement songer à des cas comme *ulcīscor* et *ultus, sarciō* et *sartus* où, en apparence, pareille *commutatio* semble s'être produite. On sait qu'en fait il y a eu simplification d'un groupe complexe **ulctos* > *ultus,* **sarctos* > *sartus.* Ailleurs Varron rapproche dans les mêmes conditions *Orcus* et *ortus* (*L. L.* V, 66).

Varron ne paraît guère se préoccuper des positions respectives des consonnes dans les transformations phonétiques qu'il relève. Pourtant cette considération que nous jugeons aujourd'hui si importante ne lui échappait peut-être pas tout à fait. Dans un fragment conservé par Annaeus Cornutus et transmis par Cassiodore (1), on trouve la formule : « *Varroni placet R litteram* SI PRIMO LOCO *ponatur, non aspirari* (2) ». Notons aussi que Varron admet le groupe *-ct* en finale, que le nominatif *lact* lui paraît seul valable en face du génitif *lactis* (3), cependant que César rejette cette forme et pose le principe « *nullum nomen duabus mutis terminari* » (4). Enfin on a vu d'autre part que, concernant la syllabe, Varron envisageait, non sans confusion d'ailleurs, des cas spéciaux pour l'*extrema* syllaba (5) et pour la *paenultima* (6).

Consonantisme : 1°) consonnes simples : rhotacisme, dissimilation, aphérèse.

Pour les consonnes simples, Varron a bien vu et bien noté, sinon clairement expliqué, un certain nombre de traitements phonétiques.

D'abord dans le domaine des *commutationes*, il a clairement indiqué le phénomène du rhotacisme. En plusieurs passages, il prend même la peine de remonter aux textes anciens. Il cite ses documents sous la forme où ils avaient été transmis de son temps. Sans doute tout n'y est-il pas incontestable, mais le témoignage est intéressant : « *In multis uerbis in quo antiqui dicebant S, dicunt R, ut in Carmine Saliorum sunt haec : cozeulodori eso...* (suivent une citation obscure et une lacune, puis) *foedesum foederum, plusima plurima, meliosem meliorem, asenam arenam* (7), *ianitos ianitor* » (8). « *Sic, inquam, consuetudo nostra multa declinauit a uetere, ut... ab Loebeso Liberum* (9), *ab Lasibus Lares* (10) ».

Ailleurs Varron fait état du rhotacisme sans s'appuyer sur des textes ou sur des formes fournies par la tradition. Il rapproche, à bon droit,

(1) *G. L. K.* VII, p. 154.

(2) Varron, dans cette formule, oppose *r-* initial latin à ῥ- (= *rh-*) initial grec (cf. *infra*, p. 96) ; mais, en dehors de la portée précise et scientifique de cette formule, c'est l'expression *primo loco* qui est caractéristique : Varron s'y appuie sur la notion de « position ».

(3) *G. R. F.*, p. 293, fragm. 273.

(4) *G. R. F.*, p. 152, fragm. 14.

(5) Cf. *supra*, p. 77, note 9.

(6) Cf. *supra*, p. 73, note 4.

(7) *Arena*, noté sans aspiration (cf. *infra*, p. 95). Ailleurs (*G. R. F.* p. 297, fragm. 280) Varron met en regard le doublet sabin *fasena* (cf. *hircus- fircus* et *infra*, p. 98).

(8) *L. L.* VII, 26-27.

(9) Qu'il s'agisse de l'adjectif *līber* ou du dieu *Līber*, la forme *Loebesum*, est sans doute fausse », dit le dictionnaire Ernout-Meillet (E. M.[3], I, p. 632, s. v. *līber, Līber*), car *-ī-*, dans ces deux mots, ne repose sans doute pas sur une diphtongue *-oi-*, les graphies doivent s'inspirer d'un faux rapprochement avec le grec λοιβή.

(10) *L. L.* VI, 2. *Lases* figure aussi dans le *Carmen Arualium* (Ernout *Textes*[3], p. 107).

par exemple, *aerarium* de *aes* (1), et, peut-être à bon droit, *fastus* de *fari* (2). Mais souvent aussi avec une généralisation hâtive, il bâtit sur un rhotacisme hypothétique des rapprochements fantaisistes, tel celui de *rorarii* (soldats armés à la légère, chargés de la « prise de contact ») et de *ros* (3), ou au moins aventureux, tel celui de *orator* avec *os* (la bouche) (4) et celui de *iurgium* (querelle) avec *ius* (5). Enfin Varron donne au nom de *Casinum* une origine sabine (6), sans faire allusion, il est vrai, à l'absence de rhotacisme. Mais on sait aujourd'hui que certains dialectes, et particulièrement le sabin, ont maintenu *-s-* intervocalique beaucoup plus longtemps que le latin. On s'étonne alors que le Sabin Varron n'ait pas songé aussi à une origine dialectale pour l'adjectif *miser* qu'il qualifie de *uocabulum minus apertum* (mot assez obscur) peut-être bien à cause de sa sifflante placée entre voyelles (7).

Evidemment Varron n'a pas « découvert » le rhotacisme. Une tradition recueillie par le juriste Pomponius, dans le *Digeste*, et par Martianus Capella fait d'Appius Claudius Caecus, consul en 307 et en 296, le réformateur qui étendit l'emploi de la lettre R « *ut pro Valesiis Valerii essent et pro Fusiis Furii* » (8). Appius aurait à cette occasion fait disparaître la lettre Z. La sonore intervocalique Z se trouve en effet dans le *Carmen Saliorum*, concuremment avec *-s-* (9), et marque l'étape intermédiaire entre S et R. Quel a été au juste le rôle d'Appius Claudius dans cette affaire ? Il est difficile de le dire. L'attribution de la réforme au personnage est intéressante pour la date de cette substitution graphique qui entérinait le rhotacisme. L'exemple allégué, *Valesii Valerii*, devait être ancien et traditionnel en effet ; Varron ne manque pas d'en faire état et de le transmettre : « *Aras primum asas dictas... ut Valesios et Fusios dictos prius, nunc Valerios et Furios dici* (10) ».

La liquide R devait apparaître à Varron comme un phonème particulièrement souple ; on a vu, du reste, qu'il la qualifie de *lĕuis* (11). Un autre aspect de cette souplesse, et toujours dans le domaine des *commutationes*, se retrouve pour Varron dans le phénomène appelé aujourd'hui

(1) *L. L.* V, 183.
(2) *L. L.* VI, 29, cf. E. M.[3], I, p. 386-387, s. v. *fās*.
(3) *L. L.* VII, 58 « ...ideo quod ante rorat quam pluit ».
(4) *L. L.* VI, 76. Le rapprochement est donné comme certain par Bréal-Bailly[11], p. 238, s. v. *ōs*, comme très douteux et d'origine populaire par E. M.[3], II, p. 832, s. v. *ōrō*.
(5) *L. L.* VII, 93. Rapprochement donné comme certain par les anciens dictionnaires étymologiques (par ex. Bréal-Bailly[11], p. 143, s. v. *iurgō* ; allégué avec doute dans E. M.[3], I, p. 587, s. v. *iurgō*. Cf. encore, *infra*, *Casmēna* > *Carmēna*, p. 103.
(6) *L. L.* VII, 29.
(7) *L. L.* V, 92 ; cf. Ernout, *Éléments*, p. 59.
(8) *G. R. F.* p. 1, fragm. 1 et 2.
(9) *F. P. L.* Morel, p. 1, fragm. 3 (*cozeulodori eso* etc...), le fragment a été précisément conservé par Varron, *L. L.* VII, 26.
(10) Fragment conservé par Macrobe, *Sat.* III, 2, 8.
(11) Cf. *supra*, p. 77.

« dissimilation ». Il allègue à ce sujet, et à juste titre, l'exemple de *meridies* qui repose sur *medius* et sur *dies*, et il prétend avoir vu de ses yeux à Préneste un vieux cadran solaire portant encore la forme non dissimilée *medidies* (1). Peut-être faut-il faire état aussi, quoique le texte du passage soit fort douteux, du mot *Caeriolensis* (2) (rattaché au Caelius) que Varron, semble-t-il, fait dériver de *Caeliolus*, mais avec influence du mot *Carinae*. C'est encore à cette souplesse de R, sans doute, que Varron attribue certains phénomènes de *traiectio*, comme l'équivalence cocasse de *prata* avec *parata* (3), de *capra* avec *carpa*, épithète fantaisiste tirée de *carpere* (4). C'est à elle aussi qu'il doit imputer, comme nous le verrons, telle ou telle *demptio* de syllabe, par exemple celle qui lui fait rattacher *pilum* (javelot) au prétendu *perilum* formé sur *perire* (5).

Le *demptio* consonantique apparaît chez Varron dans deux phénomènes intéressants ; il les indique par allusion, mais il semble en avoir nettement, sinon clairement, conscience : la chute de *c-* prothétique et celle, plus inattendue encore, de *s-* initiale. Bien entendu il ne les allègue pas forcément à bon escient, il ne les commente pas, mais ses affirmations sont curieuses. C'est ainsi qu'il rapproche *aper* (sanglier) de κάπρος et de *capra* (6), rapprochement sans doute judicieux, car, selon la linguistique moderne, il y a tout lieu de supposer que, dans *capra* κάπρος, le *c-* initial est une particule préposée qui différencie ces termes de *aper* (sanglier), ἔπερος (bélier) (7) ; seulement il y a entre les deux séries une différence morphologique et non phonétique. Dans le même esprit, mais de façon beaucoup plus aventureuse, Varron rapproche *uruum* (mancheron de charrue) de *curuus* (courbe) (8). Enfin, il met en rapport *Cocles* avec *oculus*, mais peut-être ici, comme le suggère M. Kent (9), Varron envisageait-il une contraction à partir de * *co-ocles* (10).

(1) *L. L.* VI, 4 : « Meridies ab eo quod medius dies. D antiqui, non R in hoc dicebant, ut Praeneste incisum in solario uidi ».

(2) *Ceroniensis* dans le ms. *F*, *caeriolensis* est une correction de M. Kent (Cf. *On the text* p. 68), *L. L.* V, 47.

(3) Cf. *supra*, p. 82 et 83.

(4) *L. L.* V, 97 ; *R. R.* II, 3, 7.

(5) *L. L.* V, 116 ; cf. *infra*, p. 105.

(6) *L. L.* V, 101.

(7) Cf. E. M.[3], I, p. 67, s. v. *aper* ; p. 169, s. v. *caper* ; p. 267, s. v. *costa*.

(8) *L. L.* V, 135. L'étymologie moderne ne fait pas état de ce rapprochement. De même Varron rapproche de façon tout à fait fantaisiste *carcer* de *arceo* (« Carceres quasi arceres », *G. R. F.*, p. 357, fr. 420). Toutefois il songeait peut-être ici à une contraction à partir de * *co-arcer* ; dans un autre texte en effet (*L. L.* V, 151) il rattache *carcer* à *coerceo*.

(9) Varr. *L. L.* éd. Kent I, p. 329, note *b*.

(10) *L. L.* VII, 71. De toute façon le rapprochement entre *cocles* et *oculus*, tel qu'il est conçu par Varron, doit être illusoire, fondé seulement sur l'aspect extérieur des mots et sur une parenté de sens. Varron doit en effet être surtout frappé par la communauté entre les deux termes du groupe *-ocl-*, élément par lequel ils ne sont, en fait, aucunément apparentés. *Oculus* est purement latin ; *cocles* est un emprunt, fait peut-être par l'intermédiaire de l'étrusque, et

La chute de S initiale devant voyelle ne se produit pas en latin. Et pourtant Varron en signale un cas : « *Irpices regula compluribus dentibus, quam item ut plaustrum boues trahunt, ut eruant quae in terra serpunt ; sirpices, postea irpices S detrito a quibusdam dicti* (1) ». L'expression *S detrito* ne laisse aucun doute sur la pensée de Varron ; cependant la forme *sirpices* n'est pas attestée. Elle peut avoir été inventée ici pour les besoins de la cause étymologique. Du reste, quand bien même elle aurait existé, elle n'en serait pas moins une forme artificielle due à l'étymologie populaire. Mais l'illusion de Varron n'est probablement pas due au seul caprice. Peut-être fait-il ici une extension abusive du cas de **stlīs* devenu *līs* et de **stlocos* devenu *locus,* cas sans doute connu de son temps puisque Festus le mentionne dans sa refonte du traité de Verrius Flaccus (2). Peut-être aussi Varron fait-il une transposition fautive de la phonétique grecque dans les habitudes latines : il connaît, comme son contemporain Philoxénus, la correspondance de ἕξ et de *sex* (3) et il allègue lui-même celle de ὗς et de *sus* (4). Encore qu'il adopte la forme paysanne *irpex* sans aspiration, il sait fort bien que la forme régulière est *hirpex* : pour lui alors *hirpex* serait à *sirpex* ce que ὗς est à *sus.* Quoi qu'il en soit sa remarque est intéressante ; bien que mal fondée, elle prouve un certain sens de la phonétique.

Consonantisme : 2°) traits dialectaux : absence d'aspiration, correspondance de -l- et de -d-.

L'origine paysanne de Varron se décèle à certaines remarques sur les sons, on l'a déjà constaté plus haut à propos des diphtongues (5). Elle est sensible aussi à propos de l'aspiration.

Varron d'abord refuse, en principe, au signe H le droit de figurer dans l'alphabet : l'aspiration est un souffle, ce n'est pas une *littera* : « *Auctoritas Varronis nec K, nec Q, nec H in numero adhibet litterarum* (6) ».

On sait que dans la campagne du Latium la disparition du souffle noté H a lieu beaucoup plus tôt qu'à Rome même. Naturellement aucun témoignage littéraire campagnard n'en garde la trace. Aussi, lorsque les citadins empruntent et répètent les noms d'animaux ou de plantes rustiques, ils ne notent pas d'aspiration et ils écrivent *aedus, ircus, olus.* Mais une sorte de réaction urbaine jouant, on voit, déjà avant Varron, coexister ces formes paysannes avec les formes citadines *haedus, hircus, holus* (7). Par un étrange snobisme, les habitants de la ville multipliaient

destiné à rendre le grec κύκλωψ ; le vrai rapport est entre *oc*(ulus) et (κύκλ)ωψ. Cf. E. M.[3], I, p. 232, s. v. *cocles* ; II, p. 812, s. v. *oculus* ; Ernout, *Eléments étrusques,* p. 117.

(1) *L. L.* V, 136.

(2) Festus, p. 410-411 Lindsay.

(3) Philoxenus, in *G. R. F.,* p. 444, fragm. 6.

(4) *L. L.* V, 96.

(5) Cf. *supra,* p. 88 et suiv., cf. aussi, p. 84.

(6) *G. R. F.,* p. 268, fragm. 240, conservé par Priscien (*G. L. K.* II, p. 13). Cf. *infra,* p. 116.

(7) Ernout, *Eléments,* p. 86. Pour expliquer qu'à une certaine époque les

d'ailleurs l'aspiration, aussi bien au milieu des mots qu'à l'initiale. Catulle se moque d'un certain Arrius qui disait *chommoda* et *hinsidias* (1), abus que deux cents ans plus tard Aulu-Gelle relève encore chez ses contemporains (2). Certains campagnards même, pour n'être pas traités de provinciaux, « aspiraient » à tort et à travers, et Nigidius Figulus, ami de de Varron, s'égaie à leurs dépens (3). Personnellement, par « sabinisme », Varron répugne nettement à l'aspiration.

Et d'abord la langue latine ignore les occlusives aspirées. Cicéron reconnaît que « les ancêtres n'usaient de l'aspiration que devant les voyelles » ; il avoue que lui-même, à leur exemple, il a « prononcé *pulcros, Cetegos, triumpos* (4) ». L'épigraphie confirme ces prononciations (5). Mais l'influence grecque, la volonté de reproduire la prononciation exacte des mots grecs empruntés, et surtout des noms propres, amènent les Romains à ne plus dire *Burrus,* comme le faisait Ennius, mais *Pyrrhus* (6). Peu à peu, la mode aidant, les aspirées pénètrent dans des mots proprement latins ou depuis longtemps assimilés, et Cicéron, sacrifiant à la *consuetudo,* en vient « peut-être un peu tard » à prononcer *pulchros, Cethegos, triumphos* à l'époque où il écrit l'*Orator* (7). Par contre, soit pour maintenir la vraie tradition romaine, soit par « rusticisme », Varron ne veut pas d'occlusive aspirée. Il préconise la prononciation *Graccus* (8) et *pulcer* (9). Tout en reconnaissant que le nom de la « chlamyde » est un *uocabulum Graecum,* il écrit *clamis* (10), orthographe qu'on rencontre souvent dans les manuscrits de Plaute (11). Il prétend en effet, malgré Cicéron et la *consuetudo,* prononcer à la romaine des mots purement grecs d'origine, en y supprimant l'aspiration, notamment après R initial : d'après Annaeus Cornutus, il dit *retorem* et *Rodum* (12). Si l'on trouve dans le manuscrit *F* des formes comme *epichysis* (carafon verseur) et *parapechia* (13) (blouses bordées aux coudes), c'est peut-être parce que,

« anciens » ignoraient l'aspiration, Quintilien donne précisément comme exemples *hircus* et *haedus,* le fait est caractéristique (Quint. I, 5, 20).

(1) Cat., 84. cf. aussi Quint, I, 4, 19-21.

(2) Gell., N. A. II, 3.

(3) Id. *ibid.* XIII, 6. Cf. Müller, *De formis,* p. 17.

(4) Cic., *Or.* 160.

(5) Cf. Niedermann, *Phon.* [2], p. 112 et suiv.

(6) Cic., *Or.* 160.

(7) Cic., *Or.* 160.

(8) Varr. ap. Ter. Scaur. in *G. R. F.*, p. 299, fragm. 280 *c* : « Negat Varro etiam Gracco aspirandum ».

(9) Varr., ap. Char., p. 93,3 Barwick : « Pulchrum Varro adspirari debere negat ». Cf. *supra,* p. 66, note 4.

(10) *L. L.* V, 133 ; V, 7. Si du moins l'on se fie au ms. *F.*

(11) *Curc.* 611, 632 , *Men.* 658 ; *Merc.* 912, 921 ; cf. aussi Pacuv. *Trag.* 186 Ribbeck [3] ; Lucil. 321, p. 23 Marx.

(12) *G. R. F.*, p. 23 Marx., p. 298, fragm. 280 *a* : « Varroni placet R litteram si primo loco ponatur, non aspirari. Lector enim ipse, inquit, intellegere debet Rodum tamen etsi H non habet, Rhodum esse, retorem rhetorem ».

(13) Respectivement *L. L.* V, 124 et V, 133.

dans l'original de Varron, ces mots étaient transcrits en caractères grecs ; mais en tout cas Varron, qui a conscience de les introduire en latin, doit estimer qu'ils n'ont pas encore droit de cité et ne peuvent être orthographiés à la manière latine (1). Enfin Varron, tout en affirmant, selon une étymologie populaire, que *falx* (la faux) vient de *far* (le froment), fait un rapprochement intéressant du mot avec un mot dialectal sicilien transcrit par lui *phanclas* (1), mot comportant une aspirée que le latin ne présente pas (2).

Dans un passage conservé par Vélius Longus (3), Varron s'en prend à telle ou telle aspiration intérieure qui « s'est glissée » *(se inseruit)* entre voyelles. Pour lui *cohors* (basse-cour) vient de *coorior* (4) et l'aspiration y est injustifiée. Il veut que l'on écrive et que l'on prononce *uemens, prendo.* Le premier mot, selon lui, vient de *uis* et de *mens ;* il ne l'apparente pas à *ueho* (5). Selon la philologie moderne, en effet, il est possible que *uehemēns* représente *uēmēns,* avec préfixe privatif, et que la graphie *-ehe-* note un *-ē-* (6). Mais le cas du verbe *prehendō (praehendō, prēndō)* demeure obscur (7).

Reste l'aspiration initiale. Selon Annaeus Cornutus, Varron déclare que quand on veut transcrire l'une de ces consonnes aspirées, que par ailleurs il condamne (8), il faut placer le signe H avant ladite consonne « et tanto magis hoc temptat suadere *quod uocalibus quoque dicit anteponi ut heres, hircus* (9) ». On ne saurait dire plus clairement que Varron admet l'aspiration initiale. Mais s'il l'admet, il ne manque aucune occasion d'en restreindre l'usage. Pour lui-même d'abord, par tradition campagnarde, il écrit et prononce *irpex, edus, ircus, irundo, olus* (10), termes rustiques. Puis, grammaticalement, au moyen d'étymologies populaires, il cherche à justifier l'élimination de certaines aspirations qu'il ne fait pas entendre lui-même et qu'il croit, ou feint de croire, para-

(1) Si toutefois on peut se fier au ms *F..* Cf. *infra,* p. 115-116.

(2) Selon M. Niedermann, *falx* et *phanclas* se rattachent à une forme **dhaltlā*, comportant en effet une aspirée ; à **dhaltlā* s'apparentent directement le sicilien ζάγκλη et le latin *falcula,* et *falx* aurait été refait sur *falcula* pris pour un diminutif (Niedermann, *Essais d'étymologie et de critique verbale latines,* Paris-Neuchâtel, Attinger, 1918 (Public. de la Fac. des Lettres de Neuchâtel), p. 32). Cf. *infra,* p. 108.

(3) *G. R. F.,* p. 297, fragm. 280. Cf. *infra,* p. 130, n. 5.

(4) Même raisonnement dans *L. L.* V, 88. Toutefois dans le passage conservé par Vélius Longus le mot *cohors* (cohorte) est considéré comme nettement distinct de *cohors* (basse-cour) et apparenté à *cohortari* ; dans le passage du *De Lingua Latina,* au contraire, ils ne font qu'un seul et même mot dont les deux significations se rejoignent dans l'idée de « rassemblement ».

(5) *G. R. F.,* p. 299, fragm. 280 c ; p. 297, fragm. 280.

(6) Cf. E. M.³, II, p. 1267, s. v. *uehemēns.*

(7) Cf. Id., p. 940, s. v. *praehendō.*

(8) Cf. *supra,* p. 96.

(9) *G. R. F.,* p. 297, fragm. 279.

(10) Respectivement *L. L.* V, 136 ; V, 97 ; V, 75 ; V, 108. Cf. *supra,* p. 95 et 88.

sites. Pour lui *(h)ortus* vient de *orior* (1) et doit s'écrire sans H, *(h)onos* est issu de *onus* (2), *(h)asta* de *astare, (h)ariuga* de *aries* (3). L'aspiration de *harena* le gêne ; il jette le doute sur sa nécessité : si le mot vient de *haereo,* dit-il, maintenons l'aspiration, mais s'il vient de *aridus,* il faut la supprimer (4).

Ailleurs, sur ce point précis, il semble se contredire ; car Vélius Longus rapportant, si on l'en croit, les propos de Varron (5), nous dit ceci : « *Harenam dicimus... propter originem uocis, si quidem, ut testis est Varro, a Sabinis fasena dicitur, et sicut S familiariter in R transit, ita F in uicinam aspirationem mutatur* ». Mais peu importe la contradiction, conséquence peut-être d'hésitations louables ; ce passage a un tout autre intérêt : Varron pose ici l'équivalence Sabin *f-* = latin *h-* ; et Vélius Longus continue, toujours guidé par Varron, semble-t-il, « *similiter ergo et haedos dicimus cum aspiratione quoniam faedi dicebantur apud antiquos. Item hircos, quoniam eosdem aeque fircos uocabant* » ; dans le *De Lingua Latina* on retrouve en effet les mêmes propos :« *ircus, quod Sabini fircus ; quod illic fedus, in Latio rure edus* (6) ». Si dans ce dernier texte Varron a vraiment écrit *ircus* et *edus* selon la graphie que lui prête le manuscrit *F* et qui est très probable, c'est de propos délibéré, par rusticisme, puisque, d'après Annaeus Cornutus (7), il connaissait et admettait pour autrui la graphie et la prononciation *hircus* (8). Quoi qu'il en soit, cette correspondance de sabin *f-* et de latin *h-* est approuvée par la linguistique moderne. Même si tous les exemples allégués par Varron ne sont pas sûrs, si *harena,* entre autres, n'a pas d'étymologie claire (9), on sait aujourd'hui qu à une ancienne aspirée initiale *gh-* correspondent d'une part en latin un souffle noté *h-,* souffle qui disparaît rapidement dans la campagne romaine, et d'autre part un *f-* en sabin : ainsi *haedus* s'apparente à *goat,* nom anglais de la « chèvre » (10).

(1) *G. R. F.,* p. 300, fragm. 280 *d* (cf. aussi 280 *c, Graccus* de *gerere*).
(2) *L. L.* V, 73.
(3) *L. L.* V, 115 et V, 98.
(4) Varr., ap. Serv., *Aen.* I, 172.
(5) *G. L. K.* VII, p. 68.
(6) *L. L.* V, 97 ; cf. *supra,* p. 88.
(7) Cf. *supra,* p. 97.
(8) Ce flottement même des arguments varroniens montre bien que l'absence d'aspiration est chez Varron quelque chose de systématique.
(9) Cf. E. M.³, I, p. 515, s. v. *harēna.*
(10) Cf. Ernout, *Eléments,* p. 154-155. Inversement Varron constate un autre phénomène également reconnu par la linguistique moderne : la correspondance de *f-* latin à *h-* sabin, celle de *faba* avec *haba* («...nam et e contrario, quam antiqui *habam* dicebant nos *fabam* dicimus », Varr. ap. Vel. Long. in *G. R. F.,* p. 298, f. 280), de *forda* « la vache pleine » avec *horda* (cf. *infra,* p. 234). C'est qu'il s'agit ici non plus d'une gutturale aspirée, mais d'une labiale ou dentale originelle, et le traitement est tout autre (cf. Ernout, *Eléments,* p. 179). Varron en profite d'ailleurs pour proposer des exemples qui sont loin d'être sûrs : *Halisci, Falisci* ; *Hormiae, Formiae* (Varr. ap. Serv., *ad. Aen.* VII, 695 in *G. R. F.,* p. 349, fr. 390) ; « *Filum* quod minimum est *hilum* : id



Sans qu'il l'exprime nettement, du moins dans la partie de son œuvre qui nous est parvenue, un autre fait de phonétique dialectale est suggéré par Varron, c'est la correspondance de latin *-d-* et de sabin *-l-*. Cette correspondance est clairement définie par les grammairiens de basse époque. Servius nous dit à ce propos : « *L et D enim interdum sibi invicem cedunt unde et sella pro seda dicitur a sedendo* (1) ». Marius Victorinus, si souvent inspiré par Varron, se prononce plus explicitement encore : « *Nouensiles per L siue per D scribendum : communionem enim habuit L littera cum D apud antiquos, ut dinguam et linguam, dacrimis et lacrimis, Capitodium et Capitolium et sella a sede, olere ab odore* (2) ». Or, précisément, ce rapport admis aujourd'hui entre *odor*, forme latine, et *olēre*, forme dialectale (3), nous est présenté par Varron dans le *De Lingua Latina* : « *Littera commutata dicitur odor olor, hinc olet et odorari et odoratus et odora res, sic alia* (4) ». Sans doute la forme *olor* n'est pas attestée littérairement, mais elle devait appartenir à la langue populaire (5). Inversement, Festus affirme l'existence, à date ancienne, d'une forme *odefacit*, remplacée ultérieurement par *olfacit* (6). Pour ce qui est de *Nouensilēs*, Varron nous déclare également que le mot est d'origine sabine (7). Il rapproche soigneusement *peculium* et *pecus, -udis* (8) ; or *peculium* (épargne) est un terme rustique propre aux esclaves des champs (9). Il nous signale aussi que les Sabins sont intervenus dans la fondation et dans la désignation du *Capitolium* (10). Il nous parle d'un outil campagnard, la *falx lumaria* (« croissant »), destiné à tailler les broussailles appelées par lui *lumecta* (11). Ces deux mots sont des *hapax*, mais *lumecta* est sans doute la forme sabine de *dūmecta* (12), mot formé sur *dūmus* (buisson) (13). Enfin, Varron apparente *solium* (fauteuil) à *sedere* (14). Evidemment, l'étymologie populaire rapprochait si souvent *solium* de *sōlus* et de *solidus* (15) qu'une ancienne forme **sodium* pouvait avoir été influencée de ce fait. Mais,

enim minimum est in uestimento » (*L. L.* V, 113 ; rapprochement sans doute fantaisiste ; cf. Ernout, *Eléments*, p. 179).

(1) Serv., *Buc.* I, 2.
(2) Mar. Vict., *G. L. K.* VI, p. 26.
(3) E. M. [3], II, p. 814, s. v. *odor*.
(4) *L. L.* VI, 83.
(5) E. M. [3], II, p. 814, s. v. *odor*.
(6) Festus, p. 188 Lindsay, et Fest. P., p. 189.
(7) *L. L.* V, 74. Dans le ms *F* le mot est orthographié *Nouensides* : « Nouensides a Sabinis ».
(8) *L. L.* V, 95.
(9) Ernout, *Eléments*, p. 212.
(10) *L. L.* V, 41 ; cf. Ernout, *Eléments*, p. 135-136 ; Lugli, *Roma*, p. 9.
(11) *L. L.* V, 137.
(12) Attesté par Fest. P., p. 59 Lindsay : « Dumecta antiqui quasi dumiceta appellabant, quae nos dumeta ».
(13) Cf. E. M. [3], I, p. 334, s. v. *dūmus*, et p. 658, s. v. *luma*.
(14) *L. L.* V, 128.
(15) Par ex. Serv., Aen. VII, 169 ; Isid., *Etym.* XX, 11, 10.

plus probablement, le mot présente-t-il par rapport à *sedēre* un traitement dialectal, car c'est sur le *solium* que siègent les rois sabins (1). Dans le même passage, Varron rapproche également de *sedere* le mot *seliquastrum* (chaise rustique) qui a bien des chances, lui aussi, d'être sabin (2).

Ces nombreux renseignements donnés par Varron (3) n'étonnent pas de la part d'un Sabin d'origine. C'est à lui, sans doute, que les grammairiens de basse époque doivent les indications qu'ils nous donnent sur la *commutatio* de *-d-* en *-l-* (4).

Consonantisme : 3°) la gémination.

Ennius, dont Varron allègue volontiers l'autorité en philologie (5), passe pour avoir le premier, « à la manière des Grecs », géminé les consonnes dans l'écriture là où elles l'étaient dans la prononciation (6). Mais cette réforme orthographique ne s'établit que lentement et progressivement (7). Au temps de Varron, il y avait peut-être encore des incertitudes dues à des survivances de la routine ou à des ignorances, et nous voyons Varron, au nom de l'étymologie, réclamer pour *intervallum* une graphie et une prononciation avec *-ll-* (8).

Mais Varron se rend compte qu'à côté de ces géminations justifiées par la phonétique et la morphologie, comme celles qu'on rencontre dans *uelle* ou dans *esse*, il y a des cas où *l'additio litterae* paraît arbitraire.

(1) Cf. Ernout, *Eléments*, p. 80 ; Piganiol, *Origines*, p. 213.

(2) Cf. aussi Fest., p. 460 Lindsay : « Seliquastra sedilia antiqui generis appellantur, *D* littera in *L* conuersa ; ut etiam in sella factum est et subsellio, et solio, quae non minus a sedendo dicta sunt ». Par une illusion bien compréhensible *sella* est en effet mis par Varron (de qui semble s'inspirer ici Festus) sur le même plan que *solium* par rapport à *sedēre* ; en fait, *sella* repose sur **sed-lā*. (Varr., *L. L.* V, 128 : « Ab sedendo appellatae sedes, sedile, *solium, sellae, seliquastrum* ; deinde ab his subsellium »).

(3) Voir encore sur ce point une autre indication, *infra*, p. 108-109 (*lepestae* δέπας), et dans *R. R.* III, 9, 19 *medica*, nom de la poule de *Médie*, devenu *melica*.

(4) Par exemple, Servius *ad Buc.* I, 2.

(5) Cf. *supra*, p. 38.

(6) Fest., p. 374 Lindsay.

(7) Les premiers exemples épigraphiques de cette gémination apparaissent déjà dans un décret de Paul-Emile, d'allure « moderne », daté de 189 av. J.-C., où l'on note, par exemple, les formes *essent* et *uellet*. Par contre, la réforme est très lente à se généraliser dans les textes administratifs traditionnels. Le Sénatus-consulte des Bacchanales, daté de 186, comporte encore régulièrement des formes comme *esent* et *uelet* et la *Sententia Minuciorum*, de 117 av. J.-C., présente à côté de formes comme *esse, possiderent* des graphies archaïsantes comme *iuserunt, posidere* (cf. Ernout, *Recueil*[3], p. 57-58 ; 58-68 ; 89-96 ; Niedermann, *Phon.*[2], p. 159 et suiv. ; Meillet, *Esquisse*, p. 121).

(8) Varr., ap. Ann. Corn. in *G. R. F.*, p. 295, fragm. 276 : « Interuallum duas L habet ; uallum enim ipsum non aliter scribitur, a quo interuallum. Varro dicit interualla esse spatia quae sunt inter capita uallorum, id est stipitum, quibus uallum fit ; unde cetera quoque spatia <ita> dicuntur ». Cf. E. M.[3] (II, p. 1259, s. v. *uallum*), où cette étymologie est acceptée.

Ce sont les cas que, d'une façon générale, nous qualifions aujourd'hui de « géminations expressives ». Il rapproche à bon droit *narrare* de *gnarus* et proteste, à ce titre, contre la gémination de *-r-*. (1).

Les faits de ce genre le déconcertent. Il est amené à leur prêter un caractère capricieux. Mais, d'autre part, il en généralise la portée et croit pouvoir justifier par là certaines de ses étymologies populaires. C'est ainsi qu'il rapproche *oppidum* de *ops* (2), *olus* de *olla* (3), *panis* de *pannus* (4), *palla* de *palam* (5), *terra* de *terere* (6), ou encore *mola* de *mollire* (7), *collis* de *colere* (8) et *Palatium* de *Pallantes* (9). On remarque que dans presque tous ces exemples, il s'agit de la gémination des liquides *-r-* et *-l-* que Varron qualifie de *lēuēs* et qu'il juge particulièrement expressives (10). Donc, si l'on veut bien ne pas tenir compte du caractère fantaisiste de ses exemples, il reste qu'il sentait obscurément l'expressivité du procédé.

Consonantisme : 4°) les groupes complexes.

C'est évidemment à propos des groupes complexes que Varron va être amené plus que jamais à observer ou à imaginer des faits de *demptio* ou de *commutatio* (11). Au début du livre VII *De Lingua Latina,* consacré en principe aux termes poétiques ou vieillis, il demande qu'on lui fasse plus particulièrement confiance à cet égard et qu'on lui

(1) *G. R. F.*, p. 296, fragm. 277 : « Narare per unum R scribitur, ut Varroni placet ; secutus est enim etymologiam nominis eius, qua gnarus dicitur qui scit et accipit quod loqui debeat. Denique compositio uerbi ita scribitur, ignorare, quod non per duo R, sed per unum scribitur. Ideo et naratio unum R habere debet ». Les rapprochements faits ici par Varron sont justes (cf. aussi *L. L.* VI, 51), y compris celui de *gnārus* avec *ignōrāre* dont l'-ō- s'explique par l'influence d'*ignōtus*. En fait *narrō* présente une gémination expressive comparable à celle de *uorrus* en face de *uorō*. Cf. E. M.[3], I, p. 496, s. v. *gnārus* ; Niedermann, *Phon.*[2], p. 163.

(2) *L. L.* V, 141, parce que l'*oppidum* est puissant.

(3) *L. L.* V, 108 ; cf. *supra*, p. 88.

(4) *L. L.* V, 105, parce que le pain, à l'origine, était en forme de « pan d'étoffe ».

(5) *L. L.* V, 131, parce que la *palla* est un manteau qu'on porte devant tout le monde.

(6) *L. L.* V, 21, parce qu'on « foule la terre », étymologie que Varron tient d'Aelius Stilo et qui eut beaucoup de succès dans l'antiquité puisqu'on la retrouve chez Isidore de Séville (*Etym.* XIV, 1, 1). Varron a été en partie dupé par un texte des *Livres des Augures* qu'il cite, et où se trouve la graphie *tera,* due au fait que ce texte est antérieur à la gémination des consonnes dans l'écriture.

(7) *L. L.* V, 138. Varron est évidemment loin de se douter que *mollis* repose sur **moldwis,* cf. E. M.[3], II, p. 729, s. v. *mollis.*

(8) *L. L.* V, 36.

(9) *L. L.* V, 53. Les *Pallantes* sont les compagnons d'Evandre, petit-fils de *Pallas* (*Pallās, -antis*), l'éponyme de Pallantée.

(10) Cf. *supra,* p. 74, 77, 93-94.

(11) Cf. *supra,* p. 80.

accorde toute latitude (1). Il avoue néanmoins que la tâche demeure difficile : « *Tamen latent multa* » (2).

On a vu, à propos des points d'articulation consonantiques que Varron avait quelque idée des variations qui peuvent se produire pour une consonne sous l'effet d'une consonne suivante (3). Sans dire évidemment que la sonore s'assourdit quand elle est placée devant une sourde, il constate que l'on passe par *commutatio* de agere à actus et de cingere à cinctus ; il rattache de même, et peut-être à bon droit, nuptiae à nubes (4).

Toujours dans le domaine des *commutationes* il signale, à l'initiale, le passage du groupe *dw-* à *b-* au moyen d'exemples judicieux et devenus classiques : *bellum* issu de *duellum, Bellona* de *Duellona* (5). Il devine peut-être le passage de *Kw-* à *K-* devant *-o-*, puisqu'il rapproche, non sans hésitation, *Esquiliae* de *colo* (6).

Quant au phénomène de *demptio* ou d'effacement, il est souvent signalé ou suggéré à juste titre par Varron. D'abord il connaît la disparition de *g-* devant *-n-*, à l'initiale, et son maintien à l'intérieur du mot, puisqu'il rapproche *gnarus* de *narrare* et *d'ignorare* (7). Il sait que l'ancienne forme de *nascor* est *gnascor* ; mais par une extension abusive du principe qui lui a permis de mettre en rapport *narrare* et *ignorare,* il rattache *ignis* à *nascor* (8).

Quelques exemples permettent d'affirmer aussi qu'il n'ignore ni l'effacement de *-n-* devant *-s-* dans la prononciation, ni l'instabilité graphique du groupe *-ns-*. Il nous dit lui-même que *pos* et *pons* sont pour lui homophones (9), et Charisius nous apprend que Varron admet pour le nom de la « table » les graphies *mesa* et *mensa* (10) : ces deux graphies reproduisent respectivement les deux étymologies entre lesquelles il hésite, car il rattache le mot soit au grec μέσα, soit au participe *mensus* de *metior* (11). Ailleurs enfin il met en rapport, à bon droit, *pistrinum* avec *pinso* (12) (broyer), écrit par lui *piso* pour la circonstance, si l'on en croit le manuscrit *F*.

(1) *L. L.* VII, 1 : « Non reprehendendum igitur in illis qui in scrutando uerbo litteram adiciunt aut demunt, quo facilius quid sub ea uoce subsit uideri possit ».
(2) *L. L.* VII, 2.
(3) Cf. *supra*, p. 91.
(4) *L. L.* V, 72 ; cf. E. M.[3], II, p. 797, s. v. *nūbō*. Cf. aussi *infra*, p. 127.
(5) *L. L.* V, 73 ; VII, 49.
(6) *L. L.* V, 49.
(7) *L. L.* VI, 51 ; *G. R. F.*, p. 296, fragm. 277 ; cf. *supra*, p. 101.
(8) *L. L.* V, 70 ; parce que le feu est la source de toute naissance.
(9) *L. L.* V, 4 : « Videtur enim pos significare potius pontem quam potentem ». *Pos*, deuxième élément de composition de mots comme *impos*, *compos*, est ici artificiellement rendu autonome par Varron.
(10) Char., p. 73 Barwick.
(11) *L. L.* V, 118, parce que d'une part, la table est au milieu de la pièce et parce que, d'autre part, les mets qu'on y sert sont dosés (*mēnsa*). Cette dernière étymologie, présentée comme sûre par Bréal.-Bailly[11], p. 188, est considérée comme incertaine dans E. M.[3], II, p. 707, s. v. *mēnsa*.
(12) *L. L.* V, 138.

Péchant, une fois de plus, par extension abusive d'un principe juste en soi, Varron rattache *rus* (la campagne) à *rursum* (1). Il a sans doute été amené à proposer cette étymologie singulière en songeant à l'assimilation de R *(littera lēuis)* à S, telle qu'on la trouve en effet dans *prōrsus* devenant *prō(s)sus*, *rūrsum* devenant *rūs(s)um*.

L'effacement de S devant M est nettement reconnu et catalogué par Varron puisqu'il nous dit que *omen* repose sur « *osmen e quo S detritum* ». Le fait est sans doute juste ; mais Varron en profite pour rattacher *osmen* à *os* ce qui est une fantaisie (2). Le même principe du *S detritum* permet à Varron de montrer en *pomoerium* l'aboutissement phonétique de *postmoerium* par l'intermédiaire probable de **posmoerium* (3), et de rattacher *camillus* (jeune assistant d'un prêtre) au grec κασμῖλος, terme du rituel de Samothrace (4). Enfin Varron invoque un effacement de S devant le M de *Camena*, mais peut être uniquement pour pouvoir établir, grâce à une extension abusive du rhotacisme (5), un rapprochement illusoire du mot avec *carmen* (6).

L'amuïssement de S devant d'autres consonnes sonores est moins nettement défini, mais il est clairement suggéré par des exemples corrects. Varron met, par exemple, en rapport *iudex* avec *ius dicere* (7), et il regroupe *pastillus, pastus, pasco* d'une part avec *panis* d'autre part (8).

Ailleurs, par contre, il définit nettement le traitement phonétique d'un groupe *-GL-* : « *Pala a pangendo, L quod GL fuit* » (9). *Pāla* (la bêche), comme *pālus* (le pieu), s'apparente en effet à *pangō*, verbe à nasale

(1) *L. L.* V, 40, parce qu'il faut faire « à nouveau » les mêmes travaux tous les ans.

(2) *L. L.* VI, 76 et VII, 97. Cette étymologie populaire qu'on retrouve chez Cicéron (*Div.* I, 45, 102), et qui devrait être fort répandue, a fini par donner à *ōmen,* à côté de son sens de « présage », celui de « parole de bon ou de mauvais augure », cf. E. M.[3], II, p. 818, s. v. *ōmen.*

(3) *L. L.* V, 143, Hypothèse qui est probablement la bonne (cf. E. M.[3], II, p. 752, s. v. *mūrus*), toutefois il reste quelque chose d'assez singulier dans *pomērium,* graphie qui semble être la plus autorisée, cf. Ernout, *Éléments étrusques,* p. 84, note 3.

(4) *L. L.* VII, 34, rapprochement douteux. Selon Servius (*Aen.* XI, 588) et Macrobe (*Sat.* III, 8, 6), *casmilla* (ou *camilla*) serait un mot étrusque. Peut-être est-il à rapprocher de *Camēna* qui, lui, est étrusque apparemment, cf. E. M.[3], I, p. 161, s. v. *camillus* ; Ernout, *Éléments étrusques,* p. 100.

(5) Cf. d'autres extensions abusives du même ordre *supra,* p. 93.

(6) *L. L.* VII, 26 : « Casmenarum priscum uocabulum ita natum ac scriptum est alibi ; Carmenae ab eadem origine sunt declinatae ». L'effacement de *-s-* devant *-m-* est ici d'autant moins plausible que, si le mot est latin, il faudrait un allongement compensatoire de l'*-a-* ; or on a *Cămēna* avec un *-ă-*. Mais il est fort possible que le rapprochement de *Camēna* avec *carmen* ait fini par faire naître en effet une forme *Carmēna.*

(7) *L. L.* VI, 61.

(8) Varr., *De Vita pop. Rom.* I, in *G. R. F.*, p. 254, fragm. 202. *Pāstillus* (petit pain) étant le diminutif de *pānis* semble en effet indiquer que *pānis* repose sur **pasnis* et se rattache à *pāscō* ; cf. E. M.[3], II, p. 849, s. v. *pānis.*

(9) *L. L.* V, 134.

infixée ; le mot repose sur **pag-s-lā*. Si Varron n'a pas décelé exactement les vicissitudes du mot, il a bien vu du moins qu'un *-g-* s'était effacé. Il a dû voir juste aussi en considérant *fortis* comme issu d'un ancien *forgtis*, car cet adjectif est, semble-t-il, formé sur une racine à gutturale (1). Enfin il a clairement senti, sans toutefois détailler le traitement des groupes complexes, la parenté de *iugum, iumentum,* et *iunctus* (2) (l'attelage), attitude d'autant plus méritoire qu'une étymologie populaire rattachait *iūmentum* à *iuuāre* (3).

Consonantisme : prépositions et préverbes.

Un long passage de Térentius Scaurus (4) nous expose les idées de Varron sur la prononciation et la graphie des prépositions *ex* et *ab* selon l'initiale du mot qui les suit immédiatement. Il y a, là encore, dans certains cas, un phénomène de *demptio* qui va jouer. Devant consonne et devant *i-* et *u-* jouant le rôle de consonnes, Varron préfère les formes *e* et *a*, par euphonie, semble-t-il *(e dictum leuius uidebitur)* ; devant voyelles, devant *i-* et *u-* en fonction de voyelles, il préfère les formes *ex* et *ab* pour éviter l'hiatus *(aliter enim fiunt hiulca)*.

Certaines réflexions laissent à penser que Varron avait réfléchi sur le cas du préfixe *ambi- (amb-, am-, an-)*. Mais c'est sans doute assez artificiellement qu'il nous parle du mot autonome *ambe* (5). S'il est vrai que Charisius atteste deux exemples de *am* préposition (6), du temps de Varron cet emploi devait avoir disparu depuis longtemps, sauf peut-être dans la langue juridique. D'ailleurs c'est uniquement avec le rôle de premier élément de composé que Varron nous présente son mot *ambe*. Il nous le montre tel quel dans *Ambiuius,* nom propre (7), dans *ambiegna,* vieil adjectif du rituel (8), et dans *ambecisus (-us)* qui lui paraît être à l'origine du mot *ancile* (9). *Ambecīsus* n'est pas autrement attesté et l'origine du mot *ancīle* demeure incertaine (10) ; mais Varron suggère, par ces exemples, que la forme complète du préfixe *ambi- (ambe-)* ne se rencontre que dans des mots archaïques (11). Par ailleurs il mentionne des exemples classiques comportant la forme *amb-* devant voyelle comme *ambages, ambustus, ambire, ambitus ambitiosus* (12), et *am-* ou *an-* devant

(1) E. M.³, I, p. 444, s. v. *fortis* et Varr. in *G. R. F.*, p. 333, fr. 330.
(2) *L. L.* V, 135.
(3) Aulu-Gelle se fait l'écho de l'étymologie varronienne (*N. A.* XX, 1, 28), mais Isidore de Séville reproduit l'étymologie populaire (*Etym.* XVI, 18, 4).
(4) *G. L. K.* VII, p. 29 et suiv.
(5) Qu'il faut peut-être lire *ambi, L. L.* VII, 30.
(6) Char., p. 298, 14 ; 300, 8 Barwick (*am fines, am segetes*).
(7) *L. L.* VII, 30.
(8) *L. L.* VII, 31 ; *ambiegna,* littéralement « qui a deux agneaux ».
(9) *L. L.* VII, 43. *Ancīle,* bouclier ovale échancré « des deux côtés » en forme de 8.
(10) Cf. E. M.³, I, p. 56, s. v. *ancīle.*
(11) Cf. E. M.³, I, p. 46, s. v. *ambi-.*
(12) *L. L.* VII, 30 et 31.

consonne. Toutefois, dans ce dernier cas, seul le principe est juste, les applications sont ou douteuses, ou fausses : *ancile* est simplement douteux (1) ; mais *amnis* apparenté à *ambitus* constitue une étymologie fantaisiste (2) ; *anfractus (-a, -um)*, que Varron rattache à *ambire* et à *frangere* (3), doit être décomposé en *anfr-actus* et le mot est sans doute emprunté à l'osque, où *amfr-* a la même signification que lat. *amb-* (4).

Chute de syllabes. Haplologie.

La *demptio*, nous dit Varron, ne porte pas seulement sur des *litterae*, elle porte sur des *syllabae* (5). L'haplologie est donc un phénomène reconnu et catalogué par lui. Mais il l'invoque de façon capricieuse. Tantôt, de la manière la plus fantaisiste, aux fins d'étymologie personnelle, il rattache *pilum* (javelot) à un prétendu *perilum*, dérivé de *perire* (6), ou bien il déclare que *pallia* (manteaux) se disait d'abord *parilia*, par allusion aux deux pans d'étoffe jumeaux dont est fait le *pallium* (7). Tantôt plus raisonnablement, en métrologie, il fait appel à la *demptio syllabae* et nous présente *sestertius* comme la réduction de *semistertius* (8) et *se-* comme une forme abrégée, signifiant « moitié », dans *selibra* (9).

Correspondance avec le grec.

Varron rattache volontiers le vocabulaire latin au vocabulaire grec, soit pour montrer qu'ils sont apparentés, soit plus souvent encore pour signaler, et parfois de façon abusive, des emprunts du latin au grec (10). Au hasard de ses rapprochements, et naturellement sans jamais se livrer à une enquête systématique, il est amené sinon à expliquer, du moins à reconnaître tacitement des correspondances phonétiques. Peut-être était-il guidé dans ce genre de recherches par le *Glossematorum Liber* d'Ateius

(1) Cf. *supra*, p. 104.
(2) *L. L.* V, 28. *Amnis*, d'après Meillet, est un mot italo-celtique. M. Kent en rapproche le nom de l'*Avon*, rivière anglaise (*L. L.* éd. Kent, I, p. 26, note *a*).
(3) *L. L.* VII, 15.
(4) Le préverbe osque *amfr-* est issu de **amfer* élargissement de **amf*(i) = lat. *amb-*. Le second élément de *anfractus* se trouve être alors le participe passé passif de *agere* et la véritable forme latine serait *ambactus* : cette forme existe d'ailleurs, mais avec un autre sens ; cf. Ernout, *Éléments*, p. 107 ; E. M.[3], I, p. 46, s. v. *ambi-* ; p. 57, s. v. *anfractus, -a, -um*. Enfin Varron rattache à juste titre *Amiternini* (les habitants d'Amiterne) à *ambi-* et à *Aternus* (fleuve) ; le préfixe se présente dans ce mot comme dans *amicio* (*L. L.* V, 28).
(5) *L. L.* V, 6. Cf. *supra*, p. 80, note 2.
(6) *L. L.* V, 116. Cf. *supra*, p. 94.
(7) *L. L.* V, 133. Cf. *L. L.* éd. Goetz-Schoell, *Adn. ad loc.*, p. 256 et *L. L.* éd. L. et A. Spengel, *ad loc.*, p. 54, apparat.
(8) *L. L.* V, 173. Dans *sēstertius*, *sēmis* s'est réduit à *sēs* comme dans *sesqui* issu de **sēmisque* (E. M.[3], II, p. 1081, s. v. *sēmi-*).
(9) *L.L.* V, 171. *Sēlibra* est analogique de *sēmodius*, haplologie de *sēm(im)odius* E. M.[3], II, p. 1081, s. v. *sēmi-*).
(10) Cf. *infra*, p. 218 et suiv.

Philologus, traité où cet érudit d'origine athénienne s'intéressait entre autres à la question des emprunts (1), ou bien par les travaux d'Hypsicratès, nommément désigné par lui et auteur d'un ouvrage sur les rapports du grec et du latin (2), ou encore par les indications de Tyrannion l'aîné (3). Mais peut-être aussi sa critique personnelle suffisait-elle à l'éclairer sur ces correspondances. L'indigence de notre documentation ne permet pas de résoudre le problème.

Du point de vue du vocalisme, ses rapprochements lui permettent par exemple de mettre en rapport la finale en -ος des thèmes en -o/e- avec la flexion latine classique en *-us* : à ἀσπάραγος correspond *asparagus* (4), à ταῦρος correspond *taurus* (5). Comme il ne fait pas forcément appel à l'ionien-attique, la correspondance de -η- avec *-ā* apparaît çà et là dans ses rapprochements : c'est à μέσα non à μέση qu'il fait correspondre *mensa* (6), à μᾶλον, non à μῆλον qu'il fait correspondre *malum* (la pomme) (7). Enfin il signale qu'à *l'upsilon* des Grecs ne correspond aucune lettre latine et il proscrit le signe Y, au moins pour le latin (8).

Pour les diphtongues, il met en rapport judicieusement -οι- avec *-u-* (*-ū-*) : μοῖτον avec *mutuum* (9) ; -ει- *avec -i- (-ī-)* : λειρίον avec *lilium* (10) ; -ευ- avec *-u-* (*-ū-*) : Λευκιηνός avec *Lucienus* (11) ; -αι- avec *-ae-* : αἰών avec *aeuum* (12). Mais à propos de ce dernier cas une curieuse question se pose. Varron nous dit, à juste titre, que *scaena* et *scaeptrum* sont empruntés au grec (13), donc calqués sur des formes ioniennes-attiques σκηνή, σκῆπτρον ou sur des formes dialectales correspondantes. Il nous signale à ce sujet que certains, comme Accius, écrivent *scena* (= *scēna)* et que l'orthographe de ses contemporains hésite entre *-ae-* et *-e-* dans ce genre de mots. Il rattache cette incertitude à l'hésitation entre graphie et prononciation urbaine en *-ae-*, graphie et prononciation rustique en *-e-* (14) (= *-ē-*). Du fait qu'il présente le cita-

(1) Cf. *infra*, p. 208.
(2) Cf. *L. L.* V, 88 : Gell., *N. A.* XVI, 12, 5 ; *infra*, p. 207-208.
(3) Cf. *G. R. F.*, p. XVI ; *supra*, p. 70 ; *infra*, p. 208.
(4) *L. L.* V, 104.
(5) *L. L.* V, 96.
(6) *L. L.* V, 118 ; cf. *supra*, p. 102.
(7) *L. L.* V, 102 ; cf. *infra*, p. 216.
(8) *G. R. F.*, p. 268, fr. 239 ; cf. *infra*, p. 115, 125.
(9) *L. L.* V, 179.
(10) *L. L.* V, 103.
(11) *L. L.* VI, 2.
(12) *L. L.* VI, 11. Sans compter le rapprochement fantaisiste de *Caere* avec χαῖρε (*G. R. F.*, p. 347, fr. 383 ; cf. *infra*, p. 214).
(13) *L. L.* VII, 96 : « Obscaenum dictum ab scaena ; eam, ut Graeci, et Accius scribit scenam. In pluribus uerbis A ante E alii ponunt, alii non, ut quod partim dicunt scaeptrum, partim sceptrum, alii Plauti Faeneratricem, alii Feneratricem ; sic faenisicia ac fenisicia, ac rustici pappum Mesium, non Maesium, a quo Lucilius scribit :

Cecilius pretor ne rusticus fiat.

Quare turpe ideo obscaenum, quod nisi in scaena palum dici non debet ».
(14) Cf. *supra*, p. 88-89.

din Accius comme un novateur, il semble indiquer que la graphie et, sans doute aussi, la prononciation en *-ae-* étaient les plus anciennes et peut-être encore les plus répandues de son temps. Ses remarques où se trouvent d'abord associés des mots grecs et rien que des mots grecs ou prétendus tels (1), paraissent prouver aussi qu'il avait senti là obscurément l'existence d'un problème sur lequel les philologues modernes se sont en effet penchés. Car on ne voit pas exactement comment les formes ioniennes-attiques σκηνή, σκῆπτρον, ou les formes dialectales σκᾱνᾱ, σκᾶπτρον justifieraient graphies et prononciations *scaena, scaeptrum*. On a songé à un intermédiaire étrusque (2), à l'existence hypothétique d'une forme *σκαινά (3), à un « hyperurbanisme » dans la prononciation de *scaena* et de *scaeptrum* (4). Plus récemment M. G. Bonfante, s'appuyant sur une théorie de M. Marouzeau selon laquelle *-ae-* peut rendre en latin un *-ē-* ouvert étranger (5), a montré, par rapprochement avec le mot gaulois *raeda* (chariot) et avec le mot germanique *glaesum* (ambre jaune), que, le *-ē-* latin étant fermé, c'est par la graphie et la prononciation *-ae-*, équivalents approximatifs, que les Romains rendaient effectivement *-ē-* ouvert du grec et des autres langues étrangères (6). Quoi qu'il en soit, c'est Varron qui a soulevé ce problème, il est intéressant de le noter.

Varron, on l'a vu, connaît l'existence du *digamma* (7). Il sait donc

(1) Les exemples proprement latins ne viennent qu'ensuite, après les indications données sur la prononciation rustique (cf. *supra*, p. 106, note 13). Aux mots grecs *scaena* et *scaeptrum* Varron ajoute dans le même esprit, mais à tort, le mot *faeneratrix* (titre d'une pièce perdue de Plaute, « L'Usurière »), parce qu'une tradition créée par Hypsicratès rattachait ce terme au mot grec φαινεράτωρ d'ailleurs non attesté, lui-même issu de φαίνεσθαι ἐπὶ τὸ χρηστότερον (Hypsicrates in *G. R. F.*, p. 108 ; fragm. 2). D'autre part, on l'a vu, Varron rattache personnellement *faenus* à *fetus* et à *fetura* (cf. *supra*, p. 89), soit qu'il condamne implicitement Hypsicratès, soit peut-être qu'il songe, mêlant deux écoles, à rattacher *fētus* et *fētūra* à φαίνεσθαι.

(2) Théorie de Schultze. Le dictionnaire Ernout-Meillet la déclare possible (E. M.[3], II, p. 1060, s. v. *scēna*).

(3) Théorie de Solmsen.

(4) Théorie de Fleckeisen, adoptée par Walde et Sommer ; on la trouve aussi, avec quelque réserve, chez M. Kent (*L. L.* éd. Kent I, p. 349, note *d*) : mais dans ce cas comment expliquer *scēna* qui devient de ce fait la forme autorisée ? — Pour l'histoire de la polémique sur cette question et pour les références bibliographiques, cf. Ernout, *Eléments étrusques*, p. 122, note 2 ; Bonfante, La *diphtongue AE dans les mots scaena, scaeptrum, raeda, glaesum, Aera Cura*, in *R. E. L.* XII (1934), p. 158-159.

(5) Marouzeau, *M. S. L.* XVII (1911-1912), p. 271 ; cf. aussi E. M.[3], II, p. 1060, s. v. *scēna*.

(6) Bonfante, art. cité *supra* (note 4), p. 157-165 et *Encore AE*, supplément au précédent, dans *R. E. L.* XIV (1936), p. 269. Que représente alors la graphie *scēna* d'Accius ? M. Bonfante y voit l'action des savants qui, lisant et sachant le grec, voulaient transcrire le mot emprunté signe par signe, par une sorte de calque littéral, et d'autant plus que pour eux, par ailleurs, *-ae-* représentait déjà -αι-.

(7) *G. R. F.*, p. 291, fragm. 270 ; cf. *supra*, p. 89, note 7.

de quoi il parle quand il établit certaines correspondances phonétiques : il a conscience que le latin maintient le *u* consonne à l'initiale et en position intervocalique tandis que le grec classique l'a fait disparaître ; il met en rapport judicieusement ἑσπέρα et ἑσπέριον avec *uesper* (1), προϊδεῖν avec *prouidere* (2), et, d'une façon romanesque, mais conforme à la tradition grecque, ἰταλός avec *uitulus* (3). Il rapproche *ouis* de ὄϊς (4), *acuum* de αἰών (5), *Nouapolis*, forme ancienne et hybride romano-grecque, de *Neapolis* (6).

Il sait, d'une façon générale, que le latin ignore les occlusives aspirées connues du grec, il écrit *clamis* (7), met en rapport *falces* avec *phanclas* (8), *ite* avec ἴθι, il rapproche *putere* de πύθεσθαι et *ferte* de φέρετε (9). Peut-être même se rend-il compte qu'à χ- initial devant voyelle correspond, au moins dans certains cas, le latin *h-* puisque, guidé par Hypsicratès, il rapproche *co-hors* (cour de ferme) de χόρτος (enclos) (10), mais sans conviction.

Dans le domaine consonantique, il se rend compte de la chute de *s-* initiale en grec et de son maintien en latin, puisqu'il rattache *sus* à ὗς (11). Il met en rapport *-m* final de la flexion latine avec -ν final grec, τρύβλιον avec *tryblium* (12), *mutuum* avec μοῖτον (13). Enfin il nous montre que la correspondance de *-l-* à *-d-* qui est vraie du latin au sabin (14), l'est aussi du sabin au grec : il établit un rapport entre

(1) *L. L.* VI, 6 ; VII, 50.

(2) *L. L.* VI, 96.

(3) *L. L.* V, 96 ; *R. R.* II, 1, 9 ; II, 5, 3 ; l'Italie étant ainsi « la terre du veau », cf. J. Bérard, *Colonis. grecque*, p. 465.

(4) *L. L.* V, 96.

(5) *L. L.* VI, 11.

(6) *L. L.* VI, 58. Il déclare aussi que *olea* vient de ἐλαία (*L. L.* V, 108) ; mais ici le raisonnement est spécieux. Il est juste sans doute de dire que *oleum* et *oliua* sont effectivement des emprunts à un dialecte grec qui avait conservé le F (ἔλαιϝον, ἐλαίϝα), mais *oleum* comme *deus* a perdu phonétiquement devant *-ŏ-* en finale son *-u-* intervocalique, et *olea* est une forme analogique de *oleum*, comme inversement *olīuum* est analogique de *olīua*. Cf. E. M.[3], II, p. 816, s. v. *oleum* ; Meillet, *Esquisse*, p. 88.

(7) *L. L.* V, 133 ; cf. *supra*, p. 96 ; *infra*, p. 126.

(8) *L. L.* V, 137 ; cf. *supra*, p. 97. Cf. aussi *infra*, p. 110, note 2 : *aprīlis* Ἀφροδίτη.

(9) Ces trois derniers exemples se trouvent dans *L. L.* VI, 96. On pourrait également alléguer le rapprochement fantaisiste *Caere* χαῖρε (cf. *infra*, p. 322), scrupuleusement repris par Priscien qui, comme Varron, et sans doute dans son sillage, s'intéresse jusque dans le détail aux rapports du latin et du grec : « *Caere* ἀπὸ τοῦ χαῖρε, *puniceus* φοινίκεος, *deus* θεός, *purpureus* πορφύρεον (Prisc., *Inst.* I, 26 in *G. L. K.* II, p. 20-21).

(10) *L. L.* V, 88 ; cf. Hypsicrates in *G. R. F.*, p. 107, fragm. 1 et E. M.[3], I, p. 535, s. v. *hortus* ; cf. aussi *supra*, p. 97.

(11) *L. L.* V, 96.

(12) *L. L.* V, 120.

(13) *L. L.* V, 179.

(14) Cf. *supra*, p. 99 et suiv.

lepestae (carafons), terme du rituel sabin, et un mot δεπέστα, d'ailleurs inconnu, mais évidemment proche parent de δέπας (coupe) (1).

Intérêt de la phonétique varronienne.

Il est facile pour un moderne de critiquer la phonétique de Varron. Sa phonétique générale d'abord nous paraît embarrassée d'un lourd bagage philosophique. Mais le défaut est commun à son temps ; et si l'on veut être juste, il faut reconnaître que Varron n'a pas été sur ce point l'esclave d'une école, qu'il a cherché à mêler les théories et à juxtaposer les points de vue (2). Sa classification des sons n'est pas nette, elle n'a pas le caractère précis et exhaustif des classifications établies par Denys le Thrace. Mais quand bien même Varron, dans une partie perdue de son œuvre, aurait reproduit fidèlement, et *mutatis mutandis*, le catalogue de Denys, son travail n'aurait été qu'un inventaire abstrait, plein de découpages subtils ou savants, mais exempt de vie. Sa phonétique appliquée enfin fourmille de lacunes, d'erreurs, de naïvetés (3) ; elle est, le plus souvent, irraisonnée, elle ne va guère au-delà de la constatation de faits parfois fantaisistes.

Mais si l'on veut bien admettre que ni Varron, ni ses prédécesseurs, ni ses contemporains, n'ont songé à bâtir une phonétique au sens moderne du mot, que ni lui, ni ses contemporains n'avaient même l'idée d'un tel travail, on est au contraire étonné des résultats auquel il a abouti dans ce domaine. Au hasard de recherches étrangères à l'étude des sons (4), il a réussi à établir une importante et suggestive collection de faits intéressant la phonétique.

Non seulement sur certains points il a vu juste, non seulement il a çà et là allégué des exemples dont la philologie moderne se sert encore (5),

(1) *L. L.* V, 123. *Lepesta* n'est attesté qu'ici, chez Varron ; et le texte est d'ailleurs douteux. Un fragment de Varron conservé par Nonius (p. 877 Lindsay) atteste aussi un mot *lepista* (même sens). On peut songer à un emprunt au grec λεπαστή (vase à vin), mot très rare. Mais, comme d'après Varron, la *lepesta* est un objet utilisé dans les cérémonies de rituel sabin, on peut y voir aussi, par l'intermédiaire des Sabins, un emprunt au grec δέπας, mot banal et courant (cf. Ernout, *Éléments*, p. 190-191).

(2) Cf. *supra*, p. 57-77.

(3) Il s'étonne, par exemple, qu'à *salsus* réponde *insulsus* alors qu'à *doctus* répond *indoctus* (*L. L.* VIII, 61), mais par ailleurs, il reconnaît et établit toutes sortes de *commutationes* (cf. *supra*, p. 81 et suiv.).

(4) Cf. *supra*, p. 79.

(5) Une trentaine d'exemples, au moins, présentés sous forme de rapprochements : αἰών *aeuum* (cf. *supra*, p. 87 et 108) ; *aper capra* (p. 94) ; *bellum duellum*, *Bellona Duellona* (p. 102) ; *Breuissima bruma* (p. 83 et 86) ; *cerna crimen* (p. 81) ; *Cocles oculus* (p. 94) ; *deus dies diuus Iou-* (p. 90) ; ἑσπέρα *uesper* (p. 108) ; *fedus edus haedus* (p. 88 et 98) ; *fircus hircus* (p. 98) ; *foedesum foederum* et un certain nombre de faits intéressant le rhotacisme (p. 92) ; *foedus fides* (p. 87) ; *iugum iumentum* (p. 104) ; *medidies meridies* (p. 94) ; *moenia munire* (p. 86) ; *narrare gnarus* (p. 101) ; *nihilum nihil* (p. 83) ; *nuntius nouus* (p. 89) ; *odor olere* (p. 99) ; ὄϊς *ouis* (p. 108) ; *pango pala* (p. 103) ; *posmoerium pomoerium* (p. 103) ; *semistertius sestersius*

mais même, dans plusieurs cas, ses erreurs sont révélatrices d'un sens aigu de la phonétique (1), et telles d'entre elles n'ont été abandonnées que récemment (2).

D'autre part, il ne s'est pas contenté de mentionner des faits intéressant l'économie de la langue latine, il a déjà effleuré ce que nous appelons aujourd'hui la phonétique comparée, ses remarques sur la correspondance entre le grec et le latin le prouvent abondamment.

Avait-il des modèles, des sources précises où puiser ses indications ? C'est là l'irritant problème des sources de Varron. Nous avons rencontré, au cours du présent chapitre, à titre isolé et pour des questions de détail, les noms d'Appius Claudius Caecus (3), de Naevius (4), d'Ennius (5), de Scipion Emilien (6), de Lucilius (7), de Nigidius Figulus (8), de Cicéron (9), de César (10), de Curiatius (11), d'Hypsicratès (12). Notons d'abord que seuls les deux derniers sont des grammairiens professionnels ; César n'est philologue que par occasion ; et il est vraisemblable que les autres n'ont touché à la phonétique que par aventure et, pour ainsi dire, inconsciemment. Curiatius est un contemporain de Varron et on peut supposer une influence de Varron sur Curiatius aussi bien qu'une

(p. 105) ; *tego toga* (p. 82) ; *tero tritura* (p. 81) ; ὗς *sus* (p. 108) ; *uemens mens* (p. 97) ; φέρετε *ferte* (p. 108).

(1) Outre les exemples qui seront énumérés dans la note suivante, rappelons *Diana* mis en rapport avec *diuiana* (cf. *supra*, p. 90) ; *hirpex* avec *sirpex* (p. 95) ; *olea* avec ἐλαία (p. 108, note 6) ; *pilum* avec *pinso* par *commutatio* de L (p. 91) ; *rus* avec *rursum* (p. 103) ; opinion sur la diphtongue dans *scaena scaeptrum* (p. 106 et suiv.) ; faits intéressant la gémination expressive (p. 101).

(2) Erreurs abandonnées, ou même théories abandonnées seulement par certains philologues, exemples : *anfractus* coupé *an-fractus* et rapproché de *frangere* (doctrine encore présentée dans Bréal-Bailly[11], p. 104), cf. *supra*, p. 105 ; *clam* rapproché de *clepere*, cf. *supra*, p. 81. Notons enfin que si Varron penche pour le rapprochement d'*aprilis* avec *aperire* (cf. *supra*, p. 83, note 6), il signale aussi, mais comme peu probable, le rapprochement avec Ἀφροδίτη préconisé par deux juristes et philologues qui nous paraissent aujourd'hui particulièrement intuitifs : Marcus Fulvius Nobilior, consul en 189 av. J.-C. (*G. R. F.*, p. 15, fragm. 1), et Marcus Junius Gracchanus, ami et contemporain de Caius Gracchus (*G. R. F.*, p. 121, fragm. 5) ; car ce rapprochement avec Ἀφροδίτη est précisément celui que propose aujourd'hui M. Benveniste, cf. E. Benveniste, *Trois étymologies latines : aprīlis, dēns, nemus*, in *B. S. L.* XXXII (1931), p. 68 et suiv.

(3) Cf. *supra*, p. 93.

(4) Cf. *supra*, p. 91.

(5) Cf. *supra*, p. 100.

(6) Cf. *supra*, p. 87.

(7) Cf. *supra*, p. 87 et 88, note 2.

(8) Cf. *supra*, p. 89, note 6 ; p. 96.

(9) Cf. *supra*, p. 87, 90.

(10) Cf. *supra*, p. 90, 92.

(11) Cf. *supra*, p. 82.

(12) Cf. *supra*, p. 106, 108.

influence inverse (1) : d'ailleurs leur point de rencontre ayant trait à une étymologie populaire (2), on peut surtout imaginer que tous deux ont puisé à la même source orale et traditionnelle. César, dans les fragments du *De Analogia* qui nous restent (3), ne paraît pas s'être beaucoup intéressé à la phonétique. Quant à Hypsicratès, la documentation nous manque pour savoir si vraiment il a été une source importante pour Varron. Bref, tout se passe comme si Varron, surtout dans la partie proprement latine de son travail, était le principal artisan de sa phonétique. D'ailleurs chez les grammairiens de basse-époque, dans la très courte partie de leurs traités qui traite des sons, Varron est de beaucoup le plus fréquemment cité des grammairiens de l'époque républicaine.

Mais là surtout où la position de Varron semble être particulièrement originale, c'est dans ses préoccupations de dialectologie. Il a beau ne faire de phonétique que par hasard, il nous intéresse dans ce domaine à la langue de sa province. Et il ne se contente pas, comme Lucilius et Cicéron (4), d'indications vagues sur le parler « rustique », il nous donne des détails précis sur le sabin. Mieux encore, comparant latin et sabin, il s'exprime de telle manière qu'il paraît, à certains égards, donner la priorité au sabin. Il nous dit, par exemple : « *Ircus* est l'animal que les Sabins nomment *fircus* ; celui qu'on nomme là-bas *fedus* et dans la campagne du Latium *edus*, on le désigne à Rome par *aedus*, avec addition d'un A, comme dans beaucoup de mots (5) ». Pour Varron c'est donc bien le latin, semble-t-il, qui a emprunté le mot *aedus* au sabin, ce qui est d'ailleurs vraisemblable (6). Il affirme ailleurs : « *Harena* se dit *fasena* chez les Sabins, et de même que S passe couramment à R, de même F se transforme en une aspiration, sa proche parente (7) ». Ici encore, pour Varron, c'est le lexique sabin qui a enrichi celui de Rome, mais l'affirmation est beaucoup plus contestable. En tout cas, il y a là chez Varron une attitude caractéristique sur laquelle nous aurons à revenir (8). Mais, notons-le en passant, à titre de curiosité, quand il emploie l'expression *utraque lingua* (9), il désigne par là, non pas le latin et le grec, selon l'usage consacré (10), mais le latin et le sabin.

Sans doute toutes les indications de phonétique pratique données par Varron sont-elles très dispersées ; elles ne constituent pas un système. Aussi les grammairiens postérieurs qui, pas plus que lui, ne concevaient l'existence autonome d'une phonétique, ont-ils le plus souvent négligé ces renseignements précieux, mais épars. Personne n'a songé à les regrou-

(1) Cf. Funaioli, in *G. R. F.*, p. 389.
(2) Cf. *supra*, p. 82, note 4.
(3) *G. R. F.*, p. 143-157, 31 fragments.
(4) Cf. *supra*, p. 88 et 96.
(5) *L. L.* V, 97 ; cf. *supra*, p. 88.
(6) Cf. Ernout, *Éléments*, p. 86.
(7) Cf. *supra*, p. 98.
(8) Cf. *infra*, p. 229 et suiv.
(9) *L. L.* V, 74.
(10) Cf. Marrou, *Education* [2], p. 345.

per, à les exploiter ; on a même dans bien de cas négligé de les reproduire et de les transmettre (1). Il n'est pas exagéré de dire que là où Varron a atteint la phonétique, il l'a conduite au point où elle était encore il y a cent ans.

3. — L'alphabet. — Les graphies.

Elève d'Accius et auteur d'un traité *De Antiquitate litterarum* (2), Varron manifestement s'est intéressé aux problèmes posés par l'alphabet et par les graphies. Ces questions d'ailleurs avaient toujours été plus ou moins à l'ordre du jour depuis que les Romains s'intéressaient à la grammaire. Les premiers chercheurs, ou plutôt les premiers amateurs curieux de philologie, semblent même avoir eu une prédilection particulière pour ces enquêtes sur les possibilités de leur écriture. Les tout premiers fragments qui figurent au recueil de M. Funaioli sont à cet égard très caractéristiques (3).

Histoire de l'alphabet. Ses origines orientales.

Dans son *Commentaire sur le traité de Donat,* le grammairien Pompeius Maurus nous dit (4) que le *De Antiquitate litterarum* exposait les idées de Varron sur le nombre, l'ordre et l'appellation des lettres. Le nombre des lettres ! Y avait-il donc hésitation sur ce point ? De fait, un double problème se posait aux chercheurs concernant l'alphabet : un problème historique et un problème technique. Varron les a envisagés tous les deux.

Il nous explique, on l'a vu, que les hommes, une fois le langage créé, ont eu le désir de diffuser leur pensée au moyen de signes visibles : ce fut la période de la « littération (5) ». Mais par qui ces signes eux-mêmes ont-ils été diffusés, et qui a donné leurs noms aux lettres ? D'après un fragment conservé par Priscien, c'est aux « Chaldéens » que

(1) Si les livres V-X du *De Lingua Latina* ne nous étaient pas parvenus, il aurait été quasi impossible, à la lumière des seuls fragments, de se faire une idée de la doctrine varronienne dans le domaine de la phonétique appliquée : l'argumentation du présent chapitre utilise 185 passages du *De Lingua Latina,* 8 passages des *Res Rusticae* et 34 citations seulement transmises par les grammairiens postérieurs. Cf. *supra,* p. 79-80.

(2) Cf. *supra,* p. 25 et 26.

(3) *G. R. F.,* p. 1-5 : sous la rubrique générale de *Litteratura,* fragments d'Appius Claudius Caecus, consul en 307 (à propos de la lettre R et de la lettre Z) ; de Lucius Cincius Alimentus, préteur en 211 (à propos du nombre des lettres) ; de Spurius Carvilius Ruga, l'inventeur de la lettre G, selon Plutarque ; d'Ennius (à propos de la gémination des consonnes) et de Scipion Emilien (à propos de l'hésitation *uertō uortō*).

(4) *G. L. K.* V, p. 98 : « Habemus hoc in libris ad Accium apud Varronem et cur tot sint [litterae] et quare eo ordine positae et quare isdem nominibus uocentur ».

(5) Cf. Aug., *De Ord.* II, 12, 35 ; *supra,* page 52.

Varron impute l'invention de l'alphabet et la désignation des caractères (1). La preuve, dit-il, que les lettres sont d'origine « barbare », c'est que le terme qui désigne chacune d'elles est indéclinable et de genre neutre, en grec comme en latin (2).

Les traditions concernant l'origine de l'écriture sont diverses ; elles font partie des légendes nationales ou locales (3). C'est ainsi que, selon les temps ou les auteurs, on voit se classer tour à tour parmi les inventeurs de l'écriture : Cadmus, Prométhée, Palamède, Simonide, Epicharme, d'autres encore ; le peuple qui, le premier, se sert des signes graphiques est, selon les cas, les Egyptiens, les Assyriens, les Phéniciens, les Crétois. Un scholiaste de Denys le Thrace nous fait, sans aucun esprit critique, mais en citant ses sources, l'énumération consciencieuse de beaucoup de ces traditions (4). Il semble que peu à peu les historiens se soient donné pour tâche d'amalgamer et de concilier ces données diverses, convaincus que l'écriture s'était propagée à partir d'un centre plus ou moins connu et en subissant des accommodations propres à chaque peuple (5). L'idée est déjà chez Hérodote (6) ; on la retrouve chez Denys d'Halicarnasse (7), chez Diodore (8), chez Pline l'Ancien (9), chez Tacite (10). Pour les latins, c'est selon la tradition, l'Arcadien Evandre qui a importé l'alphabet, ou plutôt un certain aspect de l'alphabet. Telle est la doctrine que l'on trouve déjà chez L. Cincius Alimentus (11) et chez Cn. Gellius (12), l'an-

(1) Varr., *De Antiq. litt.* II, ap. Prisc. in *G. R. F.*, p. 183, fr. 1 : « Sunt indeclinabilia tam apud Graecos elementorum nomina quam apud Latinos, sive quod a barbaris inventa dicuntur, quod esse ostendit Varro in II de antiquitate litterarum, docens lingua Chaldaeorum singularum nomina litterarum ad earum formas esse facta et ex hoc certum fieri, eos esse primos auctores litterarum... ».

(2) Cf. le fragment cité dans la note précédente et *G. R. F.*, p. 269, fr. 242 : « Nomen uniuscuiusque litterae omnes artis latores, praecipueque Varro, neutro genere appellari iudicauerunt et aptote declinari iusserunt », fragment conservé par Probus et qui se retrouve dans Pompeius Maurus, in *G. L. K.* V, p. 111.

(3) Cf. Vendryes, *Langage,* p. 387.

(4) Schol. Dion. Thr. ap. Bekker, *Anecd. Graec.* II, p. 783 : « Τῶν στοιχείων ὁ Κάδμος εὑρετής ἐστιν, ὥς φησιν Ἔφορος καὶ Ἀριστοτέλης · ἄλλοι δὲ λέγουσιν ὅτι Φοινίκων εἰσὶν εὑρήματα, Κάδμος δὲ ταῦτα διεπόρθμευσεν εἰς τὴν Ἑλλάδα. Πυθόδωρος δέ φησι · καὶ πρὸ Κάδμου ὁ Δαναὸς ἐκεῖθεν αὐτὰ μετεκόμισεν. Ἔνιοι δὲ Μουσαῖον εὑρετὴν λέγουσι τῶν στοιχείων τὸν Μητίονος καὶ Στερόπης, γενόμενον κατὰ τοὺς καιροὺς τοῦ Ὀρφέως Ἀντικλείδης δὲ τοῖς Αἰγυπτίοις τὴν εὕρεσιν ἀνατίθησιν. Αἰσχύλος δὲ Προμηθέα φησὶν εὑρηκέναι αὐτά. Δωτιάδης δὲ ἐν Κρήτῃ λέγει εὑρεθῆναι αὐτά. Στησίχορος δὲ Παλαμήδην εὑρετὴν αὐτῶν ποιεῖται, ᾧ συμφωνεῖ καὶ Εὐριπίδης. Μνασέας δὲ κατὰ πάντα τόπον εὑρέτας γεγενῆσθαι τῶν στοιχείων ».

(5) Cf. Vendryes, *Langage,* p. 287.

(6) Hdt. V, 58.

(7) D. H., *Ant. Rom.* I, 33.

(8) Diod., III, 67.

(9) Plin., *N. H.* VII, 192-193.

(10) Tac., *Ann.* XI, 14.

(11) *G. R. F.*, p. 2, fr. 1.

(12) *G. R. F.*, p. 120, fr. 1 et 2.

naliste ; ce devait être celle de Varron (1), grand amateur de synthèses : pour lui, le latin repose, en grande partie, sur le grec importé par Evandre et ses compagnons (2), doctrine d'ailleurs devenue officielle, qu'on retrouvera chez son quasi contemporain Denys d'Halicarnasse (3), et, plus tard, chez Quintilien (4).

Qui étaient donc ces « Chaldéens » que Varron déclare inventeurs des signes graphiques ? Faut-il donner à ce terme un sens géographique précis et imaginer que Varron a puisé son renseignement à une source inconnue ? Faut-il imaginer qu'il a confondu les « Chaldéens » avec les « Assyriens » à qui Cn. Gellius, l'annaliste du IIe siècle prêtait l'invention de l'alphabet (5), ou avec les « Phéniciens » qui, pour Cincius Alimentus, étaient les propagateurs de l'écriture (6). Peut-être, plus simplement, ne faut-il pas accorder au mot *Chaldaei* un sens trop précis et convient-il d'y voir le terme vague par lequel on désignait aussi les savants et les mages orientaux (7). Varron ne revient dans aucun fragment actuellement connu sur les sources de l'alphabet ; et il est possible qu'après avoir affirmé brièvement et *grosso modo* l'origine historique lointaine et bien connue des caractères, il se soit cantonné dans des recherches plus techniques.

Les lettres utiles et les lettres parasites.

Dans le *De Antiquitate litterarum*, Varron affirme que le nombre primitif des caractères *apud maiores nostros* était de seize (8). C'était là en effet, un objet d'enquête pour les philologues que d'établir l'inventaire des signes primitifs, et c'était aussi un objet de querelle. Ce nombre de seize paraît avoir été le plus autorisé. C'est celui que Varron pouvait lire dans les *Historiae* de Cincius Alimentus (9) et dans les *Annales* de Cn. Gellius (10). Ces seize signes, d'après les annalistes, sont ceux que Cadmus enseigna en Grèce et qu'Evandre apporta en Italie. C'est ce chiffre qu'adoptera aussi Tacite (11). D'après Cincius Alimentus ces signes étaient A B C D E I K L M N O P R S T V, mais le texte est mutilé, la liste douteuse (12). Par contre, selon le *De Analogia* de

(1) Cf. Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 120-121.

(2) *L. L.* V, 21 et 53 ; *G. R. F.*, p. 311, fr. 295 et 296 ; p. 351, fr. 398. Cf. *infra*, p. 211 et suiv.

(3) *Ant. Rom.* I, 33.

(4) Quint. I, 6, 31.

(5) *G. R. F.*, p. 120, fr. 1.

(6) *G. R. F.*, p. 2, fr. 1, tradition reprise par Tacite (*Ann.* XI, 14).

(7) Comme par ex. dans Cat., *Agr.* V, 4 ; Cic. *Tusc.* I, 95.

(8) *G. R. F.*, p. 184, fr. 2, conservé par Pompeius Maurus : « Litterae apud maiores nostros non fuerunt XXIII, sed XVI. Postea additae sunt aliae... Habemus hoc in libris ad Accium apud Varronem ».

(9) *G. R. F.*, p. 2, fr. 1.

(10) *G. R. F.*, p. 120, fr. 1.

(11) Tac., *Ann.* XI, 14. Ce chiffre remonte à une source grecque puisque aussi bien Marius Victorinus, rapportant les propos de Cincius Alimentus, cite comme autorités Démétrios de Phalère et Hermocratès.

(12) Cf. Funaioli, in *G. R. F.*, p. 2 ; Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.*, p. 121 et suiv. En tout cas pour les plus anciens textes, et dans l'état actuel de notre

César, cité par Pompeius Maurus, le nombre des caractères dans l'alphabet latin était à l'origine de onze (1), tradition bien étrange et pour laquelle on manque de recoupements, le texte est peut-être fautif. Enfin, après cet apport primitif, selon les mêmes annalistes, d'autres signes auraient été créés par des personnages plus ou moins légendaires (2) et d'autres emprunts se seraient ajoutés au premier.

Mais peu importe ce nombre des caractères primitifs, vraisemblablement faux dans les différentes traditions ; peu importe le nombre des emprunts successifs ; ces tâtonnements de la tradition reflètent sans doute l'effort tenté par des hommes avertis pour accommoder l'alphabet reçu aux besoins de leur langue propre. Effort louable et de longue haleine dont on sent la marche hésitante et auquel Varron s'est mêlé.

Nous le voyons en effet très préoccupé de ce qu'on pourrait appeler la « nationalisation » de l'alphabet. Il nous dit qu'aux seize caractères primitifs, sept autres furent ajoutés, ce qui complétait à vingt-trois signes l'alphabet romain (3). Mais il ajoute dans un fragment conservé par le Pseudo-Sergius, que, sur ces vingt-trois signes, dix-sept seulement étaient utiles (4). Nous savons, entre autres par Diomède, quels étaient les six caractères incriminés : « *Quidam Latino sermoni sufficere decem et septem litteras crediderunt, si quidem ex viginti et tribus una adspirationis nota est, H, una duplex, X, duae superuacuae, K et Q, duae Graecae, Y et Z* » (5).

Y et Z, déjà condamnés par Accius (6), étaient, on l'a vu en effet, rejetés par Varron comme *graeculae,* comme caractères non nationaux, étrangers aux mots purement latins (7). Cependant, s'il était devenu inutile au temps de Varron, pour les besoins du vocabulaire indigène, le Z avait été pourtant employé dans des mots purement latins pour marquer l'étape intermédiaire du rhotacisme (8). Qui plus est, un texte où figure dans ces conditions le caractère Z (9), un obscur passage du *Chant des Saliens,* est cité par Varron (10). Mais la campagne contre la lettre Z n'était chez Varron que la continuation d'un long effort des érudits. Elle avait précisément commencé à la fin du IVe ou au début du IIIe siècle, avec Appius Claudius Caecus qui, selon la tradition, fit entériner le rhotacisme dans l'écriture. D'après Martianus Capella, Appius

documentation, l'épigraphie ne confirme pas du tout ces données : ce chiffre de seize est trop faible.

(1) *G. R. F.*, p. 148, fr. 4. On ignore quels étaient ces onze signes.

(2) Cf. *G. R. F.*, p. 2 et p. 120, fragments de Fabius Pictor, Cincius Alimentus et Cn. Gellius, cf. aussi Plin., *N. H.* VII, 191-193.

(3) *G. R. F.*, p. 184, fr. 2, cité *supra,* p. 114, note 8.

(4) *G. R. F.*, p. 268, fr. 239 : « Litterae Latinae cum XXIII sint, Varro XVII dicit esse ; ceteras superfluas putat ».

(5) Diom., *G. L. K.* I, p. 423. Cf. Strzelecki, *Litt. nom.*, p. 30.

(6) *G. R. F.*, p. 31, fr. 26.

(7) Cf. *supra,* p. 74.

(8) Cf. *supra,* p. 93.

(9) Si toutefois il faut se fier au ms. *F.*

(10) *L. L.* VII, 26 : « Cozeulodori eso ».

en profita justement pour proscrire la lettre Z parce que celui qui émet le son correspondant « imite la position qu'ont les dents sur un cadavre » (1). En rejetant la lettre comme *graecula,* Varron obéissait peut-être à un nationalisme excessif ; en tout cas il ne faisait que condamner un caractère jadis indigène, puis disparu de l'alphabet latin et enfin réemprunté au IIe siècle pour la transcription des mots grecs. Aussi bien, le Z disparu avait dans l'alphabet latin laissé son rang alphabétique au caractère nouveau venu, le G, et une fois réadopté, il s'était contenté de la dernière place (2). C'est évidemment contre ce deuxième emprunt tout artificiel que s'élevait Varron. Sa position, devenue officielle, sera celle de Quintilien (3). Il est d'ailleurs vraisemblable que Varron, pour ses besoins personnels, utilisait Y et Z dans la notation des mots étrangers ou devenus étrangers à la langue contemporaine (4). Sans doute aussi pour certains mots plus ou moins latinisés, d'emploi courant et populaire, utilisait-il S géminée. Isidore de Séville nous signale en effet que jusqu'à l'époque d'Auguste les « anciens » représentaient Z par SS (5), et il donne comme exemple *hilarissat,* forme non autrement attestée. Mais sa réflexion montre que la campagne des grammairiens contre le signe Z avait, dans une certaine mesure porté ses fruits. Et de fait Varron nous présente le verbe transcrit par lui *gargarissare* comme calqué sur le grec ἀναγαργαρίζεσθαι (6).

Avec Diomède, Priscien nous confirme aussi que Varron, théoriquement du moins, prétendait bannir le signe H de l'alphabet national (7). Pour lui en effet l'aspiration n'est pas « un » son pouvant être représenté par « un » signe, c'est une manière d'émettre les différents sons, et que souvent rien ne justifie (8). Cette attitude lui est dictée au moins autant

(1) Mart. Cap., p. 96 Dick.

(2) Cf. *supra,* p. 74 ; *infra,* p. 118 ; Février, *Ecriture,* p. 471-472.

(3) Quint., I, 4, 8.

(4) Cf. *supra,* p. 96 et 106.

(5) Isid., *Etym.* I, 4, 15. Isidore en profite, par une sorte de contresens visuel, pour condamner le signe Z comme *duplex.*

(6) Le même verbe dans d'autres textes et selon les manuscrits est transcrit tantôt *gargarissare,* tantôt *gargarizare.* Cf. *Thesaurus* VI, 8, col. 1694 s. v. *gargarizo.* — On peut envisager, il est vrai, la question dans une autre pers-perspective et raisonner de la façon suivante : le fait que *hilarissat* et les formes analogues se sont conservées jusqu'à l'époque d'Auguste est parfois peut-être l'indice que les grammairiens ont réussi à faire écarter les formes en -Z-, mais c'est surtout l'indice que les formes en -SS-, seules généralement usitées au temps de Plaute, par exemple, se sont longtemps conservées, au moins dans les mots courants et populaires, parce que la restitution savante du Z n'a jamais été le fait que de quelques philologues hellénisants. Je dois cette observation à l'obligeance de M. Jacques Perret.

(7) *G. R. F.,* p. 268, fr. 240 ; cf. *supra,* p. 95.

(8) Même opinion déjà chez Nigidus Figulus ; Nig. Fig. 1) ap. Mar. Victor., in *G. R. F.,* p. 168, fr. 20 : « Idem [Nigidius Figulus] H non esse litteram, sed notam adspirationis tradidit » ; 2) ap. Gell., *N. A.* XIII, 6 ; cf. *supra,* p. 96. Cf. aussi l'hésitation de Quintilien (I, 4, 19) : «...si H littera est, non nota ».

par son particularisme campagnard que par sa conviction de philologue. Attitude toute théorique d'ailleurs, ou souhait platonique, car l'influence grecque, la transcription des mots grecs avaient déjà implanté des habitudes. Et Varron lui-même nous dit que si l'on veut transcrire correctement et logiquement une de ces consonnes aspirées, représentées, selon l'habitude latine récente (1), par le signe H adjoint au signe de la consonne non aspirée correspondante, il faut placer H *avant* ladite consonne (2). Ailleurs encore il déclare : « *Si ab* ariditate *dicitur non habet [h litteram* arena*], si ab* haerendo, *ut in fabricis uidemus,* HABET (3). » Et pour autant qu'on puisse se fier à l'orthographe des manuscrits, Varron emploie couramment le signe H, sauf dans les mots « rustiques », ou prétendus tels, et dans les mots où son emploi lui paraît abusif de par l'étymologie (4).

Théoriquement aussi la lettre X (5) est condamnée par Varron comme elle l'avait été par Nigidius Figulus (6). Cette lettre est *duplex,* elle tient lieu de C + S ou de G + S, et il n'y avait pas plus de raison de l'adopter que d'adopter le *psi* par exemple. C'est donc un signe superflu. Il en est de même pour K et Q qui font double emploi avec C (7) : *Auctoritas tam Varronis quam Macri teste Censorino nec K, nec Q, nec H in numero adhibet litterarum* » (8). Dans ce fragment conservé par Priscien, Varron paraît à première vue avoir oublié la valeur particulière du signe Q accompagné de la semi-voyelle *-u-*. Cette valeur de labio-vélaire affectée aux deux caractères combinés avait pourtant été notée par Lucilius, si l'on en croit un fragment d'Annaeus Cornutus conservé par Cassiodore (9). Mais Priscien, en procédant ici par allusion à la théorie de Varron, nous offre peut-être un élément tronqué de la

(1) Habitude née avec la transcription des noms grecs ; encore le signe H, en dehors de son emploi à l'initiale ou à l'intervocalique, avait-il été dans les tout premiers textes accolé au signe F ; ex. *Fhefhaked* (cf. Ernout, *Recueil*[3], p. 3 ; Février, *Ecriture,* p. 472).

(2) Il ne semble pas que Varron, sur ce point, ait jamais mis sa théorie en pratique ; cf. *G. R. F.*, p. 297, fr. 279 et *supra,* p. 97.

(3) Varr. ap. Serv., ad. *Aen.* I, 172.

(4) Cf. *supra,* p. 95-98.

(5) X représentant naturellement le son CS, trait commun aux alphabets grecs occidentaux. Cf. Février, *Ecriture,* p. 471.

(6) Nig. Fig., *G. R. F.*, p. 168, fr. 19.

(7) Sur ces trois lettres C K Q, c'est Quintilien qui nous rapporte sans doute la théorie varronienne le plus explicitement : « At grammatici... in hanc descendent rerum tenuitatem, desintne nobis aliquae necessariae litterae... an rursus aliae redundent, praeter illam adspirationis, quae, si necessaria est, etiam contrariam sibi poscit, ut K, quae et ipsa quorumdam nominum nota est, et Q, cuius similis effectu specieque, nisi quod paulum à nobis obliquatur, coppa apud Graecos nunc tantum in numero manet » (Quint., I, 4, 8-9).

(8) Prisc., in *G. R. F.*, p. 268, fr. 240.

(9) Lucil., lib. IX, sec. Ann. Corn. ap. Cassiod in *G. R. F.*, p. 40, fr. 14 : « Q littera tunc recte ponitur, cum illi statim V littera et alia quaelibet una pluresue uocales coniunctae fuerint ita ut una syllaba fiat ; cetera per C scribuntur. Hoc Lucilio quoque uidetur ».

doctrine et nous dupe involontairement sur l'intention véritable de l'auteur. Pour M. Kent l'emploi du signe Q par Varron ne fait aucun doute (1). Si Varron écrivait *locutus, eculus* (2), *cottidie* et sans doute aussi *lincunt* (3) (au lieu de *linquont),* il est difficile d'admettre qu'il ait écrit *cuam, cuem, cod* (4). Aucun témoignage sérieux n'a transmis de semblables graphies. Il est assez vraisemblable que Varron voulait, en effet, bannir le signe Q des doubles emplois pour lui réserver justement son emploi exclusif dans la représentation de la labio-vélaire. Peut-être voulait-il aussi s'élever contre l'abus que, selon l'ingénieuse théorie de Ritschl, voulait en faire Accius, son maître. Car, d'après Ritschl, le maître de Varron proposait d'écrire Q V R A, P E Q V N I A (5), graphies qu'on trouve en effet dans certaines inscriptions contemporaines d'Accius (6). Donc, qu'Accius en soit la cause ou non, l'abus existait.

Les lettres parasites une fois éliminées, il reste donc dix-sept signes utiles. Quel est donc le dix-septième caractère utile inventé après l'apport des seize caractères primitifs ? C'est évidemment le signe G dont Varron sait fort bien qu'il est relativement récent dans l'écriture ; « *antiquis enim quod nunc G, C* » (7). Il connaissait même sans doute la

(1) Edition du *De Lingua Latina* I, *Introd.*, p. XXVI, § 19.

(2) *Eculus* (le poulain), *R. R.* II, 7, 13.

(3) Par passage de *qw-* + *-u-* et *qw-* + *-o-* respectivement à *-cu-* et *-co-*, règle phonétique qui ne joue que pour les deux voyelles *-u-* et *-o-* (exemples : *secutus, cottīdiē*, en face de *sequitur, quis*) et qui est constamment battue en brèche par l'analogie. — Les manuscrits des *Res Rusticae* nous prouvent, semble-t-il, que Varron écrivait bien *lincunt* : on y trouve, en effet, quatre fois la forme *relincunt* (*R. R.* I, 50, 1 ; III, 7, 10 ; III, 10, 7 ; III, 16, 33) contre une fois *relinquunt* (I, 19, 2). Je dois cette précieuse remarque à l'amabilité de M. Jacques Heurgon.

(4) Malgré ce que peut dire Vélius Longus, qui d'ailleurs ne nomme pas Varron (*G. L. K.* VII, p. 53) ; ce grammairien semble avoir généralisé de façon trop absolue la doctrine qui excluait le signe Q de certains emplois. Mieux inspirés, d'autres grammairiens plaident la cause du signe Q pour la représentation de la labio-vélaire : Victorinus (*G. L. K.* VI, p. 195), Donat (*G. L. K.* IV, p. 368), Pompéius (*G. L. K.* V, p. 110) ; Diomède (*G. L. K.* I, p. 423).

(5) Sans doute en se référant à un vieil usage hérité du grec, peut-être à travers l'étrusque, et qui tendait à employer le signe Q devant la voyelle *-u-* de préférence à tout autre signe de gutturale sourde. Puis *Q* + *-u-* fut spécialisé dans la notation de la labio-vélaire, et dès lors ses autres emplois disparurent (Février, *Ecriture,* p. 472).

(6) Q V R A dans l'*Epitaphe de Marcus Caecilius* (Ernout, *Recueil* [3], p. 79) ; P E Q V N I A dans la *Lex Acilia repetundarum,* la *Loi de Bantia,* la *Sententia Minuciorum,* la *Lex Cornelia de XX quaestoribus* (Id., *ibid.*, p. 80, 86, 90, 96, 97). Ritschl (*De Voc. gem.*, p. 156, et *Op. Phil.* IV, p. 492 en note) remarque que ces inscriptions sont non seulement contemporaines d'Accius ou légèrement postérieures à lui, mais qu'elles sont contemporaines des quelques inscriptions où figurent des voyelles géminées selon la théorie d'Accius, ou qu'elles en comportent elles-mêmes. Cf. *infra,* p. 121, note 2. Même après Varron, le grammairien Antonius Rufus, contemporain d'Auguste, continue à plaider pour *loqutio, periqulum, ferqulum* (*G. R. F.*, p. 508, fr. 1).

(7) *L. L.* V, 64 ; cf. *ibid.* V, 101 et 116. De cette ancienne anomalie gra-

tradition (1) selon laquelle c'est un affranchi de Spurius Carvilius Ruga, consul en 234, qui inventa le nouveau caractère par une légère modification du signe C (2). Jusque là en effet les Latins ne faisaient pas, dans l'écriture, la distinction entre la gutturale sourde et la gutturale sonore (3). Ce que Varron ignorait peut-être, c'était l'origine étrusque de cette ancienne anomalie graphique (4). En tout cas, il n'imaginait pas que tous les caractères primitifs eussent été empruntés aux Grecs d'Athènes, à l'alphabet ionien-attique. Si l'on élimine en effet les signes jugés parasites et le signe G, de création récente, il reste de l'alphabet classique les seize lettres A B C D E F I L M N O P R S T V. Notons donc qu'implicitement Varron place le signe F dans l'apport primitif ; ce signe, avec une valeur phonétique différente, n'est autre que le digamma grec que Varron lui-même qualifie d'« éolique » (5), et c'est le V qui est appelé à représenter pour les Latins le son que pour les « Eoliens » représentait le F (6).

Les conceptions de Varron concernant les signes graphiques sont loin d'être toutes originales ; mais, même dans l'état lacunaire où elles nous

phique Varron tire d'ailleurs des conclusions étymologiques étranges ; cf. même §§ et *infra*, p. 127. Cf. Strzelecki, *Litt. nom.*, p. 32.

(1) *Plut.*, *Quaest. Rom.* 54.

(2) C lui-même n'étant que la modification graphique subie par le Γ dans les alphabets grecs occidentaux (cf. Février, *Ecriture*, p. 474).

(3) Cf. Meillet, *Esquisse*, p. 2 ; R. Fohalle, *A propos de* κυβερνᾶν *gubernare*, *Mél. Vendryes*, p. 158 ; Février, *Ecriture*, p. 471 ; Ernout, *Recueil*[3], p. 6. Dès lors la distinction étant faite et C spécialisé dans la notation de la gutturale sourde, Q dans la notation de la labio-vélaire, K devenait *duplex* et caduc. Cf. *supra*, p. 117.

(4) Les Etrusques ignoraient le gutturale sonore (cf. Pallotino, *Civil. étrusque*, p. 234) ; ils n'avaient donc pas de raison de posséder un signe pour le représenter. Mais les Romains en utilisant, à la mode étrusque, le seul signe C étaient amenés à lui donner une double valeur, ce qui n'allait pas sans inconvénient.

(5) Cf. *supra*, p. 89. Au signe V représentant la semi-voyelle, César voulait substituer le signe Ⅎ (digamma renversé) si l'on en croit Priscien, mais l'usage l'emporta sur l'autorité : « V uero loco consonantis posita eandem prorsus in omnibus uim habet apud Latinos, quam apud Aeolis digamma, pro quo Caesar hanc Ⅎ figuram scribi uoluit, quod quamuis illi recte uisum est tamen consuetudo antiqua superauit » (Prisc., *Inst.*, I, 20 in *G. L. K.* II, p. 15).

(6) Ce V lui-même, avec une valeur phonétique différente, n'est autre que la modification graphique de Y dans les alphabets grecs occidentaux. Varron ne le confond jamais avec Y proprement dit qui sera réemprunté en même temps que Z et occupera alors l'avant-dernière place dans l'alphabet, Z occupant la dernière. Cf. Varr., *in G. R. F.*, p. 291, fr. 270 ; *supra*, p. 89, note 6 ; p. 106, 107-115 ; Février, *Ecriture*, p. 471-472.

Notons aussi que dans ces seize signes utiles ne figure pas le signe Q que Varron semble avoir tout de même utilisé en tant que signe de la labio-vélaire (cf. *supra*, p. 118). Mais, outre que les indications varroniennes concernant l'écriture sont dispersées et discontinues, ce chiffre de seize signes devait être le chiffre classique, mentionné par Varron à la suite d'autres grammairiens (cf. *supra*, p. 114), puis aussi bien modifié par un correctif partiel ultérieur.

ont été transmises, elles sont fermement conçues. Sans doute, même dans les habitudes personnelles de leur auteur, sont-elles demeurées à peu près théoriques : ce sont plutôt des projets de réforme qu'énonçait Varron. Mais il a travaillé au problème de l'équivalence des sons et des caractères avec netteté, et en obéissant à deux principes très clairs : 1°) pas de signe inutile, pas de signe étranger notant des sons qui n'existent pas dans la langue ; 2°) un son pour chaque signe, un signe pour chaque son (1). Tel est encore l'idéal que doit avec lenteur et prudence chercher à atteindre tout réformateur (2).

Les graphies litigieuses et le problème de l'orthographe varronienne.

Ces principes exigeants amènent Varron à se heurter aux routines de la tradition, à étudier les subterfuges graphiques proposés ou acceptés par les philologues antérieurs. Par là, il s'intéresse non seulement à la transcription des mots étrangers, mais à la gémination graphique, à la représentation des voyelles longues et, d'une façon générale au problème de l'orthographe. C'est dire qu'il va, à son tour, entrer dans les querelles où l'avaient déjà précédé Ennius, Accius et Lucilius. Mais il convient ici de faire le départ entre deux séries d'indications : 1°) les indications données par Varron lui-même plus ou moins nettement sous forme de principes, quitte à ne pas les mettre lui-même en pratique ; 2°) les indications que pourrait éventuellement fournir l'orthographe des manuscrits. Certains problèmes posés par la première série d'indications ont déjà été abordés sous une autre rubrique dans les pages précédentes. Il suffira ici de les rappeler brièvement au passage.

Indications orthographiques données par Varron lui-même : 1° voyelles.

Un fragment de Varron conservé par Térentius Scaurus (3) présente une curieuse théorie sur l'orthographe des mots présentant un I long final. Varron demande qu'on adopte la graphie en *-ei,* s'il s'agit de pluriels, et la graphie en *-i,* s'il s'agit de singuliers. Par là il se mêle directement à la querelle d'Accius et de Lucilius, querelle assez fameuse pour qu'Horace, quatre-vingts ans plus tard puisse la mentionner comme un événement bien connu (4), pour qu'Aulu-Gelle puisse encore, après deux siècles, procéder par allusion à son sujet dans les *Nuits attiques* (5). Il s'agit

(1) Cf. *infra,* p. 128, Varron regrette l'absence d'un signe.
(2) Cf. Vendryes, *Langage,* p. 397 et suiv.
(3) *G. L. K.* VII, p. 18 ; *G. R. F.*, p. 292, fr. 272 : « Quam inconstantiam [Lucili] Varro arguens in eumdem errorem diuersa uia delabitur, dicens plurali quidem numero debere litterae *i* E praeponi, in singulari uero minime, cum alioqui I non aliud in singulari quam in plurali, neque aliud in media quam in extrema syllaba sonet, ut in uerbis manifestum est ».
(4) Hor., *Sat.* I, 10, 53.
(5) Gell., *N. A.* XVII, 21, 49. Chose curieuse, Suétone dans son *De Grammaticis* ne signale pas cette querelle, ne fait même pas mention d'Accius. Si l'on

entre autres, dans cette querelle de la représentation des voyelles longues. Accius propose de géminer les signes correspondants, sauf I, et d'écrire par exemple *paacem* (1). Cette réforme, d'ailleurs très irrégulièrement appliquée, ne se rencontre en effet que dans les inscriptions contemporaines d'Accius ou légèrement postérieures à lui (2) : l'action personnelle du poète paraît donc tout à fait possible (3). Quant à I long, Accius propose de le représenter par EI. Il faut dire que *-ī-* et *-ei-*, distincts au IIIe siècle, s'étaient à peu près confondus dans la prononciation au temps d'Accius et que la graphie était devenue particulièrement flottante (4). Phonétiquement en effet un certain nombre d'*-ī-* étaient issus de la diphtongue *-ei-* ; la graphie officielle, souvent archaïsante, continua plus ou moins régulièrement à noter *-ei-* ces *-ī-* issus de *-ei-*, mais, en même temps, quoique de façon plus irrégulière, il lui arriva de noter *-ei-* des *-ī-* non issus de diphtongue (5). Ce que voulait sans doute Accius, c'était mettre fin, par une réforme unique et globale, à cette anarchie graphique.

Contre cette réforme d'Accius s'élève Lucilius qui condamne absolument la gémination des voyelles : on n'entend qu'un *-a-* dans *pācem*, pourquoi en écrire deux ; et la langue grecque elle-même, si chère à Accius (6), n'a jamais connu ce genre de gémination. Pour I long, Lucilius n'admet pas non plus le principe généralisateur d'Accius. Il veut

veut bien considérer d'ailleurs qu'il ne mentionne pas davantage Lucilius ni Varron, on se rend compte qu'il y a là un procédé systématique : Suétone ne présente dans son ouvrage que les grammairiens professionnels ; il réservait sans doute un autre traité pour les grammairiens-poètes (Cf. Della Corte, *Filologia*, p. 20, note 3 et p. 38, note 1). A la vérité, et sans doute faute de documents, le différend entre Accius et Lucilius ne nous est connu que de façon unilatérale, si l'on peut dire : on connaît les attaques de Lucilius contre Accius, mais les ripostes d'Accius, si toutefois elles ont existé, nous échappent complètement.

(1) C'est du moins ce que disent Térentius Scaurus, Vélius Longus et Marius Victorinus (*G. R. F.*, p. 30, fr. 24). Quintilien en revanche (I, 7, 14), sans nier l'influence d'Accius, déclare que la réforme graphique avait commencé avant lui.

(2) Par exemple : *Milliaire de Popilius* (Ernout, *Recueil*³, p. 75), *Inscription en l'honneur de Betilienus Varus* (noté *Vaarus*) (Id., *ibid.*, p. 76), *Epitaphe de Marcus* (noté *Maarcus*) *Caecilius* (Id., *ibid.*, p. 79) ; *Loi de Bantia* (Id., *ibid.*, p. 85 et suiv.) où se lisent *luuci, haace, seese.*

(3) Ritschl la déclare certaine (*De Voc. gem.*, p. 150). Cette gémination d'ailleurs ne se faisait dans la pratique que pour AA, EE, VV, jamais pour O. C'est, dit Ritschl (*ibid.*, p. 157), qu'Accius emprunte l'usage aux Osques qui ignorent la voyelle O.

(4) Cf. Ritschl, *De Voc. gem.*, p. 154 ; Niedermann, *Phon.*², p. 81.

(5) Par ex. *adfleicta* dans la *Dédicace des Vertulei* (Ernout, *Recueil*³, p. 71), *redieit* dans une *Dedicace de Mummius* (Id., *ibid.*, p. 73), *cogendei, dissoluendei,* gén. de gérondifs dans une autre *Dédicace de Mummius* (Id., *ibid.*, p. 74).

(6) Accius voulait garder aux mots grecs leur flexion d'origine (Cf. Varr., *L. L.* X, 70 et *infra*, p. 171), il préconisait l'orthographe *agceps* pour *anceps*, cf. *infra*, p. 128.

qu'on écrive tantôt *-i-* et tantôt *-ei-*, selon les cas. Il oppose *pueri*, génitif singulier, *illi*, datif singulier, à *puerei*, *illei*, nominatifs pluriels (1) ; il propose *mendacei* et *furei* comme datifs singuliers de *mendax* et de *fur* (2) ; il conseille d'écrire *meille*, *meilia* et *meiles*, *meilitiam* (3) ; mieux encore, il propose les formes *pilum* (javelot) au singulier et *peila* au pluriel (4). F. Sommer explique cette doctrine curieuse (5) par le désir de rendre les mots plus expressifs, grâce à une sorte de dilatation. Lucilius lui-même ne propose-t-il pas d'écrire *illei* au pluriel ut *pinguius fiat*, et *peila*, *ut plenius fiat*. Le poète, selon Sommer, applique ici et développe un très vieux principe : non seulement il y a pour les anciens un rapport de signe à chose signifiée, mais les vicissitudes morphologiques d'un mot peuvent s'expliquer comme des essais tentés pour améliorer ce rapport, le rendre plus évident. Il est normal, par exemple, que, selon un symbolisme externe, le pluriel d'un mot paraisse plus étoffé que le singulier, que le nom de nombre « mille » se traduise par une graphie aussi ample que possible (6).

Cette explication, selon son auteur, à l'avantage d'englober tous les exemples-types proposés par Lucilius. Mais on peut noter que, pour la plupart des cas, une autre explication, moins brillante peut-être, serait possible (7) : le goût de la tradition, une sorte de conservatisme raisonné. A la deuxième déclinaison, par exemple, la flexion du nominatif pluriel repose sur une ancienne désinence *-oi*, devenue *-ei* (8), et représentée par *-ei* dans les inscriptions d'époque républicaine, tandis que la désinence en *-ī* du génitif, ne repose pas sur une diphtongue (9). La

(1) *G. R. F.*, p. 37 fr. 10 *b* ; p. 38, fr. 10 *d*.

(2) Non parce que c'est encore une orthographe courante à son époque, mais par une sorte de calembour ; comme qui dirait pour « donner à un voleur », on lui ajoute un *-e-* (cf. Quint. I, 7, 15). Sommer voit là une adaptation d'un exemple grec traditionnel : dans l'*Etymologicum Magnum*, φηλήτης (voleur) est tiré d'un hypothétique ὑφειλέτης (celui qui enlève), bâti sur l'aoriste 2, ὑφεῖλον, de ὑφαιρέω ; par symbolisme on « enlève » au mot sa voyelle initiale. Mais alors la règle ne joue que pour tel ou tel mot isolé, et le principe de Lucilius ne jouerait que pour *mendax* et *fur* ? Doctrine bien capricieuse. Il est vrai que Varron la déclare inconsistante (cf. *supra*, 120, note 3).

(3) *G. R. F.*, p. 30, fr. 10.

(4) *G. R. F.*, *ibid.*

(5) Sommer, *Lucilius*, p. 73-77.

(6) Sommer (*Lucilius*, p. 73) allègue des exemples tirés de l'*Etymologicum Magnum* (cf. ci-dessus, note 2) où se trouve la formule συνέπαθεν ἡ φωνὴ τῷ σημαινομένῳ. Il cite également un passage de Sénèque (*Q. N.* II, 56) où la forme *fulgĕre*, avec *-ĕ-* employée par les « anciens » est expliquée par la soudaineté et la rapidité de la foudre. Il mentionne enfin un extrait du grammairien Apuleius où la diphtongue *-ae-* de *saeculum* (apparenté traditionnellement à *sequi* ou à *senex*) est interprétée comme un élargissement symbolique pour rendre l'ampleur même d'une période séculaire.

(7) Sommer d'ailleurs le note dès l'abord (*Lucilius*, p. 71).

(8) Cf. Ernout, *Morph.*[2], p. 50.

(9) Cf. Id., *ibid.*, p. 46. Le *Senatus-consulte des Bacchanales*, antérieur à Lucilius, et d'une graphie scrupuleuse, fait bien la distinction entre *foideratei*,

désinence en *-ī*, au datif de la troisième déclinaison, repose, elle aussi, sur un ancien *-ei*, et elle est représentée souvent encore par *-ei* dans les inscriptions au temps de Lucilius. Il en est de même pour la graphie *meille, meilia* avec *-ei-* : elle se trouve aussi dans les textes épigraphiques contemporains (1). Quant au mot *meiles*, s'il présente une graphie analogique de *meilia*, c'est qu'une étymologie traditionnelle faisait en effet venir le nom du soldat du nom du nombre mille, sous prétexte que chaque tribu, à l'origine, fournissait mille hommes au recrutement (2).

Lucilius trouvait ainsi dans la tradition nationale de quoi justifier ses propres principes, dictées par le goût de l'expressivité. Il y trouvait aussi des arguments pour condamner Accius que son désir de clarté avait orienté dans d'autres directions (3).

Lorsque Varron intervient, à son tour, dans la querelle, le procédé de la gémination graphique est tombé en désuétude. Mais pour ce qui est de I long, la question, à son avis, demeure pendante. On a vu plus haut sa doctrine. Il n'adopte donc pas la position d'Accius. Mais Térentius Scaurus nous déclare qu'il condamnait sévèrement celle de Lucilius, critiquant son inconsistance (4) : il y voyait en somme la théorie d'un rêveur. Varron d'ailleurs paraît ne s'être intéressé qu'au cas des finales. Et comme il condamnait les étranges subtilités de Lucilius, il faut probablement entendre que, pour lui, en toute autre position, *-i-* devait remplacer *-ei-*. Aussi en préconisant, d'une façon très générale, la graphie en *-i* pour les singuliers (datif *furi*, génitif *domini*, par exemple) et en *-ei* pour les pluriels (nominatifs *ciueis, dominei)*, Varron voulait sans doute, comme son maître Accius, établir une théorie globale, exempte de cas d'espèce, mais nuancée pourtant par un *distinguo*. Pourquoi ce *distinguo ?* La voyelle *-i* dans les deux cas n'est-elle pas également longue ? Mais au fond si Varron perçoit la quantité, il y demeure, on l'a

nominatif pluriel, par exemple, et *Latini*, génitif singulier (Ernout, *Recueil* [3], p. 61) ; mais au temps de Lucilius règne la plus grande confusion (cf. *supra*, p. 121, note 5).

(1) Par exemple, on trouve deux fois *meilia* sur la *Milliaire de Popilius* (Ernout, *Recueil* [3], p. 75).

(2) Cf. Varr., *L. L.* V, 89 : Ulp., *Dig.* XXIX, 1, 1 ; Lyd., *De Mens.* IV, 72 ; Isid., *Etym.* IX, 3, 32.

(3) Sur ce point M. Jacques Perret a bien voulu me présenter l'observation suivante : s'agit-il vraiment de « clarté » (Accius) par opposition à « expressivité » (Lucilius) ? Il y a en tout cas de surcroît chez les deux érudits le même désir de discrimination, mais ce désir s'appuie sur des principes différents. Accius s'intéresse à une distinction phonétique : distinction des longues et des brèves ; Lucilius, à une distinction morphologique : distinction des désinences homonymes au singulier et au pluriel.

(4) « *Inconstantiam arguens* », cf. *supra*, p. 120, note 3. Pourquoi cette animosité contre Lucilius ? Peut-être parce que Lucilius était résolument hostile à tout provincialisme (cf. Quint. I, 5, 56 : « Taceo de Tuscis et Sabinis et Praenestinis quoque ; nam ut eorum sermone utentem Vettium Lucilius insectatur »), et particulièrement à ceux auxquels Varron était, au moins partiellement attaché (cf. Lucilius ap. Varr. *L. L.* VII, 96 : « Cecilius pretor ne rusticus fiat »).

vu, indifférent dans sa doctrine (1). Ce qui le préoccupe ici, ce doit être l'expressivité à laquelle il est assez sensible (2). Cette expressivité d'ailleurs n'est pas perceptible à l'oreille, puisque -ī et -*ei* ont désormais le même son, mais elle est perceptible à la vue : le mot écrit avec finale en -*ei* est plus étoffé qu'avec finale en -ī. Et Varron est beaucoup plus lecteur et écrivain qu'orateur. Ainsi, tout en condamnant Lucilius, il reprend une partie de son projet, manifestant une fois de plus sa sévérité désinvolte, son goût des synthèses et son amour de la clarté (3).

Dans quelle mesure Varron a-t-il mis son projet en pratique ? Ici le problème devient délicat, pour ne pas dire insoluble. Varron en effet a proposé des réformes qu'il n'a réalisées que très incomplètement et très timidement (4). Celle-ci est-elle du nombre des projets demeurés platoniques ? Un passage du *De Lingua Latina* semble prouver que Varron utilisait le pluriel en -*ei* : « *Item negant esse analogias, quod alii dicunt* cupressus, *alii* cupressi, *item de ficis, platanis et plerisque arboribus, de quibus alii extremum* US, *alii* EI *faciunt. Id est falsum : nam debent dici* E *et I, fici ut nummi, quod est ut nummis ficis, ut nummorum ficorum* (5) ». Mais la règle posée ici ne vaut-elle que pour les noms d'arbres ? Est-elle plus générale ? Vaut-elle aussi pour la troisième déclinaison ? Des incertitudes graphiques du manuscrit *F* on ne saurait rien tirer (6). Et il est prudent sur ce point de ne pas se lancer, comme le fit par exemple Augustinus (7), dans d'aventureuses restitutions. Aussi bien faudrait-il alors se demander si Varron n'avait pas recours çà et là à des graphies provinciales, utilisant, par exemple, -*e*- (-ē-) pour représenter -*ei*- (8), car Caton le Censeur, vieux paysan, écrivait systématiquement, au dire de Quintilien (9), *sibe, quase* pour *sibi, quasi* (10).

(1) Cf. *supra*, p. 68.
(2) Cf. *supra*, p. 73.
(3) Varron pouvait peut-être s'inspirer partiellement aussi de Nigidius Figulus. Cf. Nig. Fig., ap. Gell. XIII, 26, 4 (texte de l'édition Rolfe, coll. Loeb) : « Id quoque in eodem libro Nigidiano animaduertimus : si *huius*, inquit, *amici* uel *huius magni* scribas, unum *i* facito extremum ; sin uero *hei magnei, hei amicei*, casu multitudinis recto, tum ante *i* scribendum erit *e*, atque id ipsum facies in similibus ». Cette indication de Figulus ne concernait-elle strictement que la deuxième déclinaison, ou devait-elle être généralisée de façon plus large, il est impossible de le dire.
(4) Cf. *supra*, p. 117.
(5) *L. L.* IX, 80 cf. éd. Kent II, p. 502, note *b*, où ce passage est jugé obscur dans son intention.
(6) Cf. un suggestif tableau de ces incertitudes dans l'éd. Kent, *Introduction*, p. XVIII. Cf. toutefois *infra*, p. 169-170.
(7) Dans l'édition dite *vulgate* (Rome, 1554).
(8) Cf. *supra*, p. 121.
(9) Quint, I, 7, 23.
(10) On trouve d'ailleurs chez Varron les datifs *iure* (*L. L.* V, 80) et *pignore* (*ibid.*, V, 40). Toutefois ces deux mots appartiennent à la langue juridique qui est volontiers conservatrice (cf. la formule *duomuiri iure dicundo* et, par ex., *fenore* dans Pl. *Curc.* 480). Or il semble d'après quelques inscriptions qu'à une certaine époque il y ait eu un stade dans la graphie où -*ei*, avant de passer

Dans un autre cas Varron a proposé aussi une normalisation de la graphie. L'hésitation entre le timbre *-u-* et le timbre *-i-* devant labiale aboutissait à une prononciation intermédiaire qui, au dire de Quintilien, aurait requis un caractère alphabétique spécial, comme le voulaient certains grammairiens (1). Varron, selon M. Kent, devait opter pour la graphie en *-u-* (2). Cependant, il nous dit nettement lui-même, dans un fragment conservé par Annaeus Cornutus (3), qu'il faut suivre sur ce point l'autorité de César et écrire en *-i-*. Enfin l'orthographe du manuscrit *F*, par son irrégularité (4), n'apporte aucune lumière à ce sujet. Ici encore, nous connaissons la position théorique de Varron (mais sa doctrine n'était peut-être que l'expression d'un vœu), et nous ignorons son usage individuel, peut-être aussi capricieux que celui de ses contemporains.

Varron condamne l'emploi du signe Y dans les mots purement latins (5). Mais pour les mots empruntés au grec, Varron utilisait-il ce signe ? Il faut sans doute, ici, distinguer d'abord les mots savants, restés purement grecs dans leur flexion, par exemple le nom de l'« hippopotame », *hippos potamios* (6) ; il est possible que pour ces mots-là Varron ait tout simplement utilisé l'alphabet grec (7), comme faisait également Cicéron dans des cas semblables (8). Mais pour les mots d'usage moins savant que faisait-il ? Que faisait-il surtout lorsqu'il citait le même mot à deux titres, à titre de mot grec et à titre de mot latin (9) ? Ici encore, l'extraordinaire incertitude graphique du manuscrit *F* ne permet pas de trancher définitivement la question. En s'appuyant sur la majorité des cas présentés par ce manuscrit, mais surtout en s'appuyant sur les habitudes d'esprit chez Varron, on a l'impression qu'il utilisait alors le signe Y,

à *-i(-ī)*, soit passé par un stade intermédiaire *-e* (ex. : *Iunone, C. I. L.* XIV, 2090 ; *Dioue Victore,* Quint. I, 4, 17). Mais dans ces inscriptions ce fait de graphie peut, il est vrai, reposer sur un trait dialectal. Le problème est obscur (Cf. Ernout, *Morph.*[2], p. 66). — Cf. une autre « paysannerie » de Caton, *supra,* p. 88.

(1) Que Quintilien ne nomme pas (Quint. I, 4, 8).

(2) Cf. éd. Kent, *Introduction,* p. XIX, cf. aussi A. Müller, *De formis,* p. 12.

(3) Ann. Corn. ap. Cassiod., in *G. R. F.*, p. 291, fr. 269 ; cf. *supra,* p. 84, note 3 où ce fragment est cité.

(4) Voir un tableau de ces irrégularités dans l'édition Kent, *Introduction,* p. XIX-XX. On y trouve, par exemple, *lubido* (X, 56) et *libido* (X, 60).

(5) Cf. *supra,* p. 115.

(6) *L. L.* V, 78.

(7) Sans doute dans le ms *F,* on les trouve souvent transcrits dans l'alphabet latin, mais avec des erreurs très grossières (*yppo potamios*). Il semble que le copiste de *F,* malhabile à lire et à copier le grec (il lui arrive de présenter de véritables rébus en écriture mi-grecque, mi-latine) transcrivait de lui-même, le plus possible, en caractères latins, avec tous les dangers que comportait son ignorance. Cf. un tableau de ces inconséquences dans notre Varron, *De Lingua Latina V* (*texte, traduction, notes*) *Introduction,* IV.

(8) Par ex. *Or.* 37, 70, 83, etc...

(9) Comme τρύβλιον *tryblium, L. L.* V, 120.

bien qu'il l'eût condamné. En fait, il l'avait déclaré « superflu », étranger à l'esprit du latin (1), pour lutter sans doute contre certains maniaques d'une orthographe latine « à la grecque » (2). Dès lors, il lui restait possible de l'utiliser pour la transcription de mots empruntés récemment, nettement sentis encore comme étrangers, tel *epichysis* (3). Au contraire, il écrivait naturellement *muraena*, emprunt ancien, forme nettement latinisée en face de μύραινα (4), il écrivait aussi probablement *clamis* (et non *chlamys*), mot depuis longtemps popularisé par Plaute et qui, dans son esprit, devait avoir reçu droit de cité (5). Ici devait jouer en gros le même phénomène que pour les consonnes aspirées. Varron, en tant que philologue latin, condamne l'aspiration des consonnes, mais admet que dans certains cas on peut avoir besoin de transcrire de tels phonèmes, et il donne même son avis sur la transcription (6).

Enfin, pour la transcription de l'-η-, qui ne peut être nécessitée qu'en cas d'emprunt direct à l'ionien-attique, on a vu que le problème s'était posé à Varron à propos de σκηνή. Il devait pencher par la graphie en *-ae- (scaena)*, puisqu'il semble, dans un passage du *De Lingua Latina*, opposer l'orthographe *scena* à la sienne (7).

Indications orthographiques données par Varron lui-même : 2°) consonnes et groupes de consonnes.

Sur la graphie des consonnes, on ne trouve dans le *De Lingua Latina* et dans les fragments que des indications dispersées et, le plus souvent, de portée réduite.

Le signe X est condamné par Varron comme superflu (8). Mais est-ce là seulement une constatation théorique ? Pratiquement, avait-il recours aux graphies CS ou GS ? On a cru trouver des traces d'un tel usage dans tel ou tel passage du manuscrit *F*, ce qui est loin d'être un argument décisif ; mais de surcroît les passages en question sont corrompus (9), et ces graphies en CS constituent des restitutions. En outre, un autre passage donne à réfléchir (10) : Varron y remarque que pour

(1) Cf. *supra*, p. 115.
(2) Cf. Niedermann, *Phon.*², p. 114 ; A. Müller, *De formis*, p. 12.
(3) *L. L.* V, 124.
(4) *L. L.* V, 77.
(5) Cf. *supra*, p. 96-97 ; *L. L.* V, 7 ; V, 133.
(6) Cf. *supra*, p. 117.
(7) *L. L.* VII, 96, passage cité *supra*, p. 106, note 13.
(8) Cf. *supra*, p. 117.
(9) Cf. éd. Kent, *Introduction*, p. xx-xxi. Il s'agirait de *arcs* (*ares F* ; *L. L.* VII, 44) et *acsitiosae* (*ac sitiose F* ; *L. L.* VII, 66). Encore dans ce dernier cas la graphie *acsitiosae*, si elle est la bonne, est-elle peut-être artificielle et voulue par Varron pour mieux montrer le rapport qu'il établit avec *ago et actiosae* (*...ab una agendo <axitiosae, ut> actiosae, dictae*).
(10) *L. L.* X, 27 : « Videmus enim ex his uerbis *trabes duces* de extrema syllaba E litteram exclusam et ideo in singulari factum esse *trabs dux*. Contra ex singularibus non tam uidemus quemadmodum facta sint ex B et S *trabs* et C et S *dux* ».

certains substantifs le passage du nominatif pluriel au nominatif singulier se fait par élimination de E (mots du type *ops*) ; mais, dit-il, si l'on considère *duces* et *trabes*, on ne voit pas très bien comment on peut aboutir à *dux* et *trabs*. Pour *dux*, c'est une question de graphie : Varron veut dire sans doute que le signe X n'est pas immédiatement révélateur de la présence d'un C ; il le déplore, mais, par le fait même, il avoue, semble-t-il, qu'il écrit le mot avec un X (1). Pour *trabs*, intervient sans doute une question de prononciation du nominatif singulier : en réalité, devant la sourde S, c'est une labiale sourde qu'on entend, non une sonore (2), comme dans le reste de la flexion. Varron veut-il conseiller par là d'écrire *traps?* Pas le moins du monde, car, bien au contraire, dans un fragment conservé par Térentius Scaurus (3), il donne pour les mots de ce type une règle nette : il faut écrire le nominatif singulier par B+S, si le génitif présente un B *(urbs urbis)*, par P+S, s'il présente un P *(Pelops Pelopis)* (4).

Varron utilise naturellement le signe G comme ses contemporains. La graphie *Facutal* que l'on rencontre dans *De Lingua Latina* V, 49 (si toutefois il faut faire confiance au manuscrit *F*) est due au fait que Varron, exposant une topographie ancienne, utilise exprès une graphie tombée en désuètude. Inversement, d'ailleurs, nous le voyons écrire *Germalus* (*L. L.* V, 54) et croire que le *C* initial de *Cermalus* soit une survivance (5), parce qu'il tient à faire un rapprochement avec *germani* (les jumeaux). C'est ainsi qu'il fait venir aussi *Ceres* et *ceruus* de *gerere* et *gladium* de *clades*, c'est ainsi qu'il apparente *curculio* à *guttur* (6).

(1) La même conclusion se tire encore plus nettement du passage suivant, semble-t-il : « Quid similius uidetur quam in his est extrema littera *crux Phryx* ? Quas, qui audit uoces, auribus discernere potest nemo, cum easdem non esse similes ex declinatis uerbis intellegamus, quod cum sit *cruces* et *Phryges* et de his extremis syllabis exemptum sit E, ex altero fit ut ex C et S *crux*, ex altero G et S *Phryx*. Quod item apparet, cum est demptum S : nam fit unum *cruce*, alterum *Phryge* » (*L. L.* IX, 44).

Il semble donc qu'il ne faille accorder qu'un crédit limité à l'indication suivante donnée par Isidore de Séville : « X usque ad Augusti tempus nondum apud Latinos erat... sed pro ea C et S scribebant unde et duplex uocatur » (Etym. I, 4, 14). Aussi bien les textes épigraphiques lui donnent-ils un démenti formel. Bien mieux, dans certaines inscriptions, c'est le signe X qui est groupé abusivement avec S, par exemple : *faxseis* (*Dédicace de Mummius* ; Ernout, *Recueil*[3], p. 74) ; *proxsumeis* (*Loi de Bantia* ; Ernout, *ibid.*, p. 86) ; ou même groupé avec C, par exemple : *Ecx* (*C. I. L.* II, 2576, p. 360). Peut-être Isidore a-t-il pris un vœu ou une indication de grammairien pour une réalité.

(2) Cf. *supra*, p. 102.

(3) *G. R. F.*, p. 294, fr. 274.

(4) Néanmoins les manuscrits des *Res Rusticae* manifestent à cet égard un certain flottement. On y trouve la graphie *urps* (*R. R.* I, 16, 3) et deux fois la graphie *suptilis* (I, 9, 3 ; I, 28, 2), contre quatre fois, il est vrai, la graphie *subtilis* (I, 5, 4 ; I, 9, 5 ; I, 27, 1 ; III, 5, 4). Je dois ces indications à l'obligeante amabilité de M. Jacques Heurgon.

(5) Alors que Plutarque (*Romulus* 3) écrit bel et bien Κερμαλός.

(6) *L. L.* V, 64, 101, 116 ; *G. R. F.*, p. 358, fr. 422.

Mais, d'une façon générale, l'invention du signe G est pour lui un fait acquis. Bien mieux, il proscrit l'abréviation *Cn.* pour le prénom *Gnaeus*, survivance de l'ancienne graphie, puisque, dit-il, il s'agit évidemment par sobriquet du mot *naeuus* (le grain de beauté), autrefois *gnaeuus* (1).

Pour ce qui est du signe Q, on a vu plus haut l'emploi spécial que Varron, apparemment, lui réservait (2). Aucun fait ne permet de supposer qu'il ait enfreint sa règle. Pour le signe H, on a vu aussi, à propos de l'alphabet, quelle était la position de Varron, position très ferme théoriquement, mais très souple dans la pratique (3).

D'autre part, si Varron élimine théoriquement de l'alphabet latin les signes superflus, il semble par ailleurs regretter l'absence d'un caractère (4) : celui qui servirait à noter la nasale palatale écrite ordinairement *-n-* devant *-g-* et *-c-* *(angulus, anceps)* (5). Il y a là un son spécial dont l'existence avait frappé aussi Nigidius Figulus : *inter litteram N et G est alia uis* (6). Le même phénomène avait également attiré l'attention d'Accius, maître de Varron, qui avait suggéré pour la graphie de calquer le subterfuge des Grecs : il proposait d'écrire *agguis, aggulus, agceps, Agchises* (7), comme ἀγγεῖον, ἄγκιστρον. Mais ce projet n'eut pas de suite ; et Varron, qui rappelle la tentative de son maître, reste dans l'indécision. Pratiquement, il devait donc écrire selon l'usage courant.

Enfin, Varron a obscurément senti le problème posé par la gémination des consonnes. Il pratique pour son propre compte la gémination graphique proposée par Ennius (8), puisqu'elle correspond à une prononciation réelle. Mais malgré son goût de l'expressivité, il s'explique mal les faits de gémination expressive ; à ce grammairien épris de logique, ils paraissent irrationnels. Il doit reconnaître qu'un mot sans géminée peut avoir, dans sa parenté, un mot de même racine, mais avec géminée : par exemple *gnarus* en face de *narrare*, il s'en émeut et veut lutter contre cette anomalie apparente (9). Néanmoins, par généralisation hâtive

(1) *G. R. F.*, p. 333, fr. 330. L'étymologie est d'ailleurs exacte (cf. E. M.[3], II, p. 759, s. v. *naeuus*). Pour *gn*-initial devenu *n*-, cf. *supra*, p. 102.

(2) Cf. *supra*, p. 117-118.

(3) Cf. *supra*, p. 116-117.

(4) Varr., ap. Prisc., in *G. R. F.*, p. 185, fr. 3 : « Vt Ion scribit, quinta et uicesima est littera, quam uocant *agma*, cuius forma nulla est et uox communis est Graecis et Latinis, ut his uerbis *aggulus, aggens, agguilla, iggerunt*. In eiusmodi Graeci et Accius noster bina G scribunt, abii N et G, quod in hoc ueritatem uidere facile non est. Similiter *agceps, agcora* ».

(5) Cf. Niedermann, *Phon.*[2], p. 14.

(6) Nig. Fig. ap. Gell., *N. A.* XIX, 7 : « Dans la combinaison de N et de G [lorsqu'on donne à cette combinaison graphique sa valeur phonétique] se manifeste [à l'oreille] un élément spécial qui est étranger [aux sons représentés par chacun de ces signes pris isolément] ».

(7) Cf. Varr. ap. Prisc., cité ci-dessus, note 4, et Mar. Vict. in *G. R. F.*, p. 31, fr. 25.

(8) Cf. *supra*, p. 100-101.

(9) Cf. *supra*, p. 101.

d'un principe qu'il condamne, il admet la parenté de *terra* avec *terere*, proposée par son maître Aelius Stilo (1), et d'autres rapprochements aussi fantaisistes, comme celui de *palla* avec *palam* (2) ou de *supparus* avec *supra* (3). D'ailleurs lui-même, il est le premier à transcrire avec une gémination graphique les mots auxquels il entend donner une prononciation expressive pour telle ou telle consonne. C'est chez lui, en effet, que pour la première fois on rencontre *caccabus* « chaudron » (*L. L.* V, 127), *caullae* « barrières de parc » (*L. L.* V, 20), *cilliba* « table à manger » (*L. L.* V, 118), *gibber* « bossu » (*R. R.* III, 9, 18), *guttus* « burette » (*L. L.* V, 124), *mattea* « friandise » (*L. L.* V, 112), *sappinus* « sapin » (*R. R.* I, 6, 4), *stillatim* « goutte à goutte » (*L. L.* V, 27), *urru* « partie basse de l'épi » (*R. R.* I, 48, 3 ; texte controversé) (4).

Autres indications concernant l'orthographe varronienne.

Peut-on tirer du seul manuscrit *F* des indications concernant l'orthographe de Varron ? C'est ce que se demande M. Kent dans l'*Introduction* à son édition du *De Lingua Latina.* Après examen minutieux des faits (5), M. Kent conclut par la négative et, faute de documents précis, se résout à suivre l'orthographe du manuscrit, quitte à la mettre çà et là d'accord avec elle-même, sauf cas d'espèce. C'est l'attitude la plus sage. Le manuscrit est si corrompu, si incohérent parfois, d'une orthographe si rajeunie ou si incertaine, qu'on n'en peut tirer aucune statistique.

Par exemple, il est certain que Varron écrivait *-uo-* et non *-uu-* (*seruos, tuom*), selon l'usage contemporain (6). On comprendrait que le copiste de *F* (ou son modèle) ait systématiquement rajeuni la graphie, mais précisément *F* présente tout de même six exemples de *-uo-* en syllabe finale, et inversement écrit *uo-* à l'initiale dans la majorité, mais non dans la totalité des cas. Les préfixes à consonne (*ad-, in-*) tantôt sont assimilés devant consonne, tantôt ne le sont pas dans des positions semblables ; on trouve ici *derigo* et là *dirigo* et ainsi de suite. Il est vain dans ces conditions, et sans aucun renseignement émanant de Varron lui-même, de vouloir tirer des conclusions générales.

(1) *L. L.* V, 21 : « *Terra* dicta ab eo, ut Aelius scribit, quod *teritur.* Itaque *tera* in Augurum libris scripta cum R uno ». Ou bien Varron prête aux Augures un talent étymologique insoupçonné, ou bien il oublie ou feint d'oublier que les *antiqui* ne géminaient pas les consonnes dans l'écriture. C'est par artifice que lui-même, pour les besoins de sa cause étymologique, il écrit dans ce même paragraphe *teritorium.*

(2) *L. L.* V, 131.

(3) *L. L.* V, 131 ; cf. *supra,* p. 101.

(4) Toujours sous réserve que les copistes aient fidèlement transcrit l'orthographe varronienne. Mais pour la plupart de ces mots nous possédons des recoupements orthographiques chez les grammairiens ou dans les glossaires. — Pour d'autres exemples et surtout pour la catégorie des diminutifs à géminée voir l'index des *Mots à géminée* dans A. Graur, *Les Consonnes géminées en latin,* Paris, Champion, 1929, p. 145-216.

(5) Ed. Kent, *Introduction,* p. XVII-XXVII.

(6) Sous réserve de l'observation faite *supra,* p. 118, n. 3 (cas de q^w + *-u-* ou + *-o-*).

Evidemment on peut se risquer à dire que dans tel ou tel chapitre, là où *F* présente une graphie en *-oe-*, alors que la graphie est en *-u-* chez les contemporains de Varron, cette graphie en *-oe-* a été voulue par Varron pour les besoins de ses rapprochements : par exemple *poeniendo* au lieu de *puniendo*, par rapprochement avec *poena* (1). Ce sont là cas d'espèce.

Mais Varron, par exemple, écrivait-il en AE comme un citadin ou en E comme un « rustique » ? Voilà une question intéressante et qu'on ne peut résoudre. Car là où Varron fait allusion à la différence des graphies, c'est toujours à titre documentaire et jamais pour donner une règle (2). Nous devinons bien qu'il prononçait au moins certains mots à la paysanne, mais nous ne savons pas comment il les écrivait. Le manuscrit *F* est d'une inconstance désolante à cet égard. Tel chapitre qui paraît reposer sur un perpétuel « à peu près » entre *celare* et *caelare* (3), devient ainsi d'une interprétation difficile. Pour deux mots cependant l'orthographe de *F* reste d'accord avec elle-même : *seculum* et *sepio*, écrits avec un *-e-*. Doit-on supposer que c'est là l'orthographe varronienne justifiée peut-être dans le premier cas par le rapprochement populaire fait avec *senex* (4), dans le second par une raison qui nous échappe ? Mais ce sont là des hypothèses et, encore une fois, des cas d'espèce.

Conclusion sur l'orthographe varronienne.

Varron a, sur la représentation des sons par les signes alphabétiques, des principes rigoureux. Il a travaillé, comme d'ailleurs beaucoup de grammairiens ses devanciers, à clarifier théoriquement le problème. Mais il s'est méfié des habitudes importées, des modes passagères, des conventions arbitraires ou faciles. Il paraît avoir obéi à un assez large esprit de conciliation et avoir fait une part généreuse à l'usage dans son orthographe personnelle (5).

(1) *L. L.* V, 177.

(2) Cf. *supra*, p. 88-89.

(3) *L. L.* V, 18.

(4) Cf. *supra*, p. 122, note 6. Le rapprochement de *seculum* avec *senex* est indiqué par Varron lui-même dans *L. L.* VI, 11.

(5) Les manuscrits de Caton (*De Agricultura*) et de Varron (*Res Rusticae*), nettement moins corrompus que le manuscrit *F* du *De Lingua Latina*, nous procurent des détails intéressants sur l'usage orthographique qui pouvait être celui de Varron, dans la mesure où l'on peut se fonder sur le témoignage des manuscrits. Ils fournissent en tout cas des recoupements suggestifs avec les indications données dans l'œuvre grammaticale de Varron lui-même ou avec les témoignages des grammairiens à son sujet. C'est M. Jacques Heurgon, dont l'obligeante amabilité m'a fourni nombre de remarques, qui a encore bien voulu me communiquer le relevé suivant, accompagné de ses observations. Ce relevé concerne le problème de l'aspiration :

Aucune conclusion nette pour *haedus, hircus, hortus, olus*.

Vmor, que Varron rattache à *humus* (*L. L.* V, 24) se rencontre une fois sous la forme *humor* chez Caton (*Agr.* 161, 1) et une fois chez Varron (*R. R.* I, 59, 1) dont les mss. présentent par contre 10 fois la forme *umor* (*A*, confirmé

7 fois par *P* : *R. R.* I, 8, 4 ; I, 40, 3 [bis] ; I, 41, 3 [bis] ; I, 57, 2 et 7 ; I, 64 ; II, 4, 15 ; III, 10, 4).

Pour *arena,* Varron hésitait entre plusieurs étymologies : *ariditas, haereo* (Varr. ap. Serv., *ad Aen.* I, 172 ; cf. *supra,* p. 98) et *fasena* (ap. Vel. Long., *G. L. K.* VII, p. 68 ; cf. *supra, ibid.*) ; les mss. de Caton se partagent : 3 fois *harena,* 3 fois *arena.* Pour Varron, 5 fois *harena* (*A,* confirmé 3 fois par *P* : *R. R.* I, 9, 1 et 2 ; I, 20, 2 ; I, 59, 3 ; II, 4, 15) ; rapprochement dans un cas avec *haereo* (I, 59, 3), dans un autre avec *harae* (II, 4, 15).

D'après Vélius Longus (cf. *supra,* p. 97), Varron aurait écrit : «...H se inseruit ut in his *uehemens, reprehendit,* cum elegantiores et *ueementer* dicant et *reprendit* secundum primam positionem ; *prendo* enim dicimus, non *prehendo* ». Si cette notice est bien de Varron tout entière, l'usage était donc de dire *prendo* et *reprehendo* ; la réforme orthographique des *elegantiores* ne portait que sur ce dernier mot (et sur *uementer*). Or les mss. de Caton et ceux de Varron présentent toujours d'une part *uehemens* et *reprehendo* (*R. R.* I, 2, 24) et toujours d'autre part *prendo* (*R. R.* I, 50, 2 ; III, 10, 5 ; cf. Cat., *Agr.* 90 ; 160) et *conprendo* (*R. R.* I, 27, 1 ; I, 1, 10 ; I, 7, 3 ; I, 9, 1 ; I, 40, 6 ; I, 50, 2).

Enfin, *cohors* est toujours écrit avec *-h-* dans les mss, malgré l'étymologie par *coorior* (cf. *supra,* p. 97).

D'après les mss. Varron avait donc bien tendance, dans une large mesure, à se conformer à l'usage.

Les éléments de la phonétique varronienne sont extrêmement dispersés et leur dispersion est due au fait que Varron n'a probablement jamais songé à écrire un traité de phonétique. En revanche, l'étude des formes se présente chez lui comme une construction cohérente et suivie. Les livres VIII, IX et X du *De Lingua Latina* traitent de ce que nous appelons aujourd'hui la Morphologie. Il est même certain que Varron avait consacré d'autres traités à cette branche de la grammaire (1) ; ils ne nous sont pas parvenus, mais ces trois livres (2) d'un traité unique suffisent pour nous faire une idée de sa doctrine.

Définition de la morphologie.

Au début du Livre VIII, Varron nous expose ses principes concernant l'étude des formes. Il va, nous dit-il, montrer comment « à partir des mots primitifs, les formes fléchies (*declinata*) ont subi leurs diverses modifications secondaires (*discrimina* (3)) ». Cette formule s'appuie sur quelques exemples de formes nominales ou verbales : à *lego* est associé *legi*, à *Priamus, Priamo*, à *pecunia, pecuniosus* ; exemples suffisants pour faire comprendre l'intention de l'auteur et pour opposer le mot primitif (*impositum*) à la forme *fléchie* (*declinatum*). La définition abstraite de la flexion se trouve au livre X du même traité : « Il y a flexion, lorsque, pour exprimer une modification de l'idée, se produit dans la langue parlée le passage pour un mot d'une forme à une autre ou le passage du mot à son dérivé » (4). La définition est donc assez large et se recoupe avec les exemples don-

(1) Cf. *supra*, p. 28-29.

(2) En fait on l'a vu, le *De Lingua Latina* comportait 6 livres « morphologiques », mais les livres XI-XIII du traité ne nous sont pas parvenus. Cf. *supra*, p. 39 et suiv.

(3) *L. L.* VIII, 1 ; texte cité *supra*, p. 34.

(4) *L. L.* X, 77 : « Declinatio est, cum ex uerbo in uerbum aut ex uerbi discrimine, ut transeat mens, uocis commutatio fit aliqua ».

nés à l'appui de la première formule ; Varron appelle *declinatio* non seulement le phénomène de la déclinaison ou celui de la conjugaison, mais le phénomène de la dérivation (1).

Sensible aux arguments finalistes, Varron définit encore la flexion par sa nécessité pour le langage (2). Si le système flexionnel n'existait pas, dit-il en substance, le nombre des mots excèderait les possibilités de la mémoire humaine, car les formes fléchies sont en nombre illimité. On serait incapable de discerner les parentés de sens, si elles n'étaient pas sous-tendues par des parentés de forme (3), si « j'ai lu » et « je lis », si « Priam » et « de Priam » si « riche » et « richesse » n'avaient pas de commune mesure (4). Pour fixer un ordre de grandeur, Varron cite l'évaluation de Cosconius. Selon cet érudit, il y aurait mille mots primitifs (*primigenia*) et cinq cent mille formes fléchies, car chaque mot primitif fournit environ cinq cents formes déclinées, conjugées ou dérivées (5). Varron naturellement ne croit pas ces chiffres arithmétiquement exacts. Ils sont destinés dans son esprit à montrer l'extraordinaire prédominance des formes fléchies dans l'économie du langage. Or, si l'étude des mots primitifs relève de l'histoire, la connaissance des formes fléchies repose sur une technique (*ars*) ; et cette technique est très simple, car le système flexionnel appris pour un seul mot peut s'appliquer ensuite à une infinité de mots (6).

Dans l'ensemble, ces considérations générales sur la morphologie paraissent à la fois judicieuses et banales au lecteur moderne. En fait, elles offraient au temps de Varron matière à discussions épineuses ; en particulier, celle qui concerne la technique de la morphologie semblait peut-être à ses contemporains prendre nettement parti dans l'importune que-

(1) Cf. d'ailleurs *L. L.* VI, 35 et suiv. (Les 4 types de flexion) ; *L. L.* VIII, 18 (la flexion « extrinsèque » ou dérivation) et *L. L.* VII, 52 (étude des types de dérivation).

(2) Naturellement Varron n'envisage pas qu'il puisse exister d'autres langues que les langues flexionnelles.

(3) *L. L.* VIII, 3 : « Declinatio inducta in sermones non solum Latinos, sed omnium hominum utili et necessaria de causa : nisi enim ita esset factum, neque discere tantum numerum uerborum possemus (infinitae enim sunt naturae in quas ea declinantur) neque quae didicissemus, ex his, quae inter se rerum cognatio esset, appareret ».

(4) Cf. *L. L.* VIII, 3-20, *passim*.

(5) *L. L.* VI, 36 : « Horum uerborum si primigenia sunt ad mille, ut Cosconius scribit, ex eorum declinationibus uerborum discrimina quingenta milia esse possunt ideo, quod a singulis uerbis primigeniis circiter quingentae species declinationibus fiunt ». Il y avait peut-être là des chiffres traditionnels. Q. Cosconius, orateur, écrivain, érudit, appartient à la génération qui a précédé celle de Varron. C'est d'après la documentation de Varron qu'il est mentionné par Suétone dans la *Vie de Térence* (Cf. *G. R. F.*, p. 317, fr. 301).

(6) *L. L.* VIII, 6 : « Ad illud genus [uerba imposita], quod prius, historia opus est... ad reliquum genus, quod posterius, ars : ad quam opus est paucis praeceptis quae sunt breuia. Qua enim ratione in uno uocabulo declinare didiceris, in infinito numero nominum uti possis ».

relle qui divisait alors les philologues : la querelle de l'Analogie et de l'Anomalie. Querelle si durable que, deux siècles après Varron, Aulu-Gelle nous parle encore avec lassitude de cet interminable différend (1) ; querelle si envahissante que Varron expose sa doctrine en fonction de cette querelle même.

Etrangeté du plan suivi par Varron.

Après avoir posé ses définitions générales, étayées de quelques exemples, Varron déclare que le problème des flexions a déjà suscité de nombreux traités tant grecs que romains ; il fait ensuite une allusion rapide au fait bien connu de la querelle (2) et, immédiatement après, il annonce son plan (3). Il va consacrer six livres aux flexions. Dans une première triade (4), il examinera les règles de la flexion ; dans une deuxième, les conséquences pratiques de ces règles. Dans la première triade, le premier livre exposera ce qui a été dit contre l'Analogie ; le deuxième, ce qui a été dit contre l'Anomalie ; le troisième, moins abstrait, plus directement grammatical, exposera où il faut vraiment chercher les rapports d'analogie et les cas d'anomalie (5). La fin de ce livre est perdu, comme toute la deuxième triade qui devait contenir un essai de morphologie pratique (6). Mais il reste que le plan de la première triade est bien singulier pour un exposé philologique. Il peut évidemment se justifier *in abstracto* par la mystique des nombres ou par le canevas appris à l'école des rhéteurs, thèse-antithèse-synthèse, mais il est pratiquement dominé par un événement contemporain, l'ampleur d'un différend où chacun devait et voulait prendre parti : c'est le plan d'un homme qui se pose en arbitre, non sans quelque fatuité (7). Avant d'examiner la doctrine varronienne, il convient donc de parcourir l'histoire de cette querelle, ne serait-ce que pour mieux déterminer la position prise par Varron et son rôle dans la polémique. Aussi bien, en essayant d'esquisser l'histoire de ce différend, ne nous écarterons-nous pas beaucoup de Varron, car Varron est souvent la source essentielle ou

(1) Gell., *N. A.* II, 25.
(2) *L. L.* VIII, 23 : « Quod utraque declinatione [i. e. uoluntaria et naturali] alia fiunt similia, alia dissimilia, de eo Graeci Latinique libros fecerunt multos, partim cum alii putarent in loquendo ea uerba sequi oportere, quae ab similibus similiter essent declinata, quas appellarunt ἀναλογίας, alii cum id neglegendum putarent ac potius sequendam dissimilitudinem, quae in consuetudine est, quam uocarunt ἀνωμαλίαν ».
(3) *L. L.* VIII, 24 ; texte cité *supra*, p. 34.
(4) Donc dans les livres VIII-X.
(5) *L. L.* VIII, 24 : « De prioribus primus erit hic, quae contra similitudinem declinationum dicantur, secundus, quae contra dissimilitudinem, tertius de similitudinum forma » ; *ibid.*, X, 1 : « De qua re primo libro quae dicerentur cur dissimilitudinem ducem haberi oporteret, dixi, secundo contra quae dicerentur, cur potius similitudinem conueniret praeponi : quarum rerum quod nec fundamenta, ut debuit, posita ab ullo neque ordo ac natura, ut res postulat, explicita, ipse eius rei formam exponam ».
(6) Cf. *supra*, p. 39-40.
(7) Cf. X, 1 ; texte cité ci-dessus, note 5 ; cf. aussi *supra*, p. 47.

même unique de notre documentation, circonstance fâcheuse pour la critique des témoignages.

La querelle de l'Analogie et de l'Anomalie : ses origines.

La cause lointaine de cette querelle semble être la confusion des pouvoirs que l'on remarque à l'origine entre philosophes et philologues. La grammaire, science tard venue dans la genèse des sciences, commence, on l'a vu (1), par être l'auxiliaire de sciences diverses : philosophie, critique, rhétorique. Elle ne prend que peu à peu conscience d'elle-même et se dégage lentement de la tutelle des autres disciplines. Un cas particulièrement révélateur est fourni par le problème des origines du langage. C'est un problème philosophique, mais l'étymologie, partie importante de la grammaire, est à même de fournir au philosophe tout un répertoire de cas concrets pour étayer son argumentation. A ce sujet est née une querelle qui, pendant des siècles, devait alourdir la grammaire. Le différend porte sur la question de savoir si les mots sont d'origine naturelle ou conventionnelle (2). Pour les uns, les mots ont une justesse naturelle, ils sont conçus selon un plan qui s'impose et nous dépasse : ils représentent l'essence des choses ; ce sont les partisans de la φύσις ; pour les autres, la justesse des mots repose sur une convention que les sujets parlants ont fixée entre eux : le langage n'est que la manifestation d'une coutume ; ce sont les partisans de la θέσις (3). A l'époque hellénistique, la critique des textes aidant, la grammaire élargit ses horizons (4), met sur pied une étude des formes. Mais si traditionnelle et si profonde était la scission entre les deux camps opposés par la querelle φύσις ἢ θέσις que, même le débat une fois transformé, les deux camps vont se retrouver opposés en une nouvelle controverse, fille de la première et conçue dans le même esprit (5). L'argumentation s'étoffe, la polémique demeure. Les uns, attentifs aux déclinaisons et aux conjugaisons, rapprochent les paradigmes semblables des paradigmes semblables (*Analogie*) ; ils en dégagent des modèles-types et des principes généraux. D'une façon plus large, ils considèrent le langage comme une création conventionnelle humaine, un outil fabriqué dont l'homme peut reconnaître et démonter les éléments, interchangeables comme ceux d'un outil matériel. Les autres, attentifs à la multiplicité des paradigmes, aux nombreux phénomènes dits « d'exception », affirment la vanité des principes généraux, déclarent que l'*Anomalie* règne sur le langage. Pourquoi ? Parce que le langage est une création parfaite et supérieure : elle dépasse donc l'entendement de l'homme et ne saurait comporter de règles pratiques sur le plan humain.

En principe donc, les partisans de l'Analogie sont les partisans de la

(1) Cf. *supra, Introduction,* p. 3 et suiv.
(2) Cf. *infra,* p. 258 et suiv.
(3) Cf. *infra,* p. 263 et suiv.
(4) Cf. *supra, Introduction,* p. 4.
(5) Cf. Della Corte, *Filologia,* p. 9.

θέσις (convention) et ceux de l'Anomalie soutiennent la théorie de la φύσις (nature). Le nouveau débat recouvre exactement l'ancien. Et du fait de cette controverse élargie et perpétuée, la grammaire, tout en s'enrichissant, va rester comme bridée pour une longue période.

La querelle de l'Analogie et de l'Anomalie : les adversaires en présence.

Ce débat semble être devenu un véritable différend entre individus, une polémique encombrante au point d'envahir trois livres « morphologiques » de Varron. Faut-il imaginer d'après cette ardeur romaine à entrer dans la lutte que la querelle a toujours eu la même acuité ? A dire vrai, bien des aspects en restent un peu flous, et, semble-t-il, pour deux raisons : la première est due au caractère même des adversaires, la deuxième à l'insuffisance de notre documentation.

1°) D'abord les deux groupes d'adversaires ont des formations et des préoccupations intellectuelles différentes ; ils ne semblent pas, à priori au moins, travailler les mêmes questions sur le même plan. Les partisans de l'Anomalie sont, d'une façon générale, les philosophes stoïciens, c'est-à-dire des philosophes de métier. Avec eux est aboli le *distinguo* établi par Aristote entre la logique scientifique et démonstrative, étudiée dans les *Analytiques*, et la dialectique ou art de discuter et de persuader, exposée dans les *Topiques*. D'art qu'elle était, la dialectique pour eux devient science du vrai, en absorbant la logique. Or la dialectique a pour objet tout ce qui peut être traduit en discours, et la cellule élémentaire du discours, c'est la phrase. D'où la nécessité d'étudier de près l'énoncé de la phrase, c'est-à-dire l'expression grammaticale (1). Mais cette étude, grammaticale d'apparence, n'est pas une fin en elle-même, c'est un moyen de perfectionner la logique. Chaque monographie grammaticale écrite par un Stoïcien est avant tout une pièce à thèse. L'abondante grammaire stoïcienne n'est qu'une grammaire « orientée », ce n'est jamais la vraie grammaire. Ce n'est pas par hasard que dans le catalogue de Diogène les ouvrages de Chrysippe qui semblent concerner la morphologie et la syntaxe sont classés sous la rubrique Λογικοί et mêlés aux traités de logique formelle (2), ceux qui traitent d'étymologie classés sous la rubrique Ἠθικοί et mêlés aux traités de morale ou de philosophie générale (3).

(1) Cf. Posid. et Chrys. ap. Diog. Laert., VII, 62 : « Διαλεκτικὴ δέ ἐστιν, ὥς φησι Ποσειδώνιος, ἐπιστήμη ἀληθῶν καὶ ψευδῶν καὶ οὐδετέρων · τυγχάνει δ' αὕτη, ὡς ὁ Χρύσιππός φησι, περὶ σημαίνοντα καὶ σημαινόμενα » ; Zen., ap. id. VII, 43 : « Τὴν διαλεκτικὴν διαιρεῖσθαι εἴς τε τὸν περὶ τῶν σημαινομένων καὶ τῆς φωνῆς τόπον ».
Diog. Laert. VII, 62 « La dialectique est donc, selon Posidonius, la science qui permet de distinguer le vrai du faux et de l'indifférent ; et elle a pour objet, comme le dit Chrysippe, le signifié et le signifiant ».
VII, 43 : « La dialectique comporte deux parties, la première concerne le signifié, et l'autre la matière de l'expression ». [c. a. d. le raisonnement et l'expression du raisonnement] (trad. Genaille, Coll. Garnier, II, p. 66). Cf. aussi Bréhier, *Chrysippe*, p. 62-69.

(2) Diog. Laert., *Chrys.* VII, 189-198.

(3) Id., *ibid.*, VII, 199-201.

Les Analogistes, eux, ne sont pas, dans l'ensemble, des philosophes professionnels. La plupart d'entre eux, et en tout cas les premiers en date, sont des philologues, des critiques, des érudits de l'école alexandrine. Ils sont bien partisans de la θέσις, et ils agissent comme tels, mais, l'exemple de Denys le Thrace le prouve, ils exposent à l'occasion la grammaire pour elle-même, en dehors de toute polémique et pour les besoins pratiques de l'enseignement ou de la recherche. Au reste, la grammaire a pour eux un champ extrêmement vaste : elle englobe non seulement l'étude des formes du langage, mais encore la critique textuelle et littéraire, c'est même là l'essentiel de son rôle et la partie la plus noble de son objet (1), c'est là ce qui a fait la célébrité d'Aristarque. Tout compte fait, et dans les limites où notre documentation peut les atteindre, les Alexandrins pratiquent moins la grammaire, au sens moderne du mot, que ne la pratiquent les Stoïciens qui, eux, en revanche, ne sont pas de purs grammairiens.

Chronologie de la querelle.

Sur les différentes étapes, et surtout sur les premières phases de la querelle, notre documentation, il faut bien l'avouer, n'est pas très abondante. De surcroît elle est tardive.

Quiconque en effet aborde l'histoire de cette polémique se réfère à Varron d'abord, puis, accessoirement, à des auteurs plus tardifs encore : Aulu-Gelle, Sextus Empiricus, Diogène Laërce, Charisius. Ainsi fait Susemihl dans son *Histoire de la littérature à l'époque alexandrine* (2), ainsi fait Sandys dans les brèves et judicieuses remarques de son *History of classical scholarship* (3), ainsi fait M. Della Corte dans sa pénétrante étude sur *La Filologia latina dalle origini a Varrone* (4). Et lorsque Steinthal expose avec assez de détails non plus le déroulement de la querelle, mais le fond même du débat, il s'appuie sur le témoignage du seul Varron (5). Il estime en effet, et non sans raison, que les trois livres « morphologiques » du *De Lingua Latina*, avec leur plan curieux (« réquisitoire contre l'Analogie », « plaidoyer pour l'Analogie », « où trouver la véritable Analogie (6) »), constituent un écho certain de la polémique. En tout cas, aucun de ces témoignages, d'ailleurs très restreints comme étendue, sauf celui de Varron, ne se préoccupe d'exposer les sources ou la chronologie de la querelle. La querelle est pour leurs auteurs un fait acquis ; tous procèdent par allusion. Et pourtant il y a un problème de la chronologie.

Les préoccupations grammaticales des Stoïciens se manifestent dès

(1) Dion. Thrac., *Ars. gramm.* 1 : «... ἕκτον [μέρος] κρίσις ποιημάτων, ὃ δὴ κάλλιστόν ἐστι πάντων τῶν ἐν τῇ τέχνῃ ».
(2) *Gesch. der Griech. Litt. in der Alexandrinerzeit* I, p. 441 ; II, p. 8-9.
(3) Cf. Sandys, *History,* I, p. 129, 150, 156.
(4) Cf. Della Corte *Filologia,* p. 9, Cf. de même Wachsmuth, *De Cratete,* p. 14-15 ; Ribbach, *Aristar. gramm.*, p. 34.
(5) *Gesch. d. Sprach.*, p. 490-498. Cf. *supra,* p. 1.
(6) Respectivement : livre VIII, livre IX, livre X.

les débuts de l'école stoïcienne avec le Περὶ λέξεων de Zénon ; l'activité philologique des Alexandrins apparaît avec le glossaire de Philétas de Cos et les études homériques de son élève Zénodote, donc à la fin du IVe siècle ou au début du IIIe (1). Selon les témoignages de Varron et de Charisius, Aristophane de Byzance traite de l'Analogie (2). Diogène Laërce dans son inventaire des ouvrages écrits par Cléanthe signale quelques traités à tendance plus ou moins grammaticale, mais aucun n'a de titre bien caractéristique eu égard à la querelle (3). Varron, il est vrai, nous déclare dans le *De Lingua Latina* qu'en vue de son ouvrage, il a travaillé à la lumière de Cléanthe et non pas seulement à la lumière d'Aristophane (4). Nous sommes avisés par là que Cléanthe a, comme d'ailleurs tous les Stoïciens, étudié des problèmes grammaticaux et qu'il les a étudiés sous un tout autre angle que les Alexandrins. Mais étant donné les dates respectives des deux auteurs (5), Varron ne pouvait faire allusion à une polémique qui aurait opposé Cléanthe à Aristophane. Dans la longue liste des livres écrits par Chrysippe, selon l'inventaire de Diogène Laërce (6), on trouve, entre autres traités à tendance grammaticale, un Περὶ τῆς κατὰ τὰς λέξεις ἀνωμαλίας ; Varron, de son côté, lui prête un Περὶ ἀνωμαλίας (7) ; on constate encore dans le répertoire de Diogène Laërce, si toutefois on peut juger d'après de simples titres, que Chrysippe devait avoir l'esprit assez belliqueux, car beaucoup de ses livres sont dirigés « contre » quelqu'un ou « contre » quelque chose (8). Mais on ne peut aller au delà de cette conclusion générale ; plus nettement au livre IX *De Lingua Latina,* Varron fait allusion à des faits de polémique : selon lui, Cratès de Mallos, fort des enseignements de Chrysippe, a engagé un violent débat contre Aristarque (9). Si Chrysippe lui-même avait participé à une controverse

(1) Diog. Laert., *Zen.* VII, 4 et cf. *infra,* p. 303 et suiv.

(2) Varr. *L. L.* X, 42 et 68 ; Char., p. 149, 26 Barwick. Mais la question se pose de savoir si Aristophane, parmi ses ouvrages, a écrit un traité intitulé expressément Περὶ ἀναλογίας. Nauck (*Arist. Byz. fragm.*, p. 69) déclare que oui, Steïnthal (*Gesch. der Sprach.*, p. 447, note 1) déclare que non. Ce problème de détail semble insoluble.

(3) Diog. Laert., *Cleanth.* VII, 175 : « ... περὶ τοῦ λόγου τρία... περὶ ἰδίων, περ᾿ τῶν ἀπορῶν, περὶ διαλεκτικῆς, περὶ τρόπων, περὶ κατηγορημάτων... ».

(4) Varr., *L. L.* V, 9.

(5) Cléanthe a vécu de 331 (ou 330) à 232 (ou 231). La date de naissance d'Aristophane oscille, selon les théories, entre 266 et 257 ; celle de sa mort entre 189 et 180.

(6) Diog. Laert., *Chrys.* VII, 189-202.

(7) Varr., *L. L.* IX, 1. Ce traité se confond peut-être avec celui que signale Diogène Laërce.

(8) Ex. « ...πρὸς τοὺς μὴ διαιρουμένους (VII, 193)...πρὸς τοὺς νομίζοντας καὶ ψευδῆ καὶ ἀληθῆ εἶναι (VII, 196) ..πρὸς τοὺς διὰ τομῆς διαλύοντας τὸν ψευδόμενον (VII, 197)...πρὸς τὸ Ἀρκεσιλάου μεθόδον (VII, 198)... »

(9) Varr. *L. L.* IX, 1 : «... Crates, nobilis grammaticus, qui fretus Chrysippo, homine acutissimo, qui reliquit περὶ ἀνωμαλίας III libros, contra analogian atque Aristarchum est nixus... ». Cf. F. Müller, *Stud. étym.*, p. 64.

retentissante, n'était-ce pas le moment d'y faire allusion, au lieu de lui prêter à cet égard un rôle obscur ?

Ainsi le débat de l'Analogie et de l'Anomalie, en tant que véritable polémique d'école à école, nous est signalé pour la première fois entre Aristarque et Cratès de Mallos, c'est-à-dire, au plus tôt, vers le début du second siècle avant J.-C. Les renseignements donnés par Suétone et par Aulu-Gelle sont dans l'ensemble concordants (1). Pourtant la querelle transposée à Rome atteint très vite une certaine acuité, si du moins l'on en croit Varron (2). Cent ans après lui, Quintilien prend encore part au débat (3), et, cent ans après Quintilien, le Grec Sextus Empiricus entre dans la lice, non sans âpreté, comme champion de l'Anomalie (4). La controverse intéresse si bien toutes les lettres qu'Aulu-Gelle traite de « lieux communs » tout ce qui pouvait se dire à son sujet (5). Alors faut-il imaginer que la documentation nous manque sur les débuts de la polémique et qu'au temps de Varron elle remontait déjà fort loin dans le passé ? Comme les traités grammaticaux des Stoïciens ne nous sont pas parvenus, pas plus que ceux des Alexandrins, hormis la Τέχνη de Denys le Thrace (6), il est difficile de se prononcer. Evidemment Alexandrins et Stoïciens avaient des doctrines opposées sur la morphologie, mais étaient-ils dès l'origine en guerre ouverte ? On se le demande. Peut-être même les Alexandrins n'ont-ils jamais été bien fanatiques dans ce débat. La Τέχνη de Denys le Thrace, seule œuvre grammaticale, plus ou moins alexandrine, qui nous soit parvenue, est, avant tout, une œuvre pédagogique : elle ne fait pas la moindre allusion à la querelle et n'en porte point trace visible. Si les Alexandrins ont activement participé au débat pour les nécessités de la riposte, ils devaient s'y sentir un peu engagés en porte-à-faux, car il semble que, par ailleurs, peu sensibles à une argumentation théologique comme celle des Stoïciens, ils aient voulu faire de la grammaire une science autonome et l'affranchir de la tutelle philosophique.

Les Stoïciens et l'Anomalie. Considérations morphologiques des Anomalistes.

Les Stoïciens, on l'a vu (7), au nom de la dialectique promue science du vrai et science des sciences, rejettent Aristote jugé trop compliqué. Ils partent des faits réels observés puis associés sous

(1) Suet., De *Gramm.* 1 ; Gell., *N. A.* II, 25.

(2) Cf. *infra*, p. 141, n. 1, et p. 148, n. 9.

(3) *Inst. or.* I, 6, 1-27.

(4) Cf. Sext. Emp., *Adu. gramm.* I, 98 (T. II, p. 42-43 éd. Fabricius, Leipzig, Kühn, 1841) : « Μία γὰρ ἀντὶ πάντων ἄμυνα γενήσεται πρὸς αὐτούς [les Analogistes], ἐὰν τὴν ψευδώνυμον αὐτῶν τεχνολογίαν ἄτεχνον ἀποδείξωμεν » ; le titre du chapitre est : « Ὅτι ἀμέθοδόν ἐστι καὶ ἀσύστατον τὸ τεχνικὸν τῆς γραμματικῆς μέρος ».

(5) Gell., *N. A.* II, 25.

(6) Denys le Thrace d'ailleurs n'est pas un Alexandrin de stricte obédience. Son alexandrinisme est certainement teinté d'influences stoïciennes (cf. Della Corte, *La Filologia*, p. 68).

(7) Cf. *supra*, p. 136.

forme de jugements par le langage. Pour ce faire, ils sont conduits à examiner les éléments de la phrase, donc la grammaire. D'autre part la sagesse pour eux consiste à suivre la Nature qui est parfaitement ordonnée (Ζῆν ὁμολογουμένως τῇ φύσει) (1). Or ce qui existe dans la phrase, ce sont les mots avec leur sens et leur forme, et le philosophe sait retrouver derrière ces mots les réalités naturelles ordonnées avec sagesse. C'est dire que, dans le débat sur les origines du langage les Stoïciens sont partisans de la φύσις. Mais ce n'est pas seulement l'étymologie qui les intéresse (2), c'est aussi la phonétique (3), c'est aussi la morphologie. Seulement, il est impossible aujourd'hui, étant donné l'absence de textes complets ou même de fragments étendus, de faire la part de chaque théoricien dans ce domaine. Déjà dans leurs traités généraux sur l'*Anomalie* (4), les philosophes du Portique font de l'étude des formes la base même de leurs discussions. Mais ils poussent sans doute assez loin dans le détail les études morphologiques et Diogène Laërce leur impute un bon nombre de monographies : à Cléanthe un traité *Des prédicats,* un autre *Des Termes ambigus* (5), à Sphéros un traité *Des Prédicats* (6), à Chrysippe deux traités *Des Prédicats* et des ouvrages portant sur *Les Cinq cas, Les Noms communs, Les Termes singulier et pluriel, Les Verbes actifs et passifs, Les Solécismes,* six livres *Contre l'usage,* sept livres *Pour l'usage,* d'autres encore (7). De cette abondante littérature technique, il ne reste que quelques fragments de localisation souvent fort incertaine.

Force donc est de s'adresser à la documentation de seconde main constituée par Varron (8). Le livre VIII *De Lingua Latina* expose, à propos de la flexion en général, les arguments exploitables contre l'Analogie (9). On doit y trouver, transposé en latin, tout l'arsenal utilisé par Cratès de Mallos contre Aristarque dans leur polémique (10). Contrastant avec les propositions personnelles et conciliantes de Varron touchant la querelle (11), le ton de certaines parties est assez agressif, c'est apparemment le ton d'un langage rapporté et non tenu par l'auteur (12), même exposant par convention la doctrine d'un autre. On peut donc admettre que ce livre VIII nous expose la doctrine stoïcienne en général (13), renforcée à l'occasion par l'intransigeance des polémistes.

(1) Cf. par ex. Rivaud, *Courants,* p. 164 et suiv.
(2) Cf. *infra,* p. 262, 280.
(3) Cf. *supra,* p. 57 et suiv.
(4) Cf. *supra,* p. 135 et 138.
(5) Diog. Laert., *Cleanth.* VII, 175.
(6) Id., *Sphaer.* VII, 178.
(7) Id., *Chrys.* VII, 191-192 et 198.
(8) Cf. *supra, Introduction,* p. 1.
(9) Varr., *L. L.* VIII, 2-84 : « quae contra similitudinem declinationum dicantur » (§ 24).
(10) Cf. Dahlmann, *Sprachth.,* p. 5 et *Varro, Buch VIII,* p. 92.
(11) Varr., *L. L.* VIII, 23.
(12) Varron le reconnaît lui-même très nettement sur un point déterminé, § 68.
(13) A l'appui de cette idée M. Dahlmann groupe fort ingénieusement des rap-

Or si la matière du livre est grammaticale, le raisonnement l'est fort peu. Il s'agit de démontrer, et non sans violence à l'égard des adversaires (1), que l'Analogie est contraire à la « nature », elle ne répond pas aux besoins d' « utilité », de « clarté », de « brièveté », de « beauté », de « variété » enfin qui sont ceux de la vie (2). Viennent à l'appui de cette théorie des exemples spécieux. Car, par endroits, pour les besoins pratiques de la discussion, les mots Analogie et Anomalie perdent de leur transcendance. Analogie est synonyme de « règle » et Anomalie synonyme d' « usage » : on prouve que règle et usage se contrarient ; *ergo* il n'y a pas de règle, donc pas d'Analogie. Les cas de supplétisme (3), les formes défectives ou aberrantes, les formes doubles (4), les apports étrangers (5) sont particulièrement précieux pour ce genre de démonstration très artificielle. Il s'y joint des rapprochements factices (6), des traitements phonétiques ou morphologiques dont on méconnaît l'économie (7).

Cependant grâce à la discussion même, les faits grammaticaux sont classés, analysés, étiquetés. Il se crée une terminologie assez riche ; mais on ne peut dire exactement qui des deux en a suscité la création,

prochements avec des auteurs postérieurs, en particulier avec Sextus Empiricus souvent cité par lui (*Varro, Buch.* VIII, p. 92-118) ; Cf. *infra*, p. 155-156.

(1) D'après Varron rapportant « ce qui a été dit contre l'Analogie » (*L. L.* VIII, 25), le ton de la polémique est incisif et orgueilleux chez les Anomalistes. Par exemple : « un langage clair fait comprendre les choses, un langage bref les fait comprendre rapidement. Or chez l'orateur, c'est la conformité à l'usage qui confère la clarté à sa langue, la juste mesure qui lui confère la brièveté, et comme ces deux qualités peuvent s'obtenir sans l'analogie, l'analogie ne sert à rien » (*L. L.* VIII, 26). « Si l'analogie est une loi du langage, ou bien elle en affecte toutes les parties, ou bien elle n'affecte que telle ou telle partie ; or elle n'affecte pas toutes les parties, et le fait qu'elle affecte telle ou telle partie est insuffisant, de même que la blancheur des dents chez l'Ethiopien ne suffit pas à le classer dans la race blanche ; donc l'analogie n'existe pas » (*L. L.* VIII, 38). « Les partisans de l'analogie assurent que les formes dérivées de mots semblables sont semblables... ceux qui affirment de tels principes ignorent deux choses : en quoi consiste la similitude et à quoi on la reconnaît normalement. Vu cette ignorance, il s'ensuit que nous n'avons pas à les suivre, attendu qu'ils sont inaptes à se prononcer sur l'analogie » (*L. L.* VIII, 39). On ne saurait être plus insolent.

(2) Varr., *L. L.* VIII, 26-33.

(3) Par exemple, *bonus* en face de *melior, malus* en face de *peior* (*L. L.* VIII, 75).

(4) Exemple : *ciuitatium, ciuitatum* (*L. L.* VIII, 66).

(5) Ex. : *Hectŏrem* (avec un -*o*- bref) en face *praetōrem* (avec un -*o*- long). (*L. L.* VIII, 72).

(6) Ex. : le rapprochement de *lupus* avec *lepus* (*L. L.* VIII, 68).

(7) Ex. : *oui,* dat. de *ouis,* spécialement comparé à *Iuppiter Ioui, strus strui* (*L. L.* VIII, 34, 74) ; *trini* en face de *tres, quadrini* en face de *quattuor,* mais *bini* en face de *duo* (*L. L.* VIII, 55) ; *his, illis, istis* dat. abl. pluriels de pronoms en face de *quibus* (*L. L.* VIII, 72) ; *crux* crucis, mais *Phryx* Phrygis (*L. L.* VIII, 44) ; *ouilia* formé sur *ouis, bouilia* inusité en face de *bos* (*L. L.* VIII, 54).

le camp de l'Analogie ou celui de l'Anomalie. Car cette terminologie, si toutefois on en peut juger d'après des fragments (1), paraît prendre corps à partir du milieu du IIIe siècle avant J.-C., au moment où se fondent les bases du débat, et particulièrement dans l'œuvre de Chrysippe et de Diogène de Babylonie, le maître de Cratès de Mallos (2).

Les Alexandrins et l'Analogie.

L'application du raisonnement par analogie à la grammaire semble être la suite normale de l'enseignement donné à l'Académie et au Lycée. Déjà Platon parle de cette méthode rigoureuse pour les sciences mathématiques (3). Et des mathématiques la méthode s'étend à d'autres sciences (4). Aristote l'applique à la zoologie (5) et déjà, semble-t-il, à la grammaire, puisqu'il en fait usage pour la sémantique (6). Théophraste, son élève, y a souvent recours pour ses exposés de botanique (7).

Ainsi, cette autorité d'Aristote, si elle est rejetée par les Stoïciens anomalistes en tant que philosophes (8), est acceptée par les analogistes alexandrins en tant que philologues. Là peut-être se trouve la cause lointaine de la querelle et aussi du malentendu sur lequel finalement elle repose.

Quoi qu'il en soit, les Alexandrins ont repris les données pratiques sur l'étude du langage éparses dans Platon et dans Aristote (9) ; ils les ont codifiées et complétées par l'application systématique de la méthode analogique. Et il semble bien que ce fut là un des points essentiels de leur travail grammatical. Aussi bien Denys le Thrace, dans sa définition de la grammaire, nous dit-il, malgré son alexandrinisme douteux, que « la considération de l'analogie » en est une partie importante (10).

Mais l'effort philologique des Alexandrins est assez dispersé (11) ;

(1) Conservés en général par Diogène Laërce, cf. *infra,* p. 158 bis (Tableau).
(2) Cf. Wachsmuth, *De Cratete,* p. 3.
(3) Cf. Plat., *Tim.* 31 *c,* 32 *c* ; *Pol.,* 257 *b.*
(4) Varron explique d'ailleurs laborieusement au livre X *De Lingua Latina* (§ 43 et suiv.) que l'analogie grammaticale s'appuie sur des rapports de similitude arithmétique ; cf. *infra,* p. 155.
(5) Cf. Aristt. *H. A.* I, 1, 4 : « Ἔνια δὲ τῶν ζῴων οὔτε εἴδει τὰ μόρια ταὐτὰ ἔχει οὔτε καθ' ὑπεροχὴν καὶ ἔλλειψιν, ἀλλὰ κατ' ἀναλογίαν » ; Id., *De Part. an.* I, 5.
(6) Cf. Andronicos de Rhodes, comm. sur Aristt., *Nic.* I, 10, in Müllach. *Fragm. phil. graec.* III, p. 313 : « Δοκεῖ δὲ τὰ ἀγαθὰ κατὰ ἀναλογίαν ἑνὶ ὀνόματι λέγεσθαι. Καθάπερ γὰρ ψυχὴν ἀγαθὴν λέγομεν, οὕτω καὶ χρόνον καὶ τόπον· ἔχει γὰρ ἀνάλογον καὶ ὅπερ ἐν ψυχῇ ἀρετή, τοῦτο ἐν χρόνῳ καιρός, καὶ ἐν τόπῳ δίαιτα, καὶ ἐν ποσῷ συμμετρία ».
(7) Cf. *Theophr., Hist. plant.* IV, 1, 4 : « Ἀναλογίᾳ δὲ καὶ ἐν αὐτοῖς τοῖς ὄρεσι τὰ μὲν ἐν τοῖς ὑποκάτω τὰ δὲ περὶ τὰς κορυφὰς καὶ καλλίω γίνεται καὶ εὐσθενῆ » ; de même id., *ibid.,* I, 1, 11.
(8) Cf. *supra,* p. 136.
(9) Cf. *infra,* p. 158 bis, par ex.
(10) « Πέμπτον [μέρος] ἀναλογίας ἐκλογισμός », Dion. Thrac., *Ars gramm.* 1, p. 6 Uhlig. Et cf. *supra,* p. 139, note 6.
(11) Cf. *supra,* p. 137.

c'est surtout la critique qui les attire et par conséquent les considérations grammaticales qu'elle peut, à l'occasion, entraîner à sa suite (1). Nous sommes sûrs pourtant qu'ils ont pratiqué la phonétique et la morphologie, mais leurs œuvres dans ce domaine et même les titres de leurs œuvres sont généralement perdus. On ne sait même pas si Aristophane de Byzance a écrit un traité *De l'Analogie* (2). Nous savons toutefois, grâce à Charisius (3), que pour Aristophane l'analogie grammaticale repose sur cinq critères : si deux mots 1°) de même catégorie (c'est-à-dire tous deux de catégorie nominale ou de catégorie verbale) et 2°) considérés au même cas (4), présentent 3°) la même désinence, 4°) le même « nombre de syllabes » et 5°) le « même son » (5), on peut les déclarer en rapport d'analogie. Nous savons aussi, grâce à Varron, qu'Aristophane s'est occupé d'étymologie, et naturellement avec une doctrine opposée à celle de Cléanthe (6). Il était, selon toute évidence, partisan de la θέσις. Quant à Aristarque, dans sa polémique avec Cratès, il a dû, lui aussi, en dehors de ses travaux critiques, s'intéresser aux questions plus proprement grammaticales, mais nous ignorons presque tout de son œuvre à cet égard. Charisius nous apprend encore (7) que, renchérissant sur l'inventaire établi par son maître, Aristarque, pour fonder l'analogie grammaticale, applique un sixième critère : les deux mots considérés doivent être tous deux simples ou tous deux composés.

Evidemment Varron, ici encore, peut nous offrir son secours. Si le livre VIII *De Lingua Latina* est un plaidoyer pour l'anomalie inspiré par les Stoïciens, le livre IX, inversement, défend la thèse de l'analogie. Il est donc inspiré par les Alexandrins. Or le ton y est dans l'ensemble plus modéré que dans le livre VIII (8), la doctrine y est plus constructive que destructive, le raisonnement général y est plus conciliant. Il y est dit que les Alexandrins par leur doctrine sont exposés à déplaire (9), qu'on leur cherche des griefs (10), mais qu'Aristarque n'avait pas une attitude catégoriquement hostile à l'anomalie, qu'il reconnaissait la force singulière de l'usage (11). Tout ce livre IX en somme constitue une réponse consciencieuse (12) aux attaques du livre VIII plutôt qu'un

(1) Cf. *supra, Introduction,* p. 4.
(2) Cf. *supra,* p. 138, note 2.
(3) Char., p. 149 Barwick ; Nauck, *Arist. Byz. fragm.*, p. 269.
(4) Il faut sans doute comprendre « au même cas » s'il s'agit de deux noms, « au même temps et au même mode », s'il s'agit de deux verbes.
(5) Les trois derniers critères doivent probablement être considérés ensemble : ce sont les terminaisons de l'un et l'autre mot qui doivent avoir le « même nombre de syllabes » et « le même son », car si ces principes étaient applicables aux mots entiers on n'aurait plus deux mots, mais un seul.
(6) Varr., *L. L.* V, 9.
(7) Char., p. 150 Barwick ; Ribbach, *Aristar. gramm.* p. 5.
(8) Cf. *supra,* p. 140.
(9) IX, 8.
(10) IX, 7.
(11) IX, 1.
(12) La réponse se fait souvent point par point (cf. *supra,* p. 141, note 3

procès de l'Anomalie établi sur d'autres bases (1). Si vraiment ces livres de Varron reproduisent le scenario même de la polémique, nous sommes amenés à conclure, une fois de plus, que les hostilités ont été ouvertes et conduites surtout par les Stoïciens.

La querelle de l'Analogie et de l'Anomalie : les positions romaines.

S'il nous manque des éléments importants pour reconstituer la phase hellénistique de la querelle, il nous en manque davantage pour reconstituer la phase romaine jusqu'à la publication du *De Lingua Latina*. Varron, source essentielle, est plus que discret sur ses compatriotes et sur ses contemporains (2). Lorsqu'il cite un auteur, il s'agit toujours d'un auteur grec ; il ne signale nommément aucun Romain, pas même sur un point de détail. Il se contente de formules désespérément vagues derrière lesquelles se confondent Romains et Grecs (3) : *dicunt, aiunt, inquiunt, negant, reprehendunt* (4). Curieuse attitude. Dans les cinq ou six pages qu'il a consacrées à l'analogie et à l'anomalie, Quintilien, lui, trouve moyen de citer Antonius Gnipho, Cicéron, C. Caesar et Auguste (5). On peut imaginer aussi, à priori, que les maîtres et amis de Varron, Accius, Aelius Stilo, Nigidius Figulus pouvaient avoir une opinion, dans le débat. Pour connaître leurs idées et celles des personnages nommés par Quintilien, faut-il chercher quelque lumière à travers des fragments d'ail-

et suiv.) Par ex. : *crux* et *Phryx* n'ont pas à être mis en parallèle, voir les pluriels cruces et Phryges (*L. L.* IX, 44 ; s'oppose directement à VIII, 44) ; pas plus que *lupus* avec *lepus*, voir les vocatifs (IX, 91 et cf. VIII, 68) ; pas plus que *macer* et *socer*, voir les génitifs (IX, 91 et cf. VIII, 77). La présence de *strus* en face de *ouis*, malgré les datifs de type semblable *strui oui*, celle de *ouilia* en face de *ouis* et l'absence de *bouilia* en face de *bouis* n'infirment pas l'analogie (respectivement IX, 79 et IX, 50 ; cf. respectivement VIII, 74 et VIII 54).

(1) Voir cependant une exception, un passage assez incisif contre les Anomalistes, *infra*, p. 148, note 9. Mais l'exception est justifiée ici par la violence de VIII, 26 et VIII, 29 (cités *supra*, p. 141, note 1), passages auxquels ce morceau s'efforce de répondre pour le ton. Pour l'argumentation elle-même, telle qu'on la trouve en VIII, 38 (cité *supra*, p. 141, note 1), la riposte est donnée en IX, 45 : « Comme dans la majeure partie du langage il n'y a pas de similitude, l'analogie n'existe pas, disent nos adversaires, affirmation doublement absurde : d'abord parce que la similitude affecte bien la majeure partie du langage ; ensuite, quand elle n'en affecterait que la part mineure, la similitude existerait quand même ; sinon autant vaudrait dire que nous n'avons pas de chaussures, sous prétexte que les chaussures ne nous couvrent pas la majeure partie du corps ».

(2) Du moins dans les livres dont nous disposons.

(3) Expressément et nommément confondus au § 31 du livre IX.

(4) Il serait fastidieux ici de donner des références précises. Ces expressions et d'autres tours analogues se rencontrent plus de deux cents fois dans les livres VIII et IX du *De Lingua Latina*.

(5) Quint. I, 6, 18 (Cicéron), 19 (César et Auguste : citation d'une lettre d'Auguste à C. Caesar, son petit-fils), 23 (Antonius Gnipho).

leurs peu nombreux ? L'entreprise poussée jusqu'à la discussion de détail serait lente, laborieuse et, avouons-le, décevante. On peut rapidement s'en convaincre par quelques exemples.

Le seul fragment utilisable de M. Antonius Gnipho, le précepteur de César (1), est celui que cite Quintilien (2). Gnipho convient qu'on doit dire *robur, ebur*, mais il veut qu'on en tire les formes *robura, ebura*. Faut-il voir là le décret d'un analogiste intrépide ? Ne faut-il pas imaginer plutôt que la langue populaire hésitait, qu'elle avait çà et là tendance d'elle-même à unifier la déclinaison, auquel cas Gnipho aurait demandé droit de cité pour des formes d'usage (3) ? Il est délicat de se prononcer. Il en est malheureusement de même pour les fragments des autres philologues. On ne sait dans quel esprit avaient été conçues les courtes indications que nous lisons aujourd'hui, on ne sait même pas si elles ont été données avec une arrière-pensée doctrinale. Un passage de Charisius (4) nous apprend qu'Aelius Stilo et Asinius Pollion proscrivent la forme féminine *puera* et que Varron l'admet. Raisonnaient-ils les uns et les autres en vertu d'une règle ou d'un usage ? Il est difficile de le dire. De même, d'après Aulu-Gelle, le grammairien Sinnius Capito, contemporain de Varron, emploie, comme Aelius Stilo, les adjectifs *pluria, compluria* (5) et non *plura, complura*, parce que ces formes n'ayant pas de positifs correspondants ne sont pas, comme *fortiora*, de véritables comparatifs (6). Faut-il alors, s'appuyant sur cet appel à une règle, ranger Aelius Stilo et Sinnius Capito parmi les analogistes ? Aelius est pourtant Stoïcien (7). Et si son attitude avait été nettement caractérisée dans la querelle, pourquoi Varron, qui fait volontiers appel par

(1) Cf. Suet. *De Gramm.* 7 ; Macr., *Saturn.* III, 12, 8.

(2) Quint., I, 6, 23 : « Antonius Gnipho... *robur* quidem et *ebur*... fatetur esse, uerum fieri uult ex his *robura ebura* ».

(3) Aussi bien Quintilien signale une tendance inverse et parle de gens qui disent *robor, ebor*. La forme *robor* est d'ailleurs littérairement attestée : on la trouve chez Lucrèce (II, 1131).

(4) Char., p. 106 Barwick.

(5) *Compluria* apparaît déjà chez Térence (*Phorm.* 611). Pour d'autres témoignages, cf. la note suivante. Les formes *pluria, compluria* sont sans doute analogiques de *omnia* (E. M.³, II, p. 915, s. v. *plūs*).

(6) Gell. *N. A.* V, 21 : « Velim doceas nos cur *pluria* siue *compluria* (nihil enim differt) non Latine, sed barbare dixerint M. Cato, Q. Claudius, Valerius Antias, L. Aelius, P. Nigidius, M. Varro, quos subscriptores approbatoresque huius uerbi habemus, praeter poetarum oratorumque ueterum multam copiam... Ad Capitonem igitur te dimittimus. Ex eo id quoque simul disces, si modo assequi poteris, quod in ea epistola scriptum est, pluria siue plura absolutum esse et simplex, non, ut tibi uidetur, comparatiuum ».

(7) Cic., *Brut.* 205 ; « Idem Aelius Stoicus esse uoluit » et cf. Della Corte, *Filologia*, p. 68 ; F. Müller, *Stud. etym.*, p. 103. Mais il convient d'ajouter qu'en l'année 100, lorsque Aelius accompagne Métellus en exil (Suet., *De Gramm.* 2) à Rhodes, il rencontre Denys le Thrace, mi-Stoïcien, mi-Alexandrin, disciple indocile d'Aristarque, passé à l'école rhodienne (cf. Marrou, *Education*², p. 236). La formation philologique d'Aelius Stilo est donc due à des influences complexes.

ailleurs à l'autorité de son maître (1), quitte à la rejeter, n'aurait-il pas précisé l'attitude d'Aelius ? Nigidius Figulus qui, lui aussi, écrit *pluria, compluria,* va jusqu'à proposer, ou à admettre, la forme *facitur* (2), il admet et emploie personnellement le parfait *memordi* (3). Est-ce, en tant qu'analogiste, par esprit doctrinaire de normalisation ? Est-ce, en tant qu'anomaliste, pour entretenir des usages, même vulgaires ? Peut-on raisonnablement tirer une conclusion du fait qu'il était néo-pythagoricien et, par conséquent, partisan de la φύσις (4) ? Probablement non. Tous ces menus faits nous révèlent surtout chez les grammairiens latins une tendance à noter les flottements de la morphologie contemporaine, un essai pour la clarifier. Mais les avis qu'ils donnent, tout en représentant peut-être une prise de position dans le débat, devaient dépendre aussi de jugements personnels, de cas d'espèce, peut-être de modes passagères. Donner la raison de leur avis, sans documentation précise, est une entreprise complexe pour ne pas dire insoluble et vaine. L'obsession des formes ou mots douteux, le besoin de discuter à leur sujet, sont des aspects de la mode grammaticale à l'époque varronienne. C'est cette mode qui se manifeste dans la lettre d'Auguste à C. Caesar, citée par Quintilien (5). Auguste y corrige l'emploi que son petit-fils fait de *calidum,* c'est *caldum* que préfère Auguste, non que la première forme ne soit pas latine, mais elle est choquante (6). En fin de compte, pour les fragments cités plus haut, ne peut-on admettre qu'aux yeux de leurs auteurs il s'agissait d'un débat prosaïque entre le correct et l'incorrect, plutôt que d'un débat philosophique entre l'analogie et l'anomalie ?

César, il est vrai, a écrit un traité *De Analogia.* Il définit l'analogie (*proportio*) avec précision (7) : deux noms sont en rapport d'analogie,

(1) Par ex. : *L. L.* V, 18, 21, 25, 66, 101 ; VI, 7, 59, etc...

(2) Nig. Fig., in *G. R. F.*, p. 163, fr. 6 : « Id quod dico huius modi est : uti *facit* ποιεῖ, ita *facitur* ποιεῖται est ».

(3) Qu'employait aussi Ennius, et sans doute beaucoup d'autres avec lui, cf. Gell., *N. A.* VI, 9.

(4) Cf. *supra,* p. 135.

(5) Cf. *supra,* p. 144, n. 5.

(6) Quint. I, 6, 19 : « Sed Augustus quoque in epistulis ad C. Caesarem scriptis emendat, quod is *calidum* dicere quam *caldum* malit, non quia id non sit Latinum, sed quia sit odiosum, et, ut ipse Graeco uerbo significauit, περίεργον ».

(7) Caes., in *G. R. F.*, p. 150, fr. 11 : « Quae est *analogia* ? Comparatio similium : latine *proportio* dicitur... Fit octo modis : ut sint similes sex illae partes, quae accidunt nomini ; sex autem accidunt nomini ista, qualitas, comparatio, genus, numerus, figura, casus, ecce sex partes ; exitus syllabarum ut sit similis, puta illud in *us* exit et illud in *us* ; paenultimarum ratio ut sit similis, ut aut uocales similes sint aut consonantes ; deinde ut tempora sint similia ; si illa breuis est, et illa breuis sit ». On retrouve d'ailleurs chez Varron ce mot *proportio,* équivalent d'ἀναλογία. Par exemple, *L. L.* X, 37 : « Sequitur tertius locus, quae sit ratio pro portione ; ea Graece uocatur ἀνὰ λόγον ; ab analogo dicta analogia. Ex eodem genere quae res inter se aliqua parte dissimiles rationem habent aliquam, si ad eas duas duae res allatae sunt, quae rationem habeant eamden, quod ea uerba bina habent eumden λόγον, dici-

selon César, si relevant de la même catégorie (*qualitas*) et représentant le même degré de comparaison (*comparatio*), étant de même genre (*genus*) et de même nombre (*numerus*), de même structure (1) (*figura*) et au même cas (*casus*), ils présentent la même désinence (*exitus syllabarum*) et la même prédésinentielle, vocalique ou consonantique (2), avec les mêmes quantités *(tempora)*. C'est la définition d'Aristophane complétée par Aristarque (3), mais présentée ici avec plus de rigueur encore et prêtant moins à équivoque. Néanmoins pareille définition n'exclut pas encore au nominatif, la mise en parallèle spécieuse de *lupus* avec *lepus*, exemple qui paraît être une objection classique des anomalistes (4).

César donne en outre des indications pratiques. Comme Nigidius Figulus, il conseille l'emploi des parfaits *memordi, pepugi, spepondi* (5) ; il recommande pour le datif singulier de quatrième déclinaison la forme en *-ū* (6), pour le génitif singulier de la cinquième, la forme en *-iē* (7), pour les neutres en *-al* et en *-ar* de troisième déclinaison, l'ablatif sin-

tur utrumque separatim ἀνάλογον, simul collata quattuor ἀναλογία » (« Il s'ensuit maintenant un troisième point; quel est le rapport « de relation proportionnelle » [entre les mots qu'on peut déclarer analogues] ; ce rapport est dit en grec « rapport ἀνὰ λόγον » ; d'*analogus* dérive *analogia*. Si deux éléments de même catégorie dissemblables entre eux par quelque trait ont un rapport quelconque, et si de ces deux éléments on en rapproche deux autres qui sont dans le même rapport, alors du fait que ces deux couples de mots ont un commun λόγος, chacun des deux isolément est dit ἀνάλογος et le rapprochement des quatre s'appelle une *analogia* ») Wold suppose même que c'est Varron qui, tout en usant du mot *analogia*, a voulu donner un équivalent latin plus assimilable pour ses contemporains par la création du mot *proportio* (Woldt, *De Analogia*, p. 9). C'est aussi l'avis de M. Yon (*Ratio*, p. 259) ; cf. également Dam, *Analogia*, p. 17. Il semble que si le passage du *De Analogia* de César, rapporté par le grammairien Pompeius et cité ci-dessus, a été fidèlement transmis, ce soit plutôt à César qu'il faille attribuer et la création du mot *proportio* et le scrupule à l'égard du lecteur romain.

(1) C'est-à-dire tous deux simples ou tous deux dérivés.

(2) «... *paenultimarum ratio ut sit similis*... »

(3) Cf. *supra*, p. 143.

(4) Cf., Varr. L. L. VIII, 34 ; VIII, 68 ; IX, 91 ; Quint., I, 6, 12. Ce genre d'objection en effet avait dû être fait aux analogistes dès le début de la querelle. Varron enregistre une riposte d'Aristarque à Cratès pour un fait de même ordre : « Sic item quoniam simile est recto casu *surus lupus lepus*, rogant, quor non dicatur proportione *suro lupo lepo*. Sin respondeatur similia non esse, quod ea uocemus dissimiliter *sure lupe lepus* (sic enim respondere uoluit Aristarchus Crateti : nam cum scripsisset [Crates] similia esse *Philomedes Heraclides Melicertes*, dixit non esse similia : in uocando enim cum E breui dici *Philomedes*, cum E longo *Heraclide*, cum A breui *Melicerta*), in hoc dicunt Aristarchum non intellexisse quod quaeretur se non soluere. », Varr. *L. L.* VIII, 68. Cf. *supra*, p. 141.

(5) *G. R. F.*, p. 157, fr. 30 ; cf. *supra*, p. 146.

(6) Id., p. 156, fr. 26.

(7) Id., p. 149, fr. 9.

gulier en *-ī* semblable au datif (1). Il préconise pour les noms propres grecs empruntés une flexion « à la latine » : il approuve la forme *Calypsonem,* comme *Iunonem* et désapprouve l'accusatif *Calypso* (2). On pourrait évidemment faire un sort à ces indications, déclarer que César veut établir la règle aux dépens de l'usage, évincer les formes doubles, rétablir le vocalisme *-e-* du parfait à redoublement, instaurer le parisyllabisme au singulier des déclinaisons, bref établir partout l'autorité en grammaire. Ce serait probablement une erreur. Dans toutes ces indications il y a évidemment le désir de voir cesser une certaine anarchie morphologique, mais la position de César n'a rien d'un dogmatisme arbitraire (3). Les formes qu'il recommande existaient avant lui et existaient encore de son temps. *Memordi* se trouve chez Plaute, mais aussi chez Labérius (4). Le datif en *-ū* de quatrième déclinaison se rencontre chez Térence (5) et se retrouve chez Virgile (6). Le génitif en *-iē* de cinquième déclinaison apparaît chez Salluste (7). Les flexions des noms propres empruntés au grec sont mixtes et flottantes à l'époque de César (8). Dans l'état actuel de notre documentation, et sans affirmer, bien entendu, que César défendait l'usage contre la règle, on ne peut pas dire qu'il ait combattu la *consuetudo,* encore moins qu'il ait employé pour la combattre des formules arbitraires et définitives comme celles que Varron prête à ses polémistes anonymes (9). Ici encore, si

(1) Id., p. 154-155, fr. 22 et 24.

(2) Id., p. 154, fr. 20.

(3) Priscien nous dit, il est vrai, que César proposait la forme *ens,* analogique de *potens,* comme participe présent du verbe *sum* : « Caesar non incongrue protulit *ens* a uerbo *sum es,* quomodo a uerbo *possum potes, potens* » (*G. R. F.*, p. 156, fr. 28). Mais on ne trouve jamais *ens* dans l'œuvre de César, et peut-être s'est-il contenté de dire que si la forme existait, ou s'il fallait l'imaginer, ce serait *ens.*

(4) Cf. Gell., *N. A.* VI, 9.

(5) *Vestitu,* dans Ter., *Ad.* 63.

(6) Cf. Ernout, *Morph.*², p. 111.

(7) Sall. *Jug.* 97, 3 ; cf. Ernout, *Morph.*², p. 111.

(8) Cf. Ernout, *Morph.*², p. 99-102. Les autres observations de César sont conçues dans le même esprit que les précédentes, mais elles portent sur des mots isolés, généralement des formes doubles entre lesquelles il convient de désigner la plus recommandable : par exemple *pollen, inis,* neutre et non *pollis, -inis,* masculin ou féminin (*G. R. F.*, p. 153, fr. 17) ; le génitif pluriel de *panis* devrait être *panium* et non *panum* (*G. R. F.*, p. 149, fr. 8), celui de *pars, partum* et non *partium* (*G. R. F.*, p. 155, fr. 25) ; le génitif singulier de *turbo, turbonis* et non *turbinis* (*G. R. F.*, p. 149, fr. 7) ; *Albani* doit désigner les habitants d'Albe-la-Longue ; *Albenses,* ceux d'Alba Fucentia, ville des Eques (*G. R. F.*, P. 151, fr. 12).

(9) Varr., *L. L.* IX, 33 : « Nier le principe d'analogie, c'est méconnaître la nature, non seulement la nature du langage, mais la nature du monde. Ceux qui constatent le principe, mais refusent de s'y conformer, c'est contre la nature qu'ils luttent, non contre l'analogie. C'est avec des pinces épilatoires, non avec l'épée, qu'ils combattent lorsqu'ils vont repêcher et trier dans l'océan du langage un maigre lot de mots plus ou moins effrités par la langue populaire, pour nier par là les règles analogiques ». Cf. *supra,* p. 144, note 1.

la position de César avait été aussi nettement tranchée, pourquoi Varron ne l'aurait-il pas cité au même titre qu'il cite Cratès ou Aristarque (1) ? Mais on devine que l'attitude philologique de César devait au contraire être nuancée et délicate, attitude d'un puriste, non d'un polémiste. Et M. Dahlmann va jusqu'à estimer que le *De Analogia* n'est pas une prise de position grammaticale, une contribution aux querelles philologiques, mais un traité de style oratoire, traité destiné à poser les principes d'une éloquence élégante et subtile, comme devait l'être celle de César (2).

Que devient, dans ces conditions, la polémique contemporaine ardente et incisive, que laisse présager le plan suivi par Varron et sur laquelle il s'étend complaisamment en deux livres ? Avec les éléments dont nous disposons aujourd'hui, il paraît bien aventureux de la reconstituer.

La position prise par Varron :
1°) le malentendu de la querelle.

Quelle intention peut avoir Varron en nous présentant la querelle sous forme de deux plaidoyers opposés, l'un pour l'Anomalie, l'autre pour l'Analogie (3) ? Pour chercher à la mieux comprendre, il convient, semble-t-il, de faire deux brèves enquêtes sur les points suivants : 1°) de quelles sources s'autorise Varron dans ses plaidoyers ? 2°) Avec quelle valeur et quelle vigueur sont présentés dans ce procès fictif, les arguments des deux parties ? Varron tient-il la balance égale entre les deux camps ou son rapport est-il déjà orienté ?

1°) *Les sources.* Tout rapport d'arbitre qui oppose les arguments de deux camps adverses doit être précis et s'appuyer sur des documents nets. Or, quoique les faits grammaticaux allégués par Varron soient des faits de langue latine (4), il ne cite expressément, on l'a vu (5), aucun

(1) Le *De Analogia* était connu au temps où Varron travaillait au *De Lingua Latina,* puisque l'ouvrage de César fut composé pendant la guerre des Gaules, *inter tela uolantia et tubas* (Fronton, in *G. R. F.*, p. 145).

(2) H. Dahlmann, *Caesars Schrift über die Analogie,* in *Rhein. Mus.* 84 (1935), p. 265. — C'est déjà vers cette interprétation que nous pousse Cicéron dans le *Brutus.* Il nous déclare que César est l'écrivain de son temps qui a le style le plus pur, le plus élégant, le plus correct. Comme, dans le même passage (*Brut.* 252-253) il est fait allusion au *De Analogia,* on peut conclure que cet ouvrage était, dans la pensée de Cicéron, un traité de purisme littéraire, accompagné de conseils d'ordre pratique exprimés par un technicien du style. Cette interprétation n'interdit d'ailleurs pas de penser que peut-être le *De Analogia,* dans sa partie philologique, était orienté, de façon discrète et nuancée, vers une thèse analogique refondue et assouplie.

(3) Chrysippe, d'après Diogène Laërce (VII, 191-192), avait écrit deux traités : l'un *Pour l'usage,* l'autre *Contre l'usage* et une première idée qui vient à l'esprit est que Varron a pu l'imiter dans ses livres VIII et IX. Mais cette hypothèse, d'ailleurs incontrôlable, est bien peu satisfaisante, car Chrysippe est à peine nommé par Varron, jamais il n'est cité, et, dans l'exposé varronien, le rôle de premier plan est donné à un tout autre personnage : Cratès de Mallos. Cf. *infra,* p. 155 et suiv.

(4) Sauf un exemple de discussion sur des faits grecs, *L. L.* VIII, 68 ; cf. *supra,* p. 147, note 4.

(5) Cf. *supra,* p. 144.

philologue latin, ni pour la doctrine, ni pour les exemples (1). Et quels auteurs grecs nomme-t-il (2) ? Il nomme d'abord Chrysippe et Aristophane de Byzance (3) ; mais il n'allègue point leurs propos ; il les mentionne, si l'on peut dire, à titre honorifique, comme chefs de file. Ceux dont il relève l'intervention précise dans la polémique sont, du côté des Anomalistes, le seul Cratès (4) ; du côté des Analogistes, Aristarque (5), deux de ses disciples : Denys de Sidon et Parméniscus (6), enfin un certain Aristoclès, non identifié, mais apparemment élève direct ou indirect d'Aristarque. Il s'agit donc là d'une liste limitée, car, ailleurs, Varron dont les lectures sont abondantes n'hésite pas à citer d'autres auteurs grecs : outre Zénon et Cléanthe (7), outre son contemporain Hypsicratès (8), il mentionne encore Aristodème et Aristéas, tous deux de l'école d'Aristarque, laissant entendre, à leur propos qu'il pourrait citer bien d'autres philologues (9).

Notons aussi que Cratès est toujours présenté par Varron comme un assaillant (10), Aristarque au contraire se tient sur la défensive et se contente de riposter (11), ou bien ce sont ses disciples qui ripostent en précisant la doctrine (12). D'autre part, Cratès inspire certainement à Varron des passages où il n'est pas nommé (13). Au livre VIII, § 91, *reprehendunt Aristarchum* représente Cratès, puisqu'il s'agit d'une obser-

(1) Les exemples, au moins, ne sont pas tous de lui. Les discussions contemporaines sur les formes doubles (Cf. *supra*, p. 145 et suiv.) le mettaient à même de recueillir des exemples classiques d'ambiguïtés, soit dans la conversation, soit dans les traités : par exemple, *Albani*, *Albenses* (*L. L.* VIII, 35) se trouvent déjà chez César (Cf. *supra*, p. 148, note 8), et on peut observer d'autres recoupements (cf. le cas de *puera*, *supra*, p. 145 et p. 145 note 4).

(2) On n'envisage ici, bien entendu, que le récit de la querelle : les livres VIII et IX et le préambule du livre X où Varron résume les difficultés du débat. Et dans le morceau ainsi délimité, on ne tient pas compte des deux auteurs nommés en dehors de l'exposé même de la querelle : Aristote et Dion d'Alexandrie, philosophe de l'Académie (Ier siècle avant J.-C.), mentionnés tous deux dans le préambule du livre VIII (*L. L.* VIII, 11).

(3) *L. L.* IX ; 1 et IX, 12.

(4) *L. L.* VIII, 64, 68 ; IX, 1.

(5) *L. L.* VIII, 68 ; IX, 1, 43, 91 ; *Aristarchei*, les partisans d'Aristarque, VIII, 63.

(6) *L. L.* X, 10 ; cf. Ed. Kent, II, p. 540, note *b* et p. 542, note *d*.

(7) *L. L.* V, 59 et V, 9.

(8) *L. L.* V, 88.

(9) *L. L.* X, 75 ; cf. *supra*, p. 20.

(10) *L. L.* VIII, 64 (Cratès pour ruiner l'Analogie demande pourquoi les noms des lettres de l'alphabet ne se déclinent pas) ; VIII, 68 (Cratès interpelle Aristarque sur trois noms propres ; cf. *supra*, p. 147, note 4).

(11) *L. L.* VIII, 68 (Aristarque riposte à Cratès ; voir note précédente) IX, 43 (Aristarque est pris à partie par ses adversaires sur son système d'analogie par les cas obliques) ; IX, 91 (reprise de VIII, 68).

(12) *L. L.* X, 10 (Denys de Sidon, Parméniscus, Aristoclès établissent des *distinguo* dans les cas d'analogie).

(13) Cf. *infra*, p. 155 l'ingénieuse argumentation de M. Dahlmann à ce sujet.

vation semblable à celle qui est présentée sous le nom de Cratès au § 68 du même livre. Enfin, quoique Varron rapporte les arguments d'autrui, il lui arrive de prendre la parole pour son compte. Tantôt il l'avoue : *ego puto* (1) ; tantôt il parle à la première personne du pluriel : *respondemus* (2), sans qu'on sache si, bon avocat, il se confond avec ses clients, ou s'il n'engage que lui. Et comme ces faits sont fréquents, comme Varron cite rarement ses sources, il y a là une sorte de gêne et d'obscurité à la lecture.

2°) *Valeur des arguments prêtés aux adversaires.* Cette gêne s'accroît si l'on examine les arguments des deux parties dans le procès : on a l'impression qu'elles ne parlent pas le même langage. Les termes fondamentaux, analogie et anomalie, ont une extension variable. D'une façon générale, les Stoïciens, ou Anomalistes, sont des philosophes et les Alexandrins, ou Analogistes, des philologues et des critiques. Pour un Stoïcien, l'analogie et l'anomalie sont des grandes lois de la nature, de cette nature avec laquelle il faut vivre en conformité. Mais l'anomalie est une loi vraie, car il n'existe que l'individuel : il n'y a pas deux êtres semblables. L'anomalie préside à l'art, à la morale, à la vie quotidienne, elle préside donc au langage (3). Le langage en effet a pour but l'utilité, c'est une *consuetudo,* un besoin de la vie ; et la vie a pour base la dissimilitude : on le constate tous les jours (4). Quant à l'analogie, c'est une chimère : d'abord elle n'est pas en conformité avec la nature, elle est donc inutile et nuisible (5) ; et d'ailleurs elle n'existe que dans l'imagination des Analogistes (6). Pour les Analogistes au contraire, les deux termes litigieux ont, en principe, une signification technique restreinte. L'analogie désigne la similitude *(similitudo)* dans les types de formation grammaticale, l'anomalie c'est l' « exception » grammaticale ; elle existe, on ne la nie point (7), mais l'analogie est beaucoup plus fréquente (8), c'est une loi d'expérience élémentaire ; il existe, par exemple, des masculins en *-us* et des féminins en *-a.*

Les deux groupes d'adversaires ne se placent donc pas du tout sur le même plan et la discussion tourne à vide, *ut potius de uocabulo quam de re controuersia esse uideatur,* dit Varron à juste titre (9). Les choses se compliquent du fait que néanmoins Anomalistes et Analogistes, pour se convaincre réciproquement, essaient parfois de parler le même langage. Les Anomalistes examinent le cas des diminutifs (10), des degrés de comparaison (11), de la flexion nominale et en particulier des géni-

(1) *L. L.* IX, 34.
(2) *L. L.* IX, 40.
(3) *L. L.* VIII, 28-32 ; cf. Rivaud, *Courants,* p. 169.
(4) *L. L.*, ibid.
(5) *L. L.* VIII, 26.
(6) *L. L.* VIII, 39-41.
(7) *L. L.* IX, 1.
(8) *L. L.* IX, 114.
(9) *L. L.* X, 6.
(10) *L. L.* VIII, 79.
(11) *L. L.* IX, 75.

tifs (1) ; les Analogistes se lancent dans des considérations sur l'univers où ils trouvent à chaque pas la loi d'analogie dans le ciel, sur la mer, sur la terre, dans les espèces vivantes (2) et jusque dans le mobilier (3). Mais chacun garde ses positions de départ, son état d'esprit initial. Il s'ensuit des décalages extraordinaires dans la portée des arguments. Par exemple, dans la bouche des Anomalistes, après une discussion sur la datif-ablatif pluriel des noms propres masculins et féminins aux première et deuxième déclinaisons, vient l'argument sur les dents blanches du nègre qui ne suffisent pas à le classer dans la race blanche (4). Dans le plaidoyer des Analogistes, entre un discours sur la pérennité des espèces et un autre sur les monstres de la nature, vient un argument sur les temps de l'indicatif (5). D'une façon générale les raisonnements paraissent tortueux et interminables : chacun a raison de son point de vue et tort du point de vue adverse.

Enfin les sympathies de Varron sont assez nettement orientées dans les deux plaidoyers qu'il nous rapporte. Les Anomalistes ont des raisonnements sans souplesse. Ils insistent avec lourdeur sur des coïncidences formelles : *Perpenna* et *Alphena* sont tous deux des mots en *-a,* l'un pourtant est un nom d'homme, l'autre, un nom de femme (6) ; *lupus* et *lepus* sont semblables au nominatif et ont des déclinaisons différentes (7). De plus les Anomalistes nient les vrais rapports de similitude en alléguant des archaïsmes comme *paterfamilias* (8) ; ils s'appuient volontiers sur des arguments d' « absence » : pourquoi n'y a-t-il pas de participe passé à la voix active comme à la voix passive (9) ? Pourquoi ne dit-on pas *ferrifodinae* comme *argentifodinae* (10) ? Les Analogistes, eux, font des concessions : ils admettent que l'usage a sa valeur en face de la règle, qu'unité et variété se rencontrent dans le langage, que les exceptions existent et qu'il serait absurde de ramener les irrégularités à la régularité : on risquerait de choquer les habitudes, *hinc rationem uerborum praetermittendam ostendit loquendi ratio* (11), la logique du langage nous fait un devoir de négliger la logique des mots. Doit-on alors considérer que l'arbitrage penche en faveur des Analogistes ? Pas complètement, car les Analogistes sont pleins d'inexpérience ; ils n'ont

(1) *L. L.* IX, 70-74.
(2) *L. L.* IX, 25-30. Les Analogistes font appel aux équinoxes, aux marées, à la fructification, au maintien de l'espèce, à la spécificité des organes, au phénomène de la voix et, par là, ils reviennent au langage. On ne peut s'empêcher de songer à la plaidoirie de Petit Jean : « Quand je vois le soleil et quand je vois la lune » (Rac., *Plaid.*, 680).
(3) *L. L.* IX, 19.
(4) *L. L.* VIII, 36-38.
(5) *L. L.* IX, 30-33.
(6) *L. L.* VIII, 41.
(7) *L. L.* VIII, 68.
(8) *L. L.* VIII, 73.
(9) *L. L.* VIII, 58.
(10) *L. L.* VIII, 62.
(11) *L. L.* IX, 35.

jamais su défendre leur position, ni mettre sur pied une théorie claire (1). Varron, au contraire, se fait fort de définir clairement les termes et de dégager une doctrine (2).

Nous comprenons mieux maintenant pourquoi les livres VIII et IX *De Lingua Latina* sont flous et lassants. Nous soupçonnons qu'ils y a là quelque chose de voulu, car il faut qu'aux yeux du lecteur apparaisse la nécessité non seulement d'un arbitre, mais d'un théoricien véritable.

La position prise par Varron : 2°) l'harmonie des contraires ; l'accord de la règle et de l'usage.

Cette doctrine est exposée au livre X, et déjà annoncée dans les première et deuxième parties du livre IX (3). Varron trouve la base de sa morphologie non pas dans une théorie nettement tranchée, ni même dans des concessions à un parti adverse, mais dans une théorie de synthèse : analogie et anomalie coexistent dans le monde parce que les principes premiers vont par couples antithétiques dans la nature. L'existence de l'anomalie ne prouve rien contre l'analogie et inversement (4). C'est là une attitude pythagoricienne que nous avons déjà rencontrée chez Varron (5), comme nous avons déjà constaté chez lui le goût des synthèses (6).

Dès lors la querelle n'existe plus. Il ne s'agit que de délimiter exactement le domaine de chacun de ces principes associés et de voir dans quelle mesure s'allient la « similitude » et l'exception, la règle et l'usage (7). Aussi bien, à voir les choses sans passion, analogie et anomalie ont plus d'affinité qu'on ne pense, car elles sont nées toutes deux de l'usage (8).

Par qui sont inspirés à Varron ces sages propos ? C'est toujours le problème irritant des sources varroniennes. Cette théorie hybride est philosophiquement conforme aux tendances pythagoriciennes de Varron ; mais pratiquement Aristarque, de l'aveu même de Varron, n'avait-il pas une théorie conciliante qui serait l'amorce du point de vue varronien ? « Aristarque, lorsqu'il écrit sur la régularité *(aequabilitas)* du langage,

(1) *L. L.* X, 9, cité *supra,* p. 49 ; cf. aussi IX, 111, à propos de l'analogie : « Non sit ars, sed artifex reprehendendus ».

(2) *L. L.* X, 1, passage cité *supra,* p. 134, note 5.

(3) De IX, 1 à IX, 7, Varron exprime dans un court préambule quelques idées personnelles et il indique son plan ; puis de IX, 8 à IX, 110, il expose, en principe, les propos d'autrui. A partir de IX, 111, il reprend visiblement la parole en son propre nom, puisqu'il nous entretient à nouveau de son plan.

(4) *L. L.* IX, 113 : « Ex quibus si id confecissent quod uolunt, ut in lingua Latina esset anomalia, tamen nihil egissent ideo, quod in omnibus partibus mundi utraque natura inest, quod alia inter se similia, alia dissimilia sunt ».

(5) Cf. *supra,* p. 37-38 ; Henry, *Varro,* p. 89-90 ; Dam, *Analogia,* p. 52.

(6) Cf. *supra,* p. 56 (définition de la grammaire) ; p. 73 (théorie du son).

(7) *L. L.* X, 2.

(8) *L. L.* IX, 2-3 : «... consuetudo et analogia coniunctiores sunt inter se quam ii credunt, quod est nata ex quadam consuetudine analogia et ex hac consuetudine item anomalia ». Cf. *Dam, Analogia,* p. 9-11.

nous enjoint d'observer une certaine analogie *(similitudo)* dans la dérivation des termes, dans la mesure où l'usage *(consuetudo)* peut le permettre » (1). En tout cas Varron se présente lui-même comme un novateur (2). Car, comme il s'agit de grammaire, toute théorie mise à part, il y a tout de même une technique à spécifier (3).

Or, ici, nous sommes assez démunis pour connaître exactement la technique varronienne, car les trois livres de morphologie pratique annoncés par l'auteur, livres XI, XII et XIII, ne nous sont pas parvenus, et le livre X qui en définit l'esprit général est incomplet. Varron commence par distinguer la flexion volontaire de la flexion naturelle. La flexion volontaire est la forme première d'un dérivé : *Fagutal* en face de *fagus*. C'est le créateur du dérivé qui en invente la forme première ; ainsi cette flexion volontaire relève d'un caprice, donc de l'anomalie. La flexion naturelle, au contraire, est l'application mécanique des désinences casuelles ; elle relève de la raison. Si bien que par le phénomène d'alliance des principes contraires, c'est la volonté qui créé l'anomalie et c'est dans l'usage courant que s'observe généralement l'analogie (4). Ensuite Varron distingue les catégories grammaticales (5), les différentes sortes de flexions nominales et verbales (6). Puis il définit les rapports de similitude pour les noms et les verbes et les précautions qu'il faut prendre dans la fixation de ces rapports (7). Dans ces développements de caractère technique les raisonnements imagés continuent d'ailleurs à apparaître çà et là. Varron ne peut se départir d'une certaine formation stoïcienne : il prend, comme Chrysippe, la nature pour appui (8) ; on trouve dans son exposé des comparaisons avec la vie familière (9), avec la musique, avec la physique, avec le jeu d'échecs (10).

(1) *L. L.* IX, 1.
(2) *L. L.* X, 1 ; passage cité *supra*, p. 134 note 5.
(3) *L. L.* X, 11 : « Quarum similitudinum si esset origo recte capta et inde orsa ratio, minus erraretur in declinationibus uerborum. Quarum ego principia prima duum generum sola arbitror esse, ad quae similitudines exigi oporteat : e quis unum positum in uerborum materia, alterum ut in materiae figura, quae ex declinatione fit ».
(4) *L. L.* X, 15-16. Nous retrouvons les mêmes idées exprimées de façon encore plus nette dans un passage de Varron conservé par Diomède (*G. L. K.* I, p. 439) : « Latinitas est incorrupte loquendi obseruatio secundum Romanam linguam. Constat autem, ut adserit Varro, his quattuor, natura analogia consuetudine auctoritate ». Ces quatre termes techniques se groupent naturellement deux à deux, *natura* avec *analogia*, *consuetudo* avec *auctoritas*. D'ailleurs la suite du passage le montre : « Analogia sermonis a natura proditi ordinatio est ».
(5) *L. L.* X, 17-18.
(6) *L. L.* X, 19-36.
(7) *L. L.* X, 36 à la fin. Pour toute cette morphologie pratique, voir la deuxième partie du présent chapitre.
(8) *L. L.* X, 59.
(9) *L. L.* X, 27.
(10) *L. L.* X, 46 ; X, 55 ; X, 22.

On trouve même, à propos de la similitude des noms, une curieuse théorie arithmétique de l'analogie (1).

Dans son large esprit de synthèse, Varron nomme à la fois Aristarque et Chrysippe avec éloge, lorsqu'il prend la parole pour lui-même (2) : il paraît donc vouloir associer dans sa méthode les Stoïciens et les Alexandrins, combinant les idées générales avec l'examen minutieux des faits, cherchant en somme les rapports de la pensée et de la langue.

La position prise par Varron : 3°) possibilité d'une déformation due à Cratès et exploitée par Varron dans l'exposé de la querelle.

Cette union de l'Analogie et de l'Anomalie, cette raisonnable synthèse des théories alexandrines et stoïciennes sont d'autant plus frappantes qu'elles succèdent à deux plaidoyers peu convaincants. Pour les besoins de ce livre X, la polémique exposée dans les livres VIII et IX n'a-t-elle pas été déformée ? Telle est la question qui se pose. Bien des faits semblent nous aiguiller vers l'idée d'une déformation : l'absence de toute source romaine avouée, l'attitude volontairement agressive donnée aux Stoïciens (3), le mépris qu'ils manifestent pour tout terrain d'entente, le caractère éclatant et quasi ridicule d'un malentendu opiniâtre et, malgré tout, le respect manifesté pour les grands chefs d'école, Aristophane et Chrysippe. D'autre part la polémique, d'après les noms des partenaires expressément désignés par Varron, est très localisée dans le temps : elle se situe dans la première moitié du IIe siècle, au moment du *florebat* de Cratès et d'Aristarque. Enfin les éléments les plus précis du livre VIII sont directement ou indirectement inspirés par Cratès. C'est ce qu'a montré M. Dahlmann par d'ingénieux recoupements avec le traité *Aduersus grammaticos* de Sextus Empiricus, champion attardé et violent de l'anomalie. Sextus Empiricus n'apporte rien de nouveau concernant l'histoire même

(1) *L. L.* X, 43-45 ; théorie plus étrange que convaincante : un tableau de chiffres présente des lignes horizontales correspondant aux cas, des lignes verticales correspondant aux genres grammaticaux et les différents chiffres offrent entre eux des proportions qui doivent se retrouver aussi dans les rapports flexionnels :

1	2	4
10	20	40
100	200	400

Autrement dit un cas donné dans chaque genre doit garder avec les autres cas du même genre, d'une part, et avec les cas correspondants des autres genres, d'autre part, une certaine affinité proportionnelle.

(2) *L. L.* IX, 1 et, X, 59. Cf. aussi, p. 138, note 4.

(3) Attitude probablement peu conforme à la réalité, car Varron lui-même au livre X (c'est-à-dire le récit de la querelle une fois terminé) reconnaît que Chrysippe faisait des concessions à la théorie de ses adversaires. Il admettait que parfois (*nonnumquam*) le nominatif d'un mot pouvait être reconstitué d'après les cas obliques et inversement. Donc il reconnaissait et admettait certains cas d'analogie dans la flexion nominale. (Chrys. ap. Varr., *L. L.* X, 59, in Von Arnim, *Stoic. fragm.* II, p. 46 : «... ut Chrysippus scribit... ex rectis casibus obliqui et ex obliquis recti et ex singularibus multitudinis et ex multitudinis singulares nonnumquam recuperari possunt»).

de la querelle ; mais, inspiré par Cratès (1), il développe sa doctrine avec des procédés que l'on observe dans le livre VIII de Varron. Il salue respectueusement Aristophane et Aristarque, mais, dans sa liste des grands grammairiens, il met Cratès à la première place (2). Il rapporte volontiers les propos des philologues, surtout ceux de ses adversaires, sous une forme anonyme : ἔνιοι λέγουσιν, φασίν, οὐκ ᾔδεσαν (3). Et M. Dahlmann relève entre Sextus et Varron la coïncidence, parfois mot pour mot, de tel ou tel argument : Cratès est la source commune (4). En particulier l'une des pires insolences recueillies par Varron contre les analogistes se retrouve chez Sextus, elle doit être de Cratès (5).

On peut alors se demander pourquoi Cratès s'en est pris à Aristarque avec une telle âpreté. Cratès de Mallos est, ne l'oublions pas, le créateur de la Bibliothèque de Pergame et l'intime du roi Eumène II. Jean le Lydien, dans un passage de son *De Mensibus*, paraît suggérer que la rivalité entre Cratès et Aristarque est un aspect de la rivalité entre Eumène et les Ptolémées et aussi une rivalité de bibliothécaires (6). Ce sont là évidemment des circonstances qui n'existaient pas pour les philologues des générations précédentes, et qui ne se représenteront plus. Or Cratès fut, à une date d'ailleurs mal établie, ambassadeur du roi de Pergame à Rome (7). Une immobilité forcée, nous dit Suétone, l'amena à faire devant un auditoire attentif des conférences de critique grammaticale : c'est lui qui, le premier, toujours au dire de Suétone, donna aux Romains le goût de la grammaire (8). Il n'est donc pas étonnant à priori qu'initiés par un tel maître, les Romains, au début, aient considéré la polémique comme un fait acquis et nécessaire, quittes à revenir ensuite sur cette opinion, à constater que les doctrines antithétiques des Stoïciens et des Alexandrins étaient restées longtemps juxtaposées sans qu'il y eût d'éclat.

Dès lors, on est conduit à l'hypothèse suivante, hypothèse un peu aventureuse peut-être, puisque les documents sont rares, fragmentaires ou tendancieux. La querelle de l'Analogie et de l'Anomalie est historiquement certaine : elle est due au fait que des philosophes et des philologues ont voulu à la même époque aborder, ou plus exactement créer la grammaire. Ils se sont lancés dans leurs recherches en partant de principes tout à

(1) Cf. Mette, *De Cratete*, p. 22-23.
(2) Sext. Emp., *Adu. gramm.* II, 44.
(3) Id., *ibid.* X, 176-240, *passim*. Cf. *supra*, p. 144.
(4) Sext. 176 = Varr. VIII, 33 ; Sext. 195 = Varr. VIII, 31 ; Sext. 224 = Varr. VIII, 37-38 ; Sext. 191 = Varr. VIII, 28, etc... Cf. Dahlmann, *Sprachtheorie*, p. 65-68.
(5) Cf. Dahlmann, *Buch VIII*, p. 112 (= VIII, 38 ; cf. *supra*, p. 141, n. 1).
(6) Cette idée est reprise par Wachsmuth (*De Cratete*, p. 7) et, avec beaucoup plus de netteté, par M. Della Corte (*Filologia*, p. 19, note 1). Cf. Lyd., *De Mens.* I, p. 14 éd. Wuensch.
(7) Cf. *supra*, *Introd.*, p. 8.
(8) Suet., *De Gramm.* 2, Cf. *supra*, *ibid.* Notons que, d'après Leo (*Plautinische Forschungen*, Berlin, Weidmann, 1895, p. 28, note 1), ce passage de Suétone serait inspiré de Varron.

fait différents (1), et leur malentendu une fois découvert a abouti à une controverse qui s'est éternisée. Mais il y a eu aussi des travaux faits en marge de la querelle (2). Varron, pour la retracer, en a spécieusement décrit une phase aiguë et temporaire, et il a choisi comme source essentielle un Grec vindicatif et très apte lui-même aux raisonnements fallacieux. Varron présente d'abord Cratès comme un *nobilis grammaticus, fretus Chrysippo... qui contra annalogian atque Aristarchum est nixus*, puis il lui échappe : *sed ita, ut scripta indicant eius, ut neutrius uideatur peruidisse uoluntatem* (3). Alors pourquoi consacrer deux livres à des exposés qui gravitent autour de Cratès ? C'est pour mieux faire valoir sa propre doctrine et la fortifier par une flatteuse comparaison. Ce que nous savons du caractère de Varron milite en faveur de cette hypothèse : sa fatuité et son opportunisme sont éclatants (4), ce qui d'ailleurs n'enlève rien à ses qualités intellectuelles.

2. — Eléments de morphologie pratique.

Avant même d'entamer le récit de la querelle, et en dehors de tout esprit partisan, Varron emploie le mot *ars* pour désigner l'étude des formes (5). Pourtant ce mot constitue déjà un programme et une option. Varron estime que la morphologie peut être codifiée sous forme de traité. Or, si l'on en juge par Sextus Empiricus, un anomaliste convaincu n'admettait pas la possibilité de semblables manuels, ὅτι ἀμέθοδόν ἐστι καὶ ἀσύστατον τὸ τεχνικὸν τῆς γραμματικῆς μέρος (6). Et, de fait, Sextus ne traite de la morphologie que pour en nier l'existence. Mais c'est là sans doute un cas limite. Car, à priori, de quoi peuvent parler les livres de Chrysippe (7) *Sur les cinq cas, Sur les verbes actifs et passifs,* sinon de morphologie ? Les fragments des Stoïciens recueillis par Von Arnim (8) nous révèlent d'ailleurs que les Anomalistes, même à supposer leur grammaire toujours très orientée vers une thèse philosophique, étaient minutieusement attentifs à la morphologie. Enfin Denys

(1) Cf. *supra,* p. 135 et suiv.

(2) Le traité de Denys le Thrace, semble-t-il ; cf. *supra,* p. 139 : notons aussi, pour ne prendre que des traités intégralement parvenus jusqu'à nous, que le Περὶ συνθέσεως ὀνομάτων de Denys d'Halicarnasse, le quasi contemporain de Varron, ne fait pas la moindre allusion à la querelle.

(3) *L. L.* IX, 1.

(4) Cf. *supra,* p. 26, note 7 (...est δεινὸς ἀνήρ,..) et p. 47.

(5) Cf. *supra,* p. 133.

(6) Sext. Emp., *Adu. gramm.,* chap. 5, titre ; cf. aussi *ibid.* X, 179 : « Διόπερ εἰ οἱ γραμματικοὶ ὑπισχνοῦνται τέχνην τινὰ τὴν καλουμένην ἀναλογίαν παραδώσειν, δι' ἧς κατ' ἐκεῖνον ἡμᾶς τὸν ἑλληνισμὸν ἀναγκάζουσι διαλέγεσθαί, ὑποδεικτέον ὅτι ἀσύστατός ἐστιν αὕτη ἡ τέχνη ».

(7) Cf. *supra,* p. 140.

(8) J. Von Arnim, *Stoicorum ueterum fragmenta,* Leipzig, Teubner, 1903-1905, 3 vol. ; *Index* par M. Adler, 1924. — Cf. *infra, passim.*

le Thrace, disciple indocile d'Aristarque, philologue fortement teinté de Stoïcisme et qui enseignait à Rhodes (1), a écrit en dehors de toute polémique une Τέχνη : l'étude des formes y occupe une place essentielle. Ainsi Varron, même chez les Stoïciens, trouve des modèles pour la partie pratique de sa morphologie. Sans doute se présente-t-il lui-même comme un novateur, mais outre qu'on ignore la véritable portée d'une telle profession de foi, il y a des recoupements certains entre tel ou tel point de sa doctrine et les doctrines antérieures (2).

La disparition des livres XI-XIII *De Lingua Latina* est évidemment un obstacle très fâcheux à la restitution de la morphologie varronienne (3). Pour s'en faire une idée, on est obligé aujourd'hui (1°) de prélever çà et là dans le récit de la querelle (livres VIII-IX) les éléments qui n'ont pas l'air d'en faire partie intégrante ; 2°) de puiser dans le livre X les rares indications pratiques dont Varron lui-même nous dit : « *Haec diligentius quam apertius dicta esse arbitror* » (4) ; 3°) enfin d'exploiter les fragments.

Les parties du discours. Platon déjà distingue deux éléments fondamentaux de la proposition (λόγος) τὸ ὄνομα et τὸ ῥῆμα (5). Le ῥῆμα est « ce qui exprime les actions », l'ὄνομα « s'applique aux sujets qui font ces actions » (6). Ce n'est pas encore la distinction grammaticale du sujet et du verbe puisque dans le *Cratyle* (399 *b*) διὶ φίλος est qualifié de ῥῆμα, c'est la distinction du logicien entre *sujet* et *prédicat*, mais la grammaire ici apparaît pourtant à l'arrière-plan de la philosophie (7). De même derrière l'idée de qualité ou de qualification, apparaît la notion grammaticale d'adjectif, ou, au moins, de mot qualifiant (ἐπωνυμία) (8). Après Platon, au fur et à mesure que la grammaire se développe et cherche à acquérir son autonomie, l'inventaire des parties du discours s'accroît ou se modifie ; mais, nous dit Quintilien, les philologues, de son temps encore, n'étaient

(1) Cf. *supra*, p. 139, note 6 ; Marrou, *Education* [2], p. 236.

(2) A ce sujet, au début du livre VI *De Lingua Latina*, Varron lui-même nous fait un aveu. Il énonce un principe général de morphologie suffixale et, de surcroît, il y indique ses sources : « Huius rei [*scil.* uerborum originis] auctor satis mihi Chrysippus et Antipater et illi in quibus, si non tantum acuminis, at plus litterarum, in quo est Aristophanes et Apollodorus, qui omnes uerba ex uerbis ita declinari scribunt, ut uerba litteras alia assumant, alia mittant, alia commutent, ut fit in *turdo*, in *turdario* et *turdelice* ». Remarquons que les auteurs dont Varron invoque ici l'autorité sont deux Stoïciens (Chrysippe et Antipater) et deux érudits alexandrins (Aristophane et Appollodore). Une fois de plus semble s'affirmer l'éclectisme de Varron.

(3) De cette triade le plan même n'est pas sûr ; cf. *supra*, p. 42 et suiv.

(4) *L. L.* X, 75.

(5) Plat., *Soph.* 261 *e* - 262 *d*.

(6) Trad. Diès (éd. du *Sophiste*, Paris, Belles-Lettres, 1925).

(7) Cf. Steinthal, *Gesch. d. Sprach.*, p. 134 ; Méridier, éd. du *Cratyle*, p. 74, note 1 et p. 123, note 1.

(8) Plat., *Parm.* 130 *e* - 131 *a* ; *Soph.* 225 *d* ; *Phaedr.* 238 *a* ; Cf. Sandys, *History*, I, p. 90.

Auteurs	Platon	Aristote	Chrysippe Diogène de Bab. Antipater de Tarse	Aristarque Denys le Thrace	Dion d'Alexandrie	Varron
INVENTAIRES	ὄνομα (*sujet*) ἐπωνυμία (*qualificatif*)	ὄνομα (*nom*) ἄρθρον (“*le mot d'articulation*”, sens précis douteux)	ὄνομα (*nom propre*) προσηγορία (*nom commun*) ἄρθρον, déclinable (*article* et probablement *pronom*)	ὄνομα (*nom*) ἄρθρον (*article* et *pronom relatif*) ἀντωνυμία (*pronom pers.*, *pron.* et *adj poss.*)	*pars quae adsignificat casus* (*nom*)	*appellandi* ou *pars quae habet casus* (*noms*): *nominatus*: 1) *uocabula* (*noms communs*) ou *genus ut indéfinitum*; 2) *nomina* (*noms propres*) ou *genus ut finitum* — *articuli*: 1) *prouocabula* (*pronoms* et *adjectif interr.*, *indéf.*) ou *genus infinitum*; 2) *pronomina* (*autres pronoms*) ou *genus finitum*
	ῥῆμα (*prédicat*)	ῥῆμα [τὸ προσσημαῖνον χρόνον] (*verbe*)	ῥῆμα (*prédicat* et *verbe*)	ῥῆμα (*verbe*)	*pars quae adsignificat tempora* (*verbe*)	*dicendi* ou *pars quae habet tempora* (*uerbes*)
		σύνδεσμος (“*le mot de liaison*” sens précis douteux)	σύνδεσμος (indéclinable, sens précis douteux)	σύνδεσμος (*conjonction* et *particule de liaison*) πρόθεσις (*préposition*) ἐπίρρημα (*adverbe et interjection*)	*pars quae adsignificat neutrum* (*invariable*)	*adminiculandi* ou *pars quae habet neutrum* (*invariables*)
			Aux catégories ci-dessus Antipater ajoute μεσότης (*participe*)	μετοχή (*participe*)		*iungendi* ou *pars in qua est utrumque* (*participes*)
SOURCES	Pour ὄνομα et ῥῆμα : Plat., *Soph.* 261 *e*-262 *d* ; *Crat.* 399 *b*, 425 *a*, 431 *b*. Pour ἐπωνυμία : Plat. *Soph.* 225 *d* ; *Phaedr.* 238 *a* ; *Parm.* 130 *e*-131 *a*.	Pour ὄνομα et ῥῆμα : *Hermen.* 3, 16 *b* ; *Poet.* 1457 *a* ; Varr., *L. L.* VIII, 11 ; Quint. 1, 4, 18. Pour σύνδεσμος : Quint., *ibid.* ; Prisc. in *G. L. K.* II, p. 54. Pour σύνδεσμος et ἄρθρον : *Poet.* 1457 *a*, passage très controversé ; cf. Bywater, *Poetry*, p. 269-273 ; Gudeman, *Poetik*, p. 344-345	Diog. Laert. VII 57-58 ; Von Arnim *Stoic. Fragm.* III, p. 213-214 et 247 ; Quint. 1, 4, 19 (qui impute encore aux *philosophi ac maxime Stoici* la *praepositio* “préposition” et l'*aduerbium* “adverbe”) ; Prisc., *G. L. K.* II, p. 54.	Dion. Thr., éd. Uhlig p. 32-100 ; Quint. 1, 4, 20.	Var., L. L. VIII, 11	Varr., L. L. VI, 36 ; VIII, 44-45 ; IX, 31 ; X, 17 ; *G. R. F.*, p. 269, fr. 244.

pas arrivés à s'entendre sur leur nombre (1). L'absence de documents étendus rend de surcroît le problème assez confus. Il semble que les uns représentant la tradition philosophique, plutôt soucieux d'idées générales que de classement pratique, établissent des distinctions qui relèvent plus de la logique formelle que de la grammaire. Les autres, et ce sont en principe les Alexandrins, plus attentifs à l'économie du langage et aux cas d'espèce, établissent un inventaire plutôt grammatical. Le tableau suivant, destiné à montrer la position de Varron, rassemble, dans la mesure où nous pouvons les atteindre, les éléments les plus caractéristiques du débat. (Voir tableau).

Varron mis à part, bien des notions dans ce tableau demeurent obscures ou incomplètes faute d'exemples et de commentaires précis, soit que la grammaire fût encore trop imprégnée de philosophie pour donner des définitions pertinentes, soit que le compilateur, tel Diogène Laërce, n'ait fourni que de sèches énumérations. Il convient d'ajouter aussi que certains grammairiens, dans leur désir louable d'être exhaustifs, ont souvent établi sous chaque rubrique de leur classement général des subdivisions à l'infini dont le lecteur se lasse sans résultat fructueux (2). Denys le Thrace, par exemple, distingue vingt-quatre espèces de noms (3), et Denys de Sidon répartit les ὀνόματα en quarante-sept catégories (4), « *sic alii pauciora aut plura* ».

Cette dernière formule se trouve dans le *De Lingua Latina* (5), et notons d'abord que Varron condamne cet excès de subtilité et répugne aux classifications interminables (6). Il est difficile de dire au juste qui lui a inspiré la sienne. Son classement de base en quatre séries (mots qui ont des cas, mots qui ont des temps, mots qui n'ont ni temps ni cas, mots qui présentent les deux éléments à la fois) repose sur une discrimination un peu formelle, mais où cependant interviennent des notions pratiques de grammaire. Varron à ce sujet mentionne le classe-

(1) Quint. I, 4, 18.
(2) Cf. Marrou, *Education* ², p. 237.
(3) Dion. Thr. éd. Uhlig, § 12. On trouve, dans ces vingt-quatre espèces, des catégories tout à fait plausibles, et d'ailleurs encore en usage, comme κύριον (le nom propre), προσηγορικόν (le nom commun), ἐπίθετον (l'adjectif ; le mot est déjà dans Aristote, *Rhet.* III, 1405 *a*), ἐρωτηματικόν (l'interrogatif), ἀριθμητικόν (le nom de nombre), ἀναφορικόν ou δεικτικόν (le démonstratif), περιληπτικόν (le collectif), ἀόριστον (l'indéfini) ; mais on y trouve aussi des catégories tout à fait étranges, comme la catégorie πρός τι ἔχον (avec, comme exemples πατήρ, υἱός, φίλος) et la catégorie ὡς πρός τι ἔχον (avec, comme exemples : νύξ, ἡμέρα) qu'on retrouve dans Charisius (p. 198 Barwick).
(4) Varr. *L. L.* X, 10.
(5) Varr., *ibid.* Cf. Henry, *Varro*, p. 23.
(6) Varron établit néanmoins des sous-catégories pour les éléments grammaticaux nettement différenciés, en particulier : 1°) pour les *adjectifs* qu'il ne désigne pas globalement par une appellation déterminée, mais qu'il caractérise par leurs degrés de comparaison (cf. *infra*, p. 176) ; 2°) pour les noms de nombre (*numeri* ; cf. *infra*, p. 178). — D'ailleurs, d'une façon générale, si Varron répugne aux listes longues comprenant un grand nombre d'éléments, il se plaît aux subdivisions par deux, trois ou quatre articles ; cf. *supra*, p. 36 et suiv.

ment de Dion d'Alexandrie (1), qui ne faisait peut-être que reproduire un classement tripartite d'Aristote (2). En tout cas, Varron y ajoute un quatrième élément, le participe, qu'on trouve aussi bien dans les répertoires alexandrins que dans les répertoires stoïciens. La subdivision des noms, ou *appellandi* (3), en deux familles de *nominatus* et deux familles d'*articuli* s'inspire à la fois de Chrysippe et d'Aristarque. Quant aux désignations des catégories par les qualificatifs *infinitum, ut infinitum, finitum, ut finitum,* elles sont conçues dans un esprit philosophique et doivent venir des Stoïciens. On retrouve à peu près le même *distinguo* chez Diomède avec un bref commentaire (4) : « *Propria* [i. e. Varronis nomina] *sunt quae propriam et circumscriptam* [i. e. finitam] *qualitatem significant ; appellatiua nomina* [i. e. Varronis uocabula] *sunt quae generaliter* [i. e. indefinito modo] *communiterque dicuntur* ». Dans l'ensemble, nous constatons, une fois de plus, chez Varron, le goût des synthèses, des théories conciliatrices, des harmonies.

Morphologie nominale : 1°) le genre.

Bien entendu, Varron n'a plus à établir la distinction des trois genres grammaticaux. Protagoras depuis longtemps avait réparti les noms en trois classes : les masculins (ἄρρενα) les féminins (θήλεα), les inanimés (σκεύη). Peut-être la distinction était-elle encore quelque peu philosophique, mais on s'acheminait nettement vers l'ordre grammatical (5). Aristote, en tout cas, se plaît à reconnaître en Protagoras l'inventeur des trois genres (γένη) (6). Chez Denys le Thrace cette distinction en trois γένη (ἀρσενικόν, θηλυκόν, οὐδέτερον) est bien acquise (7).

Varron déclare toutefois que le masculin et le féminin (8) ont entre

(1) Varr., *L. L.* VIII, 11 ; cf. supra, p. 150, note 2.

(2) Cf. Quint. I, 4, 18 : « Veteres enim, quorum fuerunt Aristoteles quoque ac Theodectes, uerba modo et nomina et conuinctiones tradiderunt... quas *coniunctiones* a plerisque dici scio, sed haec uidetur e συνδέσμῳ magis propria translatio ».

(3) Plus couramment appelés *nomina,* au sens large du terme. Ici apparaissent l'élasticité et l'incertitude du vocabulaire technique employé par Varron. A la base on a l'opposition de *uerbum* à *res,* le *mot* et la *chose,* puis l'opposition *nomen* (ou *uocabulum*) *uerbum,* le *nom* et le *verbe* (*L. L.* VIII, 13), puis, à un troisième palier, l'opposition *nomen uocabulum,* le *nom propre* et le *nom commun.*

(4) Diom., *G. L. K.* I, p. 320 ; cf. Dahlmann, *Buch VIII,* p. 125.

(5) Cf. Egger, *Critique,* p. 69.

(6) Aristt. *Rhet.* 1407 *b* : «... Πρωταγόρας τὰ γένη τῶν ὀνομάτων διήρει, ἄρρενα θήλεα καὶ σκεύη ».

(7) Dion. Thr., éd. Uhlig, p. 24.

(8) Le masculin est appelé indifféremment *mas* (par ex. : *L. L.* IX, 38), *masculinum genus* (par ex. : *G. R. F.,* p. 271, fr. 249) et *masculinum* (par ex. : *G. R. F.,* p. 197, fr. 26), plus rarement *uirile genus* (par ex. *L. L.* : X, 8) et *uirile* (par ex. : *L. L.* IX, 38). Le féminin est appelé *femina* (par ex. : *L. L.* IX, 38), *femininum genus* (par ex. : *G. R. F.,* p. 271, fr. 249), *femininum* (par ex. : *G. R. F.,* p. 197, fr. 26), plus rarement *muliebre genus* (par ex. : *L. L.* VIII, 46) et *muliebre* (par ex. : *L. L.* VIII, 51).

eux une affinité naturelle, tandis que le genre neutre (1) est à part d'une façon générale (2). Cette formule un peu obscure s'éclaire à la lumière d'un fragment conservé par le Pseudo-Sergius (3) : *genus* vient de *generare*, dit Varron, et il ne saurait exister de genre que pour les êtres vivants. Aucun être vivant, affirme encore Varron dans un autre passage, n'est désigné par un mot du genre neutre (4). Autrement dit, le neutre n'est pas un genre, à proprement parler ; il marque l'absence de genre. L'idée est intéressante. Varron, semble-t-il, veut faire coïncider le genre grammatical avec le genre naturel (5), ou, à tout le moins, reprendre la distinction de l'animé et de l'inanimé, vieille doctrine naturaliste héritée des philosophes et peut-être de Protagoras. La doctrine est naturellement incompatible avec les faits grammaticaux grecs ou latins. Non seulement beaucoup d'êtres inanimés sont désignés par des mots masculins ou féminins, mais des êtres animés sont désignés par des mots neutres, à commencer par τὸ τέκνον et *animal*. Peut-être d'ailleurs ne faut-il voir dans ces indications données par Varron que le rappel de théories philosophiquement viables, mais incomplètement satisfaisantes, au moins dans l'état présent de sa langue maternelle.

Car Varron, établissant comme à son habitude une synthèse de théories opposées, développe à loisir dans le *De Lingua Latina* une autre doctrine. Il y a, dit-il en substance, des mots dont le genre est commandé par la nature, ce sont ceux des êtres pour lesquels la distinction entre mâle et femelle est utile à l'expression de la pensée. Dans ce cas, la grammaire calque la nature. Bien mieux, telle de ces distinctions pendant longtemps ne s'est pas imposée, et *columba*, par exemple, a désigné aussi bien le mâle que la femelle (6) ; puis, plus tard, les nécessités de l'élevage ont amené les sujets parlants à établir un masculin *columbus* en face du féminin *columba* (7). Toutefois pour beaucoup d'êtres la notion naturelle du genre nous est totalement indifférente ; pour les désigner, il existe néanmoins dans le langage des mots d'un genre gram-

(1) Le neutre est appelé *neutrum genus* (par ex. : *G. R. F.*, p. 270, fr. 246) et *neutrum* (par ex. : *L. L.* IX, 57).

(2) *L. L.* IX, 59 : « Mas et femina habent inter se quamdam societatem, nullam societatem neutra cum his, quod sunt diuersa ».

(3) Ps. Serg., *G. L. K.*, IV, p. 492.

(4) Fragment conservé par Clédonius, *G. R. F.*, p. 270, fr. 246 : « Dicit Varro nullam rem animalem neutro genere declinari » ; cf. aussi Pompeius, *G. L. K.*, V, p. 159 et Charisius qui, fort de ce principe emprunté à Varron, veut que l'on dise *ostrea, -ae* et non *ostreum, -i* (p. 72 Barwick).

(5) Un passage semble bien caractéristique à cet égard ; c'est *L. L.* VIII, 46 où Varron emploie *sexus* là où l'on attendait *genus* : « Haec [i. e. partes orationis]... triplicia esse debent quod ad sexum, multitudinem, casum ».

(6) Dans un cas semblable lorsqu'on voulait désigner expressément le sexe de l'animal, on ajoutait, selon les cas, au substantif employé le mot *mas* ou le mot *femina*. C'est ainsi que Varron employait *lupus femina* pour désigner la « louve » (Varr. ap. Quint. I, 6, 12), car le mot *lupa* ne désignait de son temps que la « prostituée » (E. M.[3], II, p. 659).

(7) *L. L.* IX, 56. Cf. aussi *R. R.* III, 5, 6.

matical déterminé. Mais ce genre est arbitraire et conventionnel, il n'a plus rien à voir avec la nature (1). Pratiquement, dans ce cas, la distinction du genre repose sur l'emploi de l' « article » : j'appelle masculin un mot avec lequel on emploie le pronom *hic* (2). Cette théorie Varron s'en sert évidemment pour montrer combien les principes contraires de l'analogie et de l'anomalie, de la nature et de la convention, peuvent s'allier harmonieusement (3). Mais, tout esprit de polémique mis à part, la doctrine nous paraît aujourd'hui fort judicieuse. Il est impossible de savoir dans quelle mesure Varron en est pleinement l'auteur ; en tout cas, à la lire, on lui trouve un ton singulièrement moderne (4).

Il s'ensuit qu'il y a parfois pour le sujet parlant des hésitations dans le genre à donner à un mot. Varron paraît s'être penché avec une certaine complaisance sur ces doutes et sur ces ambiguïtés. Nous retrouverons les indications pratiques qu'il donne à ce sujet à propos des mots douteux (5).

Morphologie nominale : 2°) le nombre.

La catégorie du nombre, comme celle du genre est depuis longtemps reconnue et établie lorsque Varron s'intéresse à la grammaire. Elle est déjà virtuellement incluse dans les écrits de Platon : derrière l'idée philosophique de pluralité apparaît, dans le *Sophiste*, la notion des trois nombres grammaticaux, encore qu'aucun terme spécial ne leur soit affecté (6). Et Denys le Thrace ne fait sans doute que répéter un enseignement connu de longue date lorsqu'il distingue trois ἀριθμοί : ἑνικός, δυϊκός, πληθυντικός (7).

(1) *G. R. F.*, p. 196, fr. 24 : « Scripsit Varro ad Ciceronem : potestatis nostrae est illis rebus dare genera quae ex natura genus non habent » ; cf. aussi *L. L.* IX, 56 et IX, 62.

(2) *L. L.* IX, 41 : « Sic dici uirum *Perpennam* ut *Alfenam* muliebri forma et contra *parietem* ut *abietem* esse forma similem, cum alterum uocabulum dicatur uirile, alterum muliebre et utrumque natura neutrum sit. Itaque ea uirilia dicimus non quae uirum significant, sed quibus proponimus *hic* et *hi*, et sic muliebria in quibus dicere possumus *haec* aut *hae* ».

(3) *L. L.* IX, 62.

(4) Cf. Vendryes, *Langage*, p. 108 : « La distinction des genres grammaticaux ne répond à rien de rationnel : on ne saurait dire pourquoi *la table, la chaise, la salière*, etc., sont féminins et *le tabouret, le fauteuil, le sucrier*, etc., masculins. Dans une langue voisine le rapport est souvent différent » ; Ernout, *Morph.* [2], p. 2 : « Dans la mesure où ils ont une valeur définie, le masculin et le féminin marquent une différence de sexe, et le neutre désigne en général des objets inanimés. Mais cette définition ne saurait avoir de valeur constante, et il ne faut pas confondre le genre naturel avec le genre grammatical : ce dernier n'exprime qu'un rapport entre le substantif et l'adjectif qui le détermine, et n'a qu'une valeur morphologique et syntaxique ».

(5) Cf. *infra*, p. 194.

(6) Plat., *Soph.* 237 *d* : « Ἑνός γὰρ δὴ τό γε « τὶ » φήσεις σημεῖον εἶναι, τὸ δὲ « τινὲ » δυοῖν, τὸ δὲ « τινὲς » πολλῶν ».

(7) Dion. Thr., éd. Uhlig, p. 30-31.

Après avoir défini le singulier, qui répond à l'idée d'unité, et le pluriel, qui désigne plusieurs individus en nombre déterminé ou indéterminé (1), Varron expose la notion de collectif. Cette notion n'est pas une nouveauté non plus, puisque Denys le Thrace présente le collectif comme une des catégories de l'ὄνομα: c'est l'ὄνομα περιληπτικόν, οἷον δῆμος, χορός, ὄχλος (2). Mais pour Denys, on le voit, la catégorie du collectif répond à un caractère lexicologique : sont collectifs les noms de collectivités. Pour Varron la notion a plus de profondeur. Sans doute apparaît-elle aussi chez lui, comme chez Denys, dans les noms employés au singulier et qui expriment une idée de collection, tel *capillus* (3). Mais elle se présente aussi dans les noms qui, pluriels en apparence, en fait représentent un ensemble, comme *bigae* : on décèle leur nature propre de collectifs par le fait qu'on peut leur accoler, sous la forme grammaticale du pluriel, le numéral *unus* qui désigne l'unité : *unae bigae*, « un bige ». D'autre part, pour ces mots, lorsqu'on en fait de véritables pluriels, on utilise la série distributive des numéraux et non la série cardinale : on dit *binae bigae, trinae bigae* pour désigner « deux biges », « trois biges » (4). Varron trouve encore la notion de collectif dans des mots comme *uter*, qui, employés au pluriel, désignent non pas des individus plus ou moins nombreux, mais deux unités collectives, si l'on peut dire, et dont chacune n'est intéressante qu'en tant que groupe (5). Pour ses explications concernant le collectif *(singulare in multitudine)*, Varron fait donc appel non plus seulement à la lexicologie, mais, dans une certaine mesure, à la syntaxe (6). De ce fait la notion perd un peu

(1) *L. L.* IX, 63-64 : « Singulare est quod natura unum significat, ut equus... Multitudinis uocabula sunt unum infinitum, ut Musae, alterum finitum, ut duae, tres, quattuor ». — La notion de nombre grammatical est rendue chez Varron soit par *multitudo*, pris au sens large (par ex. : *L. L.* VIII, 46, passage cité *supra*, p. 161, note 5), soit par *numerus* (par ex. : *L. L.* IX, 65). Le singulier se dit *singulare* (par ex. : *L. L.* IX, 63, passage cité ci-dessus), le pluriel se dit *multitudo*, pris au sens étroit (par ex. : *L. L.* IX, 64).

(5) Dion. Thr., éd. Uhlig, p. 40-41.

(3) Varr. ap. Char., p. 133 Barwick : « *Capillum* priores singulariter dicebant, sicut barbam. Nam Varro epistularum III negabat pluraliter dici debere ». Charisius s'empresse d'ailleurs de citer des infractions à cette règle varronienne commises par Virgile et par Horace ; cf. E. M.[3], I, p. 170, s. v. *capillus*. — Selon Fronton, rapporté par Aulu-Gelle (*N. A.* XIX, 8,3 et suiv.), César appliquait au mot *harena* (sable) le même raisonnement que Varron au mot *capillus* : « cum ei singulariter dicto ingenita sit naturalis sui multitudo » (car le mot employé au singulier comporte déjà en soi, par nature, l'idée de pluriel).

(4) *L. L.* IX, 64 : « Quare tam *unae* et *uni* et *una* quodammodo singularia sunt quam *unus* et *una* et *unum* ; hoc modo mutat, quod altera in singularibus, altera in coniunctis rebus ; et ut *duo, tria* sunt multitudinis, sic *bina, trina* ».

(5) *L. L.* IX, 65.

(6) La notion de nombre, comme celle de genre, pouvait présenter à l'esprit du sujet parlant quelques cas d'espèce embarrassants : doit-on dire *scala* ou *scalae*, par exemple. On retrouvera ces problèmes pratiques à propos des mots douteux, cf. *infra*, p. 198.

du caractère vague et formel que lui avaient conféré des grammairiens comme Denys.

Mais Varron, sans s'exprimer peut-être avec suffisamment de netteté, semble pousser plus loin encore l'étude du collectif. A la faveur d'un raisonnement plus ou moins spécieux concernant la querelle de l'analogie et de l'anomalie, nous lui voyons opposer *uinum,* « le vin », à *uina,* « les crus », *unguentum,* « le parfum », à *unguenta,* « des échantillons de parfum ». En somme il distingue ici l'expression de l'espèce et l'expression de l'individu ou des différents types d'individus (1). Sans doute, pour arriver à suggérer pratiquement cette notion du singulatif et du collectif, Varron a-t-il choisi des exemples privilégiés ; sans doute ne nous dit-il pas que l'équivoque demeure au singulier puisque *uinum* peut désigner soit le vin en général, soit tel cru en particulier. Mais précisément il atteint là une catégorie du nombre assez insaisissable, car, pas plus en latin qu'en français, elle n'a d'expression régulière (2). Il faut d'autant plus le louer d'avoir décelé le singulatif et le collectif par d'ingénieux artifices.

Morphologie nominale : 3°) le cas.

La notion de flexion se trouve déjà dans l'œuvre d'Aristote. Toutefois, sous le nom de πτῶσις (3), Aristote englobe les faits que groupe Varron sous le nom de *declinatio* (4), c'est-à-dire les phénomènes de dérivation, de conjugaison et de déclinaison proprement dite. Dans l'œuvre grammaticale des Stoïciens la notion de πτώσεις se précise : elle est réservée à la catégorie nominale et aux ἄρθρα, le verbe étant qualifié de ἄπτωτον (5). Chrysippe, si l'on en croit Diogène Laërce,

(1) *L. L.* IX, 67 : « Ea, natura in quibus est mensura, non numerus, si genera in se habent plura et ea in usum uenerunt, a genere multo, sic uina et unguenta, dicta : alii generis enim uinum quod Chio, aliud quod Lesbo, sic ex regionibus aliis. Aeque ipsa dicuntur nunc melius unguenta, cui nunc genera aliquot » : « Si les objets qui, de par leur nature, se mesurent et ne se comptent pas, présentent plusieurs espèces différentes entrées dans l'usage, c'est de ces différentes espèces qu'il est question dans l'emploi du pluriel, par exemple *uina* (les crus), *unguenta* (les types de parfum) : car autre chose est le vin de Chio, autre chose le vin de Lesbos, et de même pour les crus issus d'autres terroirs. Pareillement aujourd'hui on emploie plus proprement le pluriel *unguenta* lui-même pour des parfums de différents types ».

(2) Cf. Vendryes, *Langage,* p. 115-116 : « Il y a dans la catégorie du nombre d'autres distinctions que nous n'exprimons pas et qui mériteraient cependant de recevoir une forme grammaticale. Ainsi celle de l'aspect collectif et de l'aspect singulatif... Nous souffrons de ne pouvoir spécifier, quand nous disons « le cheval court », s'il s'agit d'un certain cheval considéré isolément ou en général de l'ensemble des chevaux. Nous ne distinguons pas l'individu de l'espèce, ni le particulier du général ».

(3) Aristt., *Hermen.* 2 (16 *a*) ; 3 (16 *b*) ; *Soph. el.* 14 (173 *b*) ; *Rhet.* 1410 *a* ; *Top.* I, 106 *b* ; III, 118 *a* ; IV, 124 *b* ; V, 136 *b* ; *Poet.* 1457 *a*,

(4) Cf. *supra,* p. 133.

(5) Cf. Diog. Babyl. ap. Diog. Laert., VII, 58 in Von Arnim, *Stoic. frag.* III, p. 213-214, fragm. 22.

énumère et étudie les cinq cas de la flexion nominale (1). Son inventaire est repris et complété dans la Τέχνη de Denys le Thrace où les cas sont présentés sous de doubles ou même de triples appellations qui nous révèlent peut-être les terminologies d'écoles différentes (2).

Depuis Chrysippe, semble-t-il, le nominatif, forme première du nom, est appelé ὀρθή ou εὐθεῖα [πτῶσις], le cas « vertical » ou le cas « direct », par opposition aux autres πτώσεις ou « flexions ». Chaque paradigme est en effet comparé à une sorte de circonférence : le nominatif en est comme le rayon vertical ou rayon origine, les autres cas représentent un fléchissement (πτῶσις) vers le bas par rotation du rayon autour du centre pris comme pivot : ce sont donc des rayons ou cas « obliques » (πλαγίαι πτώσεις) (3). Dès lors la question se pose pour les grammairiens grecs de savoir si le nominatif, rayon vertical origine, peut lui aussi être qualifié de πτῶσις : le terme est en contradiction avec l'image évoquée. Par souci de logique, si l'on en croit Charisius, les Grecs généralement désignaient le nominatif par εὐθεῖα ou ὀρθή sans ajouter πτῶσις (4). Les Romains transposent πτῶσις en *casus*, mot qui évoque aussi l'idée de « chute » (5). A la suite des Grecs, ils se posent docilement la question de savoir si l'on peut raisonnablement appeler le nominatif *rectus casus*. Varron ne manque pas de signaler le problème, mais il ne le résout pas et semble faire fi de cette question purement verbale (6).

(1) Chrys. ap. Diog. Laert. VII, 64 et 192, in Von Arnim, *Stoic. fragm.* II, p. 6, fr. 14 ; p. 59, fr. 183. L'énumération de détail chez Diog. Laert. ne comporte que quatre cas : le nominatif, ὀρθὴ πτῶσις (appelé aussi εὐθεῖα πτῶσις, cf. Chrys. ap. Ammon, *In Arist. De Interpr.*, p. 42 (Busse), et trois cas obliques (πλαγίαι πτώσεις), savoir : le génitif, cas de l'espèce ou de la filiation, γενικὴ πτῶσις ; le datif δοτικὴ πτῶσις ; l'accusatif, cas du résultat causé, αἰτιατικὴ πτῶσις. Le vocatif fort curieusement apparaît non pas avec la catégorie des πτώσεις, mais par allusion avec celle des ἀξιώματα (jugements ou propositions) sous l'appellation de κλητικόν ou κλητικὸν προσαγορευτικόν (Chrys. ap. Diog. Laert VII, 66 in Von Arnim, *Stoic. fragm.* II, p. 60, fr. 186 et ap. Ammon, *in Arist. De Interpr.*, p. 2, Busse) d'où l'on peut conclure peut-être à l'existence de la κλητικὴ πτῶσις dans la terminologie stoïcienne.

(2) Dion. Thr., éd. Uhlig, p. 31-32. Il y a 5 πτώσεις : ὀρθή ou ὀνομαστική ou εὐθεῖα, le nominatif ; γενική ou κτητική ou πατρική, le génitif ; δοτική ou ἐπισταλτική, le datif ; αἰτιατική, l'accusatif ; κλητική ou προσαγορευτική, le vocatif.

(3) Cf. Kent, éd. du *De Lingua Latina* II, p. 370, note *a*. Varron présente, lui aussi, à propos de la flexion, une étrange construction arithmétique et géométrique destinée à faire image (cf. *supra*, p. 155, note 1). Ce procédé d'explication devait donc être assez répandu.

(4) Cf. Char., p. 195, Barwick.

(5) MM. Ernout et Thomas donnent des mots πτῶσις et *casus* une exégèse assez comparable à celle de M. Kent qui a été signalée ci-dessus : « Il semble que pour les anciens il y ait eu une comparaison implicite avec un objet : un stylet, par exemple, qui se fixe en tombant dans le sol. A la position verticale correspondait le nominatif : *rectus casus*, πτῶσις ὀρθή ; les autres cas étant des positions plus ou moins éloignées de la verticale : *casus obliqui*, πτώσεις πλαγίαι .» (*Syntaxe latine*, Paris, Klincksieck, 1951, p. 7.).

(6) Varr., *L. L.* VIII, 16 : « unde rectus an sit casus sunt qui quaerant ».

Toutefois Charisius reprendra plus tard le vieux débat et déclarera que l'emploi de *casus rectus,* quoique consacré, est un abus de langage (1) ; preuve que Varron n'avait pas réussi à éliminer cette querelle de mots.

Dans le *De Lingua Latina* au livre VIII, § 16, Varron énumère les six formes de la flexion latine en indiquant leur rôle, mais sans leur donner un nom déterminé : « *quis uocetur, ut* Hercules ; *quemadmodum uocetur, ut* Hercule ; *quo uocetur, ut ad* Herculem ; *a quo uocetur,* Herculis ». Il oppose toutefois le nominatif, *rectus casus,* aux autres cas qui sont les cas obliques *(obliqui casus),* sans d'ailleurs s'expliquer autrement sur ces deux épithètes (2). D'autre part, comme Varron utilise les œuvres des grammairiens grecs et pense toujours par comparaison avec le grec, il signale dès l'abord que le latin a six cas (3) en face du grec qui n'en a que cinq. Et ce cas supplémentaire, au livre X, il l'appelle le « sixième cas » ou le « cas proprement latin » (4). Aussi ce cas est-il particulièrement précieux. Car si le nominatif, désignation première d'un objet, est dû au caprice d'un inventeur, aux anomalies de la volonté humaine (5), les cas obliques, eux, obéissent généralement à l'analogie et répondent à un schéma usuel (6). L'ablatif, cas latin par excellence, permet donc, le cas échéant, de reconstituer une déclinaison latine là où elle paraît corrompue, là où on ne peut partir du nominatif comme on le fait en principe (7). La comparaison de *lepore* avec *lupo,* par exemple, ne laisse aucun doute sur la prétendue ressemblance de *lupus*

(1) Char., p. 195 Barwick : « καταχρηστικῶς tamen nominatium casum dicimus ». Cf. de même Diom., in *G. L. K.* I, p. 301-302.

(2) Varron, par ailleurs, donne aux cas leur appellation classique. Il devait même en faire ainsi une énumération exhaustive au livre X, en un passage où il commence par dire que les noms des cas varient d'un grammairien à l'autre (peut-être songeait-il surtout alors aux grammairiens grecs, cf. *supra,* p. 165, notes 1-2). Malheureusement, le passage est mutilé et seul demeure de la liste le *nominandi casus* ou *nominatiuus* (*L. L.* X, 23). Mais on trouve épars dans l'œuvre de Varron l'*accusandi casus* (*L. L.* VIII, 66) ou *accusatiuus* (VIII, 67) et le *dandi casus* (VIII, 36 ; X, 21 ; 65), appelé aussi *patricus casus,* « cas de la filiation » (*L. L.* VIII, 66, 67 ; IX, 54, 76, 85), ou *patrius casus* (Varr., ap. Gell, *N. A.* IV, 16, 1 ; cf. *infra,* p. 171, note 2), transpositions de l'expression grecque γενική πτῶσις (cf. *supra,* p. 165, note 1).

(3) Car il ne faut pas confondre, ni surtout confondre volontairement, comme avait dû le faire Cratès de Mallos, *cas* et *formes.* Tel mot n'a que trois formes (*templum, templi, templo*), tel autre quatre (*mel, mellis, melli, melle*), tel autre cinq (*quintus, quinte, quintum, quinti, quinto*), tous pourtant ont *six* cas. Seuls, les indéclinables n'ont qu'une forme. Cf. *L. L.* VIII, 63-64.

(4) *L. L.* X, 62 : « ... ab sexto casu, qui est proprius Latinus » ; même appellation dans un fragment conservé par Diomède, *G. R. F.*, p. 273, fr. 251 : « Ablatiuum... Varro sextum [casum], interdum Latinum appellat, quia Latinae linguae proprius est ».

(5) Cf. *supra,* p. 154.

(6) Varr., *L. L.* X, 51-60.

(7) Varr., *L. L.* VIII, 16 : « Sine controuersia sunt obliqui qui nascuntur a recto ». Cf. *infra,* p. 167.

avec *lepus* (1). D'une façon générale, dans la comparaison de deux noms, il faut toujours songer aux cas obliques (2), ou bien aux cas du pluriel (3) et principalement aux cas obliques du pluriel (4). Par ces raisonnements on voit que Varron, tout en demeurant plus ou moins attaché à des principes formels, cherche à en assouplir l'esprit, *ut potius de re quam de uocabulo controuersia esse uideatur* (5). Il peut donc être particulièrement intéressant de le voir argumenter sur des faits précis (6).

Particularités des déclinaisons nominales.

Les livres XI-XIII du *De Lingua Latina* comportaient probablement une étude détaillée des différents types de déclinaisons (7), et partant un schéma des *ordines nominum* et de leurs *declinationes* (8), comme en comportent les traités des grammairiens postérieurs. Mais à cet égard nous ne disposons plus que des quelques allusions faites par Varron dans les autres livres et des détails contenus dans les fragments. Dans une certaine mesure (9), on peut également faire état des formes utilisées par Varron pour la rédaction de son traité.

1°) *Observation générale.* D'après Varron, l'ablatif, cas privilégié, peut constituer parfois, on l'a vu (10), un meilleur critère de classification que le nominatif. *Lupus* et *lepus, poema* et *rosa, liber* et *equester* pourraient prêter à confusion. L'ablatif, au contraire, présente la gamme complète des *désinences aut in A, ut hac* terra, *aut in E, ut hac* lance, *aut in I,*

(1) Varr., *L. L.* VIII, 68 (cf. ci-dessus) ; dans ce même paragraphe, Varron invite aussi le lecteur à songer à la différence des vocatifs *lupe* et *lepus,* ce qui a permis à Victor Henry de dire que Varron est arrivé tout près de la notion moderne de « radical » ou de « thème » (Henry, *Varro,* p. 66).

(2) *L. L.* IX, 43.

(3) Cas de *cruces* et *Phryges* (*L. L.* IX, 44) ; cf. *supra,* p. 127, note 1.

(4) *L. L.* X, 58.

(5) Cf. *supra,* p. 151.

(6) On remarquera que dans son inventaire Varron ne mentionne pas le *locatif.* Toutefois Charisius relève chez lui la formule *domi suae,* où, nous dit-il, Varron ne saurait considérer *domi* comme un adverbe puisqu'il lui adjoint un adjectif. Mais peut-être prenait-il la forme pour un génitif. Charisius, en effet, alléguant aussi la formule *domi meae* empruntée à Caton, ajoute *et est genetiuus,* soit qu'il donne là sa propre opinion, soit qu'il rapporte l'opinion varronienne (Char., p. 160 Barwick). Quoi qu'il en soit, il semble que Varron intégrait le locatif au système de la déclinaison. En revanche, Charisius laisse entendre que d'autres érudits considéraient le locatif comme une forme adverbiale. Ce témoignage se recoupe avec un texte d'Aulu-Gelle (*N. A.* X, 24) : « Sed M. Tulli aetas ac supra eam non, opinor, ita [*i.e.* die quinto] dixerunt ; *diequinte* enim et *diequinti* pro adverbio copulate dictum est ».

(7) Cf. *supra,* p. 57.

(8) N'oublions pas que, pour Varron, *declinatio* désigne à la fois dérivation, conjugaison et déclinaison proprement dite. La *declinatio* des *nominatus* comporte elle-même quatre aspects : la flexion nominale proprement dite, la dérivation nominale, les degrés de comparaison et l'étude des diminutifs (*L. L.* VIII, 52).

(9) Dans la mesure où l'on peut se fier au ms *F* et où l'on a des recoupements suffisants.

(10) Cf. *supra,* p. 166.

ut hac claui, *aut in O, ut hoc* caelo, *aut in V, ut hoc* uersu (1) ». Ce curieux passage appelle deux remarques. A) Varron est sur le point d'atteindre ici la notion de « thème », au moins partiellement, puisque dans les thèmes vocaliques, l'ablatif latin présente au degré long le dernier élément du thème, voyelle à laquelle s'ajoutait à l'époque archaïque la désinence *-d (*rosā-d, *lupō-d, *classī-d, *manū-d)* (2) ; seuls les thèmes consonantiques ont un traitement différent. B) Dans cette énumération des désinences casuelles, Varron ne fait pas état de la différence entre l'*-ĕ* de la troisième déclinaison (type *lance)* et l'*-ē*, caractéristique de la cinquième. Peut-être est-ce pour donner, sans une complication qui en altèrerait la simplicité frappante, sa liste sous la forme *A E I O U.* Artifice pédagogique ? Découverte d'un principe spécieux mais subtil (3) ? Il s'agit plus probablement, une fois de plus, du fait que Varron néglige la notion de quantité (4). Alors une question se pose : Varron établissait-il l'économie des cinq déclinaisons comme nous l'établissons aujourd'hui, à la suite des grammairiens de la décadence ? Concevait-il sous forme de système flexionnel autonome ce que nous appelons la cinquième déclinaison ? On en peut douter. Charisius nous apprend que les opinions étaient fort partagées à cet égard. Les uns rattachaient le type *diēs* à la deuxième déclinaison à cause de son génitif, les autres à la troisième à cause de l'accusatif en *-em,* d'autres enfin y voyaient un type de déclinaison particulier (5). Le fait que, de surcroît, Varron assimilait l'ablatif du type *diēs* à celui du type *lanx* peut faire supposer qu'il partageait la deuxième opinion. En tout cas le type *diēs* devait offrir d'autant plus matière à querelle que la cinquième déclinaison s'est montrée très instable pendant toute la latinité (6).

2°) *Deuxième déclinaison. Noms propres en -ius.* Pour ce type de noms, Varron, d'après Charisius, préconise le génitif en *-ii* afin de maintenir le parisyllabisme dans tout le paradigme, ce qui l'amène à proposer aussi la flexion en *-ii* pour le vocatif (7). Par là Varron apparaît comme un novateur (8), car pour Lucilius le génitif de ces noms

(1) *L. L.* X, 62.

(2) Cf. Ernout, *Morph.*², p. 24.

(3) La formule sera reprise par Charisius (p. 187 Barwick), mais il distinguera *-ĕ* et *-ē*. Cette formule d'ailleurs, il en attribue la découverte à Cominianus, grammairien du IVe siècle (cf. Barwick, *Palaemon,* p. 16). Varron en est-il le véritable auteur ? La question est insoluble.

(4) Cf. *supra,* p. 67 et suiv.

(5) Char., p. 31 Barwick.

(6) Cf. Ernout, *Morph.*², p. 108-114.

(7) *G. R. F.*, p. 273, fr. 252 (= Char. p. 98 Barwick) : « *Lucius* et *Aemilius* et cetera nomina quae ante V habent I, duplici I genetiuo singulari finiri debent, ne necesse sit aduersus obseruationem nominum nominatiuo minorem fieri genetiuum ; idque Varro tradens adicit uocatiuum singularem quoque talium nominum per duplex I scribi debere, sed propter differentiam casuum corrumpi ». Cf. A. Müller, *De formis,* p. 24.

(8) Remarquons néanmoins que César préconisait la graphie *Pompeiii* (avec trois *-i*) pour le génitif de *Pompeius* (*G. R. F.*, p. 152, fr. 15, *supra,* p. 90,

propres doit être en -*ī*, non pas en -*iī* (1) ; pour Nigidius Figulus, il est en -*ī*, comme le montre, selon M. Ernout, son accentuation *Valéri* (2). Lucilius et Nigidius précisément voulaient sans doute réagir contre une tendance de la langue à évincer la loi de contraction, pour rétablir dans la flexion un parisyllabisme analogue à celui de *dominus*. Cette tendance se manifeste déjà chez Lucrèce pour certains adjectifs (3). Mais d'une façon générale les génitifs en -*iī* ne se généralisent qu'à la fin du Ier siècle de l'ère chrétienne (4). En plaidant pour les noms propres la cause du génitif en -*iī*, Varron se fait le défenseur d'une évolution morphologique dont il sent peut-être croître les symptômes. Et, comme il s'en vante lui-même d'autre part, il approuve ainsi un usage, tout en obéissant au principe d'Analogie (5).

Pour le vocatif, sa position est beaucoup plus aventureuse, et, pour pour tout dire, indéfendable. Il allègue (6) que la forme en -*ii* est ancienne, qu'elle s'est corrompue à l'usage pour la différenciation des cas. Aucun témoignage ne vient confirmer pareille opinion. Les textes épigraphiques, au contraire, présentent régulièrement la forme en -*ī*, et le vocatif du nom étranger *Darius* (avec un -*ī*) est *Dārīē* (7). En tout cas, l'innovation proposée par Varron n'a pas eu de suite.

Enfin, dans le *De Lingua Latina*, si toutefois on reconnaît quelque autorité aux manuscrits *F* et *F v* on relève trois ablatifs pluriels caractéristiques : *Gabis* (V, 33), *Publicis* (V, 158) (8) et *Phaleris*, pour *Faleris*, (V, 162). Il s'agit bien, là encore, de trois noms propres dont le thème est en -*io*. Or, au temps de Varron la contraction des deux I ne se fait jamais, au moins dans l'écriture, pour les formes du pluriel. Elle n'y apparaît qu'à l'époque impériale (9). Une fois de plus, n'y aurait-il pas ici, chez Varron, l'acceptation d'un usage encore populaire peut-être, ou même campagnard, mais qui était appelé à une large extension (10). Ce pourrait-être, si l'on veut, un aspect du « rusticisme » de Varron. Hypothèse fragile sans doute, mais que vient, dans une certaine mesure appuyer le nominatif pluriel *Gabi* présenté par Properce (11).

3°) *Troisième déclinaison. Ablatif singulier en -ī, génitif pluriel en -ium, accusatif pluriel en -eis (= -īs) des thèmes sonantiques.* La mor-

note 4), montrant par là qu'il voulait trouver dans cette forme à la fois l'-*i*- du thème (sous forme de semi-voyelle) et l'-*ī* de la terminaison. Toutefois, le cas de ce nom en -*eius* est un peu à part.

(1) *G. R. F.*, p. 44, fr. 32.

(2) Nig. Fig., ap. Gell., *N. A.* XIII, 26 ; Ernout, *Morph.* 2, p. 47.

(3) *Patriī* (I, 832), *mediī* (I, 1082) ; cf. Ernout, *Morph.*2, p. 47.

(4) Cf. Ernout, *Morph.*2, p. 47.

(5) Cf. *supra*, p. 153.

(6) Cf. passage cité *supra*, p. 168, note 7.

(7) Cf. Ernout, *Morph.*2, p. 45.

(8) Nom des deux édiles fondateurs du *Cliuus Publicius*.

(9) Cf. Ernout, *Morph.*2, p. 55.

(10) La question est déjà posée, plus ou moins nettement, par K. O. Mueller dans son édition du *De Lingua Latina*, p. 13.

(11) Prop., IV, 1, 34.

phologie, au temps de Varron, devait présenter à cet égard beaucoup de flottement. D'une façon générale, les thèmes en *-i* et les thèmes mixtes du type *urbs* avaient, outre le génitif pluriel en *-ium*, une forme d'accusatif pluriel en *-īs*, qui les opposaient aux thèmes consonantiques. D'autre part l'ablatif singulier en *-ī* (anciennement - *īd)* s'était maintenu dans les adjectifs, dans les substantifs neutres (y compris les mots en *-al* et en *-ar)* et dans les mots qui avaient gardé l'accusatif singulier en *-im*. C'est ce que semble dire César dans différents fragments conservés par Charisius (1). L'action analogique de l'ablatif en *-e* devait cependant se faire sentir même dans les mots de ce genre, et, toujours d'après Charisius, Varron le déplorait pour les thèmes en *-i* (2). En revanche, il réprouvait, semble-t-il, l'accusatif pluriel en *-eis* (= *īs)* pour les imparisyllabiques, adjectifs compris, et pour les mots en *-er* du type *linter* (3). Il s'ensuit qu'il saisissait mal l'affinité des thèmes en *-i* avec les thèmes mixtes, décelables pourtant au génitif pluriel. Il rangeait volontiers les mots du type *urbs* dans la catégorie de ceux que nous appelons les thèmes consonantiques, tel César qui, pour clarifier le problème, souhaitait l'adoption du génitif pluriel *partum*, au lieu de *partium*, pour le mot *pars* (4). Les formes doubles comme *ciuitatium/ciuitatum*, *puppis/puppes*, le génitif pluriel *dentum* achevaient de le dérouter (5). En tout cas les efforts tâtonnants de Varron et de César, en dehors de tout esprit de polémique, semble-t-il, tendaient à la norma-

(1) *G. R. F.*, p. 154, fr. 21 et 22 ; p. 155, fr. 23, 24 et 24 *a* (exception pour *iubar*, abl. *ab iubare*) = Char., p. 156-157 Barwick.

(2) *G. R. F.*, p. 274, fr. 254 (= Char., p. 156 Barwick) : « Plinius eodem libro : ab antiquis, inquit, quos Varro reprehendit, observatio omnis illa damnata est, non quidem in totum. Dicimus enim, inquit, *ab hoc canali, siti, tussi, febri*. Maiore tamen ex parte forma mutata est ; *ab hoc* enim *cane, orbe, carbone, turre, falce, igne, ueste, fine, monte, fonte, ponte, strigile, tegete, aue, asse, axe, naue, classe* dicimus ». Varron reconnaît d'ailleurs que l'usage présentait souvent deux formes pour le même mot, *L. L.* VIII, 66 : « Nam sine reprehensione vulgo alii ducunt in singulari *hac ovi* et *aui*, alii *hac ove* et *ave* ; in multitudinis... item quod in patrico casu dispariliter dicuntur *ciuitatum parentum* et *civitatium parentium*, in accusandi *hos montes fontes* et *hos montis fontis* ».

(3) *G. R. F.*, p. 274, fr. 255 (= Char., p. 164 Barwick) : « Quorum nominum genetiui pluralis ante *-um* syllabam *-i-* litteram merebuntur, accusatiuus, inquit Plinius, per *-eis* loquetur, *montium monteis*, licet Varro, inquit, exemplis hanc regulam confutare temptarit istius modi : *falcium falces*, non *falceis* facit, nec has *merceis*, nec hos *axeis, luntreis, ventreis, stirpeis, urbeis, corbeis, uecteis, inerteis* ». Par contre Varron semble maintenir ce type d'accusatif en *-īs* pour les thèmes en *-i*, cf. *G. R. F.*, p. 257, fr. 212 « *nauis codicarias* » (conservé par Nonius). Peut-être alors Varron en effet écrivait-il *naueis*, cf. *supra*, p. 124.

(4) *G. R. F.*, p. 155, fr. 25. On trouve d'ailleurs *partum* chez Ennius et chez Cornélius Népos, cf. Char., p. 179 Barwick.

(5) *L. L.* VIII, 66-67. — D'ailleurs si Varron saisissait mal l'affinité des thèmes mixtes et des thèmes en *-i-*, il en avait cependant conscience, peut-être même a-t-il songé à l'expliquer, cf. *infra*, p. 202. — M. Jacques Heurgon a bien voulu me communiquer l'observation suivante qui est révélatrice à la fois de la tendance et des hésitations de Varron concernant les thèmes mixtes :

lisation de la troisième déclinaison dont la morphologie était particulièrement instable de leur temps.

Datif singulier des thèmes consonantiques. On trouve à cet égard dans les manuscrits du *De Lingua Latina* les datifs *iure* et *pignore*. Mais comme il s'agit de deux termes de la langue juridique, il y a sans doute là, non pas une profession de foi morphologique, mais une forme fixée par l'usage d'une langue technique (1).

4º) *Quatrième déclinaison. Génitif en -uis, datif en -uī.* Au témoignage d'Aulu-Gelle (2), Nigidius Figulus et Varron préconisaient au génitif la flexion en *-uis* (3) et au datif la flexion en *-uī*. Par là ces deux érudits s'opposaient à César qui, lui, était partisan du génitif en *-uī* et du datif en *-ū* (4). Mais de toute façon, il y avait là un effort des érudits pour normaliser la flexion par analogie (au sens moderne du mot). Le génitif en *-uis* et le datif en *-uī* assimilaient en effet les thèmes en *-u* à la troisième déclinaison qui présente respectivement *-is* et *-ī* aux deux cas considérés. D'autre part le génitif en *-ūs* et le datif en *-ū* satisfaisaient le goût du parisyllabisme dans la flexion.

Varron a dû, au moins partiellement, mettre sa théorie en pratique. Outre le témoignage d'Aulu-Gelle, nous avons celui de Nonius qui relève chez lui toute une liste de génitifs en *-uis* (5). Néanmoins sa doctrine ne semble pas avoir eu beaucoup de succès.

(5º) ***Les noms « bâtards »***. Pour les Romains, les mots empruntés au grec posent non seulement un problème de transcription graphique (6), mais un problème morphologique : le substantif emprunté doit-il garder totalité ou partie de sa flexion d'origine, doit-il s'intégrer à un système flexionnel proprement latin ? Jusqu'à Accius, la question ne semble pas avoir suscité de débat : les auteurs latinisent les mots d'emprunt : par exemple Livius Andronicus et Pacuvius déclinent *Calypsō, -ōnis* comme *Iūnō, -ōnis* (7) ; pour Livius, le génitif du nom de Circé est *Circae* (8),

les manuscrits des *Res Rusticae* présentent 4 fois l'ablatif singulier *parti* (*R. R.* I, 13, 5 [2 fois] ; III, 3, 8 et 9) contre 17 emplois de *parte*.

(1) Ou peut-être un trait dialectal, cf. *supra*, p. 124, note 10.

(2) Gell., *N. A.* IV, 16, 1 : « M. Varronem et P. Nigidium, uiros Romani generis doctissimos, comperimus non aliter elocutos esse et scripsisse quam *senatuis* et *domuis* et *fluctuis*, qui est patrius casus ab eo quod est *senatus, domus* et *fluctus* : hinc *senatui, domui*, ceteraque his consimilia pariter dixisse ».

(3) On trouve déjà *anuis* chez Térence (*Heaut.*, 287).

(4) *G. R. F.*, p. 156, fr. 26 (= Gell., *N. A.* IV, 16, 8).

(5) Varr. ap. Non. VIII (*De Mutata declinatione*) : *exercituis*, p. 779 Lindsay ; *quaestuis*, p. 776 ; *domuis*, p. 788 ; *fructuis*, p. 788 et 790 ; *uictuis*, p. 792 ; *graduis*, p. 792 ; *anuis*, p. 793. Cf. A. Muller, *De formis*, p. 26. — D'autre part, et en dehors du témoignage des grammairiens, les manuscrits des *Res Rusticae* confirment chez Varron l'emploi du génitif *fructuis*, bien attesté dans *R. R.* I, 2, 19, en face de *fructus* attesté dans d'autres passages. Je dois cette indication à l'obligeance de M. Jacques Heurgon.

(6) Cf. *supra*, p. 105 et suiv.

(7) Liv. Andr., in *F. P. L.* Morel, p. 10, fr. 15 ; Pacuvius, ap. Char., p. 79 Barwick.

(8) Liv. Andr., in *F. P. L.* Morel, p. 12, fr. 26.

et, pour Naevius, le nominatif du nom d'Anchise est *Anchisa* (1). Mais Accius, si l'on en croit Varron, lance une mode nouvelle qui consiste à garder aux mots empruntés, et particulièrement aux noms propres, leurs caractères morphologiques originels. Toutefois comme on ne saurait intégralement les conserver, sous peine d'être en marge du latinisme, on échafaude une déclinaison mixte et artificielle (2), et les mots qui la suivent sont qualifiés de « bâtards » (*notha uocabula*) (3). Ainsi se crée une flexion pour lettrés en marge de la flexion ordinaire que l'on continue par ailleurs à observer : à la forme courante d'accusatif *Hectōrem*, Accius nous dit encore Varron, préfère l'hellénisme *Hectŏra* (4). Et dès lors s'institue un débat entre les philologues : les uns sont partisans des *declinationes priscae*, les autres des *declinationes iuniores* (5) ; en somme on assiste à une querelle des Anciens et des Modernes. César qui emploie la forme *Calypsōnem* semble, au dire de Quintilien, pencher pour les Anciens (6), comme avait dû faire le poète-grammairien Valérius Soranus, contemporain d'Aelius Stilo (7). En revanche Ateius Philologus, contemporain de César, soutient les Modernes : il décline *Calypsō, -ūs* (8). Dans ce débat, auquel il fait lui-même une discrète allusion au livre X *De Lingua Latina*, quelle est la position prise par Varron ?

Une première série de fragments nous renseigne sur l'emprunt des mots en -ης. Pour Varron, après emprunt, de tels mots se féminisent et entrent dans la première déclinaison latine en *-a* (9). Le fait est d'autant moins surprenant que le latin emprunte au grec par l'intermédiaire de la Grande Grèce et du dorien ; ainsi s'explique que ὁ κοχλίας (le coquillage) et à ὁ χάρτης (la feuille de papyrus) soient classés sous la même rubrique (10). Mais Varron, dans un fragment conservé par Charisius, a soin de faire une réserve à sa règle générale, en déclarant que cette transposition des mots en -ης dans la déclinaison latine en *-a* ne se fait

(1) Naev., in *F.P.L.* Morel, p. 17, fr. 3.

(2) Cf. Ernout, *Morph.*², p. 38-39, 56-57, 99-102.

(3) L'expression est dans Varron (*L.L.* X, 69-70) : l'adjectif *nothus* est le calque de l'adjectif grec νόθος (même sens). Cf. *infra*, p. 330-331.

(4) Varr., *L.L.* VIII, 72 repris en X, 70 ; l'un des très rares passages où Varron fasse intervenir en morphologie la notion de quantité ; cf. *supra*, p. 68-69 ; *infra*, p. 186, n. 6.

(5) Ces expressions sont de Varron (*L.L.* X, 70).

(6) Quint. I, 5, 63 : « Nunc recentiores instituerunt Graecis nominibus Graecas declinationes potius dare, quod tamen ipsum non semper fieri potest. Mihi autem placet rationem Latinam sequi, quo usque patitur decor. Neque enim iam *Calypsonem* dixerim ut *Iunonem*, quamquam secutus antiquos C. Caesar utitur hac ratione declinandi ».

(7) Varr. *L.L.* X, 70.

(8) At. Philol., ap. Char., p. 162 Barwick.

(9) Varr., ap. Prisc., *G.R.F.*, p. 197, fr. 26 : « Varro de lingua Latina ait talia ex Graeco sumpta ex masculino in femininum transire et A littera finiri : ὁ κοχλίας, haec cochlea, ὁ χάρτης, haec charta, ὁ γαυσάπης, haec gausapa ».

(10) Cf. le texte cité dans la note précédente.

que *si suum genus non retineant* (1). Cette réserve permet en particulier aux *nomina* (noms propres), qui ont, par définition, un genre bien déterminé, d'être *notha* (bâtards) dans leur flexion. A leur égard, ce qui est vrai de la première déclinaison est vrai de la troisième, et Varron nous signale comme également acceptables le nominatif-accusatif *Bacchidēs, Chrysidēs,* de type latin, et le nominatif *Bacchidĕs, Chrysidĕs* accompagné de l'accusatif grec *Bacchidăs, Chrysidăs* (2).

Un autre fragment nous décèle l'embarras de Varron à propos des noms propres en *-ion* (= *-ium*) applicables à des personnages féminins (type *Glycerium*). Varron sent bien qu'il y a là une syllepse étrange (3) et il propose curieusement de ne fléchir ces noms qu'au datif et à l'ablatif (4).

Enfin une dernière série de fragments varroniens nous donnent des indications sur les mots en *-ma* du type *poema, schema, aenigma.* L'opinion de Varron à cet égard paraît très flottante. Dans un passage conservé par Charisius, Varron semble donner une règle : ces mots en *-ma* doivent suivre la troisième déclinaison et avoir un datif-ablatif pluriel en *-bus,* correspondant à leur ablatif singulier en *-e* (5). Mais cette règle est assouplie dans la pratique par Varron lui-même soit pour sacrifier à la mode, soit par souci d'euphonie, et le même Charisius nous signale par ailleurs, dans les écrits de Varron, un datif-ablatif pluriel *schemasin* (6). Mieux encore, Charisius, toujours, nous rapporte un passage de Pline l'Ancien, extrait du traité *De Dubio sermone,* où Pline s'étonne qu'ayant posé une règle générale d'assimilation à la troisième déclinaison latine, Varron dans le *De Utilitate sermonis* se permette au datif-ablatif pluriel la forme *aenigmatis* (7). Mais pareille anomalie ne doit point nous étonner s'il est vrai que le *De Utilitate Sermonis* traitait précisément de l'« usage » (8). Au reste, Varron n'avait-il pas écrit un *De Poematis,* distinct, si l'on en croit Jérôme, d'un autre traité intitulé *Poematum libri X* ? (9).

(1) Varr. ap. Char., p. 132 Barwick. Ailleurs (p. 138 Barwick) Charisius croit pouvoir signaler chez Varron un certain flottement à cet égard : il déclare que Varron emploie normalement la forme féminine *margarita, -ae,* calque de μαργαρίτης, mais qu'on trouve aussi chez lui le neutre *margaritum,* à titre d'ailleurs exceptionnel.

(2) Varr. *L. L.* X, 71. La notion de quantité demeure d'ailleurs implicite dans les indications données ici par Varron.

(3) Le mot a l'apparence d'un neutre et l'on dit cependant « *mea Glycerium* » (Ter., *Andr.* 134).

(4) Varr., ap. Char. in *G. R. F.*, p. 275, fr. 258. L'idée paraît bizarre.

(5) Varr., ap. Char. in *G. R. F.*, p. 275, fr. 256 : « *Glossemata* ut *toreumata, enthymemata, noemata, schemata, poemata* et his similia omnia Varronis regula, inquit Plinius, datiuo et ablatiuo plurali in *-bus* derigit, quia singularis ablatiuus *-e* littera finiatur ».

(6) Varr., ap. Char., *G. R. F.*, p. 275, fr. 257.

(7) Varr., *De Vtilitate sermonis,* ap. Plin. in Char., p. 157, Barwick.

(8) Cf. *supra,* p. 29.

(9) Inventaire de St Jérôme reproduit in *G. R. F.*, p. 182 ; cf. aussi *ibid.*, p. 192, fr. 14 ; p. 213, fr. 65.

Toutes ces indications nous révèlent chez Varron à la fois un désir de normalisation des mots d'emprunt et une tendance à suivre l'usage des lettrés. Au fond il devait, semble-t-il, distinguer deux cas : d'une part la langue ordinaire où l'analogie latinisait les mots d'emprunt, d'autre part la langue savante et le vocabulaire poétique, où intervenait le goût de l'exotisme. Une fois de plus, dans une querelle philologique, il adoptait une théorie de synthèse.

6°) *Les mots irréguliers*, « *uocabula in quibus non debeat esse* [analogia] *ac proinde ac debeat soleat quaeri* (1) ». Ainsi qu'on va le voir Varron groupe sous cette rubrique certains indéclinables et les noms qui, pour lui, constituent des types isolés. Il admet qu'il existe de tels vocables, il ne cherche pas à les normaliser : ils sont, de par l'usage, en dehors de l'analogie. Avec sa manie des subdivisions (2), il signale comme telles quatre catégories de mots (3) : A) « *uocabula quae non declinantur ut in his nequam mox uix* ». On comprend fort bien que l'adjectif *nequam* (4) apparaisse dans cette catégorie. Mais pourquoi *mox* et *uix* sont-ils cités de préférence à tout autre adverbe ou mot invariable ? Précisément parce qu'il ne s'agit pas d'adverbes ou de prépositions, parce qu'il ne s'agit pas des invariables ordinaires, mais des indéclinables aberrants. *Mox* et *uix* ont, par rapport aux invariables ordinaires, une forme qui les apparente à des substantifs ou adjectifs de troisième déclinaison, à *nox*, par exemple. De cette ressemblance les anomalistes tiraient sans doute argument contre la validité de l'analogie. Varron répond à cette objection en disant qu'il ne saurait y avoir analogie qu'entre mots « qui se déclinent » ; or *mox* et *uix*, de par leur emploi, ne se déclinent pas, ce sont donc des mots placés en marge de l'analogie (5).

(1) *L. L.* X, 79.
(2) Cf. *supra*, p. 36 et suiv.
(3) *L. L.* X, 79-82.
(4) *L. L.* X, 79. Varron explique *nequam* par une contraction de *nequicquam.* Il n'ajoute pas que le caractère invariable de cet adjectif lui vient de ce qu'il ne relève pas, en principe, de la catégorie nominale : il est formé en effet de la négation *nē-* (comme *nēquaquam*) et de la particule indéfinie *quam* (comme *quisquam*), éléments entre lesquels Varron en ajoute abusivement un troisième. En face de *nēquior, nēquissimus,* l'invariabilité de *nēquam* paraissait tellement anormale en effet que la langue populaire a rebâti un positif *nēquus* (cf. E. M. [3], II, p. 777, s. v. *nēquam*).
(5) *L. L.* X, 14 : « Prima diuisio in oratione, quod alia uerba nusquam declinantur, ut haec *uix mox,* alia declinantur, ut ab *lima limae,* a *fero ferebam,* et cum nisi in his uerbis quae declinantur non possit esse analogia, qui dicit esse simile *mox* et *nox* errat, quod non est eiusdem generis utrumque uerbum, cum *nox* succedere debeat sub casuum rationem, *mox* neque debeat neque possit ». Priscien, à la suite de Varron, fera également un sort à ces adverbes étranges, *Inst. art.* XIV in *G. L. K.* III, p. 29 : « Sciendum... quod nulla alia pars in X desinit apud Latinos nisi nomina et *ex* praepositio, quae Graeca est, et *uix* et *mox* et *pax,* aduerbium comicum, quo utitur Terentius, quod similiter Graecum est » ; cf. encore Prisc., *Inst. art.*, XV in *G. L. K.* III, p. 79.

B) « *uocabula quae unum solum habent casum* », les mots qui n'ont qu'un cas, par exemple, les noms des lettres de l'alphabet. Ces vocables diffèrent des précédents en ce qu'on peut employer avec eux un « article » déclinable, mais au cas voulu par la syntaxe (1). C) « Ceux dont le paradigme est unique et ne peut se comparer à rien » (2) ; la formule est bien vague, heureusement Varron allègue un exemple, c'est *caput, -itis,* mot qu'il avait signalé par ailleurs comme un prototype non pas indéclinable, mais sans analogue (3). D) Dans une dernière catégorie Varron classe deux exemples *socer* et *socrus* (4), c'est-à-dire probablement les mots-doublets qui, comme *socer,* présentent un nominatif isolé, et, par ailleurs, tout un paradigme bâti sur une forme analogique et populaire, comme *socerus* (5), et les mots qui, dans son expérience personnelle, et malgré leur apparence normale (6), ne lui sont jamais apparus comme *socrus,* que sous une forme inattendue (7).

Cette courte étude de Varron sur les mots irréguliers nous paraît

(1) L. L. VIII, 54 ; IX, 51-52 ; X, 82. Varron dit ingénieusement (IX, 51-52) que les noms des lettres doivent être assimilés aux noms des syllabes dont la forme est, par définition, immuable : on dit *hoc ba, huius ba.* — On peut se demander d'ailleurs pourquoi l'adjectif *nequam* n'est pas classé de préférence dans cette deuxième catégorie, puisque l'on dit couramment *huius nequam.* Varron, prévoyant l'objection, déclare que dans une formule semblable *huius* retombe non pas sur *nequam,* mais sur *hominis* sous-entendu (« *quem uolumus ostendere* »), cf. *L. L.* X, 81. — Mais peut-être est-ce dans cette catégorie qu'il convient de ranger le défectif *mille,* signalé par Varron comme indéclinable (« sine casibus », *L. L.* IX, 88) ; cf. *infra*, p. 178.

(2) *L. L.* X, 82 : « ...tertio, si singularis est uocabuli series neque habet cum qua comparari possit ».

(3) *L. L.* IX, 53 : « Quod dicunt esse quaedam uerba quae habeant declinatus, ut *caput capitis*... quorum par reperiri quod non possit, non esse analogias, respondendum sine dubio, si quod est singulare uerbum, id non habere analogias : minimum duo esse debent uerba in quibus sit similitudo ». Les Anomalistes, dit en substance Varron, font état d'un mot comme *caput,* mot sans analogue, pour nier l'analogie ; mais le fait qu'un mot est sans analogue ne saurait exclure l'analogie d'une façon générale. — Qu'est-ce donc qui pour Varron et ses contemporains rendait le mot *caput* unique en son genre ? Vraisemblablement le *-t* final. Il est possible d'ailleurs qu'en d'autres passages Varron se soit ingénié à lui trouver des analogues. Dans un fragment conservé par Charisius et emprunté au livre *XI ad Ciceronem* (donc probablement au *De Lingua Latina*), Varron signale un certain nom indéclinable *git* (la « nigelle », plante rustique) et déclare qu'on devrait le décliner, que d'ailleurs l'usage populaire lui donne au moins la flexion *gitti* (Char., p. 167 Barwick ; sur *git,* mot d'origine sémitique, cf. E. M. [3], I, p. 490, s. v. *git*). D'autre part dans un fragment conservé par Pompeius, Varron recommande le nominatif *lact* de préférence à *lac* (*G. R. F.*, p. 293, fr. 273).

(4) *L. L.* X, 82 : « Quartum, si ea uocabula quattuor quae conferuntur inter se rationem non habent quam oportet, ut *socer socrus, soceros socrus* ».

(5) Cf. Ernout, *Morph.* [2], p. 44.

(6) Par opposition à l'aspect anormal de *caput,* par exemple, cf. ci-dessus, note 3.

(7) Au lieu de *socera,* qu'on trouve cependant dans *C. I. L.* III, 3895.

aujourd'hui tout à fait étrange et disparate : à la fois trop vaste puisqu'on y rencontre *caput,* trop étroite puisqu'on n'y voit pas figurer *fās,* par exemple, ou *sponte,* ou les deux pluriels *locī/loca.* Mais d'abord elle est empruntée au livre X *De Lingua Latina,* et ce livre n'est qu'une simple discussion générale ; peut-être Varron donnait-il dans les livres suivants une argumentation plus détaillée (1). Et surtout on pourrait au contraire ici, sans faire de la critique, louer Varron d'avoir indiqué d'une façon générale l'existence de mots « anomaux » et signalé, par là-même, pratiquement, la coexistence de l'anomalie et de l'analogie (2) dans l'économie du latin.

Les degrés de comparaison. Les diminutifs.

Certains *uocabula,* nous dit Varron, peuvent recevoir une forme particulière de flexion, la *declinatio augendi,* c'est-à-dire les degrés de comparaison (3). Ces *uocabula* privilégiés représentent « *ea uerba quae sunt proinde ac cognomina* », « les mots qui sont en quelque sorte des qualificatifs individuels », ceux que nous appelons les « adjectifs » (4).

Varron signale naturellement les formations normales de comparatifs en *-ior* (*-ius* pour le neutre) et de superlatifs en *-issimus, -a, -um,* ou *-errimus, -a, -um,* cette dernière spéciale aux adjectifs en *-er* (5). Mais il relève aussi d'autres formations : 1°) celles que nous appellerions « anomales » : *iunior* et *senior,* par exemple, sont mentionnés dans un fragment comme étant des comparatifs de type exceptionnel, apparentés respectivement à *senex* et à *iuuenis* (6). *Frugalissimus* est

(1) Il est curieux de constater, par exemple, que chez Charisius on trouve un chapitre intitulé *De Monoptotis* où *nequam* figure à la première place et où il est signalé que *elementa litterarum indeclinabilia sunt* (Char., p. 39-42 Barwick et cf. *supra,* p. 175, note 3).

(2) Il avait, ailleurs, théoriquement soutenu la thèse de cette coexistence, cf. *supra,* p. 153 et suiv.

(3) *L. L.* VIII, 17 : « Propter ea uerba quae erant proinde ac cognomina, ut *prudens, candidus, strenuus,* quod in his praeterea sunt discrimina propter incrementum, quod maius aut minus in his esse potest, accessit declinationum genus, ut a *candido candidius, candidissimum* sic a *longo, diuite,* id genus aliis ut fieret ». Cf. aussi *L. L.* VIII, 52.

(4) *L. L., ibid. Cognomen* n'a pas forcément chez Varron le sens de « surnom ». Il l'a même assez rarement dans le *De Lingua Latina* (par ex. : IX, 71) ; le plus souvent le mot signifie « désignation » ou « qualificatif » propre à un individu ou objet (cf. *L. L.* V, 32, 84, 109, 146 etc...). *Epitheton* (déjà chez Aristote) se trouve dans l'inventaire de Denys le Thrace (cf. *supra,* p. 159, note 3), mais n'apparaît en latin, semble-t-il, qu'avec Quintilien (VIII 2, 10 ; VIII, 3, 20 ; VIII, 6, 40) ; il en est de même pour *adpositum,* traduction latine du précédent. Cf. Cousin, *Etudes sur Quintilien* II, p. 81. — Enfin Varron signale que les degrés de comparaison existent aussi pour l'adverbe (*L. L.* VIII, 76 ; IX, 73), qui est d'ailleurs une *declinatio* de l'adjectif (*L. L.* VIII, 12).

(5) *L. L.* VIII, 17, 75, 77 ; IX, 72.

(6) Varr., ap. Serv., *Aen.,* V, 409 et VI, 306, in *G. R. F.,* p. 197, fr. 28.

présenté comme un superlatif sans positif normalement correspondant (1). 2°) Varron signale le procédé du supplétisme : il déclare que *melius, optimum, peius, pessimum* servent respectivement de comparatifs et de superlatifs à *bonum* et *malum*, mais sont sans lien morphologique avec eux (2). 3°) Le tour périphrastique est également noté ; l'exemple choisi est un adverbe *mane, magis mane* (3), et dans un autre passage, un adjectif en *-ius, caesius* (bleu-vert), est présenté comme n'ayant pas de comparatif de type ordinaire (4). 4°) Varron déclare que certains adjectifs, de par leur sens même, ne sauraient comporter les degrés de comparaison : *luscus* (borgne), par exemple (5).

Il est intéressant de noter, dans le même ordre d'idées, que Varron signale le préfixe *per-* comme un intensif à propos du mot *perduellis* (ennemi public), qu'il rattache à *per* et à *duellum*, en donnant à *per* le sens qu'on lui trouve, dit-il, dans *perfecit* (6).

Enfin Varron, sans le dire expressément, suggère que le suffixe *-ter* introduit une comparaison implicite à deux termes : cette notion est obscurément indiquée, on l'a vu, à propos de *uter* et de son pluriel *utri* (7) ; elle l'est aussi dans un autre passage de *De Lingua Latina* où Varron joue en trois lignes avec les mots *alter, dexter, sinister, propter* (8).

A la *declinatio augendi* s'oppose la *declinatio minuendi* (9) qui groupe les *magnitudinis uocabula* (10), ou « diminutifs ». Les exemples choisis par Varron montrent qu'adjectifs ou substantifs peuvent recevoir ce genre de flexion. Les suffixes diminutifs sont variés et aucun d'eux ne répond à une signification particulière précise. Varron cite *-ulus (-a, -um)* ; *-culus (-a, -um)* ; *-ellus (-a, -um)* et *-illus (-a, -um)* (11). Un même vocable peut avoir plusieurs formes diminutives (12), et comme

(1) *L. L.* VIII, 77.

(2) *L. L.* VIII, 76 : « In aliis uerbis nihil deest, ut *dulcis dulcior dulcissimus,* in aliis primum, ut *peium* a *peius pessimum,* in aliis medium, ut *caesior* a *caesius caesissumus,* in aliis bina sunt quae desint ab eadem uoce delinata, et ea ita ut alias desint secundum et tertium, ut in hoc *mane manius manissime,* alias ut duo prima absint, ut ab *optimum optius optum,* alias ut primum et tertium desit, ut a *melius melum melissumum* ».

(3) *L. L.* IX, 73 ; cf. aussi VIII, 76 cité dans la note précédente.

(4) *L. L.* VIII, 76, passage cité, ci-dessus, note 2.

(5) *L. L.* IX, 72.

(6) *L. L.* VII, 49.

(7) Cf. *supra*, p. 163.

(8) *L. L.* X, 59 ; « Nam nonnumquam alterum ex altero uidetur, ut Chrysippus scribit, quemadmodum pater ex filio et filius ex patre, neque minus in fornicibus propter sinistram dextra stat quam propter dextram sinistra. Quapropter et ex rectis casibus obliqui et ex obliquis recti, et ex singularibus multitudinis et ex multitudinis singulares nonnumquam recuperari possunt ».

(9) *L. L.* VIII, 52.

(10) *L. L.* VIII, 79.

(11) *L. L.* VIII, 79 et IX, 74.

(12) Par exemple *caput, capitulum, capitellum* (*L. L.* VIII, 79) ; *niger, nigriculus, nigellus* (*ibid.*) ; *cista, cistula, cistella* (*L. L.* IX, 74).

diminutifs de *canis*, Varron propose tantôt *catulus* ou *catellus* (1), tantôt *catinulus* (2). Mais quels mots peuvent prendre la forme diminutive ? C'est avant tout, dit Varron, une question d'usage (3).

Les noms de nombre. Les adjectifs numéraux constituent pour Denys le Thrace une catégorie de l'ὄνομα, c'est l'ὄνομα ἀριθμητικόν (4). Pour Varron il y a là aussi une catégorie de mots intéressants auxquels il applique la qualification banale de *numeri* (5), mais qu'il définit grammaticalement « *uocabula multitudinis finita* », par opposition aux pluriels numériquement indéterminés (6).

Dans les allusions, malheureusement rares et dispersées, que fait Varron aux noms de nombre, on peut relever les observations suivantes, données plus ou moins explicitement. 1°) Il nous renseigne d'abord sur la façon de compter jusqu'à 999.999 : il distingue deux *actus* (avec nos habitudes modernes nous dirions deux « tranches ») comportant chacun trois éléments ou « décuries » : les centaines, les dizaines, les unités. Un premier « acte » va de 1 à 999, à partir de mille commence un autre « acte » dont l'unité est le millier. C'était là tout ce que savaient couramment énoncer et noter les anciens, mais aujourd'hui, dit Varron, on va plus loin, et, à partir du million, intervient un autre système d'énoncé qui fait intervenir l'adverbe multiplicatif *deciens* (7). 2°) Dans l'énoncé des noms du nombre, Varron met en garde contre un usage qu'il juge vicieux : il propose de dire *quintum tricensinum annum* (8) ; autrement dit, il supprime la conjonction *et* normalement employée lorsque le nombre de la classe la plus faible précède le nombre de la classe la plus forte dans l'énoncé d'un nombre à deux chiffres. Selon Charisius qui nous a conservé cette indication varronienne, l'emploi de *et*, d'après Varron, supposerait deux notions distinctes, en l'espèce une cinquième et une trentième années (9). La réforme proposée par Varron ne semble pas avoir eu grand succès. 3°) Varron signale que *unus*, (10) *duo* et *tres* (11) se déclinent (12). Il déclare, à juste titre, que *mille* est un

(1) *L. L.* IX, 74 ; ce qui est faux d'ailleurs, *catulus* ne prête pas à rapprochement sûr (E. M.[3], I, p. 189, s. v. *catulus*).

(2) Varr., in *G. R. F.*, p. 193, fr. 16.

(3) *L. L.* VIII, 79 : « Quod ad uocabulorum genera quattuor pertinet, ut in hoc potius consuetudinem quam analogias dominari facile animaduerti possit, dictum est». La question est si bien une question d'usage que, selon une observation de Varron, les noms des animaux domestiques ne prennent pas la forme diminutive (*L. L.* IX, 74) ; et cependant Varron lui-même utilise la forme *eculus* (*R. R.* II, 7, 13), qui demeurera d'ailleurs un *hapax*.

(4) Cf. *supra*, p. 159, note 3,

(5) Par ex., *L. L.* IX, 76.

(6) *L. L.* IX, 64.

(7) *L. L.* IX, 86-88.

(8) *G. R. F.*, p. 261, fr. 227.

(9) Char., p. 92 Barwick.

(10) *Unus* présente même la particularité rare d'avoir, pour ses six cas, six formes différentes : *unus, une, unum, unius, uni, uno* (*L. L.* VIII, 63).

(11) *L. L.* X, 83.

(12) *L. L.* IX, 82.

substantif neutre (1), mais fort curieusement, il affirme qu'il est indéclinable, « *sine casibus* » (2). Comme Varron par ailleurs emploie lui-même le pluriel *milia,* il faut sans doute entendre que, pour lui *mille* a une forme unique à tous les cas du singulier (3). Enfin un adjectif ordinal, *quintus,* est employé par Varron comme exemple-type des mots qui se déclinent (4). 4°) On a vu, à propos des mots du type *bigae,* que Varron mentionne un emploi remarquable des distributifs (5) : ils tiennent lieu d'adjectifs numéraux cardinaux avec les substantifs qui n'ont pas de singulier. 5°) Varron mentionne l'usage à Rome des prénoms « numériques » du type *Sextus, Octauus* (6), et il mentionne aussi, çà et là, un certain nombre de composés numériques, par exemple : *dupondius* (7) ; *bigae, quadrigae* (8) ; *triumuir, decemuir* (9) ; *tressis, decussis, centussis* (10). Généralement, selon l'usage le plus répandu, Varron traite ce dernier type de composés comme des invariables (11) ; toutefois, preuve que l'emploi en est rare, il signale deux formes fléchies de *tressis* : *tresses,* nominatif masculin pluriel, et *tressibus,* ablatif (12).

Les pronoms. D'après Clédonius, le pronom, parce qu'il remplace un nom précédemment exprimé, est appelé par Varron *pars succedanea* (13). Mais on ne trouve que bien peu d'indications concernant les pronoms dans le *De Lingua*

(1) *L. L. ibid.*
(2) *L. L.* IX, 88.
(3) Contrairement à l'affirmation d'Aulu-Gelle (*N. A.* I, 16, 21), selon qui existait la forme de datif *millī* dont il donne un exemple emprunté à Lucilius ; on en trouve un autre chez Plaute (*Bacch.* 928).
(4) *L. L.* VIII, 63.
(5) *L. L.* IX, 64 ; cf. *supra,* p. 163.
(6) *L. L.* IX, 50.
(7) *L. L.* IX, 81. Le mot, dit Varron (*L. L.* V, 169), est composé de *duo* et de *pondus* ; en fait il est composé de deux éléments dont l'un s'apparente à *duo* et l'autre à *pendō*. Le *dupondius* est la pièce qui vaut deux as.
(8) *L. L.* X, 24.
(9) *L. L.* IX, 85.
(10) *L. L.* IX, 81. Ces différents termes, selon Varron, sont formés d'un nombre et d'un élément apparenté au mot *as* (*L. L.* V, 169). En fait le mot *ās* et les noms de ses multiples ou sous-multiples demeurent inexpliqués. Il n'est pas illogique de penser à une origine étrusque (cf. Ernout, *Eléments étrusques,* p. 123, note 1).
(11) Cf. *L. L.* V, 169-170.
(12) *L. L.* IX, 81.
(13) D'après Aulu-Gelle, cet adjectif sous la forme *succaedaneus* ou *succidaneus* est fort ancien, il s'apparente à *caedo,* appartient à la langue religieuse et signifie « amené en supplément pour parfaire le sacrifice » (*N. A.* IV, 6, 4). Est-ce de cet adjectif que se sert ici Varron à titre d'image, pour mieux faire comprendre son point de vue, ou *succedaneus,* dans sa pensée, ne s'apparente-t-il pas plutôt à *cedo* ? En tout cas le mot ne reparaît plus à titre de terme technique grammatical, on le retrouve dans la langue du droit avec le sens de « suppléant ».

Latina. Varron les appelle *articuli* (1) et en distingue deux espèces : les *prouocabula* tels que *quis quae,* qualifiés d'*infinita,* et les *pronomina,* tels que *hic haec,* qualifiés de *finita* (2).

Un passage du grammairien Pompeius, cité par M. Funaioli au nombre des *fragmenta* varroniens (3), apporte peut-être quelques précisions sur cette classification vague et peu étoffée d'exemples (4). Pompeius y donne une liste limitée de pronoms (5) et suppose qu'un interlocuteur lui objecte le caractère trop limitatif de son inventaire. Il répond à cette objection fictive que les pronoms énumérés sont ceux que Varron qualifie de *primigenia* (pronoms de base), les autres sont *deductiua* (leurs dérivés) : il s'agit ici apparemment de l'opposition entre les pronoms simples et les pronoms composés. Or ces *pronomina primigenia* sont présentés par Pompéius en quatre catégories : 1°) les *pronomina finita,* au nombre de trois : *ego, tu, ille* (6) ; 2°) les *pronomina infinita* au nombre de sept : *quis, qualis, talis, quantus, tantus, quotus, totus* (7) ; 3°) les *pronomina minus quam finita* (8) au nombre de six : *ipse, iste, is, hic, idem, sui* (9) ; 4°) les *pronomina possessiua* au nombre de cinq : *meus, tuus, suus, noster, uester* (10).

(1) Transposition de ἄρθρα, terme que l'on rencontre déjà chez Aristote (*Poet.* 1457 *a*) et qu'on retrouve aussi bien chez les Alexandrins que chez les Stoïciens, avec des significations souvent un peu floues.

(2) *L. L.* VIII, 45.

(3) *G. R. F.*, p. 276, fr. 259 : « Sunt pronomina finita *ego tu ille*, infinita septem, minus quam finita sex, possessiua quinque. Et haec sunt pronomina ; in rerum natura plus non inuenis. Omnia pronomina quae sunt inuenta in lingua Latina, ista sunt : finita sunt tria, *ego tu ille* ; infinita septem, *quis qualis talis quantus tantus quotus totus* ; minus quam finita sunt sex, *ipse iste is hic idem sui* ; possessiua sunt quinque, *meus tuus suus noster uester* ; alia pronomina non inuenies. Sed dicere mihi habes, dixisti mihi alia pronomina non inueniri, sed inueni alia. Dico tibi : ego dixi quia non sunt *primigenia,* quae dicit Varro, sed *deductiua.* Multum interest, utrum sit aliquid naturale an aliquid deriuatiuum ».

(4) Les seuls exemples allégués par Varron ont été cités ci-dessus.

(5) Notons d'abord que chez les grammairiens de basse époque les mots *articuli* et *prouocabula* ont disparu ou à peu près de la morphologie pronominale : il n'y a plus que des *pronomina,* mais leurs classifications sont variables.

(6) Les *finita* sont, d'après Donat (*G. L. K.* IV, p. 357), les *pronomina quae recipiunt personas,* et Probus (*G. L. K.* IV, p. 131), sous la même rubrique, cité les trois mêmes exemples que Pompeius. Il s'agit évidemment des pronoms personnels.

(7) Les *infinita* sont, d'après Diomède, les *pronomina quae incertis personis aptari possunt* (*G. L. K.* I, p. 329) : nous dirions les « indéfinis ».

(8) Les *minus quam finita* sont définis par Diomède *pronomina quae certis et incertis personis aptari possunt ut ipse* (*G. L. K. ibid.*), et Clédonius (*G. L. K.* V, p. 50) voit en eux les pronoms qu'on peut indifféremment utiliser *de praesentibus et de absentibus ut ille ipse.*

(9) *Sui* désigne le réfléchi. Sous la même rubrique on trouve chez Probus la même énumération sous la forme *ipse iste is idem sibi hic* (*G. L. K.* IV, p. 131). Il s'agit donc dans cette catégorie des démonstratifs et du réfléchi, qui, en effet, selon les cas renvoie à un sujet déterminé ou indéterminé.

(10) Ces quatre catégories se retrouvent chez Probus ; Diomède n'en présente

Si ces quatre catégories reproduisent les catégories varroniennes, il faut supposer que dans la suite du *De Lingua Latina,* ou dans un autre ouvrage, Varron a développé et précisé par des subdivisions ses indications très sommaires données au Livre VIII. La chose est tout à fait possible, puisque les livres VIII-X ne constituent pas une étude pratique exhaustive ; et on est d'autant plus enclin à l'imaginer que Charisius, par exemple, dans son chapitre *De Pronomine,* après avoir distingué les deux *qualitates* des pronoms, la *qualitas finita* et la *qualitas infinita,* établit un inventaire avec des subdivisions assez nombreuses (1).

Mais même à ne considérer que les *primigenia,* le relevé établi par Pompeius à la suite de Varron nous paraît incomplet et flou. Il y manque *alter* et *uter* par exemple. Varron considérait-il ces deux termes comme des *deductiua,* ou ne les rangeait-il pas parmi les pronoms ? Il est impossible de répondre. Sous quelle rubrique venait se ranger le relatif *qui* ? On l'ignore. En revanche, le réfléchi *se* ne nous paraît pas aujourd'hui être à sa place parmi les démonstratifs. Critiques faciles, car nous ne connaissons la doctrine de Varron qu'indirectement ; d'autre part ce flottement dans la terminologie et dans la classification se retrouve, beaucoup moins excusable, chez les grammairiens de basse époque. Il s'y retrouve si bien que Clédonius, grammairien très tardif, après avoir dépouillé les traités de ses devanciers et singulièrement ceux de Donat et de Probus, s'en plaint avec amertume (2).

Dans le *De Lingua Latina,* Varron paraît surtout frappé par l'étrangeté des flexions pronominales. Il est certain que les partisans de l'Anomalie devaient remporter à ce propos un triomphe facile. La déclinaison des pronoms, dit Varron, est une question très obscure. Il ne veut en parler que très brièvement, car les copistes, dit-il, ne transcriraient pas avec assez de soin ces épineuses questions (3). Il en dit suffisamment néanmoins pour nous faire sentir les phénomènes de contamination et d'analogie qui apparaissent dans la déclinaison du relatif-interrogatif. Il y voit un mélange assez extraordinaire des première, deuxième et troisième déclinaisons, sans compter les désinences étranges et communes aux trois genres pour les génitif et datif singuliers. Par exemple, dit Varron, à un nominatif singulier *quis,* à un accusatif *quem,* devrait correspondre un nominatif pluriel *ques* (4). Or cette forme analogique, au sens moderne du mot, a fait partie de l'usage puisque Charisius en relève un exemple chez Caton, un autre chez Pacuvius (5).

que trois (*finita, minus quam finita, infinita*), de même Audax (*G. L. K.* VII, p. 343). Donat et Dosithée (*G. L. K.* VII, p. 401) n'indiquent que les deux catégories fondamentales, *finita,* et *infinita.*

(1) Char., p. 200-209 Barwick. Ses subdivisions sont plus nombreuses que celles de Pompéius, puisqu'on y trouve, étiquetés à part, les *praepositiua* et les *subiunctiua,* c'est-à-dire les « corrélatifs ».

(2) *G. L. K.* V, p. 50.

(3) *L. L.* VIII, p. 51.

(4) *L. L.* VIII, 50.

(5) Char., p. 115 Barwick.

Par ailleurs à côté de *ille*, Varron signale la forme archaïque *ollus*, qui, dit-il, se survivait encore de son temps dans certaines formules figées (1).

Enfin Varron mentionne l'existence d'adverbes divers issus des pronoms (2) : en particulier adverbes de lieu en *-ic*, *-uc* et *-inc*, et adverbes de manière et *-atim* : *meatim, tuatim, suatim, nostratim, uestratim* (3). Ces derniers ne sont que peu attestés dans la langue littéraire et ne paraissent pas s'être maintenus après la période républicaine (4).

Morphologie verbale.
Généralités :
Temps, Personnes, Voix.

Dans les parties du *De Lingua Latina* qui nous sont parvenues, comme dans les fragments grammaticaux, on ne trouve que fort peu d'indications sur la morphologie verbale, et de l'absence de tel ou tel élément important dans ces indications cursives on ne saurait conclure à l'indifférence de Varron.

Au livre VIII, parlant du verbe en général, Varron rappelle la distinction fondamentale et classique des trois temps (*tempora*) : passé, présent, futur (*praeteritum, praesens, futurum*) et des trois personnes (*qui loqueretur, ad quem, de quo*) (5). La distinction des trois temps se trouve déjà chez Platon, beaucoup plus philosophique que grammaticale (6), c'est à elle encore qu'a recours Denys le Thrace, quitte à

(1) *L. L.* VII, 42. Cette forme sera reprise chez Virgile par affectation d'archaïsme.

(2) *G. R. F.*, p. 278, fr. 264 conservé par Probus : « Ex his pronominibus sedecim tantum Varro aduerbia eius modi secundum sonorum rationem fieri demonstrauit : ille *illic illinc illuc illo*, iste *istic istinc istuc*, hic *hic hinc huc*, idem *ibidem*, qui *quo*, quique *quoque*, quicumque *quocumque*, quidam *quondam*, quispiam *uspiam*, aliquis *aliquo alicubi*, qualis *qualiter*, meus *meatim* et significat more meo, tuus *tuatim* et significat more tuo, suus *suatim* et significat more suo, noster *nostratim* et significat more nostro, uester *uestratim* et significat more uestro ».

(3) L'existence de ces adverbes est également attestée par Charisius, p. 240 et 285 Barwick ; Priscien, *G. L. K.* III, p. 528 ; Nonius, p. 264 Lindsay.

(4) Les exemples attestés dans la langue littéraire sont *tuatim* (Plaute, *Amph.* 554) et *nostratim* (Sisenna, ap. Char., p. 285 Barwick).

(5) *L. L.* VIII, 20. Le verbe est généralement désigné dans l'œuvre de Varron par *uerbum* ; toutefois, au début du livre VIII, premier des livres morphologiques, il est désigné plus explicitement, et pour éviter toute équivoque, par *uerbum temporale* (VIII, 13) ou par *uerborum genus quae tempora adsignificant* (VIII, 20).

(6) *Soph.*, 262 *d* : « Δηλοῖ γὰρ ἤδη που τότε περὶ τῶν ὄντων ἢ γιγνομένων ἢ γεγονότων ἢ μελλόντων, καὶ οὐκ ὀνομάζει μόνον ἀλλά τι περαίνει, συμπλέκων τὰ ῥήματα τοῖς ὀνόμασι » (« C'est qu'il y a dès ce moment en lui [= le discours, ὁ λόγος] quelque indication relative à des choses qui sont, ou deviennent, ou furent, ou seront ; c'est qu'il ne se borne pas à nommer, mais effectue un achèvement, en entrelaçant les verbes avec les noms ». Traduction Diès). *Parm.* 151 *e*- 152 *a*, « Τὸ δὲ εἶναι ἄλλο τὶ ἔστιν ἢ μέθεξις οὐσίας μετὰ χρόνου τοῦ παρόντος ὥσπερ τὸ « ἦν » μετὰ τοῦ παρεληλυθότος καὶ αὖ τὸ « ἔσται » μετὰ τοῦ μέλλοντος οὐσίας ἐστὶ κοινωνία » ; (« Qu'est-ce que cet « être » sinon participation à l'être avec temps présent, comme « fut »

établir ensuite pour l'étude de la mécanique flexionnelle, des subdivisions dans le παρεληλυθώς (1) (le passé). C'est peut-être bien ainsi que procédait Varron (2), car nous le voyons, dans un autre chapitre (3), énumérer, sans leur donner de nom, les différents types de passé (4). Quant à la distinction des trois personnes, c'était aussi un paragraphe devenu classique dans les traités (5).

D'une façon moins nette, Varron fait également allusion à la distinction des trois voix : active, passive et déponente. Au livre VIII *De Lingua Latina*, les voix active et passive sont appelées *contraria* (les types opposés) *ut amo amor, lego legor* (6) et les verbes déponents sont ceux qui ne présentent pas deux types opposés, *quae contraria non habent, ut loquor et uenor* (7). La notion de voix (κατηγόρημα) se trouve déjà chez les Stoïciens de façon plus ou moins enveloppée (8), de façon très nette, par contre, chez Denys le Thrace qui distingue trois διαθέσεις :

l'est avec temps passé ; tout comme d'ailleurs, « sera » est communion à l'Etre avec temps à venir ? » Traduction Diès). Cf. aussi 156 *a*.

(1) Le passé (παρεληλυθὼς χρόνος) se subdivise en παρατατικός (l'imparfait), παρακείμενος (le parfait), ὑπερσυντελικός (le plus-que-parfait), ἀόριστος (l'aoriste). Cf. éd. Uhlig, p. 52-53.

(2) C'est d'ailleurs encore ainsi que procède, par exemple, Charisius (p. 214, Barwick).

(3) *L. L.* X, 48.

(4) Sous forme d'exemples : « tundebam.. tutuderam, tutudi, tutudero ».

(5) Cf. les trois πρόσωπα de Denys le Thrace : πρῶτον, δεύτερον, τρίτον éd. Uhlig, p. 51.

(6) On voit combien les prototypes *amō* et *legō* sont anciens, *L. L.* VIII, 58. Varron, par une allusion très rapide classe à part les verbes qui ont une voix active et pas de voix passive, comme *ambulō* et *currō*, nous dirions les « intransitifs » (*L. L.* VIII, 59). A cet égard d'ailleurs Varron ne tient pas compte du passif impersonnel.

(7) *L. L.* VIII, 59. Dans un fragment, conservé par Aulu-Gelle, de ce même livre VIII (Gell., *N. A.* II, 25, 7), Varron mentionne trois cas d'espèce, trois « anomalies » concernant les voix : il signale que *laui, destrinxi* et *extersi* servent respectivement de parfaits à *lauor, destringor* et *extergeor*. Il veut dire sans doute que ces trois parfaits de forme active peuvent avoir, comme les trois présents médio-passifs correspondants, une valeur pronominale. S'il est vrai que *laui* signifie souvent chez Plaute « je me suis lavé », cette valeur pronominale ne semble pas attestée pour les deux autres parfaits dans les textes littéraires (Cf. éd. Kent, II, p. 601, note *g*. Pour un autre cas d' « anomalie », concernant le participe, cf. *infra*, p. 188, note 9).

(8) Les Stoïciens distinguent la voix active (τὸ ὀρθὸν κατηγόρημα), la voix passive (τὸ ὕπτιον κατηγόρημα), la voix neutre (οὐδέτερον), qui comprend les verbes comme « se promener » (περιπατεῖν). D'ailleurs parmi les verbes passifs, il en existe qui ne le sont qu'en apparence, ce sont les réfléchis (ἀντιπεπονθότα) qui, en fait, sont actifs (ἄνυπτια) ; cf. Chrys. in Von Arnim, *Stoïc., fragm.* II, p. 59, fragm. 183. L'emploi même du mot κατηγόρημα dans cet inventaire nous montre, une fois de plus, que la grammaire stoïcienne fait corps avec la dialectique. Cette morphologie des Stoïciens recouvre beaucoup plutôt des catégories de pensée que des catégories de formes grammaticales.

ἐνέργεια (l'actif), πάθος (le passif), μεσότης (le moyen) (1). Mais peut-être à Rome, au temps de Varron, le vocabulaire technique grammatical n'était-il pas encore suffisamment formé pour exprimer les détails précis de la morphologie verbale. Peut-être est-ce aussi pour cette raion que nous ne rencontrons pratiquement pas chez Varron de terme pour désigner le « mode », notion qui est pourtant nette et, pour ainsi dire, définitive chez Denys le Thrace (2).

Morphologie verbale : conjugaisons, formations diverses.

Un texte de Diomède (3) semble nous apprendre que Varron distingue déjà, comme nous, quatre conjugaisons (4). Mais, d'après un passage du *De Lingua Latina* (5), où il se fonde sur la voyelle de la deuxième personne au singulier de l'indicatif présent, Varron ne paraît en distinguer que trois

(1) Dion. Thr., p. 48, éd. Uhlig.

(2) Les cinq modes (ἐγκλίσεις) sont : ὁριστική (l'indicatif), προστακτική (l'impératif), εὐκτική (l'optatif), ὑποτακτική (le subjonctif), ἀπαρέμφατος (l'infinitif). — En face de cette classification qui est si nette chez Denys le Thrace, chef Varron, sauf erreur, le seul passage caractéristique qui ait trait à la notion de « mode » est le suivant (*L. L.* IX, 101) : « Si enim natura non omnes formae uerborum terna habent tempora, ternas personas, non habent totidem uerborum diuisiones. Quare cum imperamus, natura quod infecta uerba solum habent, cum aut praesenti aut absenti imperamus, fiunt terna, ut lege legito legat : perfectum enim imperat nemo. Contra quae sunt indicandi, ut lego legis legit, nouena fiunt uerba infecti, nouena perfecti » (éd. Kent, II, p. 520). « Si, par nature, les verbes ne présentent pas tous les trois temps ou les trois personnes [allusion aux verbes défectifs ?], de même les « divisions » du verbe ne présentent pas toutes non plus ce même nombre d'éléments. En effet quand nous employons la forme de l'ordre — que seuls, par nature, présentent les verbes à *infectum* — quand nous donnons un ordre, dis-je, soit à une personne présente, soit à un absent, il y a trois formes possibles [au singulier], par exemple : *lege* [impératif présent], *legito* [impératif futur], *legat* [subjonctif présent], car personne ne donne un ordre au *perfectum*. Par contre à l'indicatif, comme *lego, legis, legit,* il y a neuf formes verbales [du singulier] pour l'*infectum* et neuf pour le *perfectum* [c'est-à-dire 3 formes au présent, 3 à l'imparfait, 3 au futur d'une part ; 3 au parfait, 3 au plus-que-parfait, 3 au futur antérieur d'autre part] ».

Ce texte est extrêmement confus, la traduction en demeure très douteuse. Il semble que l'on y trouve la notion abstraite de « mode » derrière le mot *diuisiones,* la notion d'impératif (*cum imperamus*), et la notion d'indicatif (*quae sunt indicandi*). Le subjonctif y figure aussi, sans commentaire, sous la forme *legat,* avec sa valeur optative ou impérative. Cette insuffisance du vocabulaire concernant les modes s'explique aussi, peut-être, en partie, par le fait que Varron ne s'intéresse pas à la syntaxe. Il note en tout cas ici de façon nette que le *perfectum* ne comporte pas d'impératif (cf. Ernout, *Morph.*², p. 185).

(3) *G. R. F.*, p. 277, fr. 261.

(4) Qu'il appelle peut-être déjà *coniugationes,* calque du grec συζυγίαι (cf. Denys le Thrace, p. 53, éd. Uhlig, si du moins Diomède le cite textuellement).

(5) *L. L.* IX, 109.

(types : *meo, meas ; neo, nes ; ruo ruis*) (1). Toutefois, ce texte très corrompu est objet de controverses. Dans sa récente édition, M. Kent, adoptant une correction ingénieuse de L. Spengel, nous offre un texte où Varron établit bien un système de quatre conjugaisons latines (2). La question demeure litigieuse. Quoi qu'il en soit, que Varron distingue trois ou quatre types de conjugaisons, il ne s'agit là que des conjugaisons dites régulières, *quae analogiae parent*. A ces conjugaisons s'opposent donc les verbes irréguliers et nous savons par Priscien qu'entre autres Varron a fait un relevé des verbes défectifs : « *quibusdam [uerbis] deest praeteritum perfectum et omnia quae ex eo nascuntur, ut* ferio sisto tollo fero aio furo, *quod Varro ponit* » (3). Il est regrettable que le fragment soit si bref, car, à côté de ces carences morphologiques, Varron signalait peut-être, comme il le fait pour les comparatifs et superlatifs, le phénomène du supplétisme (4).

L'étude morphologique de Varron concernant le verbe, même si elle était assez indigente du point de vue de la terminologie, devait être cependant poussée assez loin dans le détail, car nous le voyons, en dehors de toute analyse systématique, signaler les formations fréquentatives en *-itare, quae saepius quid fieri ostendunt* (5). Nous le voyons mentionner le type de parfait radical à alternance sur un exemple d'ailleurs contestable : *plŭit* (présent), *plūit* (parfait) (6). Enfin nous le voyons, au hasard d'un propos sur la querelle des Analogistes et des Anomalistes, énumérer côte à côte, en raison même de leurs différences formelles « *paro paraui, lauo laui, pungo pupugi, tundo tutudi, pingo pinxi* (7). Ne peut-on considérer qu'ici, dans la pensée de Varron,

(1) S'il en est ainsi, et dans l'état actuel de notre documentation, c'est le grammairien Sacerdos (IIIe siècle après J.-C.) qui, le premier, établit la distinction en quatre conjugaisons, reprise par Priscien et toujours observée de nos jours. Toutefois, dans le cadre de la 3e conjugaison, le *distinguo* entre type *legō* et le type *capiō* est récent (cf. Ernout, *Morph.* ², p. 186, n. 1).

(2) Ed. Kent, II, p. 526.

(3) *G. R. F.*, p. 277, fr. 263.

(4) *Percussī* servant de parfait à *feriō* (cf. d'ailleurs Phocas in *G. L. K.* V, p. 438), *stetī* étant commun à *stō* et à *sistō* (E. M. ³, II, p. 1150, s. v. *stō*), *sustulī* servant de parfait à *tollō* et *tulī* à *ferō* (E. M. ³, II, p. 1225, s. v. *tollō*), *īnsāniuī* servant de parfait à *furō* (E. M. ³, I, p. 468, s. v. *furō*).

(5) *L. L.* VIII, 60.

(6) *L. L.* IX, 104, le seul passage avec X, 70-71 (cf. *supra*, p. 172) où Varron tienne compte morphologiquement de la quantité. Le témoignage de Varron sur le parfait de *pluō* (il mentionne aussi *luō*) est intéressant en ce qu'il nous laisse entendre que, dans une telle formation, le *-u-* au parfait était prononcé comme long ; en fait *plūit* est une forme archaïque, et à l'époque classique on ne trouve plus dans ce cas (*pluit, fuit, adnuit*) que des brèves (Ernout, *Morph.* ², p. 327-328).

(7) Varr., *L. L.*, fragm. du livre VIII, in Gell., *N. A.* II, 25, 5 : « M. Varronis liber ad Ciceronem *De Lingua Latina* octauus nullam esse obseruationem similium docet inque omnibus paene uerbis consuetudinem dominari ostendit « sicuti cum dicimus, inquit, *lupus lupi, probus probi* et *lepus leporis* ; item *paro paraui, lauo laui, pungo pupugi, tundo tutudi* et *pingo pinxi* ».

il y a justement l'inventaire des quatre formes fondamentales du *perfectum* latin : le parfait en *-ui (paraui)*, le parfait radical *(laui)* (1), le parfait à redoublement *(pupugi, tutudi)* et le parfait sigmatique *(pinxi)*?

L'aspect verbal : l'opposition infectum-perfectum.

Si une étude superficielle de la conjugaison se satisfait de la distinction des trois temps : présent, passé, futur, Varron juge que cette distinction ne répond pas à l'esprit de la langue. La différence fondamentale à établir, selon lui, dans la conjugaison latine est l'opposition de l'*infectum* au *perfectum*. Les temps de l'*infectum*, passé, présent et futur *(tundebam, tundo tundam)*, marquent l'action inachevée, la présentent, dans son développement ; les temps du *perfectum* qui, eux aussi, forment une trilogie *(tutuderam, tutudi, tutudero)*, la présentent comme accomplie. Et ce qui est vrai de l'actif, est vrai du passif (2).

Par ces quelques indications, Varron semble atteindre ce que nous appelons la notion d'aspect verbal, la notion d'achevé et d'inachevé. Il considère que la catégorie de la durée a plus d'importance dans le verbe latin que la catégorie du temps proprement dit. Et nous trouvons qu'ici encore, comme pour le genre grammatical (3), son opinion a un air singulièrement moderne (4). Et, en fait, quoique la conjugaison latine repose entièrement sur l'opposition des deux thèmes de l'*infectum* et du *perfectum* (5), Varron est le seul grammairien latin à l'avoir exprimé

(1) Varron en effet imagine sans doute dans *lāuī* un parfait radical, analogue à *ueniō uēnī, uideō uīdī* ; il ne peut supposer que *lāuī* est en fait un parfait en *-uī*, issu de **lau-uī* (Ernout, *Morph.* [2], p. 328).

(2) *L. L.* X, 48 : « Nam cum sint uerba alia infecta, ut *lego* et *legis*, alia perfecta, ut *legi* et *legisti*, et debeant sui cuiusque generis in coniungendo copulari, et cum recte sit ideo *lego* ad *legebam*, non recte est *lego* ad *legi*, quod *legi* significat quod perfectum : ut haec *tutudi pupugi, tundo pungo, tundam pungam*, item *necatus sum uerberatus sum, necor uerberor, necabor uerberabor*, iniuria reprehendant, quod est infecti inter se similia sunt et perfecti inter se, ut *tundebam tundo tundam* et *tutuderam tutudi tutudero* ; sic *amabar amor amabor*, et *amatus eram amatus sum amatus ero* » (Car les formes verbales expriment les unes l'inachevé, tels *lego* et *legis*, les autres l'achevé, tels *legi* et *legisti*, et ces formes doivent en vue d'un groupement être rangées chacune dans sa catégorie propre ; par cela même *lego* doit, en toute justice, être rattaché à *legebam* et donc *lego*, en toute justice, ne saurait être rattaché à *legi* puisque *legi* représente une action achevée : en conséquence, c'est à tort qu'on s'en prend à <l'analogie dans> des formes telles que *tutudi pupugi, tundo pungo, tundam pungam*, et d'autre part *necatus sum uerberatus sum, necor uerberor, necabor uerberabor*, car ce sont d'une part, les formes de l'*inachevé* qui présentent entre elles la loi de similitude, et c'est entre elles que les formes de l'*achevé* la présentent d'autre part, par exemple *tundebam tundo tundam* et d'autre part *tutuderam tutudi tutudero* ; comme aussi *amabar amor amabor* d'une part et *amatus eram amatus sum amatus ero* d'autre part).

(3) Cf. *supra*, p. 161-162.

(4) Cf. par exemple, Vendryes, *Langage*, p. 117.

(5) Cf. Ernout, *Morph.* [2], p. 179.

aussi nettement et en donnant les raisons profondes de cette opposition. Il déclare lui-même que la plupart *(fere omnes)* de ses contemporains ne voient que le *distinguo* des trois temps et ne tiennent pas compte de la durée (1). Nous sommes tentés de le croire, au moins en partie. Et les grammairiens de la décadence, sauf Priscien (2), n'ont pas vraiment exploité cette idée, ils n'en ont tiré en général que des conclusions sur le mécanisme flexionnel (3). Est-ce à dire qu'on doive attribuer à Varron le mérite de cette découverte ? Non pas ; c'est apparemment aux Stoïciens qu'il faut imputer la trouvaille. Leur morphologie verbale, dans la mesure où nous pouvons l'atteindre à travers Diogène Laërce, les scholies de Denys le Thrace et Priscien (4), repose sur la distinction de l'ἀτελής et du τέλειος.

Parmi les temps du verbe, les Stoïciens distinguent : 1°) le présent, ὁ ἐνεστώς χρόνος. Il a un double rôle : tantôt il marque le commencement de l'action (ὑπάρχει) ; comme tel, il est déterminé (πεπερασμένος) (5) ; tantôt il est παρατικός « le temps qui marque la durée » (6), il peint l'action dans son déroulement ; comme tel, il est ἀτελής (inachevé) (7). 2°) L'imparfait, ὁ παρῳχημένος χρόνος. Il marque le fait

(1) *L. L.* X, 47 : « Coniunctae [analogiae] sunt triplices in uerborum tribus temporibus, ut *legebam lego legam,* quod quam rationem habet *legebam* ad *lego,* hanc habet *lego* ad *legam.* In hoc fere omnes homines peccant, quod perperam in tribus temporibus haec uerba dicunt, cum proportione uolunt pronuntiare ». (Les analogies conjointes sont ternaires dans les trois temps des verbes, par exemple : *legebam lego legam,* car *legebam* est à *lego* ce que *lego* est à *legam* [c'est-à-dire l'action passée est à l'action présente ce que l'action présente est à l'action future]. Or c'est justement le point sur lequel presque tous se trompent en citant à tort ces verbes sous forme de trois temps, lorsqu'ils prétendent les énoncer selon le rapport d'analogie. Car... [suit le passage cité p. 186, note 2]).

(2) Puisant peut-être aux mêmes sources que Varron, Priscien reproduit la doctrine des Stoïciens sur l'aspect verbal (*G. L. K.* II, p. 415-416).

(3) Sans doute Varron n'a-t-il pas dégagé la théorie de l'aspect avec toute la netteté voulue par un lecteur d'aujourd'hui. Pour lui aussi, comme plus tard pour les grammairiens tardifs, l'opposition *infectum-perfectum* présente d'abord un caractère morphologique : au *distinguo* présent — passé — futur, qui a une valeur philosophique, mais qui ne répond à rien grammaticalement, il substitue la notion grammaticale de « temps primitifs » ; mais il apparaît que pour lui cette opposition *infectum-perfectum,* par delà l'opposition mécanique de deux thèmes verbaux, représente aussi, et peut-être surtout, l'opposition intellectuelle de deux idées : *legi significat quod perfectum* (cf. *supra,* p. 186, note 2). Il n'est d'ailleurs pas invraisemblable de penser que Varron développait ce point avec plus de détails dans les livres perdus de son traité.

(4) Schol. Dion. Thrac. in Bekker, *Anecd. Graec.* II, p. 645-972, en particulier, p. 891-892. — Prisc., *Inst. gramm.* VIII, 32-8, in *G. L. K.* II, 404-421 et en particulier, p. 415 (doctrine des *Stoici*).

(5) Chrys. in Von Arnim, *Stoic. fragm.* II, p. 165, fragm. 520 (= Diog. Laert. VII, 140).

(6) Schol. Dion. Thrac., in Von Arnim. *op. cit.,* II, p. 48, fragm. 165 (= Bekker, *Anecd. Graec.* II, p. 891).

(7) Schol. Dion. Thrac., in Bekker, *Anecd. Graec.* II, p. 891.

déjà commencé dans le passé et qui a continué sans qu'on en indique le terme ; comme tel il est indéfini (ἄπειρος) et inachevé, lui aussi (ἀτελής) (1). 3°) Le futur, ὁ μέλλων χρόνος, qui se réfère à l'avenir est, comme tel, forcément indéfini (ἄπειρος) et, bien entendu, inachevé (ἀτελής) (2). 4°) L'aoriste, ὁ ἀόριστος χρόνος ; il est comparable au futur en ce qu'il est ἀόριστος (indéterminé), si bien que le terme ἀόριστος aurait pu s'appliquer aussi au futur. L'aoriste marque le passé révolu sans idée accessoire (3). 5°) Le parfait, ὁ ἐνεστὼς χρόνος ὁ τέλειος (ou συντελικός), est distinct de l'aoriste en ce que précisément il est τέλειος, il marque l'action achevée. 6°) Le plus-que-parfait, ὁ παρῳχημένος χρόνος ὁ ὑπερσυντελικός, marque l'antériorité par rapport au parfait et l'achevé par rapport à l'imparfait (4).

Ainsi Varron n'a pas inventé la théorie de l'aspect. Mais peut-être a-t-il le mérite d'avoir adapté le premier la doctrine grecque aux faits latins.

Les participes. Ce qui semble avoir surtout frappé Varron, comme d'ailleurs tous les grammairiens anciens, c'est la nature hybride du participe, à la fois nom et verbe, mot qui se décline et qui se conjugue (5). C'est pourquoi dans sa division quadripartite des éléments du discours (6), Varron fait du participe une catégorie à part, tels Antipater de Tarse et Denys le Thrace qui, dans des inventaires différents, font, eux aussi, au participe une place privilégiée (7).

Deux paragraphes du livre VIII *De Lingua Latina* sont consacrés aux participes (8), Varron n'y fait que des réflexions très générales et c'est là notre seule documentation. Il constate que la voix active a un participe présent et un participe futur, que la voix passive a, en tout et pour tout, un participe passé et que, de ce fait, il y a déséquilibre entre les deux voix. En revanche, la voix déponente a les trois participes, encore qu'elle ait une forme passive. Enfin les verbes intransitifs, comme *curro*, du fait qu'ils n'ont pas de voix passive n'ont pas de participe passé (9). Ce qui nous frappe surtout dans ces quelques ren-

(1) Chrys. in Von Arnim II, p. 164, fragm. 509 (= Stob., *Ecl.* I) et p. 165, fragm. 519 (= Plut, *De Comm. not.* 41) et 520 (= Diog. Laert. VII, 140). — Schol. Dion. Thrac. in Bekker, *Anecd. Graec.* II, p. 891.
(2) Mêmes références que pour la note précédente.
(3) Schol. Dion. Thr. in Bekker, *Anecd. Graec.* II, p. 891.
(4) Pour le pf. et le pqp. cf. Id., *ibid.* et Prisc., *G. L. K.* II, p. 415-416.
(5) *L. L.* VIII, 58 : « ...quod simul habent casus et tempora, quo uocantur participia » ; cf. Dion. Thr., p. 60 Uhlig.
(6) Cf. *supra*, p. 158 bis (tableau).
(7) Cf. *supra*, *ibid.*
(8) *L. L.* VIII, 58-59.
(9) M. Kent fait judicieusement remarquer (éd. II, p. 418, note *f*) que Varron ici devient trop systématique. Le participe passé *adultus*, par exemple, correspond à l'intransitif *adolēscō*, mais il a le sens actif. Dans le même ordre d'idées on pourrait citer aussi *inuītus*, forme en *-to* rattachée à la racine

seignements, c'est l'absence de toute remarque sur le participe en *-ndus* que nous considérons comme le participe futur de la voix passive (1).

Les invariables. La quatrième et dernière partie du discours est celle des mots qui n'ont ni cas, ni temps, *ut docte et facete* (2). Mais à propos des invariables Varron ne nous donne guère que des listes d'exemples (3) ; par allusion il nous enseigne pourtant que l'adverbe de manière comporte les degrés de comparaison (4) ; il n'est d'ailleurs lui-même qu'une forme « déclinée » de l'adjectif (5). Certains invariables, comme les adverbes de lieu, sont des formes « déclinées » de pronoms (6). D'une façon générale, toutes ces indications sont très vagues et très dispersées (7).

La dérivation. Déjà pour Denys le Thrace, l'étude de la dérivation fait partie intégrante de l'étude du nom au même titre que le genre, le nombre et le cas (8).

de *uis* (tu veux), et *uolō* n'a pas de passif. Mais il faut dire à la décharge de Varron que ces §§ 58-59 du livre VIII ne constituent que des allusions et non une théorie.

D'ailleurs dans un fragment du livre VIII, conservé par Aulu-Gelle, Varron lui-même signale, à propos de l'Analogie et de l'Anomalie, quelques cas exceptionnels qui sont comme des dérogations à la répartition des participes entre les voix : c'est la série bien connue *pransus, potus, cenatus,* où le participe de forme médio-passive a une signification active (Gell. *N. A.*, II, 25, 7 : «Cumque, inquit [Varro], a *ceno* et *prandeo* et *poto* et *cenatus sum* et *pransus sum* et *potus sum* dicamus, a *destringor* tamen et *extergeor* et *lauor, destrinxi* et *extersi* et *laui* dicimus ». Cf. *supra*, p. 183, note 7).

D'ailleurs, d'une façon générale « les adjectifs en *-to* servant à exprimer un état peuvent appartenir aussi bien à des verbes intransitifs qu'à des verbes transitifs » (Ernout, *Le Groupe cernō-crēscō*, in *Philologica*, p. 91. — *A adolēscō* correspond *adultus*, à *exolēsco exolētus*, à *crēscō crētus*, forme poétique) ; et c'est sans doute ce qu'a senti obscurément Varron.

(1) De même on ne trouve aucune indication chez Varron concernant l'infinitif, le gérondif ou le supin. Mais on ne saurait de ce fait tirer aucune conclusion étant donné le caractère lacunaire de la tradition.

(2) *L. L.* X, 17.

(3) Cf. *supra*, p. 182, note 2 ; cas de *mox* et de *uix*, *supra*, p. 174.

(4) Cf. *supra*, p. 177.

(5) *L. L.* VIII, 12 ; cf. *supra*, p. 176, note 4 et *G. R. F.*, p. 191, fr. 11.

(6) Cf. *supra*, p. 182.

(7) Ce manque de précision, ici encore, est dû probablement au fait que l'œuvre de Varron nous est parvenue très incomplète. Car ses contemporains et ses prédécesseurs, dans la faible mesure où on peut les atteindre, paraissent s'être intéressés aux mots invariables : Lucilius, par exemple, établit la différence de sens entre *intus* et *intro* (*G. R. F.*, p. 46, fr. 39) ; Nigidius Figulus parle d'adverbes en *-im* formés sur des *uerba motus*, tels *expulsim, cursim* (*G. R. F.*, p. 163, fr. 7) et d'adverbes en *-tim* issus de noms d'animaux comme *canatim, suatim, bouatim* (*G. R. F.*, p. 169, fr. 22).

(8) Selon Denys le Thrace, il y a deux formes (εἴδη) de mots : le mot

Aussi n'est-il pas étonnant de voir Varron s'y intéresser. La dérivation est pour lui, on l'a vu (1), une des formes de la *declinatio*. Par opposition à la flexion « casuelle » (type : *equus equum* etc...), à la flexion « augmentative » (type : *album albius*) (2), ou « diminutive » (type : *cista cistella*) (3), la dérivation est la flexion « nominative » (type : *equus equile*) (4). D'une façon générale donc, la dérivation est une flexion « extrinsèque », c'est-à-dire une flexion qui a abouti à des formes servant à désigner des objets ou idées autres que l'objet ou idée dont le nom a servi de point de départ (5). Enfin, d'un autre point de vue, la dérivation est une flexion « volontaire » *(a uoluntate)* : le créateur du dérivé en fixe la forme première ; puis, une fois la dérivation faite, la flexion « naturelle » *(a natura)* reprend ses droits sous forme de déclinaison casuelle ou personnelle (6).

Plus encore peut-être que les autres catégories grammaticales, la dérivation est étudiée de façon brève et lacunaire dans les textes varroniens qui nous sont parvenus. Un passage du livre VI *De Lingua Latina* concerne la dérivation en général (7) : ce genre de *declinatio*, dit Varron, se fait par changement de « lettre » en syllabe finale ; l'exemple proposé est *turdus* (grive), *turdarium* (volière à grives), *turdelix* (trou d'accès à ladite volière) [hapax] (8). Si vague que soit cette indication, elle nous permet de dire que Varron avait nettement conscience d'une morphologie suffixale, et qu'il distinguait dans un mot donné un élément commun, ou racine, et un élément propre, ou suffixe (9). Quoique

primitif (πρωτότυπον) et le mot dérivé (παράγωγον). Le dérivé, à son tour, peut présenter sept formes (εἴδη) : le comparatif (συγκριτικόν), le superlatif (ὑπερθετικόν), le diminutif (ὑποκοριστικόν), le dérivé nominal (παρώνυμον), le dérivé verbal (ῥηματικόν), le patronyme (πατρωνυμικόν), l'adjectif ou nom d'appartenance (κτητικόν). Cf. éd. Uhlig, p. 19-32.

(1) *L. L.* VI, 35 ; VIII, 1 ; X, 77 ; cf. *supra*, p. 132-133 et p. 158, note 2.

(2) Cf. *supra*, p. 176.

(3) Cf. *supra*, p. 177. Pour nous la morphologie diminutive n'est qu'un chapitre de la morphologie suffixale en général. Mais nous avons vu que, pour Varron, il y avait là une catégorie à part.

(4) *L. L.* VIII, 52 : « De nominatibus qui accedunt proxime ad infinitam naturam articulorum atque appellantur uocabula, *ut homo equus*, eorum declinationum genera sunt quattuor : unum *nominandi*, ut ab *equo equile*, alterum *casuale*, ut ab *equo equum*, tertium *augendi*, ut ab *albo albius*, quartum *minuendi* ut a *cista cistula* ».

(5) *L. L.* VIII, 14 : « Nomina declinantur aut in earum rerum discrimina, quarum nomina sunt, ut ab *Terentius Terentia*, aut in eas res *extrinsecus*, quarum ea nomina non sunt, ut ab *equo equiso* ».

(6) *L. L.* X, 15 : « *Voluntatem* appello, cum unus quiuis a nomine aliae rei imponit nomen, ut *Romulus Romae* ; *naturam* dico, cum uniuersi acceptum nomen ab eo qui imposuit non requirimus quemadmodum is uelit declinari, sed ipsi declinamus, ut huius *Romae*, hanc *Romam*, hac *Roma* ». Cf. *supra*, p. 154.

(7) Passage cité *supra*, p. 158, note 2.

(8) Cf. *L. L.* VI, 2, éd. Kent, I, p. 174, note *e*. Cf. aussi *infra*, p. 257, *equitatus, eques, equus* (*L. L.* VII, 4).

(9) Cf. Henry, *Varro*, p. 66 et voir *supra*, p. 167, note 1, une observation du même philologue à propos de la notion de « thème ».

aucun terme technique spécialisé ne soit ici employé, la notion de « famille de mots » est sous-jacente (1). Aussi est-on un peu déçu de constater que dans nos textes et fragments varroniens n'apparaissent, concernant les dérivés, que des indications floues et contradictoires, dispersées pour la plupart dans les livres « étymologiques » du *De Lingua Latina*.

D'abord Varron, dans les exemples qu'il allègue (2), semble toujours poser en principe qu'un mot déterminé vient d'un autre mot déterminé par enchaînement. Pour chaque famille de mots, il paraît postuler et exprimer par ses exemples un ordre chronologique dans l'apparition des termes (3). Le principe est en soi acceptable, encore qu'il dépasse les moyens d'enquête mis en œuvre par l'auteur : Varron en effet ne parle jamais de recherches orientées vers la date d'apparition d'un terme dans le lexique. Si nous admettons avec lui que *albatus* soit un dérivé de *albus* (*L. L.* V, 82), que *barbatus* vienne de *barba* (V, 119), *capital* de *caput* (V, 130), *cinerarius* de *cinis* (V, 129), *copiosus* de *ops* (V, 92), *Fagutal* de *fagus* (V, 162), *curare* de *cura* (VI, 46 (4), nous avons plus de mal à admettre que *uolo* vienne de *uoluntas* (VI, 47), *sutor* de *sutrina* (V, 93), *medicus* de *medicina* (V, 93), *exercitus* de *exercitare* (V, 87), *optio* de *adoptare* (V, 91 et *G. R. F.*, p. 257, fr. 214), *porta* de *portare* (V, 142), *poena de poenire* (V, 177), *Roma* de *Romulus* (V, 33 et 144 ; X, 15). Pour nous d'ailleurs l'étude de la dérivation est beaucoup moins une enquête complexe et téméraire sur l'enchaînement chronologique des mots, là où il existe, ou même sur leurs dates respectives d'apparition, qu'une recherche sur la valeur des suffixes. C'est d'ailleurs là un point de vue qui n'était pas inconnu au temps de Varron. Nous trouvons par exemple dans les quelques fragments de Nigidius Figulus une curieuse indication sur le suffixe *-osus* qui, selon lui, a une valeur péjorative (5) ;

(1) Cf. *infra*, p. 273. L'expression *cognatio uerborum* se trouve dans *L. L.* V, 13.

(2) Sauf précisément dans celui qui vient d'être cité (*L. L.* VI, 2 ; cf. *supra*, p. 158, note 2).

(3) Cf. *infra*, p. 272, les idées de Varron sur les *uerba primigenia*.

(4) Cf. E. M.³, I, respectivement p. 36, s. v. *albus* ; p. 167, s. v. *barba* ; p. 175, s. v. *caput* ; p. 217, s. v. *cinis* ; p. 822, s. v. *ops* ; p. 284. s. v. *cūra*,

(5) Nig. Fig., ap. Gell., *N. A.* IV, 9, 1 in *G. R. F.*, p. 162, fr. 4 : « Nigidius Figulus... in XI Commentariorum grammaticorum uersum ex antiguo carmine refert... « *religentem esse oportet, religiosum nefas...* » hoc, inquit, inclinamentum semper huiuscemodi uerborum, ut *uinosus mulierosus religiosus*, significat copiam quamdam immodicam rei, super qua dicitur ». Dans la suite de son exposé, Aulu-Gelle condamne cette doctrine de Nigidius en énumérant de nombreuses exceptions (*disciplinosus, uictoriosus*, etc...). Il semble dire que ce suffixe *-osus* (si toutefois, il faut traduire *inclinamentum* par « suffixe ») sert à former des adjectifs d'abondance. C'est en effet la valeur qu'il convient de donner à ces dérivés (cf. Ernout, *Adjectifs en -ōsus et -ulentus*, p. 5). Nigidius songeait exclusivement à ceux qui marquent l'abondance d'un défaut (certains sont même du type « gavroche » comme *hircosus*) et tirait de son relevé incomplet une conclusion hâtive. Varron cite un certain nombre de ces

une autre sur les adverbes en *-im* qui, à son avis, sont des dérivés caractéristiques des verbes de mouvement, et sur certains adverbes en *-tim* tirés de noms d'animaux (1). Il est tout à fait possible que Varron ait examiné des problèmes de ce genre ; mais dans les textes et fragments dont nous disposons, c'est chez lui une attitude exceptionnelle (2).

La question qui se pose maintenant est celle-ci : dans l'enchaînement des dérivés, n'y a-t-il pour Varron que caprice et cas d'espèce, ou peut-on observer certains principes ? Sur un point particulier au moins, Varron oriente nos recherches. Il nous dit à propos des noms de métier : « Pour les techniciens *(artifices)*, la source la plus importante de leurs noms est leur technique même *(ars)* ; autrement dit, c'est de la médecine *(ars medicina)* que le médecin *(medicus)* tire son nom, de la cordonnerie *(sutrina ars)* que le cordonnier *(sutor)* tire le sien, et non de *mederi* (soigner) ou de *suere* (coudre)... Ainsi comme un technicien *(artifex)* est désigné d'après sa technique *(ars)* et qu'il y a peu d'obscurités dans ce domaine, je le laisserai de côté » (3). D'autre part un texte d'Isidore de Séville, puisé sans doute aux mêmes sources que le texte varronien, nous apporte sur le même sujet un précieux complément d'information (4) ; la sagesse préexiste au sage, dit en substance Isidore, l'humanité à l'homme, donc, dans le domaine grammatical, *sapientia* préexiste à *sapiens*. Avec ce principe, le nom abstrait, le nom de l'idée, apparaît avant le nom d'agent ou d'instrument, à fortiori avant le nom d'action et par conséquent avant le verbe. Nous comprenons maintenant pourquoi *uolo* vient de *uoluntas*, *facio* de *facies* (5), et *medicus* de *medicina* ; nous comprenons pourquoi *Roma* vient de *Romulus* : le fondateur apparaît avant la ville fondée, la cause avant l'effet. Ce qui fortifie encore Varron

adjectifs (*ambitiosus*, *L. L.* VII, 30 ; *curiosus*, VI, 46 ; *famosus*, VI, 55 ; *mammosa*, VIII, 15 ; *axitiosus*, VII, 66 ; *factiosus*, VII, 66 ; *libidinosus*, VI, 47 ; *pecuniosus*, V, 92), mais il ne donne point son avis sur ce type de formation (cf. Ernout, *ibid.*, p. 7).

(1) *G. R. F.*, p. 163, fr. 7 ; texte cité *supra*, p. 189, note 7.

(2) Cf. *supra*, p. 182 ; cf. aussi *L. L.* VIII, 60 où Varron, par allusion, mentionne le suffixe *-itō* des verbes fréquentatifs : « Ne in his quidem, quae saepius quid fieri ostendunt, seruatur analogia : nam ut est a *cantando cantitans*, ab *amando amitans* non est et sic multa » ; cf. enfin VIII, 57, allusion au suffice d'agent en *-tor*, texte cité *infra*, p. 193, note 3. Sur deux points seulement Varron nous parle, de façon d'ailleurs très cursive, mais moins enveloppée, de la valeur des suffixes : à propos des degrés de comparaison et à propos des diminutifs. Mais rappelons-nous qu'il y a là pour lui non pas *declinatio nominandi* (cf. *supra*, p. 190), mais respectivement *declinatio augendi* et *declinatio minuendi* (cf. *supra*, p. 176).

(3) *L. L.* V, 93 : « Artificibus maxima causa ars, id est, ab arte *medicina* ut sit *medicus* dictus, a *sutrina sutor*, non a medendo ac suendo... Quare quod ab *arte artifex* dicitur nec multa in eo obscura, relinquam ».

(4) Isid., *Etym.* X, 1 : « Licet origo nominum unde ueniant, a philosophis eam teneat rationem, ut per denominationem homo ab humanitate, sapiens a sapientia nominetur, qua prius, sapientia, deinde sapiens... ». Isidore, d'ailleurs, ne rapporte ce principe, semble-t-il, qu'à titre documentaire.

(5) *L. L.* VI, 78.

dans son opinion, c'est que parmi les noms de métier, qui servent ici d'exemples-types, le terme le plus extensif de la série, *artifex*, est évidemment un dérivé du mot *ars*. Varron doit trouver là une justification de sa doctrine, et il la généralise.

Mais pourquoi la généralisation n'est-elle pas totale ? Pourquoi *porta* vient-il de *portare* si *curare* vient de *cura* ? Si *medicus* vient de *medicina ars* et non de *medeor*, si *sutor* vient de *sutrina ars* et non de *suo*, si *censor* vient de *censio* (1), *imperator* de *imperium* (2), pourquoi *quaestor* vient-il de *quaerere* (*L. L.* V, 87), *cursor* de *currere* (VIII, 53), *dictator* de *dicere* (V, 82) et *ductor*, semble-t-il, de *ducere* (VI, 62) ? C'est que Varron connaît et applique un autre principe, grammatical celui-là et non plus philosophique : « Les noms tirés de verbes se forment comme *scriptor* sur *scribere*, *lector* sur *legere*... comme *amator* sur *amare*, *salutator* sur *salutare* » (3).

Ainsi pour sa doctrine sur la dérivation, Varron oscille entre deux théories. Comme nulle part, dans les textes dont nous disposons, il ne les expose réellement et complètement pour elles-mêmes, comme nulle part il ne les oppose franchement l'une à l'autre, les cas concrets de dérivation qu'il nous présente forment un ensemble incohérent. L'incohérence va même jusqu'au cas d'espèce : ici *cursor* est dérivé de *cursus* (*L. L.* V, 94), là il est dérivé de *curro* (VIII, 53). Pour expliquer ces étranges incohérences, ne peut-on imaginer que nous retrouvons, une fois de plus, chez Varron l'influence combinée des deux écoles alexandrine et stoïcienne. Sur ce point précis de la dérivation, les Anomalistes auraient défendu la théorie la plus philosophique et les Analogistes la position la plus grammaticale. En tout cas Varron, en fusionnant deux doctrines, n'a abouti, cette fois-ci, qu'à une juxtaposition maladroite et non à une synthèse.

Les composés par préfixe. Au hasard de quelques réflexions générales sur les mots primitifs (*primigenia*) et leurs modifications diverses (*discrimina*) (4), Varron signale le procédé de préfixation. Il prend comme exemples les composés verbaux où prépositions et préverbes (*praeuerbia*) interviennent à titre d'éléments composants : ainsi comme il y a *processit* et *recessit*, il y a de même

(1) *L. L.* V, 81.
(2) *L. L.* V, 87.
(3) *L. L.* VIII, 57 : « Quae uocabula dicuntur a uerbis, fiunt ut a *scribendo scriptor*, a *legendo lector*... ut ab *amando amator*, et *salutando salutator* ». Le principe est le suivant : les noms d'agent, pour la plupart en *-tor*, sont des substantifs verbaux formés tout naturellement sur le verbe (font exception les noms empruntés au grec comme *philosophus* et *poēta* qui préexistent aux verbes *philosophāri* et *poētāri*). Ce principe sera repris par les grammairiens tardifs, et, par exemple, par Priscien, *De Specie uerborum*, in *G. L. K.* II, p. 434 : « Omnia quoque, quae ex ipso actu agentibus imponuntur ex uerbis nomina, non ex nominibus uerba perficiunt ut *amo amator*, *moneo monitor*, *curro cursor*, *lego lector*, *impero* similiter *imperator*, *consulo consultor*, *duco ductor* ».
(4) Cf. *supra*, p. 132-133.

accessit et *abscessit, incessit* et *excessit, successit* et *decessit.* Il est vraisemblable que ces simples indications, données en passant au milieu des livres « étymologiques » (1) du *De Lingua Latina,* devaient être reprises et développées dans les livres « morphologiques » (2). Du point de vue phonétique, en tout cas, l'adjonction de préfixes posait aussi des problèmes que Varron semble avoir envisagés (3). Mais dans le passage signalé ci-dessus, Varron se contente de signaler la fécondité du procédé : raisonnant sur son exemple, il déclare que même s'il n'existait que les dix préverbes dont il fait état, comme chaque mot primitif peut prendre cinq cents formes fléchies différentes (4), l'adjonction de ces préverbes permettrait, pour un même mot, de porter le nombre de ses formes secondaires de 500 à 500 × 10 = 5000 formes (5).

Les formes litigieuses. Nous avons remarqué chez les grammairiens romains, prédécesseurs ou contemporains de Varron, une tendance à noter les flottements de la morphologie, un goût particulier à mentionner les cas où la langue hésite entre deux formes pour le même emploi. Peut-être trouve-t-on dans ces confidences diverseemnt orientées les traces confuses de l'importune querelle entre Analogistes et Anomalistes ; plus probablement on y trouve un effort pour mettre fin à une anarchie morphologique, un souci de renseigner le public sur le correct et l'incorrect (6).

La critique textuelle a sans doute beaucoup contribué à attirer l'attention des philologues sur les transcriptions obscures ou fautives, sur les formes douteuses ou aberrantes. Alexandrins et Stoïciens se penchent volontiers sur les « anomalies » morphologiques ou « solécismes » (7). Aussi la question du correct ou de l'incorrect a-t-elle sans doute préoccupé les philologues latins comme elle avait préoccupé leurs devanciers grecs:

(1) *L. L.* VI, 38.

(2) Au hasard de ses indications dispersées, Varron étudiant le mot *consortes* (collègues) est amené à mettre en relief l'idée de « rassemblement » incluse dans le préfixe *cum-* (*L. L.* VI, 65) ; étudiant le mot *despondere* « promettre sa fille en mariage », il note l'idée d' « abandon », de « démission », incluse dans le préfixe *de-* (*L. L.* VI, 71).

(3) Cf. *supra,* p. 104.

(4) C'est la théorie de Cosconius ; cf. *supra,* p. 133.

(5) *L. L.* VI, 38 : « A quibus iisdem principiis, antepositis praeuerbiis paucis immanis uerborum accedit numerus, quod praeuerbiis inmutatis additis atque commutatis aliud atque aliud fit : ut enim processit et recessit, sic abscessit et accessit ; item incessit et excessit, sic successit et decessit, discessit et concessit. Quod si haec decem sola praeuerbia essent, quoniam ab uno uerbo declinationum quingenta discrimina fierent, his decemplicatis coniuncto praeuerbio ex uno quinque milia numero efficerentur, ex mille ad quinquagies centum milia discrimina fieri possunt ». — Il y aurait lieu de signaler ici les mots composés du type *argentifodinae* et *uiocurus* mentionnés par Varron (*L. L.* V, 7) ; mais ce genre de mots ne l'intéresse que du point de vue de l'étymologie ou du vocabulaire technique (cf. *infra,* p. 294, 319, 327 et suiv.).

(6) Cf. *supra,* p. 145-146.

(7) Cf. *supra, Introd.,* p. 5.

rappelons-nous que Lucilius, d'après Servius, Pompeius et Isidore de Séville, distinguait « cent » espèces de solécismes (1). Varron ne pouvait manquer de s'intéresser à cet aspect pris par les études grammaticales : il est l'élève d'Aelius Stilo qui commenta le *Chant des Saliens* et les *Lois des XII Tables* (2), il est l'ami de César et de Nigidius Figulus qui, tous deux, s'intéressaient aux hésitations morphologiques (3) ; enfin lui-même, il publie des études sur le théâtre de Plaute (4). Son expérience personnelle devait donc être assez éclairée. Effectivement l'auteur anonyme du traité *De Dubiis nominibus* (5) cite vingt-deux fois le nom de Varron, une fois seulement celui de César, il ne cite même pas celui d'Aelius Stilo. Sur ce seul point précis des flottements morphologiques, Charisius allègue l'autorité de Varron une cinquantaine de fois alors que, pour tout l'ensemble de leurs œuvres, il cite seulement treize fois César et Aelius Stilo trois fois. Si l'on ajoute à ces témoignages les citations nombreuses de Varron faites par Nonius et par Priscien sur le même sujet, et tel ou tel passage du *De Lingua Latina,* on est tenté de croire que l'étude des formes douteuses était une des spécialités varroniennes.

Seulement, il convient de l'avouer tout de suite, tous ces textes sont loin d'avoir la même valeur. Parfois Varron y signale la coexistence de deux formes grammaticales et opte entre les deux formes en justifiant son choix (6), mais parfois il n'opte pas (7) et très souvent, s'il opte, il n'indique pas ses raisons, ou plutôt le compilateur relève le fait brutal de ses préférences sans plus insister (8) ; enfin, plus souvent encore, le même compilateur tire de l'œuvre varronienne une forme « douteuse » sans qu'on sache si elle a fait l'objet chez Varron d'une remarque quelconque (9).

(1) *G. R. F.*, p. 46, fr. 20 ; cf. *supra, Introd.*, p. 14.
(2) *G. R. F.*, p. 57-58 ; p. 74, fr. 68.
(3) Cf. *supra*, p. 145-149.
(4) *Quaestiones Plautinae*, cf. *supra*, p. 27 ; *G. R. F.*, p. 207-208.
(5) *G. L. K.*, V, p. 571-598. Cet auteur est postérieur à Isidore de Séville puisqu'il cite Isidore, p. 582 (s. v. *legumen*).
(6) Cf. *infra*, p. 196, la théorie sur le genre du mot révélé par le genre du diminutif.
(7) Par exemple, *L. L.* IX, 81 : *gladius, gladium* ; *dupondius, dupondium.*
(8) Par exemple, *G. R. F.*, p. 224, fr. 97 : Nonius signale, sans plus que Varron emploie le neutre *palum, -i* (le pieu) au lieu du masculin *palus, -i* ; ou inversement (*G. R. F.*, p. 217, fr. 75) qu'il emploie le masculin *compitus* au lieu du neutre *compitum.* Charisius signale que Varron donne au mot *sal, salis* le genre neutre (p. 135 Barwick). Le *De Dubiis nominibus* mentionne chez Varron l'accusatif masculin *papauerem* au lieu du neutre *papauer* (*G. L. K.* V, p. 586) et le nominatif pluriel masculin *porri* (*ibid.*, p. 588) au lieu de *porra* (poireaux).
(9) Le cas de l'auteur du *De Dubiis nominibus* semble typique à cet égard. Il faut dire qu'à l'époque ou écrit cet anonyme les hésitations morphologiques devaient être encore beaucoup plus nombreuses qu'à l'époque classique : l'anonyme, par exemple, en appelle gravement à l'autorité de Virgile pour déclarer qu'*oppidum* est neutre. C'est pourquoi ses appels à l'autorité de Varron ne signifient pas forcément que Varron a pris parti dans un débat. Toutefois le

La plupart des indications varroniennes sur les formes « douteuses » ont trait aux noms, quelques-unes ont trait aux verbes et aux invariables. En ce qui concerne les noms, la question du genre paraît spécialement retenir l'attention de Varron. On l'a déjà vu occupé par la question du genre dans les mots grecs plus ou moins latinisés, ou mots « bâtards », qui posent des problèmes particuliers (1). Mais le vocabulaire proprement latin trahit aussi des incertitudes à ce sujet. Tantôt Varron déclare que deux formes sont également acceptables sans différence de sens, comme *gladius* et *gladium*, *dupondius* et *dupondium* (2) ; tantôt il fait remarquer que la différence de genre correspond à une différence de sens : *dies* au masculin, dit-il, désigne la « journée », au féminin, le « délai » (3) ; *animus,* masculin, est le principe pensant, *anima,* féminin, le principe vital (4), distinction qu'établissait déjà Accius (5). Sans parler nettement des mots épicènes, Varron signale, on l'a vu, que longtemps le mot *columba* a désigné indifféremment le mâle ou la femelle (6) ; toutefois contrairement à son maître Aelius Stilo pour qui *puer* est, par excellence, une forme commune au masculin et au féminin, Varron propose d'adopter le féminin *puera* (7). Mais tous les exemples qui précèdent sont des cas d'espèce ; dans son *Commentaire* sur le traité de Donat, le grammairien Pompeius signale une règle facile à retenir en cas d'oubli sur le genre d'un mot ; cette règle est, dit-il, de Varron : quand on hésite sur le genre d'un substantif, il n'y a qu'à songer au diminutif ; car le diminutif est en principe du même genre que le positif et appartient à une catégorie où le genre est immédiatement saisissable à la finale du nominatif singulier (type en *-us, -a, -um*) ; exemple : de quel genre est *arbor ? Arbuscula* est féminin, donc *arbor* est féminin (8). On trouve d'autre part, dans Charisius, un extrait de Varron comportant une liste de diminutifs exceptionnels qui n'ont pas le même genre que le positif correspondant (9) : assez manifestement l'extrait complète la citation

seul fait de le citer abondamment prouve que, dans ce domaine, Varron passait pour être l'homme le plus autorisé.

(1) Cf. *supra,* p. 171 et suiv.

(2) *L. L.* IX, 81.

(3) Charisius qui rapporte ce propos, s'empresse d'ajouter que personne n'a jamais observé sérieusement cette distinction : « Varro autem distinxit, ut masculino genere unius diei cursum significaret, feminino autem temporis spatium ; quod nemo seruauit » (p. 141 Barwick).

(4) *G. R. F.*, p. 222, fr. 90.

(5) *G. R. F.*, p. 28, fr. 15.

(6) Cf. *supra,* p. 161.

(7) *G. R. F.*, p. 272, fr. 250 ; cf. *supra,* p. 145.

(8) Pompeius, in *G. R. F.*, p. 271, fr. 247, in *G. L. K.* V, p. 164 : « Ait Plinius Secundus secutus Varronem : quando dubitamus principale genus, redeamus ad deminutionem et ex deminutiuo cognoscimus principale genus. Puta *arbor* ignoro cuius generis sit. Fac deminutiuum *arbuscula*, ecce hinc intellegis et principale genus quale sit ».

(9) Char., p. 42 Barwick, in *G. R. F.*, p. 271, fr. 248 : « Hypocorismata semper generibus suis unde oriuntur consonant, pauca dissonant, ueluti haec

faite par Pompeius. Cet appel à une règle, complété par une liste d'exceptions, suscite deux remarques : 1°) Varron semble ici, une fois de plus, constater dans la pratique la coexistence de l'analogie et de l'anomalie ; 2°) son attitude concernant les flottements du genre grammatical doit être beaucoup moins celle du philosophe que celle du pédagogue soucieux d'enseigner des procédés pratiques pour éviter les incorrections.

Toutefois, si nous acceptons maintenant que *arbor* ne pouvait être pour Varron qu'un mot féminin parce que le diminutif est effectivement *arbuscula*, féminin, nous demeurons étonnés qu'il ait fait, à l'occasion, de *balteum* et de *lupinum* des neutres (1), puisque les diminutifs sont respectivement *balteolus* et *lupillus* (2). Nous sommes étonnés qu'il ait fait de *murmur* un masculin (3), puisque le diminutif employé par Plaute est *murmurillum* (4), de *sagus* un masculin (5), puisque le diminutif employé par César est *sagulum* (6), de *strigile* un neutre (7), au lieu de *strigilis* féminin, puisque le diminutif paraît avoir été *strigilecula*, féminin (8). Varron aurait-il, à l'occasion, utilisé d'autres critères de spécification que celui du diminutif ? Notons alors, à cet égard, que *lupinum*, neutre, se rencontre également chez Caton (9). Notons encore que *guttur*, masculin, *corius*, masculin, *ganeum*, neutre (au lieu de *ganea*, féminin, « un bouge »), *papauer*, masculin, de même que l'expression *luci claro* (10), se rencontrent aussi chez Plaute (11), que *compitus*, masculin (12), se trouve chez Caecilius (13). Notons enfin, parmi des exemples empruntés pour la plupart aux *Menippeae*, que le neutre *anfractum* (14) se rencontre aussi chez Accius (15), que *balteum*, neutre (16), se retrouve chez Properce (17), que *fretus*, masculin (18), se lit chez Ennius, Naevius et

rana hic *ranunculus*, hic *unguis* haec *ungula*, hoc *glandium* haec *glandula*, hic *panis* hic *pastillus* et hoc *pastillum*, ut Varro dixit, haec *beta* hic *betaceus*, haec *malua* hic *maluaceus*, hoc *pistrinum* haec *pistrilla*, ut Terentius in *Adelphis*, [584], hic *ensis ensiculus* et *ensicula*, sic in *Rudente* Plautus [1156] ».

(1) Varr., ap. Non., respectivement p. 286 et 312 Lindsay.
(2) Pl., *Stich.* 591.
(3) Varr., ap. Non., p. 316 Lindsay.
(4) Pl., *Rud.* 1404.
(5) Varr., ap. Non., p. 331 Lindsay.
(6) *B. G.* V, 42, 3.
(7) Varr., ap. Non., p. 330, Lindsay.
(8) Apul., *Flor*, IX, 23, p. 138 Valette (Paris, Belles Lettres, 1924).
(9) *Agr.* 34.
(10) Varr., ap. Non., respectivement p. 305, p. 293, p. 307, p. 323, p. 310 Lindsay.
(11) Pl., respectivement *Mil.* 385 et *Aul.* 304 ; *Poen.* 139 ; *Men.* 703 (et aussi Ter., *Ad.* 359) ; *Poen.* 326 et *Trin.* 410 ; *Aul.* 748.
(12) *G. R. F.*, p. 217, fr. 75.
(13) Caec., ap. Non., p. 288 Lindsay.
(14) Varr., *Men.* 387, p. 225 Büchelor-Heraeus [6].
(15) Acc., ap. Varr., *L. L.* VII, 15.
(16) Varr., ap. Non., p. 286 Lindsay.
(17) Prop., IV, 10, 22.
(18) Varr., ap. Non., p. 303 Lindsay.

Lucrèce (1), que le neutre *ostreum* (2) se voit déjà chez Lucilius (3), que *torques,* féminin, se retrouve chez Properce et chez Ovide (4). Ne peut-on dire alors que, pour le genre des « mots douteux, Varron était fidèle aussi, selon les cas, à une tradition paysanne, à un usage populaire, à une licence poétique. Ainsi s'expliquerait aussi que peut-être par tradition poétique ou populaire, il ait pu faire de *grando* et d'*absinthius* des masculins (5), de *praesepis* (au lieu de *praesepe,* neutre) un féminin (6), de *puteum* et de *palum* des neutres (7). Il ne semble donc pas qu'il faille accorder à la règle de discrimination du genre par le diminutif une extension universelle, même là où les mots considérés ont effectivement un diminutif et une fois défalquées les exceptions officiellement reconnues (8). Il est probable que Varron paysan a aussi voulu suivre, dans certains cas, une tradition de chez lui, que Varron poète a pris, selon l'usage poétique ou selon la mode, des libertés avec le lexique ordinaire. Il est surtout possible que toutes ces tendances se soient chez lui entremêlées.

La notion de nombre comme la notion de genre peut présenter à l'esprit des cas embarrassants (9). César, à l'occasion, donne de menues indications sur ces problèmes (10). Varron de son côté nous recommande de dire *scalae* (une échelle) et non *scala,* parce que *scala,* de par son origine, implique l'idée d'un seul degré (11). Il signale le pluriel *balneae* (bains publics) par opposition au singulier *balneum* (salle de bain d'un particulier) (12) ; il recommande le pluriel *aquae caldae* pour désigner une station thermale (13). Inversement, parce que le singulier a en soi une valeur collective (14), Varron ne croit pas opportun d'employer le pluriel de *capillus* (chevelure) (15) ou de *pix* (poix) (16), comme César ne voulait pas qu'on employât celui de *harena* (17).

Varron se fait aussi l'écho de quelques hésitations de la langue contemporaine sur la déclinaison de tel ou tel mot. Nous avons déjà vu les

(1) Ap. Non., p. 303 Lindsay.
(2) Varr., *Men.* 173, p. 200 Bücheler-Heraeus [6].
(3) Lucil., ap. Non., p. 319 Lindsay.
(4) Varr., *Men.* 170 et Prop., IV, 10, 44 ; Ov., *Fast.* I, 601.
(5) Varr., ap. Non., p. 306 et p. 280 Lindsay.
(6) *R. R.* I, 13, 6.
(7) Varr., ap. Non., p. 320 Lindsay et *G. R. F.*, p. 224, fr. 97.
(8) Cf. *supra,* p. 196, note 9.
(9) Cf. *supra,* p. 163 et p. 163, note 6.
(10) *G. R. F.*, p. 147, fr. 3 (*Caelum, triticum, harena* ne s'emploient qu'au singulier ; *quadrigae, arma, moenia, comitia, inimicitiae* ne sauraient s'employer qu'au pluriel) ; cf. *supra,* p. 163, note 3.
(11) *L. L.* IX, 69.
(12) *L. L.* IX, 68.
(13) *L. L.* IX, 69 : « ..eae cum plures essent, ut Puteolis et in Tuscis, quibus utebantur, multitudinis potius quam singulari uocabulo appellarunt ».
(14) Cf. *supra,* p. 163 et suiv.
(15) Varr. ap. Char., p. 133 Barwick.
(16) *G. R. F.*, p. 185, fr. 4.
(17) Cf. *supra,* p. 164, note 3.

indications qu'il nous donne à ce sujet à propos des mots « bâtards » (1). Concernant les mots indigènes, Varron nous signale lui-même que l'accusatif pluriel *deos* a remplacé *diuos*, employé par les *antiqui*, simple constatation dont il ne tire malheureusement aucune conclusion touchant l'histoire du mot (2). Charisius croit bon de nous signaler que Varron emploie l'ablatif *uetere* et non pas *ueteri* (3), preuve peut-être qu'il répugne à l'action analogique de l'ablatif en *-ī*, comme inversement, on l'a vu, il répugne à l'action analogique de l'ablatif en *-e* dans les thèmes sonantiques (4). Dans ses *Catholica*, Probus relève chez Varron l'emploi du pluriel *hac uis*, au lieu de *hae uires* (5) ; cette forme est commune à Varron et à Lucrèce (6). C'est par son langage même, si l'on en croit Charisius et Nonius, que Varron trahit l'instabilité de la quatrième déclinaison. Déjà la flexion de son temps est objet de querelle, et il prend part à cette querelle (7) ; mais, de surcroît, certains mots chez lui ont tendance à suivre partiellement le paradigme de la deuxième déclinaison : Varron emploie l'ablatif *gelo* au lieu de *gelu* (8), le génitif *sumpti* au lieu de *sumptus* (9), et, inversement, il présente le génitif *uulgus* et l'ablatif *uulgu* respectivement au lieu de *uulgi* et *uulgo* (10). C'est évidemment le nominatif singulier en *-us* qui aide à la confusion entre la quatrième et la deuxième déclinaison, tandis qu'il y a changement très apparent de suffixe si l'on passe de la deuxième à la troisième. Néanmoins là encore les hésitations de la langue ne sont pas exceptionnelles. Et Charisius, par exemple, nous apprend que Varron (11) emploie les mots

(1) Cf. *supra*, p. 171-173.

(2) Varr., *L. L.* III, extrait conservé par le Servius de Daniel, *Aen.* XII, 139, in *G. R. F.*, p. 190, fr. 6 : « ita respondeant cur dicant *deos*, cum de omnibus antiqui dixerint *diuos* ».

(3) Char., in *G. R. F.*, p. 218, fr. 84.

(4) Cf. *supra*, p. 169-170.

(5) Probus, in *G. R. F.*, p. 274, fr. 253.

(6) Lucr. II, 586 ; III, 265 ; cf. E. M. [3], II, p. 1308, s. v. *uis*.

(7) Cf. *supra*, p. 171.

(8) Varr. ap. Non., p. 789 Lindsay.

(9) Varr., ap. Non., p. 778 Lindsay.

(10) Varr., ap. Char., p. 186 Barwick. *Vulgus* est parfois masculin, mais le plus souvent, il est neutre. A ce sujet M. Niedermann parle d'une influence de *pecus, -oris*, neutre, sur le mot *uulgus* (cf. E.M. [3], II, p. 1325, s. v. *uolgus*). Pour Varron cette influence, s'il faut faire appel à elle, aurait pu être tout aussi efficace, puisque, contrairement à la plupart de ses contemporains, il continue à décliner, comme Caton, *pecu*, neutre, gén. : *pecus* ; nom.-acc. plur. : *pecua*, sur le modèle de *cornu* (cf. *L. L.* V, 92 : « *pecunia a pecu* »). — En dehors du témoignage des grammairiens, les manuscrits des *Res Rusticae* sont par eux-mêmes bien caractéristiques concernant les hésitations de Varron sur les flexions de la quatrième déclinaison. Voici un relevé que M. Jacques Heurgon a établi et dont il a eu l'amabilité de me faire bénéficier : 4 accusatifs pluriels *fructos* (*R. R.* I, 1, 5 ; I, 2, 5 ; I, 44, 3 ; II, 5, 7) à côté de très nombreux *fructus* ; un accusatif pluriel *exortos* (II, 3, 6), un *inuectos* (I, 16, 2) ; un ablatif singulier *latrato* (II, 9, 4), un *facto* (ex uno *facto* olei, I, 24, 3), un *querco* (I, 8, 4).

(11) Par ailleurs expert en aviculture, ne l'oublions pas.

palumbi (les ramiers) et non *palumbes* (1), *capus* (le chapon) et non *capo* (2), qu'il lui arrive de dire *imberbi iuuenes*, et non *imberbes* (3), *uectigalium* et non *uectigal*, qu'il emploie indifféremment *gluten* (4) ou *glutinum* (5).

Nonius nous signale encore que Varron préfère *superuacaneus* à *superuacuus*, qu'il emploie, à l'occasion *frigedo* pour *frigus* (6) ; et, par quatre fois, Varron lui-même déclare préférer *aeditumus* (gardien de temple), forme ancienne et respectable, à *aedituus*, forme récente (7). De cet aveu répété, mais concernant un seul mot, on ne saurait tirer, en principe, comme le dit M. Heurgon, aucune conclusion générale et définitive (8). Toutefois, si l'on note que *imberbus* est une forme ancienne, que *gelum* (au lieu de *gelu*) se trouve aussi chez Lucrèce (9) et chez Caton (10), que *palumbus* se voit également chez le même Caton (11), si l'on se rappelle l'attitude de Varron concernant le genre de certains mots douteux (12), il y a présomption que Varron avait réellement tendance, dans certains cas, à préférer les formes du « bon vieux temps ».

Les invariables eux-mêmes présentent parfois deux formes pour le même emploi : Varron signale comme étant en usage *raro* et *rarenter*, formes que les Anomalistes utilisent comme arguments contre l'analogie (13) ; par ailleurs, à *mutuo*, forme d'usage, Varron, si l'on en croit

(1) *G. R. F.*, p. 218, fr. 81.

(2) *G. R. F.*, p. 205, fr. 48.

(3) *G. R. F.*, p. 218, fr. 83. Les deux formes *imberbus* et *imberbis* se rencontrent chez Cicéron, doublets comparables à *hilarus hilaris, sterilus sterilis* : les formes en *-us* sont les formes anciennes.

(4) Comme Lucr., VI, 1069 et Virg., *Georg.* IV, 40.

(5) *G. R. F.*, p. 208, fr. 54 et p. 218, fr. 80.

(6) *G. R. F.*, p. 258, fr. 216 ; Non., p. 304 Lindsay ; *ibid.*, p. 332.

(7) Varr., ap. Gell., *N. A.*, XII, 10, 1 : « *Aeditimus* uerbum Latinum est et uetus ea forma dictum, qua *finitimus* et *legitimus*. Sed pro eo a plerisque nunc *aedituus* dicitur noua et commenticia usurpatione quasi a tuendis aedibus appellatus... M. Varro in libro secundo ad Marcellum de Latino sermone *aeditumum* dici oportere censet magis quam *aedituum*, quod alterum sit recenti nouitate fictum, alterum antiqua origine incorruptum ». Cf. de même *L. L.* VII, 12 ; VIII, 61 ; *R. R.* 1, 2, 1. Varron reconnaît, si du moins Aulu-Gelle traduit bien sa pensée, que les suffixes de ces deux mots sont d'origine différente : *aeditumus*, dit-il, présente le même élément final que *legitimus, finitimus* (même raisonnement concernant les mêmes mots dans un extrait du grammairien Servius Clodius conservé par Cic., *Top.* 36) et *aedituus* est formé *ab aedibus tuendis* ; cf. E. M.[3], I, p. 17, s. v. *aedēs*.

(8) cf. J. Heurgon, *l'Effort de style de Varron dans les Res Rusticae*, in *R. Ph.* XXIV, I (1950), p. 61, cf. *infra*, p. 324 et suiv.

(9) Lucr., V. 205 ; VI, 205 ; VI, 877.

(10) Cat., ap. Non., p. 306 Lindsay.

(11) Cat., *Agr.* 90.

(12) Cf. *supra*, p. 197-198.

(13) *G. R. F.*, p. 191, fr. 11.

Charisius, préfère *mutue*, qui lui paraît plus conforme à l'analogie (1).

En ce qui concerne les verbes, dans un fragment du livre VIII *De Lingua Latina* qui manque à nos manuscrits (2), Varron mentionne un cas d'hésitation entre deux voix : les uns disent *adsentior,* ce sont les plus nombreux ; les autres, s'appuyant sur l'autorité de l'historien Sisenna, disent *adsentio,* comme on dit *sentio* : mais ils ne parviennent pas à vaincre l'usage. D'autre part, Priscien nous révèle que Varron utilisait un parfait *haurii* (de *haurio*) et un parfait *sapui* (de *sapio*), alors que les formes les plus courantes étaient *hausi* et *sapiui* (3).

De ces indications très disparates données par Varron ou concernant Varron, il ressort que notre auteur s'est très vivement et peut-être très particulièrement intéressé au problème des formes litigieuses. Au moins en ce qui concerne les genres douteux, il a essayé de bannir partiellement l'équivoque en donnant une règle pratique de discrimination par les diminutifs. Mais il a obéi aussi à ses goûts personnels et aux usages du temps. Et il semble en effet qu'en traitant ce problème, il ait suivi la mode qui poussait ses contemporains à se pencher avec curiosité sur les flottements de la morphologie (4). Ce faisant, en tout cas, il s'est acquis la réputation d'un expert puisque, quatre cents ans plus tard, Nonius dans le *De Compendiosa doctrina,* pour étoffer son chapitre *De Indiscretis generibus,* n'utilise pas moins de quatre-vingt dix exemples tirés de Varron (5).

Conclusion sur la morphologie varronienne.

Il serait aussi vain pour un moderne de critiquer la morphologie de Varron que de critiquer sa phonétique. Ce qu'on peut dire sans injustice, c'est que le plus gros défaut de cette morphologie est d'être incomplète ; encore ce défaut est-il beaucoup plus imputable à notre tradition fragmentaire qu'à l'auteur lui-même. Là où nous pouvons atteindre son étude des formes, il faut reconnaître que Varron, comme il l'annonçait lui-même, non sans vantardise, au livre X *De Lingua Latina* (6) a fait un gros effort personnel : il a consulté ses prédécesseurs, mais il a repensé leurs doctrines : il a surtout interrogé le langage afin que sa morphologie répondît plus à un examen des faits qu'à une théorie préconçue (7).

Or l'examen des faits lui montre que tout n'est pas parfaitement limpide en morphologie, que l'économie des formes ne se ramène pas à un système simple et unique. Pour lui le langage, à cet égard, est une sorte de masse, de matière première héritée *a natura* et sur laquelle

(1) Char., p. 266 Barwick ; cf. aussi *mutuiter, Men.*, p. 220, fr. 346 et *probiter,* p. 219, fr. 342 Büchcler-Heraeus [6].
(2) Varr., *L. L.* VIII, ap. Gell., *N. A.* II, 25, 9, in *G. R. F.*, p. 192, fr. 12 ; in éd. Kent II, p. 602, fr. 9.
(3) Prisc., in *G. R. F.*, p. 196, fr. 23 et p. 277, fr. 262.
(4) Cf. *supra,* p. 194-195.
(5) Nonius, éd. Lindsay, I, p. 279-344.
(6) *L. L.* X, 9-11, passage cité *supra,* p. 47.
(7) Cf. *supra,* p. 151.

agissent des courants variés. Ces courants ce sont avant tout la Règle et l'Usage. La Règle est un produit de la Raison, une tentative pour normaliser les formes ; l'Usage, c'est la réaction spontanée des sujets parlants à l'égard de la Règle. La Règle elle-même n'est pas forcément à sens unique. Il peut y avoir lutte ou superposition de plusieurs principes, comme pour les mots « bâtards » sur lesquels agissent une règle étrangère et une règle indigène (1). L'Usage, lui aussi, a des aspects variés. Il obéit, selon les cas, les dates ou les individus, à la tradition qui peut être locale ou nationale, à la mode, à des influences diverses. En tout état de cause, il va souvent se jeter à la traverse de la Règle. Ainsi surgissent des doubles emplois, des formes litigieuses, des anomalies apparentes ; ainsi s'effacent des formes tombées en désuétude. De surcroît, à côté de la Règle et de l'Usage, apparaît parfois le principe d'autorité *(auctoritas)*. Varron, dans les textes qui nous sont parvenus, en fait deux fois mention. Il en signale d'ailleurs plutôt l'existence qu'il n'en affirme l'efficacité. Il déclare que, sur la foi de César, il conviendrait de donner le timbre *-i-* à la voyelle de son indéterminé que l'on trouve devant labiale dans les mots du type *maximus maxumus,* mais lui-même, il n'a peut-être pas sérieusement obéi au principe qu'il donnait (2). Une autre fois, il convient que l'autorité de Sisenna, dont se réclamaient certains puristes, n'a pu faire éliminer la forme *adsentior* au profit de *adsentio* (3). Enfin, sans le nommer et sans lui faire un sort particulier, il fait état d'un quatrième principe : la loi d'analogie, au sens moderne de ce mot. L'analogie, prise dans ce sens, est pour lui un cas de la *consuetudo,* c'est-à-dire de l'Usage, ou un principe intermédiaire entre la Règle et l'Usage. C'est ainsi qu'il nous parle d'un nominatif *frugis* (4) (au lieu de *frux,* d'ailleurs rare (5)) établi *secundum consuetudinem* sur le modèle de *auis* et *ouis.* De même il nous parle d'une forme *cols* (6), nominatif *secundum naturam,* remplacé ultérieurement par la forme *colis* (7), établie, elle aussi, sur le modèle de *auis.* Seulement, dit-il, il n'y a influence analogique, et partant infraction à la règle, que par obéissance à une autre règle, celle de l'euphonie : *ouis* en effet repose sur un ancien **ous,* de prononciation difficile, et qui a subi l'*additio* d'un *-i-*. Ainsi la forme *colis* est à la fois un produit de l'Usage et de la Règle qui ici se confondent (8). Toutefois l'influence analogique,

(1) Cf. *supra,* p. 171 et suiv.

(2) Cf. *supra,* p. 84 et p. 125.

(3) Cf. *supra,* p. 201.

(4) Non attesté ailleurs que dans ce passage de Varron, *L. L.* IX, 76 : « Nam et *frugi* rectus est natura *frux,* at secundum consuetudinem dicimus ut haec *auis,* haec *ouis,* sic haec *frugis* ».

(5) On le trouve chez Ennius, *Ann.* 314, éd. Vahlen[2].

(6) Inattesté ailleurs que dans ce passage, *L. L.* IX, 76.

(7) Pour *colis* au lieu de *caulis,* cf. *supra,* p. 88.

(8) Doctrine à la fois suggestive et fantaisiste exposée dans *L. L.* IX, 76 : « Sic secundum naturam nominandi est casus *cols,* secundum consuetudinem *colis,* cum utrumque conueniat ad analogiam, quod et id quod in consuetudine non est cuius modi debeat esse apparet, et quod est in consuetudine nunc in recto

elle aussi, est un principe capricieux. Il ne faut pas lui accorder un crédit universel : ce n'est pas parce que l'on emploie *liticen* et *tibicen* qu'il faut se croire autorisé à employer *citharicen* (1).

Ainsi règle, usage, autorité, attirance analogique agissent sur le langage comme des forces variées et variables dont la morphologie est la résultante, elle-même variable avec le temps. A voir Varron mettre en œuvre ces sages idées, nous regrettons d'autant plus que sa morphologie pratique nous échappe en grande partie. Du moins ce qui en subsiste nous révèle-t-il abondamment, outre ses vues pénétrantes et quasi modernes sur certains points (2), son mépris des formules toutes faites, son goût de l'analyse attentive, son esprit de discrimination et, une fois de plus, son éclectisme. D'ailleurs cet éclectisme scientifique est proclamé nettement par Varron en un passage qu'a conservé Diomède et qui peut servir de conclusion au présent chapitre. Aussi bien les quelques lignes qui précèdent n'en sont-elles que la paraphrase : « La latinité, c'est l'observance du parler correct dans le cadre de la langue latine. Elle repose, comme l'affirme Varron, sur les quatre éléments que voici : nature, analogie, usage, autorité. La nature des verbes et des noms est immuable, et personne ne nous a transmis plus ou moins que ce qu'il a reçu. Car si un homme prononce *scrimbo* le mot *scribo*, ce n'est pas la règle de l'analogie, c'est la nature même par définition qui le convainc d'erreur. L'analogie, elle, selon les techniciens, est la systématisation du langage offert par la nature, et elle établit le départ entre la langue de l'homme inculte et la langue de l'homme cultivé, comme on sépare l'argent du plomb. L'usage, lui, a autant de portée que

casu, eadem est analogia ac pleraque, quae ex multitudine cum transeunt in singulare, difficulter efferuntur ore. Sic cum transitetur ex eo quod dicebatur haec *oues*, una non est dicta *ous* sine I, sed additum I ac factum ambiguum uerbum, nominandi an patrici esset casus. Ut *ouis* et *auis*. » (De même le nominatif « naturel » est *cols*, le nominatif « usuel » *colis*, encore que les deux formes se concilient avec la régularité grammaticale, car la forme qui n'est pas « usuelle », on voit clairement à quelle catégorie elle devrait appartenir [celle de *urbs*] et dans la forme qui est maintenant « usuelle » au nominatif, il y a application de la même règle que dans la plupart des mots difficiles à prononcer lorsqu'ils passent du pluriel au singulier. Ainsi quand on partait de la forme parlée *oues*, la forme de singulier n'était pas *ous* sans *-i-*, mais on ajoutait un *-i-*, et on a abouti à une forme ambiguë dont on pouvait se demander si elle était nominatif ou génitif. Ce qui est vrai de *ouis* est vrai de *auis* ».

Derrière cette théorie étrange, il faut peut-être voir un essai de Varron pour expliquer l'identité originelle et la parenté flagrante des deux types de thèmes dits sonantiques : 1°) types en *-i-* d'une part (*cīuis, classis*) ; 2°) types « mixtes » d'autre part (*mēns, urbs*). La philologie moderne reconnaît, elle aussi, l'identité de ces deux types, mais pour une raison inverse, elle établit qu'il y a eu au contraire *demptio litterae* dans le cas de *_ment(i)s_, *_urb(i)s_ par analogie avec les thèmes consonantiques du type *rēx* (Ernout, *Morph.* [2], p. 89).

(1) *L. L.* VIII, 61. On dit en effet *citharoedus*.

(2) Par exemple, théorie du genre (*supra*, p. 160), théorie du collectif (*supra*, p. 163), théorie du parfait (*supra*, p. 186).

l'analogie, non pas en théorie, mais en pratique : car il tire sa valeur de l'accord du grand nombre de telle façon que le raisonnement théorique, sans aller jusqu'à l'approuver, l'admette cependant ; la théorie en effet a pris l'habitude d'adopter, en les empruntant à la masse même de la langue courante, les formes qui ont trouvé crédit. L'autorité est le dernier élément normatif du langage. C'est lorsque tous les autres éléments font défaut qu'on a recours à celui-là, comme à une bouée » (1).

(1) Varr., ap. Diom. in *G. L. K.* I, p. 439 (*G. R. F.*, p. 289, fr. 268) : « Latinitas est incorrupte loquendi obseruatio secundum Romanam linguam. Constat autem, ut adserit Varro, his quattuor : natura, analogia, consuetudine, auctoritate. Natura uerborum nominumque immutabilis est nec quicquam aut minus aut plus tradidit nobis quam quod accepit. Nam si quis dicat *scrimbo* quod est *scribo,* non analogiae uirtute, sed naturae ipsius constitutione conuincitur. Analogia sermonis a natura proditi ordinatio est secundum technicos neque aliter barbaram linguam ab erudita quam argentum a plumbo dissociat. Consuetudo non ratione analogiae, sed uiribus par est, ideo solum recepta quod multorum consensione conualuit, ita tamen ut illi artis ratio non accedat sed indulgeat. Nam ea e medio loquendi usu placita adsumere consueuit. Auctoritas in regula loquendi nouissima est. Namque ubi omnia defecerint, sic ad illam quemadmodum ad ancoram decurritur ».

Charisius, s'inspirant de la même source varronienne, reproduit textuellement, à trois ou quatre mots près, les mêmes propos, mais plus indélicat que Diomède, il ne cite pas Varron (p. 62-63 Barwick). Au reste, Quintilien déjà, sans plus citer Varron, dit aussi : « Sermo constat ratione [i.e. *analogia*], uetustate [i.e. *natura*], auctoritate, consuetudine ». Saint Augustin (*G. L. K.* V, p. 494), Mar. Victorinus (*G. L. K.* VI, p. 189) et Audax (*G. L. K.* VII, p. 322) font reposer la *latinitas* sur la *ratio,* l'*auctoritas,* la *consuetudo.* Si ces auteurs omettent de mentionner la *natura,* c'est apparemment que cette notion de masse inerte du langage sur laquelle jouent les trois principes de l'autorité, de l'usage et de la systématisation, est une notion qui va de soi. On constate, en tout cas, qu'il y a là, concernant la morphologie, une tradition éclectique qui semble bien se rattacher à Varron.

Sans se cantonner dans le cadre limité de la doctrine varronienne, M. Barwick a étudié, dans une très large perspective chronologique, la formation et l'évolution des données que Varron désigne par *natura, analogia, consuetudo, auctoritas* ; cf. Barwick, *Palaemon,* p. 182 et suiv., et, en particulier, p. 213.

CHAPITRE III

LES ORIGINES ET LES ELEMENTS DU LATIN

Le problème des origines du latin : histoire et philologie.

Varron a écrit vingt-cinq livres d'*Antiquités humaines* et vingt-cinq livres *De Lingua Latina,* quatre livres *De Vita populi Romani* et trois livres *De Origine linguae Latinae* : il est à la fois historien et philologue. En traitant le problème des origines et des éléments du latin, il va mêler les considérations historiques aux considérations grammaticales. Cette attitude, nous nous attendions à la trouver chez lui, elle est d'ailleurs parfaitement légitime. En principe on ne peut que le louer d'avoir cherché à éclairer sa difficile enquête philologique à la lumière de l'histoire, et, le cas échéant, d'avoir étayé une théorie historique à la lumière de la philologie. C'est là une méthode scientifique et, on peut le dire, une méthode moderne. Mais précisément, s'agissant de Varron, elle présente pour un lecteur moderne de graves inconvénients, dont Varron n'est d'ailleurs pas responsable. Cette méthode n'est viable que si histoire et philologie pour bâtir une doctrine commune s'appuient sur une base de départ solide, sur des données sérieusement acquises, sur des procédés d'investigation contrôlés. Or, c'est une banalité de le dire, la grammaire, discipline tard venue dans l'histoire des sciences, n'est pas encore à l'époque varronienne en pleine possession de ses moyens ni de ses procédés de travail (1) ; Varron est précisément de ceux qui cherchent à lui donner sa forme et son indépendance. Quant à l'histoire romaine, pour cette obscure période des origines, elle est encore exclusivement tributaire de la légende et de ses traditions divergentes : il y a le cycle arcadien de Faunus-Evandre, le cycle trojano-latin d'Enée-Latinus, le cycle romano-sabin de Romulus-Tatius, le cycle étrusque de Servius-Mastarna. Sans doute les historiens latins, de Fabius Pictor à Varron lui-même, s'efforcent de concilier les inconciliables, d'amalgamer les [illegible] flottantes ; mais leurs efforts n'aboutissent qu'à des trou[illegible] [illegible]ses qu'arbitraires et compliquées (2). Appuyée sur

[illegible] les laborieux travaux entre-

de pareilles données historiques, une doctrine philologique ne saurait être ni ferme ni même cohérente.

Ce qui complique encore les choses, c'est que les ouvrages historiques de Varron ne nous sont point parvenus ; nous n'en avons que des fragments, pour la plupart fort brefs (1). Qui plus est, son ouvrage, sans doute capital, sur l'*Origine du latin,* ne se présente plus à nous aujourd'hui que sous forme d'un fragment unique dans le recueil de M. Funaioli (2). Le *De Lingua Latina*, dans sa partie conservée, nous donne, il est vrai, des renseignements utiles : mais l'auteur, comme il fallait s'y attendre, n'ayant plus particulièrement en vue le problème des origines, déjà traité par lui historiquement et philologiquement (3), procède en général par allusions brèves. Dans les indications grammaticales que nous pouvons saisir, souvent en effet l'arrière-plan historique nous échappe, ou parfois même nous croyons sentir Varron philologue bridé par Varron historien. Bref la doctrine varronienne devait être en principe flottante et arbitraire, les lacunes de la tradition n'ont fait pour nous qu'en accentuer le flottement.

Les recherches sur les origines et les éléments du latin. Devanciers et contemporains de Varron.

Du reste, dans ces travaux de recherches sur les origines et sur les éléments du latin, Varron n'apparaît pas comme un isolé. Le problème des affinités du latin et du grec, le problème de la parenté du latin avec les langues et dialectes de l'Italie s'étaient déjà posés plus ou moins nettement pour ses prédécesseurs et se posaient pour ses contemporains. Du point de vue philologique, ce goût de l'enquête sur les *peregrina* (ou *barbara*) et les *uernacula uerba* (4) est peut-être dû en partie, à la fréquentation des Γλῶσσαι alexandrines. Car toute une floraison de glossaires dialectaux apparaît à l'époque hellénistique (5). Callimaque semble ouvrir la voie avec ses Ἐθνικαὶ ὀνομασίαι, répertoire où il présente les différents noms donnés à la même chose dans les

pris par Pictor, Caton et Varron pour concilier de façon logiquement et chronologiquement valable le cycle d'Enée et celui de Romulus (voir en particulier p. 326-354 et p. 533-537).

(1) Recueillis par Peter dans *H.R.R.*, T. 2, p. 9-25 ; Riposati, *De Vita pop. Rom.*, p. 280-316.

(2) *G. R. F.*, p. 185, fr. 3 (cité *supra*, p. 128, note 4) ; cf. *supra*, p. 24 et suiv.

(3) Si toutefois le *De Origine linguae Latinae* est bien antérieur au *De Lingua Latina* (cf. *supra*, p. 26-27 et *Tableau*, p. 30) ; en tout cas le traité des *Antiquités*, dédié à César, est à coup sûr antérieur au *De Lingua Latina* (cf. *supra*, p. 26) et d'ailleurs, pour les données historiques, Varron renvoie expressément du *L. L.* aux *Antiquités* (*L. L.* VI, 13 : « ut Antiquitatum libris demonstraui » ; cf. *infra*, p. 233, note 7).

(4) Pour ces expressions, cf. *L. L.* V, 77, 100, 103, 167 (*peregrina*) ; V, 3, 77, 104 ; VI, 40 ; X, 69 (*uernacula*) ; VII, 64 (*barbara*).

(5) Cf. Graefenhan, *Gesch. d. klass. Phil.* I, p. 526 et suiv. Avant l'époque alexandrine, la dialectologie avait d'ailleurs déjà été abordée, à l'occasion. Socrate, dans *Protag.* 346 *e*, signale, par exemple, que Simonide se sert du dialecte de Mytilène.

diverses provinces (1). Moschos rédige une Ἐξήγησις Ῥοδιακῶν λέξεων (2). Après son maître Denys, surnommé Ἴαμβος, qui lui prépare le chemin avec son traité Περὶ διαλέκτων (3), Aristophane de Byzance publie ses Ἀττικαὶ λέξεις (4) et ses Λακωνικαὶ γλῶσσαι (5). Istros s'intéresse aussi aux locutions de l'Attique (6) et Philochoros aux inscriptions de la même province (7). Hermonax, philologue dont les dates sont mal connues, rédige un glossaire de mots crétois : Κρητικαὶ γλῶσσαι (8).

Même chez les Stoïciens on trouve ce goût de la dialectologie, moins prononcé certes que chez les Alexandrins, mais évident néanmoins. Diogène de Babylonie donne la définition d'un dialecte (9). Cratès de Mallos écrit un Περὶ τῆς Ἀττικῆς διαλέκτου (10) et un Περὶ τῆς Ἀττικῆς λέξεως (11).

Malheureusement, nous ne connaissons même pas la liste complète de tous ces travaux, et, en dehors des titres indiqués, seuls ont survécu de très menus fragments. Il est évident toutefois que l'impulsion était donnée aux recherches dialectologiques. Notons, pour finir, l'opinion des grammairiens grecs, contemporains ou quasi contemporains de Varron, concernant les rapports du grec et du latin. Elle nous est donnée par Denys d'Halicarnasse, grammairien lui-même à ses heures (12) : les Romains, dit-il, en substance, ne parlent pas une langue exclusivement barbare, ils ne parlent pas non plus vraiment le grec, mais quelque chose d'intermédiaire entre les deux (13).

A Rome même, selon Jean le Lydien, Caton, dans ses *Origines,* décèle une parenté entre le latin et le grec, il spécifie même qu'il s'agit d'une parenté avec le dialecte éolien (τὴν Αἰολίδα), c'est-à-dire avec celui que parlait l'Arcadien Evandre (14). C'est à l'époque de Sylla, apparemment (15), qu'Hypsicratès rédige son traité sur les mots latins empruntés au grec (16).

(1) Ath., VII, 329 *a*.
(2) Id. XI, 485 *e*.
(3) Ath., VII, 284 *b*.
(4) Id. XIV, 619 *b c*.
(5) Id. III, 77 *a* ; 83 *a*.
(6) Ἀττικαὶ λέξεις, cf. Croiset, *Litt. grecque* V, p. 97.
(7) Cf. Croiset, *ibid.* V, p. 98.
(8) Ath., III, 76 *e* ; 81 *f*.
(9) Von Arnim, *Stoic. fragm.* III, p. 213, fragm. 20 (= Diog. Laert. VII, 56) : « Διάλεκτος δέ ἐστι λέξις κεχαραγμένη ἐθνικῶς τε καὶ Ἑλληνικῶς ».
(10) Ath., III, 114 *a* ; VI, 235 *b c* ; XI, 495 *a* ; 497 *e* ; XIV, 653 *b*. Cf. Della Corte, *Filologia,* p. 7, note 1.
(11) Id. IX, 366 *f*.
(12) Cf. *supra,* p. 76.
(13) D. H., *Ant. rom.* I, 90, 1 : « Ῥωμαῖοι δὲ φωνὴν μὲν οὔτ' ἄκραν βάρβαρον οὔτ' ἀπηρτισμένως Ἑλλάδα φθέγγονται, μικτὴν δέ τιν' ἐξ ἀμφοῖν ».
(14) Lyd., in *G. R. F.*, p. 311, fr. 295 : « Οὐδὲ ἀγνοήσας ὁ Ῥωμύλος, ἢ οἱ κατ' αὐτόν, δείκνυται κατ' ἐκεῖνο καιροῦ τὴν Ἑλλάδα φωνήν, τὴν Αἰολίδα λέγω, ὥς φασιν ὅ τε Κάτων ἐν τῷ περὶ Ρωμαϊκῆς ἀρχαιότητος, Βάρρων τε ὁ πολυμαθέστατος ἐν προοιμίοις τῶν πρὸς Πομπήιον αὐτῷ γεγραμμένων [cf. *supra*, p. 25], Εὐάνδρου καὶ τῶν ἄλλων Ἀρκάδων εἰς Ἰταλίαν ἐλθόντων ποτὲ καὶ τὴν Αἰολίδα τοῖς βαρβάροις ἐνσπειράντων φωνήν ».
(15) Cf. Funaioli, *G. R. F.*, p. 107.
(16) Gell., *N. A.* XVI, 12, 5 : «... idque dixisse ait [Cloatius Verus] Hypsicra-

On sait fort peu de choses sur ce grammairien, grec d'origine. Aulu-Gelle parle avec éloge de son traité : il croit y voir, au moins partiellement, la source d'un ouvrage similaire écrit plus tard, sous Auguste, par Cloatius Vérus (1). Mais il reproche à Hypsicratès d'avoir parfois trop généralisé son système d'étude, de voir trop volontiers du grec partout. Varron cite nommément Hypsicratès parmi ses sources (2). Et, sans le nommer, il paraît lui faire le même reproche qu'Aulu-Gelle (3) : dans un fragment du *De Sermone Latino ad Marcellum* (4), en effet, Varron rattache *faenerator (fenerator)* (5) à *fetus, fecunditas,* condamnant implicitement l'étymologie d'Hypsicratès, selon qui le mot est un calque du grec φαινεράτωρ (d'ailleurs inconnu), lui-même issu de φαίνεσθαι ἐπί τό χρηστότερον (6).

Les fragments d'Hypsicratès sont trop peu nombreux (trois en tout dans le recueil de M. Funaioli) (7) pour qu'on puisse se faire une idée de son système. Mais, même s'ils l'ont partiellement condamné, il est intéressant de noter sa vogue chez les anciens. Il est intéressant de constater aussi que les recherches sur les rapports du latin et du grec attiraient déjà les chercheurs avant Varron. Telle fut aussi, semble-t-il, une des spécialités de Tyrannion l'Aîné : élève de Denys le Thrace, ami d'Atticus, amené à Rome par Lucullus en 67, il écrit un traité sur les affinités du latin et du grec (8). Varron connaissait bien ses travaux (9). Malheureusement nous n'avons pratiquement rien de lui. Lucius Ateius Praetextatus, dit aussi Ateius Philologus, contemporain de Varron, ami de Salluste (10), grammairien, rhéteur et à l'occasion jurisconsulte, s'est intéressé aussi aux emprunts faits par le latin au grec. Son œuvre, sans doute maîtresse, s'intitulait *Glossematorum Liber* (ou *Libri*). On devait donc y retrouver la tradition des Γλῶσσαι alexandrines, ce qui serait assez normal chez un affranchi d'origine athénienne (11) dont la culture grecque devait être plus précise que celle des philologues romains. Quoi qu'il en soit, c'est apparemment(12) dans cet ouvrage qu'Ateius mention-

tem quempiam grammaticum, cuius libri sane nobiles sunt super his, quae a Graecis accepta sunt ».

(1) Gell., *id.*, *ibid.*

(2) *L. L.* V, 88. Cf. *supra*, p. 108.

(3) Ici, comme souvent ailleurs (cf. *supra*, p. 38), Aulu-Gelle doit s'inspirer de Varron.

(4) *G. R. F.*, p. 201, fr. 36.

(5) Graphie la plus autorisée (E. M.^{3}, I, p. 401, s.v. *fēnus*), conforme d'ailleurs à la prononciation de Varron et de Caton (*G. R. F.*, p. 10, *Test.* 2).

(6) *G. R. F.*, p. 108, fr. 2. La critique de Varron à l'adresse d'Hypsicratès était peut-être d'ailleurs assez nuancée. Cf. *supra*, p. 107, note 1.

(7) *G. R. F.*, p. 107-108.

(8) Cf. *G. R. F.*, p. XVI ; Sergius, *Explan. in Donat.*, *G. L. K.* IV, p. 529.

(9) Cf. *supra*, p. 9 et 70.

(10) Cf. *infra*, p. 306.

(11) Suet., *De Gramm.* 10, 1.

(12) La plupart des fragments conservés ne comportent pas le titre de l'ouvrage d'où ils sont extraits ; toutefois, il est probable, vu leur caractère, qu'ils sont tirés du *Glossematorum Liber* ; cf. Funaioli, *G. R. F.*, p. 138.

nait telle ou telle dette du lexique latin à l'égard de l'hellénisme (1). Il est d'ailleurs fort possible que Varron ait puisé chez lui certains renseignements (2).

Tout autre paraît avoir été l'attitude d'Aelius Stilo. Avec ses commentaires sur le *Chant des Saliens* (3), ses Commentaires sur les *Lois des XII Tables* (4) et ses Etudes sur Plaute (5), Aelius a naturellement touché à des problèmes lexicologiques. Sans doute, le grec n'est-il pas tout à fait absent de ses études : il semble alléguer un rapprochement entre νειός et *nouus* à propos de *noualis ager* (6), et déclare que *petaurista* est un emprunt au grec (7). Mais d'une façon générale, Varron affirme que son maître n'est pas toujours bien inspiré dans ses considérations sur l'origine des mots, qu'il explique systématiquement le latin par le latin et ne prête pas une attention suffisante aux rapports de la langue grecque avec la langue latine (8). Il donne çà et là de son accusation des preuves précises sinon pertinentes (9). En revanche, Aelius Stilo semble avoir accordé quelque importance aux rapports du latin avec les dialectes italiques. On trouve en effet, dans les fragments que les compilateurs rapportent sous son nom, un rapprochement du latin avec l'osque (10), un autre avec le prénestin (11), un autre encore avec le parler de Lanuvium (12), et enfin un mot sabin : *Sancus* (13).

(1) Par exemple : *orchitis,* ou *orchis* (grosse olive) rapproché de gr. ὄρχις (*G. R. F.*, p. 139, fr. 6) ; *stroppus* (guirlande, bandeau) rattaché à gr. στρόφιον (*ibid.*, p. 139, fr. 7).

(2) Varr., *L. L.* V, 108 : origine et sens de *orchitis* (grosse olive), à rapprocher de At. Philol., in *G. R. F.*, p. 139, fr. 6.

(3) Varr., *L. L.* VII, 2 ; *G. R. F.*, p. 57-58.

(4) *G. R. F.*, p. 66, fr. 36 ; p. 71, fr. 57 ; p. 74, fr. 68.

(5) *G. R. F.*, p. 58-59.

(6) *G. R. F.*, p. 63, fr. 21.

(7) *G. R. F.*, p. 64, fr. 28.

(8) Varr., *Rer. diuin. XIV,* ap. Gell., *N. A.* I, 18, 1 : « In quo L. Aelius noster, litteris ornatissimus memoria nostra, errauit aliquotiens. Nam aliquot uerborum antiquorum Graecorum, perinde atque essent propria nostra, reddidit causas falsas... Multa uetera illorum ignorantur, quod pro iis aliis nunc uocabulis utantur ». Cf. Della Corte, *La Filologia,* p. 166.

(9) Par exemple, Aelius rattache apparemment le mot *puteus* à *pote* (cf. Fest., p. 238 Lindsay), doctrine que Varron rappelle pour lui préférer un rapprochement avec éolien πύτεον « potable » (*L. L.* V, 25) ; Aelius rattache *lepus* (lièvre) à « *leuipes* », Varron préfère rattacher le mot à l'éolien λέπορις (*L.L.* V, 101 ; *R. R.* III, 12, 6).

(10) *G. R. F.*, p. 60, fr. 8 : le mot *dalinus* (fou) se rencontrerait aussi en osque.

(11) *G. R. F.*, p. 67, fr. 40 : *tongere* signifie en latin *noscere,* les Prénestins disent *tongitio* pour exprimer ce que les Latins expriment par *notio* ; cf. E.M. [3], II, p. 1227, s.v. *tongeō.*

(12) *G. R. F.*, p. 73, fr. 64 : *nefrendes* (au sens de « reins ») est à rapprocher de *nebrundines,* mot employé à Lanuvium, et de *nefrones,* mot employé par les Prénestins (cf. E. M. [3], II, p. 773).

(13) *G. R. F.*, p. 60, fr. 9 (= *L. L.* V, 66) « Aelius Dium Fidium dicebat Diouis filium ... et putabat hunc esse Sancum ab Sabina lingua et Herculem a Graeca ».

Ainsi, dès l'abord, sur cette question des origines et des éléments du latin, on croit sentir chez les devanciers et chez les contemporains de Varron une sorte de querelle et, en tout cas, *grosso modo,* une dualité de tendances. Les uns, poussés peut-être par l'amour-propre national, se refusent à donner au grec une place importante dans la formation du lexique latin ; les autres, influencés, bon gré mal gré, par la vogue de l'hellénisme, acceptent et reconnaissent l'influence du grec sur la langue latine.

L'étude de l'hellénisme varronien se heurte à de grandes difficultés.

Varron est un helléniste averti. Comme les lettrés de son temps, non seulement il lit le grec, mais il l'écrit. Dans ses *Menippeae,* la loi du genre l'exige, il affectionne même une sorte de langage hybride où l'on trouve mêlés le grec et le latin. Plus de la moitié des titres sont rédigés en grec (1) ; souvent des mots grecs sont syntaxiquement insérés dans la phrase latine (2) et les mots latinisés du type *scyphus* ou *marsuppium* (3) sont fort nombreux. Mais ce n'est là encore qu'un hellénisme de dilettante, une sorte de virtuosité amusée auxquels Plaute s'est essayé avant Varron. Or, si pour étudier de ce point de vue l'hellénisme varronien nous n'avons que les fragments, d'ailleurs nombreux, des *Menippeae* (4), pour l'étude de la doctrine scientifique sur les affinités du grec et du latin, on se heurte à des difficultés plus grandes encore. Car outre la disparition quasi totale de textes importants déjà signalée (5), le seul document, d'ailleurs partiel, que nous ayons, le *De Lingua Latina* est, du point de vue de l'hellénisme, extrêmement corrompu. Le copiste de *F* est aussi malhabile que possible à transcrire le grec. Force est donc de recourir aux restitutions, avec tous les dangers qu'elles comportent, pour une étude de détail. Bien souvent il faudrait rompre le fil du raisonnement pour intercaler l'une des deux réserves suivantes : « si toutefois l'on peut faire confiance au manuscrit *F* » ou « si l'on veut bien admettre telle conjecture » (6). Cet aveu fait une fois pour toutes, nous allons envisager successivement l'attitude de Varron historien et celle de Varron philologue.

(1) Cf. *Conspectus saturarum* des *Menippeae* dans *Petronii Saturae* de Bücheler-Heracus [6], p. 179-180.

(2) Par exemple : « *cultelli* ἐμπαιστοί (ciselés) » (*Men.* 197, p. 203 B [6]) ; « quiddam ἑλκυστικόν (attirant) » (*Men.* 176, p. 201) ; « genus φιλοθέωρον (amateur de spectacles) » (*Men.* 210, p. 204) ; « dolorem ἀδιάφορον (indifférente) » (*Men.* 177, p. 201) ; « qui Augeae egessit κόπρον (fumier) » (*Men.* 70, p. 188) etc...

(3) *Scyphus* (la coupe), calque de σκύφος (*Men.*, 7, p. 182 B [6]) ; *marsuppium* (la bourse), calque de μαρσύπιον (*Men.* 39, p. 185 B [6]), le mot est déjà dans Plaute (*Cas.* 490 ; *Rud.* 547).

(4) On trouve 591 fragments dans Bücheler-Heracus [6].

(5) Cf. par exemple, *supra,* p. 206.

(6) A cet égard, on renvoie une fois pour toutes à l'édition du *De Lingua Latina* de L. et A. Spengel dont l'apparat, le cas échéant, donne dans le détail les transcriptions grecques des copistes ; on renvoie à cette édition et à l'édition Kent pour les conjectures.

L'Arcadisme de Varron et son attitude d'historien : la théorie de l'héritage primitif.

Varron vit donc à une époque où la civilisation romaine s'est déjà très fortement imprégnée d'hellénisme : dans tous les domaines, artistique, scientifique, philosophique, littéraire, l'influence des penseurs grecs est dominante. Et voici qu'une étude attentive du grec révèle à Varron une indéniable parenté des deux langues, grecque et latine, dans leur système grammatical et souvent dans leur vocabulaire. D'où peut venir cette parenté ?

On sait que, par un remaniement laborieux des récits légendaires, annalistes et historiens romains s'efforcent, après les Grecs, de reculer dans le temps l'apport de l'hellénisme afin de lui conférer des titres de noblesse et de le noyer dans les origines romaines. Varron, après d'autres, n'a pas manqué de collaborer à ces efforts. La légende des Pélasges, la légende de Faunus-Evandre et celle des origines troyennes de Rome sont bien caractéristiques à cet égard.

D'après Varron (1), en effet, les Pélasges, peuplade d'origine grecque chassée de sa patrie, consultent l'oracle de Dodone. Sur son conseil, ils viennent en Italie *(Saturnia tellus)* partager la terre des Aborigènes (2) et s'installent, conformément aux préceptes oraculaires, près du lac de Cutilia et de son île flottante (3). En reconnaissance à Saturne, ils fondent la fête des Saturnales. Ainsi s'établit très anciennement un premier contact entre des Grecs et des Italiens.

Selon la tradition (4), Evandre, fils de Mercure et de la déesse prophétique Carmenta, exilé d'Arcadie, vient en Italie avec des compagnons pour s'y établir sur les bords du Tibre. Il est fraternellement accueilli par le vieux roi indigène Faunus. A la suite de Caton et de ses *Origines* (5), cette légende, dans un mémoire adressé à Pompée (6), Varron la projette dans le passé le plus lointain, avant Enée et Romulus. Et voilà établi un deuxième contact entre la Grèce et les ancêtres des Latins.

Un troisième contact, et partant un troisième apport d'hellénisme, se produisent au moment où, séjournant dans le royaume de Saturne, le grec Hercule, après le meurtre de Cacus, est accueilli sur le Palatin par Evandre qui lui dédie l'*Ara Maxima*. Hercule sauveur supprime les sacrifices humains, puis il repart pour la Grèce. Ses compagnons, venus avec lui, refusent de le suivre et se fixent sur le site de Rome (7). Varron,

(1) Varr. ap. Macr., *Sat.* I, 7, 28-30.

(2) Eux-mêmes d'origine grecque, si l'on en croit Denys d'Halicarnasse qui nous raconte avec beaucoup de détails cette odyssée des Thessaliens-Pélasges et des Arcadiens-Aborigènes (*Ant. Rom.* I, 11 et 17-21 ; cf. Bérard, *Colonis. grecque,* p. 483 et 492 et suiv.).

(3) En Sabine, dans la région de Réate, patrie de Varron (cf. *L. L.* V, 71).

(4) Virg., *Aen.* VIII, 52 sqq. ; Ov. *Fast.* V, 643 sqq. ; Liv., I, 5.

(5) Cf. *supra,* p. 207, note 14.

(6) C'est du moins la thèse établie par M. Della Corte (*La Filologia,* p. 155) ; cf. *supra,* p. 25.

(7) Virg., *Aen.* VIII, 52 sqq. ; Prop. IV, 9 ; Ov., *Fast.* V, 643 sqq. ; Liv. I, 7, 10.

dans le *De Lingua Latina,* se fait l'écho de cette tradition, et nous présente Hercule comme le fondateur du rite des Argées, rite de substitution (1).

Dernier exemple : un quatrième contact entre Grecs et Latins s'établit à l'arrivée d'Enée et de ses compagnons en Italie (2). En reprenant après Naevius, Ennius, Fabius Pictor, Caton et Cassius Hémina le récit des origines troyennes de Rome, Varron s'efforce, pour mieux fusionner la légende de Romulus et celle d'Enée, d'en fixer plus valablement les épisodes et la chronologie (3). Comme l'a montré M. Perret, il identifie les pénates du peuple romain avec ceux de Lavinium (4) ; il raconte, comme Caton, que la truie blanche met bas ses trente porcelets à Lavinium même, puis il développe l'épisode lavinate en établissant un délai de trente ans entre l'arrivée d'Enée en Italie, son mariage avec Lavinia d'une part et la fondation d'Albe-la-Longue par son fils d'autre part : or cette interprétation chronologique du nombre des porcelets est encore une innovation qui est due à Varron (5). Ainsi se présente de façon plus cohérente, dans ses détails initiaux, l'histoire des rois d'Albe descendants d'Ascagne et celle de Romulus descendant de la dynastie albaine.

Tel est, schématiquement résumé sous forme de quatre exemples caractéristiques, l'effort de Varron historien (6), qui d'ailleurs devait être

(1) Varr. *L. L.* V, 45 ; cf. Ov., *Fast.* 629-632, 645-660 ; Macr. *Sat.* I, 7, 31.

(2) Ce quatrième exemple ne prend pleinement sa valeur, il est vrai, que si Varron considère les Troyens comme un peuple grec, ce que fera Denys d'Halicarnasse (*Ant. rom.* I, 61 ; cf. *infra,* p. 214, n. 6). Or Varron est pour Denys une source essentielle, mais sur ce point précis de la parenté des Troyens et des Grecs (laborieusement établie par des généalogies), Varron est-il la source de Denys ? La question jusqu'à présent reste sans réponse et il ne paraît pas impossible que Denys ait présenté là une idée personnelle (cf. Perret, *Légende troyenne,* p. 583).

(3) Varr., *L. L.*, V, 144.

(4) Perret, *Légende troyenne,* p. 340-344 et p. 351-354.

(5) Id., *ibid.*, p. 326, 333, 525.

(6) A ce sujet la critique moderne a réussi à déceler les « truquages » des historiens ou conteurs anciens. M. Bayet a montré que l'application de la légende d'Hercule sauveur au culte des Argées n'a pu se faire antérieurement à 97 av. J.-C., date du sénatus-consulte abolissant les sacrifices humains (cf. Bayet, *Hercule,* p. 350). M. Bayet a également montré que la légende de Faunus-Evandre est de formation tardive (cf. Bayet, *Les origines de l'Arcadisme romain,* in *Mél. de l'Ecole française de Rome,* 1920, p. 63-143) : elle suppose toute une longue période de coordination des données grecques et latines. L'identification des Lycaonides-Oenotriens, c'est-à-dire des descendants de Lycaon, ancêtre d'Evandre, avec les Latins n'a pu se faire antérieurement au IIIe siècle. C'est alors que le héros grec Evandre (le Bienfaisant) supplante la vieille divinité indigène Faunus (même sens) qui pourtant se survit artificiellement dans la tradition. M. Perret a analysé pas à pas, dans ses différentes étapes, le remaniement de la légende troyenne de Rome (cf. Perret, *Légende troyenne, passim.*). Enfin, M. Jean Bérard a montré les vicissitudes de la tradition concernant les Pélasges (cf. Bérard, *Colonis. grecque,* p. 492-504).

beaucoup plus explicite dans ses *Antiquités humaines* (1). L'on conçoit maintenant que les recherches de Varron historien (2) devaient orienter Varron philologue, mais on conçoit aussi que telle trouvaille philologique pouvait confirmer une thèse historique et qu'en tout état de cause, histoire et philologie se prêtaient, dans les travaux du même érudit, à de mutuels recoupements. Aussi dans le *De Lingua Latina* avons-nous l'impression que Varron ne perd pas une occasion de rappeler à propos d'une étymologie un jalon historique, discrète allusion à des travaux antérieurs : en un mot ou en une ligne, l'exil de l'Arcadien Evandre (3), les noces de Lavinia et d'Enée (4), la terre de Saturne (5), le voyage d'Hercule sauveur *(Alexicacos)* (6), l'origine de Romulus descendant des rois d'Albe (7), le personnage de Latinus (8) défilent tour à tour sous nos yeux, sans souci chronologique. Bien mieux, des tranches d'histoire s'intègrent dans le traité de grammaire dont certains chapitres ont un plan historique, comme si, repris par son sujet, l'historien, en épaulant le philologue, prenait inconsciemment le pas sur lui. Par exemple, sous couleur de grammaire, Varron nous présente la topographie administrative et religieuse de Rome (9), des listes de divinités (10), l'histoire de l'alimentation, du mobilier et du costume (11), la fondation des cités antiques (12), les monuments anciens de la capitale et les récits dont ils sont l'objet (13), le calendrier des fêtes et ses origines (14), les traditions concernant la Grande Ourse (15).

(1) Cf. Perret, *Légende troyenne,* p. 551, 607 et suiv.
(2) Cf. *supra,* p. 26.
(3) *L. L.* V, 21, 53.
(4) *L. L.* V, 144.
(5) *L. L.* V, 42, 45.
(6) *L. L.* V, 45 ; VI, 54 ; VII, 82.
(7) *L. L.* V, 144.
(8) *L. L.* V, 9, 32, 43, 144.
(9) *L. L.* V, 41-56.
(10) *L. L.* V, 58-74. Listes dont certains éléments historiques ou philologiques sont repris textuellement, ou presque, des *Antiquités divines* ainsi qu'on s'en aperçoit par la comparaison du *De Lingua Latina* avec les fragments des *Rerum diuinarum libri* conservés par St Augustin ; par exemple : *L. L.* V, 58 et Aug., *C.D.* VII, 28 (les dieux de Samothrace) ; *L. L.* V, 72 et *C. D.* VII, 22 (*Venilia*) ; *L. L.* V, 68 et *C. D.* VII, 24 (*Proserpina*) ; *L. L.* V, 64 et *C. D.* VII, 13 (*Saturnus*).
(11) Respectivement *L. L.* V, 105-112 ; V, 118-129 ; V, 130-133. Ce sont là des sujets chers à Varron historien puisqu'on les retrouve dans les fragments du livre I *De Vita populi Romani* tels qu'ils ont été reclassés par M. Riposati (cf. Riposati, *De Vita pop. Rom.*, p. 92-93). Peut-être ce traité d'histoire est-il postérieur au *De Lingua Latina* puisque sa date est incertaine (entre 47 et 32, cf. Riposati, *op. cit.*, p. 84-86) : il n'en reste pas moins que Varron utilisait dans son traité de grammaire des notes d'historien, publiées ou non.
(12) *L. L.* V, 143.
(13) *L. L.* V, 148-159. Cf. aussi sur ce point, Riposati, *op. cit.*, p. 92.
(14) *L. L.* VI, 12-26. Cf. Riposati, *op. cit.*, p. 92.
(15) *L. L.* VII, 73-75.

Inversement le philologue se mêle aux raisonnements de l'historien, étaie ou suggère des thèses. Qu'est-ce que le nom de *Caere?* Ce nom de ville est manifestement le mot grec χαῖρε, il ne peut avoir été donné que par des Grecs : ce sont ceux que Varron appelle les Pélasges et qui ont ainsi mis leur signature au coin du pays occupé par eux (1). La ville de *Baies* porte le nom de *Baios,* compagnon d'Ulysse (2), et voilà encore une ville où Italiens et Grecs ont pris contact. A l'origine du Palatin *(Palatium),* on trouve les *Pallantes* ou *Palatini,* compagnons d'Evandre (3). Hercule était argien *(Argiuus)* et c'est en quelque sorte sa marque que l'on retrouve dans le rite des *Argées* dont il est le fondateur (4). On pourrait ainsi multiplier les exemples. Qu'il suffise de se rappeler combien souvent le philologue vient en aide à l'historien par des étymologies explicatives dans nos fragments des *Antiquitates* et des autres traités historiques (5).

Des différentes légendes rappelées brièvement dans les pages qui précèdent, la plus importante, du point de vue philologique, est celle d'Evandre (6). Evandre est le créateur de Pallantée, cité primitive érigée sur le Palatin à l'emplacement de la future Rome : il est donc avec Romulus, et avant lui, le fondateur de l'établissement d'où devait sortir le peuple romain. Varron philologue ne peut pas déjuger Varron historien. Aussi, dans un fragment conservé par Jean le Lydien et tiré d'un mémoire adressé à Pompée en 70 (7), prend-il soin de nous dire que « Romulus et son entourage n'ignoraient pas » la langue qu'Evandre l'Arcadien et ses compagnons « avaient diffusée parmi les barbares » :

(1) *G. R. F.*, p. 347, fr. 383. Cf. *supra,* p. 211.

(2) *G. R. F.*, p. 347, fr. 382. Cette tradition se trouve déjà chez Polybe ; cf. Bérard, *Colonis. grecque,* p. 335.

(3) *L. L.* V, 53. *Pallās, -antis* est le nom de l'aïeul d'Evandre, l'éponyme de *Pallantium* en Arcadie et de *Pallantée,* ville fondée par Evandre sur le Palatin, à l'emplacement de la Rome future (cf. Virg. *Aen.* VIII, 54). Bien entendu, l'étymologie indiquée ici par Varron est sans valeur, l'origine du mot *Palātium* demeure inconnue (E. M.[3], II, p. 843, s. v. *Palātium*).

(4) *L. L.* V, 45, étymologie fantaisiste, d'autant plus qu'Hercule, selon la tradition, est thébain et non argien. Sa période d'épreuve, il est vrai, se passe en Argolide, à la cour d'Eurysthée, roi de Tirynthe.

(5) Calcul établi d'après le recueil de M. Funaioli : nombre des explications étymologiques dans les *Antiquitates,* 1°) *Antiquités humaines* : 9 ; 2°) *Antiquités divines* : 56 ; dans le *De gente populi Romani* : 6 ; dans le *De Vita populi Romani* : 21. Cf. Tableau *supra,* p. 32.

(6) D'ailleurs la légende d'Evandre et des Lycaonides, grâce à des contaminations et à des absorptions successives, a fini par former une unité dominatrice : Enée et Evandre ont une origine commune (Virg., *Aen.* VIII, 127-141 et 154-174), Aborigènes, Pélasges, Tyrrhéniens et Sicules s'apparentent ; et l'on aboutit à la théorie « panarcadienne » de Denys d'Halicarnasse (cf. Bayet, *Arcadisme, passim* et, en particulier, p. 67-98).

(7) *G. R. F.*, p. 311, fr. 295, cité *supra,* p. 207, note 14 ; cf. aussi *supra,* p. 24-27. M. Della Corte a même l'impression que Varron s'était très activement occupé des correspondances de l'éolien et du latin dès le *De Antiquitate litterarum* (Della Corte, *Filologia,* p. 115).

cette langue, c'est le grec, sous les espèces du dialecte « éolien ». Nous en concluons qu'au temps du bienfaisant Evandre, les langues grecque et latine se sont mêlées sur le territoire de Rome comme se sont mêlés les individus qui les parlaient : le latin primitif a fait à l' « éolien » de nombreux emprunts de vocabulaire, ou plutôt a reçu de lui un héritage massif, recueilli d'un seul coup. Ce fonds grec, hérité des compagnons d'Evandre, a été en quelque sorte noyé dans le latin si bien que l'idiome parlé par « Romulus et son entourage » n'était, selon l'expression de Denys d'Halicarnasse (1), ni complètement du latin, ni complètement du grec.

Quant à ce dialecte « éolien », nous le retrouvons plusieurs fois indiqué par Varron, non sans insistance, comme l'une des sources du latin (2). Dans un fragment conservé également par Jean le Lydien, Varron nous apprend en effet que le latin a puisé des éléments de son vocabulaire dans l' « éolien », dans le gaulois et même dans l'étrusque (3). La similitude du latin et de l' « éolien » est encore expressément notée par Varron à propos du *uau,* signe de la semi-voyelle que les Eoliens ont conservée ainsi que les *antiqui nostri* (4) ; à propos du mot *bulla,* qui serait issu de l' « éolien » βόλλα, équivalent de βουλή (5) ; à propos du mot *puteus,* qui vient peut-être de ce que les Eoliens disaient πύτεον (potable) (6) ; à propos du mot *lepus* (lièvre), qui tire son nom « du fait que les Sicules, comme certains Eoliens, disent λέπορις » (7) ; à propos du mot *malum* (pomme), « qui vient de ce que les Eoliens disent μᾶλον » (8).

Qu'est-ce au juste que ce dialecte « éolien » dont le latin est partiellement formé (9)? Nous voyons d'emblée qu'il ne s'agit pas exactement de ce que nous appelons aujourd'hui « dialecte éolien » puisque, d'après Varron, cet idiome était parlé par le héros Evandre, expressément désigné comme « arcadien » (10). On peut arriver à circonscrire la

(1) Cf. *supra,* p. 207.

(2) C'est Caton qui, dans l'état actuel de notre documentation, semble avoir parlé le premier du dialecte éolien comme d'une source du latin ; cf. *supra,* p. 207.

(3) *G. R. F.,* p. 311, fr. 296.

(4) *G. R. F.,* p. 291, fr. 270 ; cf. *supra,* p. 89.

(5) Le nom de la « bulle » (*bulla*) accrochée au cou des enfants viendrait du mot par lequel les Eoliens désignent le Conseil et serait donc symbole de prudence (εὐβουλία), affirmation de Varron citée avec scepticisme par Plutarque (*Quaest. Rom.* 101, in *G. R. F.,* p. 357, fr. 417).

(6) *L. L.* V, 25.

(7) *L. L.* V, 101.

(8) *L. L.* V, 102.

(9) « Latinum sermonem ab Aeolico processisse putabat [Varro] : quod proximum ueri est », dit Victor Henry ; il ne dit pas : « quod uerum est » (Henry, *Varro,* p. 19).

(10) *L. L.* V, 21. On sait que les traités de philologie distinguent en gros aujourd'hui quatre groupes de dialectes : 1°) le groupe ionien-attique ; 2°) le groupe arcado-cypriote ; 3°) le groupe éolien (thessalien, béotien, lesbien) ; 4°) le groupe occidental, comprenant en particulier le dorien.

notion varronienne d'« éolien », si l'on tient compte du fait que Varron cite çà et là les dialectes ionien (1), attique (2) et lacédémonien (3). A priori, il s'ensuit donc, s'il est cohérent avec lui-même, qu'il doit appeler « éolien » ce qui n'est ni dorien, ni ionien-attique.

D'autre part, à l'analyse, quelles sont les particularités dialectales que l'on peut déceler dans les mots grecs allégués expressément par Varron comme étant « éoliens » ? 1°) La conservation de - ᾱ - ancien : par exemple dans μᾶλον, donné comme source du latin *malum* (4) (pomme), et dans μέσα dont *mensa* (table) tirerait son origine (5). Mais il y a là plutôt un trait dialectal de caractère négatif : ce qu'on peut dire, c'est que les mots qui le présentent ne sont pas de l'ionien-attique ; 2°) Le passage de -ο- à -υ- : par exemple dans πύτεον « potable » (sur lequel serait calqué *puteus*) (6) et dans πύταμον « fleuve » (7). C'est là une tendance commune à l'éolien et, au moins pour ce qui est de la finale absolue, à l'arcado-cypriote (8) ; 3°) La conservation du *digamma* dit « éolique » (9). Ce trait non plus n'est pas spécialement éolien. Mais tel ou tel exemple allégué par Varron donne à réfléchir : la mise en rapport, d'ailleurs spécieuse, de *olea* avec ἐλαία (10) nous rappelle que *oleum* et *oliua* ont été effectivement empruntés à un dialecte grec qui avait conservé le digamma intervocalique. Or, à date historique, seuls le cypriote et le pamphylien l'ont bien conservé. Dans les autres dialectes, les exemples en sont rares, réduits à quelques inscriptions archaïques ; l'ionien-attique et le dorien oriental l'ont complètement perdu dès les premiers textes (11).

Le problème, on le voit, demeure obscur. A la vérité, nous ne devons pas chercher chez Varron à préciser des points qui, pour les anciens, étaient très flous et sans doute assez indifférents. Lorsqu'ils coïncident avec les nôtres, les termes employés par eux n'ont pas, pour eux, la même extension que pour nous. Ils ont une valeur plus historique ou traditionnelle que technique, sans compter que, même pour nous, étant

(1) *L. L.* V, 146 ; VI, 9.
(2) *L. L.* V, 108, 175.
(3) *L. L.* V, 146.
(4) *L. L.* V, 102. Il s'agit sans doute, en effet, d'un emprunt (E. M.[3], II, p. 678).
(5) *L. L.* V, 118. Parenté fantaisiste ; cf. *supra*, p. 102.
(6) *L. L.* V, 25 ; étymologie fantaisiste ; la finale de *puteus* laisse supposer une origine étrusque (E. M.[3], II, p. 968, s. v. *puteus* ; Ernout, *Éléments étrusques*, p. 94).
(7) *L. L.* V, 25. Les formes πύτεος et πύταμος ne sont pas autrement attestées, mais le traité de Thumb (*Dialekte*, p. 255) présente, pour les parlers éoliens, d'assez nombreux vocalismes du même genre, comme ἀπύ, δεῦρυ, ὄνυμα, ὑμφαλός.
(8) Meillet, *Aperçu*[5], p. 90 ; Lejeune, *Phonétique*, p. 208 et p. 210, note 2.
(9) Cf. *supra*, p. 89 et p. 107. Ce caractère « éolique » ou éolien du *digamma* est pour les grammairiens anciens une doctrine officielle ; on la retrouve, par exemple, chez Priscien, *Inst.* I, 20 (*G. L. K.* II, p. 15), passage où Varron est nommément désigné.
(10) Cf. *supra*, p. 108, note 6.
(11) Lejeune, *Phonétique*, p. 152.

donné l'interpénétration des dialectes et les artifices de la langue littéraire (1), « des particularités dialectales communes ne prouvent pas forcément un dialecte commun » (2). Enfin, dans la mesure où l'on peut tenir compte des vagues données chronologiques de Varron, l'héritage laissé au vocabulaire latin par les Pélasges, par Evandre ou Hercule et leurs compagnons, remonte à une date très ancienne. Il remonte aux brassages de populations provoqués par l'invasion dorienne, à une période semi-légendaire de colonisations ou de migrations longues et compliquées dont Denys d'Halicarnasse, entre autres, se fait l'écho en nous contant l'histoire, à la fois précise et confuse, des anciennes populations de l'Italie méridionale et de la Sicile (3). La fable aidant, la signification de *Pelasgi* (4), *Arcades* (5), *Aborigines* (6), *Argiui* (7), *Siculi* (8) demeure ténébreuse et élastique chez les auteurs latins. Et il doit en être de même pour la signification d'*Aeolii* (9) chez Caton et chez Varron. Il reste, du point de vue philologique, que cet héritage primitif d'éléments grecs, recueilli, selon Varron, par la langue latine, reposerait sur un groupe de dialectes mal définis, mais étrangers, semble-t-il à l'ionien-attique et au dorien, et parlés, à date ancienne, par des peuplades diverses qu'on

(1) Priscien fait largement état de textes littéraires dans son chapitre sur le *digamma* qui est fortement inspiré de Varron (*Inst.* I, 20-26 ; *G. L. K.* II, p. 14-21).

(2) Meillet, *Aperçu* [5], p. 76.

(3) Cf. Bérard, *Colonis. grecque*, p. 455 et suiv. ; Bayet, *Arcadisme*, p. 67.

(4) Par exemple : Varr., ap. Macr., *Sat.* I, 7, 28.

(5) Varr., *L. L.* V, 21.

(6) Varr., ap. Macr., *Sat.* I, 7, 28.

(7) Varr., *L. L.* V, 45 ; VII, 38.

(8) Les Sicules, eux aussi, sont en effet présentés par la tradition comme un peuple primitif de l'Italie en des récits obscurs et parfois contradictoires (cf. Bérard, *Colonis. grecque*, p. 469-488). Au reste, il est parfois impossible de savoir si chez Varron *Siculus* signifie « Sicule » (notion historique) ou « Sicilien » (notion topographique) ; *L. L.* V, 101 : « *Lepus* quod Siculi ut Aeolis quidam Graeci, dicunt λέποριν : a Roma quod orti Siculi, ut annales ueteres nostri dicunt, fortasse hinc illuc tulerunt et hic reliquerunt id nomen ». En fait le « lièvre » n'avait pas de nom en indo-européen, et *lepus* a bien des chances, en effet, d'être un emprunt à une langue méditerranéenne, mais Varron est le seul à parler d'un emprunt au sicule (E. M. [3], I, p. 627). *L. L.* V, 120 : « A capiendo *catinum* nominarunt, nisi quod Siculi dicunt κάτινον ubi assa ponebant » ; *catinus* (plat creux) est peut-être bien un emprunt, mais le mot κάτινος n'est pas autrement connu. *L. L.* V, 173 : « In argento *nummi*, id ab Siculis » ; le rapport de *nummus* avec νόμισμα semble évident, mais on ne voit pas quel est le dialecte auquel Rome a fait son emprunt, ni comment se présentait ce terme dialectal (E. M. [3], II, p. 800). *L. L.* V, 179 : « Si datum quod reddatur, *mutuum*, quod Siculi μοῖτον » ; en fait *mūtuum* (prêt sans intérêt) s'apparente à *mūtāre* dont l' *-ū-* repose sur un ancien *-oi-*, *mūtuum* et μοῖτος (mot très rare) ont bien des chances de se rattacher à une racine indo-européenne commune ; par ailleurs Hésychius (III, p. 116 Schmidt) nous affirme aussi que ce mot μοῖτος est sicilien.

(9) *Aeolii* (ou *Aeolis*, ou *Aeolis Graeci*) : Varr., *L. L.* V, 25, 101, 102, 175 ; *G. R. F.*, p. 291, fr. 270 ; p. 327, fr. 417 ; et cf. *supra*, p. 207.

peut désigner confusément par Arcado-Pélasges, Achéo-Eoliens, Argiens-Aborigènes ou Sicules (1).

Cette doctrine d'un apport « éolien » à la langue latine, cristallisée dans la légende d'Evandre et développée par Varron, après Caton le Censeur, devient en tout cas la doctrine romaine officielle. Elle sera, par exemple, professée par Quintilien (2) au premier siècle. Elle sera encore enseignée beaucoup plus tard par Priscien en un chapitre où il se place expressément et modestement dans le sillage de Varron (3). Et la linguistique moderne admet qu'il y ait eu des contacts entre Rome et le monde hellénique dès l'époque royale (4).

Est-ce à dire que les quelques cent soixante-dix mots latins, présentés par Varron comme issus de vocables grecs, doivent être imputés à cet héritage primitif laissé par les héros ? Lorsque Varron ne donne pas expressément un mot comme « éolien », comme « sicule » (5) ou comme remontant aux *Graeci antiqui* (6), ce qui est le cas le plus fréquent (7), faut-il en conclure *ex silentio* que pour lui le mot fasse partie de cet apport ancien ? Certainement pas, car, à côté de Varron historien, on trouve Varron philologue ; en face de la doctrine de l'héritage, on trouve celle des emprunts successifs.

L'attitude de Varron philologue : la théorie des emprunts successifs.

Car Varron se révèle aussi à nous comme un philologue attentif aux faits de langue grecque. Il ne considère pas le parler des Hellènes comme un ensemble immuable. Il a lu, il a discuté, trop longuement même à notre gré, les doctrines alexandrines et stoïciennes (8) ; il a pris contact avec des érudits dont il est le seul à nous

(1) Sur la signification qu'on peut tirer historiquement des récits confus et souvent contradictoires qui doivent servir d'arrière-plan aux considérations philologiques de Varron, cf. Bérard, *Colonis. grecque,* p. 525-544 ; Bayet, *Arcadisme,* p. 141-143 ; Della Corte, *Filologia,* p. 115, note 1.

(2) Quint., I, 6, 31.

(3) Prisc., *Inst.* I, 20-26, in *G. L. K.* II, p. 14-21.

(4) Cf. M. Lejeune, *Latin et chronologie italique, R. E. L.* XXVIII (1950), p. 101.

(5) Avec la réserve mentionnée *supra,* p. 217, note 8.

(6) *L. L.* V, 103 : *ruta* (la rue) est présenté comme issu d'un mot grec « ancien » que Varron n'indique pas. Ce terme dialectal mystérieux correspondait évidemment à l'ionien-attique ῥυτή ; dans E. M.³, II, p. 1030, l'emprunt est signalé seulement comme possible. *L. L.* V, 166 : « *lectica*... nisi ab eo quod Graeci antiqui dicebant λέκτρον lectum potius ». En fait λέκτρον, qui n'a rien de spécialement « éolien », et *lectus* s'apparentent à la même racine indo-européenne (E. M.³, I, p. 620). *L. L.* VI, 84 : *puteus* vient de l'« ancien » mot grec πύτεος, indication déjà donnée dans *L. L.* V, 25 ; cf. *supra,* p. 216. *L. L.* VII, 61 : *syncerastum* (ragoût) vient d'un « ancien » mot grec. Ce mot *syncerastum,* tiré du *Phago* de Plaute (éd. Ernout, VII, p. 186) est un *hapax.* Peut-être le συγκεραστόν était-il un plat local, mais le vocable ne saurait être daté.

(7) Tous les autres cas (une quinzaine en tout) ont été mentionnés, sauf erreur, dans les pages ou dans les notes précédentes, noms propres exceptés.

(8) Cf. *supra,* chap. II, première partie.

rapporter les noms (1). Il s'est penché attentivement sur l'œuvre lexicologique d'Hypsicratès (2). A l'occasion lui-même il se conduit en grammairien grec. Nous le voyons répéter, après Euripide, que Ἀνδρομάχη est ainsi nommée parce que ἀνδρὶ μάχεται (3). Nous le voyons mentionner gravement les différentes formes de certains mots grecs « douteux » : μελίφυλλον (mélisse) et μελιττόφυλλον (4), μελιττῶνες (ruches) et μελιττοτροφεῖα (5). Nous le voyons intituler un recueil grammatical Περὶ χαρακτήρων (6).

Aussi ne nous étonnons-nous pas que, loin de s'en tenir à une théorie globale sur les affinités du grec et du latin, il sache, le moment venu, opposer aussi le latin au grec, comparer les deux langues à poids égaux, et démêler entre eux les différents dialectes. Nous avons constaté qu'il opposait le latin aux parlers des Hellènes par l'emploi du sixième cas ou « cas latin » (7) : il nous déclare à ce propos que le latin a assez d'individualité pour donner six cas aux mots empruntés au grec, cependant que les Grecs, de leur côté, ne donnent que cinq cas à leurs emprunts faits au latin (8). C'est donc que la langue grecque emprunte aussi à la langue latine, et voilà l'amour-propre satisfait. Varron n'insiste guère à ce sujet, mais du moins proclame-t-il l'existence de ces emprunts inverses, et il nous cite tout de même Λευκιηνός, transcription du latin *Lucienus* (9). Il cite en même temps, comme un échange de bons procédés, la transcription faite par les Romains du nom d'Aristarque, *Aristarchus* (avec une aspirée). Or ces transpositions, tant grecques que latines, ne peuvent être que récentes (10). La notion de chronologie des emprunts, si elle ne s'exprime pas avec clarté, est effectivement sous-jacente dans l'œuvre de Varron. Le nom le plus caractéristique à cet égard est celui de la « girafe », *camelopardalis* (καμηλοπάρδαλις), dont Varron nous dit qu'il est alexandrin (11). On peut affirmer, semble-t-il, qu'il y a là un emprunt fait au moment même où Varron écrivait, puisque les Romains ont vu pour la première fois une girafe aux jeux organisés par César en 46 avant J.-C. (12).

Mais bien des emprunts faits au grec ne sont pas seulement échelonnés dans le temps, ils sont aussi échelonnés dans l'espace. De toute évidence, Varron cite des emprunts qui n'ont pas été faits à l' « éolien » lorsqu'il

(1) Cf. *supra*, p. 150 (*Aristoclès*).
(2) Cf. *supra*, p. 208.
(3) *L. L.* VII, 82.
(4) *R. R.* III, 16, 10.
(5) *R. R.* III, 16, 12.
(6) Cf. *supra*, p. 27.
(7) *L. L.* VIII, 16 ; X, 62 ; cf. *supra*, p. 166.
(8) *L. L.* VIII, 65.
(9) *L. L.* VI, 2 ; cf. *supra*, p. 106.
(10) Pour ce qui est de *Lucienus* en particulier, Varron doit songer à son ami le sénateur Quintus Lucienus, savant helléniste, cité aussi par lui dans les *Res rusticae* (II, 5, 1) ; cf. *L. L.*, éd. Kent I, p. 174, note *f*.
(11) *L. L.* V, 100 : « Alexandrea *camelopardalis* nuper adducta ».
(12) Cf. Plin., *N. H.* VIII, 69 ; Keller, *Tierwelt* I, p. 284.

nous montre le mot *querquedula* (la sarcelle) issu de κερκήδης (1) et *trulla* (la louche) issu de τρυηλίς (2). Mais il y a mieux, et Varron, qui avait d'ailleurs voyagé en Grèce (3), désigne nommément des dialectes ou des parlers locaux autres que l' « éolien ». Voici le mot *orchitis* (grosse olive) emprunté à l' « attique » ὄρχις (4), *donum* qui est issu du grec et peut-être bien de l' « attique » δόσις (5). Ce sont les Ioniens *(Iones)* qui ont fourni le mot *uer* (printemps), issu de ἦρ (6) (même sens), et peut-être *macellum* (la halle) puisqu'ils disent μακελλωταί, pour désigner « les clôtures de jardins » (7). Varron n'oublie pas non plus le dorien, puisque les Spartiates aussi sont peut-être à la source du mot *macellum* avec leur vocable μάκελλον (même sens) (8). Enfin des emprunts sont faits au grec par l'intermédiaire de parlers locaux : nous avons vu le mot « alexandrin » *camelopardalis* (9) ; Varron nous signale aussi que le mot *falx* est peut-être apparenté avec un mot dialectal sicilien, transcrit par lui *phanclas* (10), que *Lautumia*, nom d'un lieudit à Rome, est emprunté au nom du lieudit syracusain Λατομίαι (11). Enfin il est probable que les *Sicula uerba* signalés par Varron ne sont pas tous dans sa pensée des mots « sicules », mais qu'il y a aussi parmi eux des emprunts plus récents aux parlers grecs de Sicile (12).

Varron est donc loin d'avoir rattaché aux voyages d'Evandre et d'Hercule tous les emprunts faits au grec par la langue latine. Il n'a pas de théorie exclusive et, une fois de plus, nous le voyons soucieux d'établir une doctrine de synthèse mûrement pesée. Dès lors le problème rebondit.

(1) *L. L.* V, 79 (rest. de Goetz-Schoell), le mot est attesté dans les glossaires (*C. G. L.* Goetz III, p. 319, 13 et III, p. 526, 62) « κερκήδης *querquedula* ». Cette étymologie est naturellement fantaisiste ; toutefois, c'est au grec κερκιθαλίς que le mot paraît emprunté (E. M. [3], II, p. 981, s. v. *quĕrquētula*).

(2) *L. L.* V, 118 ; τρυηλίς est attesté dans un passage de Lucien (*Lexiph.* 7) ; *trulla* paraît être un emprunt, mais son origine est obscure (E. M. [3], II, p. 981).

(3) Où il avait retrouvé Cicéron; cf. Cic., *Acad. Post.* I, 1 et I, 3, 12.

(4) *L. L.* V, 108 ; les Attiques sans doute n'étaient pas les seuls à utiliser ce mot et l'emprunt a pu se faire par une autre voie.

(5) *L. L.* V, 175. Même remarque que pour ὄρχις et, de plus, entre *donum* et δόσις il n'y a qu'une communauté de racine indo-européenne.

(6) *L. L.* VI, 9 ; *uēr* et ἦρ dérivent sans doute d'une racine commune (E. M. [3], II, p. 1277, s. v. *uēr*).

(7) *L. L.* V, 146 ; le texte est d'ailleurs douteux et μακελλωταί (sc. θύραι, selon le *Thesaurus* d'Estienne) est un *hapax*.

(8) *L. L.* V, 146. Μάκελλον est relativement peu attesté, mais *macellum* semble bien être un emprunt ancien au grec sans qu'on puisse rien spécifier d'autre (E. M. [3], II, p. 668).

(9) *L. L.* V, 100. Cf. *supra*, p. 219.

(10) Cf. *supra*, p. 97.

(11) *L. L.* V, 151. *Lautumia* au singulier est un *hapax* ; les *Lautumiae*, anciennes carrières, sont situées au flanc du Capitole. Le mot latin est en effet un calque de Λατομίαι, mais l'emprunt est très ancien puisque *-ŏ-* en syllabe intérieure devant labiale a pris le timbre *-u-* (cf. Niedermann, *Phon.* [2], p. 36).

(12) Cf. *Supra*, p. 217, note 8.

Une fois éliminés d'une part les mots donnés comme « éoliens », ou comme *antiqui*, et d'autre part les mots nettement datés ou rattachés à des dialectes divers (1), on peut se demander comment discriminer dans l'œuvre de Varron les mots qui relèvent de l'héritage massif fait aux origines et ceux qui constituent des emprunts plus récents.

On pourrait espérer trouver un critère dans l'énoncé même de Varron. Car sa rédaction en style de manuel comporte en gros trois types de formules : 1°) formule avec *quod* : *A* (mot latin) *quod Graeci dicunt B* (mot grec) ; 2°) formule avec *ab* : *A a Graeco B* ; 3°) formule du type : *A Graecum uocabulum B* (2). La première formule signalerait les emprunts successifs, les deuxième et troisième l'héritage ancien. Dans le livre V la statistique accuse trente-trois formules du premier type contre trente-six formules des second et troisième (3), et la proportion paraît plausible à priori pour satisfaire à la fois Varron historien et Varron philologue. Malheureusement le critère est vain. Car si *olea* est rattaché à ἐλαία par la formule avec *ab* (4), par contre *puteus* est rattaché à l' « éolien » πύτεος (5) et *malum* à l' « éolien » μᾶλον (6) par la formule avec *quod*.

Mais il semble qu'on puisse s'appuyer sur des critères grammaticaux, et d'abord sur le critère de la consonne aspirée qui peut s'énoncer ainsi : dans l'usage varronien, d'une façon générale (7), lorsqu'un mot latin calque un mot grec à consonne aspirée, si l'emprunt est ancien l'aspiration a disparu (8), si l'emprunt est récent l'aspiration demeure, le mot n'ayant pas encore reçu droit de cité. Ainsi s'opposent chez Varron : 1°) une série d'emprunts anciens, par exemple : *clamis* issu de χλαμύς (9), *Caere* de χαῖρε, mot qui, de l'aveu même de Varron, remonte aux Pélasges (10), *ferte* de φέρετε, *petere* de πύθεσθαι, *ite* de ἴθι (11), *falces* de *phanclas* (12) ; 2°) une série d'emprunts récents, par exemple : *para-*

(1) C'est-à-dire encore une minorité, une douzaine de mots environ (non compris les noms propres).

(2) Le mot grec correspondant n'est même pas toujours indiqué tant le calque est évident (par ex. *L. L.* V, 77-78).

(3) Il arrive que la troisième formule soit mise « en facteur commun » pour plusieurs emprunts, ce qui porte à quarante-cinq environ le nombre total des mots mentionnés par les deuxième et troisième formules.

(4) *L. L.* V, 108.

(5) *L. L.* V, 25.

(6) *L. L.* V, 102.

(7) Cf. *supra*, p. 96-97, 108, 117, 126.

(8) Sauf quelques cas de doublets comme *clamis/chlamys* et sauf cas de prononciation affectée ; c'est là d'ailleurs une loi générale de la phonétique latine (cf. Niedermann, *Phon.* ², p. 112 et suiv.). Varron a le mérite d'en avoir eu clairement conscience.

(9) Cf. *supra*, p. 96-97 et 126.

(10) *G. R. F.*, p. 347, fr. 383. Affirmation fantaisiste. Cf. *supra*, p. 214.

(11) Ces trois exemples se trouvent dans *L. L.* VI, 96. Les rapprochements sont exacts, mais il y a simplement communauté d'origine entre les termes.

(12) *L. L.* V, 137 ; cf. *supra*, p. 97. Affirmation raisonnable et sans doute juste (E. M. ³, I, p. 381, s. v. *falx*).

pechia (1) (blouses bordées aux coudes), *epichysis* (carafon verseur), *cyathus* (gobelet à manche) (2), *orchitis* (grosse olive) (3), *cochlea* (escargot), *charta* (papier) (4), *malache* (mauve) (5). D'autre part, étant donné la doctrine de Varron concernant le signe Y (6), il semble qu'on puisse établir une sorte d'assimilation entre les mots avec Y et les mots avec consonne aspirée, les mots sans Y et les mots sans consonne aspirée. A *muraena* issu de μύραινα (7), emprunt ancien, s'opposent *alcyon* calque de ἀλκυών (8), *serpyllum* (9) (le serpolet), *cyminum* (le cumin), calque de κύμινον (10), *sisymbrium*, calque de σισύμβριον (11).

Enfin pour faire la discrimination entre héritage ancien et emprunts récents, il semble qu'on puisse tenir compte d'un critère logique. Varron sait fort bien, par exemple, que certains mots servant à désigner des animaux exotiques étaient inconnus des anciens, tout comme ces animaux eux-mêmes, telle la *camelopardalis nuper adducta* (12). Dans le chapitre où il nous parle du nom de la « girafe », Varron indique deux autres calques du grec, *pantheris* et *leaena* (13), qu'il doit aussi considérer comme récemment importés, et il doit en être de même pour *polypus, hippopotamios, crocodilos, peloris, echinus, uraeon* (morceau de la queue du thon), *cybium* (jeune thon) et *thynnus* (thon) (14). Enfin

(1) *L. L.* V, 133. Le mot en latin est un *hapax*, c'est le calque de τὸ παράπηχυ (s. e. ἱμάτιον), mot rare en grec. Le mot est précisément en *L. L.* V, 133, placé à côté de *clamides*, comme pour faire contraste.

(2) Ces deux mots qui sont en effet les calques respectifs de ἐπίχυσις et de κύαθος, se trouvent dans *L. L.* V, 124.

(3) *L. L.* V, 108 ; calque du grec ὄρχις ; cf. *supra*, p. 220.

(4) Ces deux mots dans *G. R. F.*, p. 197, fr. 26, calques respectifs en effet de κοχλίας et χάρτης Pour ces deux termes qui représentent des emprunts relativement anciens, l'orthographe varie comme pour *clamis/chlamys* (E. M. [3], I, p. 210 et 232).

(5) *L. L.* V, 103 ; calque évident de μαλάχη.

(6) Cf. *supra*, p. 125-126.

(7) *L. L.* V, 77 ; indication exacte.

(8) *L. L.* VII, 88 ; indication exacte.

(9) *L. L.* V, 103 ; calque en effet de ἕρπυλλος, mais le *s-* initial est dû à l'étymologie populaire qui rapproche le mot de *serpō* ; cf. E. M. [3], II, p. 1093.

(10) *L. L.* V, 103 ; indication exacte.

(11) *L. L.* V, 103 ; plante mal déterminée, peut-être la « menthe poivrée » ; se trouve déjà dans Varr., *Men.* 138, p. 196 Bücheler-Heraeus [6].

(12) Cf. *supra*, p. 219.

(13) *L. L.* V, 100 ; mots en effet calqués respectivement sur πάνθηρ et λέαινα. Les Grecs n'ont pratiquement connu la panthère qu'après la campagne d'Alexandre, les Romains ont appris à la connaître en Numidie. Si *leaena* (remplaçant *leo femina*) est un emprunt récent, par contre Varron se trompe, dans ce même chapitre, en faisant aussi de *leo* un emprunt au grec : grec et latin ont tous deux fait un emprunt ancien à la même langue pour désigner le « lion » (E. M. [3], I, p. 626).

(14) *L. L.* V, 77-78. Certains de ces mots présentent d'ailleurs soit un Y, soit une consonne aspirée ; calques respectifs de πολύπους, ἵππος ποτάμιος, κροκόδειλος, πελωρίς (palourde tuilée), ἐχῖνος (oursin), οὐραῖον, κύβιον, θύννος.

il est évident qu'en utilisant pour la rédaction de ses travaux de grammaire des mots comme *etymologia*, *notha uocabula* (1), pour ses travaux de critique des mots comme *tragoedia* ou *comoedia* (2), Varron, moins que personne, n'ignore pas qu'il s'agit là d'emprunts récents, concernant tout un vocabulaire technique ignoré des anciens. Selon toute vraisemblance, il range dans la même catégorie les mots du type *glossema* (terme rare), *toreuma* (ouvrage ciselé), *enthymema* (pensée), *noema* (réflexion), *schema* (figure), *poema* (poème) (3), tous termes scientifiques et d'ailleurs d'importation tellement récente en effet qu'ils sont encore « bâtards » (4) dans leur déclinaison (5).

Une fois acceptée la discrimination par les critères grammatical et logique, et si l'on élimine le cas des noms propres, simples transpositions, qui, obligatoirement, ne pouvaient être remplacés par des mots indigènes, on voit se clarifier la question des emprunts anciens et récents : ces derniers sont nettement la majorité : cinquante contre vingt-cinq environ. Il reste néanmoins un bon nombre de mots, environ soixante dix (6), sur lesquels il paraît difficile de connaître exactement l'opinion de Varron : par exemple sur *ouis*, rattaché par lui à ὄϊς, *bos*, rattaché à βοῦς, *sus* à ὗς (7), *ager* à ἀγρός (8), *uesper* à ἑσπέρα, *nox* à νύξ (9).

Possibilité d'une troisième attitude.

Mais précisément à ce sujet une question se pose : Varron, pour certains mots grecs et certains mots latins correspondants, n'a-t-il pas eu conscience d'une origine commune ? N'a-t-il pas senti au moins obscurément que certains mots de sa langue étaient « apparentés » à des mots grecs, et non « calqués » sur eux

(1) Respectivement *L. L.* VII, 109 et X, 69-70.
(2) *G. R. F.*, p. 320, fr. 304 et 305.
(3) Varr., ap. Char. in *G. R. F.*, p. 275, fr. 256.
(4) Cf. *supra*, p. 171 et suiv.
(5) Ajoutons que Varron poète sait apparemment à quoi s'en tenir sur le caractère récent des nombreux emprunts qu'il fait au grec dans la rédaction des *Menippeae* : *cercopithecus, mystagogus, phaselus, ephippium, epigrammation*, par exemple. *Cercopithecus* (*Men.* 127, p. 195 B.[6]), calque de κερκοπίθηκος, semble apparaître ici pour la première fois ; le mot se retrouve chez Juvénal (XV, 4) et, naturellement, chez Pline l'Ancien (VIII, 72). *Mystagogus* (*Men.* 34, p. 184), calque de μυσταγωγός, se trouve déjà chez Cicéron, *De Signis* 132. *Phaselus* (*Men.* 85, p. 190), calque de φάσηλος se rencontre aussi chez Catulle (IV, 1). *Ephippium* « couverture de cheval » (*Men.* 97, p. 191), calque de ἐφίππιον, se retrouve chez Cicéron (*Fin.* III, 15) et chez César (*B. G.* IV, 2, 4). *Epigrammation* (*Men.* 90, p. 190) « petite pièce de vers », calque de ἐπιγραμμάτιον, semble apparaître ici pour la première fois.
(6) Leur énumération complète serait fastidieuse, on les retrouvera aisément, par exemple dans l'*Index* de l'éd. Kent, T. II, p. 675-676, pour ce qui est du *De Lingua Latina*. Il y aurait lieu d'y ajouter aussi les mots d'emprunt (environ 25) allégués par Varron dans les *fragmenta*.
(7) Ces trois exemples dans *L. L.* V, 96.
(8) *L. L.* V, 34.
(9) Ces deux exemples dans *L. L.* VI, 6.

ou « dérivés » d'eux ? N'a-t-il pas eu l'idée, même vague, d'une langue-mère ?

Il ne faut pas trop compter, on l'a vu (1) sur l'énoncé même de sa rédaction pour nous donner des renseignements précis. Toutefois lorsqu'il emploie les formules du type *A a Graeco B* ou *A Graecum uocabulum B*, nous sommes bien obligés de les trouver incompatibles avec la théorie de la langue-mère. Or lorsqu'il nous déclare, plus nettement encore, « *dico* originem habet Graecam quod Graeci δεικνύω » (2), « *comiter* cuius origo Graeca κῶμος » (3), il faut reconnaître que pour lui les mots latins *dico* et *comiter* sont « calqués » sur les mots grecs dont il les rapproche, et non « apparentés » à eux. De surcroît, à ce sujet, dans la proportion d'une fois sur deux environ, il prend pour emprunt pur et simple ce qui n'est que fait d'origine commune (4). Ce sont là des statistiques peu encourageantes. Remarquons cependant que la formule du type *A quod Graeci dicunt B* ne proscrit pas, à priori, l'idée d'une langue-mère. C'est justement la formule employée par Varron pour mettre en rapport *ager* avec ἀγρός, *nox* avec νύξ. Mais voici qui est plus caractéristique, Varron nous dit : « Pour le bétail qui présente le plus de profit, l'usage *(usus)* est le même chez nous qu'en Grèce, *sus* est le correspondant de ὗς, *bos* de βοῦς...et pareillement

(1) Cf. *supra*, p. 221.

(2) *L. L.* VI, 61. Le rapprochement est juste, mais précisément *dīcō* s'apparente à δεικνύω et n'est pas calqué sur lui. Même formule en *L. L.* VII, 37 : « *Tartari* origo Graeca », mais cette fois l'indication est juste, de même en *L. L.* VII, 88 (suite de noms propres).

(3) *L. L.* VII, 89. Erreur, les mots ne sont même pas « apparentés ».

(4) Par exemple en *L. L.* V, 77-78, les exemples allégués (avec les formules du type *A Graecum uocabulum B* ou *A ex Graeco B*) sont tous pertiments, ils ont été cités *supra*, p. 222. Par contre en VI, 96, la plupart des exemples proposés sont faux : il y a non pas emprunts, mais faits d'origine commune. Notons encore que, dans ce morceau, Varron regrette de ne pouvoir traiter les rapports du latin et du grec de façon développée et digne d'un aussi vaste sujet : « Mais, puisque dans ce livre je me suis beaucoup étendu sur un petit nombre de faits, je vais au contraire me restreindre sur bon nombre d'autres faits et particulièrement sur les mots latins que l'on croit être d'origine grecque [allusion à des devanciers inconnus dont Varron adopte la thèse, cf. *G. R. F.*, p. 116, fr. 14] : comme *scalpere* dérivé de σκαλεύειν [*scalpō*, terme technique sans étymologie claire, E. M. [3], II, p. 1055], *sternere* de στρωννύειν [apparentés], *lingere* de λιχμᾶσθαι [apparentés], *i* de ἴθι, *ite* de ἴτε [apparentés], *gignitur* de γίγνεται [apparentés], *ferte* de φέρετε [apparentés], *prouidere* de προϊδεῖν [apparentés], *errare* de ἔρρειν [aucun rapport], *strangulare* de στραγγαλᾶν [en effet *strangulō* emprunt ancien et oral au grec στραγγαλάω, E. M. [3], II, p. 1157], *tinguere* de τέγγειν [apparentés ; *tinguō* refait sur *tinxī* au lieu de *tingō*) ; de leur μαλάσσειν nous avons fait *malaxare* [emprunt en effet], comme *gargarissare* de ἀναγαργαρίζεσθαι [emprunt aussi], *putere* de πύθεσθαι [apparentés], *domare* de δαμάζειν [apparentés], *mulgere* de ἀμέλγειν [apparentés], *pectere* de πέκειν [apparentés], *stringere* de στλεγγίζειν [aucun rapport], car ce verbe dérive de στλεγγίς (étrille), comme *runcinare* (raboter) dérive de *runcina* (rabot) dont la source est le grec ῥυκάνη [exact, emprunt au grec avec influence de *runcō* ; E. M. [3], II, p. 1028] ».

ouis de ὄϊς » (1). Toutefois la formule est encore ambiguë. En voici une autre : « A l'heure où surgit la première étoile (les Grecs la nomment ἕσπερος et nos compatriotes *Vesperugo*, ainsi Plaute : « Ni Vesperugo, ni les Pléiades ne se couchent »), c'est le moment appelé par les Grecs ἑσπέρα et en latin *uesper* (2) ». Il n'y a ici, semble-t-il, que des rapprochements ; aucun mot, en tout cas, ne permet, en principe de conclure à l'emprunt. Voici un troisième exemple : « ...dans quelques coins du Latium on trouve, comme chez Accius, non pas *terminus*, mais *termen* ; c'est ce que les Grecs expriment par τέρμων ; peut-être même notre mot dérive-t-il de là, car Évandre qui est venu sur le Palatin était un Arcadien de Grèce (3) ». Dérivation ou emprunt dans ce texte ne sont présentés que comme possibles. Enfin voici deux passages : « *Aeuum* vient de *aetas* (4), cycle total d'années (de là *aeuiternum* devenu *aeternum* (5)) : le terme grec αἰών, Chrysippe le déclare formé de ἀεὶ ὄν (6) » ; et ailleurs (7) ; « *Falces* vient de *far*, avec changement d'une lettre (8)... Les serpettes (*falces sirpiculae*) tirent leur nom de *sirpare* (rattacher avec du jonc), c'est-à-dire *alligare* (consolider par des liens)... Ces serpettes s'appellent *phanclas* dans le dialecte de Chersonèse (9) ». Là peut-être sont les deux affirmations les plus nettes : *aeuum* ne vient pas de αἰών, puisqu'il vient de *aetas*, et cependant le rapprochement entre *aeuum* et αἰών s'impose ; de même *falx* vient de *far*, mais le mot éveille l'idée d'un rapprochement avec *phanclas*. Sans doute ne faut-il pas vouloir faire dire à des formules assez vagues ce qu'elles ne disent pas expressément. Et surtout il ne convient pas d'en généraliser la portée : il serait absurde, par exemple, de vouloir déceler la théorie de la langue-mère partout où Varron emploie la formule *A quod Graeci dicunt B*

(1) *L. L.* V, 96 : « Ex quo fructus maior, hic est qui Graecis usus : *sus* quod ὗς, *bos*, quod βοῦς ... item *ouis*, quod ὄϊς ». Ces différents termes ont deux à deux une commune origine indo-européenne.

(2) *L. L.* VI, 6 : « Cum stella prima exorta (eum Graeci uocant ἕσπερον, nostri *Vesperuginem* ut Plautus : Neque Vesperugo neque Vergiliae occidunt), id tempus dictum a Graecis ἑσπέρα, Latine *uesper*) ». Les termes envisagés ont en effet une commune origine indo-européenne.

(3) *L. L.* V, 21 : « ... in Latio aliquot locis dicitur, ut apud Accium, non *terminus*, sed *termen* ; hoc Graeci quod τέρμονα ; pote uel illinc : Euander enim, qui uenit in Palatium, e Graecia Arcas ».

(4) *L. L.* VI, 11 : « *Aeuum* ab *aetate* omnium annorum (hinc *aeuiternum*, quod factum est *aeternum*) : quod Graeci αἰῶνα id ait Chrysippus esse ἀεὶ ὄν ». *Aeuum* ne vient pas de *aetas*, mais les deux mots relèvent de la même racine.

(5) Indication exacte ; cf. : E. M. [3], I, p. 23 s.v. *aeuus*.

(6) Ἀεί et αἰών se rattachant à la même racine indo-européenne, qui leur est commune également avec *aeuus* et *aeternus*.

(7) *L. L.* V, 137 : « *Falces* a *farre* littera commutata... *Falces* sirpiculae uocatae ab *sirpando*, id est ab alligando.. Has *phanclas* Chersonesice dicunt ».

(8) Etymologie fantaisiste.

(9) Cf. *supra*, p. 97 et 220. Que désigne ici la « Chersonèse » ? Scaliger, Mueller (éd., p. 53) et M. Kent (éd., I, p. 130), s'appuyant sur le nom de *Zancle*, supposent qu'il s'agit de la région de Messine.

ou une formule équivalente (1). Toutefois il semble qu'on puisse risquer la conclusion suivante : Varron, de loin en loin, a peut-être senti que tel ou tel mot latin avait conjointement avec tel ou tel mot grec une origine commune. Certains passages, il est vrai un peu confus, paraissent permettre cette hypothèse.

Conclusion sur les affinités du grec et du latin.

Dans sa doctrine sur les affinités du grec et du latin, Varron s'est bien souvent trompé. Sa théorie concernant l'héritage d'Evandre et des *antiqui* est nébuleuse. Guidé par ses considérations d'historien, il a peut-être surestimé cet apport primitif (2). Il a pris très souvent pour des emprunts ce qui n'était que résultats d'une commune origine (3). Il a imputé à des sources grecques des mots latins que sa langue avait empruntés ailleurs (4), inversement il impute à des sources étrangères ce qui est d'origine grecque (5). Bref sa théorie dans le détail est souvent floue, incomplète et erronée. Mais il serait cruel et d'ailleurs fastidieux de dresser le bilan exhaustif de ses succès et de ses échecs (6). Mieux vaut chercher à établir ses mérites qui ne sont pas minces.

(1) Cette formule en effet est employée par Varron pour noter des « calques » évidents, par exemple : *orchitis* (*L. L.* V. 108) et *malum* (pomme ; *L. L.* V, 102), ou ce qu'il croit être un « *calque* » par exemple : *puteus* (*L. L.* V, 25). Du reste que signifie au juste *quod* dans la formule du type *A quod Graeci dicunt B* ? Est-ce une conjonction (« *A* parce que les Grecs disent *B* ») ? Ce qui n'autoriserait, semble-t-il, que la théorie de l'emprunt. Ou bien est-ce un relatif (« *A*, notion que les Grecs expriment par *B*) ? Ce qui pourrait autoriser soit l'idée d'emprunt, soit l'idée d'origine commune. Il y a des cas où à *quod* est substitué un relatif non douteux, par exemple : « *Vesper*... quem Graeci dicunt diuum ἑσπέριον » (*L. L.* VII, 50) ; il y a aussi des cas où *quod* ne semble pouvoir être qu'une conjonction, par exemple : « Quod *nocet nox*, nisi quod Graece νύξ *nox* » (*L. L.* VI, 6) ; mais inversement il y a des cas où *quod* apparaît comme un relatif, par exemple : *L. L.* V, 96 (cf. *supra*, p. 225, note 1). Finalement, une fois de plus, de la formule employée par Varron, on ne peut rien tirer de précis, ce ne sont que cas d'espèce et souvent cas douteux.

(2) Par exemple : cas de *puteus* πύτεος (*L. L.* V, 25) ; cf. *supra*, p. 216. Cette surestimation de l'apport « éolique » se retrouvera après lui chez Quintilien qui déclare les emprunts latins constitués « praecipue aeolica ratione » (Quint., I, 6, 31).

(3) Par exemple : cas de *domus* que Varron croit être un calque de δόμος (*L. L.* V, 160), et cf. *supra*, p. 224, note 4.

(4) Par exemple : cas de *leo* (*L. L.* V, 100) ; cf. *supra*, p. 222, note 13.

(5) Par exemple : *camelus* que Varron qualifie de *nomen Syriacum* (*L. L.* V, 100), en fait, calque du grec κάμηλος (E. M. 3, I, p. 160 ; cf. *infra*, p. 248), et *tigris* qu'il croit « arménien ». Calqué sur le grec τίγρις, ce mot n'est qu'indirectement emprunté à l'iranien (E. M. 3, II, p. 1221 ; cf. *infra*, p. 248).

(6) On pourra trouver ce bilan dans les notes du *De Lingua Latina*, édition Kent (*passim*) et, pour le livre V, dans le travail qu'on a donné d'autre part *Varron, De Lingua Latina V, texte, traduction, notes.* D'ailleurs, ce bilan complet, pour intéressant qu'il soit, ne suffit pas pour bâtir une critique véritable. Car, il est à peine besoin de le dire, la principale objection que l'on puisse faire aujourd'hui à Varron, c'est d'avoir établi sa théorie sur des faits isolés de voca-

Varron sait distinguer, parmi les emprunts au grec, 1°) une couche d'emprunts anciens qui ont déjà subi les vicissitudes phonétiques de la langue latine (1), 2°) une série variée d'emprunts récents. Ces emprunts récents, il les groupe, en général, par catégories dans les divers chapitres du *De Lingua Latina* ou dans les fragments. Et par ce procédé, sinon par des formules précises, il nous suggère qu'ils intéressent, au premier chef, le vocabulaire scientifique et le vocabulaire technique, c'est-à-dire les besoins d'un peuple déjà très évolué. Il distingue ainsi, par exemple, les termes qui intéressent la vie dans les mers (2), préoccupation relativement tardive des Romains. Il distingue les termes de zoologie (3), de botanique (4), les termes qui intéressent la critique littéraire ou philosophique (5). Dans le vocabulaire technique, il distingue les termes intéressant le vêtement (6) *(parapechio* (7), *amphimalus, gaunacum)* (8), les mots intéressant les accessoires ménagers (9) *(epichysis, cyathus, lepestae)* (10), l'art culinaire *(mattea)* (11), la vie financière (12) *(nummus, mutuumn donum)* (13). Varron sait distinguer aussi le calque de forme (par exemple : ἐχῖνος *echinus)* (14) et le calque de sens : il nous dit en effet que *senatus* correspond à γερουσία (15), *Septemtriones* (la

bulaire, de morphologie ou de phonétique ; il n'a pas constitué un corps de doctrine appuyé sur une méthode comparative pertinente comme celle que pratique la linguistique moderne. Sans en mesurer parfois toute la portée, il a posé des jalons habiles, il n'a pas bâti d'édifice, il n'était d'ailleurs pas outillé pour le faire. « Que de choses depuis Varron, que Varron a ignorées » (La Bruyère, *Les Caractères* XII, *Des Jugements*).

(1) Théorie admise par la linguistique moderne. Cf. par exemple, M. Lejeune, *Latin et chronologie italique, R. E. L.* XXVIII (1950), p. 100-101.

(2) *L. L.* V, 77-79 ; cf. *supra,* p. 222.

(3) Noms des fauves, *L. L.* V, 100-101 ; cf. *supra,* p. 222.

(4) *L. L.* V, 102-104 ; cf. *supra,* p. 222.

(5) *G. R. F.*, p. 275, fr. 256 ; cf. *supra,* p. 223.

(6) *L. L.* V, 130-133 et 166-168.

(7) *L. L.* V, 133 ; cf. *supra,* p. 222, note 1.

(8) *L. L.* V, 167. *Amphimallus* (la « douillette »), calque du grec ἀμφίμαλλος ; *gaunacum* (la « pelisse »), calque du grec καυνάκης, souvent confondu, semble-t-il, avec *gausapa,* calque de γαυσάπης qui désigne aussi une étoffe pelucheuse (E. M. 3, I, p. 477). On peut encore ajouter *peristromata* (parures de lit), calque de περιστρώματα et *peripetasmata* (tentures de lit), calque de περιπετάσματα (*L. L.* V, 168).

(9) *L. L.* V, 118-127.

(10) Respectivement *L. L.* V, 124 et 123. Cf. *supra,* p. 222 et p. 109. A cette série peuvent encore s'ajouter *scyphus* (*Men.* 7, p. 182 B.6), « la coupe », calque de σκύφος qu'on retrouve dans Cicéron, *De Signis* 32 ; *lagoena,* « flacon » (*Men.* 68, p. 188), emprunt sans doute au grec λάγυνος (E. M. 3, I, p. 602) et qu'on trouve déjà chez Plaute (*Curc.* 78) ; *murrina,* « vin de myrrhe » (*Men.* 40, p. 185), calque de μύρρινος (E. M. 3, II, p. 751).

(11) *L. L.* V, 112. *Mattea* (la friandise en hachis), effectivement emprunté au grec (ματτύη) ; cf. E. M. 3, II, p. 695.

(12) *L. L.* V, 169-183.

(13) Respectivement *L. L.* V, 173 ; V, 179 ; V, 175. Cf. *supra,* p. 217, note 8.

(14) *L. L.* V, 77.

(15) *L. L.* V, 156.

Grande Ourse) à Ἅμαξα (1), *fundolus* (gros cervelas) à τυφλὸν ἔντερον (même sens) (2). Enfin il constate, devant les progrès de l'influence grecque, l'effacement du vieux mot *Camena* devant *Musa* (3), de *uates* devant *poeta* (4).

Bref il est sans doute juste de dire avec M. Dumézil : « Les Romains et les Grecs eux-mêmes, malgré d'intelligentes remarques, n'ont jamais su à quel point leurs langues étaient parentes » (5). Mais Varron avec sa théorie judicieuse des correspondances phonétiques (6), avec sa théorie des emprunts anciens et des emprunts tardifs, sans compter, peut-être, son pressentiment d'une langue-mère, est, à coup sûr, celui des anciens qui, pour son temps et dans l'état actuel de nos connaissances, a le mieux compris cette parenté (7). Doit-on en conclure que Varron s'est fait le champion du grec contre son maître Aelius Stilo, par exemple ? On serait d'abord tenté de le croire, en considérant l'abondance des hellénismes épars dans les *Menippeae*, l'abondance des mots latins rattachés au grec dans le *De Lingua Latina*. Mais, en fait, si Varron grammairien reconnaît l'ampleur des apports grecs au lexique latin, si, lui-même, il favorise cet apport par des emprunts personnels nombreux (8), il connaît aussi une sorte de chauvinisme philologique (9). Cet état d'esprit prend même chez lui la forme aiguë du particularisme provincial, la forme du « sabinisme ».

(1) *L. L.* VII, 74.

(2) *L. L.* V, 111 ; *fundolus* devait être un nom populaire du *caecum intestinum*, correspondant exact de τυφλὸν ἔντερον.

(3) *L. L.* VII, 26. Cf. *infra*, p. 246.

(4) *L. L.* VII, 36.

(5) Dumézil, *Héritage*, p. 16. Cf. *supra*, p. 226, note 6.

(6) Cf. *supra*, p. 105 et suiv.

(7) Il reste toujours possible, évidemment, que Varron ait eu pour le guider des sources de détail ou même des sources d'ensemble que nous ignorons. Nous nous heurtons toujours à l'irritant problème des sources varroniennes. Cf. *supra*, p. 45.

(8) *Cercopithecus, epigrammation, epichysis, mattea*, par exemple ; cf. *supra*, p. 227. Gaebel et Weise (*Latinisierung*, p. 344-352) ont dressé, à propos de Varron helléniste, deux *indices* fort suggestifs. L'un nous donne la liste des mots empruntés au grec, et plus ou moins latinisés, dont Varron s'est servi, l'autre la liste des mots grecs qu'il a utilisés tels quels avec leur alphabet d'origine et leur flexion. La première liste comporte 475 mots, la seconde 280. Evidemment ces deux *indices* s'appuient en grande partie sur les *Menippeae*. Beaucoup des mots qu'ils mentionnent sont restés des *hapax* (cf. Id., *ibid.*, p. 339-340). Mais l'établissement de ces listes permet aux auteurs de dire que Varron est un importateur généreux de vocabulaire et qu'il a fait de nombreux essais pour « naturaliser » (*einbürgern*) des mots grecs (cf. *infra*, p. 326). D'après les relevés de Gaebel et Weise, à côté de Varron, Lucilius, Caton, Cicéron et même Plaute font, comme « importateurs », figure de parents pauvres.

(9) Nous avons déjà vu une première forme de ce nationalisme grammatical avec la « nationalisation » de l'alphabet ; cf. *supra*, p. 115 et suiv.

Le Sabinisme de Varron : bases historiques.

Nous avons déjà rencontré un Varron soucieux de nous renseigner sur la phonétique comparée du latin et du sabin *(utraque lingua)* (1). Ce n'est pas là l'effet d'un hasard ou d'un caprice. Varron est un Sabin et souvent chez lui on retrouve le paysan de la Sabine ; souvent dans la langue latine, comme il le dit lui-même, il respire « le parfum du parler sabin » (2).

Son particularisme local se manifeste par des allusions nombreuses, et malheureusement trop brèves, au passé glorieux des Sabins, à leur rôle dans la formation de Rome. Ici encore il faut regretter la disparition des *Antiquitates* et du *De Origine linguae Latinae ;* ici encore on a l'impression que dans le *De Lingua Latina* Varron ne fait qu'indiquer par de menus rappels une doctrine enseignée dans d'autres ouvrages (3). A travers les éléments dispersés du traité grammatical et à travers les fragments, on n'arrive plus aujourd'hui à reconstituer un schéma de doctrine, on ne peut que juxtaposer des indications.

Il semble qu'on décèle chez Varron deux tendances de base : 1°) une tendance à majorer l'importance du facteur sabin dans l'histoire et même à absorber sous l'étiquette sabine des éléments disparates ; 2°) une tendance à chercher pour ses compatriotes de lointains titres de noblesse, à les replacer dans le temps, si possible avant les Latins. Mais ce recours aux origines déjà utilisé ailleurs pour justifier le premier apport linguistique du grec au latin, va amener tout naturellement Varron à placer également les *Graeci antiqui* sur le chemin de la Sabine.

« *Oenotria dicta est,* ut Varro dicit, *ab Oenotro rege Sabinorum* », ainsi s'exprime Servius (4). Oenotros, d'après la légende, est comme Pallas, fils de Lycaon et petit-fils de Pélasgos (5). Or Pallas, qui est de la même génération qu'Oenotros, n'est que le grand-père d'Evandre qui a joué auprès des Latins le rôle que Varron prêtait sans doute à Oenotros auprès des Sabins. Donc les Sabins ont dans la civilisation, si l'on peut dire, « plus d'ancienneté » que les Latins. Avant Varron on ne trouve pas trace de cette très particulière application de l' « arcadisme » au peuple de la Sabine. Il se pourrait qu'elle fît partie du « truquage » personnel de Varron concernant la légende des Lycaonides (6).

(1) Cf. *supra,* p. 84-86, 88-89, 95-100, 111.

(2) *L. L.* V, 74.

(3) Cf. *supra,* p. 206, note 3, texte où Varron renvoie du *De Lingua Latina* aux *Antiquitates.*

(4) Serv., ad *Aen.* I, 532, in *G. R. F.*, p. 351, fr. 397.

(5) D'après Denys d'Halicarnasse et Phérécyde, cf. Bérard, *Colonis. grecque,* p. 460, note 3.

(6) Avec le même désir d'ennoblir les origines sabines, Caton, autre campagnard, avait rattaché les Sabins au héros éponyme *Sabus,* d'origine lacédémonienne, présenté par lui comme fils de Sancus, autrement dit de Dius Fidius : Sabus et ses compagnons, aidés des Pélasges, auraient conquis la région de Réate, en expulsant les Aborigènes (Cat. ap. D. H., *Ant. rom.* II, 49 ; Serv. Dan., ad *Aen* VIII, 638, in *G. R. F.*, p. 11, fr. 8 ; pour la discussion critique de cette légende, cf. Bérard, *Colonis. grecque,* p. 489). Selon Hygin, renchérissant encore

En tout cas, voici les Sabins rattachés aux Arcado-Pélasges. D'ailleurs, selon Varron, leur nom est d'origine grecque, il vient de σέβεσθαι (1) : car les Sabins sont, entre tous, un peuple qui révère les dieux (2). Dès l'abord on voit le philologue apporter son argument à l'édifice historique.

Mais comment se fait-il que l'Oenotrie, région située entre Paestum et Tarente, ait pour éponyme un roi des Sabins ? Ici encore intervient peut-être chez Varron un aspect particulier de cette théorie « panarcadienne » qui peu à peu s'était constituée par fusion de légendes locales, théorie qui atteint sa forme la plus systématique chez Denys d'Halicarnasse (3). On peut supposer que Varron avait tendance à superposer à ce « panarcadisme » un « pansabinisme » puisque les Arcado-Pélasges, selon lui, s'étaient d'abord associés aux Sabins (4) : avec eux sans doute les Sabins avaient fait « tache d'huile » dans toute l'Italie centrale et méridionale. Cette opinion pouvait se fortifier chez Varron par la conscience plus ou moins nette qu'il avait d'une communauté « sabellique » conquérante. Evidemment les fragments varroniens et les allusions faites dans le *De Lingua Latina* sont loin de former à cet égard un corps de doctrine. Mais nous le voyons affirmer en tout cas, par deux fois, que les Samnites sont d'origine Sabine (5). Et à cette communauté il rattache sans doute les Osco-Ombriens. Comme philologue en effet il nous apprend que l'adjectif *cascus* (âgé), mot sabin, se rattache à une racine osque (6), qu'on le rencontre plusieurs fois dans des Atellanes avec le sens de « vieux bonhomme », « senem quod Osci *casnar* appelant » (7). Dans la mesure

sur Caton le Censeur, Sabus vient de « Perse » et s'établit en Sabine, après avoir chassé les Sicules (*G. R. F.*, p. 535-536, fr. 19). Enfin, selon Caton, Tibur fut fondée par l'Arcadien Catillus, préfet de la flotte d'Evandre (*G. R. F.*, p. 11, fr. 9).

Varron ne pouvait pas ignorer la théorie de Caton. Pourquoi ne l'a-t-il pas adoptée et au besoin enjolivée ? Peut-être ici peut-on risquer une hypothèse. Rattacher les Sabins à Sabus, fils de Sancus, c'était calquer un peu trop visiblement l'histoire d'Evandre, fils de Mercure, devenu ancêtre des Latins ; en tout cas c'était mettre Latins et Sabins sur le même pied. La théorie varronienne, au contraire, présentait pour son auteur un gros avantage : elle profitait de l'histoire des Lycaonides, déjà largement accréditée par Grecs et Latins, pour greffer les origines sabines sur le même rameau noble que les origines romaines, tout en plaçant les Sabins *avant* les Romains. N'oublions pas en effet que, pour Varron, les Pélasges, après avoir quitté la Grèce, viennent d'abord s'installer dans la Sabine (Varr. ap. Macr., *Sat.* I, 7, 28-30 ; cf. *supra*, p. 211).

(1) Varr., ap. Fest., in *G. R. F.*, p. 352, fr. 404.

(2) Cette étymologie fantaisiste sera reprise par Pline l'Ancien, compilateur respectueux et admiratif de Varron (*N. H.* III, 108).

(3) Cf. *supra*, p. 214, note 6.

(4) Cf. *supra*, p. 211.

(5) Au livre XXI des *Antiquités humaines*, ap. Gell., *N. A.* XI, 1, 5 et dans *L. L.* VII, 29.

(6) *L. L.* VII, 28 : « Primum *cascum* significat uetus ; secundo eius origo Sabina, quae usque radices in Oscam linguam egit ».

(7) *L. L.* VII, 29. *Cascus* (sabin), *cānus* (latin), *casnar* (osque) se rattachent tous trois à la même racine, mais avec des suffixes différents. *Cascus,* employé par Ennius, est évité par les auteurs latins, sauf pour produire un effet de

où l'on peut tirer une conclusion d'un passage isolé, Varron, semble-t-il, nous présente ici le sabin comme un dialecte issu de l'osque ou, en tout cas, fortement apparenté avec lui. Ailleurs, il nous présente le mot osque *Mamers* (Mars) comme une forme sabine (1). Devons-nous nous en étonner puisque, selon une tradition que Varron devait connaître, les Ombriens sont un peuple puissant et ancien, dispersé en Italie, et les Sabins ne sont autres que les Ombriens assaillis par les Pélasges dans la région de Cutilia (2) ? Ainsi depuis l'Ombrie et la Sabine proprement dite jusqu'à l'Oenotrie s'échelonnent les Sabins ou leurs parents proches (3).

Il y a peut-être mieux encore. Varron croit, selon une théorie communément répandue de son temps, et qui remonte au moins à Lycophron, que les Tyrrhéniens ou Etrusques sont des Arcado-Pélasges (4). Le philologue, une fois de plus, vient seconder l'historien en rattachant le mot *Tusci* à θύειν (5) (offrir un sacrifice), cependant que le nom des *Sabini* est formé, on l'a vu (6), sur σέβεσθαι, (vénérer les dieux). Sabins et Etrusques ont donc beaucoup d'affinités. Mais Varron philologue va plus loin encore : il établit entre l'étrusque et le sabin, sinon une parenté, du moins des échanges linguistiques intenses : le mot *idus,* par exemple, nous est donné par lui comme étrusque « ou plutôt » comme sabin (7).

« patoiserie » (Cic. *Tusc.* 1, 12, 27) ; cf. E. M.[3], I, p. 183, s. v. *cascus*; Ernout, *Éléments,* p. 136-137.

(1) *L. L.* V, 73 ; cf. *infra,* p. 238, note 5.

(2) Zénodote de Trézène ap. Den. Halic., *Ant. Rom.* II, 49, 1 ; cf. aussi *ibid.* I, 17, 21 ; Bérard, *Colonis. grecque,* p. 488-495 ; *supra,* p. 211.

(3) Cette théorie se retrouve avec des développements divers chez Strabon, Denys d'Halicarnasse et Diodore de Sicile, c'est celle que donnera aussi Justin (XX, 1, 14) qui établit une parenté entre Campaniens, Bruttiens, Sabins et Samnites (cf. Bérard, *Colonis. grecque,* p. 488-489, notes). Mais d'où venaient, avant de se répandre en Italie, toutes ces peuplades sabines? Peut-être trouve-t-on une obscure indication chez Varron lui-même lorsqu'il nous dit que son propre nom, *Varro,* est un surnom d'origine illyrienne, rapporté par un de ses ancêtres d'une campagne en Illyricum (*G. R. F.*, p. 342, fr. 268 ; cf. Bayet, *Arcadisme,* p. 109 ; Piganiol, *Origines,* p. 22-36).

(4) *G. R. F.*, p. 351, fr. 400 : « Hyginus dicit Pelasgos esse qui Tyrrheni sunt. Hoc etiam Varro commemorat ». Selon la tradition qui remonte à Lycophron (*Alexandra* 1248), le héros Télèphe, fils d'Héraclès, est le père de Tarchon et de Tyrrhènos. Selon Hellanicos de Mytilène, contemporain d'Hérodote, dans un passage conservé par Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.* I, 28, 3), les Tyrrhènes s'appellent d'abord Pélasges et ne prennent leur nom de Tyrrhènes qu'une fois parvenus en Italie : c'est le roi Nanas, descendant de Pelasgos, qui conduit les Pélasges de Grèce jusqu'en Tyrrhènie. Cf. Bayet, *Arcadisme,* p. 76 et p. 95-98 ; Bérard, *Colonis. grecque,* p. 499 ; Pallotino, *Civil. étrusque,* p. 53.

(5) *G. R. F.*, p. 352, fr. 405. — Ce caractère foncièrement religieux du peuple étrusque est d'ailleurs, d'une façon générale, reconnu par les Romains : « Gens ante omnes alias eo magis dedita religionibus, quod excelleret arte colendi eas » (Liv., V, 1, 6). Cf. Pallotino, *Civil. étrusque,* p. 157.

(6) Cf. *supra,* p. 230.

(7) *L. L.* VI, 28 : « *Idus* ab eo quod Tusci *Itus,* uel potius quod Sabini *Idus* dicunt ». L'emprunt du latin à l'étrusque est en effet indiqué comme possible dans E. M.[3], I, p. 546, s. v. *īdūs.* Macrobe (I, 15, 17) prête aux Etrusques un verbe *īduāre.*

Le nom de divinité *Vertumnus* est indiqué ici comme étrusque et là comme sabin, à quelques lignes de distance (1).

Enfin, dans la formation du *Septimontium*, la part réservée par Varron aus Sabins est réellement la part du lion. Il ne s'agit pas seulement, selon la doctrine accréditée plus tard par Tite-Live, d'un Capitole sabin, occupé par Tatius, fusionnant avec un Palatin établissement d'Albe, occupé par Romulus (2), Varron, lui, voit les Sabins partout ; sur le Capitole, évidemment (3), mais aussi sur l'Aventin (4), ainsi nommé du nom de l'*Avens* (5), rivière sabine qui arrose Réate, mais sur le Quirinal, dont le nom vient des *Quirites* (6), compagnons de Tatius venus avec lui de *Cures,* mais éventuellement aussi sur le Palatin « parce que les *Palatini,* peuplade primitive venue d'un canton de Réate appelé *Palatium,* s'y établissent (7) ». Il convient d'ajouter enfin qu'entre les collines, les Sabins s'établissent encore dans le *Vicus Ciprius,* dont le nom signifie « Rue du

(1) *L. L.* V, 46 et V, 74. Cf. *infra,* p. 239 et p. 243 et suiv. —Ainsi se trouve imparfaitement, mais curieusement résolu par cet amalgame varronien des Sabino-Oenotriens, des Sammites, des Osco-Ombriens et des Etrusques le problème d'une civilisation commune de l'Italie centrale avant l'influence directe, consciente et officiellement contrôlée de la Grèce. Mais les données varroniennes sont trop peu étoffées, trop lacunaires, trop naïvement orientées aussi, semble-t-il, pour qu'on puisse efficacement utiliser le témoignage du seul Varron pour apporter un élément de solution à ce problème (cf. le vœu de M. Jean Bayet dans le C. R. du livre de M. Pallotino, *La civilisation étrusque, R. E. L.* XXVIII (1950), p. 430).

(2) Varron exploite cette tradition dans *L. L.* V, 149.

(3) *L. L.* V, 149 (le Sabin Curtius rejoint les siens sur le Capitole) ; cf. aussi *L. L.* V, 41, légende de Tarpeia.

(4) Varr. (ap. Serv.), *De Gente pop. Rom.*, in *G. R. F.*, p. 249-250, fr. 187 : « Varro dicit in gente populi Romani Sabinos a Romulo susceptos istum accepisse montem *[Auentinum]*, quem ab *Auente* fluuio prouinciae suae *Auentinum* appellauerunt ».

(5) Cf. note précédente. Dans le *L. L.* (V, 43) Varron, il est vrai, est moins catégorique et il présente trois autres étymologies : rapprochement avec *auis, Auentinus* (nom d'un roi albain) et *aduehere* ; c'est même pour cette dernière étymologie qu'il penche personnellement. Notons par contre que, dans le *De Lingua Latina,* Varron se fait l'écho d'une tradition qui place le tombeau du roi sabin Titus Tatius au *Lauretum,* nom d'un lieudit sur l'Aventin (*L. L.* V, 152 ; cf. Festus, p. 496 Lindsay).

(6) *L. L.* V, 51. Dans ce § Varron propose deux étymologies pour ce mot *Quirinal,* l'une qui apparente le mot à *Quirites,* l'autre à *Quirinus* : elles reviennent au même philologiquement. Il est fort possible qu'à l'origine *Quirites* ait désigné les Sabins par opposition aux Romains. Les deux mots *Quirīnus* et *Quirītēs,* après les savants travaux de M. Benveniste et de M. Dumézil, sont rattachés aujourd'hui à une thème **co-uir-* et apparentés aussi au mot *cūria.* Quirinus serait la divinité de la foule romaine (Dumézil, *Héritage,* p. 224-225).

(7) *L. L.* V, 53. Ce n'est là, il est vrai, qu'une des quatre hypothèses envisagées par Varron dans ce chapitre sur l'origine du mot *Palatium* ; le mot peut venir, selon lui, 1°) des *Pallantes,* compagnons d'Evandre, fondateur de *Pallantée,* 2°) de *Palanto,* épouse de Latinus, 3°) de *Balatium,* mot qui rappelle le bêlement des troupeaux, 4°) des *Palatini* sabins. Mais cette quatrième hypothèse est intéressante pour la théorie du « pansabinisme » varronien.

Bon Présage », puisque, selon Varron, *ciprus* veut dire « bon » en sabin (1) ? A entrer dans le jeu de Varron, on finirait par se demander, à la fin du compte, où avaient bien pu s'établir les Albano-Latins si Varron lui-même, selon la tradition courante, ne consentait à donner malgré tout Romulus, descendant des rois d'Albe, comme fondateur éponyme de Rome (2).

Dans le *De Lingua Latina* et dans les fragments Varron, en outre, ne perd pas une occasion d'indiquer d'un mot les usages et les institutions dont les Romains sont redevables aux Sabins : le Romain porte trois noms à la manière Sabine (3) : l'usage juridique de l'« amende » et le mot *multa* sont sabins (4) ; les tables des dieux, *mensae deorum,* constituent un rite sabin (5), institué par le Sabin Numa (6) ; le mot *februatio* signifie « purification », et c'est un mot sabin, applicable à la fête des *Lupercalia* (7). Varron insiste longuement sur le rite augural de fondation (8), qui, d'après Caton, comporte des éléments sabins (9). Enfin le panthéon romain fourmille de divinités sabines dont nous allons retrouver les noms un peu plus loin.

Le sabinisme de Varron : aspect philologigue.

Ainsi Varron, de proche en proche, finit par annexer au domaine sabin, directement ou indirectement, tout ce qui n'est pas proprement grec ou latin. Nous avons vu déjà, à plusieurs reprises, comment le philologue apportait des arguments à l'historien. Une revue rapide des emprunts du latin au sabin ou, plus exactement,

(1) *L. L.* V, 159 (cf. Tite-Live, éd. Bayet-Baillet, T. 1, p. 79, note 2). En fait, cette équivalence *Ciprius-ciprus* est obscure (Ernout, *Éléments,* p. 138-139), M. Vendryes rapproche *ciprus* d'une racine indo-européenne signifiant « fort, violent » et qu'on retrouve en celtique (*Les Correspondances de vocabulaire entre l'indo-iranien et l'italo-celtique,* in *M.S.L.* XX, 6, p. 271). Pour Mueller (éd., p. 62) et pour M. Kent (éd. I, p. 150, note *a*), il convient de lire *Vicus Cyprius* et de traduire par « Rue de Chypre » ou « Rue du Cuivre ».

(2) *L. L.* V, 144.

(3) *G. R. F.,* p. 331, fr. 323. — Or c'est là une innovation qui n'est pas d'origine proprement sabine : elle semble avoir été commune aux peuples de la péninsule italienne (Etrusques, Latins, Osco-Ombriens) ; Cf. Pallotino, *Civil. étrusque,* p. 217.

(4) *G. R. F.,* p. 230, fr. 119 ; cf. Piganiol, *Origines,* p. 152. Mot italique en tout cas (E. M. 3, II, p. 744).

(5) *L. L.* V, 23. Sur les « tables des dieux », rite caractéristique des Sabins, cf. Piganiol, *Origines,* p. 99.

(6) *L. L.* VII, 43. Selon Denys d'Halicarnasse (*Ant. rom.* II, 50), c'est le Sabin Titus Tatius qui fit placer des tables pour *Juno Curis* dans les curies.

(7) *L. L.* VI, 13, « comme je l'ai montré dans mon traité des *Antiquités* », dit Varron, ce qui prouve que le *De Lingua Latina* ne procède plus que par allusions brèves aux données historiques (cf. *supra,* p. 206, note 3). — Les Lupercalia nous ramènent aux Lycaonides et au dieu-loup (cf. Bayet, *Arcadisme,* p. 107) ; l'institution des Luperques est d'ailleurs, d'après Varron lui-même, d'origine arcadienne (*G. R. F.,* p. 250, fr. 189).

(8) *L. L.* V, 144.

(9) Cat., ap. Serv. *Aen.* V, 755.

au domaine linguistique que Varron appelle sabin, va nous confirmer que son sabinisme grammatical n'est qu'une pierre angulaire ingénieusement apportée à sa théorie historique. Aussi bien, ces termes empruntés par le lexique latin se laissent-ils grouper selon certaines rubriques dont l'ensemble n'est pas dû au hasard, encore que dans les textes actuellement connus, Varron, à ce sujet, ne donne pas d'indication générale. Ces rubriques intéressent 1°) la vie champêtre ; 2°) la vie religieuse ; 3°) la vie quotidienne (1).

1°) Nous trouvons d'abord dans ces emprunts au sabin des noms d'animaux domestiques ; *aedus* le « chevreau » (2), *ircus* « le bouc » (3), *porcus* « le porc » (4). On peut ajouter à cette liste *horda* « la vache pleine », Varron ne nous dit pas expressément que le mot soit sabin (6), mais il s'agit là manifestement de la forme dialectale de l'adjectif *fordus (forda bos)* employé par le même Varron (7). Peut-être aussi faut-il y ajouter *ariuga* « le bélier de sacrifice », mot dont la forme exacte nous échappe et que Varron écrit sans *h-* (8) ; on ne le trouve que chez les grammairiens et compilateurs qui, eux, l'écrivent à la manière citadine, avec *h-* initial (9). Peut-être même convient-il d'adjoindre à cette liste d'animaux l'ours, *ursus,* animal non domestique, mais particulièrement redouté des campagnards, dont Varron nous dit que le nom est lucanien (10), c'est-à-dire originaire d'Oenotrie.

(1) F. Müller (*Stud. étym.*, p. 188), présente un répertoire sommaire, mais sans aucune discussion, des mots latins empruntés au sabin selon Varron. Cf. Ernout, *Éléments,* p. 26-28.

(2) *L. L.* V, 97. En réalité le mot est italique commun et repose sur **ghaidos* (Ernout, *Éléments,* p. 154-155), cf. *supra,* p. 98.

(3) *L. L.* V, 97 ; Varr. ap. Vél. Long. in *G. R. F.*, p. 298, fr. 280. La forme sabine est *fircus,* la forme citadine *hircus,* la forme paysanne *ircus.* Le mot *hircus* ne peut venir en effet que d'un dialecte où, contrairement à ce qui se passe dans la phonétique latine, *-ĕ-* passe à *-ĭ-* devant *-rc-* (cf. *supra,* p. 84 et 98 ; Ernout, *Éléments,* p. 26 et p. 181).

(4) *L. L.* V, 97. Pour ce mot Varron hésite entre une origine sabine « quod Sabini, dicto aprino porco, *porcum,* inde *porcus* » ou une origine grecque : « nisi si a Graecis, quod Athenis in libris sacrorum scripta est πόρκη et πόρκος ». Mais le rituel grec dont parle Varron est inconnu, πόρκη n'est pas attesté, πόρκος est tardif, postérieur à Varron dans les textes actuellement connus (cf. aussi *R. R.* II, 4, 17). Le nom indo-européen du porc est représenté en latin par *sūs.*

(6) *R. R.* II, 5, 6 ; cf. Festus, p. 91 Lindsay.

(7) *L. L.* VI, 15 : « *Fordicidia* a *fordis* bubus ; bos *forda* quae fert in uentre ; quod eo die publice immolantur boues praegnantes in curiis complures, a *fordis* caedendis *Fordicidia* dicta ». La variante *hordicidia* se retrouve dans *R. R.* II, 5, 6. Il s'agit des fêtes en l'honneur de Tellus célébrées le 16 avril et où l'on sacrifiait des vaches pleines. Ces mots se rattachent à la racine de *ferō.* La sonore aspirée aboutit en sabin à *h-*, en latin à *f-* (cf. Ernout, *Éléments,* p. 182-183 ; E. M.[3], I, p. 406, s. v. *ferō* ; *supra,* p. 98, note 10).

(8) *L. L.* V, 98, si toutefois il faut se fier au ms *F.*. Sur l'incertitude de la forme, cf. E. M.[3], I, p. 88, s.v. *aruiga.*

(9) Cf. Fest. P., p. 89 Lindsay ; Donat, *ad Phorm.* IV, 4, 18.

(10) *L. L.* V, 100. *Ursus* fait simplement partie de l'héritage indo-européen

Ensuite un certain nombre de mots paraissent intéresser la nature, l'état ou l'orientation du sol arable : *harena,* calque du sabin *fasena* (1), *terenus (= mollis)* (2), *tebae (= colles)* (3). D'autres se réfèrent aux divisions de la journée dont l'horaire est si important pour le campagnard : Varron sait bien, par exemple, que *meridies* repose sur *medidies* (4) et il se flatte d'avoir vu à Préneste un ancien cadran solaire où figurait la forme *medidies* (5). Mais, plus explicitement, il nous dit que *creperus* (douteux) et *crepusculum* (crépuscule) sont des mots sabins d'où vient le prénom *Crepuscus* donné à Amiterne aux individus nés vers le soir ; Varron le rapproche de *Lucius,* prénom donné à Réate aux individus nés à l'aube (6).

D'autres termes désignent les produits de la terre ou les instruments agricoles. *Faba* (la fève) est rattaché par Varron au Sabin *haba* (7), comme *forda* à *horda* (8) ; le mot *seculae* (les faulx) nous est donné comme un terme de patois campanien (9), et par conséquent oenotrien ou osque.

Etant donné le caractère campagnard très net des mots empruntés *a Sabinis,* il semble naturel et conforme à l'idée varronienne d'un sabinisme champêtre ou bucolique, d'y joindre les mots *a pastoribus.* C'est sous cette désignation en effet que Varron nous présente d'une part la série des termes *pecu* (bétail), *pecunia* et *pecuniosus* (10), et d'autre part

(E. M. 3, II, p. 1335, s.v.), mais il est sans doute dialectal car la phonétique latine ignore le groupe *-u-+-r-+* consonne ou sonante, et la forme romaine devrait être *orsus* (cf. avec *ursus* d'autres noms d'animaux apparemment dialectaux, comme *turtur, turdus* ; Ernout, *Éléments,* p. 244).

(1) *G. R. F.,* p. 298, fr. 280 ; cf. E. M. 3, I, p. 515 ; *supra,* p, 92 et 98.

(2) Varr. ap. Macr., *Sat.* III, 18, 13 : « ...a *tereno* quod est Sabinorum lingua molle ».

(3) *R. R.* III, 1, 6 : « tebas... et in Sabinis ... etiam nunc ita dicunt » ; cf. *infra,* p. 241 ; le mot ne paraît pas avoir été employé par les écrivains latins (Ernout, *Éléments,* p. 236).

(4) Cf. *supra,* p. 94.

(5) *L. L.* VI, 4.

(6) *L. L.* VI, 5 et VII, 77. Il est fort possible en effet que cet adjectif *creper* ou *creperus* soit emprunté au sabin (Ernout, *Éléments,* p. 145-146 ; E. M. 3, I, p. 267).

(7) Varr. ap. Vel. Long. in *G. R. F.,* p. 298, fr. 280, cité *supra,* p. 98, note 10. Le mot est donné dans E. M. 3, I, p. 370, comme appartenant « à la langue de civilisation du N.-O. de l'Europe ».

(8) Cf. *supra,* p. 234.

(9) *L. L.* V, 137 : « Falces... hae in Campania *seculae* a *secando* ». Le mot paraît en effet s'apparenter à *secāre,* il n'est pas employé dans la langue littéraire (c'est d'ailleurs un *hapax*), ce qui milite en faveur de son caractère dialectal (E. M. 3, II, p. 914, s.v. *secō*).

(10) *L. L.* V, 92 : « *Pecuniosus* a *pecunia magna, pecunia* a *pecu* : a pastoribus enim horum uocabulorum origo ». Ces mots d'origine indo-européenne ne sont peut-être pas en latin des emprunts au sabin, mais l'emploi de *pecunia* au sens d'« argent » décèle un peuple éleveur au même titre que *ager* qui signifie à la fois « territoire » et « champ », *colonus* « habitant » et « cultivateur » ; cf. E. M. 3, II, p. 870 et suiv. ; Marouzeau, *Le latin langue de paysans,* p. 255 et suiv.

pulmentarium (fricot) (1). Enfin peut-être doit-on joindre encore aux mots précédents ceux dont Varron ne dit pas expressément qu'ils sont nés *a pastoribus*, mais auxquels il donne clairement une origine rustique ou dont la forme est déclarée paysanne. Leur série d'ailleurs ne fait que constituer un appoint à l'inventaire des mots *a Sabinis* ou *a pastoribus*. On trouve ainsi *caseus*, qui dans le *De Lingua Latina* vient immédiatement après *pulmentarium*, « *caseus* a *coacto* lacte, ut *coaxeus* dictus » (2), puis *irpex* (3), et n'oublions pas *Bal-atium a pecore* (le Bêl... atin), parmi les étymologies proposées par Varron pour le mot *Palatium* (le Palatin) (4). Enfin il y a lieu de signaler les formes données comme paysannes *uella* (5), *speca* (6) (spēca), « l'épi », *uellus* (7), « touffe de poils », qui, d'après lui, sont plus ou moins à l'origine de *uilla, spica* et *uillus* (8).

2°) Une deuxième série d'emprunts du latin au sabin intéresse la vie religieuse, le rituel, les noms des dieux. On trouve d'abord dans cette catégorie quelques adjectifs, verbes ou noms communs caractéristiques. Le mot *februs* (ou *februm*), « moyen purificateur », nous est donné comme sabin par Varron (9). Ce mot sert à former *februatio* (purifica-

(1) *L. L.* V, 108 : « Quod edebant cum *pulte*, ab eo *pulmentum*, ut Plautus ; hinc *pulmentarium* dictum ; hoc primum debuit pastoribus ». *Pulmentarium* est en effet un dérivé de *pulmentum*, mot ancien déjà employé par Plaute (*Aul.* 313 ; *Mil.* 349 ; *Pseud.* 220 ; *Rud.* 937 ; *Truc.* 906). Il s'apparente à *pulpa* (maigre de la viande) et non à *puls* (bouillie), comme le prétend Varron ; *pulpa* est d'origine inconnue (E. M.³, II, p. 964).

(2) *L. L.* V, 108. Etymologie fantaisiste évidemment, mais il reste que le mot *caseus* n'est pas latin, c'est un mot d'emprunt (cf. Ernout, *Éléments*, p. 137-138 ; Id. *Éléments étrusques*, p. 115).

(3) *L. L.* V, 136 : « *Irpices* regula compluribus dentibus, quam item ut plaustrum boues trahunt ut eruant quae in terra *serpunt* ; *sirpices*, postea *irpices* S detrito a quibusdam dicti ». Le mot est donc donné par Varron comme rural et apparenté à *serpere* (cf. *supra*, p. 95) ; cette étymologie est erronée, mais le mot est effectivement considéré comme dialectal par la linguistique moderne qui l'apparente au nom samnite du loup, *hirpus* ; ce mot *hirpus*, Varron le connaissait bien et le donnait comme Sabin (*G. R. F.*, p. 349, fr. 391 : « Dicti sunt ipsi populi Hirpi Sorani ; nam lupi Sabinorum lingua uocantur *hirpi* » ; cf. Ernout, *Éléments*, p. 187).

(4) *L. L.* V, 53 ; cf. *supra*, p. 232, note 7.

(5) *R. R.* I, 2, 14, texte cité *supra*, p. 85, note 6.

(6) *R. R.* I, 48, 2, texte cité *supra*, p. 85, note 4.

(7) *L. L.* V, 130 ; cf. *supra*, p. 86, note 3.

(8) Ce qui est tout à fait douteux ; mais ce qui est juste, c'est la correspondance entre *-ī-* latin et *-ē-* dialectal. Cf. *supra*, p. 85 et suiv. ; voir aussi le cas de *dēlīrus* / *dēlērus*, p. 85, note 1.

(9) *L. L.* VI, 13 : « Rex cum ferias menstruas Nonis *Februariis* edicit, hunc diem *februatum* appellat ; *februm* Sabini purgamentum, et id in sacris nostris uerbum non ignotum : nam pellem capri, cuius de loro caeduntur puellae Lupercalibus, ueteres *februm* uocabant, et Lupercalia *Februatio*, ut in Antiquitatum libris demonstraui ». Tout point de vue historique mis à part, est-ce *f-* initial

tion), (1) *februare* (purifier) (2) et *februarius*, terme du calendrier (3). Dans ce même domaine du calendrier, on l'a vu (4), *idus* nous est présenté comme un mot probablement sabin; *sexatrus* et *septimatrus*, respectivement « sixième » et « septième jour après les ides », appartiennent au parler de de Tusculum (5). C'est également au rituel sabin qu'appartient le verbe *reloqui* au sens de « parler en réponse », lorsqu'il s'agit de la réponse oraculaire d'un dieu (6). Le mot *(h)arispex* (et non *haruspex*), nanti d'une graphie avec *-i-* pour les besoins de la cause étymologique, est rapproché par Varron de *(h)ariuga* (7) « bélier de sacrifice », terme qui, pour lui, a bien des chances d'être sabin (8). Après avoir rappelé que les *mensae deorum* constituent un rite sabin, Varron nous signale que les carafons à vin placés sur ces tables des Dieux sont appelés *lepestae*, mot que les Sabins ont calqué sur le grec δέπας (coupe) ou sur l'un de ses proches parents (9). Enfin, quoique le mot ne soit pas donné par Varron comme spécifiquement sabin ou d'emploi sabin, il convient de signaler *tesca*,

qui, philologiquement constitue pour Varron ce caractère sabin du mot, c'est possible (cf. *faba/haba* ; *fircus/hircus*, *supra*, p. 98 et suiv., ou même *febris/hebris* cité par Servius, ad *Aen.* VII, 695 in *G. R. F.*, p. 349 fr. 390). En tout cas le mot semble effectivement emprunté au rituel sabin et n'a jamais pénétré dans la langue courante (Ernout, *Éléments*, p. 162-163) ; on le retrouve sous la forme *februum* dans Ovide, *Fastes* II, 16 : « *Februa* dicere Romàni piamina patres ».

(1) *L. L. ibid.*, cf. *supra*, p. 233.

(2) *De Vita pop. rom.* I, p. 285, fr. 22 Riposati : « *februare* id est pura facere ».

(3) *L. L.* VI, 13.

(4) Cf. *supra*, p. 231.

(5) *L. L.* VI, 14 ; nous dirions probablement au « falisque », mais, pour Varron tous ces mots doivent être plus ou moins sabins ou sabinisés.

(6) *L. L.* VI, 57 : « Hinc dicuntur eloqui ac reloqui in fanis Sabinis, e cella dei qui loquuntur ». Certains entendent la phrase en faisant de *reloquī* le pluriel d'un adjuctif *reloquus*. Quoi qu'il en soit le mot, fort rare, ne semble pas « être sabin », mais il peut avoir été adopté, avec valeur technique, par la langue religieuse propre aux cérémonies sabines.

(7) Varr. ap. Vel. Long. in *G. R. F.*, p. 295, fr. 275 : « Item *arispex* ab *ariuga*, quae esset hostia, non *aruspex* ». Le rapprochement de *haruspex* avec *haruga* est donné aussi, et peut-être d'après Varron, par Donat, *ad Phorm.* IV, 4, 16. En fait l'étymologie de *haruspex* reste obscure, le mot a des chances d'être un emprunt (E. M. ³, I, p. 516).

(8) Cf. *supra*, p. 234.

(9) *L. L.* V, 123 et *Vita pop. Rom.*, p. 296-297, fr. 58 Riposati ; cf. *supra*. p. 108-109 et 233. Le vin serait en effet une boisson propre aux Sabins à l'origine, et que, selon Aulu-Gelle, Romulus n'aimait pas (*N. A.* XI, 14 ; cf. Piganiol, *Origines*, p. 99). Varron déclare ailleurs que c'est à partir du canton d'Amínéa en Campanie (donc, selon lui, d'un domaine plus ou moins sabino-pélasge) que la vigne s'est répandue en Italie ; *G. R. F.*, p. 346, fr. 380 : « Amineum uinum quasi sine minio dictum, id est sine rubore, nam album est. Vel Amineos Pelasgos fuisse Varro ait. Hinc ab agro Amineo hanc uitem translatam dicunt ». L'« Oenotrie » n'est-elle pas le pays du vin ?

« terrains en friche consacrés aux Dieux » (1), terme que le Pseudo-Acron déclare sabin (2).

Mais les noms des Dieux sont encore plus caractéristiques. Au chapitre 74 du livre V *De Lingua Latina*, en un ensemble pour une fois bien groupé, Varron nous dresse une liste de dieux d'origine sabine et dont les noms, dit-il, « ont le parfum de la langue sabine (3) ». Ces noms sont les suivants dans l'ordre même où Varron les indique : Féronia, Minerve, *Novensides* (les divinités d'emprunt), Palès, Vesta, Salus, Fortuna, Fons, *Fides*, Ops, Flore, Védiovis, Saturne, Sol, Luna, Vulcain *(Volcanus)*, Summanus, Larunda, Terminus, Quirinus, Vertumnus, les Lares, Diane et Lucine. Dans une savante monographie, Mlle Evans a cherché à démêler, point par point, les raisons qui ont pu amener Varron à dresser cette liste spécieuse, au moins à nos yeux (4). En effet elle n'est ni complète, puisqu'elle omet en particulier *Semo Sancus*, présenté ailleurs, et à juste titre, comme une divité sabine (5), ni exacte puisque nombre de divinités citées ici ne sont pas exclusivement sabines et n'appartien-pas au vieux fonds sabin. Sans entrer dans le détail de la discussion (6), on remarque d'ailleurs que, même pour Varron ce critère grammatical du « parfum de la langue sabine » est un peu flottant (7). Outre *Quirinus*, que l'histoire a tendance à rattacher aux origines sabines (8), le seul mot apparemment sabin dans cette liste est *Nouensides*, ou *Nouensiles*

(1) *L. L.* VI, 8 et 10-11 ; Varron apparente le mot à *tueor* et le croit issu de * *tuesca* (lieux respectés).

(2) *Tesca*, sous cette forme, ne saurait en effet appartenir au vocabulaire romain ; le mot est un emprunt dans la langue religieuse à un dialecte voisin ; le Pseudo-Acron le déclare sabin ; Horace en effet s'en sert pour écrire à son *vilicus* qui est sabin (Ps. Acr., ad Hor. *Ep.* I, 14, 19), mais il écrit *tesqua* (avec labio-vélaire), doublet romanisé de *tesca* (comme *hircus*, mot dialectal, repose sans doute sur un ancien * *hirquos* ; cf. Ernout, *Éléments*, p. 237 ; E. M.[3], I, p. 527).

(3) *L. L.* V, 74 : « *Feronia, Minerua, Nouensides* a Sabinis. Paulo aliter ab eisdem dicimus haec : *Palem, Vestam, Salutem, Fortunam, Fontem, Fidem.* Et arae Sabinum linguam olent, quae Tati regis uoto sunt Romae dedicatae : nam ut Annales dicunt, uouit *Opi, Florae, Vedioui Saturnoque, Soli, Lunae, Volcano et Summano*, itemque *Larundae, Termino, Quirino, Vortumno, Laribus, Dianae Lucinaeque* ; e quis nonnulla nomina in utraque lingua habent radices, ut arbores quae in confinio natae in utroque agro serpunt : potest enim *Saturnus* hic de alia causa esse dictus atque in Sabinis, et sic *Diana*, de quibus supra dictum est [cf. *L. L.* V, 64 et V, 68] ».

(4) Elizabeth C. Evans, *The cults of the Sabine territory, Papers and Monographs of the American Academy in Rome*, vol. XI, American Academy, 1939.

(5) *L. L.* X ; 66. Varron (*ibid.* V, 73) donne aussi le dieu *Mars* comme sabin. Son nom, dit-il, est issu de la forme sabine *Mamers* (en réalité forme osque ; cf. Fest. P., p. 117, Lindsay ; E. M.[3], II, p. 691). En fait le dieu *Mars* est une divinité italique.

(6) Pour le détail on se permet de renvoyer le lecteur à Eliz. C. Evans, *Cults* et à notre *Varron, De Lingua Latina V, texte, traduction, notes.*

(7) Cf. *L. L.* V, 74, vers la fin, passage cité ci-dessus, note 3.

(8) Cf. *supra*, p. 232, note 6.

sous sa forme sabine (1), qui nous montre le passage caractéristique de *-d-* à *-l-* propre au parler sabin (2). Mais, puisque Varron dans le domaine étymologique est toujours sensible aux caractères extérieurs des mots, constatons aussi combien nombreux sont, dans cette liste, les noms terminés en *-mno-/-mna, -rno-/-rna, -ino-/-ina, -no-/-na ;* or on sait aujourd'hui que les mots ainsi formés ont quelque chance d'avoir une origine étrusque (3). Dans la liste varronienne évidemment bien des noms sont d'étymologie incertaine, mais *Minerua, Saturnus, Vertumnus, Lares* et *Larunda* semblent bien étrusques en effet (4). N'oublions pas alors que *Vertumnus,* très précisément, nous est donné par Varron lui-même tantôt comme sabin et tantôt comme étrusque (5). Ici jouent donc pleinement, semble-t-il, la tactique du « pansabinisme » pratiquée par Varron, et cette exaspération singulière du particularisme local qui lui fait annexer au sabin tout ce qui, en Italie, ne lui paraît pas proprement latin (6). D'autre part les divinités énumérées par Varron sont, en grande majorité, des divinités agraires ou chthoniennes (7). Ce n'est sans doute pas l'effet d'un hasard : pour Varron, l'apport sabin à la religion romaine est l'apport d'un peuple éleveur et agriculteur (8). Finalement cette seconde série de mots empruntés au sabin et qui intéresse la vie religieuse, rejoint la première où se groupaient les termes intéressant la vie champêtre. Mais pour ce qui est de la seconde liste, on a un peu l'impression que Varron philologue a pris, plus ou moins sciemment, des libertés avec la grammaire et que la théorie historique à défendre ou à suggérer devait être dans une certaine mesure « prête d'avance ».

3°) Une troisième série d'emprunts du latin au sabin intéresse ce que, faute de mieux, on peut appeler la vie quotidienne. D'abord deux noms de vêtements : Varron nous dit que *supparus* (tunique de dessus) est un emprunt à l'osque, à moins que le mot ne dérive de *supra* (9). Il y a

(1) C'était peut-être bien celle que l'on rencontrait dans le manuscrit de l'auteur.

(2) Cf. *supra,* p. 99 et suiv.

(3) Cf. Ernout, *Éléments étrusques,* p. 82 et suiv. ; Pallotino, Civil étrusque, p. 218.

(4) Cf. Id., *ibid.,* p. 95 et 107.

(5) Cf. *supra,* p. 232.

(6) Cf. *supra,* p. 230 et suiv.

(7) Cf. Dumézil, *Héritage,* p. 135.

(8) Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.* II, 50, 3) et St Augustin (*C. D.* IV, 23), sans doute inspirés par Varron, nous donnent aussi des listes de divinités importées par le roi sabin Titus Tatius. Varron, d'autre part, dans les *R. R.* (I, 1, 5-6) donne un inventaire des divinités favorables au campagnard : on y retrouve *Sol, Luna, Minerua, Flora.* Ce sabinisme religieux de Varron a pu partiellement servir à étayer l'ingénieuse théorie du dualisme primitif des croyances : à l'origine, il y aurait eu d'une part un culte sabin intéressant les divinités du sol, d'autre part un culte latin intéressant les dieux ouraniens : la religion romaine serait la fusion des deux cultes (cf. Piganiol, *Origines,* p. 94 et suiv.).

(9) *L. L.* V, 131 : « [Indutui] alterum quod *supra,* a quo *supparus,* nisi id quod item dicunt Osce ».

du vrai dans l'une et l'autre explications. *Supparus* est en fait un emprunt au grec σίπαρος (ou σίφαρος), « voile de navire », par l'intermédiaire de l'osque qui, contrairement au latin, maintient *-a-* en syllabe intérieure (1). D'autre part le *-u-* de la syllabe initiale a été influencé par un faux rapprochement avec *supra* (2). *Indusium* (blouse) constitue aussi une forme dialectale ; Varron ne la signale pas expressément comme telle, mais il la présente immédiatement après *supparus* (3). Le mot est, en fait, emprunté à un dialecte où S intervocalique s'est maintenue plus tard qu'en latin (4). Par contre Varron nous donne comme spécifiquement sabin le nom des pâtisseries appelées *lixulae* (soufflés) et *similixulae* (soufflés de gruau) (5), et comme osque le mot *asta* qui semble désigner « les impuretés de la laine » (6). Enfin le nom de l'amende judiciaire, *multa,* est donné comme sabin par Varron, si du moins l'on en croit Aulu-Gelle (7).

En dehors de ces substantifs qui touchent surtout à la vie domestique, on trouve encore chez Varron quatre adjectifs dialectaux de sens très banal et, par là même, relevant de la vie quotidienne : ce sont *ciprus* (bon) (8),*creperus* (douteux) (9), *catus* (fin, pénétrant) (10) donnés comme sabins, *cascus* (vieux), présenté comme sabin, mais rattaché à l'osque(11).

(1) En latin le mot aurait abouti à * *supperus* (cf. *pariō/reperiō*).

(2) Ernout, *Éléments,* p. 234-235.

(3) *L. L.* V, 131.

(4) Le mot latin correspondant existe d'ailleurs, c'est *indūcula* ; cf. Ernout, *Éléments,* p. 183-184.

(5) *L. L.* V, 107. Ces termes ne sont pas entrés dans la langue littéraire puisque, aussi bien, ce sont des *hapax. Lixula* sans doute s'apparente à *lixa* « l'eau », et doit représenter une sorte de beignet fait avec de la pâte coulante ; quant à *simi-*, dans *similixula,* il est, pour les uns, la forme réduite par haplologie de *simila* « gruau » (éd. Kent, I, p. 102) ; pour les autres, *simi-* correspond à latin *sēmi-*, et dans ce cas le mot pourrait être dialectal (Ernout, *Éléments,* p. 192). A *lixulae,* et dans le même ordre d'idées, on peut ajouter *Faliscus uenter,* « tripes à la mode falisque », et *lucanica* « saucisson », *L. L.* V, 111.

(6) *L. L.* VII, 54. *Asta* est un *hapax* ; le passage est obscur, corrompu et controversé. Le voici dans l'édition Kent. « ...ex quo carminari dicitur tum lana, cum ex ea carunt quod in ea haeret neque est lana, quae in Romulo Naeuius appellat *asta* ab Oscis ».

(7) Varr. ap. Gell., *N. A.* XI, I, 1, 5 : « Vocabulum autem ipsum *multae* idem M. Varro in XXI Rerum Humanarum non Latinum, sed Sabinum esse dicit, idque ad suam memoriam mansisse ait in lingua Samnitium, qui sunt a Sabinis orti ». Si le mot n'est pas sabin, il semble en tout cas italique (E. M.[3], II, p. 744). Varron, ailleurs, rapproche le mot de l'adjectif *multus* selon une étymologie populaire (*L. L.* V, 177).

(8) Cf. *supra,* p. 233.

(9) Cf. *supra,* p. 235.

(10) *L. L.* VII, 46 : « *Cata* acuta : hoc enim uerbo dicunt Sabini ». *Catus* semble archaïque : Varron cite 3 exemples d'Ennius ; et Cicéron, quand il emploie le mot, ajoute *ut ita dicam* (*Leg.* I, 16, 45) ; cf. Ernout, *Éléments,* p. 138. Varron, d'autre part, apparente à cet adjectif *catus* les noms propres *Cato* et *Catulus* (*L. L.* V, 99).

(11) Cf. *supra,* p. 230. A cette liste pourrait peut-être encore s'ajouter *porsibus*

Le sabin intermédiaire entre le grec et le latin.

Enfin le sabinisme de Varron présente un dernier aspect, un peu flou sans doute, mais intéressant, dû aux rapprochements entre le sabin et le grec. Puisque latin et sabin (1) empruntent au grec, puisque le latin emprunte au sabin, il peut en principe arriver que le latin emprunte au grec par l'intermédiaire du sabin. C'est ce que Varron suggère à plusieurs reprises, sans d'ailleurs dégager le principe général de sa trouvaille, du moins dans les textes qui nous sont parvenus. Nous avons vu comment le mot δέπας (2), emprunté par les Sabins aux Grecs, aboutissait à *lepesta* avec passage de D à L caractéristique de la phonétique sabine ; et finalement, c'est ce mot *lepesta* du rituel sabin que les Latins adoptent, peut-être en lui donnant un sens plus large que ne font les Sabins (3). Telle est la théorie de Varron, et la linguistique moderne, sans l'adopter toujours, la juge raisonnable (4). Dans un autre passage Varron semble moins bien inspiré lorsqu'il nous conte l'histoire du mot *tebae* (5) : le nom de la ville de Thébes, dit-il, signifie « collines », ce mot apporté par les Pélasges est toujours en usage chez les Sabins. Mais, à dire le vrai, ce terme n'a jamais été employé par les écrivains latins et son origine demeure obscure (6). Ailleurs encore (7), Varron rapproche *termen* (limite, qu'il déclare vocable rustique du Latium, avec le mot τέρμων (8). Enfin, quoiqu'il

« malin ». Cf. *L. L.* VII, 107 : « ...in [Naeuii] Demetrio *persibus* a *perite* : itaque sub hoc glossema « callide » subscribunt ». La philologie moderne a tendance à considérer cet adjectif comme une forme osque apparentée à *sapiō* (Ernout, *Éléments,* p. 213 ; E. M.³, II, p. 1099 s. v. *sibus* ; éd. Kent, I, p. 362, note *f* ; *persibus* est donné par Festus comme l'équivalent de *peracutus,* p. 238 Lindsay).

(1) Cf. *supra,* p. 237.

(2) Ou un mot analogue proche de δέπας ; cf. *supra,* p. 109 ; *L. L.* V, 123 : « Item dictae *lepestae,* quae etiam nunc in diebus sacris Sabinis uasa uinaria in mensa deorum sunt posita ; apud antiquos scriptores Graecos inueni appellari poculi genus δεπέσταν ».

(3) Chez les Sabins, la *lepesta* est un carafon à vin pour la table des dieux et Festus, dans Paul Diacre, définit *lepista* : « genus uasis aquarii » (p. 102 Lindsay).

(4) Ernout, *Éléments,* p. 190-191 ; E. M.³, I, p. 626, s. v. *lepista* ; Ed. Kent, I, p. 118, note *b* ; cf. *supra,* p. 109, note 1.

(5) *R. R.* III, 1, 6.

(6) Cf. Ernout, *Éléments,* p. 236 ; E. M.³, II, p. 1197.

(7) *L. L.* V, 21 ; texte cité *supra,* p. 225, note 3.

(8) Rapprochement juste, les deux mots ont une commune origine indo-européenne. Mais en fait, c'est de *terminus,* mot du genre animé (cf. le dieu *Terminus, L. L.* V, 74) ou de *termō, -ōnis* (mot attesté chez Ennius) qu'il faudrait rapprocher τέρμων, mot masculin (cf. ὁ Τέρμων, le « dieu Terme »). Quant à *termen,* neutre à suffixe instrumental, c'est avec τό τέρμα qu'il faut le comparer. Ce vieux mot *termen* avait sans doute été conservé, comme le suggère Varron, dans la langue rustique ou technique. On le retrouve dans la *Sententia Minuciorum* (Ernout, *Recueil*³, p. 90 et p. 94).

ne reconnaisse pas expressément le mot comme un emprunt dialectal, on peut signaler *lympha* que Varron rattache à *Nympha* (Νύμφη) ; d'ailleurs en rattachant de même *lymphatus* à νυμφόληπτος, il emploie l'expression « *ab eo quod lymphatos dixerunt nostri* » (1), où *nostri,* dans sa pensée, désigne peut-être les Sabins (2). Or parmi les explications proposées par la linguistique moderne, il en est une qui recouvre dans une certaine mesure l'explication varronienne : *lympha* (l'eau) représenterait l'hellénisation (3) d'une ancienne forme *lumpa,* issue de * *dumpa* par passage de D à L selon la phonétique sabine, passage favorisé par un rapprochement avec *limpidus* (4).

Que le parler sabin ait pu ainsi servir de véhicule aux emprunts grecs, la chose est naturelle pour Varron puisque, selon lui, les Sabins ont été les premiers touchés par les Pélasges en mal d'établissement (5), et Varron ne manque pas de le rappeler, en parlant du mot *tebae,* « *...in Sabinis quo e Graecia uenerunt Pelasgi* » (6). La philologie moderne admet fort bien que tel ou tel dialecte ait pu emprunter au grec puis fournir au latin tel ou tel vocable ; on admet même, plus ou moins, avec Varron, que *lepestae* soit un mot sabin calqué sur le grec et emprunté par le latin (7), que *supparus* soit un mot osque calqué sur σίπαρος et emprunté par Rome (8). Surtout on admet que l'étrusque, affilié au sabin par Varron, a dû être, du point de vue du lexique, un intermédiaire important entre les langues grecque et latine (9). Mais c'est justement cette idée moderne d'une langue intermédiaire qui nous semble surprenante chez Varron : ici encore nous sommes frappés par sa prescience. En l'espèce toutefois, si cette divination s'appuie sur des arguments philologiques non négligeables, elle doit venir surtout d'un sabinisme historique outrancier. On imagine volontiers Varron satisfait de montrer, par quelques détails, que la culture grecque est venue jusqu'à Rome en passant à travers la Sabine.

Conclusion sur le sabinisme varronien.

L'existence d'un élément sabin important dans la civilisation romaine ne saurait être nié. Il est attesté précisément par nombre de termes non seulement champêtres ou religieux, mais par des mots administratifs et par les noms des lieuxdits. L'histoire et la philologie traitées par les modernes font, elles aussi, un sort à *Semo*

(1) *L. L.* VII, 87.
(2) « Our fellow-countrymen », traduit M. Kent (éd. Kent, I, p. 341).
(3) Favorisée justement par le rapprochement avec *Nympha.*
(4) Cf. Ernout, *Éléments,* p. 195 ; E. M. 3, I, p. 666, s. v. *lympha.*
(5) Cf. *supra,* p. 211.
(6) *R. R.* III, 1, 6. Il le rappelle, par allusion aussi, à propos du mot *termen* (*L. L.* V, 21 ; texte cité *supra,* p. 225, note 3).
(7) Cf. *supra,* p. 109, note 1.
(8) Cf. *supra,* p. 239.
(9) Cf. Ernout, *Éléments étrusques,* p. 87-89 ; Meillet, Esquisse, p. 84 et suiv. ; Pallotino, *Civil. étrusque,* p. 216-217.

Sancus (1), au *Capitolium* sabin (2) et au *Vicus Ciprius* (3), un sort au nom de l'amende, *multa* ; (4) elles font même, le cas échéant, un sort à des mots que Varron n'a pas exploités et que certaines conjectures modernes déclarent sabins : *consul* (5), par exemple, et *trabea* (6). Enfin il arrive que l'histoire aujourd'hui cherche à reconstituer les origines romaines par la théorie du dualisme romano-sabin (7).

Varron a donc raison de montrer que les Sabins ont apporté une contribution importante à la civilisation romaine : les arts rustiques, une partie des croyances, un reflet d'hellénisme. Il a raison de montrer ce qu'un grammairien diligent peut tirer de la dialectologie : à certains égards, il n'a même pas exploité à fond son sujet. Mais par ailleurs, dans ces essais louables, ingénieux, souvent même pertinents, Varron manque de discrétion et de nuance : avec lui les Sabins finissent par s'annexer tous les peuples et tous les dialectes de l'Italie ancienne, par exercer une sorte de monopole sur l'histoire primitive. Il reste cependant que, dans l'état actuel de nos connaissances, aucun philologue romain n'a présenté d'étude dialectologique de façon plus ample et plus nette que Varron.

Les éléments étrusques du latin.

Un passage de Jean le Lydien déjà signalé (8), nous apprend que, dans sa théorie des emprunts, Varron avait signalé des apports grecs, gaulois et étrusques au lexique latin. Dans le *De Lingua Latina* comme dans les fragments, Varron fait état en effet, et à plusieurs reprises, de la civilisation et du vocabulaire étrusques. Nous trouvons même un peu singulier que ce facteur étrusque n'ait pas été dévalué davantage dans les traités varroniens, qu'il n'ait pas été, pour ainsi dire, neutralisé par le facteur sabin. Sans doute Varron ne nous parle-t-il pas d'une Rome gouvernée par les Etrusques. Comme les annalistes romains, il minimise l'action d'un peuple définitivement vaincu. Sans doute n'en connaissait-il la langue qu'imparfaitement puisqu'elle ne faisait plus l'objet d'aucun enseignement suivi (9). Il ne pouvait la croire capable d'avoir alimenté efficacement le lexique latin. Et pourtant, si, pour masquer l'occupation de Rome par les Etrusques, il fait traditionnellement de Caeles Vibenna un allié aimable de Romulus contre Tatius (10), inversement il met en relief un certain nombre d'éléments

(1) Cf. par exemple, Bayet, *Hercule*, p. 306-309.
(2) *Capitolium* pour *Capitodium*, selon la phonétique sabine ; cf. par exemple Ernout, *Éléments*, p. 135-136 ; Lugli, *Roma*, p. 9.
(3) Cf. par exemple, Vendryes, *M. S. L.* XX, 6, p. 271.
(4) Cf. par exemple, Piganiol, *Origines*, p. 152.
(5) Cf. par exemple, Ernout, *Éléments*, p. 80 ; Piganiol, *Origines*, p. 75.
(6) Cf. par exemple, Ernout, *Éléments*, p. 238.
(7) Cf. Piganiol, *Origines*, *passim* (cf. *supra*, p. 239, note 8).
(8) Cf. *supra*, p. 25.
(9) Cf. Ernout, *Éléments étrusques*, p. 85. On ignore encore aujourd'hui à quelle date l'étrusque a cessé d'être une langue parlée.
(10) *L. L.* V, 46 ; alors que probablement il faut voir, derrière cette discrète

étrusques dans les origines romaines. Il reconnaît expressément que Rome a été fondée par Romulus, mais aussi qu'elle a été fondée *Etrusco ritu* (1) ; il ne commente d'ailleurs pas cette expression. Il reconnaît, sur la foi d'un certain Volnius, auteur de tragédies écrites en étrusque (2), que les noms des trois tribus primitives, *Titienses, Ramnes* et *Luceres,* sont des mots étrusques, et la philologie moderne lui donne raison (3). Elle approuve aussi l'hypothèse qui lui fait pressentir un mot étrusque derrière le nom du Tibre *(Tiberis)* (4). Elle l'approuve encore quand il reconnaît la présence à Rome d'un établissement étrusque dont le *Vicus Tuscus* conserve la trace (5). Elle l'approuve de même quand il fait des architectes étrusques les inventeurs de l'*atrium* ou du *Tuscanicum* (galerie toscane) (6). Enfin elle l'approuve en général quand, notant l'apport étrusque à la vie religieuse romaine, il fait de *idus* (les ides) un mot étrusque (7), des *Lares* (8) et de *Vertumnus* (9) des divinités étrusques (10), quand il signale même que *Janus* désigne le ciel chez les Etrusques (11).

allusion, une conquête de Rome par les Etrusques (cf. Piganiol, *Conquête* [3], p. 68 et p. 73 ; Pallotino, *Civil. étrusque,* p. 96-97).

(1) *L. L.* V, 143.

(2) Et qui n'est pas autrement connu (cf. Pallotino, *Civil. étrusque,* p. 171). Mais sur l'idée qu'on peut se faire de la tragédie étrusque d'après l'archéologie, cf. Piganiol, *Jeux,* p. 41-43.

(3) *L. L.* V, 55 ; cf. Ernout, *Éléments étrusques,* p. 117 ; Dumézil, *Héritage,* p. 191.

(4) *L. L.* V, 29-30 (le nom du Tibre ne doit pas être un mot latin, et selon certains, dit Varron, l'appellation primitive était *Thebris,* tirée du nom d'un roitelet de Veies). Cf. Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie,* Paris, de Boccard, 1919, p. 561-593 ; Ernout, *Éléments étrusques,* p. 83 ; Heurgon, *R. E. L.* 1936, I, p. 111.

(5) Cf. Ernout, *Éléments étrusques,* p. 85. Selon Varron (*L. L.* V, 46), ce sont les compagnons de Caeles Vibenna qui s'installèrent dans le *Vicus Tuscus* ; selon Tite-Live (II, 14), ce sont ceux de Porsenna. N'oublions pas non plus que, selon Varron, c'est à *Caeles* Vibenna lui-même que le *Caelius* doit son nom (*L. L.* V, 46), tradition qui sera reprise par Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.* II, 36) ; Tac., *Ann.* IV, 65 ; Festus (Festus P., p. 38 Lindsay) et Servius, *ad Aen.* V, 560.

(6) *L. L.* V, 161 : « *Tuscanicum* dictum a *Tuscis,* posteaquam illorum cauum aedium simulare coeperunt. *Atrium* appellatum ab *Atriatibus* Tuscis ; illinc enim exemplum sumptum ». Le mot *atrium* a quelque chance en effet d'être étrusque (E. M. [3], I, p. 96) ; cf. Pallotino, *Civil. étrusque,* p. 183.

(7) *L. L.* VI, 28 ; cf. *supra,* p. 231.

(8) Varr., ap. *Inc. de praenom.,* in *G. R. F.,* p. 334, fr. 332. Selon l'auteur de ce traité anonyme sur les prénoms, Varron va même jusqu'à supposer que *Lucius,* dont il a donné par ailleurs une autre interprétation (cf. *supra,* p. 235), est peut-être aussi d'origine étrusque et apparenté à *Lucumo* (*G. R. F.,* p. 334, fr. 333).

(9) *L. L.* V, 46 ; cf. *supra,* p. 232.

(10) Cf. Ernout, *Éléments étrusques,* p. 98 et suiv. ; E. M. [3], I, p. 608, s. v. *Lār.*

(11) Varr., *Ant. div.* XIV ap. Lyd., *De Mens.* IV, 2, in *G. R. F.,* p. 236, fr.

Concernant les noms communs, l'apport étrusque au lexique latin est évidemment assez mince. Varron nous présente comme étrusques, et à juste titre sans doute, le mot *subulo* (joueur de flûte) (1) et le mot *balteum* (baudrier) (2). Comme le fait remarquer M. Ernout, « une preuve indirecte en faveur de l'origine étrusque de *mīles* est fournie par le passage de Varron, *L. L.* V, 89, où tout en essayant de rattacher *mīles* à *mille*, il indique que les *mīlitēs* ont été fournis à l'origine par les tribus étrusques des *Titienses, Ramnes* et *Luceres* » (3). La même preuve indirecte se retrouve aussi pour *turma* (4), « le peloton de cavalerie », dont le nom est peut-être bien étrusque lui aussi (5). Un curieux groupement de termes dans un même fragment du *De Vita populi Romani* est également signalé par M. Ernout : il s'agit de six accessoires ménagers : *urceolus* (le cruchon), *manale* (l'aiguière), *trulleum* (la « puisette »), *matellio* (le broc), *peluis* (le baquet) et *nassiterna* (l'arrosoir) dont les noms, sauf *peluis*, peuvent être d'origine étrusque (6). Enfin Varron emploie deux fois dans les *Menippeae* le mot *lucuns* qui, d'après Festus, désigne une sorte de pâtisserie (7) Ce mot présente la flexion *-uns*, qui a bien des chances d'être étrusque (8).

134 : « Βάρρων ἐν τῇ τεσσαρεσκαιδεκάτῃ τῶν θείων πραγμάτων φησίν αὐτόν [Ianum] παρὰ Θούσκοις οὐρανόν λέγεσθαι ». Dans sa pénétrante étude consacrée à *Janus et les origines de Rome* (*Lettres d'humanité* IV, Paris, Belles-Lettres, 1945), M. P. Grimal commente (p. 90-92) ce curieux passage de Varron. Selon M. Grimal, il s'agit là d'un texte qui, indépendamment des données archéologiques, établit l'existence d'un *Janus*, c'est-à-dire d'un dieu *bifrons*, identifié avec le Ciel dans un panthéon méditerranéen et italique pré-romain. Le témoignage de Varron n'a donc rien de fantaisiste.

(1) *L. L.* VII, 35. Cf. Ernout, *Éléments étrusques*, p. 109 ; E. M. [3], II, p. 1169, s. v. *sūbulō*. Tite-Live de même nous présente le mot *histriō* comme étrusque (VII, 2, 6). Il y a des chances pour que ces mots en *-ō*, *-ōnis* qui touchent à l'art du théâtre (*mōriō* « bouffon », *sanniō* « pitre ») soient étrusques en effet.

(2) Varr. ap. Char., p. 97 Barwick : « Varro in Scauro baltea dixit et Tuscum uocabulum ait esse ». Ailleurs (*L. L.* V, 116) Varron nous dit que *balteum ut bulteum* est tiré de *bullatum* (garni de boutons) ; l'expression viendrait de ce que le baudrier comporte une garniture de boutons. Un certain nombre de termes techniques en *-eus* peuvent en effet, d'après M. Ernout, être d'origine étrusque (*clupeus, puteus, pluteus* etc...) ; Cf. Ernout, *Éléments étrusques*, p. 113.

(3) « *Milites*, quod trium milium primo legio fiebat ac singulae tribus Titiensium, Ramnium, Lucerum *milia militum* mittebant ». Cf. Ernout, *Éléments étrusques*, p. 117.

(4) *L. L.* V, 91 : « *Turma terima* (E in V abiit), quod *ter* deni equites ex *tribus* tribubus Titiensium, Ramnium, Lucerum fiebant » ; cf. *supra*, p. 82.

(5) Cf. Ernout, *Éléments étrusques*, p. 118.

(6) Varr. *De Vita pop. Rom.*, p. 295, fr. 52 Riposati ; Ernout, *Éléments étrusques*, p. 94 (*nassiterna*, type de dérivé à suffixe étrusque) et p. 115, note 3. Ces instruments sont d'ailleurs en partie énumérés aussi dans *L. L.* V, 118 (*truleum* dérivé de *trulla* « la louche ») et 119 (*matellio* rapproché, à juste titre de *matula*, et *peluis* de *pedum lauatio* !).

(7) Festus P., p. 106 Lindsay : « Lucuntem genus operis pistorii ». Cf. Varr. *Men.*, p. 229, fr. 417 et p. 239, fr. 508 Bücheler-Heraeus [6]..

(8) Ernout, *Éléments étrusques*, p. 104.

Si l'on met bout à bout toutes ces remarques varronniennes, même en ne considérant que les indications nettes, on s'aperçoit que l'apport étrusque au vocabulaire et aux usages latins est loin d'être négligeable. Ce sont là expressions et usages d'un peuple évolué, religieux, bâtisseur, artiste, ami du confort. Varron s'en aperçoit-il ? Aucun de ses contemporains romains, en tout cas, dans l'état actuel de notre documentation, n'en a dit autant sur les Etrusques (1). On a l'impression d'ailleurs (mais peut-être bien est-ce là illusion de lecteur moderne) que Varron est comme gêné : on le dirait retenu par le préjugé du particularisme romain qui cherchait, plus ou moins consciemment, à étouffer l'antique grandeur des Etrusques. Si l'entreprise n'était vaine, on pourrait s'amuser à dresser la liste des « occasions manquées » par Varron dans ce rapport sur les Etrusques. Qu'il suffise de citer l'histoire du mot *Camena*. Varron remarque la substitution du mot grec *Musa* au vieux mot *Camena* (2) ; il dit pas que *Camena* était un mot d'origine étrusque (3) ; il ne le savait peut-être pas ; mais Macrobe le savait (4), et le compilateur Macrobe a dû puiser son renseignement chez des grammairiens. D'ailleurs on a déjà vu combien l'attitude de Varron était équivoque à l'égard des Etrusques (5) : il a tendance à fondre le souvenir des Etrusques dans la gloire des Sabins. C'est vrai pour le vocabulaire : *idus, Lares, Vertumnus* relèvent, selon lui, du lexique étrusque ou « plutôt » sabin (6). N'est-ce pas vrai aussi de la civilisation ? Le Sabin Caton insistait sur les éléments sabins dans le rite de fondation des villes tracées *Etrusco ritu* (7). Le Sabin Varron englobe dans le panthéon sabin des divinités étrusques (8). Sentant peut-être obscurément l'importance du facteur étrusque dans la civilisation romaine, il concilie son particularisme provincial avec ses constatations d'historien doublé d'un philologue : le voisinage de l'Etrurie faisait tout naturellement des Sabins les exploiteurs familiers du riche héritage étrusque (9) ; ce serait par leur intermédiaire que les Romains auraient recueilli cet héritage à leur tour. Si c'est bien là l'idée de Varron, tout en critiquant ses subterfuges, on ne peut qu'en approuver le caractère ingénieux.

(1) Cf. Della Corte, *La Filologia*, p. 113, note 1.
(2) Cf. *supra*, p. 228.
(3) Il le croit dérivé de *carmen*, *L. L.* VII, 27 : « Quare e *Casmena Carmena*, e *Carmena* R extrito *Camena* factum », cf. *supra*, p. 103.
(4) Macrobe fait aussi un calembour étymologique, cette fois avec *canere*, mais il dit en tout cas (Macr., *Somn. Scip.* II, 3, 4) : « Etrusci Musas ... *Camenas* quasi *Canenas* a canendo dixerunt » (cf. E. M.[3], I, p. 160).
(5) Cf. *supra*, p. 231.
(6) Cf. *supra*, p. 231-232 et p. 238, 244.
(7) Cf. *supra*, p. 233, note 9.
(8) Cf. *supra*, p. 238-239.
(9) C'est le Sabin Caton, notons-le en passant, et sans doute ce rapprochement avec l'attitude varronienne n'est-il pas fortuit, qui, seul parmi tous les auteurs latins, a osé dire nettement « In Tuscorum iure pene omnis Italia fuerat » (Cat. ap. Serv., *ad Aen.* XI, 567).

Eléments divers du vocabulaire latin: emprunts au gaulois, à l'espagnol, à l'arménien, au syriaque, au carthaginois.

Outre des emprunts au grec, au sabin, à l'étrusque, Varron signale encore quelques autres emprunts du vocabulaire latin, emprunts « mineurs », si l'on peut dire, au gaulois, à l'espagnol et aux langues orientales. En apprenant à connaître tel ou tel objet chez des peuples relativement éloignés, les Romains en ont appris l'appellation étrangère et l'ont adoptée.

Dans le chapitre du *De Lingua Latina* qui concerne la literie, Varron nous signale comme gaulois les mots *sagum* (grosse couverture) et *reno* (fourrure de renne) (1). Ce sont bien là peut-être des mots importés, mais la linguistique moderne est moins catégorique que Varron concernant l'origine gauloise des deux termes (2), les anciens n'étaient pas toujours d'accord non plus sur ce point (3). Par contre Varron est d'accord avec anciens et modernes pour présenter *alauda* (l'alouette) comme un mot gaulois (4). D'après Aulu-Gelle (5), Varron voit aussi dans *petorritum* (chariot à quatre roues) un mot gaulois (6), et la philologie contemporaine lui donne raison (7). Enfin Varron signale dans un pas-

(1) *L. L.* V, 167 : « in his multa peregrina, ut *sagum, reno* Gallica ». Pour Isidore de Séville aussi, le mot *sagum* est bien gaulois : « *sagum* autem Gallicum nomen est » (*Etym.* XIX, 24, 13), mais *reno* est un mot germanique : « *renones* a Reno Germaniae flumine, ubi his frequenter utuntur » (*Etym.*, XIX, 23, 4). Le mot *sagum* désigne une sorte de pélerine que portaient Gaulois et Germains (Strab. IV, 96 ; Tac., *Germ.* 17). Adopté de bonne heure à Rome, il désigne aussi la casaque (le « sayon ») du soldat romain, et *ire ad saga* est l'équivalent de *ire ad arma* (Cic., *Phil.*, V, 31 ; VIII, 32). *Sagum,* par extension du premier sens, désigne également une ample couverture, et c'est le sens que lui donne Varron dans *L. L.* V, 167, étant donné le contexte. Cf. Couissin, *R. E. L.* IX (1931), p. 320 et suiv. — *Reno* désigne une sorte de « renne », puis la « peau du renne » et enfin, chez les historiens, un vêtement de fourrure utilisé par les Germains (Caes., *B. G.* VI, 21 ; Sall., ap. Serv., *Georg.* III, 383 ; Isid., *Etym.* XIX, 23, 1) ; cf. E. M. ^{3}, II, p. 1006.

(2) Aucune origine n'est indiquée pour *sagum* dans E. M. ^{3}, II, p. 1039, s.v. *sagum* ; *rēnō,* dans le même ouvrage, p. 1006, est donné comme un mot germanique ou celtique.

(3) Cf. ci-dessus, note 1.

(4) *L. L.* VIII, 65. Pour désigner une certaine espèce d'alouette, les Latins plus anciennement disposaient de *galērīta* ; cf. Varr., *L. L.* V, 76 ; Plin, *N. H.* XI, 121 : « ...aui quae ab illo *galerita* appellata quondam, postea Gallico uocabulo etiam legioni nomen dederat *alaudae* ». Cf. E. M. ^{3}, I, p. 35.

(5) Gell., *N. A.* XV, 30, 6.

(6) Affirmation reprise par Quintilien, I, 5, 57 (pour qui d'ailleurs « plurima Gallica eualuerunt ut *raeda* ac *petorritum* »), par Isidore (*Etym.* XX, 12, 4) et par Festus qui, lui, hésite entre trois hypothèses : « *Petoritum* et Gallicum uehiculum esse, et nomen eius dictum existimant a numero quattuor rotarum. Alii Osce, quod i quoque *pitora* quattuor uocent, alii Graece, sed αἰολικῶς dictum » (p. 226-228 Lindsay).

(7) Cf. E. M. ^{3}, II, p. 893. « En dehors du vieux nom du char, *currus,* qui est commun au germanique et à l'italo-celtique, tous les termes qu'ils [les latins]

sage conservé par le Servius de Daniel que si *Alpes* désigne le massif montagneux qui sépare l'Italie de la Gaule, les Gaulois ont tendance à donner le nom d'*Alpes* à toutes les chaînes de montagnes (1), par une extension de sens que les Romains, eux aussi, ont pratiquée (2).

Le mot *lancea* (la lance), selon Varron, est espagnol (3), il est grec selon Festus (4). La philologie moderne le considère en tout cas comme un terme étranger au latin (5). Le nom du « tigre », *tigris*, est arménien *(e lingua Armenia)*, si l'on en croit Varron, et il s'apparente au nom du fleuve impétueux entre tous, le Tigre (6). La science actuelle reconnaît effectivement dans *tigris* un mot d'origine orientale, mais il s'agit d'un vocable indo-iranien emprunté par l'intermédiaire du grec τίγρις (7). Varron nous présente le nom du « chameau » *camelus*, comme syriaque *(nomine Syriaco)* (8). Il est vraisemblable qu'il y a là en effet un mot d'emprunt à une langue orientale, mais l'emprunt s'est fait par l'intermédiaire du grec κάμηλος (9). Enfin Varron déclare que *purpura* (la « pourpre ») est un mot carthaginois *(Poenicum uerbum)* « parce que ce sont les Carthaginois qui nous ont, dit-on, apporté la première étoffe de pourpre » (10). En fait *purpura* est un emprunt oral au grec πόρφυρα. (11).

Conclusion sur la théorie varronienne concernant les origines et les éléments du latin.

Ici encore, comme pour la phonétique, la connaissance que nous pouvons prendre de la doctrine varronienne s'appuie sur un trop petit nombre de textes. L'état actuel de la tradition manuscrite ne nous permet pas de saisir la pensée de Varron sous forme d'un exposé suivi

possèdent, ils les ont pris au celtique : *carpentum, carrus, cisium, petorritum, raeda* etc... » (Ernout, *Éléments étrusques*, p. 86).

(1) Varr. ap. D. Serv., *Aen.* X, 13, in *G. R. F.*, p. 346, fr. 379 : « Sane omnes altitudines montium licet a Gallis Alpes uocentur propria tamen iuga montium Gallicorum sunt ».

(2) Par ex. : Sil. It., *Pun.* I, 117 ; II, 333.

(3) Varr., *Ant. div.* XIV, ap. Gell., *N. A.* XV, 30, 6 : « ...Varro cum de *petorrito* dixisset esse id uerbum Gallicum, *lanceam* quoque dixit non Latinum, sed Hispanicum uerbum esse ».

(4) Fest. P., p. 105 Lindsay : « *Lancea* a Graeco dicta, quam illi λόγχην uocant ».

(5) E. M.³, I, p. 605 (le mot est peut-être celtique); Ernout, *Éléments étrusques*, p. 116 (le mot est peut-être issu de λόγχη par l'intermédiaire de l'étrusque).

(6) *L. L.* V, 100. Le mot en fait n'a aucun rapport avec le nom du fleuve (E. M.³, II, p. 1221). Varron d'ailleurs ne fait sans doute que répéter une indication traditionnelle; les Romains ont vu pour la première fois un « tigre » en 11 avant J.-C., dans un spectacle offert par Auguste (Keller, *Tierwelt*, I, p. 289).

(7) Cf. *supra*, p. 226.

(8) *L. L.* V, 100.

(9) Cf. E. M.³, I, p. 160.

(10) *L. L.* V, 113.

(11) Niedermann, *Phon.*², p. 113.

et cohérent. Néanmoins on a l'impression d'en saisir quelques aspects à travers les textes et les fragments qui nous sont parvenus.

Les idées générales sont à peu près celles-ci : à l'origine, Romulus et ses compagnons parlent entre eux ce qu'on pourrait appeler le « pré-latin ». Sur la nature de ce latin primitif, Varron ne nous donne, il est vrai, aucun renseignement. D'autre part, Romulus et les siens n'ignorent pas non plus la langue qu'Evandre et son entourage « avaient diffusée parmi les barbares » (1). Il s'ensuit alors pour les Romains un langage hybride, teinté de grec, doublement hybride même, puisque bientôt des rapports amicaux avec les habitants de la Sabine permettent aux Albano-Latins de prendre contact avec les mœurs et le vocabulaire de leurs voisins immédiats, plus anciens qu'eux dans le domaine du savoir et de la conquête. De surcroît, le vocabulaire sabin est, lui aussi, imprégné de grec, ce qui donne au lexique latin une seconde teinture d'hellénisme, cette fois par voie indirecte. Puis au fur et à mesure que les siècles passent, que la civilisation s'affirme, que la fusion se fait plus intime avec les Sabins, le latin, résultante de grec, de latin et de sabin, se charge aussi d'éléments étrusques soit directement, soit plutôt encore par l'intermédiaire des Sabins, peuple providentiel pour la gloire romaine. Mais la science et les techniques ne profitent pas seulement d'éléments étrusques ou sabins, elles profitent également d'un nouvel apport d'hellénisme : le vocabulaire latin, selon le rythme d'un progrès rapide, emprunte nombre de termes grecs à peine latinisés. Et même, en affirmant leur autorité sur de plus vastes espaces, les Romains finissent par emprunter à l'occasion des termes rares à des langues parlées aux confins du monde connu. La langue latine, en définitive, a un parfum d'antique noblesse, un parfum de terroir (2), et aussi un parfum d'exotisme : c'est une langue historiquement et sentimentalement bien équilibrée.

Telle est, semble-t-il, la théorie varronienne. Nous avons vu qu'il y avait là, avant tout, une philologie mise au service de l'histoire ; et l'histoire, pour Varron, est orientée par un particularisme tellement évident parfois qu'il en devient naïf (3). Varron tient à persuader ses contemporains que si les Grecs ont beaucoup appris aux Italiens, les Sabins, qui ont été leurs premiers élèves, ont fait beaucoup aussi pour la grandeur de Rome. Et ce désir amène Varron en somme à faire de la Sabine le centre vital de la civilisation romaine. Que de choses pour lui

(1) Cf. *supra*, p. 214-215.

(2) *L. L.* V, 74.

(3) Le mot « naïf » n'est pas superflu lorsqu'il s'agit de Varron. bien voulu me le faire remarquer M. Jacques Perret. M. Perret certaines faiblesses de Varron historien : lorsque Varron d'Énée, il est souvent crédule ; sur tel ou tel point santes et, en même temps, il les exploite aplomb Denys d'Halicarnasse sera *Légende troyenne*, p. 57-62). gines du latin et sur le même légèreté. la dialectol

s'expliquent par l'action des Sabins ! Denys d'Halicarnasse, dans ses *Antiquités de Rome*, en ramenant toute l'histoire primitive à l'action des Grecs, a eu dans la personne de Varron, pour ainsi dire, un précurseur.

Mais tout n'est pas excès et fantaisie dans l'exposé de Varron. Même là où il se perd dans les brumes de la fable, même là où son sabinisme est presque agressif, bien des indications de détail sont dignes d'être retenues. Mieux encore, bien des idées générales, une fois défalqué l'excès du sabinisme, demeurent valables : sa théorie sur les emprunts est, pour son époque, aussi souple, variée et précise qu'elle pouvait l'être ; au fond, si imparfaite soit-elle, elle ne présente pas de graves lacunes. On l'a vu en analysant chacune des rubriques varroniennes concernant les éléments du vocabulaire latin. Surtout, on peut constater aujourd'hui combien la doctrine varronienne se survit dans la philologie moderne où le point de départ de telle ou telle recherche érudite se prend encore chez Varron (1).

accepter aveuglément la lettre de ses affirmations concernant les traditions et les vieux mots. M. Perret a bien voulu me faire remarquer aussi que dans un autre domaine, celui de la recherche littéraire, c'est encore à Varron, reproduit par Aulu-Gelle, que nous devons d'étranges récits concernant la vie de Plaute (Gell., *N. A.* III, 3, 11-14). Ces affirmations varroniennes, trop facilement acceptées ou interprétées avec complaisance, ont amené certains érudits à des conclusions aventureuses que relève, à juste titre, M. Ernout dans son *Introduction* aux œuvres de Plaute (Paris, Belles-Lettres, I, *Introd.*, p. v-x).

(1) Par exemple : *Semo Sancus* identifié à *Dius Fidius* et à Hercule (*L. L.* V, 66 ; cf. Bayet, *Hercule*, p. 306-309) ; Varron, premier témoin nommé dans l'étude de M. Ernout sur les *Éléments étrusques du vocabulaire latin* (p. 82, premier paragraphe) et dans le chapitre de M. Pallotino consacré à l'étude de la langue étrusque (Pallotino, *Civil. étrusque*, p. 215).

CHAPITRE IV

L'ETYMOLOGIE

1. — Bases théoriques.

Le nom de l'« étymologie ». Varron semble répugner à l'emploi du mot *etymologia* : on ne le trouve qu'une fois dans les trois livres « étymologiques » de son traité *Sur la langue latine ;* on ne trouve qu'une fois le mot *etymologus,* « l'étymologiste » (1). L'étymologie en général y est désignée par une périphrase, *origo uerborum* (ou *uocabulorum*) (2), une étymologie particulière y est désignée par *origo,* et le livre V *De Lingua Latina* porte en sous-titre « *de disciplina originum uerborum ad Ciceronem* ». On trouve *origo* ou *origines* (3) ainsi employés vingt-six fois dans l'ensemble du traité (4). Par ailleurs, onze fois, dans son texte latin, Varron insère simplement les mots grecs avec leur alphabet propre, sous la forme ἐτυμολογία (5), ἐτυμολογική [τέχνη] (6), ἔτυμον (ou ἔτυμα) (7) ; dès le début du livre V, il annonce qu'il va exposer la science « *quam Graeci uocant* ἐτυμολογικήν », formule qui paraît volontairement exclure tout néologisme savant transcrit en caractères latins. Au temps de Varron il semble donc, à première vue, que pour ce terme technique grammatical, il y ait encore chez les techniciens

(1) Respectivement *L. L.* VII, 109 et VI, 39, si toutefois il faut faire confiance au manuscrit *F,* et à supposer que Varron n'ait pas purement et simplement utilisé ici deux mots grecs avec leur alphabet d'origine.

(2) Cependant que l'étymologiste est péniblement désigné par « de originibus uerborum qui multa dixerit commode », par exemple (*L. L.* VII, 4).

(3) Par exemple : *L. L.* V, 166 : « Super lectulis *origines* quas aduerti hae... ».

(4) Ce qui n'empêche pas Varron, bien entendu, d'utiliser *origo* à d'autres fins, et, en particulier, dans son vocabulaire technique, pour désigner les principes ou éléments de similitude entre les mots : *origo similitudinum* (*L. L.* X, 11 et 13).

(5) Une fois : *L. L.* V, 2.

(6) Trois fois : *L. L.* V, 1 ; VII, 4 ; VII, 109.

(7) Sept fois : *L. L.* VI, 40, 51, 83 ; VII, 2, 45, 82 (deux fois).

une certaine timidité, un nationalisme ombrageux peut-être, ou une peur d'être incompris en employant des termes calqués sur le grec (1). Ils préfèrent utiliser le terme grec lui-même (2), et le *De Etymis deorum* de Cornificius Longus est postérieur aux travaux varroniens (3). Cicéron en effet éprouve la même répugnance contre le mot *etymologia*, les mêmes scrupules, le même désir aussi d'exploiter les ressources propres à la langue latine, lorsqu'il donne au mot *notatio* le sens d' « étymologie » (4). C'est d'ailleurs là fuir un calque de forme pour prendre un calque de sens, inspiré par Aristote. Car Cicéron nous explique que, pour Aristote, le mot est le symbole d'une chose, or à σύμβολον correspond le latin *nota* (5). D'ailleurs, sans conviction, il nous propose aussi la traduction du mot ἐτυμολογία lui-même sous la forme *ueriloquium* qu'il déconseille, « fuyant ainsi un mot nouveau insuffisamment harmonieux (6) » comme le serait *etymologia*. Ces deux néologismes intéressants, *notatio* et *ueriloquium*, semblent être restés sans lendemain, comme le reconnaît Quintilien (7). Mais Varron paraît avoir été soucieux de travailler dans le même esprit que Cicéron en recueillant l'explication populaire de *uerbum* par *uerum boare* (clamer la vérité) (8), essai manifeste pour retrouver, dans *uerbum*, ἔτυμον λέγειν. Quoi qu'il en soit, le calque savant *etymologia* — comme *analogia* — devait éliminer rapidement tous les essais de traduction, y compris *originatio* que signale aussi Quintilien, et l'on surprend une fois chez Varron lui-même l'emploi du mot qu'il avait plus ou moins l'intention d'évincer.

(1) Cf. *Infra*, p. 326 et suiv., l'attitude de Varron concernant le néologisme savant.

(2) Varron n'a-t-il pas parsemé ses *Menippeae* de vocables grecs écrits en caractères grecs ? (Cf. *supra*, p. 210). — Même attitude chez Cicéron qui répugne aux néologismes savants calqués sur le grec et préfère, le cas échéant, transcrire les mots grecs tels quels. Cf. L. Laurand, *Etudes sur le style des discours de Cicéron*, Tome I (Paris, Belles-Lettres, 4e édition, 1936), p, 85.

(3) Cf. Funaioli, in *G. R. F.*, notice p. 474.

(4) Cic. *Top.* 35 : « Multa enim ex notatione sumuntur. Ea est autem cum ex ui nominis argumentum elicitur ; quam Graeci ἐτυμολογίαν uocant, id est, uerbum ex uerbo, *ueriloquium* ; nos autem nouitatem uerbi non satis apti fugientes, genus hoc *notationem* appellamus, quia sunt uerba rerum *notae*. Itaque hoc idem Aristoteles σύμβολον appellat, quod latine est *nota* ».

(5) Cf. d'ailleurs Varr. ap. Aug., *De Dial.*, in *G. R. F.*, p. 280 : « Verbum est uniuscuiusque rei signum quod ab audiente possit intellegi a loquente prolatum. Res est quicquid uel sentitur, uel intellegitur, uel latet. Signum est quod et se ipsum sensui et praeter se aliquid animo ostendit ».

(6) Traduction Bornecque (*Divisions de l'art oratoire, Topiques*, Paris, Belles-Lettres, 1924, p. 78).

(7) Quint. I, 6, 28 : « Etymologia quae uerborum originem inquirit, a Cicerone dicta est *notatio*, quia nomen eius apud Aristotelem inuenitur σύμβολον, quod est *nota*. Nam uerbum ex uerbo ductum, id est *ueriloquium*, ipse Cicero, qui finxit, reformidat. Sunt qui, uim potius intuiti, *originationem* uocent ». Le mot *originatio* lui-même. qui dérive de l'expression varronienne *origo uerborum*, ne semble pas avoir eu de succès. (Cf. Cousin, *Etudes* II, p. 84).

(8) Varr. ap. Aug. de *Dial.*, in *G. R. F.*, p. 281 : « Ergo *uerbum* dictum est quasi a *uerum boando*, hoc est uerum sonando ».

La définition et la portée de l'étymologie. Quoique nous ayons perdu les livres II à IV *De Lingua Latina* qui traitaient *in abstracto* de l'*origo uerborum*, un heureux hasard nous a conservé néanmoins, chez Varron, plusieurs définitions de l'étymologie qui, dans une certaine mesure, se complètent l'une l'autre. Dans le *De Lingua Latina* d'abord, au début du livre V, comme au début ou à la fin de chaque triade et de chaque livre, Varron fait le point des résultats acquis et restant à acquérir (1) : « De quelle manière en latin les mots furent affectés *(imposita)* aux choses, voilà ce que j'ai entrepris d'exposer (2) ». Et il nous dit un peu plus loin : « Chaque mot comporte deux caractéristiques essentielles, savoir : l'origine et la portée de son affectation... La première de ces démarches, celle où l'on cherche à déceler où, pourquoi et comment naissent les mots, les Grecs l'appellent ἐτυμολογία, la deuxième περὶ σημαινομένων (sémantique) (3) ». Ce qui frappe dans ces deux formules, c'est cette « affectation » des mots *(uerba)* à une idée ou à un objet : ils sont *imposita*. Les définitions du *uerbum* nous donnent la clef de l'énigme ; le mot n'est pas seulement « un signe émis par le sujet parlant et apte a être saisi par l'auditeur » (4), car ce n'est pas un signe conventionnel quelconque, mais, pour Varron, d'après un passage conservé par saint Augustin et signalé plus haut (5), c'est le signe qui « clame la vérité » *(uerum boare)*. Plus nettement encore Donat, dans son commentaire sur les *Adelphes*, nous dit : « *Verbum dixit ueram sententiam, nam uerba a ueritate dicta testatur Varro* » (6). Dès lors apparaît toute la valeur de l'étymologie pour Varron : le mot est un symbole idéalement adéquat où se révèle un rapport de signe à chose signifiée ; le mot *uerbum* lui-même est l'exemple de base qui illumine la portée de la science étymologique. Et la règle, en principe au moins, ne devrait pas souffrir d'exception ; le rapport n'est pas forcément décelable à première vue, mais, nous dit Augustin dans le passage du *De Dialectica* déjà mentionné (7) :

(1) Cf. *supra*, p. 34 et suiv.
(2) *L. L.* V, 1 : « Quemadmodum uocabula essent imposita rebus in lingua Latina sex libris exponere institui ».
(3) *L. L.* V, 2 : « Cum unius cuiusque uerbi naturae sint duae, a qua re et in qua re uocabulum sit impositum... priorem illam partem, ubi, cur et unde sint uerba scrutantur, Graeci uocant ἐτυμολογίαν, illam alteram περὶ σημαινομένων. De quibus duabus rebus in his libris promiscue dicam, sed exilius de posteriore ».
(4) Cf. *supra*, texte cité p. 252, note 5.
(5) Cf. *supra*, p. 252, note 8.
(6) Don., *ad Ter. Ad.* V, 8, 29, in II p. 179 Wessner.
(7) Aug. *De Dial.* 1-7, in *G. R.F.*, p. 280-284 ; passage nettement inspiré par Varron : les exemples allégués lui sont empruntés en quasi totalité (*puteus* rapproché de *potatio*, *L. L.* V, 24 et VI, 84 ; *urbs* de *orbis*, *L. L.* V, 143 ; *hordeum* de *horridus*, *L. L.* V, 106 ; *uitis* de *uis*, *L. L.* V, 37, 102 ; *uincula* de *uieo*, *L. L.* V, 62 ; recherches sur le mot *uia*, cf. *L. L.* V, 22 et 35 ; *R. R.* I, 2, 14). — Pour l'attribution du *De Dialectica* à Augustin, cf. *supra*, p. 42, n. 4. — Pour l'inspiration varronienne du passage signalé ci-dessus, cf. Marrou, *St. Augustin*[2], p. 578, n. 2.

« Selon l'affirmation des Stoïciens, il n'y a aucun mot dont on ne puisse à coup sûr débrouiller l'origine » (1). Reste à déterminer les procédés pratiques qui permettent de remonter à l'origine des mots.

Mais avant d'examiner le détail et les applications pratiques de la doctrine varronienne, il convient de spécifier d'abord que cette théorie de la convenance idéale du signe à la chose signifiée n'est pas de Varron, tant s'en faut. C'est une erreur commune à toute l'antiquité et qui apparaît bien avant la formation de la science grammaticale.

La manie étymologique chez les anciens ; l'étymologie dans les œuvres littéraires.

« Le nom servant de véhicule aux idées provoque par jeu d'assimilations et de consonances des rapprochements qui abusent l'esprit » (2), et le goût de ces rapprochements est fort ancien. Il permet, au gré des fantaisies, de déceler ce que l'on croit être la « vraie » valeur d'un mot, τό ἔτυμον, d'où viendra le nom même de l'étymologie. Il permettait à l'homme d'autrefois de déceler aussi la force évocatrice et magique du vocabulaire : cette force magique des mots explique le phénomène des « tabous linguistiques » et la rédaction étrange des formules d'envoûtement (3). Des bribes de science étymologique pénètrent de bonne heure dans la littérature comme éléments d'intérêt (4). Les auteurs y voyaient un gage de succès certain : ils satisfaisaient chez l'auditeur ce besoin curieux et quasi mystique de découvrir la clef des désignations verbales. Les noms des personnages légendaires exercent un attrait particulier sur l'imagination populaire et la tradition s'efforce d'en donner des explications : le nom doit expliquer la légende et la légende doit expliquer le nom avec une parfaite harmonie. On trouve déjà chez Homère des exégèses de ce genre (5), on en trouve chez Hésiode (6) et chez les tragiques grecs, en particulier chez Eschyle (7).

(1) Aug. *De Dial.*, in *G. R. F.*, p. 281-282 : « Stoici autumant... nullum esse uerbum cuius non certa explicari origo possit ».

(2) Cf. Vendryes, *Langage*, p. 214.

(3) Cf. Vendryes, *Langage*, p. 216, 258, 301 ; et, par exemple, P. Collart, *Une nouvelle tabella, passim.*

(4) Cf. Thurneysen, *Die Etymologie*, p. 4 ; Jullien, *Professeurs de littérature*, p. 219.

(5) Par ex. : *Il.* VI, 402-403 et XXII, 506 (Scamandrios, nom donné à Astyanax par Hector) ; *Od.* I, 60-62 et XIX, 407-409 (Ὀδυσσεύς rapproché de ὀδύσσομαι) ; XVIII, 6-7 (Arnée, autrement dit *Iros*, nom rapproché de *Iris*). Cf. Graefenhan, *Gesch. d. klass. Phil.*, p. 154.

(6) Par ex. : Hés., *Théog.* 144 (Κύκλωψ expliqué par κυκλοτερὴς ὀφθαλμός), 195 (Κυπρογενέα par Κύπρος), 281-282 (Πήγασος par πηγή), 283 (Χρυσάωρ par ἄορ et χρύσειον), 207-209 (le nom des « Titans » glosé par τιταίνοντες).

(7) Par ex. : Esch. *Ag.* 688-689 (Ἑλένη expliqué par ἑλέναυς) ; *Prom.* 85-86 (Προμηθεύς rapproché de προμηθής, cf. Plat., *Prot.* 461 *d*) ; *Sept* 577 et suiv. et 830 (Polynice = l'homme « aux mille querelles », cf. éd. Mazon, Paris, Belles-Lettres, 1920, p. 130, note 3) ; *Pers.* 776 (le nom d'Artaphrénès implicitement glosé par ἄρτιος et φρήν, cf. Classen, *Gramm. prim.*, p. 36). — Soph., *Aj.* 430

On pourrait croire qu'avec le temps ces goûts étranges vont s'estomper, il n'en est rien ; on retrouve chez les auteurs latins des préoccupations identiques. Non seulement les poètes, Naevius (1), Ennius (2), Accius (3), mais les prosateurs, et singulièrement les annalistes, Fabius Pictor dans ses *Histoires* (4), Caton dans ses *Origines* (5), Marcus Fulvius Nobilior (6) dans ses *Fastes*, Cassius Hémina dans ses *Annales* (7), font très sérieusement ce que nous appelons de la Toponymie ou de l'Anthroponymie. Mieux encore, les écrivains ne se bornent pas à l'explication des noms propres, ils expliquent aussi, quoique plus rarement, les noms communs (8). Il est intéressant de noter que Varron nous a conservé beaucoup de ces remarques insérées dans leurs œuvres par poètes et anna-

(Αἴας rapproché de αἰαῖ, nom prédestiné au malheur, cf. éd. Masqueray, Paris, Belles-Lettres, 1922, p. 28, note 1) ; *O. R.* 1034-1036 (Οἰδίπους expliqué par οἰδάω et πούς) ; *Ant.* 110-111 (Polynice = l'homme « aux mille querelles »). — Eur. dans Varr., *L. L.* VII, 82 (Ἀνδρομάχη ainsi appelée parce que ἀνδρὶ μάχεται). — Cf. Macr., *Sat.* V, 19, 17-24; Classen, *op. cit.*, p. 35-36; *Graefenhan, op. cit.*, p. 153-160 ; Max Wartburg, *Zwei Fragen zum Kratylos* (in *Neue philologische Untersuchungen*, fünftes Heft, Berlin, 1929), p. 70 et suiv.

(1) Naev., *Bell. Poen.*, p. 22, fr. 26 in *F. P. L.* Morel (*Auentinus* rapproché de *auis* ; rapporté par Varron, *L. L.* V, 43) ; p. 22, fr. 27 *ibid.* (*Palatium* de *Balatium* ; rapporté par Varron, *L. L.* V, 53).

(2) Ennius, *T. R. F.* Ribbeck [3], p. 26, *Andromacha,* fr. 65 (explication du nom d'Andromaque = celle qui combat son mari, rapportée par Varron, *L. L.* VII, 82) ; p. 23, *Alexander,* fr. 38 (explication du nom d'Alexandre donné au berger Paris = celui qui écarte les hommes, rapportée par Varron, *L. L.* VII, 82) ; p. 49, *Medea,* fr. 285 (le nom du navire *Argo* expliqué par le nom des *Argiens*) ; *Annales* I, p. 18, fr. 59 Vahlen [2] (*Titienses* de *Tatius, Rammenses de Romulus,* rapportés dans Varron, *L. L.* V, 55).

(3) Accius, *T. R. F.* Ribbeck [3], p. 258, ex inc., fr. 675 (explication de *Aurora* par *aurum,* rapportée par Varron, *L. L.* VII, 83).

(4) Fab. Pict. in *G. R. F.*, p. 7, fr. 1 (*Vulsci* de *Siculi*).

(5) Cat., in *G. R. F.*, p. 10-12, fr. 1 à 9 (rapproche *Marrucinus* de *Marsus, Albanus* de *albus, Grauiscae,* ville d'Etrurie, de *grauis. Praeneste* de *praestare, Sabinus,* « sabin », de *Sabus,* le Lacédémonien etc...).

(6) Ful. Nob., in *G. R. F.*, p. 15, fr. 1 (explique les noms des mois, en particulier rattache *aprilis* à *Aphrodite* ; cf. *supra*, p. 110, note 2).

(7) Cass. Hem., in *G. R. F.*, p. 17, fr. 2 (rapproche *Aricia* de *Archilochus*) ; fr. 3 (rattache curieusement le nom de *Crustumerium,* vieille cité latine mentionnée par Tite-Live, 1, 38, 4, de *Clytemnestra,* nom qui, d'après Servius, *ad Aen.* III, 500, aurait été porté par l'épouse du roi Siculus, éponyme des Sicules. Tout en admettant l'affirmation avec scepticisme, dit M. Jean Bérard, on pourrait à la rigueur voir là une tradition concernant le séjour des Sicules dans l'Italie centrale ; cf. *Colonis. grecque,* p. 482).

(8) Par exemple : Ennius, p. 238, *ex. inc.*, fr. 48 Vahlen [2] (*foedus* rapproché de *fidus,* rapporté par Varron, *L. L.* V, 86) ; Lucilius in *G. R. F.*, p. 45, fr. 37 (*praetor* rattaché à *praeire,* rapporté par Varron, *L. L.* V, 80) ; Cincius Alimentus, in *G. R. F.*, p. 7, fr. 1 (*fanum* rapproché de *Faunus*) ; Cat., ex. inc., in *G. R. F.*, p. 14, fr. 17 (*ueterina bestia,* « bête de somme », rapproché de *uehere*). Virgile lui-même, çà et là, dans ses œuvres, manifestera encore ce goût de l'étymologie, et M. Marouzeau, sur ce point, a pu comparer Virgile à Varron (cf. Marouzeau, *Virgile linguiste, passim,* et, notamment, p. 260).

listes (1). Enfin dans un passage du *De Diuinatione* (2), Cicéron ne nous laisse aucun doute sur la croyance de ses contemporains concernant la valeur suggestive et même magique des mots. Dans ce morceau, à l'aide d'anecdotes empruntées à l'histoire des plus grandes familles, Cicéron développe en somme le principe *nomen omen*. Aussi étant donné le succès rencontré par l'étymologie, ou plutôt par ce que nous appellerions aujourd'hui la fantaisie étymologique, est-on tenté de se demander pourquoi Varron a pris la peine de chanter les louanges de l'étymologiste et de mentionner les difficultés et les limites qu'il rencontre.

Mérites de l'étymologiste selon Varron ; difficultés qu'il rencontre.

Au début du livre VII *De Lingua Latina* en effet, Varron nous donne sur la tâche et sur les mérites de l'étymologiste d'intéressantes et curieuses indications. Il nous avertit que le public est ingrat avec les étymologistes, qu'il attend d'eux beaucoup plus qu'ils ne peuvent donner (3). Cette réflexion, à première vue désabusée, nous montre en tout cas combien le public contemporain de Varron était curieux d'étymologies, combien était difficile à satisfaire son insatiable gourmandise dans ce domaine. Nous sommes assurés par là que poètes et historiens n'obéissaient pas à un caprice en émaillant leurs œuvres d'indications étymologiques à priori inopportunes.

L'étymologie, dit encore en substance Varron, n'a pas un domaine illimité : « Il ne faut donc pas s'en prendre à ceux qui, en explorant un mot, lui ajoutent ou lui retranchent une lettre pour être à même de voir plus facilement ce qui se cache sous ce vocable (4).... Et quoique l'on cherche ces appuis supplémentaires pour démêler la volonté du nomenclateur, bien des mots demeurent obscurs. Si la poésie qui, dans ses vers, nous a gardé nombre de termes archaïques, avait exposé aussi leur raison d'être, les poèmes nous fourniraient plus fructueuse récolte. Mais qu'il s'agisse de prose ou de vers, on ne saurait indiquer les étymologies de tous les mots, et nombre d'entre elles ne sauraient être indiquées par l'homme que la question des lettres n'a pas poursuivi au cours de ses savantes veilles, quand bien même il aurait beaucoup lu (5) ». Ce curieux passage signale les difficultés et les limites de l'étymologie,

(1) Cf. les notes précédentes.

(2) Cic., *Diu.* I, 45, 102.

(3) *L. L.* VII, 4 : « Igitur de originibus uerborum qui multa dixerit commode, potius boni consulendum, quam qui aliquid nequierit reprehendendum ».

(4) *L. L.* VII, 1 : « Non reprehendendum igitur in illis qui in scrutando uerbo litteram adiciunt aut demunt, quo facilius quid sub ea uoce subsit uideri possit ». Par là Varron plaide d'abord pour lui-même (cf. *infra*, p. 290 et suiv.).

(5) *L. L.* VII, 2 : « Cum haec amminicula addas ad eruendum uoluntatem impositoris, tamen latent multa. Quod si poetice, quae in carminibus seruauit multa prisca quae essent, sic etiam cur essent posuisset, fecundius poemata ferrent fructum ; sed ut in soluta oratione sic in poematis uerba non omnia quae habent ἔτυμα possunt dici, neque multa ab eo, quem non erunt in lucubratione litterae prosecutae, multum licet legeret ».

non seulement à l'étymologiste amateur, mais même à l'érudit qui n'a pas toujours le don de l'étymologie ; tel le maître que, par ailleurs, Varron cite avec éloge : « L'interprétation du *Chant des Saliens* donnée par Aelius <Stilo>, expert de premier ordre en littérature latine, est tantôt éclaircie par la considération d'une misérable lettre, tu le constateras, et tantôt contient nombre d'obscurités si cette considération a été négligée (1) ». Varron, nous l'avons vu, n'est pas tendre pour ses devanciers (2). En fait il n'est pas toujours d'accord avec Aelius Stilo dans le domaine de l'étymologie (3), et nous savons, par exemple, qu'il condamne nettement son étymologie de *lepus* (lièvre) par *leuipes* (4). Mais il aurait pu, semble-t-il, proposer un autre que son maître comme exemple de bonne volonté infructueuse (5).

Enfin Varron déclare que les vrais étymologistes sont les premiers à dire qu'on ne saurait rendre raison de tous les mots (6). Il prend alors la parole à la première personne pour caractériser ses propres essais et il s'exprime à l'aide d'une parabole bien digne d'un vieux paysan : « Même si je ne connais pas les racines d'un arbre, je ne puis pas ne pas dire que la poire vient de la branche, que la branche vient de l'arbre, que l'arbre vient précisément des racines invisibles pour moi. Ainsi celui qui, sans dire d'où peut venir *equus*, montre que *equitatus* vient de *equites*, *equites* de *eques* et *eques* de *equus*, donne cependant des indications suffisamment nombreuses et de quoi satisfaire un lecteur reconnaissant. Cet homme, serons-nous capable de l'imiter ou non, c'est notre livre lui-même qui le dira » (7).

(1) *L. L.* VII, 2 : « Aelii, hominis in primo in litteris Latinis exercitati, interpretationem Carminum Saliorum uidebis et exili littera expeditam, et, praeterita, obscura multa ». — Ce texte (d'ailleurs corrompu dans *F*) est obscur, la traduction demeure très douteuse. Varron veut dire, semble-t-il, que l'étymologiste doit avoir l'intuition de ces *mutationes litterarum* qui, selon lui, dans certains cas, éclairent d'un seul coup l'origine d'un mot (cf. *infra*, p. 290 et suiv.), si cette intuition ne se produit pas ou porte à faux, l'effort du chercheur est dérisoire.

(2) Cf. *supra*, p. 47.

(3) Cf. *supra*, p. 209 ; *infra*, p. 267, n. 12 et 268, n. 1.

(4) Varr., *R. R.* III, 12, 6.

(5) En fait son jugement sur Aelius étymologiste est tempéré par une note affectueuse d'autant plus valable que Varron est avare de compliments : « In quo [i.e. *leporis* etymologia] non modo Aelii ingenium non reprehendo, sed industriam laudo. Successum enim fortuna, experientiam laus sequitur » (Varr. ap. Gell., *N. A.*, I, 18,2). L'on songe aux précautions oratoires que prend Varron pour présenter ses propres études étymologiques (cf. *supra*, p. 256) ; il pourrait dire aussi de lui-même : « Réussir est une question de chance, c'est l'essai qui est louable ».

(6) *L. L.* VII, 4 : « ... praesertim cum dicat ἐτυμολογική non omnium uerborum posse dici causam ».

(7) *L. L.* VII. 4 : « Neque si non norim radices arboris, non posse me dicere pirum esse ex ramo, ramum ex arbore, eam ex radicibus quas non uideo. Quare qui ostendit *equitatum* esse ab *equitibus*, *equites* ab *equite*, *equitem* ab *equo* neque *equus* unde sit dicit, tamen hic docet plura et satisfacit grato, quem imitari possimusne ipse liber erit indicio ».

Devons-nous voir dans ces réflexions curieuses un aveu de modestie ? Pareille attitude serait peu conforme à la vanité du personnage (1). Ensuite la simple lecture du *De Lingua Latina*, du moins dans ses parties conservées, révèle que Varron ne s'est guère soucié de morphologie suffixale (2). Enfin les livres V et VI ont déjà montré au lecteur que l'étymologie varronienne prétend rendre raison des mots qu'elle étudie. Aussi, à dire vrai, ce début du livre VII pose plus de problèmes qu'il n'en résout.

Varron s'ingénie à nous montrer l'étymologie comme une science ardue, ténébreuse, mais aussi comme la science qui « clame la vérité » (3). Pour atteindre cette vérité, le zèle, la culture même ne suffisent pas. Le meilleur étymologiste ne saurait déceler l'origine de tout le vocabulaire, ni retrouver partout les intentions du mystérieux « nomenclateur ». Or ne savons-nous pas, par saint Augustin, que les Stoïciens se targuaient d'expliquer tous les mots (4) ? C'est à eux que Varron fait ici sans doute allusion, pour condamner les excès de leur doctrine, et peut-être d'ailleurs ces allusions étaient-elles limpides pour qui avait lu les livres II à IV de son traité. Non seulement il se flatte d'apporter quelque lumière dans une science mal comprise en général, mais, pour faire valoir ses propres essais, il semble ici encore, comme pour les livres « morphologiques » (5), opposer sa méthode à celle de ses devanciers ou contemporains ; il semble encore jouer l'arbitre qui s'élève au-dessus des débats. Y avait-il donc une querelle des étymologistes ?

La querelle φύσις ἢ θέσις : généralités.

Ce que Varron nous laisse entendre par allusion, Aulu-Gelle nous le dit expressément : « Quaeri enim solitum apud philosophos φύσει ὀνόματα sint ἢ θέσει », « c'est une habitude chez les philosophes que de rechercher si les noms sont d'origine naturelle ou conventionnelle (6) ». Et le différend dont nous parle Aulu-Gelle n'est pas le dernier débat à la mode, le caprice d'une époque : c'est une interminable querelle. Six cent ans avant lui, Platon, dans le Cratyle, se fait déjà, non sans ironie, l'écho de cette polémique. Nous voyons dans ce dialogue, dont le sous-titre est « sur la justesse des noms », Socrate tenir la balance égale entre les deux thèses ; et Platon, par cette position intermédiaire, semble déjà s'élever contre les excès d'une querelle rebattue (7). Nous avons vu comment, loin de s'apaiser, le différend, bien au contraire, rebondit et se développe à l'époque alexandrine pour créer finalement un nouveau débat parallèle au premier, la querelle de l'Analogie et de l'Anomalie (8).

(1) Cf. *supra*, p. 47 et p. 157.
(2) Cf. *supra*, p. 190-191.
(3) Cf. *supra*, p. 253.
(4) Cf. *supra*, p. 254, note 1.
(5) Cf. *supra*, p. 149 et suiv. ; *infra*, p. 273, note 7.
(6) Gell., *N. A.* X, 4.
(7) Cf. Méridier, éd. du *Cratyle, Notice*, p. 38-45.
(8) Cf. *supra*, p. 135 et suiv.

Ce débat, on l'a vu, résulte d'une étrange confusion. Les philosophes, s'interrogeant sur les origines du langage, en viennent à examiner certaines lois de structure des mots ou de la phrase. Les premiers rudiments grammaticaux naissent de leurs réflexions, et quand la technique grammaticale commence à se former sous leur initiative, tout naturellement ils ont tendance à considérer ce domaine comme leur, et les techniciens de la grammaire, de leur côté, ne s'interdisent pas de soulever le problème des origines du langage. La frontière entre réflexion philosophique et technique grammaticale n'est pas encore marquée. L'étymologie est un domaine commun pour les deux catégories de chercheurs et le succès qu'elle rencontre ne peut qu'encourager les érudits à l'exploiter.

La discussion a donc eu l'avantage de pousser les lettrés vers les recherches étymologiques, mais cette confusion au départ a eu l'inconvénient de généraliser pour longtemps une science étymologique équivoque, parfois absurde. Car philosophes et grammairiens, qu'ils soient partisans de la φύσις ou de la θέσις, recherchent toujours à l'origine un rapport de signe à chose signifiée, que ce rapport soit idéal et dépasse le plan humain ou qu'il soit le résultat d'une convention humaine. C'est là une idée fausse dont l'étymologie a souffert presque jusqu'à nos jours (1).

Varron, qui est à la fois grammarairien et philosophe, se trouve donc doublement armé pour entrer à son tour, et après beaucoup d'autres, dans un débat qu'il n'a pas créé. Cette conjoncture n'est pas pour lui déplaire. Mais avant d'examiner sa position personnelle dans le différend et pour la mieux comprendre, il convient d'examiner très rapidement les principales positions prises par ses devanciers. Les livres II à IV *De Lingua* Latina traitaient de ces positions et devaient être conçus dans le même esprit que les livres VIII-X concernant la morphologie (2). Comme ces livres initiaux nous manquent, l'historique de la querelle ne sera plus cette fois-ci marqué de l'empreinte varronienne. La documentation sera plus terne, mais moins tendancieuse.

Dans la mesure où on peut saisir le débat, ses premiers échos apparaissent dès le VIe siècle avec Pythagore.

A) La théorie de la justesse naturelle du langage :

a) Pythagore et les Pythagoriciens.

Tirant sans doute leurs citations du Περὶ Πυθαγορείων attribué à Aristote (3), Jamblique et Proclus nous offrent des fragments de ce que M. Delatte appelle le *Cathéchisme des Acousmatiques*, sectateurs anciens de Pythagore (4). Dans ce curieux ouvrage, présenté par demandes et réponses, la tradition du maître, selon M. Delatte, s'est

(1) Cf. Vendryes, *Langage*, p. 212 et suiv.

(2) *L. L.* V, 1 : « De his tris ante hunc feci quos Septumio misi : in quibus est de disciplina, quam uocant ἐτυμολογικήν : quae *contra eam* dicerentur uolumine primo, quae *pro ea* secundo, quae *de ea* tertio ». Cf. *L. L.* VIII, 24 ; *supra*, p. 134.

(3) Cf. Rohde, *Die Quellen des Jamblichus*, p. 33.

(4) Cf. Delatte, *Litt. pyth.*, p. 271-312.

conservée pure de toute contamination néo-pythagoricienne. Or le problème des origines du langage y est résumé en une formule, ce qui tend à prouver l'ancienneté des spéculations philosophico-grammaticales : « Ἐρωτηθεὶς γοῦν Πυθαγόρας, τί σοφώτατον τῶν ὄντων · ἀριθμός ἔφη · τί δὲ δεύτερον εἰς σοφίαν, ὁ τὰ ὀνόματα τοῖς πράγμασι θέμενος (1) ». Ainsi la suprême sagesse appartient à celui qui a donné leurs noms aux choses (2).

Et qui est ce créateur ? Un être divin : on le devine par la suite du Catéchisme. C'est la médecine qui nous est indiquée au troisième rang de cette sagesse suprême : τί σοφώτατον τῶν παρ' ἡμῖν ; ἰατρική (3). L'expression τῶν παρ' ἡμῖν classe la médecine parmi les choses humaines et, par opposition implicite, classe le nombre et le langage parmi les choses transcendantes. Donc le créateur des mots a beau être une individualité, sa création, si elle est artificielle pour lui-même, est naturelle et nécessaire eu égard à l'homme et dépasse son plan humain. Au reste, selon Jamblique, renseigné ici par Timée de Tauroménium (4), c'est Pythagore en personne, agissant comme divin créateur, qui forma le mot κόσμος, le mot φιλοσοφία et le mot mystérieux τετρακτύς (5). On trouve déjà là le goût très prononcé des Pythagoriciens pour un vocabulaire ésotérique, plein d'obscurités et de symboles (6). Pour ces hommes, évidemment, les spéculations étymologiques, recherches sur la « vraie » valeur des mots, devaient avoir une particulière importance, un véritable aspect mystique (7).

C'est une tradition inspirée de Pythagore que l'on retrouve au ve siècle chez Empédocle d'Agrigente. Pour Empédocle, les noms, et en particulier les noms propres, cachent des forces qui selon les cas, relèvent de l'ordre naturel ou de l'ordre moral (8). Prêchant d'exemple, utilisant la force évocatrice des mots, la puissance imagée de la parole, Empédocle devint lui-même un orateur, selon une tradition recueillie par Aristote (9), et il aurait inventé la rhétorique ; d'après Satyros, philosophe du IIe siècle avant J.-C., il aurait été le maître de Gorgias (10).

Les disciples et les continuateurs directs de Pythagore ont certainement

(1) Proclus, *In Crat*, 16, p. 5-6 Pasquali.

(2) Cf. de même : Id., *In Tim.* 84 e ; Jambl., *Pyth.* XVIII, 82 ; Cic. *Tusc.* I, 25 62.

(3) Jambl., *Pyth.* XVIII, 82, suite de la citation précédente.

(4) Cf. Rohde, *Die Quellen des Jamblichus*, p. 33.

(5) Jambl., *Pyth.* XXIX, 162. Sur la *Tétractys*, cf., par ex., Delatte, *Litt. Pyth.*, p. 249-268 ; Robin, *Pensée grecque*, p. 73.

(6) Cf. Delatte, *Litt. pyth.*, p. 276 ; Carcopino, *Aspects*, p. 203-204.

(7) Cf. E. Frank, *Plato und die sogenannten Pythagoreer*, *Halle* 1923, p. 90 et suiv.

(8) Diog. Laert., *Emp.* VIII, 76 ; Diels, *Vorsokratiker* I, frag. 3, p. 224 ; frag. 6, p. 226. Cf. Rivaud, *Courants*, p. 52.

(9) Diog. Laert. *Emp.* VIII, 57.

(10) Id. *ibid.* VIII, 58.

maintenu la tendance aux spéculations étymologiques (1) : Epicharme dans ses *Commentaires* scientifiques et philosophiques, Archytas dans ses traités de mathématiques, Philolaos, qui possédait les écrits du Maître, Eudoxe, le mathématicien qui connut Platon, Alcméon, le médecin, ont, en tout cas, multiplié les créations de mots, les néologismes sonores à l'usage des initiés et des élèves. Jamblique nous en a gardé quelques uns : ἐξάρτυσις (adaptation), συναρμογά (accord parfait), ἐπαφά (2) (effleurement), παιδαρτᾶσις (3) (admonestation). Cette tendance et ces goûts se retrouveront dans la tradition néo-pythagoricienne (4).

b) Héraclite.

Héraclite aussi, dont la doctrine est sans doute un peu postérieure à celle de Pythagore, déclare que le mot, par nature, reproduit intégralement la pensée. Selon un passage d'Ammonius en effet (5), les mots, pour Héraclite et ses disciples, sont des images, non pas de ces images commerciales grossières qui reproduisent des objets, mais ce sont des images virtuelles parfaites, comme celles qu'on voit dans l'eau ou dans un miroir. Cette métaphore d'ailleurs se retrouve, à peu de chose près, chez Platon (6), auditeur de Cratyle, disciple lui-même d'Héraclite. A l'appui de sa thèse du perpétuel devenir, Héraclite, en tout cas, proposait des étymologies révélatrices, certains fragments le prouvent (7). Ce sont souvent des calembours plus ou moins hermétiques (8) ; Steinthal pourtant en a tenté l'exégèse en une longue page. Selon lui, Héraclite est un des premiers penseurs qui aient considéré le mot comme une onomatopée (9). Il serait donc le père de l'étymologie populaire. Par là il ouvrait un trésor inépuisable. Le sillon qu'il avait tracé a dû être par

(1) Cf., par ex., dans Philolaos (Diels, *Vorskratiker* I, frag. 14, p. 315) un rapprochement de σῶμα (corps) avec σῆμα (tombeau) qu'on retrouvera dans Platon, *Cratyle* 400 *b* et *Gorgias* 493 *a*.

(2) Jambl., *Pyth.* XXV, 114.

(3) Id., *ibid.* XXXIII, 231.

(4) Cf. *infra*, p. 266.

(5) Ammonius, *In Arist. De Interpr.*, p. 34, 26 Busse : « Ἐοικέναι γὰρ τὰ ὀνόματα ταῖς φυσικαῖς ἀλλ' οὐ ταῖς τεχνηταῖς εἰκόσι τῶν ὁρατῶν, οἷον ταῖς σκιαῖς καὶ τοῖς ἐν ὕδασιν ἢ τοῖς κατόπτροις ἐμφαίνεσθαι εἰωθόσι ».

(6) *Theaet*, 206 *d*.

(7) Diels, *Vorsokratiker* I, frag. 32, p. 85 ; 48, p. 87 ; 114, p. 99, fragments signalés par Méridier, éd. du *Cratyle*, *Notice*, p. 40.

(8) Comme le calembour sur βίος (la vie) et βιός (l'arc) : « τῷ οὖν τόξῳ ὄνομα βιος, ἔργον δὲ θάνατος », ou le calembour sibyllin sur le nom de Zeus : « ἓν τὸ σοφὸν μοῦνον λέγεσθαι οὐκ ἐθέλει καὶ ἐθέλει Ζηνὸς ὄνομα » explicable, selon M. Van Ijzeren (*De Cratylo Heracliteo et de Platonis Cratylo*, in *Mnemosyne* XLIX [1921], p. 189-190), par un passage du *Cratyle* de Platon (396 *a*) : « Δι' ὃν ζῆν ...ὑπάρχει ».

(9) Steinthal, *Gesch. d. Sprach.*, p. 172. Peut-être cette idée se trouve-t-elle, plus ou moins obscurément, chez Aristote, *De Mundo*, 396 *b* (Diels, *Vorsokratiker* I, p. 79, fragm. 10) : « ... Γραμματικὴ δ' ἐκ φωνηέντων καὶ ἀφώνων γραμμάτων κρᾶσιν ποιησαμένη τὴν ὅλην τέχνην ἀπ' αὐτῶν συνεστήσατο. Ταὐτὸ δὲ τοῦτο ἦν καὶ τὸ παρὰ τῷ σκοτεινῷ λεγόμενον Ἡρακλείτῳ ... ».

la suite exploité avec plus de vigueur, et son influence semble avoir été fort grande sur ses disciples directs et sur une partie des sophistes (1).

c) Les sophistes. Les sophistes en effet, que par ailleurs le souci de la rhétorique rendait attentifs aux études grammaticales (2), ont dû jouer un rôle important dans la querelle φύσις ἢ θέσις (3). Mais quels sont exactement ceux qui y ont joué un rôle, et quel rôle y ont-ils joué ? Pour l'affirmer on manque de documents précis. Il est fort possible d'ailleurs qu'ils aient été divisés sur ce point (4). Selon Méridier, le *Cratyle* de Platon, dans ses accumulations d'étymologies aventureuses, semble bien dirigé contre certains sophistes, héritiers fantaisistes d'Héraclite. Le dialogue viserait même plus expressément Protagoras et son école, et dans une moindre mesure, Prodicos, c'est-à-dire les sophistes particulièrement soucieux d'ὀρθοέπεια : il est normal en effet de penser que les constructeurs de l'ὀρθοέπεια empruntaient des arguments aux doctrines de l'ὀνομάτων ὀρθότης et qu'ils enseignaient même l'origine transcendante des mots (5). Nous savons, en tout cas, qu'Hippias d'Elis enseignait la valeur (δύναμις) et la justesse (ὀρθότης) des lettres et des syllabes (6).

d) Les Stoïciens. Les Stoïciens, on l'a vu (7), au nom de la dialectique promue science du vrai et science des sciences, rejettent Aristote jugé trop compliqué, ils partent des faits réels observés puis associés sous forme de jugements par le langage, et, pour ce faire, ils sont conduits à examiner les éléments de la phrase, partant la grammaire. D'autre part, la sagesse pour eux consiste à suivre la Nature qui est parfaitement ordonnée (ζῆν ὁμολογουμένως τῇ φύσει) (8). Or ce qui existe dans la phrase, ce sont les mots, et le philosophe sait retrouver derrière ces mots les réalités naturelles ordonnées avec sagesse : l'étymologie est la science qui le lui permet. C'est dire que, dans le débat sur les origines du langage, les Stoïciens sont partisans de la φύσις. Mais toutes les branches de la grammaire les intéressent, de l'étymologie à la syntaxe, en passant par l'étude des formes. Seulement il est impossible aujourd'hui, vu l'absence de textes complets ou même de fragments étendus, de faire la part de chacun de leurs théoriciens dans ce domaine.

(1) Méridier, éd. du *Cratyle, Notice,* p. 45.
(2) Cf. *infra,* p. 308 et suiv.
(3) Cf. Rivaud, *Courants,* p. 68-69.
(4) Cf. Delatte, *Litt. pyth.,* p. 281.
(5) Cf. Méridier, édition du *Cratyle, Notice,* p. 42-44. Un passage du *Protagoras* vient peut-être à l'appui de cette opinion. Le sophiste semble y présenter le langage comme le résultat d'une inspiration venue des dieux : « Ἐπειδὴ δὲ ὁ ἄνθρωπος θείας μέτεσχε μοίρας... ἔπειτα φωνὴν καὶ ὀνόματα ταχὺ διηρθρώσατο » (Plat. *Prot.* 322 *a*).
(6) Plat. *Hipp. maj.* 285 *b* ; *Hipp. min.* 368 *d*.
(7) Cf. *supra,* p. 136 et Diog. Laert., *Zen.* VII, 40.
(8) Cf. par exemple, Rivaud, *Courants,* p. 164 et suiv.

Les principes généraux de l'étymologie stoïcienne nous sont indiqués par Origène (1) et par saint Augustin (2), ce sont ceux d'Héraclite et, ici encore, l'œuvre d'Aristote est battue en brèche ; les mots ont une justesse naturelle parfaite et supérieure, ce sont des onomatopées. Il n'existe pas de mot dont on ne puisse rendre raison. Ou bien ils constituent des harmonies imitatives, ou bien leur sonorité même éveille l'idée incluse dans le terme par une subtile correspondance sentimentale ou logique, une image, une impression. Chrysippe a dédié à Dioclès onze livres περὶ τῶν ἐτυμολογικῶν (3) et, d'une façon générale, ses ouvrages étaient encombrés d'étymologies dont se gaussaient ses adversaires et même ses partisans (4), celle-ci par exemple : « Χρύσιππος φησὶ παρὰ τὸ ἀσκεῖν τὸ σημαῖνον τὸ διδάσκειν · τί ἀσκῶ, διάσκω · καὶ ἐπενθέσει τοῦ δ διδάσκω » (5).

La théorie de l'origine conventionnelle du langage.

a) Démocrite.

Contre la théorie sur la justesse naturelle des mots, Démocrite soutient la thèse de la convention à l'origine. «Τύχῃ ἄρα καὶ οὐ φύσει τὰ ὀνόματα », telle est, selon Proclus (6), la doctrine très nette de Démocrite. Et, dans le passage rapporté par Proclus, le

(1) Orig., *Contra Cels.* I, 24 (Von Arnim, *Stoic. fragm.* II, p. 44, fragm. 146) : « Ἐμπίπτει εἰς τὸ προκείμενον λόγος βαθὺς καὶ ἀπόρρητος, ὁ περὶ φύσεως ὀνομάτων πότερον, ὡς οἴεται Ἀριστοτέλης, θέσει ἐστι τὰ ὀνόματα ἤ, ὡς νομίζουσιν οἱ ἀπὸ τῆς Στοᾶς, φύσει, μιμουμένων τῶν πρώτων φωνῶν τὰ πράγματα ... ».

(2) Aug., *Princ. Dial.* 6 (éd. Migne, I, col. 1412) : « Stoici autumant, quos Cicero in hoc irridet, nullum esse uerbum cuius non certa ratio explicari possit... Eorum rursus a te originem quaerendam esse donec perueniatur eo ut res cum sono uerbi aliqua similitudine concinat, ut, cum dicimus aeris tinnitum, equorum hinnitum, ouium balatum, turbarum clangorem, stridorem catenarum. Perspicis enim haec uerba ita sonare ut res quae his uerbis significatur. Sed quia sunt res quae non sonant, in his similitudinem tactus ualere, ut si leniter uel aspere sensum tangunt, lenitas uel asperitas litterarum ut tangit auditum, sic eis nomina pepererit. Et ipsum lene cum dicimus, leniter sonat. Quis item asperitatem non et ipso nomine asperam iudicet ? Lene est auribus, cum dicimus uoluptas ; asperum est, cum dicimus crux. Ita res ipsae afficiunt, sicut uerba sentiuntur... Haec quasi cunabula uerborum esse crediderunt, ut sensus rerum cum sonorum sensu concordarent... Inde ad abusionem uentum est ». — Pour l'attribution des *Principia Dialecticae* à Augustin, cf. *supra,* p. 42, n. 4.

(3) Diog. Laert., *Chrys.* VII, 200 : « ... περὶ τῶν ἐτυμολογικῶν πρὸς Διοκλέα ζ', Ἐτυμολογικῶν πρὸς Διοκλέα δ' ».

(4) Cf. Aug., *Princ. Dial.* 6 (cit. ci-dessus, note 2) et Bréhier, *Chrysippe,* p. 18-19.

(5) Cf. Von Arnim, *Stoic. fragm.* II, p. 47, fragm. 160, et, d'une façon générale, toute la page 47.

Parmi les critiques qui ont attaqué la théorie de Chrysippe on peut supposer qu'il y avait des philologues alexandrins. Partisans de l'Analogie, les Alexandrins devaient être partisans de la θέσις dans le domaine de la science étymologique. Mais ici, plus encore que pour la querelle de l'Analogie et de l'Anomalie, les documents nous font défaut pour déterminer exactement quel était leur point de vue (Cf. *supra,* p. 136-137, p. 139).

(6) *In Crat.* XVI, p. 7 Pasquali ; Diels, *Vorsokratiker* II, frag. 26, p. 68. Cf. F. Müller, *Stud. etym.,* p. 14.

philosophe d'Abdère défend moins sa doctrine par des preuves positives que par des attaques contre la doctrine adverse (1), ce qui tend à prouver l'âpreté de la querelle φύσις ἢ θέσις. D'après Démocrite, la théorie de la justesse naturelle est incompatible avec quatre séries de faits patents : comment, si les noms sont des images nécessaires et transcendantes des choses, peut-il y avoir un même mot pour désigner plusieurs choses (homonymie), ou plusieurs mots pour désigner un objet unique (synonymie), ou des changements de désignation (« Aristoclès » devenant « Platon »), ou des mots manquants dans les besoins courants du lexique ? Néanmoins sa théorie sur l'origine conventionnelle des mots n'empêche pas, sans doute, Démocrite de croire à leur conventionnelle justesse, car il semble établir, lui aussi, comme beaucoup d'anciens, un rapport de signe à chose signifiée, au moins dans certains cas. Il déclare en effet, dans un autre passage que les noms des dieux sont « leurs images sonores » (2).

b) Aristote.

On trouve dans le Περὶ Ἑρμηνείας d'Aristote une formule révélatrice : « φύσει τῶν ὀνομάτων οὐδέν ἐστιν » (3). Ammonius, dans son Commentaire, en signale une autre : « Ὄνομα μὲν οὖν ἐστι φωνὴ σημαντικὴ κατὰ συνθήκην ἄνευ χρόνου» (4). Cette deuxième formule est révélatrice également par l'emploi de κατὰ συνθήκην (par contrat) (5). Aristote est donc aussi catégorique que Démocrite sur l'origine du langage. Pour lui, les mots ne sont que des « symboles » (σύμβολα), des « signes » (σημεῖα) qui, par une sorte de contrat (κατὰ συνθήκην), sont des équivalents des choses (ὁμοιώματα) et, par conséquent, leurs images évocatrices (μιμήματα) (6). L'écriture, à son tour, est un symbole matériel qui représente le mot parlé. D'après les quelques échantillons d'étymologie pratique épars dans son œuvre, Aristote semble croire, lui aussi, à une convenance entre signe et chose signifiée qui serait à la base de la convention originelle. Il nous montre,

(1) « Ὁ δὲ Δημόκριτος, θέσει λέγων τὰ ὀνόματα, διὰ τεσσάρων ἐπιχειρημάτων κατεσκεύαζεν · ἐκ τῆς ὁμωνυμίας · τὰ γὰρ διάφορα πράγματα τῷ αὐτῷ καλοῦνται ὀνόματι · οὐκ ἄρα φύσει τὸ ὄνομα. Καὶ ἐκ τῆς πολυωνυμίας · εἰ γὰρ τὰ διάφορα ὀνόματα ἐπὶ τὸ αὐτὸ καὶ ἓν πρᾶγμα ἐφαρμόσουσιν, καὶ ἐπάλληλα, ὅπερ ἀδύνατον · τρίτον ἐκ τῆς τῶν ὀνομάτων μεταθέσεως · διὰ τί γὰρ τὸν Ἀριστοκλέα μὲν Πλάτωνα, τὸν δὲ Τύρταμον Θεόφραστον μετωνομάσαμεν, εἰ φύσει τὰ ὀνόματα ; Ἐκ δὲ τῆς τῶν ὁμοίων ἐλλείψεως · διὰ τί ἀπὸ μὲν τῆς φρονήσεως λέγομεν φρονεῖν, ἀπὸ δὲ τῆς δικαιοσύνης οὐκ ἔτι παρονομάζομεν ; τύχῃ ἄρα καὶ οὐ φύσει τὰ ὀνόματα ».

(2) Diels, *Vorsokratiker* II, frag. 142, p. 87.

(3) *Hermen.* 2 (16 *a*). Commentaire dans Ammonius, *In Arist. De Interpr.*, p. 34, 19 et 37, 15 Busse.

(4) *Ibid.* 2 (16 *a*), avec commentaire d'Ammonius : «... τῶν οὖν τοιούτων φωνῶν [*i. e.* αἱ τῶν ζῴων φωναί] χωρίζει τὸ ὄνομα προστεθὲν τὸ « κατὰ συνθήκην », ταὐτὸν σημαῖνον τῷ θέσει · συνέθεντο γὰρ πρὸς ἀλλήλους Ἕλληνες μὲν τοῖσδε τοῖς ὀνόμασι τὰ πράγματα καλεῖν, Ἰνδοὶ δὲ ἑτέροις ... », p. 30, 31 Busse.

(5) Cf. F. Müller, *Stud. étym.*, p. 40-41.

(6) Cf. *Hermen.* 2 (16 *a*), avec comm. d'Ammonius, *In Arist. De Interpr.*, p. 20, 1 Busse ; *Rhet.* III, 1404 *a*.

par exemple, ἠθική issu de ἔθος (1), δίκαιος de δίχα (2); σωφροσύνη représente pour lui σώζουσα τὴν φρόνησιν (3). Aussi bien lorsque Aristote invite le philosophe Tyrtamos à s'appeler désormais Théophraste « parce qu'il a une éloquence divine » (4), établit-il un lien de convenance entre nom et objet.

c) **Diodore le Mégarique.** C'est ce rapport de convenance que semble nier Diodore le Mégarique. Pour prouver que, seul, le caprice préside à la création des mots, il avait employé les particules grecques comme noms ordinaires de ses esclaves, appelant tel d'entre eux Ἀλλὰ μήν, par exemple (5). Si l'on peut faire fond sur une boutade, il s'ensuit que pour Diodore les mots étaient purement arbitraires, qu'ils n'avaient aucune « justesse », soit naturelle, soit conventionnelle, et ne tiraient leur valeur que d'une tradition. Or c'est là exactement la doctrine des linguistes modernes (6) et, sur ce point, Diodore, aujourd'hui assez oublié, apparaît comme un précurseur.

C) Les théories intermédiaires.
a) Platon. S'il est exagéré de dire que Platon πρῶτος ἐθεώρησε τῆς γραμματικῆς τὴν δύναμιν (7), il faut reconnaître qu'il s'est beaucoup intéressé à la grammaire. Loin d'esquiver la querelle φύσις ἢ θέσις, il a écrit un dialogue, le *Cratyle*, dont elle est précisément l'objet. Le sous-titre traditionnel du Cratyle, ἢ περὶ ὀνομάτων ὀρθότητος, est suffissamment caractéristique. Ce dialogue contient cent quarante étymologies (8) et il n'y a pas là une manifestation isolée chez Platon. On trouve ailleurs dans son œuvre pas mal d'autres échantillons étymologiques (9), ce qui semble prouver un goût. On trouve aussi cette idée que les sons ont par eux-mêmes une certaine vertu sémantique(10). Mais sur les problèmes que soulève le *Cratyle*, les avis des érudits sont

(1) *Nic.* II, 1103 *a* et *Mag. Mor.* I, 6 ; l'étymologie est déjà dans Platon, *Lois*, 792 *e*.
(2) *Nic.* V, 1132 *a*.
(3) *Nic.* VI, 1440 *b*. Cette étymologie se trouve d'ailleurs être exacte. Elle figurait déjà dans le *Cratyle* de Platon (412 *a*).
(4) Diog. Laert., *Theophr.* V, 38.
(5) Ammonius, *In Arist. De Interpr.*, p. 38, 18 Busse.
(6) Cf. O. Bloch et W. von Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, Presses Universitaires, 1932, dans la *Préface* de A. Meillet, T. 1, p. VII ; Vendryes, *Langage*, p. 206 et suiv.
(7) Favorinus dans Diog. Laert., *Plat.* III, 25.
(8) *Crat.* 400 *e* à 421 *c*.
(9) La plupart d'entre eux, comme dans le *Cratyle*, sont des « à peu près » dans la tradition de l'étymologie populaire (par ex. πόλις expliqué par πολλοί, *Rep.* II, 369 *c* ; νόμος par νοῦς, *Lois* XII, 957 *c*). Une liste nombreuse en est donnée par Méridier dans son édition du *Cratyle*, *Notice*, p. 18, note 2. Sur l'étymologie chez Platon et sur l'influence de Pythagore et d'Héraclite à ce sujet, cf. Goldschmidt, *Essai sur le Cratyle*, Paris, Champion, 1940, p. 186-208 ; F. Müller, *Stud. étym.*, p. 15-33.
(10) Cf. *supra*, p. 74.

aussi nombreux que divers (1). Toutefois le sens général ne paraît pas indéchiffrable : l'un des interlocuteurs, Cratyle, disciple d'Héraclite, défend la thèse de l'origine naturelle et transcendante du langage ; l'autre, Hermogène, la théorie de la convention ; Socrate, invité à prendre parti, se réfugie dans une position intermédiaire : beaucoup de mots sont les justes images des choses, cette justesse peut reposer sur la nature ou sur un accord scellé par l'usage, mais l'usage révèle aussi des mots qui ne sont pas justes ; pour connaître les choses, mieux vaut s'adresser à l'expérience qu'au langage (2).

b) Epicure.

La théorie d'Epicure sur le langage nous est exposée dans sa *Lettre à Hérodote,* conservée par Diogène Laërce (3) : le langage n'a pas été établi dès l'origine par convention (μὴ θέσει) C'est sa nature (φύσις), ce sont ses besoins qui ont amené l'homme à émettre des sons, traduisant ses émotions ou ses sentiments. Ce langage fruste et expressif, s'est ultérieurement codifié à l'intérieur des clans et enrichi par des apports individuels, acceptés et imités par tous. Donc, naturel à l'origine, le langage est devenu conventionnel, il n'a pas été formé une fois pour toutes, mais il s'est dégagé par une lente progression : il est l'œuvre de la société. Par cette idée, alors originale et féconde, Epicure se sépare de Démocrite et semble faire, comme Platon, une large place à l'usage.

Les positions romaines : 1°) le néo-pythagoricien Nigidius Figulus.

La doctrine pythagoricienne sur l'origine transcendante du langage demeure dans la tradition de la secte et même s'y développe. Sans doute les filiations exactes de la théorie nous manquent, mais Cicéron constate un goût très net pour les recherches étymologiques chez les néo-pythagoriciens de Rome (4). Ces recherches en effet leur servent à observer, dans le domaine du langage, des harmonies supérieures, comparables à celles qu'ils découvrent dans le monde physique (5). Publius Nigidius Figulus, contemporain de Varron qui l'appréciait (6), admiré de Cicéron qui fait de lui un des interlocuteurs du *Timée,* est l'homme le plus représentatif de la secte (7). Or Figulus écrit des *Commentarii grammatici* très abondants puisqu'ils comprenaient au moins vingt-neuf livres (8), L'étymologie y tient une certaine place (9), Figulus enseigne avec force, et non sans subtilité,

(1) Cf. Méridier, éd. du *Cratyle, Notice,* p. 7.
(2) Cf. Méridier, éd. du *Cratyle, Notice,* p. 14-15.
(3) Diog. Laert., *Epic.* X, 75-76.
(4) Cic., *De Diu.* I, 45, 102 : « Neque solum deorum uoces Pythagorei obseruauerunt, sed etiam hominum, quae uocant omina ».
(5) Cf. Carcopino, *Basilique,* p. 199.
(6) Cf. *supra,* p. 19 et 38.
(7) Il se peut même que l'opinion publique ait volontiers vu en lui une sorte de magicien ; cf. Apul., *Apol.* 42,7 ; *G. R. F.*, p. 158, test. 3. Il fut exilé comme pompéien, mais M. Della Corte se demande si sa prétendue sorcellerie n'est pas pour quelque chose dans la sentence (*Filologia,* p. 87, note 1).
(8) Citation du 29e livre dans Gell., *N. A.* X, 5, 1.
(9) *G. R. F.*, p. 161-175, fragm. 14, 15, 24, 28, 29, 34.

Aulu-Gelle nous l'affirme longuement, que les mots sont d'origine naturelle, transcendante, et qu'il représentent la véritable image de nos idées (1). Il s'efforce, non sans ingéniosité, de trouver une harmonie entre le mot et la chose. Il explique *auarus* par *auidus aeris* (2), *frater* par *fere alter* (3), et *rudens* par *rudere* (4) parce que les « câbles », agités par les vents, se mettent à « hurler ».

2o) Le stoïcien Aelius Stilo. Le maître de Varron, Lucius Aelius Stilo Praeconinus, chevalier romain de Lanuvium, représente la tradition stoïcienne, Cicéron nous l'affirme (5) et la philologie moderne le répète (6). La majorité de ses fragments ont été conservés par Varron, par Quintilien et par Festus, qui les tenait lui-même de Verrius Flaccus. Les grammairiens de la décadence citent peu Aelius Stilo, sans doute parce qu'ils ne le connaissaient déjà plus qu'à travers Varron. Beaucoup de ces *fragmenta* touchent à l'étymologie, où Aelius établit un lien de signe à chose signifiée parfois tellement saugrenu que le disciple est obligé d'en reconnaître la fragilité (7). Signalant les abus de la manie étymologique qui, chez certains, dégénère en niaiseries lamentables (8), Quintilien s'égaie aux dépens de quelques étymologies fournies par Aelius : *classis* rattaché à *calare* et *uolpes* à *uolipes*, « quod uolat pedibus » (9), Ce dernier exemple est resté célèbre. Le maître de Varron a eu ainsi la mauvaise chance de devenir le représentant-type de l'absurdité étymologique. En fait, il semble bien que, selon la formule stoïcienne (10), l'étymologie n'ait point de borne pour Aelius. Il a une prédilection particulière pour l'étymologie *e contrario* (par antiphrase) (11), procédé qui, plus que tout autre, ouvre la porte à la fantaisie : *caelum* vient de *celatum* (caché) parce que le ciel est *apertum* (découvert) (12) ; *miles* (soldat) vient de *mollitia* (mollesse) parce

(1) Nig. Fig. ap. Gell., *N. A.* X, 4 : on trouve dans ce texte toute une ingénieuse démonstration à propos des pronoms personnels, suivie de la conclusion : « Ita in uocibus quasi gestus quidam oris et spiritus naturalis est ». Cf. *ibid.* XIII, 10, 4.

(2) *G. R. F.*, p. 166, fr. 14.

(3) *G. R. F.*, p. 171, fr. 28.

(4) *G. R. F.*, p. 178 fr. 47 (fragm. dubium).

(5) Cic., *Brut.* 205 : « Idem Aelius Stoicus esse uoluit ».

(6) Tout en prêtant au personnage une certaine tendance à l'éclectisme ; cf. Sandys, *History* I, p. 176 ; *Gwynn, Roman education*, p. 37 ; Della Corte, *Filologia*, p. 68-69 (voir *supra*, p. 9 et 145-146.

(7) Cf. *supra*, p. 211 ; ci-dessous, note 12.

(8) Quint. I, 6, 32 (« ...ad foedissima usque ludibria »).

(9) Varr. *L. L.* V, 101 ; Quint., I, 6, 33.

(10) Cf. *supra*, p. 263, note 2.

(11) Quint., I, 6, 34.

(12) *G. R. F.* p. 59, fr. 7 : étymologie signalée et condamnée par Varron, *L. L.* V, 18.

que le soldat mène une vie rude (1) ; *lucus* (bois) vient de *lucere* parce qu'un bois est obscur (2).

Il est curieux de noter, dans la mesure où une statistique portant sur des *fragmenta* peut-être significative, que sur quarante-huit fragments grammaticaux recueillis par M. Funaioli, Nigidius Figulus, le néo-pythagoricien, présente six étymologies, proportion discrète ; sur soixante-dix-huit fragments, Aelius Stilo, le stoïcien, nous en offre trente-sept, proportion imposante.

3°) L'épicurien Lucrèce. Au temps de Varron, la théorie d'Epicure sur le langage (3) est naturellement reprise par Lucrèce (4). La formule typique du poète est exprimée dans les deux vers :

At uarios linguae sonitus natura subegit
mittere, et utilitas expressit nomina rerum (5).

C'est le besoin qui a naturellement fait naître les noms des choses et, par des exemples pittoresques empruntés aux animaux, Lucrèce montre que le mot est sorti du cri émotionnel. Cette doctrine, il l'expose d'un ton agressif, car, non seulement il enseigne la théorie d'Epicure, mais il attaque violemment la thèse de la création en bloc du langage (6). Or, comme presque tous les penseurs acceptaient l'idée d'une « justesse » des mots à l'origine (7), cette thèse était non seulement soutenue par les partisans de l'origine transcendante, mais elle était proposée, ou tacitement acceptée, par les partisans de l'origine conventionnelle : ceux-ci imaginaient, dès les débuts de l'humanité, une sorte de pacte général établi sous l'impulsion, ou peut-être sous la contrainte, d'un ou plusieurs individus doués (ὀνοματουργός, ὀνοματοθέτης, νομοθέτης) (8). « Penser qu'alors [à l'origine], dit Lucrèce, un homme ait pu donner à chaque chose son nom, et que les autres aient appris de lui les premiers éléments du langage, est vraiment folie (9) ». Compte tenu de la véhémence naturelle de Lucrèce, sa diatribe nous montre du moins que la querelle φύσις ἢ θέσις était encore bien vivace de son temps.

(1) *G. R. F.*, p. 61, fr. 15. Varron, lui, explique *miles* par *mille*, *L. L.* V, 89.
(2) *G. R. F.*, p. 72, fr. 59.
(3) Cf. *supra*, p. 266.
(4) Lucr., V, 1028-1090.
(5) Lucr., V, 1028-1029.
(6) Cette violence doit être particulièrement dirigée contre les Démocritéens, cf. Ernout-Robin, *Commentaire* III, p. 144.
(7) Cf. *supra*, p. 265, le cas exceptionnel de Diodore le Mégarique.
(8) Νομοθέτης, mot vague employé par Socrate dans le *Cratyle* (388 *e*), peut-être pour rappeler d'un mot cette théorie, alors très en faveur, du langage créé en une fois à l'origine, quel que soit le créateur. Cf. Méridier, éd. du *Cratyle*, p. 58, note 1.
(9) V. 1041-1043, traduction Ernout (Lucrèce, *De la Nature*, 4e éd., Paris, Belles-Lettres, 1942, Tome 2, p. 88).

La position de Varron : 1°) la création continue du langage.

Dans ce débat, la position personnelle de Varron nous serait beaucoup plus accessible si nous disposions des livres II à IV *De Lingua Latina.* Faute de cette triade, il faut nous contenter des quelques allusions que Varron peut faire à ses principes généraux, au milieu des applications pratiques des livres V à X et dans les fragments.

Qu'il y ait pour Varron un rapport idéal de signe à chose signifiée, le fait n'est pas douteux. Non seulement la lecture des livres « étymologiques » nous en persuade immédiatement, mais l'origine même que Varron donne au mot *uerbum* constitue une prise de position (1). Les *uerba,* expressions de la « vérité », ont été *imposita rebus* (2) (affectés aux choses) par la volonté d'un « nomenclateur » *(uoluntas impositoris)* (3). Et Varron revient à plusieurs reprises sur cette affectation consciente des mots aux choses *(impositio uerborum)* (4). *L'impositio uerborum* a créé le vocabulaire de base, les mots primitifs, *impositicia uerba* (5), par apposition à la *declinatio,* œuvre combinée de la règle et de l'usage, qui, pour les besoins de la vie courante et l'adaptation du vocabulaire aux circonstances, a multiplié le nombre des formes en créant les *declinationes* (6) ou flexions. Mieux encore, ces mots primitifs, ces mots-souches *(primigenia)* (7), on en peut donner le nombre approximatif ; Varron l'indique selon la théorie de Cosconius : il y en a un millier (8). Faut-il se représenter ce lot de *primigenia uerba* comme exclusivement composé de mots-racines très primitifs, de chefs de file, si l'on peut dire, ou bien comporte-t-il déjà des dérivés ? Dans l'esprit de Varron la catégorie des *primigenia uerba* ne comprend pas de dérivé (9) ; néanmoins les dérivés ne

(1) Cf. *supra,* p. 253.
(2) *L. L.* V, 1, 2, 3.
(3) *L. L.* VII, 2, cf. *supra,* p. 256, note 5.
(4) *L. L.* V, 3 ; VIII, 5 ; X, 51.
(5) *L. L.* VIII, 5 : « Duo igitur omnino uerborum principia, *impositio* et *declinatio,* alterum ut fons, alterum ut riuus. *Impositicia* nomina esse uoluerunt quam paucissima, quo citius ediscere possent, *declinata* quam plurima, quo facilius omnes quibus ad usum opus esset dicerent », cf. aussi *L. L.* X, 61.
(6) Cf. note précédente.
(7) *L. L.* VI, 36-37.
(8) Cf. *supra,* p. 133.
(9) *L. L.* VI, 39 : « Democritus, Epicurus, item alii qui infinita principia dixerunt, quae unde sint non dicunt, sed cuiusmodi sint, tamen faciunt magnum : quae ex his constant in mundo, ostendunt. Quare si etymologus principia uerborum postulet mille, de quibus ratio ab se non poscatur, et reliqua ostendat, quod non postulat, tamen, immanem uerborum expediat numerum ». « Démocrite, Epicure, d'autres encore qui ont affirmé le nombre infini des éléments premiers, ne disent pas d'où viennent ces éléments, mais seulement de quelle catégorie ils sont, et ce faisant, ils assument une grande tâche ; ils nous font voir les objets qui dans le monde sont formés de ces éléments. Par conséquent, si l'étymologiste réclame, à titre d'éléments premiers, un millier de termes dont on ne saurait lui demander raison, et s'il s'explique à propos des autres mots, masse à propos

sont l'œuvre de la règle ou de l'usage que par leurs flexions, car dans leur forme première intervient aussi la volonté d'un « nomenclateur » (1).

Jusqu'à présent on peut donc conclure que pour Varron : 1°) les mots ne sont pas choisis arbitrairement puisqu'ils ont avec les objets exprimés un rapport de convenance ; 2°) néanmoins ils ont été imposés aux choses par un acte volontaire. Mais à quoi répond cette notion d'un *impositor* (2) qui aurait indiqué, en un acte conscient, l'appellation de chaque chose ? S'agit-il d'un individu unique, ou y a-t-il eu plusieurs créateurs successifs du langage ? Est-ce un dieu providentiel qui conduit la marche du langage comme il conduit celle de la nature ? Est-ce un homme génial qui a surajouté son action à celle d'un créateur ? En somme dans quelle école philosophique se range Varron ? Voilà des questions très embarrassantes et qui pourtant viennent naturellement à l'esprit (3). Elles sont fort difficiles, pour ne pas dire impossibles à résoudre, étant donné le peu de textes varroniens que nous possédons à ce sujet, et l'absence de sources explicites.

Varron nous dit que le langage repose sur quatre éléments : nature, analogie, usage, autorité (4). Il est dans la nature de l'homme de parler, et la nature lui fournit à chaque génération son langage hérité des ancêtres, et qui est la résultante des trois autres principes : analogie et usage d'abord sont deux forces, à la fois antithétiques et complémentaires (5), qui entraînent le langage dans son évolution. Puis « l'autorité est le dernier élément normatif du langage. C'est lorsque tous les autres éléments font défaut qu'on a recours à celui-là comme à une bouée » (6). Nous avons vu que pour l'économie même de la morphologie, le principe d'autorité, selon Varron, n'a pas une grande valeur : son action est à peu près négligeable (7). Alors pourquoi lui faire un sort dans la liste des éléments générateurs du langage et la mettre sur le même plan que la règle et l'usage ? C'est, semble-t-il, que ce principe d'autorité intervient surtout dans un épisode très particulier de la vie du langage : la création des mots. Plusieurs passages du *De Lingua Latina* semblent expressifs à cet égard ; on y retrouve les mots caractéristiques *uoluntas*

de laquelle il ne demande pas [qu'on le dispense d'en rendre raison], le nombre des mots interprétés par lui sera néanmoins prodigieux ».

(1) *L. L.* X, 15 : « Secunda diuisio est de his uerbis quae declinari possunt, quod alia sunt a uoluntate, alia a natura. Voluntatem appello, cum unus quiuis a nomine aliae rei imponit nomen, ut Romulus Romae ; naturam dico, cum uniuersi acceptum nomen ab eo qui imposuit non requirimus quemadmodum is uelit declinari, sed ipsi declinamus, ut huius Romae, hanc Romam, hac Roma ».

On retrouve cette idée de la volonté ou du caprice du nomenclateur dans la création des dérivés chez Cicéron (*De Or* III, 154) : « Nouantur autem uerba quae ab eo qui dicit ipso gignuntur ac fiunt ».

(2) *Impositor uerbi* semble être la transposition de ὀνοματοθέτης.

(3) Cf. Dahlmann, *Sprachth.*, p. 12.

(4) Cf. *supra*, p. 203-204.

(5) Cf. *supra*, p. 153.

(6) Cf. *supra*, p. 204, note 1.

(7) Cf. *supra*, p. 202.

et *impositio* : « J'appelle *voluntas,* dit Varron, l'imposition des noms ; j'appelle *natura* la déclinaison des noms (1) » ; et un peu plus loin : « L'imposition des noms est en notre pouvoir, mais nous sommes, nous, au pouvoir de la nature : tout chacun impose un nom comme il le veut, mais il le décline comme le veut la nature (2) ».

Il s'ensuit que le vocabulaire n'a pas été créé en une fois, que ses créateurs ne sont pas des démiurges, mais des hommes qui ont ajouté au vocabulaire transmis par les ancêtres, c'est-à-dire dû à la nature, tel mot nouveau qui, décliné naturellement, puis intégré dans le lexique, va, à son tour, devenir naturel. C'est *Romulus,* par exemple, qui, de sa propre autorité, appelle *Roma* la ville qu'il a fondée (3). Ces *impositores* dont l'action a dû commencer à l'aube du langage et se continuer toujours selon les besoins du lexique, sont-ils du moins des inspirés ? On a bien l'impression qu'ils n'ont pas tous été des êtres parfaits ; Varron nous dit, par exemple : « Les mots qui existent encore n'ont pas tous été affectés aux choses de façon impeccable (4) » ; et ailleurs : « Il est facile de constater que des fautes peuvent se produire bien plus aisément sur ces mots nouveaux qui se créent, en majorité, au nominatif singulier, parce que les hommes, dans leur inexpérience et leur dispersion, imposent des noms aux choses comme le caprice *(libido)* les leur a dictés : mais la nature même du mot [c'est-à-dire sa flexion], dans la majorité des cas, n'est pas atteinte en soi, à moins qu'un individu ne la corrompe à l'usage par ignorance (5) ». Ne nous méprenons pas sur cette sévérité. Elle est due en partie au caractère acerbe que Varron a donné, plus ou moins spécieusement, à ses livres « morphologiques ». D'ailleurs la faute du « nomenclateur », là où elle se produit, est un péché contre la morphologie naturelle, mais non contre la vérité qui demeure inhérente au mot pour celui qui sait la voir. Ensuite l'autorité du « nomenclateur » a su imposer le vocable, malgré son anomalie, et ce vocable est entré dans le cycle du langage, semble-t-il, parce que si sa forme est vicieuse, l'instinct qui a conduit le « nomenclateur » était bon et le mot nécessaire. Mais à ce sujet n'y a-t-il pas lieu de distinguer, parmi les *impositores*, ceux qui ont formé les *primigenia uerba* et ceux, qui, ultérieurement, ont

(1) *L. L.* X, 51 : « *Voluntatem* dico *impositionem* uocabulorum, *naturam declinationem* uocabulorum ».

(2) *L. L.* X, 53 : « Impositio est in nostro dominatu, nos in naturae : quemadmodum enim quisque uolt, imponit nomen, at declinat quemadmodum uolt natura ».

(3) *L. L.* X, 15, texte cité *supra,* p. 270, note 1. Ailleurs, par exemple *L. L.* V, 9, Varron nous cite d'autres *impositores* : Ennius, le roi Latinus et Livius Andronicus.

(4) *L. L.* V, 3 : « Quae ideo sunt obscuriora, quod neque omnis impositio uerborum exstat, quod uetustas quasdam deleuit, nec quae exstat sine mendo omnis imposita ».

(5) *L. L.* X, 60 : « Facile est enim animaduertere, peccatum magis cadere posse in impositiones eas quae fiunt plerumque in rectis casibus singularibus, quod homines imperiti et dispersi uocabula rebus imponunt, quocumque eos libido inuitauit : natura incorrupta plerumque est suapte sponte, nisi qui eam usu inscio deprauabit ».

imposé la forme première des *declinata* ? Les premiers n'étaient-ils pas des êtres supérieurs, intuitifs, capable de créer à bon escient ces termes de base que déformeront plus tard d'autres *impositores*, en créant les dérivés ? Et si ces *impositores* primitifs étaient inspirés par qui l'étaient-ils ? D'où leur venait leur instinct de vérité ? De la nature sans doute, « *ea enim [natura] dux fuit ad uocabula imponenda homini* (1) », de cette nature qu'ont négligée les créateurs de dérivés ? Mais il ne faut pas trop demander au texte de Varron ; cette fois, il ne répondra plus clairement.

Les indications précédentes, très disparates, étant donné l'état de notre documentation, n'apparentent pas encore Varron d'une façon bien nette à une école déterminée. On trouve chez lui, semble-t-il, l'idée que le langage est une création lente et continue ; il rejette donc la théorie de la création « en bloc » et, par là, s'apparente à Epicure (2). Mais s'il admet la création progressive, il fait intervenir des créateurs successifs, non divins sans doute, mais nantis d'une autorité suffisante pour imposer leurs créations ; et, par là, il se détache de Lucrèce. D'autre part cette création du langage se fait selon un plan de vérité qui rend le mot adéquat à l'idée exprimée, et ici intervient une idée d'harmonie naturelle qui apparente Varron aux philosophes idéalistes. Une fois de plus, on a l'impression de rencontrer chez lui une doctrine de synthèse.

La position de Varron : 2°) l'étymologie science pour initiés.

Au début du livre VII *De Lingua Latina*, Varron on l'a vu, attire notre attention sur l'immensité et sur l'obscurité de la science étymologique (3). On est d'abord tenté d'interpréter cette attitude comme un procédé pour se faire valoir, et rien de plus. Mais Varron revient sur son idée à plusieurs reprises. Au livre V de son traité, parlant des problèmes étymologiques il nous dit : « Ces faits sont généralement assez obscurs pour les raisons suivantes : d'abord les mots primitivement affectés n'existent plus toujours, car l'usure de l'âge a fait disparaître certains d'entre eux, ensuite ceux qui existent encore n'ont pas tous été affectés de façon impeccable, et ceux qui l'ont été pertinemment ne demeurent pas toujours dans leur intégrité » (4). Quels sont donc ces mots dont l'étymologiste, malgré ses efforts, ne saurait guère atteindre l'origine ? Ce sont les *uerba primigenia* qu'il convient décidément de classer à part : « ... si l'étymologiste, dit encore Varron, réclame, à titre d'éléments premiers, un millier de termes dont on ne saurait lui demander raison, et s'il s'explique à propos des autres mots ... le nombre des mots interprétés par lui sera néanmoins

(1) *L. L.* VI, 3.

(2) On trouve d'ailleurs un éloge de Démocrite et d'Epicure dans le *De Lingua Latina* VI, 39 (texte cité *supra*, p. 269, note 9), ce qui prouve, une fois de plus, l'éclectisme de Varron. Touchant l'influence d'Epicure sur Varron, cf. Kowalski, *De Varronis doctrina et fonte*, p. 141-168.

(3) Cf. *supra*, p. 256 et suiv.

(4) *L. L.* V, 3 : « Quae ideo sunt obscuriora, quod neque omnis impositio uerborum exstat, quod uetustas quasdam deleuit, nec quae exstat sine mendo omnis imposita, nec quae recte est imposita, cuncta manet ».

prodigieux (1) ». Que sont au juste ces *uerba primigenia* ? « L'expression *uerba primigenia,* nous dit Varron (2), s'applique à des mots tels que *lego, scribo, sto, sedeo* etc... qui ne se rattachent pas à un autre mot, mais ont leur racine propre » (3) ; les *uerba primigenia* sont donc les mots « chefs de file », les ancêtres de chaque famille de mots (4). Quel est le critère auquel on les reconnaît, Varron ne le dit pas. Il ne nous donne pas davantage, du moins dans les textes qui nous sont parvenus, la liste de ces mille mots dont il tire d'autres mots, sans leur donner à eux-mêmes une étymologie. Un tel catalogue serait fastidieux (5) ; en tout cas, on y trouverait aussi bien des noms propres que des noms communs, des verbes que des adjectifs ou des invariables.

Mais d'une façon générale ce qu'on peut noter, c'est que Varron, chercheur indépendant et orgueilleux, avoue souvent son ignorance. En particulier, il lui arrive de proposer plusieurs étymologies pour le même mot, sans opter plutôt pour l'une que pour l'autre ; ou s'il opte, il ne donne pas sa décision comme définitive. Dans le seul livre V *De Lingua Latina,* cinquante-deux étymologies sont ainsi présentées (6), soit 7 o/o des *origines* étudiées dans ce livre. Varron veut-il par là donner une leçon de modestie aux Stoïciens qui prétendent tout expliquer ? Veut-il, en particulier, rejeter l'autorité d'Aelius Stilo ? Ce n'est pas impossible (7). Mais il y a une autre manière, peut-être, d'expliquer ce scepticisme ostentatoire.

Au début du livre V *De Lingua Latina,* l'étymologie nous est présentée non seulement comme une science obscure, mais comme une science

(1) *L. L.* VI, 39, texte cité *supra,* p. 269, note 9.

(2) *L. L.* VI, 37 : « Primigenia dicuntur uerba ut *lego, scribo, sto, sedeo* et cetera, quae non sunt ab alio quo uerbo, sed suas habent radices ».

(3) La courte liste des *uerba primigenia* donnée ici par Varron ne comporte que des verbes. Pur hasard sans doute (Varron dans les lignes qui suivent va prendre comme exemples de *declinata* les formes du verbe), nous avons vu en effet Varron poser par ailleurs un principe de dérivation qui précisément exclut le verbe comme élément premier dans bien des cas (cf. *supra,* p. 191 et suiv.). Dans l'ensemble du *L. L.,* il ne semble pas croire, d'une façon générale, à la primauté du verbe.

(4) Chaque mot ancêtre est ainsi à l'origine d'une *cognatio* ou *societas uerborum* (une famille de mots), *L. L.* V, 13.

(5) On pourra par exemple s'en faire une idée en consultant l'index étymologique de notre Varron, *De Lingua Latina* V, *texte, traduction, notes.*

(6) Tantôt il y a impossibilité absolue de choisir dans l'esprit de Varron, et il utilise la formule...*uel...uel...* (par ex. : *L. L.* V, 94, 167) ou ...*nisi quod*... (par ex. *L. L.* V, 25, 166), tantôt telle opinion lui paraît plus probable qu'une autre, et il l'introduit par des formules du type ...*ego puto* (par ex. :*L. L.* V, 48) ...*ego arbitror* (par ex. : *L. L.* V, 83).

(7) Notons en passant qu'une bonne partie de ces hésitations mettent en balance une étymologie du latin par le latin, telle que les aimait Aelius, et une étymologie du latin par le grec, cf. *supra,* p. 209. — D'une façon générale, dès l'époque de Varron, l'étymologie stoïcienne se heurtait à un certain scepticisme. Cf. les propos tenus par Cotta sur l'étymologie stoïcienne des noms de divinités dans Cic., *N. D.* III, 24, 62 sqq., propos où Zénon, Cléanthe et Chrysippe ne sont même pas épargnés, et qui répondent à Id., *ibid.* II, 25, 65 sqq. (propos de Balbus). Cf. aussi *supra,* p. 257-258.

mystérieuse, une science secrète où l'on pénètre par une sorte d'initiation à quatre degrés : « Maintenant, je vais traiter de l'origine des mots en les prenant un par un ; ils comportent quatre degrés d'explication. Tout en bas, le degré où parvient même l'homme de la rue. Qui, en effet, ne voit l'origine *d'argentifodinae* (mines d'argent) et de *uiocurus* (agent voyer) ? Le second degré est celui où s'est hissée la grammaire d'autrefois, quand elle montre comment les poètes ont formé chaque mot de leur invention ou de leur composition : de Pacuvius, par exemple : « rudentum *sibilus* (le sifflement des cordages) », par exemple : « *incuruiceruicum* pecus (le troupeau au col recourbé) », par exemple : « clamide *clupeat* bracchium (de sa chlamyde il fait un écu pour son bras) ». Le troisième degré est celui où la philosophie est parvenue à s'élever, où elle s'est mise à rendre clairement raison des termes d'usage courant, à dire, par exemple, ce qui explique à l'origine les termes *d'oppidum* (ville), de *uicus* (quartier), de *uia* (rue). Le quatrième degré est celui où se trouvent le secret sanctuaire, les principes ineffables réservés au roi des sacrifices *(quartus [gradus] ubi est adytum et initia regis).* A ce degré là, si je ne parviens pas à acquérir la connaissance positive *(scientiam)*, je resterai du moins à l'affût de l'opinion *(opinionem)*, attitude que le médecin va parfois jusqu'à prendre lorsqu'il s'agit de notre salut au cours d'une crise (1). »

Il y a là véritablement le langage d'un initié. Et Varron précise sa pensée un peu plus loin : « Si je n'atteins pas le degré suprême, néanmoins je dépasserai le second, car j'ai veillé non seulement sous le flambeau d'Aristophane, mais encore sous celui de Cléanthe. J'ai voulu dépasser ceux qui se contentent d'exposer comment sont forgés les mots poétiques (2) ».

Au bas de l'échelle, le premier degré de la science étymologique consiste donc à découvrir les éléments d'un composé dont les composants apparaissent avec évidence. Le second degré cherche à déceler l'origine des dérivés ou composés créés par les poètes. Et, selon une formule traditionnelle, c'est bien là en effet une des tâches du grammairien qui est au premier chef *interpres poetarum* (3). C'est aussi le degré, semble-t-il, où se spécialisent généralement les philologues alexandrins, Aristophane de Byzance et ses disciples. Dépasser le second degré et atteindre le troisième, c'est donc suivre le sillage de Cléanthe et des philosophes stoïciens. C'est, d'après Varron, retrouver avec délicatesse et subtilité, à travers les vicissitudes phonétiques et sémantiques, le *primigenium* auquel s'apparentent des *declinata* dont l'origine est voilée (4) ; c'est, par exemple, retrouver *ops* derrière *oppidum* (5), *vehere* derrière *uia* (6), *uia* derrière

(1) *L. L.* V, 7-8. Pour le commentaire de détail, cf. notre *Varron, De Lingua Latina* V, *texte, traduction, notes.*

(2) *L. L.* V, 9.

(3) Cf. *supra,* p. 54-55.

(4) Varron revient à plusieurs reprises sur cette idée que la difficulté majeure pour l'étymologiste est l'altération qu'ont subie les mots dans le nombre ou dans l'ordre de leurs lettres (*demptio, additio, commutatio, traiectio* ; cf. *supra,* p. 80) ; *L. L.* V, 3, 6 ; VI, 2 ; VII, 1 etc...

(5) *L. L.* V, 41.

(6) *L. L.* V, 22, 35.

uicus (1). Mais le quatrième degré de la science, celui qui permet d'atteindre « le secret sanctuaire » et « les principes ineffables », celui qui, comme le dit Varron lui-même, dépasse la culture générale (2), quel est-il ? Comme obéissant à une consigne de silence donnée aux initiés, Varron ne le dit pas. Alexandrins et Stoïciens étant éliminés, puisqu'ils apparaissent respectivement au deuxième et au troisième degré, on peut supposer que le quatrième degré est le degré pythagoricien, hypothèse d'autant plus plausible, semble-t-il, que Pythagore est nommé quelques lignes plus bas dans le texte de Varron (3). On imagine alors qu'au quatrième stade de l'étymologie, le philologue pythagoricien est celui qui retrouve et atteint la vérité des *uerba primigenia*, l'harmonie transcendante qu'ils expriment. Par voie de conséquence on peut se représenter aussi les premiers *impositores uerborum* comme des inspirés, interprètes des vérités souveraines ; les *impositores declinatorum*, par contre, souvent inexpérimentés (4), ne participeraient à la vérité que dans la mesure où leurs *declinata* sont formés sur les *primigenia*.

La position prise par Varron : 3°) le plan varronien.

Varron ne se flatte donc pas d'atteindre ce quatrième degré qui reste pour lui un idéal. Si d'aventure il l'atteint, le lecteur n'en est pas expressément prévenu. A cet égard, la doctrine demeure floue ; mais ce mystère ne fait, peut-être, dans l'esprit de Varron que donner plus de prix à l'exposé de ses recherches.

On pourrait songer néanmoins à voir dans les livres V, VI et VII *De Lingua Latina* la trace d'un plan qui, sans reproduire exactement les trois premiers degrés de l'initiation étymologique, présenterait un phénomène de complexité croissante dans la recherche. A la fin du livre V, Varron nous dit que les *uerba locorum* étudiés dans ce livre sont, pour la plupart, *aperta* (d'origine évidente) (5). Au livre VI, au contraire, il nous dit que l'origine des mots exprimant le temps est obscure (6).

(1) *L. L.* V, 145.
(2) Cf. *supra*, p. 256-257.
(3) *L. L.* V, 11. Pour la possibilité d'une inspiration pythagoricienne chez Varron grammairien, cf. *supra*, p. 37, 153. M. Dahlmann reconnaît d'ailleurs une telle inspiration comme probable (*Sprachtheorie*, p. 36-37). Pour la citation de Pythagore, cf. *infra*, p. 276.
(4) Cf. *supra*, p. 271.
(5) Quelques-uns toutefois sont qualifiés d'*obscura*, en particulier : 1°) le nom de certains flamines (*flamen Dialis, flamen Furinalis*), or ces noms ne pouvaient guère être considérés comme des *primigenia* (*L. L.* V, 84) ; 2°) le nom de certaines monnaies (*deunx, dextans, dodrans*) dont Varron dit lui-même qu'ils sont composés : ils ne sont donc pas, eux non plus, *primigenia* (*L. L.* V, 172).
(6) *L. L.* VI, 40 : « La principale difficulté concernant les mots qui expriment le temps, c'est leur étymologie, car, d'une part, ils n'ont pas en général de rapport avec le grec et, d'autre part, ceux dont notre époque peut encore atteindre la création ne sont pas des mots latins indigènes [à cet égard d'ailleurs le livre VI ne paraît pas sensiblement différent du livre V et on ne voit pas très bien ce que veut dire Varron]. Cependant sur ces mots, comme je l'ai dit [cf. V, 10], j'exposerai ce que je pourrai ».

Enfin, au livre VII, Varron étudie le vocabulaire poétique et par conséquent un certain nombre de mots rares ou archaïques ; d'ailleurs la seconde moitié de ce livre est consacrée aux mots poétiques exprimant le temps, donc, en principe, à des mots doublement obscurs. Mais encore que, du livre V au livre VII, il y ait sans doute dans l'esprit de Varron un *crescendo* des difficultés pour l'étymologiste, on ne peut dire que le plan de l'exposé varronien repose avant tout et visiblement sur un classement des recherches par ordre de complexité croissante.

Aussi bien Varron lui-même annonce-t-il un autre plan (1) : 1°) étude des noms exprimant l'espace (V, 1-56) et les choses qui se voient dans l'espace (V, 57-183) ; 2°) étude des noms exprimant le temps (VI, 1-34) et les choses qui se déroulent dans le temps (VI, 35-96) ; 3°) étude des mots poétiques exprimant l'idée d'espace (VII, 1-71) et l'idée de temps (VII, 72-108).

Ce plan étrange, Varron le justifie par un raisonnement dont le point de départ est d'inspiration nettement pythagoricienne : « Pythagore de Samos déclare que tous les principes premiers vont par couples dans la nature, par exemple : le fini et l'infini, le bien et le mal, la vie et la mort, le jour et la nuit. Aussi trouve-t-on de même deux qualités essentielles : l'immobilité et le mouvement. Ce qui est doué d'immobilité ou de mouvement, c'est le corps ; le cadre où le corps est en mouvement, c'est l'espace ; l'élément au cours duquel le mouvement se développe, c'est le temps ; l'essence du mouvement, c'est l'action. Cette répartition en quatre termes se dégagera mieux de la façon suivante : le corps, c'est le coureur pour ainsi dire ; l'espace, c'est le stade où il court ; le temps, c'est l'horaire pendant lequel il court ; l'action, c'est la course. Alors il s'ensuit que tous les phénomènes dans l'ensemble se répartissent en ces quatre catégories et, par là, se représentent de même éternellement : il ne saurait jamais en effet y avoir temps sans mouvement, car un temps est précisément le délai d'un mouvement, de même, il ne saurait y avoir mouvement sans espace ni corps, car l'un est l'objet même du mouvement, l'autre son cadre ; enfin là où se présente cet état d'agitation, il ne peut pas ne pas y avoir action. Donc espace et corps, temps et action constituent le quadrige des principes premiers. En conséquence, comme pour les choses il y a quatre catégories de base, il y en a autant pour les mots. Dans ce livre, je vais prendre, parmi les mots, ceux qui concernent l'espace et les choses qu'on y voit pour en faire un bref exposé... (2) ».

C'est en somme le « quadrige des principes premiers » qui constitue l'armature du plan Varronien. Aristote, dans sa *Métaphysique* (3), mentionne en effet la doctrine pythagoricienne des principes premiers associés par couples antithétiques. Mais est-ce là ce qui justifie complètement le plan varronien et l'exposé qui précède est-il exclusivement inspiré par le pythagorisme ? M. Dahlmann a très savamment montré, au

(1) Cf. *L. L.* V, 13 ; 57 ; 184 ; VI, 1, 35 ; 97 ; VII, 1, 72 ; 110.
(2) Varr., *L. L.* V, 11-13.
(3) Aristt., *Metaph.* I, 986. *a* et *b*.

contraire, qu'il y a dans ces propos de Varron des éléments d'inspiration pythagoricienne, sans doute, mais aussi et surtout, des éléments d'inspiration stoïcienne. On ne peut que résumer ici son ingénieuse argumentation. Dans *Varro und die hellenistische Sprachtheorie,* M. Dahlmann, par des recoupements avec les *Stoicorum ueterum Fragmenta* de Von Arnim, nous révèle que le « quadrige des principes premiers » (*corpus-locus, tempus-actio*) se rattache à des doctrines stoïciennes, que parfois même l'expression de Varron reproduit la formule d'un penseur stoïcien (1). Par exemple, cette définition du temps due à Zénon : « χρόνος... διάστημα κινήσεως (2) », est exactement reproduite par Varron dans « *motus enim interuallum tempus* » (3).

Dans l'application pratique de ce plan se retrouvent aussi, selon M. Dahlmann, des idées stoïciennes et comme une cosmologie stoïcienne appliquée à la grammaire. Les mots intéressant l'espace sont présentés selon une discrimination entre le ciel et la terre. L'opposition est sans doute banale et relève aussi bien du langage courant que des doctrines philosophiques. Toutefois elle est à la base de la physique stoïcienne : le κόσμος stoïcien se compose de ces deux éléments primordiaux : «... κόσμος ..., ὥς φησι Ποσειδώνιος ..., σύστημα ἐξ οὐρανοῦ καὶ γῆς καὶ τῶν ἐν τούτοις φύσεων ἢ σύστημα ἐκ θεῶν καὶ ἀνθρώπων καὶ τῶν ἕνεκα τούτων γεγονότων (4) ».

N'est-ce pas là très exactement le plan du livre V *De Lingua Latina* ? On y trouve en effet :

L'espace	le contenant	le ciel : 17-20
		la terre : 21-56
	le contenu	les dieux : 58-74
		les espèces mortelles : 75-101
		les produits de l'industrie humaine : 105-183

Varron lui-même ne nous renseigne-t-il pas sur son inspiration en citant, dans les phrases de transition, non plus Pythagore, mais Aelius Stilo, comme l'avaient déjà remarqué Reitzenstein (5) et Goetz (6) : « *Caelum dictum scribit Aelius, quod* (7)... » et « *Terra dicta ab eo, ut Aelius scribit, quod...* (8) ». Enfin ce qui est vrai des principes et du plan général, est vrai bien souvent dans le détail de l'argumentation : M. Dahlmann relève telle ou telle formule varronienne sur l'air, sur l'eau, sur les plantes, qui se trouve être la simple transposition d'une formule stoïcienne (9),

Son plan général d'aill

l'avait déjà éprouvé dans les *Antiquités*. Saint Augustin nous dit en effet que dans les *Antiquités humaines*, rédigées en vingt-cinq livres, Varron a consacré une hexade aux hommes, une aux lieux, une aux temps, une aux actions : « Intendit enim qui agant, ubi agant, quando agant, quid agant (1) ». Cette répartition rappelle exactement le « quadrige des principes premiers » (2) : *corpus-locus, tempus-actio*. Et ainsi se concilient, dans les *Antiquités humaines* comme dans le *De Lingua Latina*, une tripartition des livres qui est peut-être due au pythagorisme, et une quadripartition des sujets qui est due à l'influence stoïcienne (3),

Conclusion sur la conception varronienne.

Car nous ne pouvons que constater une fois de plus, combien Varron philologue aime les essais de synthèse. Varron étymologiste semble en effet combiner une inspiration pythagoricienne avec une méthode stoïcienne, et, par sa théorie du langage création continue, il n'est pas sans rappeler parfois les Epicuriens (4). Or c'étaient là les trois tendances principales représentées parmi ses contemporains et illustrées par Nigidius Figulus, Aelius Stilo et Lucrèce. Les livres « étymologiques » de Varron se présentent donc dans un climat très philosophique ; et c'est là ce qui déroute le plus le lecteur moderne. Mais n'est-ce pas pourtant le climat nécessaire au penseur qui voit dans l'étymologie moins une « histoire des mots » (5) qu'une enquête ambitieuse sur la vérité, une recherche des harmonies supérieures ?

2. — Applications pratiques.

Généralités : 1°) faiblesses de l'étymologie varronienne.

Varron nous présente dans le *De Lingua Latina* environ treize cent cinquante étymologies, dont huit cent vingt pour le seul livre V. Si l'on ajoute à ce chiffre les étymologies éparses dans les fragments et dans les *Res Rusticae* (6), on obtient, en gros, un total de dix-sept cent cinquante indications varroniennes concernant l'origine des mots.

Il ne s'agit pas évidemment ici d'en donner la liste exhaustive (7), ni de dresser le bilan complet des échecs et des réussites. Ce travail

(1) Cf. *supra*, texte cité p. 35, note 4.

(2) Cf. *supra*, p. 276.

(3) Cf. Bayet, *Littérature*, p. 284 et *supra*, p. 38 et suiv.

(4) Cf. *supra*, p. 272.

(5) Sous-titre du *Dictionnaire étymologique de la langue latine* de A. Ernout et A. Meillet. Cf. Cousin, *Etudes* II, p. 84 s. v. 'Ετυμολογία.

(6) Cf. *supra*, tableau p. 32. Les chiffres ci-dessus ne paraissent pas à première vue concorder avec ceux du tableau. S'il est vrai que sur 468 fragments, 252 intéressent l'étymologie, il faut ajouter que dans ces 252 fragments, Varron présente l'origine de 348 mots.

(7) On pourra s'en faire une idée en consultant, par exemple, pour le *De Lingua Latina* les *indices* des éditions Goetz-Schoell (p. 310-340) et Kent

de copie serait fastidieux et illusoire. Il est trop facile pour un moderne de critiquer Varron. Sa science étymologique pèche par une erreur de base : le désir de trouver, envers et contre tout, un rapport de convenance entre signe et chose signifiée. Pareille méthode conduit Varron à des résultats d'une étonnante naïveté qui égayaient déjà Quintilien, encore qu'il n'eût pas lui-même d'autre méthode à sa disposition. Mais il en sentait la faiblesse (1.)

Cette erreur de base conduit à l'application de deux principes inavoués, également faux, que Varron s'évertue à mettre en pratique au prix de véritables acrobaties :

1°) Deux mots de sens voisin doivent avoir un rapport étymologique. Supposons que l'on veuille en français, par exemple, rattacher *feuillage* à *frondaison* ; Varron de même rattache très sérieusement *templum* (la portion du ciel qu'observe l'augure) à *tueri* (observer) (2).

2°) Deux mots quelque peu voisins par le son ou par la graphie doivent avoir un rapport sémantique. Supposons qu'on veuille en français, par exemple, rattacher *solitude* à *solution* ; Varron de même rattache *hiatus* (l'action d'ouvrir la bouche) à *hiems* (l'hiver), parce que l'hiver l'haleine devient visible (3).

A lire les livres de Varron, on peut parfois s'amuser comme à la lecture de la scène de Molière où le Docteur donne à Gorgibus une leçon d'étymologie :

Le Docteur. — Savez-vous d'où vient le mot *bonnet* ?

Gorgibus. — Nenni.

Le Docteur. — Cela vient de *bonum est*, bon est, voilà qui est bon, parce qu'il garantit des catarrhes et des fluxions.

Gorgibus. — Ma foi je ne savais pas cela (4).

Mais il y aurait quelque cruauté à insister sur ce défaut de Varron. Comme l'a montré M. Vendryes, il arrive que l'étymologie populaire nous dupe encore de nos jours (5).

(Tome II, p. 634-674) et, pour les *fragmenta, l'index* de M. Funaioli (p. 589-598). Notons toutefois que ces *indices* ne comportent pas, en face de chaque mot étudié, le vocable auquel Varron le rattache.

(1) Quint., I, 6, 37. Quintilien vient de citer quelques étymologies saugrenues dont certaines proposées par Aelius Stilo, puis il ajoute : « Mais qui n'aura pas droit à l'indulgence après Varron, qui veut persuader à Cicéron (c'est à lui en effet qu'est dédié son traité) que *ager* « champ » vient de *agere* « faire » [*L. L.* V, 34], parce qu'on a toujours quelque chose à faire dans un champ, et *graculi* « geais », de ce que ces oiseaux volent en troupe, *gregatim* [*L. L.* V, 76], bien que ces mots soient évidemment, le premier tiré du grec, le second imité du cri des oiseaux. Sur la seconde étymologie, il appuyait celle de *merula,* contraction de *mera uolans* [*L. L.* V, 76], parce que, disait-il, cet oiseau vole seul » (Traduction Bornecque, Collection Garnier, Paris, s. d. [1933], Tome I, p. 105).

(2) *L. L.* VII, 7.

(3) *L. L.* VI, 9.

(4) Molière, *La Jalousie du Barbouillé,* scène 6.

(5) Vendryes, *Langage,* p. 212-214.

Généralités : 2°) mérites de l'étymologie varronienne.

Il y a même lieu de rendre justice à Varron, et de ne pas voir en lui un collectionneur qui enregistre béatement des étymologies populaires. D'abord, il suffit de le rappeler une fois pour toutes : la recherche d'un rapport de signe à chose signifiée est une erreur commune à tous les grammairiens de l'antiquité (1). Les rapprochements faits par Varron sont absurdes aux yeux d'un moderne dans la proportion des trois septièmes (2). Cette proportion, après tout, n'est pas excessive, eu égard précisément à cette erreur de base.

D'ailleurs il n'y a pas qu'une enquête oiseuse dans le travail de Varron. On peut essayer de classer ses indications selon des principes grammaticaux. Evidemment ces principes, en général, demeurent latents dans son traité, si malencontreusement gâté à nos yeux par un plan philosophique, mêlé de paragraphes historiques (3). Mais Varron les avait peut-être exposés dans un ouvrage que nous avons perdu, ou, plus probablement encore, dans les trois premiers livres *De Lingua Latina* qui traitaient de l'étymologie *in abstracto*. En tout cas, certains d'entre eux au moins paraissent avoir été recueillis dans un passage du *De Dialectica*, traité attribué à saint Augustin, et manifestement inspiré de Varron, par voie directe ou indirecte, puisqu'on y retrouve en grand nombre des exemples qui figurent dans le *De Lingua Latina* (4). Il s'agit des procédés pratiques appliqués par ceux que saint Augustin lui-même appelle les *Stoici* :

« Les Stoïciens enseignent qu'il faut pousser son enquête jusqu'à ce que la chose (*res*) forme avec le son du mot (*sonus uerbi*) un accord d'harmonieuse ressemblance, comme quand nous disons, par exemple, *aeris tinnitum* (le bourdonnement de l'air), *equorum hinnitum* (le hennissement des chevaux), *ouium balatum* (le bêlement des moutons), *tubarum clangorem* (le fracas des trompettes), *stridorem catenarum* (le grincement des chaînes). Car tu comprends que ces mots-là ont une sonorité comparable à celle des objets mêmes que les mots expriment. Mais comme il y a des choses qui ne font pas de bruit, c'est la ressemblance du toucher qui s'impose pour elles : de même que ces objets affectent notre sensation doucement ou rudement, et dans la mesure où douceur et rudesse des phonèmes affectent notre ouïe, de même les noms de ces objets sont des créations rudes ou douces, comme, par exemple, le mot *lenis* (doux) lui-même, qui a une sonorité douce lorsque nous le prononçons. Qui par contre, grâce au mot *asper* (rude) lui-même, ne ressentirait une impres-

(1) Cependant, cf. *supra*, p. 265, la position exceptionnelle de Diodore le Mégarique.

(2) Calcul établi d'après le livre V *De Lingua Latina*. Un calcul analogue fait sur les *Origines* d'Isidore de Séville révèlerait peut-être une proportion de bévues plus forte encore.

(3) Cf. *supra*, p. 213.

(4) Cf. *supra*, p. 253, note 7. Ces exemples appartenaient sans doute à la tradition, mais cette tradition, Augustin grand lecteur de Varron, a dû la recueillir chez son auteur païen préféré. — Pour l'attribution du *De Dialectica* à saint Augustin, cf. *supra*, p. 42, n. 4.

sion de rudesse ? Il y a impression de douceur lorsque nous disons *uoluptas* (plaisir), de rudesse, lorsque nous disons *crux* (la croix)... Pour le miel (*mel*), autant la chose produit une impression suave sur notre goût, autant le nom qui la désigne affecte notre ouïe avec douceur... C'est ainsi qu'ils [les Stoïciens] ont voulu voir le berceau des mots dans l'accord entre l'impression produite par les choses et l'impression produite par les sons. De là, la faculté de désignation s'est étendue aux rapports de similitude des choses entre elles : par exemple *crux*, « la croix », a bien été désignée ainsi parce que la rudesse du mot lui-même s'accorde avec la rude douleur que provoque la croix, mais par contre *crura*, « les jambes », ont été ainsi appelées, non pour rendre évidemment une idée de rude douleur, mais bien parce que, par leur longueur et leur dureté, elles sont, parmi les autres membres, ceux qui ressemblent le plus à du bois. C'est ainsi qu'on en est venu à la catachrèse (*abusio*) : on emploie non pas le nom d'une chose semblable, mais celui d'une chose comparable... on parle de *piscina* (piscine) dans un établissement de bains, encore qu'il n'y ait là ni poisson (*piscis*), ni rien qui leur ressemble ; et pourtant la « piscine » paraît avoir tiré son nom de *piscis* à cause de l'eau, condition de vie des poissons... De là, on a poussé le procédé jusqu'à l'antiphrase (*contrarium*). Car *lucus*, « le bosquet », croit-on, tire son nom de ce qu'il n'y fait pas clair (*luceat*)... Cette comparaison, en général, va très loin et peut, par répartition, porter sur de nombreux éléments ; ou bien sur la cause : par exemple, ce mot *foedus* lui-même (traité), tiré de *foeditas porci*, « l'air affreux du porc », grâce auquel le traité devient efficace ; ou bien sur l'effet : par exemple, *puteus* (le puits), car on croit que « le puits » tire son nom de ce que la *potatio* (le fait de boire) lui est due ; ou sur le contenu : par exemple, on veut que *urbs* (la ville) soit tiré de *orbis* (le cercle), parce qu'autour d'une ville, après la prise des auspices, on trace une enceinte à la charrue ; ou sur le contenant : par exemple, quand on affirme que *horreum* (grenier) vient de *hordeum* (orge) avec changement d'une lettre... ou bien c'est la partie pour le tout : par exemple, nous donnons au glaive (*gladius*) le nom de *mucro* (la pointe) qui est l'extrêmité du glaive ; ou le tout pour la partie : par exemple, *capillus* (chevelure) qui est mis pour *capitis pilus* (poil de la tête) » (1).

Dans cet exposé de la méthode stoïcienne nous trouvons précisément un certain nombre de catégories étymologiques auxquelles Varron a rattaché l'origine des mots, selon que le vocable étudié est une pure onomatopée ou une appellation expressive, selon que son emploi repose sur une catachrèse, une métonymie ou une antiphrase. De surcroît, chacun de ces procédés peut avoir été appliqué avec *mutatio litterae*.

Etymologie et sémantique. Dès lors nous voyons se clarifier quelque peu dans la pratique ce que la théorie varronienne de l'étymologie avait de flou et de mystérieux. Le

(1) Aug., *De Dial.* in *G. R. F.*, p. 282-283, fr. 265. — Cf. *supra* p. 280, n. 4.

quatrième degré de la science étymologique, degré difficilement accessible et qui rend raison des secrètes correspondances entre la nature et l'expression de la pensée, n'est sans doute pas autre chose que la recherche de l'onomatopée comme principe d'explication des *uerba primigenia.* Beaucoup de mots évidemment ne se laissent pas sans difficulté ramener à pareille interprétation : il faut essayer de retrouver, dans tel ou tel de leurs éléments, cette expressivité des sons que Varron a définie dans un passage conservé par Diomède (1) ; il faut y déceler les syllabes « rugueuses » ou « moëlleuses », « étalées » ou « rabougries » ; et Varron en marquant, au nom du pythagorisme, les limites de cette délicate entreprise, doit en sentir la fragilité. Quant à l'explication des *declinata*, dont Varron reconnaît qu'elle occupe la majeure partie de son enquête, nous voyons qu'elle associe partiellement étymologie et sémantique. La recherche sur la formation et sur la valeur première d'un terme s'élargit et s'éclaire par des considérations sur les transferts, les glissements et les réductions de sens. Pratiquement l'étymologie varronienne dissipe un peu la brume ambitieuse dont, théoriquement, elle s'enveloppait. Et l'enquête sur la vérité s'accompagne souvent, bon gré mal gré, d'études sur l'histoire des mots.

Au reste, Varron avoue lui-même qu'il va mêler dans ses livres étymologiques deux séries de considérations : « Dans les présents livres, que je te dédie (2), j'examinerai quels phénomènes provoquèrent l'affectation des noms en latin, aussi bien dans le vocabulaire d'usage courant que dans le vocabulaire poétique. Chaque mot comporte deux caractéristiques essentielles, savoir : l'origine et la portée de son affectation (exemple : est-ce sur l'origine de *pertinacia*, « entêtement », que porte la question ? On montre que le mot vient de *pertendere* « s'acharner » ; mais c'est la portée de son affectation qu'on indique par le commentaire que voici : il y a *pertinacia* dans le cas où l'on ne devrait pas s'acharner, « *pertendere* », mais où cependant l'on s'acharne ; car dans le cas où l'on doit s'obstiner et où l'on persiste en effet, il y a *perseuerantia*, « persévérance »). La première de ces démarches, celle où l'on cherche à déceler où, pourquoi et comment naissent les mots, les Grecs l'appellent ἐτυμολογία, « étymologie », la deuxième, περὶ σημαινομένων, « sémantique ». Je traiterai conjointement ces deux questions dans les présents livres, mais la seconde de façon moins étoffée » (3).

Il nous reste à examiner, selon ces principes stoïciens appliqués par Varron, quelques exemples caractéristiques de sa méthode grammaticale. Ces exemples, il convient de les regrouper artificiellement, car ils se présentent à l'état dispersé, non seulement dans les *fragmenta* et dans les *Res rusticae*, mais, par l'effet d'un plan qui n'a rien de grammatical, ils sont dispersés aussi dans le *De Lingua Latina*.

(1) Cf. *supra*, p. 73-74.
(2) Varron s'adresse à Cicéron.
(3) *L. L.* V, 1-2 ; texte cité *supra*, p. 253, note 3.

Onomatopées, mots expressifs.

Varron nous présente toute une catégorie de mots qui, à l'oreille, ne font que reproduire le son caractéristique émis par l'objet qu'ils désignent. Evitant le néologisme *onomatopoeia* et même le terme grec ὀνοματοποιία (1), Varron parle de désignation des objets « *a sua uoce* » (2). Cette catégorie étymologique est la seule qui réponde vraiment à la doctrine du mot-image sonore (3), et Varron ne pouvait manquer de l'exploiter.

Les termes qui entrent tout naturellement sous cette rubrique sont les noms d'animaux : le mot reproduit tant bien que mal le cri de la bête. Varron nous affirme à ce sujet que les oiseaux sont, en majorité, désignés par leur cri (4), et il cite : *anser* (l'oie), *bubo* (le grand duc), *columba* (le pigeon), *coruus* (le corbeau), *cuculus* (le coucou), *gallina* (la poule), *irundo* (l'hirondelle), *pauo* (le paon), *ulula* (le hibou), *upupa* (la huppe) (5). A côté des oiseaux, Varron cite encore *rana* (la grenouille) (6), et il se demande si *ursus* (7), *sus, bos, taurus, ouis* (8) ne doivent pas être rangés dans la même catégorie, encore qu'il penche plutôt pour une origine étrangère. Enfin pour le nom de la « bouillie », *puls*, qu'il croit apparenté au grec πόλτος, il mentionne une autre explication selon laquelle « on entend quelque chose comme *puls*, quand on jette le produit dans l'eau bouillante » (9).

Au livre VII *De Lingua Latina*, dans le même ordre d'idées, Varron énumère, judicieusement d'ailleurs, une assez longue série de verbes applicables aux cris d'animaux, *uerba ab animalium uocibus*, et qui, le cas

(1) Qui apparaît dans Quintilien, I, 5, 72. Ὀνοματοποιία se rencontre pour la première fois, semble-t-il, chez Théophraste. Aristote connaissait déjà ὀνοματοποιέω (*Top.* I, 9). Selon Quintilien les onomatopées sont peu permises dans la langue latine (*minime nobis concessa*). Cf. Cousin, *Etudes* II, p. 108.

(2) Par exemple : *L. L.* V, 75, 78, 96, 100 cf. *supra*, p. 251 et suiv. les scrupules de Varron à propos du mot *étymologie*.

(3) Cf. *supra*, p. 261-263.

(4) *L. L.* V, 75 : « Primum nomina omnium : *alites* ab *alis*, *uolucres* a *uolatu* ; deinde generatim : de his pleraeque ab suis uocibus ut haec : upupa, cuculus, coruus, irundo, ulula, bubo ; item haec : pauo, anser, gallina, columba ».

(5) *Būbō, cucūlus, ulula, upupa* sont bien des onomatopées ; *coruus* aussi est probablement un mot expressif (E. M. 3, I, p. 256, s. v. *cornīx*). Si *gallus* d'où dérive *gallina* ne représente pas « le Gaulois », le mot est peut-être expressif (E. M. 3, I, p. 474, s. v. *gallus*). *Anser* n'est pas une onomatopée (E. M. 3, I, p. 63). *Pāuō et irundō* sont d'origine obscure (E. M. 3, I, p. 528 et II, p. 868); *columba* de même (E. M. 3, I, p. 239) ; ailleurs, du reste, Varron rattache *columba* à *columen*, parce que, dit-il, cet animal timide aime à se percher très haut (*R. R.* III, 7, 1).

(6) *L. L.* V, 78. Le mot a des chances en effet d'être un terme expressif (E. M. 3, II, p. 995).

(7) *L. L.* V, 100.

(8) *L. L.* V, 96 cf. *supra*, p. 224 et 234.

(9) *L. L.* V, 105. C'est évidemment la 1re hypothèse qui est la bonne (E. M. 3, II, p. 919 s. v. *pollen*).

échéant, peuvent aussi, dit-il, s'appliquer à l'homme qui crie ou bavarde (1). Ce sont : *bouare* (beugler), *dibalare* (bêler), *eiulitare* (glapir), *fremere* (rugir), *frendere* (triller, grincer des dents), *fringuttire* (chanter, en parlant du pinson), *fritinnire* (siffler, en parlant du merle), *gannire* (japper), *hinnire* (hennir), *latrare* (aboyer), *mugire* (mugir), *rudere* (braire), *uagire* (vagir), *ululare* (hurler) ; liste à laquelle s'ajoutent deux substantifs *pipulum* (pépiement) et *trittiles* (« gazouilleurs », en parlant des spectateurs bavards au théâtre). La philologie moderne reconnaît en effet dans la plupart de ces mots des onomatopées (2).

Dans un autre passage (3), Varron nous donne encore une liste de *uerba dicta a similitudine soni,* mais qui, cette fois conviennent à l'homme, ce sont : *clamare* (crier), *crepare* (avoir sans cesse à la bouche), *gemere* (gémir), *increpitare* (vociférer), *iubilare* (« crier après »), *murmurari* (murmurer), *quiritare* (appeler à grands cris) (4), A cette liste il faut encore ajouter *mussare* (chuchoter) et *mutus* (muet), cités dans un autre morceau (5), *sorbere, bibere* et *feruere* (6).

(1) *L. L.* VII, 103 : « Multa ab animalium uocibus tralata in homines ».

(2) *L. L.* VII, 103-104. En fait *boāre* est un calque du grec βοᾶν, l'étymologie populaire l'a rattaché à *bōs* (E. M. ³, I, p. 13) et en a fait *bouāre.* Tous les autres mots sont bien des termes expressifs. *Eiulitāre* est sans doute dérivé de *ei* (E. M. ³, I, p. 344). Dans les *Res Rusticae,* Varron s'explique plus longuement sur *balāre* : « oues *be alare* uocem efferentes dicunt, e quo post *balare* extrita littera ut in multis » (*R. R.* II, 1, 7). Un certain nombre de ces verbes sont moins spécialisés que Varron ne semble le dire ; par exemple, *fremere* se dit de toutes sortes d'animaux. Le sens de certains d'entre eux demeure obscur ; par exemple, *frendere* que Varron, citant Seius Nicanor (cf. *supra,* p. 20, note 2), emploie en parlant du merle. *Trittiles* (si toutefois on peut se fier au texte de *F*), dans une autre citation de Seius, semble désigner des auditeurs bruyants.

(3) *L. L.* VI, 67-68 : « *Murmurari* a similitudine sonitus dictus, qui ita leuiter loquitur, ut magis e sono id facere quam ut intellegatur uideatur. Hinc etiam poetae « murmurantia litora ». Similiter *fremere, gemere, clamare, crepare* ab similitudine uocis sonitus dicta ... Vicina horum *quiritare, iubilare. Quiritare* dicitur is qui *Quiritum* fidem clamans implorat. *Quirites* a *Curensibus*; ab his cum Tatio rege in societatem uenerunt ciuitatis. Vt *quiritare* urbanorum, sic *iubilare* rusticorum ».

(4) *Murmurāri, crepāre, clamāre* (E. M. ³, I, p. 156 s. v. *calō*), *increpitāre, iūbilāre* (E. M. ³, I, p. 581) paraissent être en effet des formations expressives. *Quirītāre,* apparenté par Varron lui-même à *quirīs,* et, par voie de conséquence au nom de la ville de *Cures,* demeure en fait d'origine douteuse (E. M. ³, II, p. 987, s. v. *quirīs*) ; il en est de même pour *gemere* (E. M. ³, I, p. 479).

(5) *L. L.* VII, 101. *Mussāre* et *mūtus* ont en effet bien des chances d'être des onomatopées et de s'être appliqués d'abord aux animaux « qui font *mu* » (cf. *mūgiō*). Ultérieurement ils se sont appliqués aux hommes qui chuchotent de façon indistincte, puis enfin aux hommes qui restent silencieux. Cf. E. M. ³, II, p. 740, s. v. *mū* ; p. 754, s. v. *mussō* ; p. 757 s. v. *mūtus* ; Varr. *L. L.* VII, 101 : « *mussare* dictum quod *muti* non amplius quam μῦ dicunt ». — On trouve déjà dans la *Rhétorique à Hérennius* (IV, 31, 42) une liste analogue, quoique restreinte, de « uerba idonea imitationis causa », ce sont : « *rudere* et *mugire* et *murmurari* et *sibilare* ».

(6) *L. L.* VI, 84. *Sorbēre* n'est pas une onomatopée ; le redoublement de *bibere* marque l'« aspect déterminé » (E. M. ³, I, p. 125), la racine de *feruēre* comporte peut-être un élément expressif.

A côté de ces mots et de ces verbes qui sont, d'après Varron, des onomatopées pures et simples ou des formations à base d'onomatopées, il convient de citer des formations expressives, *primigenia uerba* ou leurs dérivés, dont la racine a été conçue selon les principes de l'expressivité des sons (1), autrement dit, des mots qui, sans être des onomatopées, expriment cependant par leur sonorité même la douceur ou la rudesse, le mouvement ou l'arrêt, la lenteur ou la rapidité. Cette théorie, certainement sous-jacente dès les premières spéculations étymologiques, s'exprime avec netteté chez Platon (2), chez Aristote (3) et chez les Stoïciens (4). Varron la reprend à son compte dans un curieux extrait conservé par Diomède, sans qu'on sache d'ailleurs de quel ouvrage le fragment est tiré (5). Varron ne donne que quelques exemples dans ce morceau, et ces exemples sont généralement aussi ingénieux que contestables. Voici l'adjectif *trux* (cruel) et le mot *crux* (6) (la croix) qui, par leur sonorité même, expriment la rudesse ; la préposition *trans*, qui exprime l'effort pénible pour aller « au delà » ; le mot *facilitas* qui, par son ampleur et sa voyelle longue finale, s'étale pour ainsi dire complaisamment ; les mots *lana* et *luna* qui, avec leur liquide initiale, suggèrent le glissement de la lune dans le ciel et de la laine entre les doigts. Avec sa dentale, le mot *aedes* (*molles ut* aedes) évoque la mollesse et la quiétude du chez-soi. *Ignotus* avec sa gutturale un peu dure, révèle l'individu dont l'intelligence est opaque. Par leur allure « rabougrie » *(retorrida)*, les démonstratifs *hic hoc* reproduisent la prestesse d'un geste.

Il faut d'ailleurs noter que cette doctrine n'est guère exploitée dans le *De Lingua Latina*. Toutefois, Varron, au livre V, semble nous inviter à réfléchir sur la différence de son qui oppose *flumen* (le courant) et *stillicidium* (la gouttière), « *...inter haec hoc interest quod* stillicidium *eo quod* stillatim *cadit,* flumen *quod* fluit continue (7) ». Varron veut nous suggérer sans doute que *flumen* par sa syllabe initiale évoque l'idée d'un fluide en mouvement continu, et *stillicidium* par le nombre de ses voyelles aiguës et son groupe ST le sautillement intermittent de la gouttière, ce qui est en somme assez juste. N'oublions pas non plus que Varron préconise la graphie en *-i* pour les singuliers, en *-ei* pour les pluriels dans les désinences casuelles afin sans doute de les rendre expressives (8).

Mais remarquons d'autre part que Varron donne, par exemple, pour les mots *lana* et *luna* des explications d'ordre plus grammatical : il rattache le premier au grec (9), le second à *lucere* (10). Dans ces deux mots

(1) Cf. *supra*, p. 73-75.
(2) Cf. *supra*, p. 74.
(3) Cf. *supra*, p. 65.
(4) Cf. *supra*, p. 280.
(5) Cf. texte cité *supra*, p. 73, note 4.
(6) Exemple repris par saint Augustin, et ceci sans doute n'est pas l'effet d'un hasard ; cf. *supra*, p. 281.
(7) *L. L.* V, 27.
(8) Cf. *supra*, p. 123-124.
(9) Sans dire d'ailleurs à quel mot grec, *L. L.* V, 113.
(10) *L. L.* V, 68.

là au moins l'explication par l'impression produite à l'oreille, sans être négligeable, ne lui semble pas suffisante. Bref ce procédé d'étymologie ne paraît pas être une obsession chez Varron. Il est fort possible qu'il en ait pourtant donné d'autres exemples dans des parties perdues de son œuvre, mais il est possible aussi que, notant certains abus des Stoïciens dans ce sens, il ait limité volontairement sa doctrine en déclarant que l'étymologiste ne saurait tout atteindre (1). Enfin et surtout, notons-le, les exemples de dérivés expressifs que mentionne Varron sont presque tous groupés au livre VII de son traité. Ils sont présentés ingénieusement à l'aide de citations pour qu'on en sente mieux la valeur affective. Or ces citations sont toutes tirées de poètes : Plaute, Ennius, Lucilius, Seius Nicanor (2). Pour Varron l'expressivité des sons paraît donc avoir une valeur grammaticale sans doute ; mais, comme le montre le choix de ses exemples, elle lui paraît aussi avoir la valeur d'un procédé impressionniste à l'usage des poètes. De ce dernier point de vue, la théorie pour un moderne reprend toute sa valeur.

Métaphores. Beaucoup de *uerba declinata* se rattachent à leur *primigenium* par métaphore, c'est-à-dire par transfert de sens : un détail commun, une vague ressemblance entre objets favorisent ce genre de désignation, comme le fait remarquer saint Augustin dans le passage du *De Dialectica* cité plus haut (3). Encore que le mot se trouve chez Aristote et chez Théophraste (4), Varron répugne à transcrire le mot grec. Au calque de forme il préfère un calque de sens : il emploie l'expression *translatum uocabulum* (5) (mot transposé d'un emploi à un autre) ou *translaticium nomen* (6).

Les exemples de ces transpositions sont nombreux : une bonne moitié des étymologies indiquées par Varron relèvent de la métaphore ; elles répondent à quatre types principaux que, pour éviter le néologisme, il désigne par des périphrases (7). Mais, beaucoup plus souvent encore, il signale les filiations de sens sans mentionner la catégorie où il convient de les ranger. Cette attitude laisserait supposer que le lecteur de Varron devait être au courant de la théorie varronienne grâce à des passages aujourd'hui perdus.

1°) La métonymie. — Les objets qui doivent leur nom à une métonymie sont, d'après la terminologie varronienne, *appellata* (ou *nominata*) *a parte ;* et, selon Varron lui-même, c'est là un type de formation très répandu puisque, par deux fois, son qualificatif *appellata a parte* s'accompagne de

(1) Cf. *supra,* p. 256-258 et 273.
(2) *L. L.* VII, 103-104.
(3) Cf. *supra,* p. 280-281.
(4) Cf. Cousin, *Etudes* II, p. 104. Quintilien lui-même n'ose pas encore introduire le calque *metaphora* et dit : « *translatio,* quae μετάφορα Graece uocatur » (VIII, 6, 4).
(5) *L. L.* V, 77.
(6) *L. L.* V, 32.
(7) Cf. *infra,* p. 329 et suiv.

« *ut multa* » (1). Néanmoins, dans les textes qui nous sont parvenus, il néglige d'entrer dans le détail des sous-catégories. Il ne distingue pas, comme saint Augustin, le procédé qui substitue l'effet à la cause de celui qui substitue le contenant au contenu, ou le détail à l'ensemble, ou le signe à la chose signifiée. Peut-être, en des fragments aujourd'hui perdus, établissait-il ces classifications, mais peut-être aussi répugnait-il dans ce cas aux subdivisions à l'infini, attitude que nous lui avons déjà vu prendre en morphologie (2).

Quoi qu'il en soit, quelques exemples suffiront à illustrer le principe. C'est d'une allusion à la blancheur laiteuse de sa sève que la laitue a tiré son nom de *lactuca,* formé sur *lac, lactis* (3). C'est son « chant » très particulier qui a valu son nom au « chien » : *canis a canendo* (4). Le fait d'étendre « la paille » sur l'aire « à l'extérieur » *(palam)* a permis de la nommer *palea,* et le fait de l'« étaler » *(sternere, stratum)* comme litière pour les animaux est à l'origine de son autre nom : *stramentum* (5). Le « cresson alénois » doit son appellation de *nasturcium* à sa forte odeur qui vous prend au « nez » *(nasus)* (6).

Un rapport de cause à effet se décèle dans *fons* (source) issu de *fundere* (répandre) (7), dans *febris* issu de *feruor* (8) ; un rapport d'action à instrument dans *fiscina* (corbeille) issu de *ferre* (porter) (9), et dans *uia* issu de *uehere* (10) ; un rapport d'instrument à résultat dans *falx* issu de *far* (farine) (11) ; de concret à abstrait dans *spica* (épi) issu de *spes* (espoir) (12) ; de signe à chose signifiée dans *pecunia* (argent) issu de *pecus* (bétail) (13) ; de contenant à contenu dans *cilliba* (table à manger) issu de *cibus* (nourriture) (14). On voit combien la fantaisie préside souvent à ces rapprochements prétendus grammaticaux (15).

2°) La catachrèse. — Non seulement Varron n'emploie pas le terme

(1) *L. L.* V, 141 et 155.
(2) Cf. *supra,* p. 159.
(3) *L. L.* V, 104 ; indication exacte.
(4) *L. L.* V, 99 ; indication fantaisiste.
(5) *R. R.* I, 50, 3. La première indication est fantaisiste, la seconde est exacte.
(6) *G. R. F.*, p. 224, fr. 95 ; explication reprise par Pline l'Ancien (N. H. XIX, 155). En fait, l'étymologie de *nasturcium* demeure douteuse (E. M. [3], II, page 764).
(7) *L. L.* V, 123.
(8) *G. R. F.*, p. 223 fr. 92.
(9) *L. L.* V, 139. *Fiscus* « corbeille », est sans étymologie connue (Ernout, *Philologica,* p. 160).
(10) *R. R.* I, 2 ; 14. Cf. *supra,* p. 86.
(11) *L. L.* V, 139.
(12) *R. R.* I, 48, 2. Cf. *supra,* p. 85.
(13) *L. L.* V, 92.
(14) *L. L.* V, 118.
(15) A l'exclusion du rapprochement de *pecunia* avec *pecus* (E. M. [3], II, p. 871 ; Marouzeau, *Le latin langue de paysans,* p. 255 et suiv.) toutes les indications précédentes, de *fons* à *cilliba* sont fantaisistes.

grec κατάχρησις (1), mais il n'emploie pas encore le terme latin *abusio* : ce mot semble n'apparaître qu'avec Quintilien (2). La κατάχρησις consiste à donner abusivement le nom d'un premier objet à un second objet avec lequel le premier présente un point de ressemblance (3). Aussi Varron désigne-t-il de tels mots par *uerba dicta a parte simili* (ou *a similitudine)* (4) ; sous cette rubrique, il ne risque pas de commettre de bévues à nos yeux, puisque c'est le même mot qui est employé dans les deux cas. En somme étudier la *translatio a similitudine*, c'est étudier en partie le phénomène du sens propre et du sens figuré.

Varron cite fort judicieusement dans cette catégorie quelques noms de poissons (5) : *anguilla*, « l'anguille » (sens premier : « le petit serpent ») ; *asellus*, « le merlus » (« le petit âne ») ; *lingulaca*, « la sole » (« le poisson-langue) ; *lupus*, « le loup marin » (« le loup » terrestre) ; *sudis*, « le brochet de mer » (« le pieu ») ; *torpedo*, « la torpille » (« l'engourdissement ») ; *turdus*, « le labre clair » (« la grive ») ; *umbra*, « l'ombrine » (« l'ombre ») (6). A ces noms de poissons s'ajoutent trois noms de coquillages : *pectunculi*, « les pétoncles » (« les petits peignes ») ; *pernae*, « les pinnes marines » (« les jambons ») ; *ungues*, « les dails » (« les ongles ») (7). Puis viennent des mots de la langue militaire : *cornua*, « les cors » (« cornes de bœufs ») ; *cerui*, « les abatis » (« les cerfs ») ; *testudo*, « la tortue » ; *uineae*, « les galeries mobiles » (« les arceaux à vigne ») ; *aries*, « le bélier » (8) ; un terme de la langue architecturale : *testudo*, déjà rencontré, et qui désigne aussi « la cour couverte avec toit convexe » (9) ; et enfin un mot de la langue des coiffeurs : *torulus*, « la torsade de cheveux » (sens premier : « la moulure ») (10).

Par ces énumérations mêmes, Varron suggère l'idée que le procédé de désignation *a re simili* se rencontre surtout dans les vocabulaires techniques.

3°) L'antonomase. — Le procédé consiste à utiliser un nom propre comme nom commun ou *vice versa*, et subsidiairement à dériver un adjectif d'un nom propre ou à transformer en nom propre un adjectif ordinaire. Quoique le mot ἀντονομασία appartienne à la langue de Théo-

(1) Le mot se trouve déjà chez Théophraste ; cf. Cousin, *Etudes* II, p. 96.

(2) Quint. VIII, 2, 3.

(3) Comme par exemple en français, *feuille* d'arbre et *feuille* de papier.

(4) Par ex. : *L. L.* V, 77, 117, 161, 167.

(5) Cf. E. de Saint-Denis, *Vocabulaires techniques en latin*, p. 68-69.

(6) Tous ces mots sont groupés par Varron dans *L. L.* V, 77. Les traductions sont empruntées à la pénétrante étude de M. de Saint-Denis, *Le Vocabulaire des animaux marins en latin classique*, Paris, Klincksieck, 1947, à laquelle il convient de se reporter pour plus de détail : en particulier, c'est une question de couleur et non d'aspect général qui a valu respectivement leurs noms à l'*asellus* (merlus) et au *turdus* (labre clair).

(7) Ces trois noms groupés également dans *L. L.* V, 77 ; Cf. De Saint-Denis, *op. cit.*

(8) Ces quatre mots dans *L. L.* V, 117.

(9) *L. L.* V, 161, cf. Vitr., *Arch.* VI, 3.

(10) *L. L.* V, 167.

phraste (1), Varron ne l'utilise point (2). L'antonomase est un procédé assez productif, il suffira ici de citer quelques exemples.

a) Noms propres devenus noms communs. — *Tuscanicum* (Toscan) désigne en architecture une « galerie couverte » (3) ; dans le même ordre d'idées, derrière le mot *atrium* se cache le nom d'*Atria*, ville étrusque de Vénétie, qui a donné son nom à l'Adriatique (4). *Faliscus uenter,* dans la langue des arts culinaires, désigne les « tripes à la mode falisque » (5), et *iuglans* (le gland de Jupiter) désigne la « noix » (6).

b) Noms communs devenus noms propres. — C'est le cas de nombreux mots désignant des lieuxdits, à Rome par exemple : *Comitium* (l'Assemblée) (7), *Doliola* (Les Petites Jarres) (8), *Corneta* (Les Plants de Cornouillers) (9), *Vicus Sceleratus* (la Rue du Crime) (10).

c) Adjectifs dérivés de noms propres. — Ces adjectifs sont fort nombreux : qu'il suffise de citer, par exemple, les noms des flamines *(Flamen Dialis, Volcanalis, Martialis, Furinalis,* etc... (11)) et certains noms topographiques : collines *(Quirinalis Collis)* (12), portes *(Saturnia Porta)* (13), territoires *(Praenestinus ager)* (14), lacs *(Lacus Cutiliensis)* (15), lieuxdits *(Tarpeium saxum)* (16) et monuments *(Curia Hostilia)* (17).

d) Adjectifs devenus noms propres. — Ce type de mot n'est pas rare non plus, par exemple : noms de fête *(Vinalia)* (18), noms topogra-

(1) Cf. Cousin, *Etudes* II, p. 52.

(2) Le mot apparaît chez Quintilien (VIII, 6, 29) chez qui l'autonomase constitue, comme chez Théophraste, une figure de rhétorique et non de grammaire.

(3) *L. L.* V, 161.

(4) *L. L.* V, 161, cf. Liv. V, 33, 7 ; *supra,* p. 244.

(5) *L. L.* V, 111 ; cf. *supra,* p. 240, note 5.

(6) *L. L.* V, 102 ; cf. *supra,* p. 90, note 6. Cette étymologie est en effet la bonne (E. M.³, I, p. 582).

(7) Large place située au N.-E. du Forum ; *L. L.* V, 155.

(8) Nom d'un lieudit au *Forum Boarium* ; cet endroit tirait son nom des petites jarres qu'on y avait trouvées dans la terre : selon les uns, ces jarres contenaient des ossements humains, selon les autres des objets sacrés ayant appartenu à Numa ; *L. L.* V, 157 ; cf. Lugli, *Roma,* p. 578.

(9) Les *Corneta* étaient une rue très passante qui conduisait du Forum au *Macellum* (situé au N. du *Comitium*) ; *L. L.* V, 146 et 152 ; cf. Lugli, *Roma,* p. 101.

(10) Rue située dans le quartier des Carènes, ainsi appelée en souvenir du crime de Tullia, fille de Servius Tullius, qui fit passer là son char sur le corps de son père ; *L. L.* V, 159 ; Liv. I, 48 ; Ov. *Fast.* VI, 602.

(11) *L. L.* V, 84.

(12) *L. L.* V, 51.

(13) *L. L.* V, 42. La *Porta Saturnia* était située sur le flanc S.-O. du Capitole ; cf. Lugli, *Roma,* p. 9 ; Grimal, *Janus,* p. 72.

(14) *L. L.* V, 32.

(15) *L. L.* V, 71. Cf. *supra,* p. 211.

(16) *L. L.* V, 41.

(17) *L. L.* V, 155.

(18) *L. L.* V, 13 ; VI, 16, 20.

phiques *(Rauduscula Porta)* (1), noms de divinités *(Noctiluca*, surnom de Diane) (2).

Ces deux catégories d'adjectifs semblent avoir été désignés chez Varron par l'appellation unique de *cognomina* (3).

4°) L'antiphrase. — Ici encore, au lieu de calquer le mot ἀντίφρασις que l'on rencontre déjà chez Aristote et chez Théophraste (4), Varron se contente d'un équivalent : *contrarium* (5). Alors qu'Aelius Stilo semble avoir abusé de l'antiphrase comme procédé explicatif pour l'origine des mots (6), Varron n'y avait sans doute que rarement recours. En tout cas il condamne son maître d'avoir rattaché *caelum* (le ciel ouvert) à *celare* (cacher) (7) ; par contre, il paraît implicitement l'approuver lorsqu'il voit dans *Manes* (les Mânes) le pluriel d'un adjectif *manis* (ou *manus)* signifiant « bon », employé par euphémisme (8).

Calembours et « à peu près ». Si Varron semble avoir senti la naïveté du procédé par antiphrase comme principe de recherche étymologique, il semble au contraire avoir eu une prédilection particulière pour un autre procédé tout aussi naïf : le calembour et l'« à peu près ». A dire vrai, les mots dont l'origine est ainsi révélée grâce à un calembour ne devraient pas être classés à part, car outre outre leur explication par « à peu près », ces mots sont généralement explicables aussi par métaphore. Mais Varron a si souvent recours à cet artifice de raisonnement qu'on peut y voir une véritable catégorie étymologique : celle de l'attraction paronymique, catégorie essentielle de l'étymologie populaire.

La croyance à la possibilité d'un tel processus dans la formation des mots semble d'abord relever de la fantaisie pure. Or, chez Varron, elle est due, pour une part au moins, à l'observation. Observant le domaine des sons et des formes, Varron a été frappé, en quelque sorte, par des changements à vue : d'abord dans l'infinie variété des flexions nominales ou verbales, puis dans les *mutationes litterarum*, fréquentes au cœur même des mots : « *I cum E magnam habet communitatem* (9) », « *...E ex A commutato, ut multa* (10) », « *...I littera extrita...* (11) », « *...S detri-*

(1) *L. L.* V, 163. La « Porte de Cuivre » était située sur le flanc S. de l'Aventin. Son nom, formé sur *raudus,-eris*, « lingot », lui venait de ses cuivrures (Val. Max., V, 6, 3 ; Festus, p. 339 Lindsay).
(2) *L. L.* V, 68.
(3) *L. L.* V, 84 et 146 (*cognomen* implique en effet l'idée de qualificatif propre ; cf. *supra*, p. 176, note 4).
(4) Cf. Cousin, *Etudes* II, p. 51. Le mot ἀντίφρασις est repris par Quintilien, VIII, 6, 57.
(5) *L. L.* V, 18.
(6) Cf. *supra*, p. 267.
(7) *L. L.* V, 18.
(8) *L. L.* VI, 4. Cf. Aelius in *G. R. F.*, p. 72, fr. 60. Indication exacte.
(9) *L. L.* VI, 95 ; cf. *supra*, p. 81.
(10) *L. L.* VII, 94 ; cf. *supra*, p. 81.
(11) *L. L.* V, 96 ; cf. *supra*, p. 83.

tum (1) », « ...*R exclusum propter leuitatem* (2) » sont, à cet égard, des formules caractéristiques.

Ces phénomènes d'*additio*, de *demptio*, de *traiectio*, de *commutatio litterarum* que Varron signale, répondent souvent à des observations fort justes ; mais souvent aussi, Varron en méconnaît l'économie véritable et se lance à leur sujet dans des généralisations hâtives (3), d'où les étymologies par « à peu près ». Ces étymologies, en effet, Varron les introduit volontiers par la formule *una littera commutata* (4), mais plus souvent encore au moyen de *ut* (5), parfois au moyen de *quasi* (6) ; on dirait qu'il en sent la faiblesse ; on dirait qu'il prévoit l'incrédulité du lecteur puisqu'il va jusqu'à lui dire : « Il ne faut pas en vouloir à ceux qui, en explorant un mot, lui ajoutent ou lui retranchent une lettre pour être à même de voir plus facilement ce qui se cache sous ce vocable » (7).

Et pourtant, Varron s'autorise, par exemple, de la syncope fréquente de I bref intérieur (8), décelée par lui à juste titre dans les exemples comme *breu(i)ma*>*bruma* (9), pour établir des étymologies fantaisistes. Il tire *flamen* (le flamine) de *filamen*, visiblement formé sur *filum*, dit-il, parce que les flamines ont la tête voilée, et ceinte d'un cordon (10). *Hor-*

(1) *L. L.* V, 136 ; cf. *supra*, p. 95 et 103.

(2) *L. L.* V, 133 ; cf. *supra*, p. 77 et 93.

(3) Cf. *supra*, p. 80 et suiv.

(4) Par exemple, R. R. I, 31, 3 : « *flagellum* a *flatu* una littera commutata » ; il s'agit du jeune cep de vigne (*flagellum*) qu'un souffle de vent (*flatus*) peut emporter.

(5) Par exemple, *L. L.* V, 108 : « *Caseus* ut *coaxeus* a *coacto* lacte ».

(6) Par exemple, *G. R. F.*, p. 253, fr. 201 : « *pandere* quasi *panem dare* ».

(7) Texte cité *supra*, p. 256, note 4. — A dire vrai d'ailleurs, cette méthode fantaisiste était couramment pratiquée par les prédécesseurs et contemporains de Varron qui, de ce fait, n'a rien inventé. Qu'il suffise, par exemple, de citer les quelques formules suivantes : 1) Aelius Stilo : « *monstrum*... a *monendo* ... uelut *monestrum* » (*G. R. F.*, p. 62, fr. 17 ; rapprochement juste, raisonnement faux ; formule reprise par Varron, in *G. R. F.*, p. 365, fr. 440) ; « sed ego quidem cum L. Aelio et M. Varrone sentio, qui *triones* rustico certo uocabulo boues appellatos scribunt, quasi quosdam *terriones* » (Ael., ap. Gell., *N. A.* II, 21, 8 ; cf. Varr., *L. L.* VII, 74). 2) Aurelius Opillus : « *Indutiae* dicuntur, cum hostes inter sese utrimque utroque alteri ad alteros impune et sine pugna ineunt ; inde adeo nomen factum uidetur quasi *initiae*, hoc est *initus* atque *introitus* » (Aur. Op., ap. Gell., *N. A.* I, 25, 17) ; « *nauteam* ait Opillus Aurelius herbae genus esse granis nigris, qua coriari utuntur, cuius uideri a *naue* ductum nomen, quia *nauseam* facit, permutatione T et S litterarum intermediarum antiquis consueta » (*G. R. F.*, p. 89, fr. 8) ; « Opillus *ueterinam* dici uult quasi *uenterinam* uel *uterinam*, quod ad uentrem onus religatum gerat » (*G. R. F.*, p. 93, fr. 24). 3) Nigidius Figulus : « *Auarus* appellatur qui *auidus aeris* est. Sed in ea copula E littera detrita est » (*G. R. F.*, p. 166, fr. 14) ; « *Frater* est dictus quasi *fere alter* » (*G. R. F.*, p. 171, fr. 28).

(8) Cf. Niedermann, *Phon.* [2], p. 50 : *prou(i)dēns*> *prūdēns*, *breu(i)ma*> *brūma*, *au(i)ceps*> *auceps*, *cal(i)dus*> *caldus* etc...

(9) *L. L.* VI, 8.

(10) *L. L.* V, 84. On connaît le rapprochement *flamen*/*brahman* proposé par la linguistique moderne (G. Dumézil, *Flamen-Brahman*, in *Annales du Musée Guimet*, 51, Paris, 1935).

deum (orge) repose, selon lui, sur *hor(ri)dum,* « hérissé » (1) ; *armenta* (bœufs d'élevage) sur *ar(i)menta,* lui-même issu de *arare* (labourer) (2) ; *turma* (peloton de cavalerie) sur *ter(i)ma,* parce que le peloton, à l'origine, se composait de trois fois dix cavaliers prélevés sur les trois tribus primitives (3) ; *urna* sur *ur(i)nare* (4). Tous les rapprochements précédents sont faux, mais il arrive que parfois le résultat soit juste, quoique le raisonnement soit faux : c'est le cas de *uirtus* rapproché de *uir* par l'intermédiaire d'une forme supposée, *uiritus* (5) ; c'est le cas de *rutrum* (la pelle), rapproché du *ruere* (rejeter la terre) par l'intermédiaire de *ruitrum* (6).

D'autres voyelles que I peuvent intervenir dans ces formations. Par exemple : le nom du « baudrier », *balteum,* est mis pour *bulteum,* lui-même issu de *bullatum,* « garni de boutons », parce que le baudrier était porté avec une garniture de boutons (7). *Caseus* (fromage) vient de *coaxeus* représentant *coactum lac* (8). *Nux* est formé sur *nox,* parce que la noix verte et le brou de noix noircissent le corps (9). *Rapum,* la « rave », représente *ruapum,* issu lui-même de *eruere* (jaillir de terre) (10). *Rastri* (crocs à piocher) est mis pour *ruastri,* issu lui-même de *eruere* (11) (fouiller le sol). *Scutum,* « bouclier », vient de *sectura* (découpage) et représente quelque chose comme *secutum* (découpé) (12). *Prata* (les prés) n'est autre que *parata,* participe passé passif de *parare* (13), parce que les prés se trouvent « préparés » sans labeur préalable.

Toutes ces étymologies sont fausses, et il en est de même pour les

(1) *L. L.* V, 106. Les deux mots sont sans rapport.

(2) *L. L.* V, 96, texte cité *supra,* p. 83, note 1. *Armentum* s'apparente sans doute à *armus* « haut du bras » (E. M. [3], I, p. 83).

(3) *L. L.* V, 91 ; texte cité *supra,* p. 82, note 5. *Turma* semble être un emprunt fait à l'étrusque (Ernout, *Éléments étrusques,* p. 118-119).

(4) *L. L.* V, 126 ; malgré les voyelles longues *-ū-* et *-ī-* dans *ūrīnāre. Vrna* est peut-être un mot méditerranéen ayant pénétré à Rome par l'intermédiaire de l'étrusque (Ernout, *Éléments étrusques,* p. 96).

(5) *L. L.* V, 73 (de même Cic., *Tusc.* II, 18, 43). Il est inutile de supposer une forme *uiritūs* syncopée en *uirtūs* ; le suffixe s'ajoute au radical comme dans *senec-tūs* (E. M. [3], II, p. 1305).

(6) *L. L.* V, 134. Le suffixe *-trum* est ajouté à la racine de *ruō* (E. M. [3], II, p. 1028).

(7) Ailleurs, plus vraisemblablement, Varron fait de *balteum* un mot étrusque (Varr., ap. Char., p. 97 Barwick) ; cf. *supra,* p. 245.

(8) *L. L.* V, 108 ; texte cité *supra,* p. 291, note 5. L'étymologie de *cāseus* est obscure ; peut-être est-ce un emprunt à l'étrusque (Ernout, *Éléments étrusques,* p. 114).

(9) *L. L.* V, 102.

(10) *L. L.* V, 108. *Rāpum,* qu'on peut rapprocher de ῥάπυς n'est sans doute pas d'origine indo-européenne (E. M. [3], II, p. 997).

(11) *L. L.* V, 136. En fait le mot *raster* s'apparente à *rādere* (raser) ; cf. Billiard, *Agriculture,* p. 58 ; E. M. [3], II, p. 994, s.v. *rādō.*

(12) *L. L.* V, 115, parce que l'écu est fait de menus plaques découpées (*consectis*). En fait l'étymologie de *scutum* est inconnue (E. M. [3], II, p. 1071 ; Couissin, *Armes,* p. 56-64).

(13) *L. L.* V, 40. L'étymologie de *prātum* est inconnu (E. M. [3], II, p. 943).

suivantes où l'élément mobile est une consonne, ou même toute une syllabe. D'après Varron, *capra* (chèvre) représente *carpa,* « la brouteuse » (1) ; *brassica* (le chou), c'est *praesica,* « le légume qu'on coupe » feuille par feuille (2) ; *falx* vient de *far* (farine), *una littera commutata* (3). La formule *indusium ut intusium* nous apprend que la « blouse » est un vêtement d'intérieur (4) ; quant au *pilum (pilum ut perilum),* c'est l'instrument à faire périr *(perire)* (5). *Irpices* (les herses) représente *sirpices,* car les herses sont chargées d'extirper les plantes rampantes *(quae serpunt)* (6). *Porca,* « la partie haute du sillon », c'est *por(re)c(t)a,* « la partie offerte aux regards » (7). *Praeda,* « le butin », est mis pour *parida,* lui-même équivalent de *parta* (8), et vient de ce que le butin est « ce qu'on a acquis ». *Rus* (la campagne) vient de *rurs(um),* avec suppression d'un R, car la campagne voit « à nouveau » les mêmes besognes d'année en année (9). Enfin voici deux exemples qui, plus encore que les précédents, nous montrent jusqu'où peut aller la fantaisie du chercheur dans le domaine des « à peu près ». 1°) *Pandere,* d'où vient le nom de la *Porta Pandana,* située sur le Capitole près de l'*Asylum,* repose sur *pan(em) dare* puisqu'on donnait le pain à ceux qui profitaient du droit d'asile (10). 2°) « *Palma... dicta uidetur a pariendo parilema...* mutatis litteris ». Or ce mot *palma* a pour sens premier « paume de la main », mais Varron, pour arriver à ses fins, lui donne le sens très secondaire et très rare de « cep qui porte des grappes » et le rattache alors à *pario* (11).

Autres aspects de l'étymologie varronienne.

Les mots expressifs, les métaphores, les « à peu près » ne représentent pas tous les types étymologiques étudiés par Varron. Il y aurait d'abord lieu d'ajouter à cette liste les apports étrangers ou dialectaux. Varron présente à peu près cent soixante-dix mots

(1) *L. L.* V, 97, repris dans *R. R.* II, 3, 7. L'étymologie de *capra,* féminin de *caper,* n'est pas nettement établie (E. M. [3], I, p. 169, s.v. *caper*).

(2) *L. L.* V, 104. *Brassica* est sans étymologie connue (E. M. [3], I, p. 134).

(3) *L. L.* V, 137. Cf. *supra,* p. 97.

(4) *L. L.* V, 131. *Indŭsium* s'apparente à *induō, indūtus,* mais présente deux anomalies : 1°) *-ŭ-* intérieur, en face de *indūtus,* dû peut-être justement à l'étymologie populaire à partir de *intus* ; 2°) *-s-* intervocalique, probablement dialectal, le mot citadin étant *indūcula* (Ernout, *Eléments,* p. 124 ; E. M. [3], I, p. 369, s.v. *exuō*).

(5) *L. L.* V, 116. Etymologie fantaisiste, mais l'origine du mot est très controversée (Couissin, *Armes,* p. 20 ; E. M. [3], II, p. 898).

(6) *L. L.* V, 136. Cf. *supra,* p. 95 ; *irpex* s'apparente au nom du « loup » en samnite, *irpus* (E. M. [3], I, p. 527, s.v. *hirpus*).

(7) *L. L.* V, 39. *Porca* est sans étymologie connue (E. M. [3], II, p. 925).

(8) *L. L.* V, 178. Etymologie fantaisiste, mais l'origine du mot demeure douteuse (E. M. [3], II, p. 939).

(9) *L. L.* V, 40. Pure fantaisie, mais l'étymologie de *rūs* demeure obscure (E. M. [3], II, p. 1030).

(10) *G. R. F.,* p. 253, fr. 201. Le verbe *pandere* n'a pas d'étymologie claire (E. M. [3], II, p. 848).

(11) *R. R.* I, 31, 3. En fait *palma* s'apparente peut-être à *plānus* (E. M. [3], II, p. 845).

latins comme issus de vocables grecs. Sur les quelque dix-sept cent cinquante étymologies étudiées par lui au total, ces hellénismes entrent donc dans une proportion de 10 % ; et, d'autre part, on a vu quel rôle considérable jouait dans la doctrine de Varron le « sabinisme » (1). Mais les emprunts ayant été examinés au chapitre précédent, il n'y a pas lieu d'y revenir ici. Enfin il y a des étymologies pour lesquelles pratiquement point n'est besoin d'un classement par catégories : ce sont, en général, celles qui correspondent au premier degré de la science étymologique ; il s'agit là des dérivés ou composés dont les éléments constitutifs sont évidents et que Varron appelle parfois *uerba aperta* (2). Toute catégorie et toute explication subtile deviennent superflues pour rattacher l'un à l'autre, par exemple, *ager, agrarius* et *agricola* (3) ou *equus, eques* et *equitatus* (4), ou encore pour déceler les éléments composants de *uiocurus* ou de *argentifodinae* (5).

Mais dans un autre ordre d'idées, il convient de signaler l'importance prise chez Varron par l'étude étymologique des noms propres. L'onomastique occupe dans ses recherches une place de choix. En gros, sur dix-sept cent cinquante étymologies présentées, cinq cent vingt concernent des noms propres, soit 29 %, proportion inattendue et considérable (6).

Prestige de l'anthroponymie. Cette proportion s'explique d'abord par la vogue dont bénéficiait l'anthroponymie dans l'opinion publique. L'anthroponymie, on l'a vu, pénétrait dans les œuvres littéraires aussi bien à Rome qu'à Athènes (7), et les auteurs voyaient en elle un gage de succès. Souvent Varron ne fait que recueillir dans son propre traité des formules traditionnelles sans doute, mais dont le succès avait été consacré par un poète ou par un historien (8).

D'autre part, en nous proposant quelques exemples qui illustrent la formule *nomen omen*, Cicéron, dans le *De Diuinatione*, insiste plus particulièrement sur les noms propres. « Quand le chef qui avait mission de diriger une colonie, dit-il, en opérait la lustration, il avait soin de choisir, pour conduire les victimes, des hommes portant un nom d'heureux présage ; le chef d'armée en usait de même avec ses troupes, le censeur avec le peuple. Les consuls aussi, dans les enrôlements, font en sorte que le premier nom inscrit sur la liste soit prometteur d'heureux succès (9) ». Et Cicéron nous rappelle que cette croyance au pouvoir des noms propres est plus particulièrement enracinée chez les Pythagoriciens (10).

(1) Cf. *supra*, p. 229 et suiv.
(2) Par ex. : *L. L.* V, 84, 92, 94, 184.
(3) *L. L.* V, 13.
(4) *L. L.* VII, 4.
(5) *L. L.* V, 7 : « Quis non uidet unde », dit Varron.
(6) Cette proportion est beaucoup plus importante dans les *fragmenta* où elle atteint 75 % (263 sur 348) que dans le *De L. L.* où elle n'est que de 18 %.
(7) Cf. *supra*, p. 254-256.
(8) Cf. *supra*, p. 255, les notes.
(9) Cic., *De Diu.* I, 102-103, traduction Appuhn, Collection Garnier, Paris, s.d. [1937].
(10) Cic., *De Diu.* I, 102, texte cité *supra*, p. 266, note 4.

Ensuite nous avons vu combien la philologie de Varron était orientée par ses théories d'historien. Et c'est évidemment l'étymologie, révélatrice de vérité, qui peut jouer un rôle capital dans l'affirmation de tel ou tel point d'histoire. Le nom de *Caere*, ville étrusque, issu de χαῖρε (1), mot grec, nous montre, mieux que n'importe quel document, l'affinité des Grecs et des Etrusques, et nous laisse deviner l'origine pélasgique des *Tusci* (2).

Enfin, du point de vue philologique, au moment où Varron écrit le *De Lingua Latina*, l'anthroponymie a déjà trouvé son premier spécialiste latin en la personne de Cornélius Epicadus, affranchi de Sylla (3). Epicadus vient de publier probablement son *De Cognominibus*. Il ne nous en reste qu'un seul fragment, conservé par Charisius (4), celui où Epicadus rattache fort curieusement *Sylla* à *Sibylla* (5). Il est évidemment impossible de dire si Varron s'est inspiré d'Epicadus et dans quelle mesure il l'a fait. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il s'est très vivement intéressé lui-même aux *cognomina*. Pline l'Ancien et Festus nous ont conservé, à propos des surnoms romains, le premier vingt-trois étymologies varroniennes et le second six (6). Or, dans le *De Lingua Latina*, parmi ses sources historiques, Varron cite un certain Cornélius (7). L'identité de ce personnage est très controversée ; M. Funaioli penche pour Cornélius Epicadus (8).

Comme écrivain, comme Pythagoricien, comme philologue, Varron était naturellement amené à l'onomastique.

L'onomastique varronienne. Nous voyons Varron en effet s'intéresser à toutes les branches de l'onomastique : aux noms des Dieux (9), aux prénoms des hommes (10), à leurs surnoms (11), aux noms des mois (12), des prêtres (13), des fêtes religieuses (14), aux noms des parties du monde, des provinces, des terri-

(1) Fantaisie qu'on trouve dans *G. R. F.*, p. 347, Fr. 383 : « Varro putat Caere oppidum Etruriae a Pelasgis, cum sitientes inuentum flumen proximum... salutassent χαῖρε atque ea causa id uocabulum oppido datum ».
(2) Cf. *supra*, p. 231.
(3) Suet., *De Gramm* 12.
(4) Char., p. 140 Barwick.
(5) Doctrine qu'on retrouve chez Macrobe, *Sat.* I, 17, 27.
(6) *G. R. F.*, p. 337-348, fr. 349-368.
(7) *L. L.*, V, 148-150.
(8) *G. R. F.*, p. 105 : courte notice où l'auteur résume la controverse.
(9) *L. L.* V, 73-74 ; *Rer. Diu.* I-XIV, in *G. R. F.*, p. 233-249 ; fr. 127-184 ; et *G. R. F.*, p. 343-345, fr. 369-376.
(10) *G. R. F.*, p. 331-337, fr. 323-48.
(11) *R. R.* II, 1, 10 ; *G. R. F.*, p. 337-343, fr. 349-368.
(12) *L. L.* VI, 33-34 ; *G. R. F.*, p. 354-355, fr. 408-409.
(13) *L. L.* V, 83-86.
(14) *L. L.* VI, 13-32 ; *G. R. F.*, p. 355 fr. 410.

toires, des peuples (1), des fleuves (2), aux noms des lieuxdits (3). L'étymologie de ces différents noms propres est généralement expliquée chez Varron soit par « à peu près », soit par métaphore, soit par antonomase (4) ; quelques-uns sont donnés comme étant d'origine étrangère ; et il n'y a là, du point de vue de la méthode, rien de spécial à noter.

Mais on peut d'abord remarquer que le « sabinisme » de Varron apparaît aussi dans le domaine de l'anthroponymie. Varron, en effet, commence par nous dire que l'usage des trois noms *(praenomen, nomen gentilicium, cognomen)* est d'origine sabine ou albaine (5). En fait c'est là, semble-t-il, une innovation commune à tous les peuples de la péninsule italienne (6). Puis, à propos des *praenomina*, Varron nous présente *Ancus* comme un prénom d'origine grecque (ἀγκών), parvenu à Rome par l'intermédiaire des Sabins (7). *Appius* également serait un prénom sabin (8) et, naturellement aussi, *Titus* (9) et *Numa* (10). *Lars* nous est donné comme un prénom d'origine étrusque, apparenté à *Lares* (11), tandis que l'origine étrusque de *Lucius*, qui serait alors apparenté à *Lucumo*, demeure incertaine, car ce prénom a bien des chances d'être sabin lui aussi (12). D'ail-

(1) *L. L.* V, 31-33 ; *De Gente pop. Rom.*, in *G. R. F.*, p. 249, fr. 186-187 ; *G. R. F.*, p. 345-353, fr. 377-406.

(2) *L. L.* V, 29-30.

(3) *L. L.* V, 148-159.

(4) Par exemple, 1°) « à peu près » : *G. R. F.*, p. 338, fr. 349 : « In pedes procidere nascentem contra naturam est, quo argumento eos appellauere *Agrippas* ut *aegre partos* » ; 2°) métaphore, et en particulier, métonymie, procédé qui est la source de la plupart des surnoms : *G. R. F.*, p. 339, fr. 358 : « ... *Pilumni*, qui *pilum* pistrinis inuenerat, *Pisonis* a *pisendo* ». 3°) antonomase : *L. L.* VI, 17 : « Dies *Vestalia*, ut uirgines *Vestales*, a *Vesta* ».

(5) *G. R. F.*, p. 331, fr. 323.

(6) Cf. *supra*, p. 233, n. 3.

(7) *G. R. F.*, p. 332, fr. 324 : « Ancum praenomen Varro e Sabinis translatum putat, Valerius Antias scribit, quod cubitum uitiosum habuerit, qui graece uocatur ἀγκών ». Le rapprochement avec gr. ἀγκών est fort juste; les deux mots ont une commune origine indo-européenne (E. M. [3], II, p. 1319, s. v. *uncus*, et I, p. 57, s. v. *ancus*) ; l'interprétation du mot semble juste également (« bras tordu »). Reste à savoir si ce prénom était plus sabin que latin ; Varron songe probablement au roi sabin Ancus Marcius. Sur le sabin intermédiaire entre le grec et le latin, cf. *supra* ; p. 241.

(8) *G. R. F.* p. 332, fr. 325. Le renseignement paraît incontrôlable.

(9) *G. R. F.*, p. 336, fr. 344. Probablement à cause du roi sabin *Titus* Tatius. Ce prénom, qui est sans doute le même mot que *titus*, « le ramier », suppose en tout cas une comparaison accessible surtout à l'esprit d'un campagnard (E. M. [3], II, p. 1224 ; Dumézil, *Héritage*, p. 206).

(10) *G. R. F.*, p. 322, fr. 323. Probablement à cause du Sabin *Numa* Pompilius.

(11) *G. R. F.*, p. 334 fr. 332. *Lars Lartis* semble être un nom propre étrusque en effet, et qui désigne un chef militaire (E. M. [3], I, p. 609 ; Pallotino, *Civil, étrusque*, p. 220).

(12) *G. R. F.*, p. 334 fr. 333 ; *L. L.* VI, 5 et VII, 77 ; Cf. *supra*, p. 235. Certains reconnaissent dans *Lūcius* le nom du brochet, *lūcius*, d'autres, comme la plupart des anciens, rattachent ce prénom à *lūx* (cf. E. M. [3], I, p. 654, s. v. *lūcius*).

leurs, il faut le reconnaître, Varron, pour les prénoms latins, cite d'autres éléments que les éléments dialectaux. En particulier pour les vieux prénoms, dont certains deviennent plus tard des *cognomina* (1), il signale judicieusement quelques aspects de la métaphore : le détail physique apparaît dans *Gnaeus*, « le grain de beauté » (2), l'élément moral dans *Faustus*, « le favorisé » (3), l'origine géographique dans *Hostus*, « né à l'étranger » (4), l'influence à la naissance dans *Marcus*, « né au mois de mars » ou « consacré à Mars » (5), et tout simplement un numéro d'ordre dans *Octauus* (6). On retrouve des catégories semblables dans les *cognomina* (7) et dans l'anthroponymie moderne (8).

Notons aussi le soin que prend Varron à signaler les noms et surnoms d'origine champêtre : ici encore sa « paysannerie » l'incite à une particulière insistance. Tout un paragraphe des *Res Rusticae* est consacré aux gentilices formés sur les noms d'animaux : *Porcius, Ouinius, Caprilius, Equitius, Taurius,* et aux surnoms du même type : *Capra, Taurus, Vitulus* (9). Il n'est pas indifférent de relever à cet égard les noms plaisamment donnés à tel ou tel personnage du traité : *Scrofa* (10), *Merula, Pica, Pauo, Passer* (11). Par allusion, non plus à l'élevage, mais à la culture, le vieux prénom *Sertor,* devenu *cognomen,* signifie « *qui per sationem natus erat* » (12). Le gentilice *Fabius* rappelle *faba,* « la fève » ; les surnoms *Lentulus, Cicero* et *Stolo* rappellent respectivement *lens,* « la lentille », *cicer,* « le pois chiche » (13), et le mot *stolo* lui-même qui signifie « rejet » (14).

(1) *G. R. F.,* p. 331, fr. 323. C'est vrai en particulier pour *Marcus* (E. M. 3, II, p. 689).

(2) *G. R. F.,* p. 333, fr. 330 ; E. M. 3, II, p. 759, s. v. *naeuus.*

(3) *G. R. F.,* p. 333, fr. 328 ; E. M. 3, I, p. 393, s. v. *faueō.*

(4) *G. R. F.,* p. 333, fr. 331. Ce sens s'apparente au sens ancien de *hostis,* « l'étranger » ; cf. *L. L.* V, 3 ; E. M. 3, I, p. 537.

(5) *G. R. F.,* p. 334, fr. 335. Marcus, en effet, repose sans doute sur * *Mārt-(i)cos* (E. M. 3, II, p. 689, s. v. *Marcus*).

(6) *L. L.* IX, 60.

(7) Cf. *infra,* p. 298.

(8) Qu'on songe à *Courtaud, Ledoux, Lombard, Janvier* etc..., cf. Dauzat, *Noms de personnes,* p. 91, 96, 109.

(9) *R. R.* II, 1, 10.

(10) *R. R.* II, 1, 2, par exemple.

(11) *R. R.* III, 2, 2.

(12) *G. R. F.,* p. 335, fr. 339. Il y a ici, semble-t-il, une confusion : Varron apparente *Sertor* à *serō, satum* (semer), au lieu de le rattacher à *serō, sertum* (entrelacer).

(13) *Fabius, Lentulus* et *Cicero* dans *G. R. F.,* p. 339, fr. 355. Pour *Fabius,* le rapprochement avec *faba* est donné comme possible dans E. M. 3, I, p. 370, s. v. *faba.* Certains voient dans *Lentulus* « le petit lambin », et rattachent le mot à *lentus,* d'autres approuvent l'explication varronienne, d'autres voient dans *Lentulus* un mot étrusque (E. M. 3, I, p. 626 s. v. *lentus*). Pour *Cicerō,* le rapprochement est exact.

(14) *R. R.* I, 2, 9 : « ... qui propter diligentiam culturae Stolonum confirmauit cognomen, quod nullus in eius fundo reperiri poterat stolo ». Le rapprochement est sans doute exact, mais il est plus douteux que le surnom ait été donné par antiphrase.

Il y a là d'ailleurs un phénomène d'anthroponymie toujours réel et observable : la tendance à tirer les sobriquets des noms d'animaux ou de plantes (1) ; et l'on ne peut que louer Varron de l'avoir bien noté. De surcroît il mentionne judicieusement d'autres catégories dont font toujours état les manuels modernes d'anthroponymie. Il signale les *cognomina* qui rappellent un défaut corporel (2), tel *Plancus,* « pied plat » (3), la couleur des cheveux ou du teint (4), tel *Rufus,* « rouquin » (5), le métier (6), tel *Pictor* (7), ou même une circonstance particulière à la naissance (8), tel *Postumus* (9).

Ces quelques données varroniennes concernant les noms de personnes nous montrent que l'anthroponymie romaine s'appuie sur des faits d'observation, de coutume et de croyance. Elle révèle, selon M. Marouzeau, un peuple de campagnards dont les comparaisons et les critiques sont marqués au coin du bon sens et de l'exactitude, mais manquent absolument d'imagination et d'envol, surtout si on compare les noms latins aux noms grecs (10). Le Sabin Varron, en tout cas, n'a pas cherché

(1) Qu'on songe à *Leloir, Lagasse, Fromentin, Millet* ; cf. Dauzat, *Noms de personnes,* p. 97.

(2) Qu'on songe à *Lesourd, Loucheur* ; cf. Id., *ibid.*, p. 96.

(3) *G. R. F.*, p. 340, fr. 360. Varron cite encore *Plautus* (même sens que *Plancus* ; cf. E. M. [3], p. 909), *Pansa,* « qui marche les pieds écartés » (E. M. [3], II, p. 847, s. v. *pandō*), *Scaurus,* « pied bot », *Varus* « cagneux, qui a les jambes tournées en dedans », *Vatius,* « cagneux, qui a les jambes tournées en dehors » (cette différence entre les deux adjectifs servant de sobriquets est signalée par Varron à propos des jeunes chiens, *R. R.* II, 9, 4), *Vatinius* (dérivé du précédent) ; *Scaeuola,* « le gaucher » (*G. R. F.*, p. 341, fr. 364) ; *Paetus* et *Strabo,* « louche » (*G. R. F.* p. 342, fr. 366 ; E. M. [3], II, p. 841 et 1156, s. v. *strabus*) ; *Cocles,* « borgne », *Ocella,* « petits yeux », *Luscinus,* « vue basse » (*G. R. F.*, p. 339, fr. 354 ; pour *Cocles,* cf. *supra,* p. 94) ; *Chilo,* « grosse lèvre » (*G. R. F.*, p. 338, fr. 353 ; emprunt au grec χεῖλων, cf. E. M. [3], I, p. 210) ; *Cilo,* « front saillant » (*G. R. F.*, *ibid.*, peut-être d'origine étrusque, selon E. M. [3], I, p. 215).

(4) Qu'on songe à *Rousseau, Brunot* etc..., cf. Dauzat, *Noms de personnes,* p. 95.

(5) *G. R. F.* p. 342, fr. 367. Dans le même ordre d'idées Varron ajoute *Niger.*

(6) Qu'on songe à *Fournier, Parmentier* etc..., cf. Dauzat *Noms de personnes,* p. 92-94.

(7) *G. R. F.,* p. 340, fr. 359. Varron cite encore *Bubulcus* (*G. R. F.*, p. 338, fr. 350) et *Praeconinus* (*G. R. F.* p. 341, fr. 362).

(8) Qu'on songe à *Jumeau, Trouvé* etc... cf. Dauzat, *Noms de personnes,* p. 108-109.

(9) *G. R. F.*, p. 340, fr. 361. Varron signale encore *Proculus,* « dont le père est au loin » (*G. R. F.*, p. 341, fr. 362) ; *Agrippa* (= « aegre partus », *G. R. F.*, p. 338, fr. 349), en fait Pline l'Ancien a donné le sens de ce nom (*N. H.* VII, 45), c'est « celui qui naît les pieds en avant », cf. E. M. [3], I, p. 33 ; *Vopiscus,* « jumeau qui survit, l'autre étant mort-né » (*G. R. F.*, p. 336, fr. 347 ; E. M. [3], II, p. 1331).

(10) Marouzeau, *Le latin* [2], p. 156-157 : pauvreté des noms latins en face d'appelations comme *Théodôros, Alexandros, Androclès.*

à nous leurrer à cet égard ; il n'a fait qu'apporter des arguments à la thèse du latin « langue de paysans » (1).

D'une façon plus générale, on peut noter aussi que l'étude des noms propres permet à Varron d'étayer ses théories historiques. Son étymologie est orientée. Souvent l'étude d'un nom constitue le premier élément d'une thèse à défendre ou à développer. Le précédent chapitre nous a montré comment l'étymologie aidait Varron à dégager l'importance du facteur sabin dans la fondation de Rome, l'importance des rapports entre Grecs et Sabins, entre Sabins et Etrusques. Nous n'avons plus ici qu'à rappeler cet aspect très particulier de l'étymologie varronienne (2).

Enfin ce qui frappe peut-être le plus à la lecture des *fragmenta* étymologiques concernant les noms propres, c'est l'extraordinaire abondance des indications fournies par Varron. Ses listes de divinités secondaires, de divinités abstraites en particulier, sont les plus détaillées qui soient. Sans doute à cet égard n'a-t-il rien inventé ; mais c'est lui qui nous a transmis les noms de ces étranges déesses comme *Fessona,* qu'on invoque en cas de fatigue, ou comme *Pellonia,* qu'on invoque pour repousser les ennemis (3). Ou plutôt c'est de l'énorme répertoire explicatif constitué par les *Rerum Diuinarum libri* qu'Aulu-Gelle a tiré nombre de ses indications (4), que Tertullien a tiré ses études critiques (5), que saint Augustin surtout a tiré son procès des dieux païens (6) et son apologie de Varron (7). L'abondance de Varron étymologiste est aujourd'hui encore une providence pour l'historien. Il n'y a pas lieu ici d'insister sur ce point, mais il convenait de le signaler.

(1) Titre de l'étude de M. J. Marouzeau, *Le latin, langue de paysans,* in *Mélanges linguistiques offerts à M. J. Vendryes par ses amis et ses élèves,* Paris, Champion, 1925, p. 251-264.

(2) L'anthroponymie et la toponymie nous procurent dans le *De Lingua Latina,* au moins par allusions, toute une petite encyclopédie historique ou mythique, par exemple : histoire de Mettius Curtius, le Sabin (*L. L.* V, 149), de Spurius Maelius, « l'homme qui voulut être roi » (V, 157), de Tullia, fille scélérate de Servius Tullius (V, 159) ; allusion au temps où l'on naviguait sur le marécage du Vélabre (V, 156), à la construction du *Macellum* (V, 147), au tombeau du roi Tatius (V, 152), aux *Ludi Taurii,* jeux d'origine sabine ou étrusque (V, 154 ; cf. Piganiol, *Jeux,* p. 148), aux chapelles des Argées (V, 45-50) etc...

(3) *G. R. F.*, p. 242, fr. 157. — La documentation de Varron est-elle parfaitement valable à cet égard ? On en peut parfois douter. Les apologistes chrétiens ont su précisément profiter de la prodigalité des informations varroniennes dans leur procès du paganisme. Sur certains défauts que présente çà et là cette documentation, cf. *supra,* p. 249, note 3.

(4) Cf. en particulier, Gell., *N. A.* XVI, 16 et 17.

(5) Cf. en particulier, Tert., *Ad nat.* II, 4, 9, 11 et 15 ; *De an.* 37.

(6) Aug., *C. D.* IV, 4, 8, 11, 16, 17, 24 ; VI, 9 ; VII, 8, 11, 12, 13, 14, 21, 22, 24.

(7) Cf. Saint Augustin, *La Cité de Dieu,* Coll. Garnier, Tome II, éd. Perret, Paris, s. d. [1946], *Vue d'ensemble* p. XI.

Conclusion sur l'étymologie varronienne.

Il est difficile d'apprécier l'originalité de Varron dans ses théories étymologiques. Dans ce domaine il ne saurait guère y avoir qu'impressions et présomptions.

Pour l'étymologie, comme pour les autres parties de la grammaire, Varron a bâti une doctrine de synthèse. L'opinion de Reitzenstein paraît injuste et trop simpliste (1). Reitzenstein imagine, on l'a vu (2), qu'Aelius Stilo serait l'auteur original des livres V à VII *De Lingua Latina* et que Varron, sans apport personnel, aurait tout simplement présenté l'œuvre de son maître. Mais outre que l'élève n'est pas toujours d'accord avec le maître (3), on voit mal Varron, chercheur indépendant et orgueilleux (4), obéir à une influence de façon aussi servile. M. Dahlmann décèle aussi dans l'œuvre de Varron une compilation, mais une compilation raisonnée. Selon M. Dahlmann, Varron aurait travaillé sur un *Etymologicon* stoïcien, traduit ou adapté par son maître, d'où le plan général de l'œuvre (5) ; néanmoins chacune des rubriques de ce plan aurait été enrichie et modifiée par des données purement romaines, empruntées aux annalistes et aux philologues grecs ou latins (6). Encore ce fond d'inspiration stoïcienne aurait-il été tempéré par des éléments pythagoriciens (7). Concernant les idées générales de Varron sur l'étymologie, nous avons en effet rencontré sur notre route, dans le présent chapitre ou dans le précédent, les noms de Pythagore (8), Zénon (9), Cléanthe (10), Aristophane de Byzance (11), Posidionus (12), Aelius Stilo (13). Concernant le détail de l'enquête varonnienne nous avons, d'autre part, rencontré Caton (14), Ateius Philologus (15), Tyrannion, l'élève de Denys le Thrace (16), Hypsicratès (17), Cornélius Epicadus (18) et Cosconius (19). Varron lui-même avoue, çà et là, quelques emprunts d'ordre étymologique faits à des devanciers philologues ou juristes. Il cite Mucius Scévola (20), le pontife, consul en 95 av. J.-C., Marcus Julius Grac-

(1) Reitzenstein, *Varro und Johannes Mauropus*, p. 31-43 ; voir en particulier, p. 37, un véritable réquisitoire contre l'indélicatesse de Varron.
(2) Cf. *supra*, p. 45-46.
(3) Cf. *supra*, p. 210 et p. 257.
(4) Cf. *supra*, p. 47.
(5) Cf. *supra*, p. 276-277.
(6) Dahlmann, *Sprachth*, p. 48-51.
(7) Id., *ibid.*, p. 37.
(8) Cf. *supra*, p. 276.
(9) Cf. *supra*, p. 277.
(10) Cf. *supra*, p. 274.
(11) Cf. *supra*, p. 274.
(12) Cf. *supra*, p. 277.
(13) Cf. *supra*, p. 277.
(14) Cf. *supra*, p. 207 et 211.
(15) Cf. *supra*, p. 208.
(16) Cf. *supra*, p. 208.
(17) Cf. *supra*, p. 207.
(18) Cf. *supra*, p. 295.
(19) Cf. *supra*, p. 269.
(20) *L. L.* V, 5 et 83 ; VI, 30, VII, 105.

chanus (1), le juriste, ami et contemporain de Caius Gracchus, Manilius (2), poète et grammairien (probablement contemporain de Varron lui-même (3)), Flaccus, le flamine de Mars (4), et Volnius, le spécialiste d'étruscologie (5), ces deux derniers de dates très incertaines. Toujours en matière d'étymologie, Varron avoue encore ses dettes aux annalistes Marcus Fulvius Nobilior (6), consul en 189 av. J.-C., Lutatius (7) et Lucius Calpurnius Piso Censorius (8), consul en 133. Il cite de surcroît les *Livres des Augures* (9), *les Livres Pontificaux* (10), *le Rituel des Argées* (11), les *Commentarii consulares* (12), le *Commentarium uetus anquisitionis* (13) de Marcus Sergius, le questeur, qui n'est pas autrement connu. Il cite enfin, de façon très vague (14), des *Glossarum scriptores* (15), des *antiqui scriptores Graeci* (16), des *Stoici* (17), des *Annales* (18), des *Annales ueteres nostri* (19), des *Leges* (20). Enfin il faut tenir compte du fait que Varron cite volontiers les mots expressifs créés par les poètes : Plaute (21), Ennius (22), Pacuvius (23), Lucilius (24), Manilius (25), Seius Nicanor (26), et qu'il

(1) *L. L.* V, 42, 48, 55 ; VI, 33, 95.
(2) *L. L.* VII, 105.
(3) Cf. *F. P. L.* Morel, p. 52.
(4) *L. L.* VI, 21.
(5) *L. L.* V, 55. Cf. *supra*, p. 244.
(6) Telle est du moins, d'après M. Funaioli, l'identité de ce personnage appelé simplement *Fuluius* par Varron (*L. L.* VI, 33). D'après M. Kent (éd. Tome I, p. 204), il s'agirait de Servius Fulvius Flaccus, historien et juriste, consul en 135 av. J.-C. Cf. Funaioli : *G. R. F.*, p. 15-16 et *supra*, p. 110, note 2.
(7) *L. L.* V, 150. Probablement à identifier avec Q. Lutatius Catulus, consul en 102 av. J.-C. (cf. Funaioli, *G. R. F.* p. 122).
(8) *L. L.* V, 150.
(9) *L. L.* V, 21 et 58.
(10) *L. L.* V, 98.
(11) *L. L.* V, 45-54.
(12) *L. L.* VI, 88.
(13) *L. L.* VI, 90-92.
(14) Cf. *supra*, p. 45.
(15) *L. L.* VII, 10, 34, 107.
(16) *L. L.* V, 123.
(17) *G. R. F.* p. 268, fr. 238.
(18) *L. L.* V, 74.
(19) *L. L.* V, 101.
(20) *L. L.* VI, 60.
(21) Dans les livres V à VII *De Lingua Latina* on trouve 61 citations de Plaute.
(22) 65 citations d'Ennius dans les « livres étymologiques ».
(23) 17 citations de Pacuvius (*ibid.*).
(24) 13 citations de Lucilius (*ibid.*).
(25) *L. L.* VII, 16, 17, 28, 105 ; cf. ci-dessus, note 2.
(26) *L. L.* VII, 104 ; cf. *supra*, p. 19-20.

rapporte les trouvailles étymologiques de Naevius (1), Ennius (2) et Accius (3).

Cet inventaire, un peu fastidieux, est cependant suggestif. Il nous permet d'affirmer que si Varron est un compilateur sans grande originalité, il faut néanmoins admirer l'ampleur de ses recherches et la minutie de ses travaux (4). Et puis n'est-ce pas le propre du véritable érudit que d'amasser ainsi une foule de matériaux dispersés (5) ? Ensuite ne peut-on, dans une certaine mesure, voir l'originalité de Varron dans la fusion qu'il fait de l'histoire et de l'étymologie et dans son « pansabinisme » habile sinon convaincant ? Peut-être a-t-il trouvé sur les parlers locaux des indications précieuses chez Aelius Stilo (6), son maître, et une tendance au « sabinisme » chez Caton (7). Néanmoins, pour nous, tout se passe comme si Varron, dans le domaine latin, était le promoteur vigoureux des études dialectales et l'artisan habile de quelques heureuses trouvailles étymologiques (8).

(1) Cf. *supra*, p. 255, note 1.
(2) Cf. *supra*, p. 255, note 2.
(3) Cf. *supra*, p. 255, note 3.
(4) Il faudrait pour enlever tout mérite à Varron supposer qu'il a trouvé sa documentation toute prête dans les travaux d'Aelius Stilo. Outre que cette hypothèse s'accorde mal avec l'indépendance d'esprit manifestée généralement par Varron, il semble, quoique les dates d'Aelius Stilo soient bien incertaines (vers 160 (?) — peu après 90 (?) ; Cf. Funaioli, *G. R. F.* p. 52, Test. 5) que le maître de Varron n'ait pu faire état ni d'Hypsicratès, ni d'Epicadus, ni de Manilius, ni de Seius Nicanor. Quant à sa documentation sur Plaute, Varron l'a puisée, selon toute probabilité, dans ses travaux personnels sur le comique (cf. *supra*, p. 27).
(5) Cf. Goetz, *Zur Würdigung*, p. 75-76.
(6) Cf. *supra*, p. 209.
(7) Cf. *supra*, p. 229, note 6, p. 233.
(8) Cf. *supra*, p. 109, note 5, une liste d'étymologies varroniennes que nos traités modernes allèguent encore comme exemples, et p. 110, note 2, une liste longtemps valable et dont les erreurs n'ont été que récemment reconnues, ou dont les théories ont été abandonnées seulement par certains philologues.

[illegible] véritable des mots.

[illegible] l'« origine » et la « portée » de son affectation. Deux sciences distinctes, mais qui, à l'occasion, peuvent conjuguer leurs efforts, se donnent précisément pour tâche de découvrir l'une l'origine des mots, l'autre leur portée : la première, c'est l'étymologie ; la seconde, c'est la sémantique (1). Et, à titre d'exemple, Varron nous dit qu'une étude sur la portée des mots s'ingénie à trouver la différence de sens plus ou moins subtile qui sépare *pertinacia,* « l'obstination », de *perseuerantia,* « la persévérance ».

Déceler dans la pratique la véritable signification des mots, apprécier leur climat et leur portée véritable, envisager toutes leurs possibilités, mesurer la différence qui les sépare d'autres mots quasi synonymes, telle est la tâche que semble se proposer Varron. C'est une tâche, à dire vrai, dont d'autres s'étaient souciés avant lui.

Devanciers et contemporains de Varron : 1°) les critiques.

L'établissement critique et le commentaire des textes amènent les philologues grecs à examiner le problème du vocabulaire. Les uns envisagent la question des mots rares ou des mots techniques, les autres celle des mots propres à un genre, à un auteur, à une époque. Les recueils intitulés Λέξεις ou Γλῶσσαι se multiplient à l'époque hellénistique conjointement avec la critique textuelle (2).

Déjà dans un fragment de la comédie intitulée Δαιταλῆς, Aristophane nous montre un père de famille qui interroge son fils sur quelques mots

(1) Cf. *supra,* p. 281 et suiv. (*L. L.* V, 1-2, texte cité *supra,* p. 253, note 3).

(2) On a eu l'occasion (cf. *supra,* p. 206-207) de parler des glossaires dialectaux parus à la même époque.

rares ou curieux rencontrés chez Homère (1), preuve que ce genre de recherche est déjà couramment pratique à la fin du v[e] siècle. Mais c'est surtout chez les philologues alexandrins qu'il se développe. Philétas de Cos, par exemple, écrit ses Ἄτακτοι γλῶσσαι, répertoire plus ou moins consacré à Homère (2), comme les Γλῶσσαι de Zénodote (3) et le Περὶ γλωσσῶν Ὁμήρου de Néoptolème de Parion (4). Cléarque de Soles s'intéresse aux termes scientifiques de Platon (5) ; Timachidas de Rhodes, au vocabulaire des dramaturges (6) ; Aristarque, à la langue homérique sans doute, mais aussi à la langue d'Anacréon et du poète tragique Ion (7).

Ces recherches s'intègrent si bien en effet à la tâche du grammairien que nous en voyons l'écho dans la définition de la grammaire donnée par Denys le Thrace. Le grammairien est avant tout pour lui l'exégète des poètes et des prosateurs : il doit s'intéresser à l'explication des tours obscurs et au vocabulaire. Et cette définition ne fait que reproduire, en la précisant, une définition plus ancienne de l'école alexandrine où la critique textuelle et l'explication littérale figurent parmi les titres du grammairien (8). D'ailleurs les Stoïciens, aussi bien que les Alexandrins, se livrent à des travaux de critique (9).

Or, à peu de chose près, les mêmes définitions se retrouvent à Rome, de Cicéron (10) à Quintilien (11). Pour Varron en particulier « Ars grammatica... est scientia eorum quae a poetis, historicis, oratoribusque dicuntur ex parte maiore (12) ». A l'imitation des critiques alexandrins ou stoïciens, les philologues latins se mettent à l'œuvre. Depuis le milieu du second siècle avant J.-C. jusqu'à la publication du *De Lingua Latina*, depuis l'édition critique du *Bellum Punicum* de Naevius par Octavius Lampadio (13) jusqu'à l'explication du *Carmen Saliorum* par Aelius

(1) Kock, *Comicorum Atticorum fragmenta*, Leipzig, Teubner, 3 vol. 1880-1888, T. 1, p. 448, fragm. 222.

(2) Schol. Ap. Rhod. IV, 989, p. 512, Merkel-Keil.

(3) Id. II, 1005, p. 439 *ibid.*

(4) Ath. XI, 476 *f.*

(5) Id. IX, 393 *a* (... ἐν τῷ ἐπιγραφομένῳ περὶ τῶν ἐν τῇ Πλάτωνος Πολιτείᾳ μαθηματικῶς εἰρημένων) cf. Croiset, *Litt. grecque* V, p. 45.

(6) Ath. II, 53 *c* ; XV, 678 *a.*

(7) Id. XIV, 634 *c d* ; XV, 672 *a.*

(8) Cf. *supra*, p. 54-55.

(9) Cratès de Mallos, par exemple, dont Varron avait une connaissance si directe (cf. *supra*, p. 155 et suiv.), avait peut-être donné une édition d'Homère, il avait pratiqué, en tout cas, la critique textuelle (Wachsmuth, *De Cratete*, p. 19 et suiv.).

(10) Cic., *de Or.* I, 187 (cf. *supra*, p. 55, note 2) et *De Diu.* I, 18, 34 : « Quorum omnium [somniorum] interpretes, ut grammatici poetarum, proxime ad eorum, quos interpretantur, diuinationem uidentur accedere ».

(11) Quint. I, 4, 2 : « Haec igitur professio [grammaticorum] cum breuissime in duas partes diuidatur, recte loquendi scientiam et poetarum enarrationem » ; cf. *supra*, p. 55.

(12) *G. R. F.* ; 265, fr. 234, cf. *supra*, p. 54.

(13) Suet. *De Gramm.* 2. Dates incertaines, le *florebat* de Lampadio doit se placer un peu avant l'époque des Gracques ; cf. Funaioli in *G. R. F.*, p. xiii et p. 21, Test. 2.

Stilo (1), éditions et commentaires critiques foisonnent à Rome (2). Varron lui-même, suivant l'exemple de son maître (3), s'attaque à l'œuvre de Plaute (4). Naturellement la publication d'éditions critiques a orienté les philologues latins vers les mêmes curiosités grammaticales que leurs devanciers grecs, et, là comme ici, la grammaire a bénéficié de leurs travaux. Les recherches lexicologiques sont représentées vers la fin du second siècle par Aurélius Opillus, au premier siècle par Lucius Ateius Praetextatus et Aelius Stilo.

Aurélius Opillus, nous dit Suétone (5), avait composé des *Musarum libri*, ouvrage de critique en neuf volumes, placés chacun sous l'invocation d'une Muse, selon la manière d'Hérodote. D'après les fragments qui nous restent (6), Opillus paraît avoir été particulièrement enclin aux recherches concernant le vocabulaire des auteurs qu'il étudiait. Il collectionne les mots rares (7), les termes techniques (8) : il en donne le sens et, à l'occasion aussi, l'étymologie. Varron (9) et Verrius Flaccus (10) (si l'on en juge par Festus) font grand état de ses travaux. Les citations qu'en fait Varron se trouvent toutes groupées au Livre VII *De Lingua Latina*, consacré exclusivement aux mots poétiques. Cette coïncidence nous montre sans doute qu'Opillus s'était plus particulièrement spécialisé dans l'étude des poètes et de leur vocabulaire propre (11).

(1) Cf. Varr. *L. L.* VII, 2 ; *G. R. F.*, p. 57-58.

(2) Cf. *supra, Introd.*, p. 11 et suiv.

(3) Quint., X, 1, 99.

(4) Cf. *supra*, p. 27.

(5) Suet., *De Gramm.* 6. Aurélius Opillus est un grammairien érudit qui enseigne tout au début du premier siècle puis qui, par amitié, dissout son école et accompagne en exil l'ancien consul Rutilius Rufus.

(6) *G. R. F.*, p. 86-96, 28 fragments.

(7) Par exemple : *conticinnum* (le moment où tout se tait), rattaché par Opillus à *conticesco, G. R. F.*, p. 88, fr. 3 ; *daliuus* (fou), *ibid.*, p. 88, fr. 4 ; *fomes, -itis* (copeau), *ibid.*, p. 89, fr. 6 ; *scruppida* (boiteux), *ibid.*, p. 91, fr. 15 ; *tanne* (jusque), terme archaïque, *ibid.*, p. 92, fr. 19.

(8) Opillus paraît s'intéresser plus particulièrement au vocabulaire de la langue religieuse et à celui de l'économie rurale. Par exemple : vocabulaire de la langue religieuse : *molucrum* (socle de bois pour sacrifice), rattaché à *molari, G. R. F.*, p. 89 ; fr. 7 ; *praefica* (pleureuse à gages), *ibid.*, p. 90, fr. 11 ; *stribula, -orum* (chair des cuisses d'une victime), *ibid.*, p. 92, fr. 18 ; *tesca, -orum* (lieux d'observation augurale), *ibid.*, p. 92, fr. 20. Vocabulaire de l'économie rurale : *nautea* (sorte de plante tinctoriale), rattaché à *nausea* (parce que la plante donne la nausée par son odeur), *ibid.*, p. 89, fr. 8 ; *sesuuium* (joubarbe), *ibid.*, p. 91, fr. 14 ; *spirillum* (barbe de chèvre), *ibid.*, p. 91, fr. 16 ; *tomex, -icis* (coussinet isolant pour protéger l'encolure des bêtes de trait), *ibid.*, p. 92, fr. 21 ; *ueterina* (bête de somme), rattaché à *uterus, ibid.*, p. 93, fr. 24. Autres termes techniques : *nuscitio* (nyctalopie), *ibid.*, p. 90, fr. 10 ; *querquera febris* (fièvre avec tremblements), *ibid.*, p. 91, fr. 14 ; *stribligo* (solécisme), p. 91, fr. 17.

(9) Varr., *L. L.* VII, 50, 65, 67, 70, 79, 106.

(10) Opillus, ap. Fest. in *G. R. F.* fr. 6, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 16, 19, 20, 21, 22, 24, 27 (sur 28 fragments).

(11) Une fois de plus, il nous faut juger d'un devancier de Varron à travers Varron lui-même ; cf. *supra*, p. 1, note 1.

Plus représentative encore du travail lexicographique romain de son époque, est l'œuvre de Lucius Ateius Praetextatus, dit aussi Ateius Philologus (1). Cet ami de Salluste était grammairien, rhéteur, à l'occasion jurisconsulte. D'après Asinius Pollion, dont il devint aussi l'ami, il fut pour l'auteur du *Catilina* et du *Jugurtha* un véritable « conseiller technique » : c'est lui qui aurait donné à Salluste son goût étrange de l'archaïsme (2). Il avait composé un grand nombre d'ouvrages philologiques ; mais, dès le temps de Suétone, la plupart d'entre eux avaient déjà disparu (3). Les quelques menus fragments qui subsistent (4) nous ont été conservés, en grande majorité, par Festus, ce qui est assez caractéristique. Le traité d'Ateius le plus important paraît avoir été son *Glossematorum liber* (ou *libri*) (5). A travers les *fragmenta*, cet ami de Salluste nous apparaît en effet comme un curieux de mots vieillots bizarres et périmés (6).

Avec ses commentaires sur le *Chant des Saliens* (7), ses commentaires sur les *Lois des XII Tables* (8) et ses Etudes sur Plaute (9), Aelius Stilo a naturellement touché à des problèmes lexicologiques. Ses travaux ont sans doute été fort précieux pour Varron, malgré les réserves que l'élève peut faire sur son maître (10). Les fragments d'Aelius que nous possédons dans ce domaine sont relativement nombreux (11). Ce sont des notes sur des formes archaïques (12), en particulier sur des formes à tmèse, fréquentes apparemment dans la langue des invocations (*ob uos sacro, sub uos placo, endoque plorato, transque dato*) (13). Ce sont aussi des notes sur le vocabulaire religieux (14). Aelius y présente à plu-

(1) Suet., *De Gramm.* 10, 3. Cf. *supra*, p. 208, ses études sur les rapports du latin et du grec.

(2) Asin. Poll., in *G. R. F.* fr. 1, p. 495.

(3) Suet., *De Gramm.* 10, 3.

(4) *G. R. F.*, p. 136-141, en tout 14 fragments très réduits.

(5) Fest., p. 192 Lindsay. La plupart des fragments d'Ateius qui nous sont conservés ne comportent pas le titre de l'ouvrage d'où ils sont extraits ; toutefois, il est probable, vu leur caractère, qu'ils sont tirés du *Glossematorum liber*, cf. Funaioli, *G. R. F.*, p. 138.

(6) Par exemple : *ocris* (montagne), *G. R. F.*, p. 138, fr. 2 ; *naucum* (zeste de noix), *ibid.*, p. 138, fr. 3 ; *nuscitiosus* (nyctalope), *ibid.*, p. 134, fr. 4 ; *tudes, -itis* (maillet), rattaché à *tundere, ibid.*, p. 139, fr. 8 ; *uacerra* (bûche, homme stupide), *ibid.*, p. 139, fr. 9.

(7) *G. R. F.*, p. 57-58.

(8) *G. R. F.*, p. 66, fr. 36 ; p. 71, fr. 57 ; p. 74, fr. 68.

(9) Cf. Quint., X, 1, 99 ; *G. R. F.*, p. 58-58.

(10) Cf. *supra*, p. 210 et 257.

(11) Une soixantaine sur 78 fragments relevés dans *G. R. F.*, p. 57-70.

(12) Par exemple : *manuos* (= *bonos*), *G. R. F.*, p. 57, fr. 1 ; *tanne* (jusque), *ibid.*, p. 67, fr. 38 (cf. Aur. Op. *supra*, p. 305, note 7).

(13) *G. R. F.*, p. 67, fr. 41 ; p. 71, fr. 54 ; p. 73, fr. 65 ; p. 75, fr. 73.

(14) Par exemple : *lessum* (lamentation), *G. R. F.*, p. 61, fr. 13 ; *molucrum* (socle de bois pour sacrifice), p. 58, fr. 2 (cf. Opillus *supra*, p. 305, note 8) ; *nautea* (teinture rouge pour les vêtements sacerdotaux des Saliens), p. 73, fr. 63

sieurs reprises des observations que l'on retrouve chez Aurélius Opillus, soit qu'il les lui emprunte, soit que tous deux aient étudié les mêmes textes. Ce sont enfin des notes sur des mots techniques variés, en particulier sur des termes de la langue rurale (1).

Aurélius Opillus, Ateius Philologus et Aelius Stilo ne furent certainement pas à Rome les seuls représentants du travail lexicographique (2). Ici, comme dans bien des cas, les documents nous manquent. On peut encore citer, cependant, Antonius Gnipho, le contemporain d'Opillus (3), pour quelques notes dans ses *Commentaires d'Ennius* (4), et Servius Clodius, qui vécut à la même époque (5), pour quelques observations de ses *Commentariorum Libri* (6) soigneusement étudiées par Varron (7).

(cf. Opillus, *supra*, p. 305, note 8) ; *obstitus* (atteint par la foudre), p. 64, fr. 25 ; *refriua faba* (la fève qu'on rapporte *[refero]* pour l'offrir aux dieux ou qu'on torréfie *[quae refrigatur quod est torreatur)]*, p. 66, fr. 33 ; *sacrima* (vin doux pour certaines fêtes), p. 74, fr. 69 ; *Saliae uirgines*, p. 66, fr. 34 ; *tesca, -orum* (lieux d'observation augurale), p. 76, fr. 75 (cf. Opillus *supra*, p. 305, note 8).

(1) Par ex. : termes techniques de la langue rurale : *agna* (épi), *G. R. F.*, p. 74, fr. 66 ; *mina* (mamelle), *ibid.*, p. 62, fr. 16 ; *murrina* (vin aromatisé). *ibid.*, p. 62, fr. 19 ; *noualis ager* (jachère), *ibid.*, p. 63, fr. 21 ; *sobrius uicus* (village sans cabaret), *ibid.*, p. 66, fr. 35 ; *subucula* (bouillie d'épeautre, d'huile et de miel), *ibid.*, p. 66, fr. 37 ; *triones* (attelage de bœufs), *ibid.*, p. 67, fr. 42; *uacerra* (pieu), *ibid.*, p. 76, fr. 77 (repris par Ateius Philologus, cf. *supra*, p. 306, note 6). — Autres termes techniques, ex. : *daliuus* (fou), *ibid.*, p. 60, fr. 8 (cf. Opillus, *supra*, p. 305, note 7) ; *mania* (croquemitaine), *ibid.*, p. 61, fr. 14 ; *naucum* (rognure, copeau), *ibid.*, p. 62, fr. 19 (repris par Ateius Philologus, cf. *supra*, p. 306, note 6) ; *nuscitiosus* (nyctalope), *ibid.*, p. 64, fr. 24 (cf. Opillus, *supra*, p. 305, note 8 ; mot repris par Ateius Philologus, cf. *supra*, p. 306, note 6) ; *petaurista* (équilibriste), emprunt au grec, *ibid.*, p. 64, fr. 28 ; *pescia* (casaquins), *ibid.*, p. 58, fr. 3 ; *procestria* (murs ou édifices en saillie), *ibid.*, p. 65, fr. 31 ; *pŭticulae* (charniers en forme de puits) rattaché à *pūtescō*, malgré la quantité, *ibid.*, p. 65, fr. 32 ; *sonticus morbus* (maladie qui fournit une excuse légitime = épilepsie), *ibid.*, p. 66, fr. 36 ; *unio* (grosse perle, qui se porte seule), *ibid.*, p. 68, fr. 43.

(2) Rappelons ici les travaux d'Hypsicratès sur les rapports des vocabulaires grec et latin ; cf. *supra*, p. 207-208.

(3) Cf. *supra*, p. 145. Cicéron fréquentait son école (Macr. III, 12, 8).

(4) *G. R. F.*, p. 99-100 : étude de termes rares et techniques : *acanthia* (vêtement teint à l'acanthe), fr. 1; *festra* (= «ostium minusculum in sacrario»), fr. 2.

(5) D'après Suétone (*De Gramm.* 3), Servius Clodius était le gendre et le collaborateur d'Aelius Stilo.

(6) *G. R. F.*, p. 95-98.

(7) Observations sur la valeur de quelques mots rares ou techniques : *axitiosus* (= factieux (?), mot d'origine obscure ; cf. Ernout, *Adjectifs en -ōsus et -ulentus*, p. 55), cité par Varron, *L. L.* VII, 66 ; *delicuus* (= qui manque, qui fait faute), cité par Varron, *L. L.* VII, 106 ; *praefica* (= pleureuse à gages), cf. Varr. *L. L.* VII, 70 (et *supra*, Opillus, p. 305, n. 8). Pour l'explication de ces trois mots, Clodius est nommément mentionné par Varron.

Devanciers et contemporains de Varron : 2°) rhéteurs et orateurs.

Rhéteurs et orateurs, toujours en quête des procédés les plus propres à améliorer le style, sont amenés, eux aussi, à réfléchir sur la valeur des mots. Or un vocabulaire riche risque de faire plus d'impression sur l'auditoire qu'un vocabulaire pauvre. Le sophiste Prodicos de Céos passait pour un virtuose des synonymes, et Platon, dans son *Protagoras,* nous le montre, non sans ironie, débitant une tirade entièrement bâtie sur des nuances sémantiques (1). Pour Prodicos, semble-t-il, le jeu des synonymes employés « en chaîne » donne une précision croissante à la pensée, et, subsidiairement, dans l'économie de la phrase, il permet les symétries et les oppositions (2). Protagoras, de son côté, avait écrit un traité sur la propriété des termes (3). Gorgias recommandait le choix judicieux des épithètes (4). Dans la *Rhétorique* d'Aristote l'emploi des synonymes est présenté comme un précieux auxiliaire pour le styliste (5) ; le poète, en particulier, doit y trouver une source d'enrichissement pour ses descriptions ; le sophiste, lui, trouvera plutôt son compte dans les homonymes, sources d'équivoques et de ratiocinations (6). Le choix des mots préoccupe également Théophraste qui conseille l'usage pertinent du néologisme (7). La question des synonymes (ou polyonymes) reste à l'ordre du jour chez les Alexandrins. La synonymie et l'homonymie sont classées chez Denys le Thrace parmi les propriétés remarquables de l'ὄνομα, Denys distingue même, avec une étrange subtilité, le cas particulier de la « dionymie » ou désignation d'un même individu sous deux noms différents : *Alexandre* et *Pâris,* par exemple (8). Quant aux exemples allégués pour la simple synonymie, Denys les emprunte plutôt à la langue poétique : ἄορ, ξίφος, μάχαιρα, σπάθη, φάσγανον (9).

A Rome comme en Grèce, un lien s'établit entre la rhétorique et la grammaire. Caton le Censeur s'intéresse dans ses discours aux subtiles différences de sens qui séparent des mots presque équivalents (10) : *properare* et *festinare, amor* et *cupido, falsarius* et *mendax* (11). Cicéron

(1) Plat., *Protag.* 337 *a-c* ; par ex. : ἀμφισβητεῖν et ἐρίζειν ; εὐφραίνεσθαι et ἥδεσθαι. Cf. Mayer, *Prodikos,* p. 22 et suiv.

(2) Cf. Mayer, *Prodikos,* p. 104 et suiv. La doctrine de Prodicos a eu une influence certaine, notamment sur Lysias et sur Isocrate (cf. Id. *ibid.,* p. 122 et suiv.).

(3) Plat. *Phaedr.* 267 *c.*

(4) Cf. Aristt., *Rhet.* III, 1405 *b* ; Croiset, *Litt. grecque,* IV, p. 59-60.

(5) *Rhet.* III, 1405 *a.*

(6) Aristt., *Rhet.* III, 1404 *b.*

(7) Mayer, *Theophr., fragm.,* p. 55, fr. 1 = Cic., *De Or.* III, 152 et Quint. VIII, 3, 24.

(8) Dion. Thrac., *Ars gramm.,* p. 37-38 Uhlig.

(9) Id., *ibid.,* p. 36.

(10) Cf. Bayet, *Littérature,* p. 111.

(11) *G. R. F.,* p. 12, fr. 10 : *properare* (se hâter, mot pris en bonne part), *festinare* (agir hâtivement et sans méthode) ; *ibid.,* fr. 11 : *amor* (amour, mot pris en bonne part), *cupido* (passion, mot pris en mauvaise part) ; *ibid.,* p. 13, fr. 14 : *falsarius* (dissimulateur), *mendax* (hâbleur).

au livre III *De Oratore,* à propos des ornements du discours, étudie l'art du mot juste (1). Il voit dans l'archaïsme un élément de noblesse pour le style ; il admet aussi bien l'archaïsme de forme, comme *nuncupare* (2), que l'archaïsme de sens, comme *tempestas* au sens de *tempus* (3) ; mais il recommande d'en user modérément (4). Il conseille aussi l'emploi du néologisme (5), à condition qu'il soit formé de façon claire, à l'aide d'éléments latins facilement reconnaissables, par juxtaposition de termes *(coniungendis uerbis),* comme *uersutiloquus* (au langage artificieux) ou par dérivation et composition, comme le verbe *incuruesco* d'Ennius.

Tout ce qui touche au sens exact des termes, aux nuances entre synonymes, rencontre, semble-t-il, un véritable succès, et un succès durable. Nigidius Figulus en effet cite déjà un très vieux poème où se trouve une formule caractéristique : « *Religentem* oportet esse ; *religiosum* nefas » (il faut être religieux ; il est défendu d'être superstitieux) (6). Dans sa tragédie des *Epigones,* Accius établit, pour l'édification du public, la différence à faire entre *animus* et *anima* : « *sapimus animo, fruimur anima* (7) ». Dans les *Myrmidons,* il définit *pertinacia* (persévérance) par opposition avec *peruicacia* (obstination) (8). Lucilius de même, dans ses *Satires,* oppose *intro* (à l'intérieur avec mouvement) et *intus* (à l'intérieur sans mouvement) ; et, dans le même esprit, il oppose *ad* et *apud* (9). Aelius Stilo et Aurélius Opillus discutent sur les emplois respectifs de *sanctus, sacer* et *religiosus* (10). Servius Clodius insiste sur le véritable sens de *uastus* : « désolé », « vide » (11). Afranius, revenant dans une de ses pièces sur une définition déjà donnée par Caton le Censeur (12), oppose *amor* et *cupido* (13). Nigidius Figulus lui-même, dans

(1) Cic. *De Or.* III, 150-151, cf. aussi *Or.* 163-164 ; *Part. or.* 16-17.

(2) *Nuncupare* « prendre le nom », « prononcer le nom », est un terme technique de la langue du droit et du rituel (cf. Santra, in *G. R. F.*, p. 384, fr. 1 ; E. M.[3], II, p. 800). Il est également donné comme archaïque par Quintilien (VIII, 3, 27).

(3) Festus déclare de même « *Tempestatem* pro *tempore* frequenter dixerunt antiqui » (p. 498 Lindsay). *Tempestas* au sens de « état de l'atmosphère » apparaît déjà chez Ennius (E. M.[3], II, p. 1204, s. v. *tempus*).

(4) *De Or.* III, 153.

(5) *De Or.* III, 154 : « Nouantur uerba... ».

(6) Nig. Fig. ap. Gell., *N. A.* IV, 9, 1 : « Nigidius Figulus... in XI *Grammaticorum Commentariorum* refert uersum ex antiquo carmine, memoria hercle dignum : « *religentem oportet esse* ; *religiosum nefas* » ; cujus autem id carmen sit non scribit ». L'auteur de ce vers demeure en effet inconnu. Cf. Ernout, *Adjectifs en -ōsus* et *-ulentus,* p. 105.

(7) *G. R. F.*, p. 28, fr. 15.

(8) *G. R. F.*, p. 28, fr. 16. Différence dont s'est souvenu Varron, cf. *supra,* p. 303.

(9) *G. R. F.*, p. 46, fr. 39.

(10) *G. R. F.*, p. 75, fr. 70. Le fragment est trop restreint pour qu'on détermine quels sens les deux grammairiens attribuaient à ces trois mots.

(11) *G. R. F.*, p. 97, fr. 5.

(12) Cf. *supra,* p. 308, note 11.

(13) *G. R. F.*, p. 123, fr. 1.

ses *Commentarii grammatici* (1), paraît s'intéresser très spécialement au problème des quasi-synonymes et des paronymes ; nous le voyons opposer *uetustiscere,* « vieillir en se détériorant », et *inueterascere,* « vieillir en s'améliorant (2) », *parcus,* « sagement économe », et *auarus,* « follement économe » (3). Pour autant qu'on puisse l'inférer de menus fragments, Nigidius s'intéressait aussi aux mots anciens rares ou curieux, comme cet adjectif *caesius* (gris-vert) équivalent du grec γλαυκῶπις (4), et nous le voyons attentif aussi au vocabulaire technique (5) : dans un passage de son *Liber de Animalibus,* il relève avec intérêt les différentes appellations d'un même insecte, le « taon » (6).

Ce ne sont là évidemment que des témoignages dispersés dont l'ensemble ne forme pas un corps de doctrine. Mais le seul fait que des auteurs dramatiques, comme Accius et Afranius, aient pu intégrer à leurs pièces des réflexions de ce genre montre quel succès dans le public rencontraient les études sémantiques. Lorsque Varron entreprend à son tour des recherches sur la valeur des mots, il ne fait que suivre une mode. Peut-être même est-ce parce que ces problèmes sont trop communément agités qu'il déclare dans le *De Lingua Latina* vouloir laisser ce genre de recherches au second plan (7).

(1) 37 fragments dans Funaioli *G. R. F.*, p. 161-175, recueillis, pour la plupart par Aulu-Gelle.

(2) *G. R. F.*, p. 162, fr. 3. En fait *uetustīscō* semble avoir été rare et, d'après Festus, *ueterāscō* peut être, lui aussi, péjoratif (Fest. P., p. 507 Lindsay).

(3) *G. R. F.*, p. 170, fr. 25. Citons encore *sempiternus* « éternel » qui, selon Nigidius, s'applique aux immortels, et *perpetuus* « durable » qui s'applique aux choses mortelles (*G. R. F.*, p. 161, fr. 1. Cette différence ne paraît pas avoir été fidèlement observée) ; *mendacium dicere* « se faire l'écho d'un mensonge en étant dupe soi-même » et *mentiri* « duper autrui » (*G. R. F.*, p. 172, fr. 31) ; *uanus* « l'individu qui se perd en subtilités spécieuses » et *stolidus* « l'esprit contrariant » (Nig., ap. Gell., *N. A.* XVIII, 4, 10. Ce sens de *stolidus* doit être resté exceptionnel).

(4) *G. R. F.*, p. 77, fr. 43. Nigidius apparente *caesius* à *caelum* (*caesia quasi caelia*), en fait l'origine de *caesius* est obscure (E. M.[3], I, p. 152). Citons encore la forme *nixurit,* « il (ou elle) tente des efforts répétés », relevée chez Nigidius par Nonius, p. 144 Lindsay, et *quiritatur* au sens de *clamat* (*G. R. F.*, p. 174, fr. 33 ; cf. Varr. *L. L.* VI, 68) ; la forme déponente *quiritor* ne se retrouve qu'une autre fois, et précisément chez Varron, ap. Diom. *G. L. K.* I, p. 381.

(5) Exemples : 1°) vocabulaire religieux : *bidental* « temple où l'on immole des victimes de deux ans » (*G. R. F.*, p. 176, fr. 39 *a* ; cf. Festus P., p. 30 Lindsay) ; *aues praepetes* « oiseaux qui volent haut », par opposition à *aues inferae* « oiseaux qui volent bas » (termes techniques de la langue augurale mentionnés dans les *Augurii priuati libri,* ap. Gell., *N. A.* VII, 6, 10 ; cf. E. M.[3], II, p. 941). 2°) Vocabulaire rustique : *fibra* « filament de racine » (*G. R. F.*, p. 171, fr. 27) ; *stiua* « mancheron de charrue » (*G. R. F.*, p. 178, fr. 46).

(6) *G. R. F.*, p. 176, fr. 40. Nigidius mentionne le terme ordinaire *asilus,* son synonyme populaire, *tabanus,* son équivalent grec savant, *myops,* son équivalent grec courant, *oestrus* (cf. Virg., *Géorg.* III, 147-148 ; Plin., *N. H.* XI, 47 ; Col. IX, 14, 4).

(7) Cf. *supra,* texte cité, p. 282.

Les paronymes. De fait Varron ne paraît pas dans le *De Lingua Latina* s'être particulièrement préoccupé de noter les subtiles différences qu'il convient d'observer entre les paronymes et entre les synonymes. A ce sujet on trouve pourtant çà et là quelques indications intéressantes dans son traité. On en trouve aussi dans les *Saturae Menippeae* (1) et dans les *Logistoricon Libri* (2), ce qui prouve que ces observations étaient les bienvenues dans tous les genres d'écrits. D'ailleurs les plus nombreuses se rencontrent dans les *fragmenta incertae sedis*, c'est-à-dire, selon toute probabilité, qu'elles étaient précisément disséminées dans les ouvrages les plus divers.

Nous distinguerons le cas des paronymes et celui des synonymes, encore que Varron ne semble pas avoir fait cette distinction dans sa terminologie. Aussi bien les mots *synonymon* et *synonymia* ne se trouvent-ils pas dans son œuvre propre. Là où on les rencontre dans les *fragmenta*, ils ont dû être ajoutés par les compilateurs. Le mot συνωνυμία ne semble apparaître que chez Quintilien, et Quintilien l'écrit en caractères grecs (3). Ici encore se décèle la prudence de Varron à l'égard du néologisme savant, il recourt à la périphrase (4).

Varron attire l'attention de ses lecteurs sur quelques cas de paronymie. On croit sentir qu'il s'agit là de conseils très pratiques destinés à redresser des erreurs fréquemment commises, des bévues classiques de la conversation, comme est aujourd'hui la confusion courante entre *colorer* et *colorier*, par exemple, ou entre *tout de suite* et *de suite*.

Varron, selon le *distinguo* banal, oppose ainsi *animus*, « le principe pensant », et *anima*, « le principe vital » (5) ; il distingue, plus prosaïquement (6), *educit* et *educat* (*educit* obstetrix, *educat* nutrix), *quartum*, « pour la quatrième fois », et *quarto*, « au quatrième rang » « en quatrième lieu » (7), *quo loco* (en quel endroit) et *quo loci* (en quel espèce d'endroit) (8). Par contre, tout en rapprochant les mots deux à deux par l'étymologie, Varron néglige de nous indiquer la différence de sens à établir entre *patella* (jatte) et *patena* (écuelle ?) (9), entre *umidus*

(1) *G. R. F.*, p. 222, fr. 90 et p. 224, fr. 96.

(2) *G. R. F.*, p. 226, fr. 104 et 227, fr. 108.

(3) Quint., VIII, 3, 16. Le mot est emprunté à Aristote, *Rhet.* 1404 *b*, 39 ; cf. Cousin, *Etudes* II, p. 136.

(4) Par ex. : *L. L.* VI, 77 : « ...propter similitudinem *agendi* et *faciendi* et *gerendi* quidam error his qui putant esse unum » ; cf. *infra*, p. 312 ; *L. L.* VII, 14 : « *Signa* dicuntur eadem et *sidera* ».

(5) Varr., *Men.*, p. 184, fr. 32 Bücheler-Heraeus [6] : « in reliquo corpore ab hoc fonte diffusast anima, hinc animus ad intellegentiam tributus ». Le *distinguo* se trouve déjà chez Accius (cf. *supra*, p. 309) ; on devait le rencontrer partout.

(6) *G. R. F.*, p. 226, fr. 104.

(7) Varr. ap. Gell., *N. A.* X, 2, 6 : « Verba M. Varronis ex libro *Disciplinarum* quinto haec sunt : aliud est *quarto* praetorem fieri et *quartum*, quod *quarto* locum adsignificat ac tres ante factos, quartum tempus adsignificat et ter ante factum ». Et le chapitre d'Aulu-Gelle montre que l'erreur était encore fréquente de son temps.

(8) *G. R. F.*, p. 261, fr. 226.

(9) *L. L.* V, 120. Il n'y a pas parenté directe entre ces deux mots et *pateō* *patulus* dont les rapproche Varron. *Patella* est le diminutif de *patina*, calque de

et *uuidus* (1), *fluuius* et *flumen* (2). La distinction était-elle donc si nette entre eux ? C'est peu probable (3).

Les synonymes. Varron s'efforce de distinguer dans leur emploi quelques verbes d'usage très fréquent. *Facere, agere, gerere* étaient souvent confondus dans la langue courante, nous dit-il (4) ; tous trois en effet, dans le parler familier, devaient servir de verbes « vagues », de substituts commodes à des verbes de sens plus précis. Mais, dit Varron, ils ont chacun leur valeur propre (5). *Facere* se dit d'une chose qui se fait, se fabrique *(poeta facit fabulam), agere* d'une activité qui se déploie *(actor agit)* et *gerere* implique une idée de responsabilité personnelle dans un cas donné, c'est « se charger de » *(imperator res gerit).* Quoique Varron ne fasse pas appel ici aux sens premiers des mots et n'en établisse point l'histoire, sa distinction est valable et même judicieuse (6). On peut en dire autant de la différence qu'il établit entre *instituit paedagogus, docet magister* (7). Selon cette brève formule, citée par Nonius, *instituere* paraît avoir une extension plus vaste et moins précise que *docere ; instituere* signifie « former, instruire », *docere* s'applique à une leçon ou à une matière enseignée (8). Par contre, la distinction que Varron s'efforce d'établir

πατάνη « assiette » (E. M. [3], II, p. 862); à l'origine le mot désigne une sorte de bol évasé à usage religieux, mais, dans la langue courante, il en vient à désigner toute espèce de « plat » en forme de vasque. La rareté de *patena* dans les manuscrits peut-être due soit au fait que le mot appartenait surtout à la langue parlée, soit à la confusion graphique toujours possible avec *patina.* On le retrouve en particulier dans un fragment de Varron conservé par Nonius, III, p. 876 Lindsay.

(1) *L. L.* V, 24. Ces deux mots ne sont parents ni entre eux, ni avec *humus* dont Varron les rapproche (cf. *supra,* p. 279) ; *ūuidus,* rare et poétique, s'apparente à *ūueō* ; *ūmidus* et son groupe (*ūmor, ūmeō*) sont d'origine obscure ; cf. E. M. [3], II, p. 1318. Isidore de Séville s'est ingénié à différencier le sens des deux adjectifs. Selon lui (*Etym.* XVII, 5, 13), *umidus* signifie « humide extérieurement », *uuidus* « humide intérieurement », distinction bien artificielle.

(2) *L. L.* V, 27 : « *Fluuius,* quod *fluit,* item *flumen* ». *Fluuius,* ancien adjectif, est du genre animé et représente à l'origine le Dieu-fleuve ; *flumen,* du genre inanimé, représente « la masse d'eau charriée ». Toutefois, dans la langue littéraire, la distinction n'est pas nette et semble avoir été surtout une question de mode ou d'usage (E. M. [3], I, p. 430, s. v. *fluō*).

(3) Cf. notes précédentes.

(4) Cf. *supra,* p. 311, note 4.

(5) *L. L.* VI, 77 : « Potest enim aliquid *facere* et non *agere,* ut poeta *facit* fabulam et non *agit,* contra actor *agit* et non *facit,* et sic a poeta fabula *fit,* non *agitur,* ab actore *agitur,* non *fit.* Contra imperator quod dicitur res *gerere,* in eo neque *facit* neque *agit,* sed *gerit,* id est sustinet, tralatum ab his qui onera *gerunt,* quod hi sustinent ».

(6) Cf. E. M. [3], I, p. 28 et 486 où ce passage de Varron est cité ; Ribbeck, *Die Composition,* p. 622.

(7) *G. R. F.,* p. 226, fr. 104.

(8) Cf. E. M. [3], II, p. 1150 s. v. **-stanō,* et I, p. 322, s. v. *doceō.*

entre *posco*, « réclamer son dû », et *peto*, « demander humblement », est artificielle (1). Varron nous dit encore que, dans l'art augural, *contemplare* et *conspicari* sont équivalents (2). Enfin, comme nous sommes avertis encore aujourd'hui par des manuels qu'il ne faut pas confondre *mugir* et *bramer*, de même « Varro asinos *rudere*, canes *gannire* (japper), pullos *pipare* dixit (3) ».

Dans la lexicologie nominale, Varron nous invite à distinguer *mos* (façon de voir, de penser ou d'agir commune à un groupe) et *consuetudo* (l'habitude qui en résulte) (4) ; *altaria* (autels pour les dieux ouraniens), *arae* (autels pour les dieux terrestres) et *foci* (autels pour les dieux souterrains) (5) ; *superstitiosus* (celui qui craint les dieux) et *religiosus* (celui qui les révère) (6) ; *conspicio* (la contemplation extérieure) et *cortumio* (la contemplation intérieure), ces deux termes appartenant à la langue augurale (7). Il établit aussi une distinction minutieuse entre *ostentum* (prodige passager), *portentum* (indication miraculeuse sur la conduite à tenir), *miraculum* (événement extraordinaire), *monstrum* (avertissement des dieux) (8). On remarque dans ces fragments de

(1) *G. R. F.*, p. 366, fr. 444. Les deux verbes signifient « demander » en général, mais ils se chargent aussi, il est vrai, de valeurs secondaires qui ne sont pas les mêmes : *poscō* ne saurait s'employer pour signifier « être candidat », comme *petō* ; et, par contre, il s'emploie pour la « demande en mariage » (E. M. [3], II, p. 930, s.v. *poscō*).

(2) *L. L.* VII, 9 : « *Contempla* et *conspicare* [impératifs] idem esse apparet », Varron veut nous dire sans doute que *conspicari*, en dehors de sa valeur banale d' « apercevoir », a aussi une valeur religieuse dans la langue augurale ; il le rapproche de *conspiciō, -ōnis*, terme technique très rare, qui désigne le « regard de l'augure », et il songe peut-être aussi à des mots comme *auspicium, haruspex.*

(3) *G. R F.*, p. 368, fr. 451.

(4) Varr., ap. Macr., *Sat.* III, 9, 8. Il s'agit ici de *mōs* au sens de « coutume », l'indication est tirée du *De Moribus.*

(5) *G. R. F.*, p. 356, fr. 412 conservé par le Servius De Daniel, *Ad. Buc.* V, 66 : « Varro diis superis *altaria*, terrestribus *aras*, inferis *focos* dicari adfirmat ». Cette curieuse distinction paraît reposer sur l'étymologie populaire de *altaria* rattaché à *altus*, elle est due aussi au fait que les dieux ouraniens avaient droit à des autels surélevés (E. M. [3], I, p. 43). Les *altaria* semblent réservés aux grandes divinités, *ara* désigne un autel quelconque (E. M. [3], I, p. 75) ; *focus* désigne en général un foyer domestique pour les Lares et les Pénates ; en poésie le mot peut désigner un « bûcher » (Virg. *Aen.* XI, 212) et de là vient peut-être la définition du Varron.

(6) *G. R. F.*, p. 246, fr. 175 : « Cum *religiosum* a *superstitioso* ea distinctione discernat [Varro], ut a *superstitioso* dicat timeri deos, a *religioso* autem tantum uereri ut parentes, non ut hostes timeri ». Cette doctrine rapportée par saint Augustin (*C. D.* VI, 9) n'est pas conforme à celle de Nigidius Figulus (cf. *supra*, p. 309) ; mais il est certain que *superstitiosus* se prend en mauvaise part, et Cicéron, comme Varron, prend *religiosus* en bonne part (*Nat. deor.* II, 72).

(7) *L. L.* VII, 9. Varron rattache *cortumio* à *cor*. Peut-être est-ce une étymologie populaire (E. M. [3], I, p. 259).

(8) *G. R. F.*, p. 365, fr. 440, conservé par le Servius de Daniel, *ad Aen.* III, 366 : « *Ostentum*, quod aliquid hominibus ostendit ; *portentum* quod aliquid

Varron, comme dans ceux d'Aelius Stilo (1), l'abondance des indications concernant les termes religieux. Il est certain que, même dans la langue littéraire, ces distinctions subtiles n'étaient pas toujours faites. Dans un autre ordre d'idées : « *Salue* et *uale* secundum Varronem in *Logistoricis* synonyma sunt » dit Servius (2) ; l'observation de Varron signifiait sans doute que le souhait exprimé par ces deux mots de la langue courante était au fond le même. Varron enfin nous rappelle que *coram* signifie « face à face » et s'emploie pour des individus expressément désignés, que *palam*, au contraire, signifie « ouvertement » sans spécification (3).

Les homonymes. Le terme *homonymon* n'est pas plus employé par Varron que *synonymon*. Quintilien lui-même recule devant le néologisme et nous dit : « Cum pluribus rebus aut hominibus *eadem appellatio* est (ὁμωνυμία dicitur), ut gallus auem an gentem an nomen an fortunam corporis significet incertum est » (4).

Varron, par exemple, attire notre attention à juste titre sur les deux

futurum portendit ; *prodigium*, quod porro dirigit ; *miraculum*, quod mirum est ; *monstrum* quod monet ». Ce fragment est commenté par Isidore de Séville (*Diff. uerb.* 459) : « *Portentum* nascitur et in sua permanet qualitate ; *ostentum* uero subito offertur oculis et subducitur. Sic *portentum* dicitur a portendendo, id est porro ostendendo, sicut et *prodigium*, quod porro dicat, id est futura de longe praedicat. *Monstrum* sane a monitu uel monstrando dictum, quod aliquid significando demonstret et statim. Quinque sunt autem genera prodigiorum, ut Varro dicit, id est *portentum, ostentum, prodigium, miraculum* et *monstrum* ». Varron semble rattacher *prodigium* à *agō*, comme Cicéron, *Pis.* IV, 9 (cf. E. M.[3], II, p. 952). Le rapprochement de *mōnstrum* avec *moneō* est sans doute correct (E. M.[3], II, p. 733, s. v. *mōnstrum*), on le trouve déjà chez Aelius Stilo (*G. R. F.*, p. 62, fr. 17).

(1) Cf. *supra*, p. 306, note 14.

(2) *Ad Aen.* V, 80.

(3) *G. R. F.*, p. 358, fr. 421 : « *Coram* de praesentibus nobis, *palam* etiam de absentibus ».

(4) Quint., VII, 9, 2 ; cf. Cousin, Etudes II, p. 108. *Gallus* signifie à la fois « coq », « Gaulois », « galle » et « eunuque ». Mais il n'y avait pas là, selon toute apparence, quatre mots *gallus* distincts (E. M.[3], I, p. 474). Le mot *homonymon,* inemployé chez Varron, devait servir à désigner non seulement ce que nous appelons les homonymes, mais encore les différentes significations d'un même mot lorsque ces significations ne paraissaient pas réductibles l'une à l'autre. Sans que les anciens en eussent conscience, leur notion d'homonyme empiétait sur la notion de sens propre et de sens figuré. Charisius (p. 198 Barwick) donne des exemples caractéristiques à cet égard : « Sunt quoque quaedam homonyma, quae una loquella plura significant, ut *nepos, acies.* Significat enim *nepos* et certum cognationis gradum et rei auitae consumptorem. Similiter *acies* et oculorum dicitur et ferri et exercitus ». Or pour la philologie moderne, il n'y a qu'un mot *nepōs* et un mot *aciēs* (E. M.[3], I, p. 8, s.v. *ăc-*, et II, p. 776) ; cf. *infra*, p. 316, deux mots *munus* distingués à tort par Varron, *munus* « le cadeau » et *munus* « la charge », judicieusement considérés comme les deux sens d'un même mot par Festus.

mots *uas*, dans un fragment du *De Lingua Latina* conservé par Probus : « *-uas* terminata et *-sis* faciunt genetiuo et *-dis* : hoc *uas* huius *uasis*, hic *uas* huius *uadis*. Vtrumque Varro ait de lingua Latina ». (1). Dans un autre fragment Varron signale comme homonymes et d'ailleurs proches parents, les mots *uallum* « palissade » et *uallus* « pieu » : il suggère que le mot *interuallum* qui, dans la langue courante, désigne l'espace entre deux points considérés, a d'abord appartenu exclusivement à la langue militaire où il désignait l'intervalle entre deux pieux de palissade sur l'*agger* (2). Cette doctrine paraît être la bonne (3). Ailleurs Varron fait preuve d'un sens philologique raffiné en distinguant nettement deux mots *pilum* : 1°) le terme militaire (javelot) : « ab omine *pilum* qui hostis *periret*, ut *perilum* » (4), 2°) le terme de boulangerie (pilon) « *pilum* quod eo far *pisunt*, a quo ubi id fit dictum *pistrinum* » (5). Il semble (6) aussi qu'il soit bien inspiré en distinguant *pannus* « le pan d'étoffe » et *panus* « la bobine » : 1°) « *panis*, quod primo figura faciebant, ut mulieres in lanificio, *pannus* (7) » ; 2°) « *panus* Graecum ubi E A fecit. *Panuuellium* dictum a *pano* et *uoluendo* filo » (8). Il y a là, en effet, deux mots nettement diffé-

(1) *G. R. F.*, p. 197, fr. 27. Remarquons que, pour Varron, il y a entre les deux substantifs différence de genre et différence de déclinaison ; il ne fait pas appel à la différence de quantité : *uās uāsis* (le vase) et *uăs uădis* (le garant) ; cf. *supra*, p. 67-70.

(2) Fragment conservé par Annaeus Cornutus et recueilli par Cassiodore ; *G. L. K.* VII, p. 151 : « Varro dicit *interualla* esse spatia, quae sunt inter capita uallorum id est stipitum, quibus *uallum* fit ; unde cetera quoque spatia ita dicuntur ». Par ailleurs Varron distingue, à juste titre, *uallus* « le pieu » (*L. L.* V, 117) et *uallus*, diminutif de *uannus* « le van », qu'il rattache curieusement à *uolare* (*L. L.* V, 138).

(3) Cf. E. M. [3], II, p. 1259.

(4) *L. L.* V, 116 : « le *pilum* par prédestination même est l'instrument à faire *périr* l'ennemi et représente *perilum* ». Cette étymologie est, bien entendu, fantaisiste. Le mot *pīlum* est d'origine incertaine (E. M. [3], II, p. 897).

(5) *L. L.* V, 138 : « le pilon (*pilum*) est ainsi nommé du fait qu'il sert à piler (*pisunt*) le blé, et, par suite, le local où l'opération se déroule s'appelle *pistrinum* (moulin) ». Le rapprochement de *pīlum* avec *pī(n)sō* est pleinement justifié (E. M. [3], II, p. 900).

(6) Le texte des deux phrases citées est incertain.

(7) *L. L.* V, 105 : « Le pain (*panis*) tire son nom du fait qu'à l'origine les anciens, telles les femmes qui travaillent la laine, faisaient le pain en forme de pan d'étoffe (*pannus*) ». Etymologie fantaisiste ; ailleurs (*G. R. F.*, p. 254, fr. 202), Varron mieux inspiré rattache *pānis* et *pāstillus* à *pāscō* (Cf. E. M. [3], II, p. 849, s.v. *pānis*, et p. 860, s.v. *pāscō* où le rapprochement est jugé tout à fait licite).

(8) *L. L.* V, 114 : « *Panus* (la bobine) est un mot où E s'est mué en A. La navette (*panuuellium*) tire son nom de *panus* et de *uoluere* filum (dérouler le fil) ». *Pānus* (bobine), selon Varron, est donc un emprunt au grec πῆνος (même sens) où -η- représente un ancien -*ā*-, ce qui est tout à fait possible (E. M. [3], II, p. 850).

rents (1). Par contre, Varron est moins heureux (2) lorsqu'il nous signale deux mots *munus* (3), l'un signifiant « cadeau » et l'autre « charge, prestation ». Or il n'y a là qu'un seul et même mot (4), le sens de « cadeau » est secondaire (5). Enfin il convient sans doute de signaler ici les verbes *caelare* (ciseler) et *celare* (cacher) qui, pour Varron, sont homophones (6) ; selon lui, ils dérivent probablement tous deux de *caelum* (7).

Sens propre et sens figuré. De même qu'il y a, pour chaque famille de mots, un *primigenium uerbum* d'où dérivent tous les termes apparentés, de même, pour chaque mot, il y a un sens premier à partir duquel peuvent dériver des sens figurés ou secondaires. Telle est la doctrine qui se laisse déceler, semble-t-il, dans l'œuvre de Varron ; elle n'est pas explicitement énoncée, mais elle est sous-jacente. Les dérivations de sens se font selon les mêmes processus que les dérivations morphologiques, par métaphore. C'est ici que, bien souvent, étymologie et sémantique confondent leurs domaines dans les travaux de Varron : il nous suffira de procéder par rappels et énumérations rapides.

1°) La métonymie. Par exemple, le nom du contenant passe au contenu : *calpar* désigne à la fois une « jarre » et le « vin nouveau » (8).

2°) La catachrèse. Un point de ressemblance entre deux objets permet de faire passer le nom de l'un à l'autre (9). D'après Varron, par exemple, l'adjectif *multa* devient substantif avec la signification d' « amende ». Cette curieuse évolution de sens est due au fait qu'à

(1) E. M.³, II, p. 849-850, s.v. *pannus* et *pānus*.

(2) Cf. *supra*, p. 314, note 4.

(3) *L. L.* V, 179 : « *Munus* quod *mutuo* animo qui sunt dant officii causa ; alterum *munus*, quod *muniendi* causa imperatum, a quo etiam *municipes*, qui una *munus* fungi debent, dicti » (Le mot *munus* vient de ce que ceux qui éprouvent une affection mutuelle [*mutuus*] se font des cadeaux par pure obligeance. L'autre mot *munus* [prestation] vient de ce qu'il y a prestation obligatoire pour la construction des remparts [*muniendi causa*]. De là vient aussi que les habitants d'un municipe, astreints collectivement aux prestations, s'appellent *municipes*). Le rapprochement avec *mūtuus* et *mūniceps* est justifié, par contre le rapprochement avec *mūnire moenia* est spécieux (E. M.³, II, p. 727, s. v. *moene* ; p. 749, s. v. *mūnus* ; cf. aussi *L. L.* V, 141).

(4) Comme l'avait bien vu Festus, p. 125 Lindsay : « *Munus* significat officium, cum dicitur quis munere fungi. Item donum, quod officii causa datur ».

(5) E. M.³, II, p. 749, s. v. *mūnus*.

(6) Cf. *supra*, p. 89 et 130.

(7) *L. L.* V, 18 : « *Caelum* dictum scribit Aelius, quod est *caelatum* aut, contrario nomine, *celatum* quod apertum est ; non, male : quod posteriora multo potius a *caelo* quam *caelum* a *celando* ».

(8) Varr., *De Vita pop. Rom.* I, 296, fr. 56 Riposati : « Quod, antequam nomen dolii prolatum, cum etiam id genus uasorum *calpar* diceretur, id uinum *calpar* appellatum ». Cf. Fest. P. ; p. 40 et p. 57 Lindsay ; E. M.³, I, p. 157.

(9) Cf. *supra*, p. 287-288.

l'origine les magistrats fixaient une amende-unité et le nombre de fois ou de jours où elle devait être versée (1).

3°) L'antonomase. Ce procédé est particulièrement productif dans la désignation des lieuxdits et des monuments (2), par exemple : *Laurentum* (3), *Cloaca Maxima* (4).

4°) L'antiphrase. Ce procédé est d'emploi peu courant (5), et Varron ne cite guère comme exemple que le mot *Manes* (6), les « *Mânes* » (les « bonnes divinités », comparables aux Εὐμενίδες des Grecs).

Le vocabulaire poétique. Pour Varron, comme pour ses prédécesseurs ou contemporains, le grammairien professionnel est, par excellence, l'*interpres poetarum* (7). Varron est spécialiste de Plaute : l'une de ses études concernant le poète comique, les *Quaestionum Plautinarum libri V*, paraît avoir été plus particulièrement consacrée au vocabulaire plautinien (8). Mais, dans notre documentation actuelle, son travail le plus caractéristique est le livre VII *De Lingua Latina* qui traite du vocabulaire poétique *(poetarum uocabula)* (9), par opposition aux livres V et VI qui traitent de la prose *(soluta oratio)* (10).

Chose curieuse, Varron, qui d'habitude donne scrupuleusement ses définitions (11), ne semble avoir cherché nulle part à définir le vocabulaire poétique. Il nous dit bien que l'étude en est difficile, que souvent les termes en sont vieillots, que leur sens a changé ou même parfois leur forme (12). Si les poètes, qui ont conservé beaucoup de mots anciens, en avaient en même temps expliqué la signification primitive, nous dit-il encore, la lecture de leurs œuvres serait infiniment plus fructueuse (13). Mais nulle part Varron n'explique clairement les limites de son travail.

Or on est un peu décontenancé à la lecture de ce livre VII. Sans doute toutes les citations faites sont-elles tirées de textes poétiques, sans doute le caractère poétique d'un mot est-il quelque chose d'assez flou, mais on se demande parfois comment Varron a établi sa discrimination.

(1) *L. L.* V, 177. Le détail historique paraît juste (cf. précisément Varr., ap. Gell., *N. A.* XI, 1 ; Lécrivain, dans *Dict.* D. S., art. *multa*), mais l'étymologie est fantaisiste. Ailleurs (dans ce même passage d'Aulu-Gelle, XI, 1, 5), Varron, mieux inspiré, voit dans *multa* un mot sabin ; il semble, en tout cas, italique (E. M.[3], II, p. 744).
(2) Cf. *supra*, p. 288-289.
(3) *L. L.* V, 152.
(4) *L. L.* V, 157.
(5) Cf. *supra*, p. 290.
(6) *L. L.* VI, 4.
(7) Cf. *supra*, p. 304.
(8) Cf. *supra*, p. 27.
(9) *L. L.* V, 1 ; VI, 97 ; VII, 1.
(10) *L. L.* VI, 97.
(11) Cf. *supra*, p. 51.
(12) *L. L.* VII, 1.
(13) *L. L.* VII, 2 : « Quod si poetice quae in carminibus seruauit multa prisca quae essent, sic etiam cur essent posuisset, fecundius poemata ferrent fructum ».

D'abord, et ceci est logique en somme, il y a des termes qui figurent dans les livres V et VI d'une part, et dans le livre VII d'autre part. Et l'on comprend très bien que *aurora* (1), *aedes* (2), *auspicium* (3), *crepusculum* (4), par exemple, se rencontrent dans les deux répertoires. Mais si Varron avait vraiment voulu signaler tous les termes ambivalents, son double inventaire aurait dû être beaucoup plus étoffé et comporter entre autres, par exemple, la liste des saisons curieusement cantonnée dans les livres « prosaïques » (5). On comprend assez mal que *alcedo* (6) (alcyon), mot, semble-t-il, exclusivement poétique, figure au livre V, que *Camena* (7) figure au livre VI. Inversement on ne voit guère pourquoi l'adverbe *clam,* l'adjectif *assiduus* ne figurent qu'au livre VII, et aussi le mot *cratis* (8), alors que les instruments agricoles et horticoles ont été énumérés au livre V (9). On pourrait ainsi multiplier les exemples. Il y a beaucoup de caprice dans la répartition de Varron. Au fond, il ne pouvait guère en être autrement dans un traité grammatical qui suit un plan philosophique avec des parenthèses historiques, et où l'auteur, en somme, obéit à des associations d'idées absolument étrangères à la philologie.

Dans l'ensemble pourtant, et sans tenir compte de ces exceptions, le vocabulaire poétique étudié au livre VII *De Lingua Latina* se laisse ranger en cinq grandes catégories que Varron n'a pas, bien entendu, distinguées lui-même puisque son plan le lui interdisait.

1º) Les noms propres :

Noms de personnages mythiques grecs : *Titanis* (Diane, petite-fille de Titan), VII, 16 ; *Musae,* les Muses, et certains de leurs *cognomina : Olympiades, Libethrides, Pipleides, Thespiades, Heliconides* (10), VII, 20 ; *Bacchae* (les Bacchantes), VII, 87 ; *Andromache* et *Alexicacos,* deux noms très expressifs par leur étymologie (11), VII, 82 ; noms indigènes : *Triuia* (Diane), *Camenae* (vieux nom des Muses (12)), VII, 26 ; *Fauni* (les Faunes), VII, 36 ; *Auerruncus* (13) (dieu qu'on invoque pour détourner les dangers), cité à propos du verbe *auerruncare* (détourner), VII, 102.

(1) *L. L.* V, 24 ; VII, 83.
(2) *L. L.* V, 80, 160 ; VII, 10-12.
(3) *L. L.* VI, 76 ; VII, 8.
(4) *L. L.* VI, 5 ; VII, 77.
(5) *L. L.* VI, 9.
(6) *L. L.* V, 79.
(7) *L. L.* VI, 75.
(8) Respectivement VII, 94 ; VII, 99 et VII, 55.
(9) *L. L.* V, 134-140.
(10) *Libethrides,* dérivé de *Libethra, -orum* ou *Libethros,* fontaine de Thessalie ou de Thrace, consacrée aux Muses (Cf. Virg., *Buc.* VII, 21) ; *Pipleides,* de *Pimplea* ou *Piplea,* source de Piérie consacrée aux Muses (cf. Stace, *Silves* I, 4, 26) ; *Thespiades,* de Thespies, ville de Béotie où sont honorées les Muses (cf. Cic. *Verr.* IV, 4) ; *Heliconides,* de *Helicon,* montagne de *Béotie* consacrée aux Muses (cf. Lucr. III, 1037).
(11) Cf. *supra,* p. 255, note 2.
(12) Cf. *supra,* p. 228.
(13) Mentionné aussi par Aulu-Gelle sous la forme *Auruncus* (*N. A.* V, 12, 14).

Noms d'astres ou de constellations : *Iugula* (Orion), *Vesperugo* (l'étoile du Berger), *Vergiliae* (les Pléiades), *Orion*, VII, 50 ; *Temo*, *Plaustrum*, *Triones* (le « chariot », c'est à dire la Grande Ourse), termes que Varron rapproche de Ἅμαξα, VII, 73, 75 ; *Axis* (l'« Axe du Monde (1) »), VII, 74 ; *Iubar* (l'Etoile du Matin) et *Lucifer* (même sens), VII, 26.

Noms géographiques grecs : *Areopagus*, VII, 19 ; *Olympus*, VII, 20 ; *Hellespontum*, VII, 21 ; *Aegeum Mare*, VII, 22 ; ou indigènes : *Casinum*, VII, 29.

Dérivés : *Calydonia*, VII, 18 ; *Tartarinus*, VII, 37 ; *Argei* (2), VII, 44; *Manducus* (le « Goinfre », nom d'un personnage d'atellane), VII, 95 ; les noms des flamines : *Martialis*, *Quirinalis*, *Volturnalis*, *Palatualis*, *Furinalis*, *Floralis*, *Falacer*, *Pomonalis*, VII, 45.

Il convient de noter que presque tous ces noms sont mentionnés dans Varron sous forme d'exemples empruntés aux *Annales* d'Ennius et à ses tragédies, ou aux tragédies de Pacuvius ; un seul exemple est tiré de Plaute (3), un autre est tiré des atellanes.

2°) Les mots calqués sur le grec :

Hemisphaerium, VII, 7 ; *polus*, VII, 14 ; *mysticus*, *mysterium*, VII, 19 ; *areopagitae*, VII, 19 ; *diabathra* (escarpins), VII, 53 ; *epicrocum* (robe légère couleur de safran (4), VII, 52 ; *syncerastum* (ragoût), VII, 61 ; *epityrum* (olives macérées dans l'huile et le vinaigre), VII, 86 ; *thynnus* (thon), *cobius* (κωβιός, goujon), *saperda* (σαπέρδης, sardine), *silurus* (σίλουρος, silure) VII, 47 ; *lymphatus* (adapté de νυμφόληπτος, dément, égaré), VII, 87 ; *diobolaris* (qu'on a pour deux oboles), VII, 64 ; *exbolus* (ἔκβολος, jeté au rebut) VII, 108. On peut ajouter à cette liste deux termes que Varron croit calqués sur le grec : *umbilicus* (5), VII, 17 et *comiter* (6) (gentiment), VII, 89.

Selon que ces mots ont un caractère religieux ou sévère, familier ou technique, Varron les présente sous formes d'exemples tirés de la poésie épique ou tragique d'une part (Naevius, Ennius, Accius), comique ou satirique d'autre part (Plaute, Lucilius).

3°) Les composés et dérivés pittoresques ou expressifs :

Les mots mentionnés par Varron et qui répondent à cette définition sont, en grande majorité, empruntés à Plaute, soit que Plaute les ait forgés lui-même, soit qu'il les ait popularisés. Certains sont des *hapax*, d'autres se sont répandus, mais ne se sont jamais franchement intégrés dans la langue littéraire courante. Varron nous suggère évidemment l'idée que Plaute est un intarissable créateur de mots, il ne le cite pas moins de quarante trois fois au livre VII *De Lingua Latina*.

(1) Le mot désigne le « pôle », la « constellation du pôle » ou l'Etoile Polaire elle-même, à l'imitation du grec ἄξων.

(2) Cf. *supra*, p. 214.

(3) *L. L.* VII, 50 = Pl., *Amph.* 275.

(4) Tel est le sens du mot, si l'on en croit Fest. P., p. 72 Lindsay.

(5) Varron croit le mot directement calqué sur ὀμφαλός alors qu'il dérive de *umbō*.

(6) Que Varron croit calqué sur κῶμος, en fait le mot est d'origine incertaine (E. M. [3], I, p. 242, s.v. *cōmis*).

Citons, par exemple, parmi les mots empruntés à Plaute des termes forgés d'après un mot grec : *congerro* (1) (compagnon fêtard) VII, 55 ; *schoenicola* (la femme au parfum de bas étage (2), la prostituée), VII, 64 ; puis des termes plus proprement latins, comme *latrocinor* (faire son service militaire (3), en parlant d'un grec), VII, 52 ; *pipulare* (4) (piauler, piailler), VII, 103 ; *fumificus* (5) (faiseur de fumée) ; *axitiosus* (6) (factieux), VII, 66 ; *conticinium* (7) (moment de la nuit où tout se fait) ; *grallator* (8) (échassier) VII, 69. A cette liste, il convient d'ajouter quelques termes servant à désigner les courtisanes : *miraculae* (9) (les « monstrueuses »), VII, 64 ; *scratiae, scrupipedae, strittabillae, tantulae* (10), VII, 65.

Plaute mis à part, l'auteur le plus souvent mentionné parmi les créateurs de mots dans cette catégorie est Naevius, cité surtout comme auteur dramatique. Varron relève chez lui (11) : *cassabundus* (« chancelant », en parlant d'un ivrogne) (12), VII, 53 ; *praelucidus* (resplendissant), VII, 108 ; *persibus* (très subtil) (13), VII, 107 ; *sardare* (comprendre comme un sarde) (14), VII, 108 ; *caperrata* (front ridé) (15), VII, 107. Varron

(1) Formé sur *gerrae*, calqué du grec γέρρα, lui-même d'origine inconnue, cf. E. M. [3], I, p. 488.

(2) Le mot est en effet formé sur σχοῖνος, sorte de « jonc » dont on tirait un parfum grossier (E. M. [3], II, p. 1061).

(3) Plaute, *Cornicula* (VII, p. 182, fr. 2 Ernout). Le mot est sans doute une formation populaire, à l'exemple de *praedō, -ōnis*, apparentée à λάτρον (salaire), λατρεύς (serviteur), comme l'a bien vu Varron (E. M. [3], I, p. 611-612).

(4) Pl. *Aul.* 446 ; terme expressif.

(5) *L. L.* VII, 38 ; Pl., *Fab. inc.* VII, p. 189, fr. 1 Ernout.

(6) Pl. *Astraba* (VII, p. 178, fr. 2 Ernout). Mot de sens obscur et d'origine inconnue, cf. *supra*, p. 191, note 5.

(7) Pl., *Asin.* 685 ; cf. Aurelius Opillus, *supra*, p. 305, note 7.

(8) Pl. *Poen.* 530. Mot formé sur *grallae* (échasses), dérivé de la famille de *gradior* (E. M. [3], I, p. 497).

(9) Pl., *Cist.* 407 : « *Diobolares, schoeniculae, miraculae* » (« Ces filles à deux oboles, parfumées au rabais, laides à faire peur », trad. Ernout, III, p. 53).

(10) Pl., fragment de la *Neruolaria* (VII, p. 186, fr. 7 Ernout), cité aussi par Aulu-Gelle (*N. A.* III, 3, 6) sous la forme : « *Scrattae, scrupedae, strittiuillae, sordidae* ». La signification exacte de ces termes n'est pas sûre : *scratiae* (ou *scrattae*) « filles à crachats » (si l'on en croit Festus, p. 448 Lindsay), *scrupipedae* « filles aux pieds cagneux ou mal chaussés » (d'après Aurélius Opillus, *supra*, p. 305, note 7), *strittabillae* (*a strettillando* ; *strittare ab eo qui sistit aegre*, dit Varron ; ce verbe et ce dérivé ne sont pas autrement connus) ; *tantulae* « filles de rien ».

(11) Outre *diabathra* et *epicrocum* mentionnés *supra*, p. 319.

(12) Le verbe *cassare* est plautinien, on le trouve dans le *Miles* à propos d'une scène d'ivrognerie, 851-856.

(13) *Persibus* est composé de *sibus*, défini « callidus siue acutus » dans Fest. P., p. 453 Lindsay. *Sibus* est d'origine incertaine (E. M. [3], II, p. 1099).

(14) Cf. E. M. [3], II, p. 1050. Festus (Fest. P. p. 429 Lindsay) relève aussi cet infinitif chez Naevius et le glose *intellegere* (Naev. « Quod bruti nec satis *sardare* queunt », *F. P. L.*, p. 27, fr. 55 Morel).

(15) *Caperrata*, mot archaïque ou repris par les archaïsants. Varron le rattache à *caper, capra* ; c'est peut-être une étymologie populaire (E. M. [3], I, p. 169).

cite encore *cicurrare* (apprivoiser) et *triportentum* (prodige extraordinaire) de Pacuvius, VII, 91 ; *mirio, -onis* (prodige de laideur (1)) d'Accius, VII, 64 ; *mussare* (2) d'Ennius, VII, 101 ; *scortari* (fréquenter les courtisanes) de Térence (3), VII, 84 et *pellicula* (au sens de « prostituée ») emprunté à une atellane, VII, 84.

Varron présente donc surtout des exemples de composés et de dérivés familiers empruntés aux œuvres dramatiques et plus particulièrement aux comédies. Mais il convient d'ajouter à cet inventaire la liste des mots expressifs à base d'onomatopées qui ont été mentionnés dans le précédent chapitre (4), à propos d'étymologie. Là où Varron les présente à l'aide de citations, ces mots apparaissent surtout dans des extraits de pièces comiques, réalistes ou descriptives (Plaute, Lucilius, Seius Nicanor).

4°) Les mots vieillis.

Il s'agit ici des mots vieillis présentés comme tels par Varron (5). Il est assez probable d'ailleurs que Varron ne s'astreignait pas à signaler le caractère périmé de tous les termes tombés en désuétude qu'il mentionne au livre VII *De Lingua Latina.*

Varron cite d'abord un certain nombre de mots qui se sont survécus dans les formules stéréotypées de la langue réligieuse ou de la langue juridique : *templa tescaque* (6) (les temples et les friches consacrées aux dieux), *ambiegna* (7) (ou *ambegna* : vache que l'on conduit au sacrifice flanquée de deux agneaux), *tempestus, -utis* (8) (le dernier moment opportun de la journée pour la prise des augures), *scaeuus* (9) (qui est à gauche ou qui vient de gauche), *nexum, -i* (obligation juridique) (10). Il va même jusqu'à mentionner des expressions énigmatiques tirées du *Chant des Saliens : « Diuum empta cante...* (11) », « *Cozeulodori eso...* » (12) et des *Livres des Augures : « quirquir »* (13).

(1) Varron rattache le mot à *miror,* étymologie peu sûre (E.M.³, I, p. 721).
(2) Cf. *supra,* p. 284.
(3) En fait le mot est déjà chez Plaute, *Asin.* 270.
(4) Cf. *supra,* p. 283-284 et p. 301.
(5) Au moyen de formules telles que : « ...quod uerbum [i e. *adagio*] usque adeo euanuit ut... » VII, 31 ; « *Casmerarum* priscum uocabulum... » VII, 26 ; « Antiquos poetas *uates* appellabant » VII, 37 ; « ...scaeua aui fieri, sinistra quae nunc est » VII, 97.
(6) *L. L.* VII, 8, formule augurale. Pour *tescum,* pl. *tesca,* cf. *supra,* p. 237.
(7) *L. L.* VII, 31, terme augural ; cf. Fest. P., p. 4 Lindsay ; E. M.³, I, p. 27, s. v. *agnus.*
(8) *L. L.* VII, 51, terme tiré des *Libri Augurum,* cf. E. M.³, II, p. 1204, s. v. *tempus.*
(9) *L. L.* VII, 97, terme augural ; E. M.³, II, p. 1054.
(10) *L. L.* VII, 105, terme juridique que Varron explique par une citation de Mucius Scévola, le Grand Pontife, et qu'il déclare avoir rencontré aussi chez le poète Manilius. Cf. E. M.³, II, p. 772, s. v. *nectō.*
(11) *L. L.* VII, 27. Varron explique *cante* comme un archaïsme, équivalent de *canite,* mais il n'explique pas l'ensemble de la formule.
(12) *L. L.* VII, 26. On trouve dans ce passage trois vers du *Chant de Saliens* dont la rédaction demeure aussi douteuse pour la forme que pour le sens.
(13) *L. L.* VII, 8. Ce terme est douteux pour la forme et pour le sens. On y voit généralement un indéfini ; E. M.³, II, p. 987.

Il nous explique que *uates* est déjà vieilli en face de *poeta* (1), comme *Camena* en face de *Musa* (2) ; que *perduellis*, employé par Ennius, a fait place à *hostis* (3), et que d'ailleurs *duellum*, employé par les vieux poètes, a été remplacé par *bellum*. Le mot *adagio* (proverbe), employé par Valérius Soranus (4), est tellement tombé en oubli que le correspondant grec παροιμία est plus compréhensible que lui pour un Romain (5). *Adscriptiui* est un vieux terme de la langue militaire recueilli par Plaute (6). Le démonstratif *ollus* que l'on trouve chez les anciens poètes, et en particulier chez Ennius, est encore en usage dit Varron, dans la langue religieuse et administrative (7). L'adjectif *cascus* (vieux), fréquent chez les poètes d'autrefois (Naevius, Manilius, Papinius) (8), a été remplacé par *uetus*, et le mot *casnar* est l'équivalent vieilli de *senex* dans certaines atellanes (9). Enfin l'adverbe *ferme* (presque), employé par Naevius, a fait place à *fere* (10).

5°) Les mots rares ou techniques :

Les mots rares ou techniques mentionnés dans le livre VII *De Lingua Latina* sont assez nombreux, et parfois Varron déclare qu'il en a trouvé l'interprétation chez les *Glossarum scriptores* (11), ou bien il fait appel nommément au témoignage d'Aurélius Opillus (12) et d'Aelius Stilo (13).

Ces mots se laissent ranger en plusieurs catégories. Beaucoup appartiennent à la langue réligieuse (14). Ce sont, par exemple : *aedituus* (sacristain), VII, 112 ; *ancilia* (boucliers sacrés), VII, 43 ; *camilla* (jeune assistante dans les sacrifices), VII, 34 ; *conspicio* et *cortumio* (15) (contemplation externe et contemplation interne) ; *infulatus* (orné de bandelettes), VII, 24 ; *libum* (gâteau de sacrifice), VII, 44 ; *praebia, -orum* (amulettes), VII, 107 ; *praefica* (pleureuse à gages), VII, 70 ; *scaeuola*

(1) *L. L.* VII, 36.
(2) *L. L.* VII, 26 ; cf. *supra*, p. 103, 228, 318.
(3) *L. L.* VII, 49.
(4) Poète mal connu du IIe siècle avant J.-C.. Notons cependant que Varron le cite trois fois (*L. L.* VII, 30 ; X, 70 ; et ap. Gell., *N. A.* II, 10, 3) : d'après ces citations, Valérius Soranus semble avoir été un amateur de formes rares et de mots surannés.
(5) *L. L.* VII, 31.
(6) *L. L.* VII, 56 ; Pl., *Men.* 183.
(7) *L. L.* VII, 42 (cf. VII, 8). On le retrouve chez Virgile qui l'emploie par affectation d'archaïsme, *Aen.* I, 254.
(8) *L. L.* VII, 28. Papinius, auteur d'épigrammes, est du IIe siècle av. J.-C., semble-t-il, et Manilius du Ier.
(9) *L. L.* VII, 29.
(10) *L. L.* VII, 92. *Ferme* se retrouve chez Tite-Live, sans doute à titre de provincialisme, et chez Tacite, auteur soucieux de formes rares (E. M.^{3}, I, p. 402, s. v. *ferē*).
(11) *L. L.* VII, 10, 34, 107.
(12) *L. L.* VII, 50, 65, 67, 70, 79, 106.
(13) *L. L.* VII, 2.
(14) Cf. Aur. Opillus, p. 305, note 8.
(15) *L. L.* VII, 8 ; termes auguraux ; cf. *supra*, p. 313.

(sorte d'amulette) (1) ; *stribula, -orum* (chairs des cuisses de bœufs sacrifiés), VII, 67 ; *tutulatus* (porteur d'un bonnet pointu rituel), VII, 44. Tous ces termes sont accompagnés de citations, et les auteurs cités sont surtout des poètes tragiques ou épiques (Pacuvius, Ennius, Accius).

Quelques mots appartiennent à la langue de la description soutenue. Ils sont présentés à l'aide de citations empruntées elles aussi, en général, à la tragédie et à l'épopée : *anfractum* (sinuosité) (2) ; *umbilicus mundi* (le centre du monde), VII, 17 ; *aequor* (la mer), VII, 23 ; *rates* (le navire), VII, 23 ; *crepusculum* (« l'heure douteuse », le crépuscule) VII, 77 ; *concubium* (« l'heure du repos complet », la pleine nuit), VII, 78.

D'autres mots désignent des métiers ou des instruments et sont présentés à l'aide de citations tirées généralement des auteurs satiriques ou comiques et, en particulier, de Plaute : *adscriptiui* et *accensi* (soldats levés en surnombre), VII, 56 et 58 ; *ferentarii* (cavaliers) et *rorarii* (vélites), VII, 58 ; *subulo* (joueur de flûte), VII, 35 ; *cortina* (chaudron), VII, 48 ; *scobina* (lime), VII, 68.

Enfin on trouve des adjectifs tels que *cornutus* (recourbé), VII, 25 ; *cicur* (apprivoisé), VII, 91 et des mots n'entrant dans aucune catégorie bien déterminée : *ambages, -um* (circonlocutions), VII, 30 et *uibex, -icis* (marque de fouet), VII, 63.

Conclusion ; cet inventaire résumé du vocabulaire poétique présenté par Varron permet peut-être de dégager quelques-unes de ses idées sur la poésie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le poète, selon lui, doit avoir un lexique plus riche, plus rare, plus expressif que le prosateur. Les grands genres, épopée et tragédie, doivent, semble-t-il, exploiter le pouvoir évocateur des noms propres, leurs sonorités étranges, le cas échéant leur saveur exotique, leur sens symbolique ou mystérieux et, parfois, leur prestigieuse longueur : beaucoup de termes cités, en effet, sont des tétrasyllabes ou même des pentasyllabes. Les poètes épiques et tragiques auront également intérêt, sans en abuser, à emprunter quelques mots grecs pour donner une sorte de majesté lointaine à leur style. Ils pourront arriver au même résultat en émaillant leurs vers de quelques mots vieillis. Enfin ils songeront au vocabulaire technique en exploitant surtout, pour sa solennité grave, la langue religieuse. Les poètes comiques, satiriques ou descriptifs pourront, eux aussi, utiliser les mots grecs et les termes techniques, mais en les empruntant à la langue familière, à celle des métiers. Ils seront bienvenus à se forger eux-mêmes des composés et des dérivés expressifs ou même cocasses, à l'aide d'éléments grecs ou latins. Leur style prendra ainsi du relief et de la verdeur. Au fond, si telle est bien la pensée de Varron dans son livre VII, elle ne doit pas nous étonner : l'auteur des *Menippeae* n'apparaît-il pas, avant tout, dans les fragments qui nous restent de son œuvre satirique, comme un jongleur de composés facétieux, de mots rares et d'hellénismes ?

(1) *L. L.* VII, 97, dérivé de *scaeuus* « qui apparaît à gauche ».

(2) *L. L.* VII, 15 : « Terrarum *anfracta* reuisam » (Accius) ; la forme classique est *anfrāctus, -ūs*.

Archaïsme et néologisme. Dans la partie de l'œuvre varroniénne qui nous est parvenue, on ne trouve nulle part une doctrine d'ensemble sur l'archaïsme et sur le néologisme. On ne peut que se fier à quelques impressions. Nous venons de voir que, selon Varron, archaïsme et néologisme constituent un ornement pour la poésie. Cette théorie n'est d'ailleurs pas une nouveauté, on la trouve déjà dans le *De Oratore* (1), au livre III. Cicéron déclare même que, de loin en loin, en prose, un mot vieilli a son charme. Varron partageait-il cette dernière opinion ? Mis à part le cas particulier du vocabulaire poétique traité au livre VII, l'étude des archaïsmes est à peu près absente du *De Lingua Latina*. Mais quelques phrases du livre V donnent à réfléchir : « Il me paraissait illogique en effet, dit Varron, de remonter aux causes, à propos de tel mot forgé par Ennius, et de négliger tel autre mot forgé, longtemps auparavant, par le roi Latinus, pour la seule raison que je tire des mots poétiques plus de plaisir que de profit et des mots anciens plus de profit que de plaisir. Car en fait ces mots qui m'arrivent par héritage depuis le roi Romulus, ne sont-ils pas miens au même titre que les mots légués par le poète Livius ? Donc puisque les mots se répartissent dans les trois catégories suivantes : les mots indigènes *(nostra)*, les mots empruntés *(aliena)*, les mots périmés *(obliuia)* (2), je dirai la raison d'être des mots indigènes, l'origine des mots d'emprunt, *je ne m'occuperai pas des mots périmés* : <toutefois>, pour quelques-uns d'entre eux, quand l'occasion me les offrira avec la possibilité de me faire une opinion, je la mentionnerai » (3).Donc, si Varron dans le *De Lingua Latina* néglige les archaïsmes, c'est par esprit de système, et non parce qu'il les juge sans intérêt. Peut-être même faut-il entendre par là qu'il s'en était occupé dans un autre ouvrage ou qu'il avait l'intention de leur en consacrer un. Quand, par exception, dans son traité sur La *Langue latine*, il rencontre sur sa route un terme vieillot de forme ou de sens, il le présente avec sympathie. Par exemple : « Le plastron, *capitium*, tire son nom, dit-il, de ce qu'il enveloppe la poitrine, c'est-à-dire, selon le mot des anciens, de ce qu'il la *prend* (*capit*) » (4). Cette étymologie est fantaisiste (5), mais c'est l'attachement au parler d'autrefois qui a provoqué l'erreur. Lorsque Varron nous présente les termes désignant le mobilier, il fait un sort au *cartibulum*, sorte de guéridon-servante, qu'on ne voyait déjà presque plus de son temps (6). Çà et là on trouve encore dans l'œuvre de Varron, l'étude

(1) Cic. *De Or.* III, 153.

(2) Cette division tripartite du vocabulaire aurait pu constituer un plan philologique intéressant. Mais Varron, on l'a vu, a préféré un plan philosophique.

(3) *L. L.* V, 9-10.

(4) *L. L.* V. 131.

(5) *Capitium* s'apparente évidemment à *caput*.

(6) *L. L.* V, 125 : « Il y avait une autre catégorie de table à poser les récipients, elle était en pierre, avec une forme de rectangle allongé et une seule colonne servant de pied, on l'appelait *cartibulum*. Chez beaucoup de gens, dans mon enfance, on mettait cette table près du bassin intérieur ; sur elle et tout

de quelques autres archaïsmes (1). Mais une phrase des *Res Rusticae* montre peut-être mieux encore l'attachement de Varron aux vieilles façons de s'exprimer : « Sementiuis feriis in aedem Telluris ueneram rogatus ab *aeditumo,* ut dicere didicimus a patribus nostris, ut corrigimur a recentibus urbanis, ab *aedituo* » (2). Il semble bien ici manifester quelque aigreur contre les puristes de la ville qui veulent corriger le langage du bon vieux temps. Au reste, les excès du sabinisme varronien auraient pu nous persuader d'avance que Varron était attaché aux anciennes traditions, au parler du terroir (3).

A l'égard du néologisme, on trouve, semble-t-il, chez Varron deux attitudes opposées quoique conciliables. Dans le domaine de la poésie, comme Cicéron (4), et plus que lui encore, il est partisan des créations de mots, des emprunts au grec, du rajeunissement de la langue. Il montre lui-même la voie dans ses *Menippeae.* Pour ne prendre que quelques exemples, des dérivés comme *tolutilis* (5) (qui va au trot), *mutatiliter* (6) (de façon inconstante), des diminutifs comme *subpaetulus* (7) (un peu louche)), *nuptula* (8) (jeune mariée), des composés comme *remiuaga* (9) (qui se déplace à la rame), *buxeirostri* (10) (au bec de buis), *margariticandicantia* (11) (d'une blancheur de perle), des fantaisies gréco-latines comme *dentharpagae* (12) (daviers), *maeandrata* (13) (sinueuse) nous prouvent l'ingéniosité de l'invention verbale chez Var-

autour d'elle, on mettait les récipients métalliques : peut-être le *cartibulum* tire-t-il son nom de *gerere* (porter) ». Cette étymologie est fantaisiste, le mot *cartibulum* n'est d'ailleurs pas autrement connu.

(1) Par exemple : *L. L.* VI, 4 : « Bonum antiqui dicebant *manum* », et, dit Varron, de cet adjectif *manus* vient *mane* (« de bonne heure »), doctrine approuvée par la philologie moderne, cf. E. M. 3, II, p. 683 ; *G. R. F.*, p. 231, fr. 122 : « Equites apud ueteres *flexuntae* uocabantur » : Varron apparente le mot *flexuntae* à *flectere* : en fait, il est peut-être d'origine étrusque, cf. E. M. 3, I, p. 427 ; *G. R. F.*, p. 235, fr. 131 : « Varro... *furem* dicit ex eo dictum, quod ueteres Romani *furuum* atrum appellauerint et fures per noctem quae atra sit, facilius furentur » : en fait, *furuus* relève de la même racine que *fuscus,* cf. E. M. 3, I, p. 468.

(2) *R. R.* I, 2, 1, et de même Varr., *Serm. lat. ad Marcellum* II, ap. Gell., *N. A.* XII, 10, 1 ; cf. *supra,* p. 200, note 7.

(3) Cf. Della Corte, La *Filologia,* p. 113, note 1 et *supra,* p. 200. Le thème des regrets sur les vieilles expressions se retrouvera chez Sénèque, *Ad Luc.* VI, 58, 1-5.

(4) Cic., *De Or.* III, 154.

(5) *Men.*, p. 215, fr. 306 Büchelcr-Heraeus 6.

(6) *Ibid.*, p. 189, fr. 78.

(7) *Ibid.*, p. 223, fr. 375.

(8) *Ibid.*, p. 182, fr. 10.

(9) *Ibid.*, p. 186, fr. 49.

(10) *Ibid.*, p. 237, fr. 489.

(11) *Ibid.*, p. 191, fr. 97.

(12) Ibid., p. 232, fr. 441. Pour ces fantaisies gréco-latines, cf. Gaebel et Weise, *Latinisierung,* p. 344-358.

(13) *Ibid.*, p. 242, fr. 534.

ron (1). On sait aussi combien, dans ses *Menippeae*, il est accueillant aux termes grecs (2) comme *mystagogus* (3), *papyrinus* (4), *ephippia* (5), par exemple (6).

Pour la prose technique et scientifique, Varron admet aussi les termes calqués sur le grec, mais surtout, semble-t-il, dans le domaine concret, pour désigner les animaux, les plantes, les objets. Il adopte, par exemple, *echinus* (l'oursin), *crocodilos, malache* (la mauve), *cyminum* (le cumin), *cyathus* (le gobelet à puiser), *parapechia* (blouses bordées aux coudes) (7). Il paraît encore admettre le néologisme importé pour la désignation des genres littéraires, *tragoedia* et *comoedia* (8), termes d'ailleurs adoptés de longue date.

En revanche, Varron recule devant certaines catégories de néologismes savants. Dans certains cas il cherche à adapter les moyens propres de la langue latine à des besoins nouveaux, ou bien, faute de mieux, il utilise un mot grec sous sa forme grecque. On a vu quel emploi prudent il fait du mot *etymologia* (9), on a vu qu'il préfère à *onomatopoeia* la périphrase *a sua uoce [dictum]* (10), à *metaphora, translatum nomen* (11), à *metonymia, [res] appellata a parte* (12), à *catachresis, uerba dicta a parte simili* (13) ; l' « antonomase » n'a pas de nom particulier chez lui (14) ; à *analogia* et *anomalia* il préfère *similitudo* et *consuetudo*. Les principaux accidents phonétiques s'appellent simplement *additio, demptio, commutatio, traiectio litterarum* (15). Si Varron mentionne les mots *glossema, noema, schema, enthymema* (16), c'est uniquement, semble-t-il, à titre d'exemples grammaticaux pour les mots « bâtards », il ne paraît pas personnellement en avoir fait usage. Et pourtant Varron, comme on va le voir, ne redoute pas les termes techniques. Mais dans les différents

(1) Tous ces mots sont restés des *hapax*.
(2) Cf. *supra*, p. 210.
(3) *Men.*, p. 184, fr. 34 Bücheler-Heraeus [6].
(4) *Ibid.*, p. 187, fr. 58.
(5) *Ibid.*, p. 191, fr. 97.
(6) Evidemment la poésie satirique exige une verve particulièrement débridée. Mais on a vu plus haut que Varron admettait aussi le néologisme dans la poésie plus sérieuse (cf. *supra*, p. 319).
(7) Cf. *supra*, p. 221 et suiv.
(8) Cf. *supra*, p. 223. Ce sont ces mêmes rubriques sous lesquelles viennent, en général, se classer les mots d'emprunt au grec relevés par Gaebel et Weise (*Latinisierung*, p. 344-358 ; cf. *supra*, p. 228, n. 8). On y trouve zoologie et botanique (ex. : *proboscis, propolis, sinapis*), architecture (ex. : *peristylum, pinacotheca, stylobates*), arts ménagers (*lagoena, scyphus, epichysis*), éléments littéraires concrets (*chorus, rhythmus, trisyllabus*).
(9) Cf. *supra*, p. 251 et suiv.
(10) Cf. *supra*, p. 283.
(11) Cf. *supra*, p. 286.
(12) Cf. *supra*, p. 286.
(13) Cf. *supra*, p. 288.
(14) Cf. *supra*, p. 288-289.
(15) Cf. *supra*, p. 90.
(16) Cf. *supra*, p. 223.

cas que l'on vient d'envisager, il s'agit de l'expression d'une idée abstraite. La langue latine n'est pas encore outillée convenablement dans ce domaine. Varron agit avec prudence et cherche à traduire ces idées par des termes compréhensibles à tous. L'amour propre national aidant, il rejette le terme grec comme trop peu explicite, et il s'oriente vers des formules parfois complexes et tâtonnantes, mais imagées et c'est ainsi, par exemple, que les formes fréquentatives dans son traité sont celles *quae saepius quid fieri ostendunt* (1).

Les termes techniques. On a vu le rôle important attribué par Varron aux termes techniques dans le vocabulaire de la poésie (2). Mais il ne les considère pas seulement comme propres à orner les vers ; il paraît apprécier le vocabulaire technique pour lui-même. Les *Res Rusticae*, évidemment, ne sont pas caractéristiques à cet égard puisque la terminologie agricole y trouve sa place naturelle et obligatoire. Le *De Lingua Latina* lui-même n'est peut-être pas très probant non plus : ce traité, avec son plan si curieux, constitue une sorte d'encyclopédie. Le livre V, par exemple, comporte une description de la terre (3), suivie d'un tableau de l'activité humaine (4). Il est normal que parlant des animaux domestiques, de l'alimentation, des arts ménagers, du vêtement, des véhicules, du mobilier et de la vie financière, Varron soit amené à étudier des termes techniques.

Toutefois on s'attend aussi à ce qu'un traité d'étymologie présente objectivement toutes les catégories de vocabulaires, et, en particulier, le vocabulaire courant, les mots signifiant boire, manger, courir, penser, regarder, se réjouir, etc... Ces termes courants sont en effet présentés au livre VI (5), mais la liste en semble parfois bien restreinte. Par exemple, parmi les verbes signifiant « penser » on trouve *cogitare, meminisse, recordari* (6) ; on chercherait vainement *aestimare, arbitrari, credere, existimare, opinari, reri, sentire* ; quant à *censere* (7) et à *iudicare* (8), ils sont exclusivement mentionnés avec leurs valeurs techniques de « recenser » et « prononcer une sentence ». *Putare* nous est d'abord présenté, à juste titre d'ailleurs, comme signifiant « élaguer » (9). Bref l'inventaire des verbes exprimant l'action de penser est fort incomplet, celui des termes abstraits correspondants l'est plus encore. Par contre, le *De Lingua Latina* présente huit mots servant à désigner les « carafons » ou « aiguières (10) », quatre mots servant à désigner les

(1) Cf. *supra*, p. 185.
(2) Cf. *supra*, p. 322 et suiv.
(3) *L. L.* V., 14-104.
(4) *L. L.* V, 105-183.
(5) Mots exprimant « les choses qui se font dans le temps » (c'est-à-dire *cogitare, dicere, facere*), VI, 41-84.
(6) *L. L.* VI, 43-46.
(7) *L. L.* VI, 61.
(8) *L. L.* VI, 61.
(9) *L. L.* VI, 63.
(10) *L. L.* V, 119 et 123-124 (*futis, nanus, barbatus, sinum, lepestae, guttus, epichysis, cyathus*).

« godets à puiser (1) ». On pourrait citer bien d'autres exemples où le goût très particulier de Varron pour les termes techniques serait tout aussi apparent.

Ce goût apparaît également dans les *fragmenta*. Par leur diversité même, les *fragmenta* nous fournissent peut-être les statistiques les plus suggestives : les mots techniques y abondent. Prenons, par exemple, le *De Vita populi Romani* : dans les cent vingt-neuf menus fragments de ce traité historique, on ne trouve pas moins de trois cent dix termes techniques. Il peut être intéressant d'en faire une statistique rapide (2) : sur ces trois cent dix mots, vingt-quatre intéressent la vie religieuse, quarante et un la culture et l'élevage, cent quatre la vie quotidienne dont soixante-quatorze pour les arts ménagers (3) et seize pour le vêtement ; dix-sept intéressent la vie militaire, il y a dix mots abstraits seulement (4), et enfin cent quatorze mots qui, dans un bilan cursif, ne peuvent se ranger que sous la rubrique « divers ».

Prenons, comme deuxième exemple, les fragments grammaticaux : ils nous offrent une statistique peut-être encore plus intéressante, puisqu'ils sont, en principe, tirés d'ouvrage très dissemblables par la forme et par le fond. Dans le recueil de M. Funaioli, sur cinquante-sept termes techniques expliqués et commentés par Varron, vingt-neuf mots intéressent la vie champêtre (5), vingt-huit mots seulement sont empruntés aux autres activités humaines, et ces derniers peuvent se répartir ainsi : cinq termes intéressant la vie religieuse (6), quatre la vie quotidienne (7), huit la vie militaire (8), onze se rangent sous la rubrique « divers ».

(1) *L. L.* V, 118-124 (*capides, capulae, truleum, simpuium*).

(2) Cette statistique s'appuie sur le remarquable *Index uerborum memorabilium* établi par Riposati, *De Vita pop. Rom.*, p. 317-320.

(3) Beaucoup de ces mots concernent la vaisselle et en particulier la vaisselle de luxe.

(4) *Abstinentia, castimonia, diligentia, elegantia, ignominia, luxuria, religio, reuersio, temulentia, uerecundia.*

(5) Par exemple, noms d'animaux : *palumbi* (les « ramiers », *G. R. F.*, p. 218, fr. 81), *subrumi agni* (les « agneaux à la mamelle », p. 226, fr. 102), *ingluuies* (le « jabot » des volailles, p. 194, fr. 21) ; noms de plantes, de fruits ou de légumes : *git* (le « nielle des champs », p. 193, fr. 15), *iuglans* (la « noix », p. 362, fr. 431), *scirpi* (« nœuds de jonc tressé », p. 201, fr. 35), *caepe* (l'« oignon », p. 219, fr. 85) ; noms d'accessoires propres aux travaux rustiques : *palum* (« le pieu de palissade », p. 224, fr. 97), *gluten* (la « glu », p. 208, fr. 54), σπάρτα (« cordes faites de produits végétaux », p. 231, fr. 120).

(6) *Vetulari* (« entonner un chant sacré », *G. R. F.*, p. 236, fr. 135), *indutiae, -arum* (« la trève sacrée », p. 232, fr. 124), *manalis lapis* (« la pierre magique qui fait pleuvoir », p. 252, fr. 198), *fauisae, -arum* (« cryptes des temples », p. 262, fr. 228), *oualis corona* « couronne de ceux qui célèbrent l'*ouatio* », p. 364, fr. 438).

(7) *Baxeae* (« sandales », p. 357, fr. 416), *palla* (« manteau », p. 365, fr. 441), *scabillum* (« escabeau », p. 219, fr. 86), *amussis* (« règle, cordeau », p. 207, fr. 51).

(8) *Ascriptiui, decuriones, centuriones, accensi, ferentarii*, p. 256, fr. 211 ; *dilectus, optio, rorarii*, p. 257, fr. 213-215.

Dans la mesure où l'on peut faire état de statistiques établies sur des fragments, les relevés qui précèdent appellent quelques remarques. La plupart de ces termes techniques nous ont été conservés par Nonius : plus de trois cents sur les trois cent soixante-sept auxquels il vient d'être fait allusion. Le fait qu'un lexicographe ait dépouillé Varron, pour illustrer d'exemples la partie de son étude qui a trait au vocabulaire technique, est très suggestif. C'est pour nous la preuve que Varron affectionnait ces termes, qu'il les multipliait dans ses travaux, qu'à l'occasion il les expliquait pour en révéler l'origine et en propager l'usage correct. Les domaines où il les puise ne sont pas indifférents non plus. Ces trois rubriques importantes : vie champêtre, vie religieuse, vie quotidienne, nous les avons déjà rencontrées à propos des emprunts du latin au sabin (1). Et cette coïncidence n'est pas due au hasard. Le grammairien, l'amateur de termes techniques ne peuvent pas ne pas avoir été influencés par l'homme privé. Varron, vieux sabin, riche propriétaire foncier, se révèle à nous par son goût du vocabulaire rural, par la fréquence des termes qui trahissent une vie matérielle aisée (2) ; il n'est pas jusqu'à son long passage sous l'uniforme, comme lieutenant de Pompée, qui ne se trahisse par l'abondance relative des termes militaires. Remarquons enfin combien cet intellectuel de souche paysanne aime le langage concret.

Le vocabulaire technique grammatical.

Or la rédaction d'un traité de grammaire nécessite l'adoption d'un vocabulaire technique abstrait. Et l'on sent que celui de Varron n'est pas encore au point. Dans l'état actuel de notre documentation, Varron est le premier grammairien latin dont l'œuvre nous soit parvenue, donc tout se passe pour nous comme s'il était le créateur d'une terminologie. Mais l'on a l'impression que, dans ce domaine, il a peu innové (3) : il recule, on l'a vu (4), devant les néologismes calqués sur le grec et il tâtonne pour la création d'un vocabulaire proprement latin. On trouve bien chez lui, par exemple, l'expression *notha uocabula* (5) (les mots bâtards), mais c'est là une hardiesse très rare (6). Pour lui *nomen, uerbum, uocabulum* sont absolument interchangeables ; *origo* signifie « étymologie » *(origo uerborum)* et « principe » des flexions *(origo similitudinum)* (7). *Radices uerborum* désigne les différentes « branches » d'une famille de mots *(societas*

(1) Cf. *supra*, p. 233 et suiv.

(2) Dans le dernier ouvrage de sa vie, les *Rerum Rusticarum Libri*, Varron ne fera qu'affirmer des goûts que l'on devine déjà dans le vocabulaire même de ses traités antérieurs.

(3) On se permet de renvoyer ici à l'*Index sommaire des termes grammaticaux* qu'on a joint à *Varron, De Lingua Latina V, texte, traduction, notes.*

(4) Cf. *supra*, p. 326.

(5) Cf. *supra*, p. 171 et suiv., et *infra*, p. 330.

(6) Pour le cas particulier du mot *analogia*, cf. *supra*, p. 146, note 7.

(7) *L. L.* X, 11 et 13.

uerborum (1)) et désigne aussi les mots-racines (2). *Similitudo* désigne l' « analogie » et la « catachrèse » (3). L'idée d' « amuissement » est rendue par *demptio* (4) ou *detractio* (5) ou *correptio* (6) *(litterarum ou syllabarum)* et aussi par *exclusa* (7) ou *detrita* (8) *syllaba*. *Multitudo* signifie ici « nombre grammatical » et là « pluriel » (9). Le « masculin » et le « féminin » sont désignés chacun de cinq manières différentes(10). Certaines désignations sous forme de périphrases sont pénibles, comme, par exemple, pour les mots irréguliers : *uocabula in quibus non debeat esse analogia ac proinde ac debeat, soleat quaeri* (11) ; ou bien pour désigner les verbes déponents : *uerba quae contraria non habent*(12). Enfin bien des termes font encore défaut dans le vocabulaire varronien : les différents temps, les différents modes, les différentes voix, par exemple, ne sont pas désignés par un terme particulier, du moins dans les passages dont nous disposons (13).

Bref, le vocabulaire grammatical de Varron est plein d'incertitudes, de flottements, de lacunes. Cette carence est due évidemment au fait que la grammaire est une science tard venue dans l'histoire des sciences, au fait que le vocabulaire abstrait se forme lentement à Rome au Ier siècle avant J.-C., au fait que, par prudence, il ne faut pas trop à la fois dépayser le lecteur. Elle est peut-être due parfois également au fait que Varron, vieux campagnard de la Sabine, hostile à certains néologismes urbains (14), veut conserver, même dans ses exposés savants, un langage national et direct. Des expressions comme *uerba aperta* (15), *uerba uernacula* (16), *pars succedanea* (17), *radices uerborum* (18), *uerba primigenia* (19) semblent militer en faveur de cette hypothèse. Le néologisme *notha uocabula* lui-même est employé dans le même esprit.

(1) *L. L.* V, 13.
(2) *L. L.* V, 74 et 93.
(3) Cf. *supra*, p. 287 et suiv.
(4) *L. L.* V, 6.
(5) *L. L.* V, 6.
(6) *L. L.* V, 6.
(7) *L. L.* V, 133.
(8) *L. L.* V, 136, Cf. encore *supra*, p. 80, note 3 ; 90, note 8.
(9) Cf. *supra*, p. 163, note 1. Cf. aussi *supra*, p. 176, note 4, *cognomen*.
(10) Cf. *supra*, p. 160, note 8.
(11) Cf. *supra*, p. 174 et suiv. Charisius, par exemple, distingue dans cette catégorie les *monoptota* et les *heteroclita*, p. 39-40, Barwick.
(12) Cf. *supra*, p. 183.
(13) Cf. *supra*, p. 182 et suiv. ; cf. aussi p. 86.
(14) Cf. *supra*, p. 325.
(15) Les mots dont l'origine est évidente, *L. L.* V, 84, 92, 94, 184, cf. *supra*, p. 294.
(16) Mots du fonds indigène, par opposition à *aliena* ; *L. L.* V, 3, 77, 78, 104.
(17) Le pronom. Cf. *supra*, p. 179.
(18) Cf. *supra*, p. 329.
(19) Les mots primitifs. Ce terme apparaît dans la langue de l'économie rurale (*R. R.* II, 2, 2 : *primigenia pecuaria*).

Il ne semble pas avoir été utilisé par les grammairiens alexandrins ou stoïciens ; par contre cet adjectif *nothus*, calqué du grec, paraît avoir été adopté par les techniciens latins de l'économie pastorale pour qui il désigne le produit d'un croisement (1)

Conclusion. L'étude du vocabulaire latin présentée par Varron n'est sans doute pas la partie la plus originale de son œuvre. Les lexicographes, les glossateurs grecs et latins lui offraient des sources abondantes et nombreuses. D'ailleurs, il prend soin de nous dire que l'étude sur la « portée » et la valeur des mots n'est pas l'objet principal de son enquête grammaticale (2). Ses indications concernant les synonymes ou homonymes, le sens propre et le sens figuré sont réduites à peu de chose (3). Mais son analyse du vocabulaire poétique est déjà plus suggestive : elle nous révèle un homme sensible aux effets propres à chaque genre de poésie. Enfin à travers le *De Lingua Latina* comme à travers ses autres travaux, on découvre une sorte de *Défense et illustration* de la langue latine. Varron paraît implicitement vouloir élargir le lexique latin. Il prêche surtout d'exemple : par la conservation de quelques vieux mots, par la création de néologismes familiers, par l'adoption de termes grecs et surtout par le recours aux termes techniques. Car quoique ses réflexions sur les quasi-synonymes soient peu étoffées, il est très attaché lui-même au terme propre, et sa richesse verbale est remarquable dans l'emploi des mots concrets.

(1) Cf. Virg., *En.* VII, 283 ; Col., VIII, 2, 13 ; Plin., *N. H.* VIII, 3.
(2) Cf. *supra*, p. 310.
(3) Du moins dans le *De Lingua Latina.*

Nous voici arrivés au terme de notre étude sur la doctrine grammaticale de Varron. Avant même de porter un jugement sur cette doctrine, le lecteur moderne est frappé par son caractère incomplet. Varron n'a pas envisagé l'économie de la langue latine sous tous ses aspects.

Les lacunes de la doctrine varronienne : 1°) la syntaxe.

Ce qui frappe d'abord, c'est l'absence de syntaxe. Sans doute certains fragments pourraient-ils faire illusion. Donat, par exemple, nous cite la phrase suivante du *De Sermone Latino ad Marcellum* : « Id praesente legatis omnibus... pronuntiat » (1); il attire notre attention à juste titre sur cette syllepse de nombre (2). Mais précisément si Varron avait donné une indication syntaxique à ce sujet, Donat n'aurait pas manqué de nous la rapporter. Lorsque Varron nous parle de la différence entre *quo loco* et *quo loci* (3), il insiste uniquement sur la différence de sens et reste muet sur l'emploi du génitif partitif. Lorsqu'il distingue quatre parties du discours (4), il envisage leurs formes respectives, et non pas leurs rôles. Quand il appelle l'ablatif « cas latin » ou « sixième cas », la distinction qu'il établit entre le latin et le grec demeure, dans son étude, une distinction purement morphologique (5). La différence qu'il mentionne entre *coram* et *palam* est une différence sémantique (6). Et c'est sous l'angle de la morphologie qu'il aborde le problème de l'aspect (7).

(1) Varr. ap. Don. ad Ter. *Eun.* 649, in *G. R. F.*, p. 205, fr. 47. Donat rapproche cette phrase de la formule de Térence « *absente nobis* ».

(2) D'ailleurs fréquente dans les textes d'époque républicaine avec *absente* et *praesente* à l'ablatif absolu et lorsque ces deux participes précèdent leurs sujets.

(3) Varr. ap. Char., p. 139, Barwick ; cf. *supra*, p. 311.

(4) *L. L.* VIII, 44 et ap. Cled. in *G. R. F.*, p. 269, fr. 244. Cf. *supra*, p. 159 et suiv.

(5) *L. L.* X, 62 et ap. Diom. in *G. R. F.*, p. 273, fr. 251, Cf. *supra*, p. 166.

(6) Varr. ap. D. Serv. in *G. R. F.*, p. 358, fr. 421 ; cf. *supra*, p. 314.

(7) Cf. *supra*, p. 186 et suiv.

Bref, si Varron effleure parfois une question de syntaxe, c'est par hasard, et son raisonnement tourne court. Il reste absolument indifférent à la structure grammaticale de la phrase. Devons-nous dire que la cause en est due aux lacunes de la tradition ? Certainement pas. Quelques réflexions faites à propos de la composition du *De Lingua Latina* nous ont permis de supposer que la syntaxe n'était pas abordée dans les derniers livres du traité (1). Et cette carence de la grammaire varronienne n'est pas propre à Varron. Les anciens n'ont pas étudié l'économie syntaxique de la phrase : les quelques réflexions qu'on peut trouver chez eux à cet égard ne dépassent jamais le stade de l'allusion vague (2). Cette indifférence concernant la syntaxe se maintiendra jusque chez les grammairiens de la décadence. Ils ne toucheront à la syntaxe que « comme en passant » (3) ; ils ne songeront pas, eux non plus, à codifier des règles qu'ils connaissent et appliquent par habitude (4).

(1) Cf. *supra*, p. 40-44.

(2) Prenons, par exemple, la Τέχνη de Denys le Thrace. L'existence même de la syntaxe y est reconnue ; directement d'abord : elle est deux fois désignée dans le traité : 1°) sous le nom de σύνταξις, à propos du groupe formé par la préposition et le nom (p. 70 Uhlig), 2°) sous le nom de σύνθεσις, à propos du groupement des mots formant phrase (λόγος δέ ἐστι πεζῆς λέξεως σύνθεσις διάνοιαν αὐτοτελῆ δηλοῦσα, p. 22 Uhlig) ; indirectement par l'emploi de termes comme προτακτικόν et ὑποτακτικόν qui ne s'entendent que si l'on songe à la construction. L'idée de syntaxe naît aussi, d'une façon générale, du souci qu'a l'auteur de l'analyse grammaticale, du morcellement extrême des catégories secondaires selon le rôle joué par les éléments ainsi étiquetés. Mais la notion même de syntaxe n'est pas creusée au delà de ces allusions. Bien mieux, dans le domaine des conjonctions, les coordonnantes ne sont pas distinguées des subordonnantes, et il n'est pas question des modes à employer dans la phrase. La liste même des modes se présente comme un simple inventaire, le seul inventaire du traité qui ne soit pas accompagné d'exemples.

Les exercices pratiques faits par les écoliers et tels que les papyrus nous les révèlent, semblent présenter la même insuffisance. Sans doute, on priait les écoliers d'accorder en genre et en nombre un substantif et un adjectif, on leur faisait compléter une phrase-type « aux trois nombres en mettant les noms au cas voulu » ; mais c'étaient là plutôt des exercices de revision à caractère morphologique que des exercices de syntaxe véritable (cf. P. Collart, *A l'école*, p. 501-502).

(3) L'expression est de M. Marrou (*St Augustin*, p. 14). On trouve un répertoire de ces exemples de syntaxe traitée « en passant » dans l'étude de Lambert, *La Grammaire Latine*, p. 181-192 (citée également par M. Marrou, *op. cit.*, p. 14, note 3).

(4) Il convient toutefois, mais sans en exagérer la portée, de faire une exception pour Priscien qui, dans son traité, a consacré deux très longs chapitres à la syntaxe (*constructio*) ; cf. Prisc., *Inst.* XVII-XVIII in *G. L. K.*, Tome III. Son chapitre XVII expose, entre autres, par quels éléments grammaticaux sont introduites les différentes catégories de jugements (« aduerbia interrogantia ad multas tendunt interrogationum », p. 137 et suiv.), mais il n'est pas question de distinguer par exemple l'interrogation simple de l'interrogation double, ni l'interrogation directe de l'interrogation indirecte. A propos de l'attribut (p. 152), Priscien parle de « substance » et d'« essence ». Bref le cadre de l'exposé est

La pseudo-syntaxe ou logique formelle du langage.

Aulu-Gelle, on l'a vu (1), nous a conservé un fragment du livre XXIV *De Lingua Latina* où se trouve une définition de l'ἀξίωμα (proposition). Cette définition est accompagnée d'exemples comportant une proposition hypothétique (*si*...), une proposition disjonctive *(aut...aut...)*, une proposition copulative *(...et...)*.

Ce que Varron, à l'image des Stoïciens, a sans doute étudié dans les derniers livres de son traité, ce n'est pas le système grammatical de la phrase, ce sont les différentes intentions de la proposition. Il arrive, évidemment, que cette étude recouvre ce que nous appelons aujourd'hui « analyse logique » puisque, aussi bien, cette technique grammaticale nous vient des Stoïciens. Mais on chercherait vainement dans leurs travaux, par exemple, un exposé sur l'attraction du relatif, sur les emplois de ἄν ou la construction de ὥστε. Selon Diogène Laërce, ces ἀξιώματα, catégories quasi syntaxiques, sont, en général, l'œuvre de Chrysippe et de ses disciples. Nous trouvons ainsi dans l'esprit de notre actuelle analyse logique : 1°) la proposition conditionnelle (συνημμένον ἀξίωμα), introduite par εἰ (2); 2°) la proposition causale (αἰτιῶδες), introduite par διότι (3) ; 3°) la proposition consécutive (παρασυνημμένον), introduite par ἐπεί (4) ; 4°) la proposition comparative (διασαφοῦν), introduite par ἤ précédé de « plus » ou de « moins » (5). D'après le fragment d'Aulu-Gelle, c'est bien dans ce sens formel que Varron orientait son étude de la phrase.

Les lacunes de la doctrine varronienne : 2°) la stylistique.

Varron a peut-être écrit un traité sur le style ; à tout le moins, il a consacré à l'étude du style une partie de tel ou tel travail et particulièrement du *De Sermone Latino ad Marcellum* (6). Mais les témoignages parvenus jusqu'à nous sont si minces que tout se passe à peu près comme si Varron n'avait

encore très philosophique et rappelle les Stoïciens (cf. Marrou, *Education*², p. 548, note 20). De même dans l'introduction du livre XVIII, Priscien parle des ἀξιώματα (p. 211) et cite des exemples consacrés par les manuels de logique formelle comme *Plato philosophatur.* Toutefois, à la faveur de cet exposé, paraissent ensuite des éléments d'analyse logique et même des considérations grammaticales, par exemple sur le complément d'agent avec *ab* (p. 267), ou sur l'emploi du subjonctif (p. 241-267). Quant bien même l'esprit de l'exposé ne serait pas vraiment philologique, il y a là un progrès digne de remarque. Ce progrès est dû, sans doute, à l'influence sur Priscien de grammairiens grecs récents comme Apollonius Dyscole et Hérodien (cf. P. Courcelle, *Les Lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore,* Paris, de Boccard, 1943, p. 307-311).

(1) Cf. *supra,* p. 41-42.

(2) Chrys., in Von Arnim, *Stoic. fragm.* II, p. 68, fragm. 207 (= Diog. Laert. VII, 71).

(3) Chrys., *ibid.* (= Diog. Laert. VII, 72).

(4) Crinis, in Von Arnim. *Stoic. fragm.* III, p. 269, fragm. 4 (= Diog. Laert. VII, 71).

(5) Chrys., *ibid.* II ; p, 68, fr. 207 (= Diog. Laert. VII, 72).

(6) Cf. *supra,* p. 27 et suiv. Peut-être aussi le Περὶ χαρακτήρων était-il consacré au style, selon l'hypothèse de Ritschl (cf. *supra,* p. 27).

rien écrit à ce sujet. Reconnaissons bien toutefois ici que cette lacune dans la doctrine est imputable à la tradition, et non à l'auteur.

Un menu fragment du livre IV *De Sermone Latino* (1) où est employé le mot *clausulae*, nous prouve que Varron était attentif au rythme des fins de phrase. Dans un fragment du livre V conservé par Charisius (2), Varron donne quelques exemples du style pathétique (πάθη) empruntés aux auteurs dramatiques et où l'émotion s'exprime par l'interrogation, l'exclamation ou la répétition. Enfin dans un passage plus étoffé, conservé par Aulu-Gelle (3), et que M. Funaioli croit extrait du *De Sermone Latino* (4), Varron mentionne à son tour le *distinguo*, déjà classique de son temps, entre les trois genres de style : le style simple *(gracilis)*, par lequel se recommande Lucilius, le style abondant *(uber)*, dont les œuvres de Pacuvius sont le meilleur exemple, le style tempéré *(mediocris)* où triomphe Térence.

On ne saurait tirer de ces fragments aucune opinion nette concernant la stylistique Varronienne. Avait-il écrit un court exposé sur les ornements du style comme Cicéron dans le *De Oratore* (5) au livre III, avait-il conçu une étude plus poussée, comparable à celle qu'Aristote présente au livre III de sa *Rhétorique* ou à celle que Théophraste exposait dans son Περὶ λέξεως aujourd'hui disparu (6) ? S'attachait-il au choix des termes ou traitrait-il aussi de l'agencement des mots dans la phrase et de la suite des phrases ? Ou bien, préoccupé surtout de dialectique, se bornait-il à établir un répertoire des figures comme Démétrios de Phalère (7) et comme les Stoïciens (8) ? Il est impossible de le dire. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'il était, d'après Cicéron (9), l'admirateur d'Hégésias (10), l'un des représentants les plus qualifiés du genre attique, remarquable par « son style sautillant avec de petites phrases coupées (11) ». Ce qu'on peut affirmer sans doute aussi, c'est que, pour son compte personnel, il considérait l'art du mot juste (12), l'emploi de l'archaïsme et du néologisme comme des procédés propres à relever le style (13).

(1) *G. R. F.*, p. 202, fr. 38.
(2) Char., p. 315 Barwick.
(3) Gell. *N. A.* VI, 14.
(4) *G. R. F.*, p. 331.
(5) *De Or.* III, 149-198.
(6) Cf. Diog. Laert. V, 47. Ce traité paraît avoir eu une grosse influence sur les traités de Rhétorique de Cicéron, le *De Oratore* et *l'Orator* en particulier, et sur l'œuvre de Quintilien (livres VIII et IX) ; cf. A. Mayer, *Theophr. fragmenta, Prolegomena*, p. XI et p. XIX ; Cousin, *Etudes*, I, *passim* et, en particulier, p. 488 et suiv.
(7) Dans son Περὶ ῥητορικῆς ; cf. Diog. Laert. V, 81 ; Cic., *Or.* 94.
(8) Diogène Laërce signale de nombreux traités Περὶ τρόπων écrits par les Stoïciens ; Chrysippe, à lui seul, avait écrit une vingtaine de livres à ce sujet (Diog. Laert. VII, 194-195).
(9) Cic. *Ad. Att.* XII, 6, 1 : « Habes Hegesiae genus quod Varro laudat ».
(10) Hégésias de Magnésie, historien d'Alexandre, vivait au IIIe siècle avant J.-C.
(11) *Cic.*, Or. 226, trad. Bornesque (Paris, Belles-Lettres, 1921).
(12) Cf. Heurgon, *Style de Varron*, p. 69-70.
(13) Cf. *supra*, p. 324-331.

Varron en tout cas s'est intéressé au problème du style. Il a donné des conseils et porté des jugements. Il a cherché peut-être à prêcher d'exemple, à imiter Hégésias. Mais peut-on vraiment parler de son effort personnel ? Il n'était pas lui-même un orateur et les anciens, tout en le couvrant de fleurs, avaient de son style une triste opinion. « Térentius Varron, le plus érudit de tous les Romains, dit Quintilien (1),... écrivit un bien grand nombre d'ouvrages très savants ; il connaissait à fond toutes les antiquités grecques et romaines ; mais il est plus utile sous le rapport de la science que de l'éloquence ». « Son style a beau n'avoir qu'assez peu d'agrément, dit saint Augustin (2), Varron est si plein de science, si riche de pensées que, dans l'ordre de l'érudition séculière... il instruit le lecteur qui aime le savoir positif autant que Cicéron charme l'amateur de belles phrases. Au surplus, Cicéron lui-même lui rend un beau témoignage dans ses *Académiques,* là où il indique qu'il a soutenu la discussion dont cet ouvrage est rempli avec Marcus Varron, *l'homme le plus pénétrant, à coup sûr, et sans aucun doute le plus savant.* Il ne dit pas *le plus éloquent* ou *le plus disert.* C'est qu'à cet égard l'infériorité de Varron est grande ». Enfin il est fort possible, comme le suggère Norden (3), que la qualification malhonnête de *porcus* lancée contre Varron par Palémon de Vicence (4), constitue un jugement un peu rude porté sur son style.

Le style de Varron dans le De Lingua Latina.

Autant que le lecteur ancien, plus que lui encore, le lecteur moderne est déçu par le style de Varron, déçu non seulement par son manque de charme, mais par son allure désagréable et, pour tout dire, chaotique. C'est là « le pire latin que montre une œuvre en prose », nous dit Norden (5). Plus indulgent, M. Heurgon déclare (6) : « Nous avons la chance, si l'on ose dire, d'avoir en Varron un assez mauvais écrivain... On saisit chez lui un effort au moins intermittent, parfois heureux, souvent maladroit, pour écrire avec soin ; un désir manifeste à tout moment de saisir le lecteur par des artifices de rhétorique, une recherche à la fois ingénue et maniaque des effets ». Mais si, guidé par M. Heurgon, on suit avec plaisir ces efforts de Varron dans les *Res Rusticae,* si l'on applaudit à ces réussites modestes, on demeure déconcerté devant le *De Lingua Latina.* Ce traité sur la langue latine a un style moins châtié encore que les *Res Rusticae,* et on serait tenté de dire, à première vue, que la forme en est « bâclée ».

Sans doute ce jugement doit-il être tempéré par les trois remarques suivantes. 1°) Le manuscrit *F,* le plus autorisé des manuscrits, est extrêmement corrompu et présente souvent des phrases sibyllines (7). Il ne

(1) Quint. X, 1, 95, trad. Bornecque, Coll. Garnier, IV, Paris s. d. [1934], p. 41.
(2) Aug., *C. D.* VI, 2, trad. Perret, Coll. Garnier, II, Paris, s. d. [1946], p. 13.
(3) Norden, *Kunstprosa*³, 1, p. 195.
(4) Suet., *De Gramm.* 23 : « Arrogantia tanta fuit ut M. Varronem porcum appellaret ».
(5) Norden, *Kunstprosa*³, 1, p. 195.
(6) Heurgon, *Style de Varron,* p. 62.
(7) Cf. notre *Varron, De Lingua Latina V, texte, traduction, notes, Introduction.*

faut pas imputer à Varron des rédactions inorganiques qui apparemment ne viennent pas de lui (1). 2°) Il est possible que Varron, pour des raisons personnelles, ait hâté la publication de son *De Lingua Latina* (2). 3°) Varron dans ce traité qui comporte une doctrine austère et un répertoire massif d'exemples, n'avait peut-être pas l'intention de faire œuvre littéraire. Les *Res Rusticae* au contraire, avec leur forme dialoguée, leurs intentions souvent plaisantes, leurs morceaux descriptifs, appelaient un style plus soigné.

Quels sont dans le *De Lingua Latina* les défauts les plus apparents du style varronien ? Pour éviter un inventaire fastidieux, prenons quelques exemples dans les cent premiers paragraphes du livre V (3). 1°) pronom équivoque : *quorum,* 10 ; *in eo,* 48 ; *ex qua,* 96 ; 2°) ellipse probable de *dicunt* ou de *dicebant* (ou d'un verbe analogue) et, par suite, accusatifs mal venus et discussions possibles : *sementem,* 37 ; *Capitolinum,* 41 ; *manipulos,* 88 ; *classicos,* 91 ; 3°) phrase enchevêtrée et dense, sens très douteux : *itaque hoc cum IS...,* 21 ; *ut ita cadant fluantque...,* 27 ; *eius uestigia etiam...,* 42 ; *quod in pecore...,* 95 ; 4°) répétition d'un même mot, mais avec deux acceptions différentes : *actus,* 34, d'abord « passage pour bestiaux », puis « mesure agraire » ; 5°) opposition nécessaire et restée implicite : *humidum et frigidum Terra...,* 59.

A ces défauts particuliers qui constituent autant d'énigmes irritantes pour le lecteur, il convient d'ajouter des défauts généraux : manque total de suavité, reprises pénibles, ellipses perpétuelles du verbe *être,* symétries manquées, génitifs accumulés en dépendance l'un de l'autre (4), répétitions lassantes de *quod* (parce que), de *ut* (comme) et de *itaque.*

A quoi faut-il attribuer ces défauts ? Comme l'a noté M. Heurgon à propos des *Res Rusticae,* plusieurs philologues se sont posé la question. Ils lui ont donné des réponses différentes. Selon Heidrich, il y a une sorte de mépris chez Varron pour les élégances de style venues à Rome avec l'influence grecque, une coquetterie à rebours qui lui fait rechercher l'*inconcinnitas* (5). Il est possible en effet que ce vieux Sabin ait eu tendance à parler « tout droit comme on parle cheu nous (6) », mais cette tendance n'explique pas l'obscurité de son style. Pour Norden de même, il y a d'une part chez Varron une sorte de parler direct à l'imitation des anciens (7), mais il y a aussi et surtout une tentative malha[...]

[...]imiter le style morcelé et sautillant d'Hégésias (8). Ceci est

[...]aussi que si les copistes finissaient par
[...]faire attention au sens, c'est que
[...], était décourageante.

[...]ions de

surtout vrai des *Res Rusticae*. Pour M. Marouzeau, les défauts, ou ce que nous appelons les « défauts » du style varronien, sont imputables au genre didactique. Parlant des conjectures par addition qu'il ne faut pas trop multiplier dans le texte du *De Lingua Latina*, M. Marouzeau dit : « J'avoue que plus d'une fois je trouverais plus vraisemblable de supposer que Varron s'est exprimé en des formules obscures, sinon incohérentes. Son style est un style de manuel, je dirais même de sommaire, à peu près comme l'est, toutes différences gardées, celui du *De Agricultura* de Caton (1) ». Il est bien évident qu'un manuel, par définition, doit employer des tours abrégés et même faire usage de ce style que nous appelons « télégraphique ».

Cependant, il faut le reconnaître, Varron a introduit quelques effets de style dans le *De Lingua Latina*. Ils sont souvent comparables à ceux que l'on trouve dans les *Res Rusticae*, mais ils sont beaucoup moins breux.

Un trait important est la *breuitas* (2), comme l'a noté Krumbiegel (3), une *breuitas* obtenue souvent au prix de phrases elliptiques (4). La syllepse est presque une manie chez Varron, Heidrich (5) et Norden (6) en relèvent de nombreux cas. Citons, par exemple : *Caelio coniunctum Carinae* (V, 47) ; *...hinc ariugas. Haec sunt...* (V, 98) ; *humidum et frigidum Terra* (V, 59). L'ellipse est aussi un procédé fréquent. Non seulement Varron pratique l'ellipse de l'antécédent pour le pronom relatif lorsque antécédent et relatif seraient au même cas, mais il la pratique aussi lorsqu'ils seraient à des cas différents : par exemple, *causa* [eorum] *quae ab scientia uocantur...* (V, 94) ; *de originibus uerborum* [ei] *qui multa dixerit... consulendum* (VII, 4). On trouve même chez lui des ellipses encore plus violentes que celle du verbe « dire » (7), par exemple : ellipse de *uiuunt* (8), de *attinet* (9), de *lingua* (10), de *locus* (11).

(1) Marouzeau, C. R. de l'éd. Kent in *R. E. L.* XVII (1939), p. 201-202. Cf. aussi, à propos de la phrase nominale, véritable manie chez Varron, Marouzeau, *La phrase à verbe* être *en latin*, Paris, Geuthner, 1910, p. 288.

(2) Dès que la phrase de Varron est un peu longue, elle s'enchevêtre et devient très obscure (par ex. : V. 95, *quod in pecore...*) : cf. Heurgon, *Style de Varron*, p. 63. Varron connaissait peut-être son défaut et cherchait à y parer.

(3) Krumbiegel, *De Varr.*, p. 64-67.

(4) Par exemple, V, 18 : « Caelum dictum scribit Aelius, quod est caelatum, aut contrario nomine, celatum quod apertum est ; *non, male* : *quod posteriora multo potius a caelo...* » ; V, 95 : « Haec de hominibus. *Hic quod sequitur de pecore, haec* ».

(5) Heidrich, *Stil des Varro*, p. 35-40.

(6) Norden, *De genere quodam*, p. 548.

(7) Cf. *supra*, p. 337.

(8) *L. L.* V, 101 : « Apri ab eo quod in locis asperis, nisi a Graecis... ».

(9) V, 29 : « Volturnus nihil ad Latinam linguam ».

(10) VII, 55 : « Hoc Graecum est et in Latina *cratis* ».

(11) VII, 26 : « In multis [in loco] in quo antiqui dicebant S, postea dicunt R ».

Comme autres procédés de style, Krumbiegel et Heidrich ont relevé la répétition, le parallélisme, le chiasme et l'antithèse (1), qu'on trouve combinés dans une phrase comme : « *in hoc de paucis rebus uerba feci plura, de pluribus rebus uerba faciam pauca* » (VII, 96), ou comme : « *Non enim uidebatur consentaneum quaerere me in eo uerbo quod finxisset Ennius causam, neglegere quod ante rex Latinus finxisset, cum poeticis multis uerbis magis delecter quam utar, antiquis magis utar quam delecter* » (V, 9). Ces deux philologues relèvent aussi le pléonasme, par exemple : *itaque inde* (V, 66), *itaque propterea* (V, 112), *foris ac palam* (V, 131), *deinde tum* (VI, 42), *etiam quoque* (VI, 59). Ils signalent même une certaine couleur poétique chez Varron (2). Leurs exemples, évidemment sont presque exclusivement tirés des *Res Rusticae*. Le *De Lingua Latina* offre pourtant de loin en loin quelques images (3), voire des plaisanteries (4).

Mais comme l'avait déjà brièvement signalé Norden (5), comme le démontre péremptoirement M. Heurgon à propos des *Res Rusticae* (6), l'effet de style auquel Varron se complait le plus, c'est le rappel de sens et d'idées. Le *De Lingua Latina*, dans sa partie étymologique, lui offrait précisément une matière abondante pour multiplier ce genre d'effet. Les exemples foisonnent. Qu'il suffise d'en citer trois : « Quare ut a *cauo cauea* et *caullae* et *conuallis, cauata* uallis, et *cauernae, cauationes* ut nauium, sic ortum, unde omnia apud Hesiodum, a *chao cauo caelum* » (V, 20) ; « *Ager* dictus in *quam* terram *quid agebant,* et unde *quid agebant* fructus causa. Alii *quod* id Graeci dicunt ἀγρόν. Vt *ager quo agi* poterat, sic *qua agi actus* » (V, 34) ; « Ab *sedendo* appellatae *sedes, sedile, solium, sellae, seliquastrum ;* deinde ab his *subsellium* : ut *subsipere* quod *non plane sapit,* sic quod *non plane* erat *sella, subsellium* ». (V, 128).

On ne peut donc pas dire que le style de Varron soit tout à fait indi-

(1) Krumbiegel, *De Varr.*, p. 69-73 ; Heidrich, *Stil des Varro,* p. 32-33. M. Heurgon dit, à juste titre, que Varron « a le chiasme instinctivement au bout des doigts » (*Style de Varron,* p. 64).

(2) Krumbiegel, *De Varr.*, 80-83 ; Heidrich, *Stil des Varro,* p. 70-80.

(3) Par exemple, V, 5 : « Quare illa [uerba] quae iam maioribus nostris ademit obliuio, fugitiua secuta sedulitas Muci et Bruti retrahere nequit » ; V, 12 : « Igitur initiorum quadrigae locus et corpus, tempus et actio » ; V, 13 : « Sed qua cognatio eius erit uerbi quae radices egerit extra fines suas, persequemur » ; IX, 5 : « ... cum poeta transilire lineas » ; IX, 33 : « ... uerba ex pelago sermonis populi ».

(4) V, 13 : « Multa societas uerborum, nec *Vinalia* sine *uino* expediri, nec Curia *Calabra* sine *calatione* potest aperiri ». Dans cette phrase *Vinalia* et *Curia Calabra* sont traités à la fois comme des mots à expliquer et comme des faits à décrire ; les verbes *expedire* (« préparer » et « expliquer ») et *aperire* (« ouvrir » et « rendre compte ») sont à double entente. D'autre part la fête des *Vinalia* groupait effectivement une *multa societas.*

(5) *Kunstprosa* [3], I, p. 196-200.

(6) Heurgon, *Style de Varron,* p. 67-71.

gent dans le *De Lingua Latina*. Malgré le caractère ingrat de son sujet, malgré les nécessités imposées par le genre « manuel », malgré la rapidité de rédaction, Varron cherche à polir la forme. Mais, pour lui, selon l'expression judicieuse de M. Heurgon (1), l'unité stylistique, c'est le mot (2) ; la phrase, malgré ses efforts reste rocailleuse et obscure. Il manque à la doctrine varronienne d'être agréablement présentée.

(1) Heurgon, *Style de Varron*, p. 71.
(2) Sur l'importance du « mot » chez Varron, cf. *supra*, p. 328-329 et p. 331.

CONCLUSION

Les éléments positifs de la doctrine varronienne.

Il ne faut pas trop insister sur les lacunes de la doctrine varronienne ni sur ses défauts de présentation. C'est par ailleurs une doctrine cohérente et fructueuse. L'œuvre grammaticale de Varron n'est évidemment pas comparable à nos traités modernes de grammaire : elle apparaît comme une somme dont les éléments sont associés de façon habile. Chez Varron en effet le philologue ne se sépare guère de l'historien et du philosophe. Par ses recherches sur les origines du latin, Varron présente la grammaire comme une confirmation de l'histoire ; ou plutôt, il présente l'histoire et la philologie comme deux sciences étroitement liées qui, en se prêtant de mutuels secours, recherchent une même fin : la reconstitution du passé (1). Avec la philosophie la grammaire fait cause commune pour les recherches étymologiques, car du langage à la nature il existe une subtile correspondance ; la grammaire décèle un rapport idéal entre le signe et l'objet (2). *L'analogie* et *l'anomalie* qui président à la création des formes grammaticales sont aussi des lois de la nature (3) ; et la phrase, expression de la pensée, est un jugement dont la forme relève de la logique formelle (4). Bref, la grammaire s'intègre à un système harmonieux de la connaissance ; Varron domine les problèmes philologiques au moyen de vastes synthèses (5).

Ce besoin d'harmonie se retrouve dans le détail même des questions grammaticales. Nous avons eu souvent l'occasion de le constater dans les pages qui précèdent, les théories de Varron sur tel ou tel point précis, ses idées générales sur telle ou telle partie de la grammaire sont des synthèses (6). Il amalgame des travaux antérieurs, souvent contradictoires, en une doctrine unique où apparaît un sens réel de la philologie. Par la force de son raisonnement ou par la vigueur de son intuition, il ouvre à ses contemporains le vaste domaine des études dialectales (7),

(1) Cf. *supra*, chap. III, p. 205 et suiv.
(2) Cf. *supra*, chap. IV, p. 251 et suiv.
(3) Cf. *supra*, p. 153 et suiv.
(4) Cf. *supra*, p. 41-44, et p. 334.
(5) Sur l'éclectisme de Varron en général, cf. Mras, *Varros Satiren und Philosophie*, p. 390-420. Selon Mras, cet éclectisme serait dû en particulier à l'influence d'Antiochus d'Ascalon dont Varron avait été l'élève.
(6) Cf. *supra*, p. 56, 73, 114 et suiv. 153, 174, 278, 300.
(7) Cf. *supra*, p. 111 et suiv., p. 229-243.

il leur signale l'intérêt de l'étruscologie (1), il démêle les différents apports du grec au latin (2), il place dans leur vrai jour certains problèmes morphologiques comme celui du genre (3), du collectif (4) ou de l'aspect (5).

Quoique les sources de sa documentation soient diverses et nombreuses, alexandrines, stoïciennes ou pythagoriciennes, on est frappé par l'unité de son œuvre. Cette unité apparaît non seulement dans les effets de synthèse réalisés par Varron, elle apparaît aussi dans le fait que Varron s'y révèle lui-même avec sa personnalité propre. Dans la doctrine varronienne se laisse voir le vieux Sabin, persuadé des mérites éminents de son petit pays, et comme envoûté par un « sabinisme » devenu systématique (6). Varron découvre son caractère frondeur et orgueilleux dans la façon cavalière dont il traite ses devanciers (7), dont il prône lui-même son œuvre avec des accès de feinte modestie (8). On devine en lui le terrien, l'amateur de la campagne, le propriétaire aisé dans la place exceptionnelle qu'il donne aux mots rustiques et au vocabulaire du confort (9). L'ancien militaire apparaît même çà et là dans l'emploi de certains termes techniques (10), et l'individu processif se montre dans l'étude des termes intéressant les clôtures et les mitoyennetés (11). Mais surtout se révèle dans son œuvre grammaticale l'érudit infatigable, le compilateur zélé qui s'intéresse à toutes les sciences. Le *De Lingua Latina* est une petite encyclopédie où chaque science est compartimentée selon un plan qui n'a rien de grammatical et où voisinent les sciences religieuses, l'architecture, le droit romain (12), la zoologie, l'art culinaire et l'histoire du costume. Partout se retrouve Varron, curieux universel.

Coup d'œil sur l'influence de Varron grammairien (13).

Une œuvre aussi complexe, aussi vaste, et marquée au coin d'une telle personnalité ne pouvait demeurer inaperçue.

La réputation de Varron philologue ne s'est jamais démentie dans l'antiquité. On a même l'impression qu'elle n'a cessé de se confirmer.

(1) Cf. *supra*, p. 243 et suiv.
(2) Cf. *supra*, p. 227.
(3) Cf. *supra*, p. 160-162.
(4) Cf. *supra*, p. 163-164.
(5) Cf. *supra*, p. 186-188.
(6) Cf. *supra*, p. 229 et suiv.
(7) Cf. *supra*, p. 47, 152-153, 157, 209.
(8) Cf. *supra*, p. 273.
(9) Cf. *supra*, p. 329.
(10) Cf. *supra*, p. 328.
(11) *L. L.* V, 27 et 34.
(12) Sur Varron juriste cf., par exemple, R. Monier, *Les Res mancipi à l'époque de Varron*, dans *Revue historique de Droit français et étranger*, 1930, p. 119-121.
(13) Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de faire une analyse de l'influence exercée par Varron grammairien. Cette question mériterait à elle seule une longue étude spécialisée. Il s'agit simpement de noter, de façon très cursive et comme par têtes de chapitres, la survie grammaticale de Varron dans l'antiquité.

C'est du moins ce que suggèrent les quelques statistiques suivantes. Une vingtaine d'années après la publication du *De Lingua Latina*, Vitruve cite déjà le traité comme un ouvrage classique (1). Verrius Flaccus, dans la mesure où nous pouvons l'atteindre à travers Festus et à travers l'abrégé de Festus par Paul Diacre, accorde aux témoignages de Varron une nette préférence sur ceux des autres grammairiens. Il cite Varron vingt-quatre fois, Aelius Stilo dix-sept fois seulement et Aurélius Opillus seize fois, il ne mentionne même pas le *De Analogia* de César (2). Probus, extrêmement sobre de citations dans ses *Instituta artium* et ses *Catholica*, fait pourtant neuf fois appel à l'autorité de Varron, il ne cite pratiquement aucun autre grammairien (3). Quintilien, lui aussi, dans les passages de son œuvre qui ont trait à la grammaire, lui accorde une préférence très nette, il le mentionne sept ou huit fois plus souvent que son propre maître, Palémon (4). Chez Aulu-Gelle les proportions deviennent plus caractéristiques encore ; Varron n'est pas cité moins de quatre-vingt quatre fois ; Nigidius Figulus, un des sommets de la pensée romaine selon Aulu-Gelle, l'est vingt-sept fois, Probus ne l'est que neuf fois, Aelius Stilo huit fois, Verrius Flaccus six fois (5). Au IVe siècle, chez Charisius, Varron est mentionné cent quinze fois, Verrius Flaccus arrive loin derrière lui avec dix-sept mentions, puis viennent César *(De Analogia)*, cité quatorze fois, Caper, neuf fois, Palémon, six fois (6). Le *De Compendiosa doctrina* de Nonius Marcellus emprunte neuf cent deux exemples aux œuvres de Varron qui arrive ainsi à égalité avec Cicéron, loin devant Plaute, Térence, Caton et Salluste (7). Priscien, avec quarante-neuf citations, place Varron bien

(1) Vitr., *Arch.* IX, *Praef.* 17.

(2) Il cite encore Ateius Philologus et Santra, 7 fois chacun, Cloatius Vérus 6 fois, Cincius 3 fois, Hypsicratès 1 fois (relevé fait d'après l'index de l'édition Lindsay). — Selon Kriegshammer cependant, c'est surtout d'Aelius Stilo et d'Aurélius Opillus que s'est inspiré Verrius Flaccus, et ces deux auteurs sont aussi les sources principales de Varron (Kriegshammer, *De Fontibus*, p. 121-122). Il reste en tout cas que c'est à Varron surtout qu'en appelle Verrius, et ceci est déjà très caractéristique.

(3) D'après l'*Index* de Probus, dans *G. L. K.* IV. On trouve d'ailleurs chez Probus la formule « omnes artis labores praecipueque Varro » (*ibid.*, p. 48).

(4) M. Cousin (*Etudes* I, p. 77) a fait un relevé des citations de grammairiens faites par Quintilien. Sa statistique est la suivante : Varron, 23 fois cité ; Lucilius, 9 fois ; Aelius Stilo, 7 fois ; César et Nigidius Figulus, 4 fois ; Accius et Messala Corvinus, 3 fois ; Antonius Gnipho et Palémon, 1 fois. Après avoir discuté les opinions contraires de M. Nettleship et de M. Barwick, M. Cousin conclut : « l'influence principale subie par Quintilien est celle de Varron » (*ibid.*, p. 78).

(5) Aulu-Gelle cite encore César (*De Analogia*) 4 fois, Aurélius Opillus 2 fois, Vélius Longus, Hypsicratès Cloatius Vérus, Terentius Scaurus, Cincius et Santra 1 fois chacun (d'après l'*Index* de l'éd. Mignon, Coll. Garnier, III, Paris, s. d. [1934], p. 431).

(6) Charisius cite encore Térentius Scaurus 6 fois, Vélius Longus 4 fois, Aelius Stilo et Probus 3 fois, Ateius Philologus et Aurélius Opillus 2 fois (d'après l'*Index* de l'édition Barwick).

(7) D'après l'*Index* de l'édition Lindsay.

avant Donat auquel il n'en accorde que dix-neuf, Charisius, dix-huit fois cité et Probus, treize fois (1). Enfin Isidore de Séville dans ses *Etymologiae*, très avare de noms propres, mentionne pourtant vingt-quatre fois le nom de Varron, cinq fois celui de Donat et une fois celui de Verrius Flaccus, une fois celui d'Aelius Stilo (2).

Ces chiffres fastidieux sont révélateurs dans leur brutalité. Varron est manifestement le grammairien auquel on fait appel de préférence à tout autre et, pour ainsi dire, obligatoirement. Il est le symbole de la science grammaticale.

Personne pourtant, semble-t-il, ne songe à imiter le *De Lingua Latina.* Cette vaste synthèse n'a pas été recommencée. Mais l'œuvre de Varron est plutôt considérée comme une mine opulente où chacun peut puiser selon sa spécialité personnelle. Après les tâtonnements d'une première époque philologique où savants et curieux collectionnent à courte vue les faits grammaticaux, Varron rassemble une documentation considérable, classe et domine les problèmes, ouvre de nouveaux horizons et bâtit son *opus magnum ;* après lui, son œuvre demeure le monument à l'ombre duquel on travaille, mais chacun semble se spécialiser.

Les uns étudient la phonétique et s'intéressent aux problèmes de graphie et d'ortographe, tels Messala Corvinus (3), Verrius Flaccus (4), puis, au second siècle, Térentius Scaurus, Vélius Longus, Flavius Caper (5). La question des mots douteux inspire au même Caper son traité *De Dubiis uerbis.* Il avait été précédé dans ce domaine par Pline l'Ancien avec ses *Dubii sermonis libri octo* (6) dont Varron semble être une source essentielle (7). Et plus tard, c'est encore Varron qui paraît être la source principale du traité anonyme *De Dubiis nominibus* (8) et du long chapitre de Charisius qui a trait aux « mots douteux » (9). D'autres étudient les rapports du latin et du grec, tels Philoxénus, auteur d'un Περὶ τῆς τῶν Ῥωμαίων διαλέκτου (10) ; Didymus qui, sous Auguste, écrit

(1) Priscien cite encore Caper 25 fois, César 5 fois, Verrius Flaccus 3 fois, Palémon et Scaurus 1 fois (d'après l'*Index* des *G. L. K.*, III).

(2) D'après l'*Index* de l'édition Lindsay.

(3) Auteur d'un *De S Littera* ; fragments dans *G. R. F.*, p. 505-507.

(4) Auteur d'un *De Orthographia* (cf. Suet., *De Gramm.* 19) refondu par son contemporain Scribonius Aphrodisius.

(5) Qui ont écrit chacun un traité *De Orthographia* (*G. L. K.* VII).

(6) Cf. Pline le Jeune, *Ep.* III, 5, 5.

(7) Cf. *G. R. F.*, p. 270, fr. 247 et suiv.

(8) Cf. *supra*, p. 195.

(9) P. 149-187, éd. Barwick (cinquante citations de Varron).

(10) *G. R. F.*, p. 443-446. Les dates de Philoxénus sont mal connues. Il enseignait sans doute à Rome tout à fait à la fin de l'époque républicaine et au début du règne d'Auguste (cf. Funaioli, *G. R. F.*, p. XXI). Un débat assez obscur s'est ouvert entre les philologues pour savoir si ce traité de Philoxénus n'avait pas précédé le *De Lingua Latina* et si Varron n'en avait pas bénéficié pour sa propre doctrine : Philoxénus semble faire du grec la source du latin (F. Müller, *Stud. etym.*, p. 76). Les partisans de l'influence de Philoxénus sur

un traité *De Latinitate* (1), et Cloatius Vérus qui, toujours à la même époque, écrit un ouvrage *Sur les mots latins empruntés aux Grecs* (2). L'enseignement dialectologique de Varron n'est pas oublié puisque Verrius Flaccus dans son *De uerborum significatu* (3) est très attentif à relever les éléments dialectaux (4). Quant à l'étymologie, elle inspire à Cornificius Longus son *De Etymis deorum* (5), à Gavius Bassus son *De Origine uerborum et uocabulorum* (6). Verrius Flaccus ne manque pas d'indiquer, le cas échéant, l'étymologie des termes qu'il définit dans son *De uerborum significatu*, étymologie qu'il emprunte volontiers à Varron. Aulu-Gelle, encyclopédiste capricieux, fait souvent, comme parfois Varron lui-même, de la grammaire en historiettes, et l'un de ses personnages essentiels est Varron.

La querelle de l'Analogie et de l'Anomalie se survit encore après Varron. Mais l'influence varronienne semble dominer : à la notion d'opposition philosophique irréductible entre deux principes se substituent une thèse conciliante et une attitude plus philologique, appuyée sur l'observation des faits. C'est ce que paraissent révéler les bribes des *Dubii sermonis libri octo* : Pline y mentionne souvent la règle en même temps que l'usage courant : « esse quidem rationem... sed multa iam consuetudine superari » (7). Quintilien, reprenant exactement la doctrine de Varron (8) affirme : « Ce n'est pas en effet au moment où les hommes étaient créés que l'Analogie est tombée du ciel pour donner sa forme au langage ; non, elle n'a été inventée qu'après qu'ils eurent commencé à parler et que l'on eut noté les différentes flexions. Ainsi elle s'appuie non sur un principe, mais sur des exemples ; ce n'est pas une loi du langage, mais le résultat de l'observation, de telle sorte que l'analogie

Varron sont Reitzenstein et F. Müller (*Stud. etym.*, p. 170). Et même, pour Müller, le passage de Varron concernant le quatrième degré de la science étymologique (cf. *supra*, p. 274) serait inspiré de Philoxénus. Cette théorie, faute de documents nets, ne peut guère s'appuyer que sur des présomptions, et M. Funaioli reste très sceptique (*G. R. F.*, p. XXI). Notons, en tout cas, que Varron ne cite pas le grec Philoxénus alors qu'il cite Hypsicratès.

(1) *G. R. F.*, p. 447-450.

(2) *Verborum a Graecis tractorum libri* (cf. Gell. XVI, 12, 1), *G. R. F.*, p. 468-473.

(3) Si l'on en juge par Festus.

(4) Il signale 6 mots sabins, 2 mots ombriens, 15 mots osques, 1 mot volsque, 1 mot de Lanuvium, 2 de Préneste, 1 de Formies. Notons aussi qu'il mentionne 6 mots étrusques. Comme Varron, et à sa suite, il signale particulièrement la catégorie des *uerba rustica* et des *uerba militum*. Cf. *Index* de l'édition Lindsay, p. 564.

(5) Epoque d'Auguste, *G. R. F.*, p. 474-480.

(6) Epoque d'Auguste, *G. R. F.*, p. 486-491.

(7) P. 99 éd. Barwick, cf. de même, p. 157, 162 et, d'une façon générale, presque toutes les citations de Pline faites par Charisius ; cf. *Index* de l'éd. Barwick, p. 486.

(8) Cf. *supra*, p. 153.

même tire son origine avant tout de l'usage (1) ». Dès lors la querelle s'estompe définitivement, les grammairiens du Bas-Empire ne la signalent même pas. Toutefois, il y a lieu de signaler au IIe siècle une exception en faveur de Sextus Empiricus, champion attardé et fougueux de l'Anomalie, disciple impénitent de Cratès (2).

Enfin les monographies une fois établies, la grande étude de synthèse étant faite par Varron, on voit paraître au premier siècle les « manuels à l'usage des classes », les *Artes*. Mais précisément nous avons constaté que le souvenir de Varron est vivace dans les manuels de Probus (3). Nous connaissons mal celui de Palémon. Sans doute, ce philologue prétentieux, si l'on en croit Suétone (4), supportait-il assez mal la gloire de ses devanciers. Mais il fut le précepteur de Quintilien (5), et si l'on juge le maître par le disciple, la doctrine de Palémon ne devait pas être, dans ses grandes lignes, très sensiblement différente de la doctrine varronienne (6). Quant aux compilations des grammairiens du Bas-Empire, elles nous apportent plus qu'un reflet de Varron. C'est par centaines que les formules du *De Lingua Latina* se retrouvent chez les grammairiens tardifs (7), que la dette soit reconnue ou, plus souvent encore, inavouée. Or comme ces auteurs empruntent souvent des phrases textuelles à leurs devanciers (8), il leur arrive de se transmettre des citations inconsciemment. Les formules varroniennes se sont si bien imposées à tous que non seulement on jure sur le verbe du maître, mais qu'on enseigne, sans le savoir, la doctrine de Varron.

(1) I, 6, 16, trad. Bornecque, Coll. Garnier, Paris, s. d. [1933], I, p. 97. Notons aussi que Quintilien, comme Varron également, est hostile aux complications saugrenues et aux subdivisions à l'infini de certains philologues trop minutieux (Cousin, *Etudes* I, p. 76 ; *supra*, p. 159).

(2) Cf. *supra*, p. 155.

(3) Cf. *supra*, p. 343.

(4) Suet., De *Gramm.* 23.

(5) *Schol. Juv.* VI, 452.

(6) M. Barwick a tenté jusque dans le détail un subtil et audacieux essai de reconstitution de Palémon à partir des grammairiens postérieurs dans *Q. Remmius Palaemon und die römische Ars grammatica* (cf. Cousin, *Etudes* I, p. 78 ; Marrou, *Education* 2, p. 552, note 20. Cf. aussi J. Collart, *Palémon, passim*).

(7) Il n'est que de consulter, pour s'en rendre compte, les *testimonia* qui figurent dans le *De Lingua Latina*, édition Goetz-Schoell.

(8) On trouve de nombreux tableaux caractéristiques des emprunts textuels que se faisaient les grammairiens de la décadence dans K. Barwick, *Palaemon, passim.*

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE (1)

1°) Editions, Recueils de textes, Commentaires.

ALEX. APHROD., *In Arist. Metaph.* Hayduck = *Alexandri Aphrodisiani in Aristotelis Metaphysica Commentaria* ed. M. Hayduck, Berlin, Reimer, 1891 (*Commentaria in Aristotelem Graeca*, T. I).

AMMONIUS, *In Arist. Interpr.* Busse = Ammonius, *In Aristotelis De Interpretatione commentarius*, éd. Adolf Busse, Berlin, Reimer, 1897 (*Commentaria in Aristotelem Graeca*, T. IV, 5).

BEKKER, *Anec. Graec.* = *Anecdota Graeca* ed. Em. Bekker, 3 vol. Berlin, Reimer, 1814-1821.

BYWATER, *Poetry* = Aristotle, *On the art of poetry*, by I. Bywater, Oxford, Clarendon Press, 1909.

C. G. L., Goetz = *Corpus Glossariorum Latinorum* ed. G. Goetz, 7 vol., Leipzig, Teubner, 1888-1923.

CHAR., Barwick = *Flavii Sosipatri Charisii Artis Grammaticae libri V*, éd. Karl Barwick, Leipzig, Teubner, 1925.

DAHLMANN, *Varro, Buch VIII* = Hellfried Dahlmann, *Varro De Lingua Latina Buch VIII (Hermes, Einzelschriften*, Heft 7), Berlin, Weidmann, 1940.

D. H., *Opusc.* Usener-Radermacher = *Dionysii Halicarnassensis opuscula* ed. Usener et Radermacher, 2 vol., Leipzig, Teubner, 1899.

DIELS, *Vorsokratiker*, I et II = H. Diels, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, 2 vol., 3e éd., Berlin, Weidmann, 1912.

DION. THRAC., Uhlig = *Dionysii Thracis Ars grammatica*, éd. Gustav Uhlig, Leipzig, Teubner, 1883.

DON., *in Ter.* Wessner = *Aeli Donati quod fertur Commentum Terenti* ed. P. Wessner, 3 vol., Leipzig, Teubner, 1902-1908.

ERNOUT, *Recueil*[3] ou *Textes*[3] = Alfred Ernout, *Recueil de textes latins archaïques*, nouveau tirage, Paris, Klincksieck, 1947.

(1) Dans cet *Index* ne figurent que les travaux pour lesquels on a cru bon de recourir à une abréviation dans les notes de la présente étude. D'autres ouvrages, moins fréquemment utilisés ou qui touchent de moins près à nos recherches, sont mentionnés également dans ces notes, en principe, avec leur indication bibliographique complète, et ne figurent pas dans le présent *Index*.

Ernout-Robin, *Commentaire* = A. Ernout et L. Robin, *Lucrèce, De Rerum natura, Commentaire exégétique et critique,* 3 vol., Paris, Belles-Lettres, 1925-1928.

Fest., Lindsay = *Sexti Pompei Festi De Verborum significatu quae supersunt cum Pauli Epitome* ed. W. M. Lindsay, Leipzig, Teubner, 1933.

F. P. L. Morel = *Fragmenta poetarum Latinorum* ed. W. Morel, Leipzig, Teubner, 1927.

G. L. K. = H. Keil, *Grammatici Latini,* 7 vol., Leipzig, Teubner, 1857-1880.

G. R. F. = G. Funaioli, *Grammaticae Romanae fragmenta,* Leipzig, Teubner, 1907.

Gudeman, *Poetik* = Alfred Gudeman, *Aristoteles,* Περὶ ποιητικῆς, Leipzig, De Gruyter, 1934.

H. R. R. = H. Peter, *Historicorum Romanorum reliquiae,* Leipzig, Teubner, 2e édition, 1906-1914, 2 vol.

Lyd., Wuensch = *Iohannis Laurentii Lydi Liber de Mensibus,* éd. R. Wuensch, Leipzig, Teubner, 1898.

Mart. Cap., Dick = *Martianus Capella,* éd. Adolf Dick, Leipzig, Teubner, 1925.

Mayer, *Theophr. fragm.* = August Mayer, *Theophrasti* Περὶ λέξεως *libri fragmenta,* Leipzig, Teubner, 1910.

Méridier, *Crat.* = Platon, *Cratyle,* texte établi et traduit par Louis Méridier, Paris, Belles-Lettres, 1931.

Nauck, *Arist. Byz. fragm.* = Aug. Nauck, *Aristophanis Byzantii grammatici Alexandrini fragmenta,* Halle, 1848.

Nauck, *Arist. fragm. par.* = Aug. Nauck, *Aristophanis grammatici fragmentum Parisinum,* Halle, Ploetz, 1845.

Proclus, *In Crat.* Pasquali = *Procli Diadochi in Platonis Cratylum commentaria,* éd. G. Pasquali, Leipzig, Teubner, 1908.

Riposati, *De Vita pop. Rom.* = Benedetto Riposati, *M. Terenti Varronis De Vita populi Romani. Fonti. Esegesi. Edizione critica dei frammenti,* Soc. editrice Vita e Pensiero, Milano, 1939.

Ritschl, *De Varr. Disc.* = Fr. Ritschl, *De M. Terenti Varronis Disciplinarum libris commentarius,* in *Opuscula Philologica* III, Leipzig, Teubner, 1877 (p. 352-402).

Schol. Ap. Rhod., Merkel-Keil = *Apollonii Argonautica,* éd. Merkel, *Apollonii scholia uetera,* éd. H. Keil, Leipzig, Teubner, 1854.

Sext. Emp., Fabricius = *Sexti Empirici opera* ed. Fabricius, 2 vol. Leipzig, Kühn, 1840-1841.

Suet., *De Gramm.*, Robinson = C. Suetonii Tranquilli *De Grammaticis et rhetoribus,* éd. Rodney P. Robinson, Paris, Champion, 1925.

VARR., *L. L.*, Goetz-Schoell = *M. Terenti Varronis De Lingua Latina quae supersunt* ed. G. Goetz et Fr. Schoell, Leipzig, Teubner, 1910.

VARR., *L. L.*, Kent = *Varro, On the Latin Language*, éd. Roland G. Kent, Cambridge, Massachusets, Harvard University Press et London, Heinemann, 2 vol., 1938 (Loeb Classical Library, Nos 333 et 334).

VARR., *L. L.*, L. et A. Spengel = *M. Terenti Varronis De Lingua Latina libris emendavit, apparatu critico instruxit, praefatus est Leonardus Spengel, Leonardo patre mortuo edidit et recognovit filius Andreas Spengel*, Berlin, Weidmann, 1885.

VARR., *L. L.*, Muell = K. O. Mueller, *M. Terenti Varronis De Lingua Latina librorum quae supersunt*, Leipzig, Weidmann, 1833.

VARR., *Men.*, Bücheler-Heraeus 6 = *Petronii Saturae et Liber Priapeorum, adiectae sunt Varronis et Senecae saturae*, éd. Fr. Buecheler, 6e édition revue par W. Heraeus, Berlin, Weidmann, 1922.

VON ARNIM, *Stoic. fragm.* = J. Von Arnim, *Stoicorum ueterum fragmenta*, 5 vol., Leipzig, Teubner, 1903-1905.

2°) Traités, Ouvrages généraux, Mélanges.

BAYET, *Littérature* = Jean Bayet, *Littérature latine*, Paris, Colin, 1934.

BILLIARD, *Agriculture* = R. Billiard, *L'Agriculture dans l'antiquité d'après les Géorgiques de Virgile*, Paris, de Boccard, 1928.

BRÉHIER, *Hist. de la Philo.* = Emile Bréhier, *Histoire de la Philosophie*, Tome I, Paris, Alcan, 1926.

CROISET, *Litt. grecque* = Alfred et Maurice Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, 5 vol., 3e édition, Paris, de Boccard, 1910-1928.

DELLA CORTE, *Filologia* = Fr. Della Corte, *La Filologia latina dalle origini a Varrone* (R. Universita di Torino. Fondo di studi Parini Chirio), Turin, Casanova, 1937.

EGGER, *Critique* = M. E. Egger, *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs* suivi de la *Poétique* d'Aristote et d'extraits de ses *Problèmes*, Paris, Durand, 1849.

E. M. 3 = A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 3e édition, 2 vol., Paris, Klincksieck, 1951.

ERNOUT, *Morph.* 2 = A. Ernout, *Morphologie historique du latin*, nouvelle édition, nouveau tirage, Paris, Klincksieck, 1935.

FÉVRIER, *Ecriture* = James G. Février, *Histoire de l'écriture*, Paris, Payot, 1948.

GRAEFENHAN, *Gesch. d. klass. Phil.* = A. Graefenhan, *Geschichte der klassischen Philologie*, 4 vol., Bonn, 1843.

GWYNN, *Roman education* = Aubrey Gwynn, *Roman education from Cicero to Quintilian*, Oxford, Clarendon Press, 1926.

JULLIEN, *Professeurs de littérature* = Emile Jullien, *Les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome*, Paris, Leroux, 1885.

KELLER, *Tierwelt* = O. Keller, *Der antiker Tierwelt*, 2 vol., Leipzig, Engelmann, 1909.

LEJEUNE, *Phonétique* = Michel Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, Paris, Klincksieck, 1947.

LUGLI, *Roma* = Giuseppe Lugli, *Roma antica, il centro monumentale*, Rome, Bardi, 1946.

MAROUZEAU, *Le latin* = Jules Marouzeau, *Le latin, dix causeries*, Toulouse-Paris, Privat-Didier, 2e éd., 1927.

MARROU, *Education* 2 = H. I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, Editions du Seuil, 2e éd., 1950.

MEILLET, *Aperçu* = A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 3e éd., Paris, Hachette, 1930.

MEILLET, *Esquisse* = A. Meillet, *Esquisse d'une histoire de la langue latine, Paris*, Hachette, 1928 ; 3e éd., 1933.

MÉL. VENDRYES = *Mélanges linguistiques offerts à M. J. Vendryes par ses amis et ses élèves*, Paris, Champion, 1925.

NIEDERMANN, *Phon.* 2 = M. Niedermann, *Phonétique historique du latin*, nouvelle édition, Paris, Klincksieck, 1931.

NORDEN, *Kunstprosa* 3 = Eduard Norden, *Die antike Kunstprosa*, Tome I, 3e éd., Leipzig, Teubner, 1915.

PALLOTINO, *Civil. étrusque* = M. Pallotino, *La Civilisation étrusque*, traduction Raymond Bloch, Paris, Payot, 1949.

PIGANIOL, *Conquête* 3 = A. Piganiol, *La Conquête romaine*, 3e éd., Paris, Presses Universitaires, 1940.

RIVAUD, *Courants* = Albert Rivaud, *Les Grands courants de la pensée antique*, Paris, Colin, 1946.

ROBIN, *Pensée grecque* = Léon Robin, *La Pensée grecque*, Paris, Renaissance du Livre, 1923.

SANDYS, *History* = John E. Sandys, *A History of classical scholarship*, Cambridge, University Press, 3 vol., 3e éd. 1921 (vol. I, From the sixth century B. C. to the end of the middle ages).

STEINTHAL, *Gesch. d. Sprach* = H. Steinthal, *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern*, Berlin, Dümmler, 1863.

SUSEMIHL, *Gesch. der Griech. Lit. in d. Alexandrinerzeit* = Franz Susemihl, *Geschichte der Griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, 2 vol., Leipzig, Teubner, 1891-1892.

THURNEYSEN, *Die Etymologie* = R. Thurneysen, *Die Etymologie*, Frieburg -i. -Br., 1904.

VENDRYES, *Langage* = J. Vendryes, *Le Langage*, Paris, Albin Michel, 1939.

3°) Etudes, Articles.

Barwick, *Palaemon* = Karl Barwick, *Q. Remmius Palaemon und die Römische Ars grammatica, Leipzig,* Dieterich, 1922.

Bayet, *Arcadisme* = Jean Bayet, *Les Origines de l'Arcadisme romain,* in *Mél. de l'Ecole française de Rome,* 1920, p. 63-143.

Bayet, *Hercule* = Jean Bayet, *Les Origines de l'Hercule romain,* Paris, de Boccard, 1926.

Bérard, *Colonis. grecque* = Jean Bérard, *La Colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité : l'histoire et la légende,* Paris, de Boccard, 1941.

Boissier, *Cic. et ses amis* = Gaston Boissier, *Cicéron et ses amis,* Paris Hachette, s. d.

Boissier, *Varron* = Gaston Boissier, *Etude sur la vie et sur les ouvrages de M. Térentius Varron,* Paris, Hachette, 1861.

Bréhier, *Chrysippe* = Emile Bréhier, *Chrysippe,* Paris, Alcan, 1910.

Carcopino, *Aspects* = Jérôme Carcopino, *Aspects mystiques de la Rome païenne,* Paris, l'Artisan du Livre, 1942.

Carcopino, *Basilique* = Jérôme Carcopino, *La Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure,* Paris, l'Artisan du Livre, 1926.

Classen, *Gramm. prim.* = Iohannes Classen, *De grammaticae Graecae primordiis,* Bonn, Weber, 1829.

Collart J., *Une victime de Varron* = Jean Collart, *Une victime de Varron : Marcus Nicanor,* in *Mélanges Ernout,* Paris, Klincksieck, 1940, p. 75-87.

Collart J., *Palémon* = Jean Collart, *Palémon et l'Ars grammatica,* in *Revue de Philologie,* 3e série, XII, 3 (juillet 1938), p. 228-238.

Collart P., *Une nouvelle tabella* = Paul Collart, *Une nouvelle* tabella defixionis *d'Egypte,* in *Revue de Philologie,* 3e série, IV (1930), p. 248-256.

Collart P., *A l'école* = Paul Collart, *A l'école avec les petits Grecs d'Egypte,* in *Chronique d'Égypte* XI (1936), p. 489-507.

Couissin, *Armes* = P. Couissin, *Les Armes romaines,* Paris, Champion, 1926.

Cousin, *Etudes* I et II = Jean Cousin, *Etudes sur Quintilien,* 2 vol., Paris, Boivin, 1936.

Dahlmann, *Sprachth.* = Hellfried Dahlmann, *Varro und die Hellenistische Sprachtheorie (Problemata,* Heft 5), Berlin, Weidmann, 1932.

Dam, *Analogia* = R. I. Dam, *De Analogia, Observationes in Varronem grammaticamque Romanorum,* Utrecht, Kampen Kok, 1930.

Dauzat, *Noms de personnes* = A. Dauzat, *Les Noms de personnes,* Paris, Delagrave, 1925.

Delatte, *Litt. pyth.* = Armand Delatte, *Etudes sur la littérature pythagoricienne,* Paris, Champion, 1915 (Collection de la Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes, No 217).

Della Corte, *Poesia ricostituita* = Francesco Della Corte, *La Poesia di Varrone Reatino ricostituita,* Turin, Reale Accademia delle Scienze, 1938.

Dumézil, *Héritage* = Georges Dumézil, *L'Héritage indo-européen à Rome,* Paris, Gallimard, s. d. [1949].

Ernout, *Adj. en -ōsus et -ulentus* = Alfred Ernout, *Les adjectifs latins en -ōsus et -ulentus,* Paris Klincksieck, 1949.

Ernout, *Eléments* = Alfred Ernout, *Les Eléments dialectaux du vocabulaire latin,* Paris, Champion, 1909 ; 2e éd., 1929.

Ernout, *Eléments étrusques* = A. Ernout, *Les Eléments étrusques du vocabulaire latin,* in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* XXX, 1 (1930), p. 82-124.

Ernout, *Philologica* = Alfred Ernout, *Philologica,* Paris, Klincksieck, 1946.

Evans, *Cults* = Elizabeth C. Evans, *The cults of the Sabine territory,* in *Papers and Monographs of the American Academy in Rom,* vol. XI, American Academy in Rom, 1939.

Gaebel et Weise, *Latinisierung* = H. Gaebel et C. Weise, *Zur Latinisierung griechischer Wörter,* in *Archiv für Lat. Lex. und Gramm.,* VIII (1893), p. 339-358.

Goetz, *Zur Würdigung* = Georg. Goetz, *Zur Würdigung der grammatischen Arbeiten Varros,* in *Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften,* 27, p. 67-89, Leipzig, Teubner, 1909.

Heidrich, *Stil des Varro* = G. Heidrich, *Der Stil des Varro* in *Jahresbericht Gymn. Melk,* 1892 (p. 1-80).

Hendrickson, *A pro varroniam chapter* = G. L. Hendrickson, *A pro varroniam chapter of roman literary history,* in *American Journal of Philology* XIX (1898), p. 285-311.

Hendrickson, *The De Analogia* = G. L. Hendrickson, *The De Analogia of Julius Caesar : its occasion, nature and date, with additional fragments,* in *Classical Philology I* (1906), p. 97-120.

Henry, *Varro* = Victor Henry, *De Sermonis humani origine et natura M. Terentius Varro quid senserit,* Paris, Danel, 1893.

Heurgon, *Style de Varron* = Jacques Heurgon, *L'Effort de style de Varron dans les Res Rusticae,* in *Revue de Philologie,* 1950, I, p. 57-71.

Kent, *On the text* = Roland G. Kent, *On the text of Varro de Lingua Latina,* in *Transactions of the American Philological Association* LXVII (1936), p. 64-82.

Kowalski, *De Varr. doctr. et fonte* = Kowalski, *De Varronis de Lingua Latina librorum VIII-X doctrina et fonte,* in *Eos* XXXI (1928), p. 141-168.

Kriegshammer, *De Fontibus* = R. Kriegshammer, *De Varronis et Verrii fontibus quaestiones selectae,* Leipzig, Teubner, 1903.

Krumbiegel, *De Varr.* = *P. Krumbiegel, De Varroniano scribendi genere,* Leipzig, Teubner, 1892.

Lambert, *La Grammaire latine* = C. Lambert, *La Grammaire latine selon les grammairiens latins du* IV[e] *et du* V[e] *siècles*, in *Revue Bourguignonne* XVIII (1908).

Legrand, *Figulus* = L. Legrand, *P. Nigidius Figulus, philosophe néo-pythagoricien orphique*, Paris, Editions de l'Œuvre d'Auteuil, 1931.

Lindsay, *Class. Rev. 1921* = W. M. Lindsay, *Varro's Quaestionum Plautinarum libri V*, in *Classical Review*, 1921, p. 67, col. 1 et 2.

Madvig, *De L. Attii Didasc. Comm.* = I. N. Madvig, *De L. Attii Didascalicis commentatio*, in *Opuscula Academica ab ipso iterum collecta*, Hauniae, Bagge, 1887, p. 70-89.

Marouzeau, *Latin langue de paysans* = J. Marouzeau, *Le latin langue de paysans*, in *Mél. Vendryes*, Paris, Champion 1925, p. 251-264.

Marouzeau, *Virgile linguiste* = J. Marouzeau, *Virgile linguiste*, in *Mélanges Ernout*, Paris, Klincksieck, 1940, p. 259-265.

Marrou, *St Augustin* = H. I. Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, 2[e] édition, Paris, 1949.

Mayer, *Prodikos* = Hermann Mayer, *Prodikos von Keos und die Anfänge der Synonymik bei den Griechen*, Paderborn, Schöningh, 1913.

Mette, *De Cratete* = H. J. Mette, *De Cratete Mallota seu Pergameno*, Berlin, 1931.

Mras, *Varros Sat. und Phil.* = Karl Mras, *Varros Menippeische Satiren und die Philosophie*, in *Neue Jahrbücher für die klassische Altertum*, 1914, p. 390-420.

Müller A., *De formis* = August Müller, *De Priscis uerborum formis Varronianis*, Halle, 1877.

Müller F., *Stud. etym.* = F. Müller, *De ueterum imprimis Romanorum studiis etymologicis*, Utrecht, Oosthoeck, 1910.

Nock, *Varro and Orpheus* = A. D. Nock, *Varro and Orpheus* in *Classical Review* XLIII (1929), p. 60-61.

Norden, *De Genere quodam* = Eduard Norden, *Varroniana IV, De Genere quodam dicendi Varroniano* in *Rheinisches Museum* XLVIII (1893), p. 547-551.

Norden, *Varroniana* = Eduard Norden, *Varroniana II, Ad Varronis libros de Scaenicis originibus, Scaurum logistoricum et de L. Accio grammatico*, in *Rheinisches Museum* XLVIII (1893), p. 529-540.

Perret, *Légende troyenne* = Jacques Perret, *Les Origines de la légende troyenne de Rome*, Paris, Belles-Lettres, 1942.

Piganiol, *Jeux* = A. Piganiol, *Recherches sur les Jeux romains*, Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, fasc. 13, 1923.

Piganiol, *Origines* = A. Piganiol, *Essai sur les origines de Rome*, Paris, de Boccard, 1916.

Reitzenstein, *Varro und Ioh. Mauropus* = R. Reitzenstein, *M. Terentius Varro und Iohannes Mauropus von Euchaita*, Leipzig, Teubner, 1901.

Ribbach, *Aristar. gramm.* = Ribbach, *De Aristarchi Samothracis Arte grammatica*, Domgymnasium zu Naumburg a/S., Sieling, 1883.

Ribbeck, *Die Composition* = Otto Ribbeck, *Die Composition der Varronischen Bücher V-VII de Lingua Latina*, in *Rheinisches Museum* XLI (1886), p. 618-626.
Riese, *Phil.* 27 = Alexander Riese, *Die Varronische Literatur seit dem jahre 1858*, Jahresberichte, in *Philologus* XXVII (1868), p. 286-331.
Ritschl, *Die Schriftstellerei* = Fr. Ritschl, *Die Schriftstellerei des M. Terentius Varro* : 1°) in *Rheinisches Museum* VI (1848), p. 481-560 ; XII (1857), p. 150-151 ; 2°) in *Opuscula philologica*, Leipzig, Teubner, 1877, p. 419-507.
Rohde, *Quellen des Jambl.* = Rohde, *Die Quellen des Jamblichus in seiner Biographie des Pythagoras*, in *Rheinisches Museum* XXVII (1872), p. 23-61.

Saint-Denis (E. de), *Vocabulaires techniques en latin* = E. de Saint-Denis, *Des vocabulaires techniques en latin* in *Mémorial des Études latines*, Paris, Belles-Lettres, 1943.
Sitzler, *Kasusgebrauch* = Johann Sitzler, *Ueber den Kasusgebrauch bei Varro*, Beilage zum Programm des Gymnasiums, Tauberbischofsheim, 1889, p. 1-12.
Sommer, *Lucilius* = Sommer, *Lucilius als Grammatiker*, in *Hermes* XLIV (1909), p. 70-77.
Spengel L., *Ueber die Kritik* = Leonhard Spengel, *Ueber die Kritik der Varronischen Bücher de Lingua Latina*, in *Abhandlungen der k. Bayer. Akademie d. Wiss.*, Münich, 1854, p. 1-54.
Strzelecki, *Litt. nom.* = Ladislaus Strzelecki, *De litterarum Romanarum nominibus* (Travaux de la Société des Sciences et Lettres de Wroclaw, S. A. N. 19), Wratislawiae, 1948, sumptibus Soc. Scientif. Wratislavensis, p. 1-41.

Usener, *Altes Lehrgeb. der Phil.* = H. Usener, *Ein altes Lehrgebäude der Philologie*, in *Kleine Schriften II*, Leipzig, Teubner, 1913, p. 265-314.
Usener, *Antwort* = Hermann Usener, *Antwort an Herrn Dr. Moritz Crain*, in *Kleine Schriften* II, Leipzig, Teubner, 1913, p. 162-167.

Wachsmuth, *De Cratete* = Curtius Wachsmuth, *De Cratete Mallota*, Leipzig, Teubner, 1860.
Wilmanns, *De Varr. lib. gramm.* = Aug. Wilmanns, *De M. Terenti Varronis libris grammaticis*, Berlin, Weidmann, 1869 (étude, p. 1-138 ; édition des fragments, p. 141-223).
Woldt, *De Analogia* = C. Woldt, *De Analogia disciplina apud grammaticos Latinos*, Koenigsberg, 1911.

Yon, *Ratio* = Albert Yon, *Ratio et les mots de la famille de reor*, Paris, Champion, 1933.

INDEX DES NOMS PROPRES

(Les chiffres renvoient aux pages).

INDEX DES TER

(Les chiffres ren

INDEX DES MOTS GRECS

(Les chiffres renvoient aux pages)

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

(Les chiffres renvoient aux pages)

ADDENDA 1953

Les délais nécessités par le dépôt pour subvention et par l'impression du présent volume ne m'ont pas permis d'utiliser, pour la rédaction de mon travail, deux ouvrages très importants parus en 1952 : 1°) Henry Bardon, *La Littérature latine inconnue*, T. I : *L'époque républicaine*, Paris, Klincksieck, 1952 ; 2°) René Marache, *La critique littéraire de langue latine et le développement du goût archaïsant au* IIe *siècle de notre ère*, Rennes, Plihon, 1952.

Pour la même raison les références du présent volume à la *Morphologie historique du latin* de M. A. Ernout, renvoient à la 2e édition, nouveau tirage, 1935, et non à la 3e édition, revue, parue en 1953. Les références à la *Phonétique historique du latin* de M. M. Niedermann renvoient à la 2e édition (1931), et non à la 3e (1953).

P. 110, note 2. *Après* peu probable *ajouter* : (cf. *L. L.* VI, 33 ; *G. R. F.*, p. 354, fr. 408 ; p. 355, fr. 409 ; cf. de même, à la même époque, L. Cincius, in Macr., *Sat.* I, 12, 13 ; in *G. R. F.*, p. 374, fr. 6).

P. 166, l. 7-8. *Lire* : « ... *a quo uocetur, ut ab* Hercule ; *cui uocetur, ut* Herculi ; *cuius uocetur, ut* Herculis ».

P. 129, note 12. *A la fin de la note ajouter* : Cf. aussi J. Aymard, *Les Chasses romaines des origines à la fin du siècle des Antonins*, Paris, *de Boccard*, 1951, p. 187.

P. 247, note 6. *A la fin de la note ajouter* : L'hypothèse de Festus sur la parenté de *petorritum* avec le nom de nombre celtique signifiant « quatre » est adoptée par la linguistique moderne ; cf. E. M.[3], II, p. 893. Sur ce point et sur les véhicules gaulois en général, cf. aussi P. M. Duval, *La vie quotidienne en Gaule pendant la paix romaine*, Paris, Hachette, s. d. [1953], p. 245-248.

P. 338, *dans le texte, l. 4 du bas, après uocantur* (V, 94) ; *ajouter* : *uecturae* [eorum] *qui ratibus transibant* (V, 44) ;

P. 347, *dans la Bibliographie, avant* Ernout, *Recueil*[3], *ajouter* : Enn. Vahlen[2-3] = I. Vahlen, *Ennianae poesis reliquiae*, Leipzig, Teubner, 2e édition, 1903 ; 3e édition, 1928.

N.-B. — Puisque Varron néglige la notion de quantité (cf. *supra*, p. 67 et suiv.), c'est de propos délibéré et pour ne pas trahir mon auteur, que, dans le présent ouvrage, je n'ai pas marqué les quantités sur les mots latins lorsqu'il s'agissait d'exposer la doctrine de Varron, c'est-à-dire dans la plupart des cas.

LE PUY-EN-VELAY. — IMP. « LA HAUTE-LOIRE »

Dépôt légal :
1954, 2me trimestre.

Nº de série
Imprimeur : 129.



